

Patrick Levy

<http://patricklevy.livres.free.fr>

*Dieu leur parle-t-il ?*

Rencontres avec :

Joseph Sitruck — Dalil Boubakeur Isaac  
Goldman — Jacques Gaillot — Walli Anila  
Rinchen — Gérard Bénéteau — Daniel Farhi  
Swami Veetamohananda — Philippe Laguérie  
Claude Lagarde — L'interviewer à la question  
Larbi Kechat Stan Rougier — Denys  
Teundroup — Ananda Giri Mai

Première édition :  
Desclée de Brouwer, 1997.

Version du 29 août 09

Ce texte, épuisé en librairie, est mis gratuitement à la disposition des lecteurs par son auteur. Quelques erreurs émaillent sans doute cette version électronique : vous pouvez en envoyer le relevé à l'adresse email présente sur le site de [Patrick Levy](#). Merci !

*A mon fils, Marc-André*

## *Préface à l'édition électronique*

J'ai écrit ce livre d'interviews il y a 15 ans. Beaucoup de choses ont changé dans ma vie et sans doute dans celles de mes interlocuteurs aussi.

Au moment de le mettre en ligne, il m'a semblé important de le rappeler.

A cette époque, je m'intéressais encore à ce que les responsables religieux auraient à dire autour de la question : De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ? J'ai souvent été déçu. Et j'ai laissé cette déception apparaître dans des apartés avec le lecteur. Certains ont jugé le procédé déloyal et cruel. Mais j'ai tendance à trouver Dieu impardonnable, et à être intransigeant envers ceux qui parlent en son nom, car, au fond, ils proposent un désespoir : croire que Dieu est un autre ; et s'en contenter.

Dieu leur parle-il ? La réponse est le plus souvent : Non.

Reste un tiers de mes interlocuteurs qui m'ont semblé plus proche de la profondeur de la question que prompt à asséner les réponses du prêt-à-croire de leur foi.

Ma démarche n'est plus la même aujourd'hui. Je

me suis intéressé à ceux qui trouvent Dieu dans la démarche de le chercher. Les sages, dans [Contes de Sagesse](#), puis l'éloge de la question à la manière du judaïsme dans le [Kabbaliste](#). Aujourd'hui, dans [Sâdhus](#), je parle et fais parler ceux qui ont renoncé à tout pour devenir Dieu... ou quelque chose comme ça.

Le 2 août 2009

## *Prologue*

Le roi des Khazars dort. Soudain, un ange apparaît et lui déclare : « Roi, si Dieu loue ton cœur, il n'est pourtant pas satisfait de tes œuvres. » Ces paroles dites, l'ange s'envole. L'avertissement est clair. Le roi se met aussitôt à chercher une foi qui plaise à Dieu. Pour cela, il fait venir un philosophe, un chrétien, un musulman et un juif. Il les invite à exposer leurs croyances. Cependant, il leur réclame des preuves et des arguments qui contentent la raison. L'un d'eux finit par convaincre ce monarque du VII<sup>e</sup> siècle qui se convertit<sup>1</sup>. Ne sommes-nous pas tous ce personnage, à la fois libres et puissants ; et capables d'élargir nos horizons spirituels, à même de confronter notre foi, de la comparer et de choisir ?

*Avec Dieu leur parle-t-il ?*, j'ai souhaité réunir, autour de mêmes questions et dans un même livre, différentes traditions religieuses. Celles-ci sont représentées à la fois par certains de leurs porte-parole officiels mais aussi par ses pratiquants anonymes. Cet ouvrage n'en constitue pas pour autant une joute. Il ne prétend pas non plus broser un tableau exhaustif ou établir un état des lieux de la religion. Il s'agit plutôt d'une rencontre avec quelques-uns de ceux qui font, vivent et font vivre la religion en France. Derrière ce souci de faire s'exprimer

---

<sup>1</sup> Judas Halévi, 1075. *Le kuzari, apologie de la religion méprisée*, Paris, Verdier, 1993.

la foi sous ses multiples aspects, il y a bien sûr celui de réduire la prétention exclusiviste de chaque religion en particulier ; il y a surtout la volonté de prendre le risque, loyalement encouru, de m'exposer à la vérité de l'autre, et le renoncement à m'attacher à mon point de vue à tout prix dans l'écoute de bonne foi qui pourrait me convertir. J'ai laissé chacun exposer sa vérité, la questionnant de temps en temps pour tenter de mieux la comprendre.

J'ai abordé avec mes interlocuteurs ces questions spirituelles trop souvent écartées par les médias. A entendre le vacarme médiatique sur les questions de sexualité, de préservatif, de contraception, on finirait par croire que la spiritualité et la religion se limitent à ces sujets et aux encycliques pontificales les concernant. Je souhaitais les interroger sur le « fondamental » : De quoi parlent-ils lorsqu'ils parlent de Dieu ? Connaissent-ils ce Dieu ? Comment s'est bâtie, a progressé, se maintient leur relation avec lui ? Comment envisagent-ils la place de l'homme dans la création ? Quelle est leur vision du monde ? Que signifie pour eux le libre-arbitre, la souffrance, le pardon, la peur, le bonheur, la tolérance ? Qu'attendent-ils de la mort ? L'humanité a-t-elle fait des progrès spirituels depuis la révélation de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet ? Quel chemin reste à parcourir pour le millénaire à venir ? Quelle est l'ambition spirituelle pour le XXI<sup>e</sup> siècle ? Quelle prise de conscience permettrait à chacun d'y prendre part ?...

Ces témoins sont des hommes, avec leurs croyances et leurs incohérences, leurs zones d'ombre. Contrairement à ce que laissent supposer les discours officiels et les credo, j'ai vu autant de religions que de religieux. Sur des questions spirituelles, métaphysiques et même morales, certains de mes interlocuteurs ont pris des dis-

tances avec les dogmes de leur confession. Ils avaient parfois une pensée personnelle qui osait contredire ou édulcorer les croyances établies. Rares sont ceux qui affirment péremptoirement que ce qu'ils croient ou affirment est LA vérité. La plupart cherchent, s'interrogent. Le dogmatisme est une fourmi qui cache la montagne des individualités. La liberté de penser existe, même si elle ne se montre pas toujours au grand jour. Dieu s'y révèle terriblement subjectif, et d'une certaine manière cela est rassurant : la foi et l'expérience de Dieu ne sont pas des acquis monolithiques. Elles reposent sur des contradictions, des conflits, des forces inconscientes et les événements qui tissent l'histoire personnelle de chacun. Elles se communiquent aussi, au détour d'une réponse, en quelques mots, qui illuminent un instant ou durablement celui qui les recueille, et me fait dire comme les compagnons d'étude de rabbi Siméon : « Si je n'étais venu au monde que pour entendre cette parole, cela m'aurait suffi. »

Un mot encore. Pendant plus de dix ans, j'ai étudié et pratiqué les cinq grandes religions (judaïsme, christianisme, islam, hindouisme et bouddhisme) avec certains de leurs maîtres. Étudier c'est acquérir un savoir. Dans le domaine religieux, c'est la théologie et la métaphysique, un système de pensée sur lequel se fonde une tradition. Pratiquer signifie expérimenter les méthodes qui permettent d'aller du savoir (la théorie) à la connaissance (une expérience). Passer d'une forme de culte à une autre, d'un nom de Dieu à un autre, d'une représentation cosmogonique à une autre, ne me posait aucun problème. J'ai toujours été étranger à toute notion d'identification avec la religion. Bien que d'origine juive, lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux questions spi-

rituelles, j'ai fréquenté toutes les religions avec la même liberté, le même respect, mais sans complaisance. Notre intérêt pour la croyance d'un homme ne nous contraint pas à l'adopter ni à réprimer les interrogations qu'elle suscite. Si la foi est un domaine inquestionnable, tout ce qui se construit sur elle, pour être transmissible, doit s'appuyer sur une certaine cohérence et éviter de démentir la réalité que nous constatons. J'essaie donc de parler la langue de mes interlocuteurs, tout en conservant un esprit critique, rationnel et logique autant que je le puis.

Joseph Sitruck

Grand Rabbin de France

*« Il est dans la nature des choses que tout homme ait pitié de lui-même. Mais aujourd'hui, il est temps d'avoir pitié de Dieu. »*  
(Rabbi Acher de Salouline<sup>2</sup>.)

*Dans quel ordre classer ces rencontres ? En respectant la chronologie de l'Histoire : le judaïsme, l'hindouisme et le bouddhisme, le christianisme et l'islam ? Cette classification aurait donné à ce livre l'apparence d'une somme. Ce qu'il n'est pas. Il ne s'agit que d'une série de témoignages recueillis sur une période de deux ans. J'aurais pu séparer les intervenants « officiels » et anonymes. Mais l'ordre protocolaire n'a rien à voir avec la connaissance religieuse. Il me restait à préférer le désordre alphabétique, plus neutre, ou à tirer au sort, comme un oracle. Non, j'ai choisi de rapporter ces entretiens dans leur succession approximative. Car après tout, l'important n'est pas ici de valoriser la confession ou la fonction, mais de mettre en avant l'homme qui se*

---

<sup>2</sup> Cité par Victor Malka in *Ainsi parlait le Hassidisme*, Paris, Éd. du Cerf, 1990, coll. Judaïsme ». 1990, 9. 53.

*consacre à Dieu. Cet enchaînement dessine un parcours en zigzag propice à la mise en avant de la spiritualité et de la réflexion interreligieuse. Il évite toute hiérarchisation, respecte l'évolution de mon questionnement et traduit aussi sans doute la diversité de ma curiosité.*

*Un imposant système de sécurité accueillait le visiteur : CRS, labyrinthe de barrières métalliques, interphone et caméra vidéo, sas en vitres blindées, détecteur de métal, gorilles aux larges épaules... Le Grand Rabbin est un membre délégué du conseil d'administration du Consistoire central. Cette institution, fondée par Napoléon Ier, fédère les différentes communautés juives de France et donne ainsi à l'Etat un seul interlocuteur représentatif. Joseph Sitruck occupe aujourd'hui cette fonction aussi bien politique que religieuse, et pour un deuxième septennat.*

*J'ai eu l'occasion de l'écouter plusieurs fois, lors de conférences. Il m'avait donné l'impression d'être un homme plein d'agilité et de charme, possédant le sens de l'humour et du calembour. Il ponctuait souvent une idée par un jeu de mots, une histoire drôle ou une anecdote.*

*Il me reçut dans un vaste bureau au mobilier moderne, ouvert sur l'extérieur par de larges fenêtres, mais qui me paru inhabité... Sur la table de travail aucun dossier, pas même un sous-main ou un objet personnel, seul un mince attaché-case noir posé à plat. Elle se prolonge par un plateau en demi-cercle qui la transforme en espace de conférence, entourée de fauteuils. Derrière le rabbin, une bibliothèque à moitié vide occupe tout le mur. Les livres de la tradition, reliés de cuir à l'ancienne, sont mis en évidence. En revanche, les éditions plus récentes sont reléguées sur l'étagère du*

*bas. Comme si le passé devait être plus accessible et plus visible.*

*Joseph Sitruck est de taille moyenne et arbore la cinquantaine. Ses cheveux gris se font rares sous la kippa. Le visage plein, il porte des lunettes non cerclées et un costume sombre aux rayures discrètes. Figure de proue du judaïsme français, c'est un homme très occupé, et donc pressé. Il parle vite.*

J.S. — Mon père était avocat. Il était de nationalité française, et il était mobilisé au moment de ma naissance, à la fin de la guerre, en Tunisie. Je suis né dans une famille dans laquelle la pratique religieuse n'était pas quotidienne, loin de là. Rien dans mon environnement familial ne me prédisposait à être rabbin. Mes amis étaient plutôt non juifs. J'envisageais de faire ingénieur, j'étais intéressé par les mathématiques.

En Tunisie, je ne savais rien de la religion. J'ai fait une *bar mitsva* complètement bidon, je ne savais même pas lire l'hébreu... Je ne l'ai appris qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans. C'était une fête de famille, sans plus. C'est plus tard, adolescent, par l'intermédiaire des mouvements de jeunesse dans lesquels j'ai milité assez tôt, que j'ai découvert une vocation double, religieuse, qui me viendra progressivement, et humaniste.

J'ai connu une jeune fille qui, à l'époque, faisait partie comme moi du mouvement des Éclaireurs israélites. Elle est devenue ma femme. Ensemble, nous avons caressé le projet de consacrer notre vie aux autres. C'est là, à l'âge de quinze ans, que j'ai découvert à la fois la tradition religieuse et une vocation altruiste qui me poussait à assumer des responsabilités, à avoir envie de m'occuper des autres. J'ai choisi la carrière rabbinique à vingt ans. J'ai étudié pendant six ans : cinq ans à Paris et un an en Israël. Je me suis marié à l'âge de vingt et un ans. Et j'ai eu trois postes dans ma vie rabbinique : Strasbourg, où je me suis occupé des jeunes essentiellement, en tant qu'aumônier de la jeunesse,

adjoint du Grand Rabbin ; Marseille où, cinq ans plus tard, j'ai eu mon premier poste important ; et en 1988 je suis devenu Grand Rabbin à l'âge de quarante-trois ans, pour un premier septennat, puis pour un second.

*P.L. — Comment êtes-vous passé de la vocation altruiste à la religion ?*

— Je suis devenu éclaireur, à Nice, parce qu'il n'y avait pas de cadres. Un copain m'a dit de venir. J'y suis allé. Il n'y avait que trois jeunes. Je me suis aperçu qu'il fallait s'en occuper ; je me suis investi. Et puis il faut passer les différents brevets — aspirant, seconde et première classe, etc. De même que j'ai dû apprendre à faire des nœuds marins ou des cabanes dans les forêts, j'ai dû apprendre l'hébreu et l'histoire juive. J'avais honte de mon ignorance. J'ai suivi des cours. En fait, voulant enseigner, je suis devenu élève. Et c'est ainsi que j'ai découvert des valeurs qui m'ont passionné.

(Il déroulait sa parole dans un débit continu, enchaînant une phrase à la suivante. Sa voix chantait un accent discret du sud de la Méditerranée. Il ponctuait les idées d'une note montante, comme pour souligner l'évidence du propos.)

*— Quel est votre relation personnelle avec Dieu ?*

— Ce que j'ai découvert de fabuleux dans le judaïsme, c'est d'abord que l'image de Dieu est très pure. Dieu est immatériel. La théologie juive est très attachée au fait que Dieu n'est pas sensible.

(Il prononça ce mot en l'articulant davantage. Cette insistance semblait signifier, non que « Dieu n'est pas sensible », mais plutôt qu'il n'est « pas de l'ordre des sens ».)<sup>3</sup>

Dieu est le créateur, mais aussi, selon l'expression biblique, il est le maître du monde. Le judaïsme professe une Providence : Dieu gère les grands événements du monde, l'Histoire, mais il gère aussi les vies individuelles. Tous les jours, à chaque instant, dans nos rencontres, dans les moindres détails de la vie, le hasard n'existe pas : il y a une sorte d'intervention divine totalement discrète, pour que le libre arbitre soit totalement préservé. Dieu est à la disposition de celui qui va vers lui.

Ma relation avec lui est donc empreinte d'un double sentiment contradictoire, le sentiment d'avoir en face de soi la chose la plus puissante et la plus grande, la plus universelle et la plus vaste, et en même temps la chose la plus intime. Il est à la fois un maître et un confident, à la fois celui qui gère tout ce qui se passe dans le cosmos, et celui qui s'intéresse à moi comme un copain.

(Dieu gère ! Le terme est frappant. Si Dieu intervient jusque dans les moindres détails, y a-t-il de la place pour le libre arbitre ? Si cette intervention divine est constante, bien que discrète, le libre arbitre est illusoire plutôt que préservé.)

---

<sup>3</sup> Entre parenthèses et décalés sur la droite : commentaires a posteriori de Patrick Levy.

— Vous dites « Dieu gère ». C'est quand même difficile à concevoir lorsqu'on voit la souffrance à tous les carrefours de Paris, sans parler des guerres, de la shoah, des catastrophes naturelles, etc. Si Dieu gère, est-ce qu'il gère bien ? S'occupe-t-il bien des choses ?

— Quand on a un minimum d'expériences humaines, on se rend compte que la source de tous les maux est en l'homme. C'est nous qui créons nos propres misères, c'est nous qui créons les inégalités sociales, c'est nous qui nous désintéressons du sort des autres. Si les hommes mettaient en commun leurs énergies, leurs ressources matérielles, intellectuelles, spirituelles, psychologiques, ils pourraient faire des choses énormes. La terre est capable de donner à manger à des dizaines de milliards d'individus. Ce ne sont pas la terre ou la mer qui sont en rupture de production, c'est l'homme qui est en rupture d'organisation. Il est trop facile d'accuser Dieu. Ce que nous disons, c'est que Dieu délègue ses pouvoirs à l'homme, et la conception du judaïsme est claire : c'est la liberté absolue.

(Je n'accusais Dieu de rien. J'interrogeais la conception de Dieu du rabbin Sitruck. Il parlait d'une Providence collective et individuelle. Cette Providence, je ne la vois nulle part. Et mon interlocuteur venait de passer de « Dieu gère » à « Dieu délègue », de « l'intervention divine de chaque instant » à la responsabilité collective des hommes. Il est difficile d'accepter que « la source de tous les maux sont en l'homme ». L'homme est-

il responsable des raz de marée, des sécheresses, des maladies ?)

Il y a deux phases dans le rapport de Dieu avec les hommes, poursuivait le Grand Rabbin : Dieu est le Créateur, c'est ce que raconte la Genèse. Il est Créateur jusqu'au moment où il crée l'homme, le fameux Vendredi – les jours étant entendus comme des durées. A la fin de la période où l'homme est créé, doté de liberté. Dieu passe un pacte avec lui. Il lui dit : « Je te place *in situ* dans le monde, je te donne la clef, moi je m'en vais. Je te laisse gérer le monde. » Alors vous me direz : comment, vous avez dit que Dieu gérait le monde ! Qui gère, l'homme ou Dieu ?

(En effet, j'allais le dire.)

C'est là où nous arrivons au point délicat, mais totalement cohérent, de la conception. Le véritable gestionnaire au plan des événements historiques, c'est Dieu. Nous considérons que Dieu fait l'Histoire. Cela signifie que la créant à un moment donné, il continue de la suivre et de la mener à un terme précis. Dans cette économie globale, Israël joue un rôle majeur. Quand on dit qu'il est le « peuple élu », c'est mal traduit. Il est le peuple choisi par Dieu. Il a mérité ce choix du fait de ses antécédents : je parle des hommes exceptionnels que nous appelons chez nous les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob. Ils ont mérité de capter l'attention divine. Ils ont ouvert la porte de la divinité sur le monde, comme la lune apparaît dans le ciel. Et puis Israël a éclairé le chemin de l'humanité et a eu pour mission de faire

prendre conscience à l'ensemble des hommes des valeurs qui sont contenues à l'intérieur de ce qui sera plus tard le message biblique.

Ce travail, Israël l'a assumé. On ne compte pas moins de 785 religions et sectes qui sont issues du judaïsme. C'est fou ! La Bible a été écrite il y a trois mille trois cents ans. Et encore en 1995, sous toutes ses éditions, elle a été imprimée à près de trente millions d'exemplaires. C'est un best-seller fou. Je vous souhaite un pareil tirage ! Elle a donc une valeur dans laquelle l'ensemble des familles de croyants se reconnaissent. Le judaïsme ne cherche pas à s'arroger un pouvoir quelconque. Il a la mission de diffuser. Il est une sorte de boutique dans laquelle on peut trouver les éléments qui ont servi et serviront demain à la croyance des hommes.

(Ces chiffres semblaient lui plaire. Il y avait une sorte de jubilation dans son exposé. Et je les trouvais éloquentes. Ils devaient faire partie d'un arsenal de faits utilisés pour valoriser la tradition juive, montrer son universalité, séduire. Mais je ne voulais pas de réponses préfabriquées. Je l'interrogeais sur la souffrance. Il parlait du monde, de l'humanité, de la mission d'Israël... Je désirais savoir comment Dieu gère l'histoire des individus. Comment la Providence s'occupe de chacun. Comment il est possible de constater cela.  
Le rabbin poursuit :)

Quand nous disons que Dieu gère le monde, cela signifie qu'il observe ce peuple de loin, en lui donnant un destin particulier, particulièrement exigeant. « Je te

donne une loi, ta mission, c'est de l'observer et de la diffuser à travers l'humanité. » Que font les juifs ? Comme tous les hommes, ils trahissent. Nous trahissons. Alors, de temps en temps, nous recevons des coups qui nous remettent ou non sur la bonne voie, et qui permettent en tout cas à ce peuple, peu ou prou, de réussir à traverser l'Histoire. Le fait est que shoah, pogroms, persécutions, antisémitisme ne sont pas venus à bout de ce peuple et n'en viendront jamais à bout. Cinquante ans après la shoah, regardez ce qui se passe dans le monde. Israël est un facteur incontournable. Jérusalem est la ville la plus couverte au plan médiatique. Le peuple juif intéresse tout le monde. Il ne se passe pas une chose dans la petite communauté juive française, qui ne correspond qu'à un pour cent de la population, sans que tout le monde soit au courant. Tout devient chez nous un événement énorme parce que nous occupons dans l'esprit du monde une place qui n'a rien à voir avec notre proportion.

Il y a donc une sorte de destin dans le sens non particulier du terme. Chez nous, il n'y a pas de *mektûb*, comme on dit chez les musulmans. Tout n'est pas écrit d'avance. A chaque instant, dit la Torah, « Vois, je place devant toi la vie et la mort, choisis la vie ; le bien et le mal, choisis le bien. » En ce sens Dieu donne le petit coup de barre, mais ce n'est pas un pilote automatique, c'est le skipper qui dirige.

(Je n'étais pas satisfait de cette réponse. Le rabbin a dit : « Dieu gère l'Histoire, mais il gère aussi les vies individuelles. Tous les jours, à chaque instant, dans les moindres détails de la vie, il y a une sorte d'intervention divine. » Mais il vient de déclarer :

« Il y a donc une sorte de destin dans le sens non particulier du terme. » Je ne comprends pas. Je n'ose pas comprendre, car si Dieu gère les vies individuelles dans les moindres détails, il faut croire que les camps de la mort étaient gérés par Dieu, que le bourreau nazi était Dieu...)

— *Je vous ai parlé de la shoah et des catastrophes. Vous m'avez répondu en vous plaçant dans une perspective historique : Israël en tant que peuple a survécu. Mais il y a une dimension individuelle aux pogroms, à la shoah et aux autres catastrophes. Devant la porte de la chambre à gaz, devant le sabre du cosaque ou lorsqu'on tombe dans l'escalier, face à la haine gratuite, imméritée, comment la victime peut-elle comprendre la cruauté de l'autre et l'absence de Dieu à cet instant ?*

— Il n'y a qu'un point qui m'importe, c'est qu'on ne dise pas que sont morts ceux qui le méritaient. Nous nous refusons catégoriquement à distinguer les bons des mauvais, les victimes qui seraient ceux qui devaient mourir, des survivants qui seraient ceux qui devaient vivre. Nous disons simplement que le processus élaboré par Dieu nous échappe totalement, l'exercice de la justice divine fait partie des mystères de la création dont nous disons : « Tu seras à jamais incapable de les comprendre. » Notre foi se résume en un mot, nous faisons confiance à Dieu. Nous savons que ce qu'il fait a un sens, même si ce sens nous échappe.

(Voilà qui fait de la Providence un postulat totalement séparé de notre expérience de la vie, et

qui met à mal la « cohérence de la conception ». Comme il a été laborieux d'en arriver là ! J'avais le sentiment qu'il aurait préféré ne pas devoir le dire, comme pour me le cacher et se le cacher. Car dans un système de pensée qui se dit cohérent, toute question sans réponse ébranle le système de réflexion.)

C'est peut-être ce qui nous est demandé de plus fort et de plus dur, poursuit Joseph Sitruck. Je dois vous avouer très humblement que ce qu'il y a de plus difficile à notre niveau, c'est d'accepter de refuser de comprendre l'incompréhensible. Ce que je sais, c'est ce qu'il ne faut pas comprendre : attribuer cela à l'aveuglement, non ; au hasard, non. Ce n'est déjà pas si mal. Donner une explication, j'en suis incapable. C'est donc cette voie intermédiaire qu'a choisie la tradition juive en toute humilité et en tout réalisme.

(« Accepter de refuser de comprendre l'incompréhensible », la formule est bizarre. Il ne s'agit pas d'accepter de refuser, mais de renoncer à comprendre, ou de comprendre qu'on se refuse à comprendre : qu'on refoule. Pour sauver sa foi l'homme est capable de nier les faits, ou de refuser d'apercevoir ce que ces faits lui démontrent. Les faits sont têtus, mais la foi l'est plus encore. Elle permet de nier la réalité. « C'est là où nous arrivons au point délicat, mais totalement cohérent, de la conception », a dit le rabbin. En fait, la conception n'est pas cohérente, elle est inopérante : elle ne répond pas aux questions qu'elle suscite.

La Providence est une théorie, une idée, un article de foi invérifiable. Je ne sais pas si elle existe. Comme toute autre expérience de catastrophe, la shoah est une réalité. Elle s'est produite. S'il faut changer quelque chose à la « conception » pour que celle-ci témoigne de la vérité, c'est la Providence qu'il faut changer. Car la shoah, elle, ne changera pas. « Je veux la vérité même si cela compromet mon idéologie », disait Lénine. Le rabbin ne veut pas compromettre sa « conception ». La shoah, mais aussi le moindre bouleversement individuel, pourrait révéler que Dieu n'est pas providentiel. Mais il faut refuser de le comprendre pour ne pas mettre en question un énoncé dogmatique issue de trois mille ans de tradition. Il y avait une autre façon de voir.

Bien qu'issu de la même religion que le rabbin Sitruck, Yes-hayahou Leibowitz, un penseur juif israélien, ne croyait pas en la Providence. Il croyait en un Dieu différent. Il résumait en une phrase lapidaire ce qu'il pensait de la shoah : « Ils ne croyaient pas en Dieu, ils croyaient en son intervention. » Dieu ne pouvait pas sauver l'homme poussé dans la chambre à gaz. Mais l'homme devant son bourreau pouvait trouver, grâce à Dieu, grâce à sa relation à Dieu, une attitude, une posture mentale et affective qui lui inspire la transcendance de l'horreur, qui lui permette de transformer la catastrophe, mais non de l'éviter. Je reviendrai plus tard sur cette question du malheur personnel et des camps de la mort avec rabbi Isaac Goldman, qui y est allé, puis avec le rabbin Daniel Fahri qui, bien que n'y étant pas allé, n'en est pas revenu.

Joseph Sitruck invoque souvent « la tradition ».

Qu'est-ce alors que la tradition sinon la valorisation *a priori* d'une somme de pensées anciennes qu'on rappelle pour ne pas réfléchir, observer dans les signes du temps ce qui corrigerait les erreurs du passé. Son âge ne transforme pas une pensée en vérité. « La voie intermédiaire qu'a choisie la tradition juive » : cet énoncé me révéla que par tradition, il entendait aussi le consensus. Le nombre ou la qualité de ceux qui adhèrent à une idée ne transforme pas cette idée en vérité non plus.)

— *Revenons à votre relation personnelle avec Dieu. Comment s'exprime-t-elle ?*

— D'abord dans la prière. La prière est un temps trois fois quotidien dans le judaïsme. On prie matin, midi et soir. Elle occupe, en durée, une heure et demie dans une journée. C'est peu et c'est beaucoup à la fois. C'est beaucoup pour nos contemporains qui courent mais sans savoir où et pourquoi. Ils n'ont pas de temps mais ne savent pas pourquoi ils n'en ont pas. Quelle est la finalité de cette existence ? La prière permet de faire un peu le vide de soi, de sortir du stress et de se resituer dans une cause immense. Elle permet l'instant de sérénité indispensable.

Pour nous l'homme n'est pas un zéro. Il est un être qui existe et qui a une immense valeur. Il peut même déterminer la volonté de Dieu : si je priais avec suffisamment de force, sans doute que les problèmes de guerre, de faim, de misère dans le monde s'atténueraient. C'est indéniablement ce que Dieu souhaite ; seulement faire un monde beau, gentil, joli,

agréable sans que l'homme n'en ait fondamentalement envie, Dieu a juré qu'il ne le ferait jamais. Il a dit : « C'est toi qui conduira le monde à sa perte, moi j'ai promis une chose, c'est de ne jamais le détruire. J'ai voulu le faire une fois avec Noé... » C'était l'avertissement. Il est unique dans l'Histoire. Selon notre tradition, jamais plus il n'y aura de « fin du monde ». Dieu prend l'engagement de maintenir le monde, et en ce sens il donne le coup de pouce juste suffisant pour nous remettre dans nos marques. Mais nous avons à construire ce monde.

(Le déluge transformé en avertissement peut se comprendre dans une perspective historique. Mais, une fois encore, le rabbin ne prenait pas en compte l'aspect individuel de l'événement : des hommes ont souffert par la volonté et l'action directe de Dieu. Pour eux, ce jour-là, Dieu n'a pas été providentiel. Cette lecture biblique manque d'amour et de compassion pour les victimes, qu'elles aient ou non « mérité » leur sort.)

Comment construire ce monde sans cette relation que j'ai qualifiée d'intimité ? s'interroge Joseph Sitruck. Je dirais que Dieu est ma référence dans chacune de mes démarches, à chaque instant. Par exemple lors d'un coup de fil, on va me pousser à critiquer quelqu'un, à dire une méchanceté, il faut que je sois assez fort pour ne pas le faire. Il faut que j'aie le courage de renoncer à la facilité, à la tromperie, au lucre, à l'amour du faste, l'orgueil... On va me donner du monsieur le Grand Rabbin de-ci de-là, on va me faire des courbettes. Tout cela est un défi permanent. Dieu est celui qui me permet de me rappeler

que je ne suis pas un zéro, mais pas non plus l'infini. Toute ma bataille, c'est de trouver ma place à chaque instant. Je vais vous la situer.

Dans le judaïsme, on traduit cette présence divine par une pratique religieuse. Prenons l'exemple de la kippa. Je garde la tête couverte d'une calotte. Pourquoi ? Parce que si pour moi. Dieu est la plus grande et la plus belle chose de ce monde, cela veut dire que je lui suis inférieur. Pour prendre conscience de mon infériorité, j'ai besoin, non seulement de l'exprimer philosophiquement, mais aussi de la traduire dans un acte. Ma kippa pèse cinquante grammes grosso modo, mais en fait elle pèse des tonnes. Elle est sur ma tête parce que la partie la plus noble de l'homme est son cerveau. Là est le siège de la réflexion, de l'imagination, de l'intelligence, de la mémoire, et couvrir cette faculté sublime, c'est dire qu'il y a quelque chose au-dessus d'elle. La kippa vient me rappeler l'humilité nécessaire.

Un jour un poète se promenait à Méa Chéarim, ce quartier de Jérusalem qui est habité par les hassidim, ces juifs très pieux. Un petit garçon de cinq ans, avec ses papillotes, voit ce monsieur tête nue. Il lui dit : « Monsieur, vous avez oublié votre kippa. » Le poète lui répond : « Le ciel est mon couvre-chef. » Et le petit garçon lui dit : « Ça fait un grand chapeau pour une petite tête. » C'est cette image.

Pratiquer les *mitsvot*, les règles de conduite, ce n'est pas vouloir m'enquiquiner d'exotisme. C'est me rappeler à chaque instant la fidélité des engagements qui sont les miens.

— *Ce Dieu parle de lui-même dans la Torah. Par exemple, il dit à Moïse : « éhyéh acher éhyéh », il dit : « Ehyéh m'envoie vers vous. » Il se donne des qualités,*

*vengeur, jaloux, commandant des armées, miséricordieux, etc. Quelle est la nature de Dieu ? De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ?*

— Sans entrer dans une étude exhaustive de l'ensemble des attributs divins, ce que nous savons de lui, c'est qu'il s'est défini lui-même comme étant « celui qui est le temps ». En tant qu'hommes, nous percevons le temps dans ses dimensions de déroulement et de contenu, donc dans des dimensions quantitatives et qualitatives. Un temps, c'est soixante minutes dans une heure, c'est aussi un moment de plaisir, de douleur, de déception, d'espérance, de tristesse, de joie. C'est ainsi que nous vivons le temps. Dieu est au-dessus du temps. Pour lui le temps n'est pas déroulement. Comment pouvons-nous saisir cela ? C'est impossible. Un ordinateur fonctionne avec deux lettres, il est binaire. L'intelligence de l'homme, selon la tradition juive, est trilitère, l'homme vit dans trois dimensions. Les racines des mots hébraïques ont trois lettres pour nous rappeler que, en quelque sorte, les manipulations grammaticales et philologiques sont de l'ordre de trois. Dans la Bible, Dieu, le nom de Dieu, possède quatre lettres. On en déduit qu'il procède de la dimension quadrilitère. Il est au-dessus de ma perception. Je n'en ai aucune preuve, mais je n'ai aucune preuve du contraire. Lorsque le prof de math couche un huit sur le tableau, il dit : « Voilà l'infini. » On admet, mais on ne comprend pas l'infini. Dieu, c'est la même équation.

Le judaïsme ne va pas s'enfermer dans un système démonstratif sur ce qui n'est pas démontrable. Comme on ne peut pas démontrer l'existence de Dieu, il va proposer une relation avec Dieu. Il va faire une sorte de *distinguo* entre l'existence de Dieu et la présence de

Dieu. L'existence ne dépend pas de l'homme et est au-dessus de sa capacité intellectuelle. La présence ne dépend que de l'homme ; elle est à sa mesure. Ce que je connais de Dieu, c'est son rapport avec moi.

La tradition nous apprend que Dieu est apparu aux hommes, qu'il a parlé aux hommes. Ses discours avaient un contenu. Que savons-nous de Dieu ? Nous connaissons son nom. Le nom donne une indication sur l'essence, mais surtout une indication sur le comportement. Donc, qui est Dieu ? A part les aspects philosophiques et autres comme le temps, pour nous, il est celui qui gère, il est le maître du monde. Et nous savons que cette gestion s'opère à partir de deux éléments essentiels, la rigueur et la bonté, la justice et l'amour. Ils sont indispensables, ensemble, pour équilibrer le monde.

Dieu a besoin de rigueur pour dire aux hommes que le monde n'est pas une fantaisie. Le monde a besoin de rigueur pour exister. Deux et deux font quatre et rien d'autre ; on ne peut pas faire d'exception à la loi de la gravitation ; on ne peut pas jouer avec les astres. Les lois de la nature sont immuables. Et lorsqu'on y touche, regardez ce qui se passe : catastrophe écologique. La rigueur est définie par les règles de la nature, mais aussi par les règles morales. Les règles de morale non respectées, c'est l'homme qui se tue lui-même. Donc, on ne peut pas changer les lois, cela, c'est le Dieu de rigueur.

Mais le monde ne peut pas subsister que sur la rigueur, parce qu'il ne serait pas supportable. L'homme étant un produit complexe fait de rigueur et d'amour, il ne peut pas être mené par un Dieu qui ne serait que rigueur. Voilà pourquoi, chose extrêmement intéressante, lorsque Dieu crée le monde, il utilise un nom, Elohim, qui évoque le Dieu de la rigueur. Mais dès

que l'homme apparaît, il change de nom. Il associe à Elohim, Havaya (YHVH), qui est ce Dieu d'amour. Cela signifie que l'homme ne peut pas n'être dirigé qu'avec la loi.

Si je ne fais pas interférer un sentiment subjectif, je ne comprends rien à l'être humain. L'amour, avec tous ses excès, c'est la fin de la société ; la justice avec tous ses excès, c'est la fin de l'homme. Comme il faut faire coexister l'homme et la société, il faut mélanger l'amour et la rigueur.

Vous avez parlé de Dieu jaloux, de Dieu vengeur, ce sont de fausses traductions. En voulant donner de la conception judaïque de Dieu une fausse image, le christianisme a traduit ces termes de façon totalement partielle et partielle. Dieu est *El caria* qu'il faut traduire par « exclusif ». L'amour que Dieu veut qu'on lui porte est par définition un amour exclusif. Est-ce que vous acceptez de partager l'amour de quelqu'un ? Un amour qui n'est pas entier n'est pas un véritable amour. Dieu dit simplement : « Il n'y a pas d'autre Dieu que moi ; ne me demandez pas de me dénaturer pour vous faire plaisir. Partager votre amour avec d'autres Dieux, je ne peux pas l'accepter. » Accepter qu'il y ait plusieurs Dieux, c'est ne pas avoir compris son existence.

L'homme est à l'image de Dieu, conclut le rabbin. Que fait l'homme ? Il crée Dieu à son image. Et voilà tout le paradoxe.

(Devais-je épinglez toutes les incohérences et les contradictions de mes interlocuteurs au risque de paraître désagréablement pointilleux voire intolérant, ou en laisser le soin au lecteur ? Nous avons tellement l'habitude d'entendre les

inconséquences de la foi, ses constructions mentales inopérantes que nous ne les entendons plus : nous les prenons pour légitimes. Je me contenterai d'en observer quelques-unes.

Bien que la foi repose sur des postulats invérifiables, elle se construit selon une certaine rationalité. Elle se veut cohérente, logique. J'accepte les postulats de mon interlocuteur, mais toute construction sur ces postulats doit être observée avec lucidité. L'étendard de la foi ne délimite pas la frontière entre la cohérence et l'incohérence, entre l'observation de la réalité et l'assujettissement religieux. Le respect de l'intelligence est une exigence minimale. La foi ne peut donc ni se contredire elle-même, ni s'opposer au réel. La responsabilité de la qualité de l'enseignement religieux incombe plus encore à celui qui le reçoit qu'à celui qui le donne. La démission de l'esprit critique transforme la religion en conte de fées, Dieu en père Noël et l'homme en simple d'esprit. A l'inverse, l'intransigeance intellectuelle fera évoluer la religion, et l'humanité avec elle.

Lorsque Joseph Sitruck annonce « ce que je connais de Dieu, c'est son rapport avec moi », je sais qu'on pourrait également dire l'inverse : ce que je connais de Dieu, c'est mon rapport avec lui. « Son rapport avec moi » est une spéculation présentée comme une vérité ; « mon rapport avec lui » serait un témoignage. Il a aussi déclaré deux choses difficilement conciliables : « Dieu est inconnaissable parce qu'il procède de la dimension quadrilitère » que les hommes n'ont pas, « il est au-dessus de ma perception ». Ensuite il a dit que

« Dieu est apparu aux hommes, il a parlé aux hommes ». Si Dieu était apparu aux hommes, il était donc connaissable.

Que des prophètes aient eu des intuitions métaphysiques et morales qu'ils attribuèrent à Dieu, soit ! Que Dieu soit apparu il y a trois mille ans à Abraham, et un peu plus tard à Moïse, d'accord. Mais toutes les peuplades de la terre ont des sages auxquels Dieu s'est montré. Tous les hommes se sont posés et se posent encore les mêmes questions spirituelles. Dieu réduit ainsi à quelques événements historiques, somme toute assez récents eu égard à l'âge de l'homme, ce Dieu interlocuteur exclusif d'un peuple... cela me paraissait à la fois difficile à imaginer et terriblement égocentrique.

« Si je priais avec suffisamment de force, sans doute que les problèmes de guerre, de faim, de misère dans le monde s'atténueraient », a dit Joseph Sitruck. Faut-il en conclure qu'aucun homme n'a prié avec suffisamment de force depuis, disons, un siècle ? Il y avait là quelque chose de la pensée magique : si Dieu n'exauce pas ma prière, c'est que je n'ai pas assez bien prié, que je ne suis pas assez pur. Cette idée rendait l'homme coupable et la foi inaccessible, désespérante.)

*— Dieu est « Un ». Je comprends que cela peut signifier qu'il n'y en a qu'un. Mais cela a sans doute des conséquences, moins pour ce qui concerne ma relation à un Dieu extérieur, qu'au niveau spirituel, comme recherche...*

(J'ai mal formulé ma question. Je pensais à la dimension intérieure de la quête de Dieu. Le rabbin envisagea encore l'aspect théologique de Dieu.)

— Pourquoi n'y en aurait-il pas plusieurs ? Parce que le vécu de la multiplicité, c'est le vécu de l'irresponsabilité. Lorsque vous allez dans une administration pour remplir des papiers il arrive que, parvenant au guichet, on vous dise : « Non, ce n'est pas ici, c'est là-bas », et là-bas, c'est encore ailleurs. Dieu ne joue pas ce jeu. Il est seul. Il assume. Dans l'Antiquité, il n'y avait que les juifs qui disaient qu'il n'y avait qu'un Dieu. Les juifs ont inventé l'idée de la responsabilité de Dieu. Et quand on se tournera vers lui en disant : « Mon Dieu pourquoi tolères-tu la mort des enfants, les massacres d'innocents et la misère dans le monde ? » Dieu, entre guillemets, se frappera la poitrine en disant : « J'assume d'avoir créé l'homme, et je le regrette. » Dans la Genèse, au cinquième chapitre, Dieu regrette d'avoir créé l'homme. Dans d'autres passages, on dira que Dieu se réjouit de ce que l'homme fait. Alors il se passe quelque chose de très joli, qui n'est pas seulement attendrissant, dans les rapports entre Dieu et l'homme : quand Dieu désespère, l'homme espère, et quand l'homme désespère, Dieu espère.

(C'est beau en effet et je ne suis pas insensible à ce rapport de vase communicant de l'espoir qui lie l'homme à l'infini. Mais cela ne veut rien dire. Que signifie ce « j'assume » de Dieu ? Celui qui souffre pense, au contraire, que Dieu n'assume pas. Assumer, c'est prendre la responsabilité et en

supporter ses conséquences ; accepter une situation et réparer. Si Dieu est responsable, où est la réparation ?)

— Dans la vie, continue Joseph Sitruck, on rencontre parfois des gens cruels, décevants, méchants, qui vous font dire que le monde est d'une cruauté sans nom, et de temps en temps vous rencontrez un homme qui vous réconcilie avec l'humanité. En fin de compte c'est cette image-là qui, à chaque instant, interfère.

Pour avoir un dialogue vrai avec quelqu'un, il faut être seul. D'où la nécessité d'une unité de Dieu. La relation n'est vraie que lorsqu'elle est personnalisée, exclusive, unique. Dieu est celui et le seul auquel je m'adresse. Malachie disait : « N'avons-nous pas tous un même père ? » La conception de Dieu dans le judaïsme s'articule en fait sur deux idées qui sont à mon avis grandioses. Premièrement, l'unité de la race humaine : à l'origine il y avait Adam et lui seul. Donc Dieu n'a pas créé une famille, mais un homme et une femme. Deuxièmement, il n'y a qu'un Dieu. Dieu demande qu'on reconnaisse sa présence, et Israël n'a qu'une seule mission — nous en avons parlé tout à l'heure — éveiller l'humanité à cette présence.

Nous ne souhaitons pas que le monde devienne juif. D'une part, ce Dieu est le Dieu de tous. On ne l'a pas approprié. En le définissant on ne l'a pas acheté. D'autre part, nous voulons que tout le monde reconnaisse que le peuple juif a eu une mission, qu'il l'a assumée tragiquement et fidèlement.

— *Pour ne prendre qu'un détail, dans la Genèse, l'homme n'est pas unique. Adam n'est pas un nom*

*propre. Ecrit avec un article défini, « haadam » signifie l'homme. Elohim pensa-conçut adam, un homme, à son image et selon sa ressemblance. Ensuite la Genèse en parle comme haadam : l'homme.*

— C'est vrai. Il est à la fois l'un et l'autre.

— *Ce n'est qu'à la fin du troisième chapitre qu'il aura un nom.*

— Exact, dit-il en riant.

(Je voulais revenir à l'Un, à l'enseignement spirituel que ce Un annonce. Car pour moi *YHVH-ekhad*, Dieu-Un, donne une clef de compréhension de la création : Dieu est Un, la création est duelle. L'homme, grâce à Dieu, grâce à ce rappel de l'Un, peut quitter cette dimension duelle et unifier la création ; dépasser, transcender sa condition de créature en s'unissant spirituellement à l'Un...)

— *Ce Un ne définit-il pas une certaine attention, que l'on pourrait qualifier de spirituelle, dans laquelle je pourrais entrer pour connaître Dieu, pour être avec Dieu, pour être dans la présence de Dieu étant dans le même regard que Dieu ? Le monde est duel : bien-mal, beau-laid, haut-bas, jour-nuit, etc. Ce Un ne m'indique-t-il pas le chemin de la transcendance, l'accession à une connaissance, à un rapport au monde comparable à celui de Dieu ?*

— « Bien évidemment ! En hébreu, la Bible commence par Béré-chit, la deuxième lettre de l'alphabet, le Beth, rappelant qu'il y a un appel à la

première lettre. Le Beth est donné, le Aleph est à découvrir. La dualité, c'est ce à quoi je suis confronté, elle doit m'amener — et c'est mon mérite, mon raisonnement, mon expérience — à la conclusion qu'il y a une unité suprême qui domine cette dualité. Mais cela ne sera que le fruit de ma réflexion, de mon expérience. Dieu ne s'impose pas. La dualité s'impose mais pas lui. Lui se découvre.

(Je fus frappé par la façon dont il parlait de Dieu. Un et « il » ne vont pas ensemble. Si Dieu est « Un » peut-il être un autre, un « il » ? Ce « Un », peut-il être extérieur à moi et demeurer Un ? Puis-je le connaître en dehors de moi ou en moi ? « Dieu est Un » signifie sans doute que tout est « un » au-delà de l'apparente dualité du monde. Pour le rabbin Sitruck « Dieu est Un » signifiait qu'il n'y avait qu'un Dieu. Il faisait de la qualité « Un » de Dieu un postulat religieux qu'il ne développait pas en une aspiration spirituelle pour l'homme. Un Dieu connu est-il différent du sujet le connaissant ? Je pose la question directement :)

— *La connaissance de Dieu est-elle possible ?*

— C'est ce que nous prétendons. Grâce au texte biblique. C'est là que vous trouvez la cohérence du message.

La Bible est le message de Dieu. « Message » cela fait parfois un peu prosélyte, la possession de la vérité, etc. Nous ne disons rien de tel. Nous disons que Dieu nous a donné une chance.

Un poète et philosophe du Moyen Age, rabbi

Salmon Ibn Gabirol racontait cette histoire : le monde ressemble à une forêt très dense, au milieu de laquelle il y a un immense palais, le palais du roi. Tous les hommes le voient et veulent se diriger vers lui mais ils perdent leur route. Le peuple juif est le Petit Poucet de l'histoire. Il a une chance, un jour il était au palais. Il est parti, mais il a laissé des traces avec des petits cailloux. Et il remonte le chemin. Les petits cailloux, c'est la Torah. Pour nous la Torah ce sont les traces de Dieu parmi les hommes.

Voilà pourquoi l'étude de la Torah occupe une telle place dans le judaïsme. Le juif, plus qu'il ne croit, sait. Nous préconisons la connaissance comme étant prioritaire par rapport à la foi. Je crois en peu de choses, j'essaie d'en savoir beaucoup.

— *Qu'est-ce qui lui a pris à ce Dieu-Un, de créer quelque chose ? Y a-t-il eu un désir en l'Un, un manque, un mouvement ?...*

— Bien évidemment ce sont des choses qui nous échappent. Nos maîtres ont une réponse que je trouve humble et puissante. Ils disent : « Vous me demandez pourquoi Dieu a créé le monde ? Je ne le sais pas, mais ce que je sais, c'est qu'il n'en avait pas besoin. »

— *Non. Cela non plus ils n'en savent rien.*

— *Qu'est-ce que cela change ?*

(Mais mon interlocuteur ne poursuit pas dans cette direction.)

L'acte nécessaire au plan philosophique est celui

qui complète ce qui était. Si Dieu en avait besoin, il n'est pas parfait. Si je pars de l'axiome de la perfection divine, le monde ne rend pas Dieu perfectible, il ne lui ajoute rien. Qu'est-ce donc que la création ? C'est un acte gratuit. L'acte gratuit est un acte d'amour. Le monde est bâti sur l'amour, par l'amour. La seule chose que je sais de la création du monde c'est que du fait que ce n'était pas un acte nécessaire, c'est un acte d'amour gratuit. L'acte d'amour gratuit est celui sur lequel doit être fondé la vie.

L'acte gratuit, c'est celui qui se donne sans espoir de retour. Il est rare. Et c'est en ce sens que toute la vision judaïque de la vie s'inscrit dans la perspective d'une imitation divine. J'apprends de l'acte de création que Dieu a voulu et que cela suffit pour être. Demain, lorsque je voudrai vraiment, lorsque émergera chez moi une vraie volonté, elle se traduira par une vraie création.

— *Comment rêvez-vous la dimension spirituelle de l'homme dans le troisième millénaire ?*

— Par une prise de conscience par l'ensemble de l'humanité des valeurs qu'elle a perdues, et par une sorte d'éveil à un monde qu'elle aurait envie de retrouver, dans lequel elle a envie de s'installer. Pour cela il faut peut-être qu'elle arrive à un niveau de dégoût, qu'elle tombe assez bas pour avoir envie de remonter. Je pense que loin de progresser on assiste plutôt à une forme de dégénérescence des structures contemporaines : l'érosion de la famille, l'érosion des valeurs, l'érosion de..., non pas que je sois ataviquement attaché à des valeurs ancestrales comme si je disais que hier était mieux. Je suis conscient d'une chose, c'est que deux mondes s'offrent à nous : grosso modo l'Orient et

l'Occident. L'Orient est nostalgique, l'Occident est révolutionnaire. Les uns disent : « c'était mieux hier », et les autres disent : « Ce sera mieux demain. » Nous traduisons cela par une pratique juive très simple, la *cachेरoute*. Nous ne consommons que des animaux qui ont les sabots fendus et qui ruminent. Ruminer, c'est revenir sur le passé, ce qu'a absorbé l'animal, et les sabots, c'est aller vers l'avenir. En d'autres termes on ne peut bâtir son avenir que si on tire des leçons de son passé. Et n'est-ce pas cela qu'il faut souhaiter à l'humanité : être assez sage pour avoir l'expérience et être assez folle pour tenter l'aventure ?

(Comme le rabbin Sitruck a le sens de l'humour, je risquai cette question sur le mode provocateur :)

— *Le Messie, vous l'attendez pour demain matin, ou dans l'après-midi ?*

— Je l'attendais pour la minute qui vient de s'écouler, mais on va continuer de se battre pour. Pour nous le Messie n'est pas une illusion d'optique, c'est le point de convergence de tous les idéaux humains. Un homme a besoin d'être motivé pour continuer à vivre, et le Messie est la dose d'espérance qui est indispensable dans la vie pour faire front à toutes nos dépressions et à toutes nos déceptions.

Pour moi, le Messie, c'est ce que j'attends, ce que j'espère, parce que l'homme a besoin de cette dimension-là pour se réaliser lui-même. D'autre part je le sens comme nécessaire dans la cohérence du message biblique qui est celui de Dieu. Dieu a promis qu'un jour le monde atteindra cette extraordinaire plénitude. J'y

crois. Dieu ne se trompe pas. Ce qui est important c'est de ne jamais oublier la venue possible du Messie, et il est tout aussi important de ne pas vivre qu'avec cette idée-là.

Je dirais que le judaïsme est une utopie nécessaire. Il faut être utopique et il faut en même temps être réaliste. L'un n'exclut pas l'autre. Un homme qui ne serait qu'un messianiste serait un homme dangereux parce qu'il vivrait dans une abstraction permanente et dans une attente stérile. Il faut construire maintenant. Avec vous, je vais m'occuper, demain, d'aider les hommes à mieux vivre, je vais essayer de compenser les douleurs du monde, de résoudre les problèmes existentiels, et c'est ainsi en fin de compte que je fais venir le Messie. Le Messie est la résultante du bien de tous les hommes. »

— *Dieu est le Dieu des vivants. Donc mort, n'avons-nous plus de Dieu ?*

— Non, parce que vous ne mourrez pas. La vie en hébreu est un pluriel. On ne sait pas dire vie au singulier. Cela signifie qu'il y en a au moins deux. Celle-ci et l'autre. Par là on fait allusion à l'éternité de l'âme. C'est d'elle que « Dieu est votre Dieu ».

Vous avez une identité impalpable, qui est l'identité de l'âme, et cette identité a pris une image qui est le corps de chacun d'entre nous, et son visage, un visage exclusif. Il n'y a pas deux visages identiques bien qu'il y ait cinq ou six milliards d'êtres humains. Cette identité est le reflet de l'âme. En disant que Dieu est le Dieu des vivants, on a voulu rappeler que c'est vis-à-vis de lui, devant lui, en face de lui que l'homme existe véritablement. Il existe donc selon la belle expression biblique dans ce monde-ci et dans l'autre monde. Vous

êtes immortel, et nous aussi.

(Joseph Sitruck est un homme sympathique. Ses reparties étaient jolies. Il racontait des histoires à la fois drôles et profondes, mais celles-ci m'entraînaient dans un monde de fées plutôt que dans une ambition spirituelle. Il faisait les questions et les réponses si bien que je me sentais tiré vers une problématique qui n'était pas toujours la mienne. Par exemple, lorsqu'il disait : « Accepteriez-vous de partager l'amour de quelqu'un ? » Je sais que cela est difficile pour certains, mais, quant à moi, j'essaie de vivre un amour qui ne soit pas une tentative de possession, une appropriation, une mainmise sur l'autre. L'amour ne se partage pas, mais il se multiplie. On peut aimer diversement et cet éparpillement n'appauvrit pas l'amour, il l'étend. Donc, bien sûr, j'acceptais de partager l'amour de quelqu'un. Ainsi, le Grand Rabbin s'appuyait sur ce que je considérais comme une faiblesse humaine plutôt que comme une qualité (la tentation infantile d'approprier l'amour), et la renforçait en la posant en parallèle à l'amour exclusif de Dieu, lui prêtant ainsi des sentiments aussi immatures que ceux des hommes. « L'homme est à l'image de Dieu. Que fait l'homme ? Il crée Dieu à son image. Et voilà tout le paradoxe », dit le rabbin. Mais il faisait exactement cela.

A l'analyse, le contenu de son propos révèle les petits glissements qui lui font éviter le fond des questions posées. Concernant la motivation de Dieu pour créer, il avait parlé d'un acte gratuit. Peut-il

cependant y avoir un acte, ou ne fut-ce qu'une pensée en l'Un, dans l'être parfait ? Un acte, fût-il gratuit, reste un acte, un mouvement. Auparavant, il avait dit que Dieu espère et désespère. Qui espère attend quelque chose de quelque chose ? Si un acte est ponctué d'une attente, est-il encore gratuit ?

Je pensais que la religion se posait dans une problématique d'exigences personnelles, qu'il s'agissait moins de plaire à Dieu ou de l'aimer que de se transformer pour connaître, faire l'expérience de ce message biblique central qu'est le Un. Cette connaissance permettait de résoudre toute question en la transcendant. Par exemple, la souffrance est un des pôles de la dualité ; elle s'oppose au plaisir. Ignorant la dualité qui fonde la souffrance, Dieu n'en est ni responsable ni comptable. Ainsi, uni à Dieu, on ne connaît pas non plus la souffrance. Cette transformation en soi nous permet, uni, réuni en l'Un, de résoudre cette question en la dépassant. Isoler la vie, la séparer de Dieu, n'est-ce pas isoler Dieu, et finalement ne jamais pouvoir ni le connaître ni l'aimer, car connaître et aimer suppose une union ? Si Dieu est Un, ne sommes-nous pas ce Dieu et cette connaissance n'est-elle pas en soi, accessible ? N'est-ce pas cela le monothéisme ?)

Dalil Boubakeur

recteur de la mosquée de Paris

*« Si tu meurs à cette vie, las de l'écoulement du temps, tu  
goûteras à la vie éternelle.  
Mais si à tes pieds sont attachées les chaînes du temps, tu  
resteras cloué sur place, et tu mourras sans avoir avancé. »*  
(Din 'Attar.)

*La mosquée de Paris fut bâtie au début du XX<sup>e</sup> siècle sur un terrain que la Ville de Paris avait offert à une association algérienne. De l'extérieur, l'édifice ressemble à un château fort avec ses larges murs aveugles et son court minaret épais et carré. L'intérieur évoque un palais hispano-mauresque avec ses jardins fermés d'un péristyle aux toits de tuiles émeraudes et sa fontaine de marbre. Une porte de chêne cloutée de bronze donne accès à la salle de conférence, aux bureaux, et à la cour d'honneur agrémentée d'un jardin à l'andalouse.*

*Pas très grand, un peu replet, le crâne bien dégarni, le docteur Dalil Boubakeur était médecin avant de devenir recteur de la mosquée. Il est en quelque sorte le porte-parole officieux et un gardien de la conscience de la communauté musulmane de France.*

*Un petit salon meublé à la marocaine, avec des tables basses ouvragées, des tapis, des vases de cuivre ciselés et deux canapés, précédait le petit bureau surchargé de dossiers derrière lequel le recteur m'offrit*

*un siège. C'est un homme d'abord charmant, souriant et jovial qui m'accueille. Mais il recevait sans discontinuer ce jour-là. Notre rencontre fut précédée et suivie par d'autres rendez-vous, si bien que le temps m'était compté.*

J'étais médecin avant de devenir, en 1992 recteur de la mosquée de Paris, commença Dalil Boubakeur. J'ai parcouru silencieusement et dans mon cœur ce cheminement qui a été en filigrane dans ma vie et qui m'a mené à occuper ce poste qui n'a rien à voir avec ma formation biologique, scientifique, pathologique et universitaire, mais qui, une fois observé, se révèle au grand jour. Car c'est après analyse qu'on s'aperçoit qu'on avait en soi, depuis toujours, cet « axe », cette espèce de fil rouge, qu'un événement de nature religieuse ou une révélation ou une rencontre permet de révéler et de voir dans le concret.

*Sa voix est claire et forte. Mais ses phrases ressemblent au labyrinthe des mille et une nuits.*

— *Qu'est-ce qui fait qu'un jour on devient, non pas recteur de la mosquée de Paris, mais un homme qui s'intéresse à Dieu ? Comment se fait-il que d'autres ne reçoivent pas cette grâce ?*

D.B. — Il y a une phrase que j'aime beaucoup chez un de mes inspirateurs, René Habachi, qui était philosophe : « La vérité est une chose promise par toute la création. Elle devient, en celui qui l'écoute, quelque chose d'évident, une prise de conscience totale. » Cette prise de conscience est inhérente à la nature de l'homme. Celui-ci attend la révélation de quelque chose. Si l'homme n'était pas en état de déséquilibre par rapport à ce qu'il attend et par rapport à ce qu'il a, il n'y aurait plus d'homme sur terre, la vie s'arrêterait immédiatement. C'est ce demi-équilibre, cette stabilité qui n'est jamais statique qui fait que l'homme va vers quelque chose, l'illumination, ou plus modestement, une certitude qu'il y a quelque chose. Quelquefois, une vie suffit, quelquefois, elle ne suffit pas. Ce quelque chose représente parfois l'axe de la vie, parfois simplement une certitude tranquille, une tranquillité, une sérénité. On n'accomplit peut-être pas tout le chemin, mais on en a accompli un peu. Et alors on sera beaucoup plus prêt à répondre aux différents aléas de la vie. C'est la maturation, la maturité.

Dans l'évolution psychologique, nous savons que nous passons par différentes étapes, dont l'étape de névrose qui est celle des incertitudes, des tensions

intrapsychiques entre ce qu'on voudrait et ce qu'on peut, entre ce qui est et ce qu'on veut. C'est dans cette phase d'utopie que se préparent les phases ultérieures de la maturité, qui ne sont jamais finies, bien entendu. Mais nous avons un guide : la découverte de ce que représente la religion, les livres sacrés. C'est une base, qui nous permet — je ne dis pas de ne pas chercher ailleurs, non, c'est faux — d'avoir une direction, comme une aiguille magnétique, pour s'orienter. Les mots «orienté, s'orienter, désorienté» viennent du mot Orient. L'Orient, c'est là où naît le soleil.

Être orienté, c'est avoir découvert que le soleil naît à l'Orient. Notre cheminement, c'est de découvrir où naît la lumière et où elle est. C'est parfois suffisant pour ne pas être désorienté.

— *Le musulman est-il un homme qui croit ?*

— Que nous l'appelions Dieu, Allah, puissance créatrice, Providence, ce n'est pas le mot qui compte. Le mot limite en nous l'aspect infini du nom de Dieu. Le nom de Dieu n'est pas en lui-même quelque chose qui finit la notion que nous avons de Dieu. Notre relation à Dieu est passionnelle, c'est une aspiration de type plutôt supranaturelle, une métaphysique mais non une philosophie qui ne ferait de moi qu'un théiste.

Dans ce rapport particulier que nous avons avec notre créateur, nous sommes touchés par une grâce. Pour moi, Dieu n'est pas indifférent à l'homme, il s'est révélé à lui. Et l'homme n'est pas indifférent à Dieu. La révélation, qui est directe par le Prophète ou diffuse chez les hommes ou les peuplades qui n'ont qu'une approche, je dirais, indirecte de la connaissance divine ou du créateur suprême, nous conforte, nous donne une grâce.

La grâce nous fait la révélation.

(Dalil Boubakeur concevait la grâce comme une fonction humaine universelle. Elle n'était pas seulement liée au monothéisme ou à une religion particulière. J'appréciais cette ouverture. Il ajoute :)

— Nous, qui sommes des gens du livre révélé, du prophète bien établi et qui avons été les vecteurs de la parole, de la volonté de Dieu, nous voyons que cette volonté s'exprime, non seulement par le prophète, mais, peut-être par toute la nature elle-même et par les hommes eux-mêmes.

— *Qui est l'homme ?*

— Dans notre vision, l'humain est un exemplaire incomparable que Dieu a voulu. Chaque personne est un cas en soi. L'être est unique. On ne peut pas être un véritable homme, avec la dignité qui s'attache à cette conception et à cette nature sans cette conscience d'être unique.

L'homme est un tout et ce tout est multiple, multitude. La vie de l'homme a quelque chose de poignant dans ce qu'il est parfois désespérément l'homme, avec sa faiblesse. Il est aussi insignifiant qu'un fétu de paille qu'un rien peut emporter, et en même temps il est porteur des grandes idées que sont Dieu et la transcendance. Il a conscience de ces deux infinis que sont Dieu et sa propre petitesse. Il est capable, en même temps, de concevoir l'infiniment grand et d'être un infiniment petit. Ces deux consciences font qu'on ne peut

pas être indifférent à la notion de Dieu.

Pourquoi sommes-nous là ? Sommes-nous un animal, un grand prédateur venu pour dévorer toutes les potentialités ou, au contraire, notre but est-il d'exalter ce dont nous avons conscience, une attente, l'espérance de la joie ? Nous sommes une infinie promesse, comme un bourgeon qui peut s'épanouir et devenir quelque chose d'extraordinaire. Cette promesse et les conditions de cet épanouissement sont, pour moi, l'essentiel de l'attente du croyant qui est potentialité d'une joie, finie sur terre et infinie après, sans lesquelles le statut de l'homme ne s'explique pas sur cette terre.

— *Ne sommes-nous pas notre propre prophète ?*

— L'état de prophétie est ce que l'on appelle l'état de l'homme parfait. C'est une notion mystique. Là, nous entrons au-delà du cheminement du simple croyant que nous sommes tous et que je m'honore d'être, dans les voies difficileuses d'une connaissance plus approchée de Dieu.

Cette connaissance est ontologique, c'est-à-dire qu'elle fait partie de notre être. Elle est non seulement déductive, mais aussi intuitive, c'est celle du cœur, de l'amour. Cette dimension humaine n'est plus simplement le jeu de nos facultés intellectuelles, mais le jeu de nos affects ; elle nous permet d'entrevoir, si elle est promise, le stade ultime de ce cheminement. Comme disait Ghazali : « Nous avons Dieu dans notre cœur, comme un miroir. La vérité divine est comme un miroir, mais il est souillé par les choses mondaines. Il faut s'efforcer de le polir, et quand on a fait l'effort de polissage, d'éclaircissement intérieur, nous commençons à y voir l'image de la vérité. » Donc, nous avons à faire

un énorme cheminement philosophique et mystique vers la connaissance par une introspection puissante qui nous permet de voir en nous, déjà, une vérité, mais qui n'est promise qu'au terme d'une très lente et très difficile ascension spirituelle.

— *L'homme est le terrain d'un travail, le Coran l'outil et l'introspection le moyen ?*

— Si vous voulez. Pour le croyant, le Coran est la lumière jaillissante. Nous pouvons rester à réfléchir un temps infini sur chacun des versets. Ce matin, par exemple, j'ai cherché un verset qui me trottait dans la tête : « Et Dieu ramènera le monde tel qu'il l'a créé. » Je me suis interrogé sur le sens profond de ce verset, ce retour vers *la fitra*, c'est-à-dire la prime nature que Dieu a promise à la création. Cela renvoie un peu à une vision cyclique de la vie et de la création, c'est-à-dire à l'Oméga (dans le sens de la forme de la lettre oméga). On part du temps et on y revient. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que cela annonce le phénomène actuel de retour aux sources ? S'agit-il de phénomènes humains ? S'agit-il de phénomènes de contingence ? Ou est-ce que, quelque part dans le projet spirituel de l'évolution de l'homme, cet oméga, ne serait-il pas une vision que nous subissons ?

— *Nous pouvons concevoir le temps de deux manières : linéaire ou cyclique. Le temps monothéiste est linéaire : il y a un commencement et une fin annoncée. Ce verset semblerait nous permettre de pencher pour un temps cyclique puisqu'il y aurait un retour au point de départ.*

— Le temps peut être une ligne courbe. Cette notion

de courbure du temps et de l'espace est la vision scientifique moderne ainsi que celle du Coran. Je suis frappé par ces choses qui ne sont pas totalement naturelles à dire. Mais le verset ne dit pas « Et Dieu ramènera le monde à son point de départ », mais « dans sa prime nature ». Cela veut dire que l'homme a quitté son état d'innocence.

Lorsque Dieu a voulu créer Adam, les anges se récrièrent, se plaignant que l'homme apporterait la perturbation et la violence, et Satan s'est élevé arguant qu'il était fait de lumière et l'homme seulement de limon. Dieu donna la science des noms à l'homme qui devait en faire bon usage. Mais il a fauté. Dans l'islam, il a été pardonné mais il lui reste à refaire sur terre un parcours qui le conduira à obtenir un paradis, mérité cette fois, et non plus octroyé.

Ce parcours donne un sens à nos actes, à notre destinée, au « pourquoi » des choses. Nous-mêmes, nous nous inscrivons dans un cycle, dans un projet où nous ne sommes pas que passifs : nous sommes en même temps acteur et participant à un projet, c'est-à-dire qu'il y a une interaction. Le destin humain est ambivalent : l'homme est soumis à une volonté, mais en même temps, il est acteur, à chaque moment, de cette soumission.

(Quelque chose défie la logique ici. La soumission de l'homme, fût-ce à Dieu, ne fait pas de lui un être libre. La toute-puissance d'Allah, le libre arbitre et la prédestination articulent un mystère. Il faut l'accepter *bilâ kaifa*, sans chercher à comprendre. Cette réponse convient pour l'exercice de la foi, mais non pour celui de l'étude et de la compréhension. Le problème de la prédestination,

très important dans l'islam, a été abondamment commenté à travers les siècles. Car le Coran, contradictoire en l'occurrence, en laissait largement la possibilité.

La tradition rapporte ce *hadith*<sup>4</sup> : Moïse rencontre Adam au ciel. Moïse dit à Adam : « Ah, te voilà, toi que ta faute a fait sortir du jardin ! » Adam réplique : « Hé, te voilà, toi que Dieu a choisi pour sa mission et pour son verbe, qui ose me reprocher un événement à quoi j'étais prédestiné avant d'être créé<sup>5</sup>. »

Pour l'islam, Dieu ne s'est pas retiré du monde et tout ce qui s'y passe est une expression de son désir et de sa toute-puissante volonté. Dieu est proche de chacun, aussi proche « que sa veine jugulaire ». S'il en est ainsi, est-il possible pour l'homme d'agir indépendamment de Dieu, et donc de pécher ou de désobéir ? Il semble que non : « Quand Allah a eu décidé une chose, il l'a déterminée et après l'avoir déterminée. Il l'a inscrite sur le Livre. [...] Et c'est conformément à ce Livre qu'il crée tous les êtres et qu'il gouverne leur vie » (Coran 22 : 10). Dieu prédestine-t-il des hommes au bien et d'autres au mal ? Il semble que oui : « Tu égares qui tu veux et tu diriges qui tu veux » (7 : 153). Allah crée le bon et le mauvais, suscite la foi et l'infidélité... Même la désobéissance à sa loi n'est pas une expression de la liberté car Allah a créé ceux qui la transgressent, ainsi que leur destinée : « Nous avons créé pour la Géhenne un grand nombre de djinns et d'hommes » (7 : 177). A l'inverse, « Allah fait

---

<sup>4</sup> Tradition, ou glose inspirée, parole du Prophète.

<sup>5</sup> Bukhari 60, 31, cité par Maurice Gaudefroy-Demombynes dans *Mahomet*, Paris Albin Michel, 1957 et 1969, p. 298. Coran 6, 12 ; 39, 39 ; II, 12.

tomber sa grâce sur ceux qu'il choisit<sup>6</sup> ».

Comment le Tout-Puissant, qui dicterait les actes de chacun, pourrait-il condamner un homme pour sa faiblesse ou son impuissance ? Soit les créatures sont libres et le jugement de Dieu est le but de la création ; soit la volonté de Dieu domine la création et toute désobéissance est impossible. Si les créatures n'ont pas de libre arbitre ou de volonté propre, Dieu ne peut pas les juger car il ne jugerait alors que lui-même. Est-ce Allah qui transgresse ses propres lois à travers l'infidèle ?

Il semble que Mahomet ait été écartelé entre le dogme de la toute-puissance divine et le constat que Dieu ne contrôle pas tout puisque certains de ses interlocuteurs ne furent pas sensibles à sa révélation et la refusèrent.

Le rôle du Shaitân (Satan) n'est pas évident non plus. Est-il l'instrument de l'épreuve que Dieu fait tomber sur les hommes, ou son auteur ? « Par ta puissance, je les jetterai tous dans l'aberration, à l'exception de tes dévoués serviteurs » (38 : 83). C'est « par la puissance d'Allah » que Satan agit. Dieu agréée, pour ne pas dire est l'auteur de l'action de Shaitân autant que de celle des hommes. « Qui Allah égare, il n'y a point pour lui de guide » (39 : 37). C'est donc bien Allah qui égare.

Est-il possible qu'un homme soit enclin au mal par la résolution d'Allah ? Peut-il y échapper ? Si tout est sous le contrôle d'Allah, il est impossible de désobéir, car désobéir implique le libre arbitre. Mais il est tout aussi impossible d'obéir, car l'obéissance implique la possibilité de ne pas obéir.

---

<sup>6</sup> *La méthode spirituelle d'un maître du soufisme iranien Nur Ali-Shah*, par Michel de Miras. Les éditions du Sirac. 1973. p. 167.

Si l'homme n'a aucune liberté, toute responsabilité est exclue et tout mérite insignifiant.

Iblîs (Satan) refuse de se prosterner devant Adam contre l'ordre d'Allah. C'est donc que Dieu ne peut ou ne veut pas lui imposer sa volonté. La capacité de décider, autant dire le libre arbitre, semble donc exister. « Il a réfléchi et il a lui-même fixé son destin ; qu'il périsse comme il a décidé » (74 : 18), proclame le Coran.

Le repentir s'impose dans cette ambiguïté. Dieu a tout inscrit, pourtant il est possible à l'homme de « revenir » vers Lui. « Car Allah pardonne les fautes » (39 : 54 ; 6 : 159). « Allah est pardonneur, clément » (5 : 16 et 79). A qui pardonne-t-il donc ? Qu'est-ce que son pardon s'il a lui-même conçu la faute, le pécheur et le pardon ?

Le maître soufi iranien Nur Ali-Shah<sup>4</sup> nous offre d'autres réponses. « Si tu n'avais aucune liberté, les ordres et défenses de l'Agent (Dieu) n'auraient aucun sens. » Voilà contournées en une courte phrase, mais non résolues, la théorie de la prédestination et les contradictions du Coran.

Enfin, l'idée que Dieu contrôle tout est à la fois inintéressante et illogique. Inintéressante car, prise au pied de la lettre, elle fait de l'homme un objet sans aucun espace de liberté qui lui permette de devenir sujet. Illogique parce que, bien qu'Allah soit tout-puissant, il n'en demeure pas moins législateur. Les règles qu'il dicte et auxquelles il est loisible d'adhérer ou non, dévoilent son souci de ne pas imposer sa volonté, ou son incapacité de le faire.

« L'épreuve est le trouble que certains versets ambigus causent dans l'esprit des croyants » (3 : 5)

prévient le Prophète. Certes, c'en est une. Un ami soufi m'a rappelé que les contradictions du Coran appellent à chercher au-delà. Cela permet à la fois de s'appropriier le texte en l'interprétant et de le dépasser en y cherchant le message spirituel, la transcendance.

J'interroge Dalil Boubakeur à ce sujet :)

— *L'islam est très ambigu sur le problème de la prédestination.*

— Oui, totalement. Il y a un libre arbitre, mais il est coordonné à la volonté divine, commence Dalil Boubakeur en hésitant, c'est-à-dire que Dieu sait. Dieu prévient, Dieu indique la route que nous devrions suivre, mais il ne nous est pas interdit d'en sortir. Seulement, à ce moment-là, nous prenons des risques par rapport à cette libre volonté.

Ce n'est pas que tout soit écrit. Dieu est informé de tout et nos actes seront écrits : « Vous avez sur vous des dignes scribes, qui sont les anges, qui seront informés de vous. » Et il est dit aussi : « Vos corps eux-mêmes parleront de vous. » Vous aurez des témoins, mais au jour du jugement.

— *Mais avant aussi ! Le Coran révèle : « Il ne se produit point d'incident sur la terre, ni en vous-même, qui ne soit dans un livre avant que nous ne le réalisions » (Coran 57 : 22). Si tout est écrit, y a-t-il une once de liberté ?*

(Dalil Boubakeur est-il étonné par cette citation ? Il prend son Coran, lit ce verset à voix basse, en arabe. Il commente :)

— Il y a une petite nuance. Il faudrait traduire : « Il n’y aura pas de malheur, parmi les malheurs, qui n’atteindra la terre, ni vos personnes, sans qu’il soit enregistré dans un livre avant que nous ne l’ayons créé. » Cela a été repris par des tenants de ce qu’on appelle l’émanatisme divin » : tout bien vient de Dieu, la vie est un don de Dieu et tout malheur vient de Dieu. Donc, il est logique, si tout émane de Dieu, que tout malheur, qui vient de Dieu, fût prévu, fût connu. Mais, cela ne fait que montrer la toute-puissance divine sur tout. Il est certain que tout ce qui nous arrive est prévu. Mais nous ne savons pas quand le malheur arrive. Nous ne savons pas ce qui nous attend. Nous ne savons pas comment nous allons nous comporter... Peut-être que Dieu le sait, mais nous, nous ne le savons pas : c’est la différence.

Ce qui est intéressant, c’est la manière dont nous allons gérer ces malheurs, dont nous allons nous comporter par rapport à ces incidents. Sur deux personnes, l’une va être lâche, l’autre ne réagira pas de la même manière. Sans doute cela tient-il à la perception que nous avons des événements par rapport à Dieu. Plus nous nous rapprochons de Dieu et plus nous nous conformerons, quelque part, à ses écrits et à ses décrets. Mais si nous nous éloignons de Dieu, comme disait Pascal, « nous serons dans le désarroi de l’homme sans Dieu ». L’homme sans Dieu n’a plus son guide, alors que l’homme qui se rapproche de Dieu se rapprochera très probablement de ce que Dieu a écrit. Voilà comment le libre arbitre devient une adéquation à la volonté divine à mesure qu’on se rapproche d’elle et à mesure qu’on est conscient d’elle.

Je ne me sentais pas satisfait par cette réponse. Plutôt que de reconnaître l'ambiguïté du Coran, Dalil Boubakeur la nie, mais sans la résoudre. Il dit « Dieu indique la route mais il n'est pas interdit d'en sortir ». Puis, « tout malheur est prévu, mais nous ne savons pas ce qui nous attend ». Si les événements et les actes de l'homme étaient prévus, l'homme n'aurait que la capacité de les juger, de les apprécier, mais non de les maîtriser. L'homme ne serait libre que dans sa subjectivité : « Sans doute cela tient-il à la perception que nous avons des événements », avait ajouté le recteur. La prédestination serait alors la somme des tendances qui fondent et animent chacun et construisent sa réaction aux circonstances.

— *Cela correspondrait peut-être à la prière de Jésus : « Que ta volonté soit faite. » Mon acquiescement devant ce qui arrive, quoi qu'il arrive, mon refus de refuser ce qui est.*

— Oui. Nous avons notre ignorance. Si Jésus subit la crucifixion, il n'a jamais nié et les chrétiens encore moins, que cela entrerait dans le projet de Dieu, dont les voies sont infinies. D'ailleurs, dans le Coran il est dit : « Peut-être aimerez-vous une chose alors qu'elle est un mal et peut-être trouverez-vous mal une chose qui est peut-être pour vous un bien. » Donc, nous avouons notre ignorance, par rapport au projet, à la destinée que Dieu nous réserve.

— *Que pouvez-vous dire de la nature de Dieu ?*

— Pour répondre, je vous réciterai le Coran : « Il est le seul, l'unique, celui qui symbolise la transcendance, « Dieu, il n'y a point d'autre Dieu, que Dieu, qu'Allah ». Il est « le créateur de toutes choses ». « Il n'est sujet ni à la somnolence ni au sommeil... » Dieu est d'abord mon amour et celui qui m'a créé par amour. J'ai avec lui un rapport de confiance, de soumission, mais aussi, surtout, de consolation sur les malheurs, de soutien, d'aide. Il est celui dont j'attends tout, dans le bonheur et dans le malheur. « Tout ce qui est sur terre et dans les cieux glorifie Dieu » ; « A lui appartient tout ce qui est sur la terre » ; « Il fait vivre, il fait mourir et il est l'omnipotent, « Il est tout-puissant sur toute chose, Il est le premier et le dernier, le visible et le caché»...

La conception coranique de Dieu est très belle, même pour quelqu'un qui, comme moi, est de culture occidentale depuis ma prime jeunesse. On y découvre des éléments qui font vibrer en nous ce qui devait être mis en vibration.

Vous ne découvrez jamais vos propres capacités par vous-même. Vous ne découvrez pas des nouveautés, mais des choses qui devaient être mises dans une sensorialité que vous réveillez. Les récepteurs étaient là. Celui qui n'a jamais vu la lumière peut la découvrir parce qu'il a l'organe qui permet de voir la lumière. Pour nous, la découverte de Dieu est possible parce qu'on a un « organe », quelque chose en nous qui devait vibrer à la lumière de Dieu. Et si on la recouvre par des tas d'éléments, ce n'est pas grave : l'aveugle ne verra pas la lumière, le sourd n'entendra pas, parce que ce n'est peut-être pas nécessaire pour lui de voir ou d'entendre.

Résonner au nom de Dieu c'est se mettre en syntonie avec l'ensemble de la création. Il y a une espèce de trahison à sortir, par l'égoïsme, de l'ensemble

concertant de la création finie ou infinie, à me poser comme un cas singulier dans un refus : « Non, je ne veux pas « »... comme un bébé ! Mais, c'est tellement mieux de faire le pari d'être adulte, d'être mature. Puisque notre destinée est de l'être, soyons-le.

(Je l'avoue, quelque chose me choquait dans cette expression, « comme un bébé ». Il y avait là une idée de l'homme que je ne partageais pas. Si l'adulte est celui qui renonce à sa singularité pour se fondre dans « l'ensemble concertant de la création » et le bébé celui qui revendique la singularité, où est « l'homme unique, incomparable que Dieu a voulu » et dont a parlé le recteur ? D'un autre point de vue, le refus peut être envisagé comme un acte de courage. S'opposer à Dieu, se libérer du destin, transcender la condition humaine peuvent aussi être considérés comme une élévation. Ne pas sortir « de l'ensemble concertant de la création », c'est aussi la tentation fusionnelle, qui, elle aussi, est immature. Et elle dérive souvent sur la violence à l'égard de celui qui la refuse. Pour valoriser une idée de Dieu, on a tendance à dévaloriser l'homme.)

— *Que pouvez-vous dire à quelqu'un qui privilégie la raison ? Que pouvez-vous dire sans réclamer la foi a priori ?*

— C'est comme quelqu'un qui ne veut pas croire qu'il a un cœur. Vous ne savez pas que vous avez deux reins, une rate, un foie... Il y a des tas de choses que nous possédons, dont nous avons une totale ignorance. Notre

foi est l'une des choses les plus précieuses que nous possédions. « Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu », dit La Fontaine. L'homme de foi peut donner une expérience. Il peut transmettre sa foi comme ça !

Mais, même les gens d'hyper-foi, hyper-fondamentalistes, peuvent avoir un raisonnement en distorsion avec les principes mêmes de la foi. Si je vous dis que deux et deux font quatre, vous pouvez toujours me dire : « Non, ça fait cinq. » J'ai sans arrêt des discussions de cette sorte avec des obscurantistes qui oublient que c'est Dieu lui-même qui a créé les lois de la science !

Dans le dialogue de la foi et de la science, on ne peut se soustraire au fait que la science est une création de Dieu. Les lois qui gouvernent le monde et l'univers sont des lois établies par Dieu lui-même. Il ne les changent pas sans arrêt. De la science infinie du projet hyper-informatisé divin, si je puis dire, nous ne découvrons qu'une trace infime.

Comme disait Avéroès : « La vérité ne saurait contredire La Vérité. » C'est pourquoi l'homme de foi doit être aussi un homme de science et inversement. A ceux qui ont la science, il manque la foi, l'autre dimension de la vérité, parce qu'ils ne peuvent pas, par la science seule, avoir « La » connaissance totale qui, elle, est celle de Dieu.

La connaissance est une des vocations de l'homme sur terre. Il est là pour savoir ce qu'il est, ce qui l'entoure et vers où il va. Il marche dans le chemin qui le ramènera vers son créateur. Tous les textes le disent, et la science aussi découvre que nous allons vers quelque chose.

En observant le primate et les différentes étapes de l'hominisation, Teilhard de Chardin déduit que nous

allons vers une « supra-hominisation ». C'est sa théorie. Je n'irais pas jusque-là. Peut-être est-il inscrit quelque part dans nos chromosomes que Dieu a prévu un homme et une société beaucoup plus justes, plus fraternels, non violents. Ou, au contraire, peut-être a-t-il prévu que tout sera fini un jour. Nous pensons que, dans le trajet de l'homme « tout avenir est vers Dieu.

— *Sur la relation de Dieu et de l'homme, je pense à ce hadith : « Je serai l'oreille avec laquelle il entendra, l'œil avec lequel il verra, la main avec laquelle il frappera, le pied avec lequel il marchera. » Dieu n'est-il pas présent en chacun ? Notre corps n'est-il pas un moyen pour Dieu de connaître ? N'est-ce pas par l'homme que Dieu est immanent ?*

— Il n'est pas question de s'assujettir à la nature. Je ne dis pas que Dieu est immanent, comme dans les philosophies bouddhiques ou dans les philosophies de l'immanence divine : présence de Dieu partout, dans toute chose. Dieu fait toujours la distinction entre sa créature et sa propre présence, je dirais, sa propre transcendance.

Il y a des idées imagées de Dieu dans le Coran, mais le Coran n'est pas un livre d'anatomie, ni un mode d'emploi. Il y a des sens cachés. Le Coran lui-même n'est que l'expression d'un autre Coran, où les vraies significations du Coran, la réalité concrète de la parole de Dieu est fixée. Notre Coran est celui qui a été reçu par des hommes et par des oreilles qui doivent comprendre et transmettre des réalités concrètes au niveau de la parole humaine. Il ne faut jamais oublier son sens métaphorique ou symbolique, sur lequel, quelquefois, on se perd d'ailleurs. Par exemple, dans le verset dont nous

avons parlé plus tôt, d'un malheur on a fait un incident... cela nous montre toute la difficulté de perception du Coran. Je le lis ainsi aujourd'hui. Peut-être demain, nous le lirons autrement. De même on est obligé de retraduire la Bible tous les trente ans.

« Agis comme si tu voyais Dieu car, si tu ne le vois, lui, te voit, Il est plus prêt de la main du muet... » Il est certain que Dieu est informé, qu'il a tous les moyens d'être près de nous, qu'il est présence et immanence. Mais cela ne signifie pas une espèce de divinisation idolâtre des éléments qui nous détournerait de l'unicité divine.

La théorie émanatiste — tout émane de Dieu et Dieu en tout — a été traitée par les savants musulmans rationalistes qui ont travaillé les théories néoplatoniciennes, aristotéliennes. Mais on en est revenu à une conception beaucoup plus rigoureuse du sens. Dieu se fond dans tout, mais sans confusion. L'islam est très sourcilleux là-dessus : Dieu est un. Il n'est pas la multiplicité des choses.

— *Une question suscite beaucoup de doute, même chez les croyants, quelle que soit la religion ou le nom qu'on donne à Dieu : la souffrance, le mal. Des hommes souffrent, des hommes font souffrir d'autres hommes, et Dieu, bien qu'omnipotent, n'intervient pas. Comment réfléchir là-dessus ?*

— Premièrement, cela n'est pas une raison d'incroyance, de mécréance ou d'athéisme. « Les voies de Dieu sont impénétrables. » Le fait que la souffrance existe, que le mal existe, n'implique nullement l'absence de Dieu. Comme disait Victor Hugo, dans un poème à propos de la mort de sa fille : « Si la souffrance entre

dans quelque chose du fond des besoins de Dieu ou de ce que Dieu a instauré comme nécessité, du moins qu'il nous en explique les raisons !" »

Le problème du mal est vieux comme le monde et il n'y a pas d'explication pour ce qui est mal. Dans l'échelle des valeurs et des péchés, le mal suprême est la négation de Dieu, l'éloignement maximum de Dieu. A partir de là, faire du mal, c'est attirer sur soi une punition : « Qui fera un atome de mal le reverra. » Donc, si vous voulez, la religion nous apporte une espérance de justice.

Une partie de moi s'est révoltée en entendant ces mots. Sur le coup, je ne suis pas parvenu à exprimer ce refus radical. Mon exigence vis-à-vis de Dieu n'est pas qu'il punisse le bourreau. Il faudrait plutôt corriger la souffrance par le pardon. Ou, mieux encore, ne pas avoir souffert que répondre à la souffrance par la souffrance, fût-elle justice. Pour Dalil Boubakeur, la justice ne pouvait pas s'accomplir sans le châtement des méchants. Il était dans la problématique de la vengeance, et non dans celle du pardon. Et puis, on ne peut pas toujours attribuer la souffrance à quelqu'un. Il y a aussi les accidents, les catastrophes naturelles... La foi n'offre-t-elle aucune perspective plus élevée? Je voulais mieux comprendre, entrer plus intimement dans cette logique. Voir, un instant, le monde comme il le voyait.

*— Maigre consolation de la souffrance... Que la justice divine soit promise à celui qui me fait du mal ne me console pas de ma souffrance présente. Et puis, Dieu*

*ne sera-t-il pas infiniment miséricordieux, même pour le bourreau !*

— Il est miséricordieux pour le bourreau, à condition qu'il y ait un repentir. Dans cette économie subtile de la religion, le repentir, le mal, la souffrance, la victime, y a-t-il quelque chose qui nous échappe ? Où est l'équilibre entre le mal et le bien ? De toute façon, s'il n'y avait pas le mal, il n'y aurait pas le bien, c'est un truisme.

— *L'équilibre entre le bien et le mal, c'est la transcendance...*

— Pour nous, la souffrance est une épreuve, une épreuve de foi, une épreuve de maintien de la confiance que nous avons en Dieu. Il est dit : « Afin peut-être de vous éprouver, Dieu vous enverra des épreuves pour voir la solidité de votre foi. » On voit d'ailleurs des soufis et des mystiques rechercher la souffrance, comme étant elle-même quelque chose qui rapproche de Dieu, parce qu'elle nous fait percevoir que ce qu'il nous a donné de suprême, c'est de souffrir au maximum pour lui, dans la voie qui nous mène à lui.

Tous les mystiques ont souffert pour Dieu et nous disons que l'islam ne consiste pas à faire la prière, des ablutions, etc., mais aussi, à pénétrer dans cet effort que Dieu a fait de nous créer, de manifester. Que pouvons-nous donner de plus fort à Dieu que notre stoïcisme dans la souffrance ! Il y a alors un échange : l'homme fait un don à Dieu. C'est un don de ce qui est l'inverse du confort, l'inverse du plaisir. S'il n'y avait pas Dieu, la souffrance serait totalement absurde. A mon avis, elle justifie encore plus l'existence de Dieu.

(Voilà une étonnante façon de raisonner. L'idée que sans Dieu la souffrance serait absurde ne justifie nullement cette souffrance. A l'opposé, sans la souffrance, Dieu ne serait-il pas plus logique, sa puissance plus manifeste ? Cette difficulté n'est pas l'apanage de l'islam ou de Dalil Boubakeur. Quelle que soit la religion, il est impossible de concilier le principe d'un Dieu personnel, bon, tout-puissant, parfait et de surcroît infiniment miséricordieux, avec la réalité de la souffrance. Ce problème, théologiquement insoluble, enferme le croyant dans un conflit schizophrénique : il construit en lui une lecture religieuse de la réalité ; il en vit une autre dans laquelle tous ses efforts tendent à lui permettre d'échapper à la souffrance. La souffrance du mystique n'est pas de même nature que celle des autres hommes. L'une est recherchée, désirée : c'est un moyen de relativisation du moi qui sépare l'homme de Dieu. L'autre est imposée par les circonstances, elle est dépourvue de sens, vide de projet spirituel. Dalil Boubakeur n'avait-il pas dit quelques minutes plus tôt : « J'ai avec Dieu un rapport de confiance, de soumission, mais aussi, surtout, de consolation sur les malheurs, de soutien, d'aide. » Le malheur et son corollaire, la souffrance, viendraient de Dieu. Et la consolation aussi ?

Au début de notre entretien, citant René Habachi, Dalil Bou-bakeur avait précisé que l'homme est en état de déséquilibre, que ce déséquilibre est nécessaire à la vie. La souffrance n'est-elle pas une conséquence de cette nécessité humaine plutôt que divine ?

Bien que le déséquilibre et l'incertitude soient

inhérents et nécessaires à son existence, l'être humain déteste les déséquilibres et les incertitudes. Il veut des vérités ou, à la rigueur, des convictions. La religion en tant que quête de certitudes s'échafaude sur un refus du déséquilibre pourtant intime et nécessaire à la vie. Après les utopies adolescentes — névrotiques, précisa le docteur — elle viendrait, comme un baume, couvrir les blessures des frustrations de la condition humaine. Mais elle n'est souvent qu'une construction intellectuelle, très instable, qui n'est maintenue en équilibre que par le mince ou l'épais ciment de la foi. C'est pourquoi on arrive vite à la limite du questionnement : la question qui risque de révéler la fragilité de l'édifice ; le raisonnement qui, conduit à son terme, pourrait ébranler les postulats de la foi. Mon interlocuteur était en train de perdre patience. Mais j'insistais... Je voulais comprendre.)

*— Dieu est Un. Il est donc au-delà de la souffrance et du plaisir, du bien et du mal. Ce Dieu qui est au-delà de tous les opposés serait-il plus reconnaissable par la souffrance que le plaisir ? Dieu aurait-il besoin de la souffrance ?*

(Il réplique, avec une espèce d'irritation ou d'impatience :)

*— Dieu n'a pas besoin de la souffrance ! Mais que savez-vous de Dieu ?*

(Dalil Boubakeur avait déjà glissé trois fois : « Pour

terminer en ce qui me concerne » ou « en conclusion » et « j'en finirai par là ». C'était sa façon courtoise de m'éconduire. Il me signifiait qu'il était pressé. Je ne pouvais donc pas répondre à sa question. Je me contentai de lui rappeler ce qu'il a énoncé précédemment.)

— *Vous avez dit plus tôt que « l'attente du croyant est l'épanouissement d'une joie finie sur la terre et infinie après ».*

— « Nous faisons des choses par l'intention » : nous donnons notre intention à Dieu de souffrir pour lui, de faire le fameux « djihad<sup>7</sup> », c'est-à-dire l'effort intérieur qui ne se fait jamais sans douleur. La vie elle-même se fait-elle sans souffrance ?

— *Elle se fabrique aussi dans le plaisir d'un homme et d'une femme. L'effort intérieur, je le verrais plutôt dans le renoncement qui est aussi celui de la souffrance. Dans l'effort, il y a encore séparation entre Dieu et moi, pas le fana, l'annihilation. La souffrance risque de nous rendre orgueilleux. Quelle est la place de l'ego dans la quête spirituelle ? Je pense à cette prière du saint soufi Bestami : « Jusqu'à quand y aura-t-il entre toi et moi le moi et le toi ? Supprime entre nous mon moi, fais qu'il devienne tout entier ton toi, et ne soit plus mon moi<sup>8</sup>. »*

— Les mystiques cherchent la fusion. Dans cette fusion, l'ego subit une destruction. La quête du mystique

---

<sup>7</sup> La fameuse guerre sainte.

<sup>8</sup> Bayesitl Bestami, dans *Le Mémorial des Saints de Farid-ud-Dun'Attar*, éd. du Seuil, 1976, coll. « Point Sagesse ».

est de se fondre en Dieu par l'amour dans une presque identification, dont je dirais qu'elle serait blasphématoire si l'amour ne transcendait pas l'affirmation d'être soi-même dans Dieu, en Dieu ou Dieu lui-même. Grâce à un hyper-fonctionnement de toutes ses capacités intellectuelles, affectives, spirituelles, l'homme atteint l'aboutissement suprême de sa spiritualité : ressentir cette présence divine au plus profond de lui-même. Il faut faire un gros effort pour la manifester. Mais lorsqu'on l'a ressentie une fois, cette manifestation devient quelque chose d'accompli, comme un éblouissement. C'est fini, on est parti vers Dieu. Comme disait Lamartine : « Dans ce terrestre séjour, qu'ai-je donc à faire ? »

Les soufis veulent précéder l'appel de Dieu. Le trouver avant la résurrection, avant la mort, dans la vie. Mais c'est au terme d'un effort, d'une démarche, d'une initiation des « choses réservées » qu'on aboutit à l'anéantissement (*fana*) de l'ego.

Pour cela, beaucoup de choses doivent tomber. Il faut apprendre à relativiser tellement le matériel, la possession, le côté corporel et organique de la vie, que c'est souvent dans la misère, dans la souffrance, dans le soufisme — l'habit de laine, l'habit de charité, l'habit de souffrance, l'habit d'épreuve — que l'on retrouve des perles de foi, de spiritualité, de sagesse et de sérénité, la *sakina*, qui est un peu le *nirvana* des mystiques.

Le soufi se remplit tellement de Dieu, s'expande tellement que, paradoxalement, il ne devient plus rien. Il se fond en même temps dans l'unité et dans l'infini, sans qu'il y ait de contradiction. Il réalise que nous sommes uniques et infinis en même temps. Pour le croyant cela est un projet en filigrane dont on essaie de s'approcher.

Je suis natif d'Alger, mais le Sahara m'a beaucoup

fasciné, je pense parfois qu'une *khawa*, ce serait un bonheur ultime. Sans téléphone, sans vie mondaine, attendre... comme disait le poète : « Vallon de mon enfance prêtez-moi un asile d'un jour pour attendre la mort. »

(Je désirais que nous abordions un registre plus personnel :)

— *Allez-vous au désert ?*

— Il n'est pas interdit de cultiver des rêves. Les rêves sont quelque part des moteurs d'action. La poésie, la vie, la joie, la sérénité ou l'épanouissement, sont faits d'un certain rythme, d'un certain tempo. Il faut se mettre en syntonie avec l'univers, vibrer et palpiter, et se laisser aller... ne pas trop se croire prométhéen, matérialiste, volontariste, décideur. Tous ces termes qu'on entend en ce moment paraissent tellement vains quand on voit ce qu'est la vie, qu'il y a la mort et que tout est éphémère.

En tant que médecin, j'ai vu des centaines, des milliers de malades. Lorsque vous êtes devant quelqu'un qui est en train de s'en aller ou quelqu'un qui a un diagnostic mortel, vous vous dites qu'il faut relativiser beaucoup. « Tel qui se croyait tout-puissant sera rien... »

— *Comment voyez-vous la mort ?*

— La mort est une délivrance suprême.

— *Est-ce une bénédiction ?*

— La mort est une nécessité. Elle est aussi nécessaire à l'homme que sa propre naissance. La

question est de savoir si nous sommes bien préparés à la rencontrer. Comme disait La Fontaine : « La mort ne surprend pas le sage. » Mais sommes-nous tous sages ? Sommes-nous assez préparés ? Sommes-nous dans notre conception ? Le musulman est plein de toutes ces considérations sur la vie et l'au-delà, la mort, si bien que, pour nous, la mort n'est pas un terme final... Les musulmans ont pour la mort une vision qui n'est pas celle de l'Occidental : ce n'est pas une crainte, c'est même quelquefois une porte ouverte vers autre chose.

A mon avis, au dernier moment, si on est en total accord avec soi-même, si on est en complétude de soi-même, on peut y aller, on peut faire ce saut dans le vide en toute sérénité. Un peu comme dans le zen, le tir à l'arc, ... si toute votre énergie, toute votre détermination sont accessibles, si vous êtes vraiment complet avec vous-même, vous pouvez affronter toutes les épreuves, même les plus périlleuses et la mort elle-même, qui n'est un péril que justement dans ces cas où elle n'aurait pas de sens, où on n'est pas prêt, où on est emporté. Mais la mort de chacun, grâce à Dieu, a un sens.

— *Je vous ai proposé « bénédiction », vous m'avez répliqué « nécessité ». Mais dans la perspective de la rencontre de Dieu, n'est-ce pas quand même une bénédiction ?*

— C'est l'espoir d'une bénédiction ou d'une miséricorde ! Dans l'islam, cette bénédiction n'est pas *ipso facto* donnée. C'est Dieu qui la donne ; il donne « à qui il veut ».

— *Allah est infiniment miséricordieux.*

— Il faut quand même s'efforcer de mériter cette

miséricorde, *incha Allah*, promise. Rien ne prouve qu'on l'a automatiquement.

La résurrection, à laquelle nous sommes attachés dans l'au-delà, est une notion axiale de la vie du croyant. Je suis musulman — *musliin* veut dire soumis, mais de manière confiante, à la volonté divine. La confiance ne me quitte pas un seul instant. Elle est pour moi signification d'espérance, et d'attente un peu impatiente même, de mériter la joie des joies. Donc, on a confusément une prescience de ce qui adviendra à un moment ou à un autre, que ce soit sur terre ou après, à la limite, ça n'a pas d'importance. Nous sommes certains que notre attente sera satisfaite.

*« La récompense du bien n'est-elle pas le bien », comme renseigne le Coran, de même que la récompense de la prière est la prière ?*

(Il ne saisit pas l'allusion. Je pensai que l'amour de Dieu était sa propre récompense plutôt que l'attente de quelque chose (fût-ce la résurrection), qui fait de l'homme un enfant dépendant qui obéit, se soumet, mérite. Il rétorque en médecin :)

— Oui. La prière est une guérison, une consolation, une joie dans sa simplicité, dans ce qu'elle signifie et dans la manière dont on la ressent. Elle a un effet bénéfique extraordinaire. C'est l'élément essentiel, soit ritualisé, soit sous forme d'invocation intérieure. D'ailleurs un verset dit : « Ce n'est pas le fait de tourner notre visage vers l'Orient ou l'Occident qui est la piété sincère, c'est de croire en Dieu, dans les anges, dans les prophètes, dans les livres et de faire la charité. » Donc, là

aussi, Dieu n'est pas dupe, si vous voulez, de la piété factice, de la piété qui serait une hypocrisie. Mais de cela, seul Dieu est informé. Je n'ai pas le droit d'en juger. C'est Dieu qui juge.

— *L'islam est multiple. Il y a aussi un islam assez intolérant...*

— Oui, et je trouve complètement ridicule quelqu'un qui se bat pour ses idées, ou pour une idéologie religieuse. La sagesse, c'est de mettre les choses dans l'ordre des priorités et les priorités sont : le commencement de tout, Dieu, la création, l'homme, son intégrité, sa paix et puis les autres hommes qui sont là afin de nous entendre, et non pour nous combattre. Nous sommes les mêmes créatures de Dieu. Je ne vais pas tuer quelqu'un parce qu'il ne croit pas comme moi ! Je ne vais pas me battre parce que nous revendiquons un livre et que nous n'en faisons pas les mêmes interprétations ! Quand on voit la folie des hommes, eh bien, on est un peu consterné.

— *Quels versets s'adressent au respect et à la tolérance dans le Coran ?*

— N'oublions pas que « si Dieu avait voulu, il aurait créé de vous un seul peuple mais il a voulu vous créer différents, afin de vous éprouver... » Je suis très souvent obligé de citer cette Sourate 58 pour répondre aux affirmations telles que « le Coran est un livre de violence ».

Ce qui est sûr pour nous, c'est la parole de Dieu, ce sont ses indications et la certitude « que vous êtes né d'un homme et d'une femme uniques, que nous avons fait de vous des peuples et des tribus... afin que vous

vous reconnaissiez les uns les autres», et donc que vous vous rapprochiez. Ce n'est donc pas pour diverger, se disputer ou s'entre-tuer. Voyez comment le verset se termine : « Et le plus méritant d'être vous devant Dieu est le plus pieux<sup>9</sup>. » Dieu lance donc une sorte de compétition dans l'amour de Dieu et dans l'amour qui mène vers Dieu. Nous partons d'un fait initial qui est : « Nous avons créé notre peuple d'un homme et d'une femme » et puis, on a la diversité, mais, afin que l'unité se retrouve dans la piété et dans la foi. Voilà les voies insondables du Seigneur, de Dieu, d'Allah...

N'exhorte dans la voie de ton Seigneur que de la manière la plus courtoise », donc dans le respect de l'autre. Il faut lire aussi la vie du prophète ! Par exemple, lorsqu'il est entré à La Mecque en 630, il s'est trouvé devant la demeure de son pire ennemi, meurtrier de beaucoup de musulmans. On lui a demandé : « Et celui-là, tu lui pardonnes ? » et il a dit : « Je suis *muslim*. Bien sûr que je lui pardonne. »

— *Et ce verset : « Tu n'es responsable en rien de ceux qui morcellent leurs créances et deviennent sectaires, leur sort appartient à Allah seul » (Coran 6 : 159). Si bien que nul ne peut condamner un autre homme. Chacun répond à Dieu seul de ses actes ?*

— Voilà. Chacun a un rapport direct avec Dieu et répond de ses actes. Dieu indique le sens du bien, le sens du mal. C'est pour cela qu'il faut quand même être conscient des prescriptions divines. Le péché, c'est s'éloigner de ce sens du bien.

---

<sup>9</sup> Coran 5, 48, traduction Régis Blachère : « Si Allah l'avait décidé. Il aurait fait de vous une communauté unique, mais Il vous éprouve avec ce qu'Il vous donne. Rivalisez, au mieux dans les bonnes actions. Vous reviendrez ensemble vers Allah et Il vous avisera de ce sur quoi vous vous opposiez. »

(Je retrouvai la rue. J'affrontai à nouveau le regard scrutateur des gardes du corps et des CRS. Un car de police était garé à proximité. Tout autre stationnement était interdit autour de la mosquée. Un Dieu puissant, omniscient, créateur, miséricordieux, dont les desseins sont impénétrables et justes, qui a prévu tout malheur... Ce Dieu était loué cinq fois par jour dans ce lieu protégé par la puissance de l'État laïc.

Devant l'hypothèse de Dieu, il y a trois attitudes possibles : adhérer à une révélation et observer ses préceptes ; rejeter cette hypothèse et ses conséquences ; rejoindre Dieu en appropriant totalement la quête de Dieu.

Dalil Boubakeur n'était pas mystique. Il était recteur, administrateur, et croyant. Il cherchait du sens dans les versets du Coran aussi bien que chez les poètes, et j'étais sensible à ses rêves de simplicité, de sérénité, à sa quête de la joie. Il avait un savoir sur Dieu transmis par une tradition et il cheminait vers Dieu avec la modestie du *muslim*, celui qui se soumet. Acceptant son ignorance des desseins de Dieu, il acceptait la religion comme une donnée inquestionnable.

Quel Dieu suppose la soumission ? Quel homme forme t-elle ? Un Dieu qui a tout prévu, un Dieu infini qui définit la vie des hommes fait d'eux des marionnettes ayant la capacité d'aimer et de souffrir, mais dont la seule liberté est d'accepter d'être ce qu'ils sont, sans comprendre ce qu'ils sont. Si tout était intelligible, se soumettre à Dieu serait intelligent, mais si les desseins de Dieu sont impénétrables, s'y soumettre est aussi absurde que

de se croire voyant pour un aveugle.

Il y avait l'autre voie possible : chercher Dieu pour se libérer de la condition humaine, adopter le chemin des soufis que Dalil Boubakeur évoque si bien, « précéder l'appel de Dieu, le trouver avant la résurrection » en apprenant à « relativiser les côtés matériel, corporel, organique de la vie ». Cette recherche faisait du *muslim* un saint plutôt qu'un homme soumis.

Dans ma voiture, j'étais encore sous l'influence de cette conversation. Des mots, des fragments de phrases jaillissaient en moi : « Il est certain que tout ce qui nous arrive est prévu... une relation passionnelle... l'attente d'une joie... introspection, sensorialité et syntonie, soumission... » Et cette pensée se déroulait en moi comme une sensation cyclique : l'amour, fût-il celui de Dieu, s'il est inaccessible, est un phantasme. Et cette réponse définitive, « Que savez-vous de Dieu ? », lancée comme une question un peu agressive qui n'attendait pas de réplique. Au sortir de cette rencontre, je songeai répondre ici à mes propres questions, non seulement pour réagir à cette provocation, mais aussi pour prendre le risque de « m'exposer » autant que je demandais à mes interlocuteurs de le faire.)

Rabbi Isaac Goldman

*« Pas par la peur mais par l'esprit (roua'h) je passerai. »  
(Inscription sur le frontispice d'une synagogue à Prague.)*

*La religion que j'ai entrevue dans mon enfance était stupide, fatigante et ennuyeuse. Dans ma famille, elle tenait très peu de place. Dieu, mes parents ne savaient pas ce que c'était et ils n'en parlaient pas. Mais ils craignaient de l'irriter. Ils pratiquaient plus la superstition que la religion. Dans mon souvenir, cela se résume à l'interdit de se couper les ongles le samedi. Notre visite annuelle à la synagogue, à l'occasion du Yom Kippour, n'évoque pour moi que l'ennui et la souffrance : il fallait rester debout pendant de longs moments, je ne comprenais rien, et il ne se passait pas grand-chose.*

*Lorsque j'ai eu l'âge de comprendre que celui qui priait n'obtenait rien et que celui qui insultait Dieu n'était pas foudroyé, je rejetai la religion une fois pour toutes, allant ritualiser mon indépendance dans une église : je plongeai ma main dans le bénitier et fis un signe de croix. Ce geste symbolisait pour moi la trahison définitive, et donc la libération.*

*J'ai rencontré rabbi Isaac Goldman bien avant d'avoir le projet d'écrire ce livre. J'avais alors trente ans et je m'intéressais aux religions, mais sans pouvoir adhérer à aucune. Je fréquentais des monastères,*

rencontrais des religieux, voyageais, lisais des livres. Le Guide des Égarés, de Moïse Maïmonide<sup>10</sup> m'ouvrit de nouvelles perspectives, car avec cet ouvrage, il était moins question de croire que de comprendre.

Un jour, dans une librairie juive de Belleville, un vieil homme gris, barbu, courbé, posa une question qui s'adressait autant au libraire qu'à ses clients : « Pourquoi Moïse a épousé une goy ? » Intrigué, je l'ai suivi dehors. Je venais de connaître rabbi Isaac Goldman dont j'allais devenir le « disciple ». Pendant plusieurs années, il m'a initié à l'étude de la Torah. Balayant la question de l'existence de Dieu, il se penchait sur un problème plus précis : « De quoi parle la Torah lorsqu'elle parle de Dieu<sup>11</sup> ? »

Celui que j'appelle rabbi Isaac n'a jamais été rabbin, je veux dire officiellement. Mais il a tenu ce rôle auprès de moi. Lors de nos rencontres, nous étudions un verset tiré de la Bible ou une interprétation du midrach, parfois pendant plusieurs heures, mais nous parlions aussi du monde, du passé et de l'avenir, des jeunes, des vieux, de la souffrance, de la guerre... Pendant et surtout après ces rencontres, je prenais des notes. La plupart de mes carnets contiennent des raisonnements exégétiques, des explorations de mots hébreux, mais aussi certains des exposés d'Isaac Goldman sur les questions plus générales. A la relecture de ces notes, je m'aperçois que j'ai toujours posé à peu près les mêmes questions à mes interlocuteurs, aujourd'hui comme hier.

Immigré polonais, rabbi Isaac a vécu à Belleville depuis son arrivée en France, après la Seconde Guerre

---

<sup>10</sup> Moïse Maïmonide (1135-1204), grande figure du judaïsme, qui fut l'apôtre d'une religion rationnelle, épurée des superstitions.

<sup>11</sup> « Trois rencontres avec Rabbi Isaac Goldman », dans [Dieu croit-il en Dieu](#), Albin Michel. 1993.

*mondiale, jusqu'à sa mort, en 1993. J'ai gommé ici son accent (jé viens dé la Pologne...), ses fautes de français, ses grimaces... et quelques-uns des innombrables « comme il est écrit » et « comme il est dit », par lesquels il ponctuait une citation de la Torah (la tradition écrite) ou des commentaires (la tradition orale).*

*Nous nous installions autour de l'unique table, ronde, en bois foncé, où nous passions des heures face à face... Dans son appartement délabré aux murs lépreux neigeant le plâtre et le salpêtre, deux chaises, une bibliothèque plaquée acajou, un grand fauteuil poussiéreux couvert de velours qui avait été rouge, complétaient le mobilier... Tout était assez laid chez Isaac Goldman. A voir le lieu qu'il habitait, on pouvait concevoir qu'il avait une puissante capacité d'abstraction ou de relativisation du confort ou alors un regard constant sur la beauté intrinsèque de chaque chose.*

I.G. — Dans la Pologne d'avant la Seconde Guerre mondiale, j'ai connu un monde heureux qui, en quelques années, a perdu son âme. Hitler nous a fait retourner à l'époque d'avant Moïse, d'avant la loi. Pendant l'occupation allemande, il y avait une loi pour les Allemands et une loi pour les autres, comme en Egypte, il y avait une loi pour les Egyptiens et une loi pour les Hébreux. Mais lorsque les Hébreux étaient des esclaves en Egypte, ils n'étaient pas affamés et assassinés. ..

L'âme du monde est blessée et elle ne doit pas guérir. Il faut entretenir sa blessure encore un siècle ou deux, jusqu'à ce que l'humanité en ait intégré le sens. Et ce sont encore les juifs qui ont cette responsabilité de mémoire.

Après avoir dénoncé l'Allemand, on accuse aujourd'hui le nazi. On diabolise le nazi pour ne pas voir l'homme qu'il était. Mon bourreau était allemand, nazi, chrétien et père de famille... mais qu'ai-je à faire de sa carte d'identité ? C'est un homme qui m'a persécuté. Mes bourreaux avaient des visages, de la sensibilité, et ils prenaient aussi des initiatives. On incrimine une idéologie pour éviter de voir l'essentiel : l'homme qui la sert. L'homme qui est capable de blesser l'homme et la nature humaine ! Ce ne sont pas une idéologie ou une religion qui furent la cause des malheurs, mais l'homme pris dans une idéologie, dans une croyance ! Ce n'est donc pas l'idéologie qu'il faut accuser, mais plus largement l'idéologisme, c'est-à-dire la propension qu'a l'intelligence à se suicider devant un ordre, un

règlement, des valeurs.

Au sortir de la guerre, la question était : faut-il encore tenter d'obéir à cette loi spirituelle qui propose d'aimer l'homme alors que cet homme est parfois un bourreau ? Aimer son prochain, n'est-ce pas une idéologie ? Il y avait là une difficulté.

La question est de savoir qui a gagné cette guerre.

— *La démocratie ?*

— Elle n'intègre pas ses valeurs, comme le christianisme n'avait pas intégré les siennes : la liberté, l'égalité, la fraternité, l'amour du prochain, la justice ne sont que des mots. Il est trop tôt pour dire qui a gagné la guerre. Peut-être, après avoir libéré les camps, libérerons-nous Dieu.

(Libérer Dieu, le mot attirait mon attention...)

Un Dieu collectif, dogmatique, identique pour tous, poursuit Isaac Goldman, emprisonne Dieu dans l'idée qu'on en a, et nous rend prisonniers de cette idée. Le principe d'un Dieu individuel, intérieur, libère Dieu des dogmes et des traditions. Un Dieu libre fera de nous des hommes libres.

On parle beaucoup d'intégrisme aujourd'hui. L'intégrisme, c'est vouloir soumettre l'homme à un système idéologique, à un ordre fondé sur une croyance ! On ne construira pas un monde nouveau en effaçant la singularité qui passe aussi parfois par le péché ou la délinquance, en tout cas par l'exaltation des différences.

— *Dieu n'est pas intervenu pour sauver les juifs,*

*les tziganes, les opposants actifs et passifs du nazisme.*

— Ce siècle aura été celui de la bombe A, de la psychanalyse, du commencement de la conquête de l'espace, des progrès techniques, de l'héroïsme de la Résistance et du déclin des religions. La Seconde Guerre mondiale a montré un peuple de chrétiens capable de commettre des atrocités. Bien qu'il y ait eu des exceptions, cela a historiquement discrédité le christianisme tel qu'il était enseigné et vécu. La shoah a radicalement modifié le rapport des juifs avec leur Dieu : comment réconcilier l'Alliance et la passivité de Dieu ? La shoah force les juifs à s'interroger sur Dieu avec de nouvelles questions. Ce sont ces différents crédits aussi qui libèrent Dieu.

Nous ne sommes pas assez exigeants envers Dieu. Nous sommes comme Abraham lorsqu'il marchandait avec Dieu à propos de Sodome : « Peut-être y a-t-il cinquante justes à Sodome, les feras-tu périr aussi ? Peut-être y en a-t-il quarante ? », etc. Il s'est arrêté à dix justes. C'est une faute considérable. Un seul juste eût été suffisant pour justifier d'épargner Sodome !

La vie n'est pas une fin en soi mais on ne collabore pas avec ce qui s'oppose à notre existence. Lorsque l'on dit qu'une vie n'a pas de prix, cela signifie que sa valeur est infinie. Mais cela signifie aussi que nous ne devons rien concéder ni aux hommes ni à Dieu pour sauver notre vie. N'est-ce pas l'enseignement des prophètes qui périrent mais ne transigèrent pas ?

— *Que voulez-vous dire par « libérer Dieu » ?*

— Le bien qui naît d'un mal, ou le mal qui naît d'un bien est souvent si riche, si complexe qu'il est impossible

d'en tracer la ligne de cause à effet. La shoah, la leçon spirituelle de la Seconde Guerre mondiale, nous amène à considérer autrement l'Alliance, la relation entre l'homme et Dieu. Elle nous force à intégrer une idée que nous refoulons depuis des millénaires : Dieu n'intervient pas. Dieu est Un, et parce qu'il est Un, il n'a sans doute rien à voir avec le bien et le mal. Cela libère Dieu des images de puissance et de justice.

« Lorsque deux ou trois se réunissent en mon nom... » dit Jésus, « je suis au milieu d'entre-eux »... Peut-être. Mais l'ennemi aussi prie Dieu pour la victoire ! Lorsque deux prient pour des choses opposées, Dieu intervient-il ? Non. Dieu n'a pas choisi. Dieu ne choisit pas. Il ne sauve pas le juste en combattant son bourreau. Dieu peut seulement inspirer au juste de rester intègre, même devant la sollicitation du pire mal.

— *Etes-vous heureux ?*

— Le bonheur n'est possible que s'il ne dépend pas des circonstances. Je ne suis ni heureux ni malheureux parce que je ne dépends plus des circonstances.

— *Quelle est votre relation personnelle avec Dieu ?*

— Dès mon enfance, on m'a dit qu'un Dieu, dont on ignore presque tout, existait d'une manière dont on ignorait tout. Pour moi ce Dieu était un défi, une énigme que chacun pouvait s'essayer à résoudre, à vivre. Mon père n'était pas pieux. Il me disait : « On peut vivre avec ou sans Dieu. Mais pourquoi s'en passer puisqu'il ne t'impose rien ! »

Jadis, Dieu, la science, la médecine, la loi, la philosophie, et toutes les activités intellectuelles étaient

plus ou moins liées. Aujourd'hui la science et la religion sont nettement séparées. Pour moi, Dieu est une activité de recherche spéculative sur l'autre côté de la réalité. On dit que la *Chékhina* (la présence divine) est sur la tête de celui qui étudie la Torah. Cela est vrai : étudier la Torah, s'interroger sur Dieu, etc., c'est poser Dieu sur sa tête.

J'aime bien aussi cette idée du Coran : « Allah est aussi proche de toi que ta veine jugulaire. »

— *Comment commence la recherche spirituelle ?*

— Chacun a un parcours différent. La recherche spirituelle naît de questions auxquelles l'humain n'a pas de réponse. Toute question sans réponse devient une question métaphysique ou spirituelle.

Tous les hommes se posent des questions auxquelles ils n'ont pas de réponse. Soit ils refoulent la question, soit ils fabriquent des réponses qui deviennent ensuite des postulats — des dogmes auxquels ils croient —, soit ils cherchent. Lorsqu'on affronte les questions, la recherche commence.

Ce que l'on croit trouver de Dieu n'est pas très important. L'important est de chercher. L'étude est son propre but, car pendant l'étude on fait vivre la Présence.

(Rabbi Isaac cherchait souvent dans ses livres comment tel ou tel rabbin avait abordé le problème qu'il se posait. Et cela l'amenait à étudier un verset de la Torah, à y apercevoir une autre façon de poser la question. Il vérifiait une chose, puis une autre, avant, trois ou quatre heures plus tard, de revenir à la question initiale. Il cherchait aussi dans la racine des mots hébreux un sens qu'on n'y voyait pas au

premier abord. Parfois, il se laissait porter par une inspiration. Sa parole était alors détachée, aérienne, comme s'il devenait spectateur de ses propres découvertes.

Si c'était l'après-midi, nous buvions du thé. Mais lorsque le soir arrivait, si nous poursuivions l'étude, il sortait de son congélateur une bouteille de vodka bien glacée qui s'écoulait comme une huile et nous réchauffait l'âme. Il ne parlait alors plus que de Dieu.)

— *Quelle est la nature de Dieu ? De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ?*

— Pour un scientifique, Dieu sera le vide qui permet qu'un objet existe : le vide entre deux particules de matière, le quasi-vide entre les étoiles et les galaxies. Pour un philosophe, Dieu sera l'être sans manque. Pour un moraliste, Dieu est le bien. Pour un croyant Dieu est la source de toute sécurité. Pour un croyant à tendance émotive, il sera l'amour. Pour un rabbin, ajoute Isaac en riant avec son accent de Polonais éternellement arrivé la veille, « Dieu est une source de revenus... ».

Dieu est sans nature. On ne peut pas dire qu'il existe, dans le sens où nous faisons l'expérience d'exister. Exister signifie « sortir de ». De quoi Dieu pourrait-il sortir ? En ce sens précis d'exister, Dieu n'existe pas. « Dieu existe, mais pas par l'existence », enseigne la Cabale. Il est fondement et non existence.

On peut dire qu'il n'y a pas d'en-dehors de Dieu, qu'il est partout, comme on peut dire que Dieu n'est nulle part, que tout est en dehors de Dieu, comme on peut dire qu'il est partout et nulle part à la fois, ou au

contraire qu'il n'est ni partout ni nulle part. Dieu est infiniment proche et infiniment distant, extrêmement même et différent de moi. Dieu est à la fois la cause et l'infini, l'infini potentiel qui contient et anime toute chose. Dieu est Un et ce Un réduit tout à lui-même.

— *Vous avez coutume de dire qu'on ne peut pas parler de la nature de Dieu sans aborder d'abord celle de l'homme.*

— Il y a au cœur de l'homme un espace de vide. C'est ce vide qui lui permet d'exister et de vivre. Si tout était plein, il n'y aurait que détermination. Dieu est cet espace vide, cet espace de liberté qui est aussi, forcément, un espace d'insécurité, d'incertitude. Lorsque nous vivons cet espace de vide comme insécurité plutôt que comme liberté, il se remplit d'angoisse. Et comme cette angoisse est pénible, nous essayons de remplir le vide de quelque chose : la foi, la passion pour le football, la rationalité scientifique, les dogmes politiques, les illuminations artistiques...

Dieu est cet espace vide qui ne se laisse jamais remplir. Dieu est ce qui me permet de laisser vide cet espace nécessaire à la vie, sans qu'il se remplisse d'angoisse.

Lorsque Moïse interrogea ce vide, il lui répondit *Ehyéh*, comme il est écrit, « je serai ». « Je serai » traduit ce potentiel qui ne se réduit jamais. « Je serai » est infini, éternel, omnipotent, omniprésent, omniscient, miséricorde, amour, etc. En l'homme, il est source, essence, potentiel et liberté. Mais l'homme veut affirmer « je suis ceci », et réduire « je serai », ce potentiel illimité, à un être fini, mortel, limité à ces oppositions simples bien-mal, passé-futur, moi-l'autre, maçon-plombier, etc.

Il aime se définir.

Donc, soit l'homme ne remplit pas le vide et il peut y découvrir la liberté, l'être infiniment potentiel qu'il est ; soit il remplit le vide avec de l'identité, de l'avoir, des idées et il ne rencontre jamais que son propre déterminisme.

— *Et Dieu ?*

— La figure de Dieu est multiple. On peut en faire une personne et il est alors comme une idole évoluée, une idole sans représentation, abstraite, et surtout unique. On peut construire une idée de Dieu. Nous avons alors un Dieu réduit à cette idée, un infini limité qui ne sera jamais Dieu. On peut n'en faire ni une personne ni une idée, et alors nous avons un espace. Cet espace que les philosophes associent au vide, au néant et à l'angoisse, je le loue comme la source de la liberté. Car cet espace me permet d'interroger. J'interroge l'espace et ma question ne le comble pas.

Cela nous donne en fait des religions différentes sous les mêmes noms.

Mais voyons cette question autrement maintenant. Regarde. « *Faisons l'homme à notre image*<sup>12</sup> », comme il est écrit, mais il est aussi écrit : « YHVH<sup>13</sup>, *nul n'est semblable à toi.*<sup>14</sup> » Dieu ne ressemble à rien et pourtant l'homme est à l'image de Dieu. Qu'est-ce que cela nous dit de l'homme ? La divinité et l'homme se ressemblent en principe. Une identité métaphysique les unit, ainsi qu'un principe d'identité qui ne peut absolument pas être défini, car rien ne leur est semblable. « *Rien n'est en*

---

<sup>12</sup> Genèse 1, 26.

<sup>13</sup> On lit ce mot, mais on ne le prononce pas. On dit alors Adonaï ou hachem (le nom).

<sup>14</sup> Isaïe 47, 11.

*dehors de lui*<sup>15</sup> », comme il est dit. N'est-ce pas ce rien qui les unit ? L'homme ne ressemble à rien, ou plutôt, est semblable au rien. Ce rien, l'Ayn, béni, est l'un des noms de Dieu dans la Cabale, le sommet de l'arbre des séphirot<sup>16</sup>.

De même que l'homme est lié à l'individu qu'il crée en lui, de même Dieu est lié à l'homme qu'il crée en lui. Rien est au cœur de tout. « Il *chevauche les cieux grâce à ton aide* », comme il est écrit<sup>17</sup>.

(Il n'y a pas de théologie officielle juive, ni de dogmes, ni de vérité établie. Torah signifie simplement orientation. Par son étude et celles des commentaires, le juif scrute le modèle de la création, ses principes. Ainsi il s'approche du Créateur. « Peu m'importe ce que tu crois, disait Rachi, le théologien juif du xir siècle, dis-moi comment tu le sais. » La tradition juive valorise ce *comment*.

La Torah est un texte consonantique. Les voyelles n'y figurent pas. Cette particularité incite à explorer chaque mot, chaque syllabe pour en déchiffrer les multiples sens. La Torah est donc un lieu d'étude et d'une infinie quête du sens. Une exigence d'interprétation existe au sein même de l'écriture par son ambiguïté formelle. On peut faire appel aux spécialistes, mais ils ne s'accordent pas sur un point de vue. Des centaines d'ouvrages de commentaires laissent une trace des confrontations

---

<sup>15</sup> Rabbi Hayyim de Volozhyn, *Nefesh Hahayyim*, l'âme de la vie. troisième portique, chap. 11 ; Rabbi Sehmeour-Zalman de Liadi, *Likoutei Amarine* (tanya), chap. 21 ; Zohar, Béréchit III, 48a.

<sup>16</sup> « Il a contracté sa lumière pour en réduire la puissance » : le schéma de contraction du flux divin s'appelle l'arbre de vie, ou l'arbre des séphirot.

<sup>17</sup> Dt 33, 26.

et des divergences. Chacun peut y puiser pour alimenter ses propres recherches. On dit que « la Torah a soixante-dix faces. D'innombrables significations habitent tous les textes, et toutes sont justes<sup>18</sup> ». Les maîtres signalent ainsi que l'écrit n'est sacré que pour ce qu'il permet de réfléchir et non d'affirmer. La Torah ne fournit donc pas la vérité mais la liberté. Une liberté au vrai sens du terme car infinie. Et parce qu'elle est infinie, elle permet à l'étude de constituer une méditation sur l'Infini. Ainsi le but de l'étude est l'étude elle-même qui devient une méthode spirituelle. L'infini est contenu dans le texte qui ne le réduit pourtant pas. Le judaïsme de rabbi Isaac est donc une manière de penser la réalité sans jamais la saisir. Le caractère insaisissable de la réalité appelle une attention qui ne soit pas saisie, certitude, foi, mais étude, recherche, incertitude, regard, écoute.)

— *Quelle est la motivation de Dieu ?*

— Dieu a créé la création, mais il ne s'en est pas trouvé changé. Nous disons dans nos prières : « *Tu étais le même avant que le monde fût créé, tu étais le même depuis que le monde fut créé.* » L'Esprit créateur est toujours identique à lui-même. Rien ne le transforme. Pas même lui-même. « *Moi YHVH, je n'ai pas changé<sup>19</sup>* », comme il est écrit. Même la parole, avec laquelle il a créé, n'est pas différente de lui, « *car rien n'est en dehors de lui* », comme il est dit. Son intention, sa pensée, sa parole, sa création sont absolument unies.

---

<sup>18</sup> Zohar Héréchit III, 54a, Paris, Verdier, 1981, coll. « Les Dix Paroles ». Nombre Rabba XIII : 16. Verdier. 1987. coll. « Les Dix Paroles ».

<sup>19</sup> MI 3. 6.

C'est pourquoi Dieu n'a pas de motivation.

— *A-t-il créé la création sans motivation ?*

— Cela n'a aucune importance. Dieu crée ou peut-être est-il l'impulsion qui crée un univers immense à partir d'une petite action sans rapport avec sa conséquence.

Qui sont nos premiers père et mère ? Non pas l'homme qui a donné le spermatozoïde, mais le spermatozoïde, non pas la femme qui nous a porté, mais son ovule et son ventre. Le ventre n'a pas de motivation. Convenablement sollicité, il accueille la cellule qui sera un homme. Bien sûr le père et la mère ont fait l'amour, ils se sont aimés, peut-être ont-ils voulu l'enfant qui naîtra, mais l'être que la mère mettra au monde échappera à ses parents. Il n'est pas eux. De même, Dieu est notre père, l'univers est notre mère. Mais tout ce qui suit l'action de Dieu lui échappe. De même que nous ne vivons pas la vie de nos parents, mais la nôtre, de même, Dieu a suscité un univers, mais c'est nous qui le vivons. Sa création lui échappe complètement même s'il est au cœur de cette création. C'est ainsi que cela n'a aucune importance.

La cellule première qui se développera en un homme, c'est le potentiel que nous pouvons vivre. Ce que nous vivons, c'est quelque chose dans ce potentiel. Ni nos parents ni Dieu ne nous déterminent. Bien que nous n'ayons pas l'impression d'avoir créé le monde ni désiré notre vie, nous devons reconnaître que nous sommes dans le monde et la vie et que nous désirons y être. Nous ne sommes pas la cause originelle du monde et de nous-mêmes mais nous sommes l'auteur de notre relation au monde. Reconnaître cette paternité, c'est un

commencement. »

— *Y a-t-il un commencement ?*

— Pour qu'il y ait un commencement, il faut qu'il y ait un avant. Avant Béréchit (au commencement), lorsqu'il n'y avait pas de temps ni d'espace, pas d'origine, ni aucune parole, ni aucun souffle, dans le *Moi-suprême* du rien (Ayn) sans-fin (Ayn-Sof béni), il y eut une volonté, une source, un « ça » qui donna naissance à une pensée. On l'appela la pensée initiale. Qu'est-ce qu'une pensée sans le temps ? Une pensée indifférenciée du penseur et de son objet. Ce fut un point initial. Qu'est-ce qu'un point sans l'espace ? Un point indifférencié de son créateur, un point indifférencié de ce qui l'entoure et de ce qui jaillira de lui. On ne peut pas même dire *il y eut*, car rien n'a changé alors et rien n'a changé depuis. L'Un prit existence, bien qu'il eût toujours été, comme il est dit. L'Un voulut et pensa *Ehyéh* (je serai). Ce n'était pas une pensée véritable, ce fut « le point du jaillissement », comme il est dit, contenant le potentiel, la source de toute source en tant que volonté unique : « *Je suis YHVH* », comme il est dit, « YHVH, l'Être<sup>20</sup> ». C'est pourquoi le commencement est permanent. « Dieu crée chaque jour la création », comme il est écrit. Alors qu'est-ce que cet en-dehors du temps et de l'espace ? Qu'est Dieu pour Dieu ? C'est-à-dire qu'est-ce que Dieu sans l'homme ?

— *Comment la connaissance de Dieu est-elle possible ?*

— La connaissance de Dieu vient de la pratique de

---

<sup>20</sup> Rahbi Isaac interprète YHVH comme la forme extraordinaire du verbe être au passé, au présent et au futur simultanément. YHVH est l'Être.

Dieu. Tu sais que tu sais conduire parce que tu conduis une automobile de temps en temps. Tu sais que tu connais Dieu parce que tu le fréquentes. Non pas que tu y crois, mais parce que tu entretiens une relation de recherche. Il y a la grâce bien sûr, mais qu'est-ce que la grâce sinon la joie de vivre cette relation, le sentiment de s'y sentir à l'aise ?

Pour moi, s'il faut absolument dire quelque chose, je dirais que Dieu est un état de conscience : la conscience portée au-delà de la dualité, et donc au-delà de la subjectivité. Par exemple, lorsque nous disons avec Isaïe : « *Il n'y a que Dieu* », nous affirmons qu'il n'est pas ailleurs. Le bien comme le mal, le plaisir et la souffrance et tous ces opposés disparaissent. « *Il n'y a que Dieu* » indique le point transcendant la dualité au sein même de la dualité.

Il n'y a pas de peuple élu. Il y a des individus qui s'investissent dans un rapport avec le Dieu de la liberté. Cette liberté est pour moi l'au-delà de la dualité inhérente à la création.

Le judaïsme ne m'intéresse pas parce qu'il est la religion du peuple auquel je suis censé appartenir, mais parce qu'il propose une culture de la recherche curieuse sur la nature humaine et l'au-delà. L'homme, l'Adam, est celui qui interroge le monde, qui s'interroge lui-même. Mon maître disait souvent : Aimer Dieu, ce n'est pas répéter les mêmes litanies, c'est réfléchir sur Dieu.

(Et, relativisant immédiatement son propos, Isaac ajoute :)

— Dieu est connaissable par des dizaines de

moyens. Par exemple dans l'adoration, dans l'étude, dans la pratique de la justice, dans la pratique du chabbat, dans l'attention à la cacheroute, dans la mitsva<sup>21</sup>. ... On ne peut pas réduire les chemins qui conduisent à Dieu à un seul ! L'histoire des hommes ne commence pas avec Abraham, Moïse ou Jésus...

— *Les traditions spirituelles dévalorisent souvent l'ego...*

— Nous ne pouvons chercher qu'à partir de nous-mêmes. Celui qui cherche commence par examiner les données du problème qui se pose à lui. En ce qui concerne la métaphysique, les données sont le corps et l'âme.

Selon la Genèse, Dieu a formé l'homme à partir de la poussière de la terre, et il lui a insufflé un souffle. Cette association alchimique de la matière et du souffle de vie, crée l'ego. Dieu a créé l'ego, peut-être sans savoir ce qu'il faisait. L'ego, c'est ce qui permet de concevoir l'individualité. C'est ce qui me permet d'affirmer que je ne suis pas ce pot de fleur. Tout ce qui est vivant est différent. On peut vouloir dissoudre cette différence, mais c'est à partir de la conscience telle qu'elle est, consciente des différences, que nous pouvons chercher cette dissolution.

Ne confondons pas alors l'ego et l'égoцентриque, le souci du moi. Il faut être pour concevoir un au-delà à l'être et le chercher. Il faut être pour ne pas être. L'ego est un facteur essentiel de l'aventure humaine, la première étape. C'est l'ego qui désire Dieu avant de comprendre qu'il doit se dissoudre pour le trouver. C'est

---

<sup>21</sup> Mitsva : l'obéissance aux 613 commandements.

ainsi que la religion est initiatique.

— *Le détachement est-il un chemin spirituel ?*

— Je dirais plutôt la modération, la simplicité. Oui, le détachement en fait. Le détachement comme satisfaction *a priori*, la non-résistance à ce qui est, lorsqu'il n'y a rien à faire pour modifier ce qui est, notre acceptation de ce qui arrive lorsque nous avons fait sans angoisse ce qu'il fallait faire du mieux que nous le pouvions. Le détachement est une distance intérieure.

Dans l'épisode du sacrifice d'Isaac, Abraham éprouve son détachement, la distance qu'il a instaurée avec le monde et avec sa religion — ses idées sur Dieu. Il est détaché des biens de ce monde au point de pouvoir se passer de son fils tant espéré et même promis par Dieu. Et au moment du sacrifice, il se détache de l'idée qu'il a de Dieu au point de prendre conscience de l'inutilité d'un quelconque sacrifice. Il comprend que Dieu est au-delà des expressions religieuses, des rituels. Cet épisode nous montre que le sacrifice ultime est celui de nos propres croyances. Abraham est monté à ce moment-là dans le degré de l'abstraction total du divin. Cette abstraction est symbolisée par l'ange qui arrête son geste.

Mais le détachement qui serait un refus, comme l'ascétisme, me paraît trop extrême. Nous avons un corps pour nous en servir, nous avons des sens pour sentir, une intelligence pour penser, des besoins pour bouger, des désirs pour rêver... S'il ne faut pas s'en servir, pourquoi existent-ils ?

Le détachement est une forme de rapport au monde, empreint de la qualité du chabbat, mais non un refus du monde. Chabbat est une fête. Elle enseigne que la réjouissance est une action de grâce. On se réjouit des

biens du monde profane et puis on entre dans le chabbat. Pendant six jours Dieu a créé la réalité, le septième jour il « cessa ». Nous aussi, le septième jour nous cessons. Nous cessons de créer la réalité, de nous créer en elle, pour entrer dans un autre rapport au monde, celui de la contemplation et de l'étude.

— *Si la connaissance de Dieu passe par une transformation de l'homme, Dieu n'est-il pas intérieur à l'homme ?*

— Dieu est intérieur, extérieur, intérieur et extérieur, et ni intérieur ni extérieur. Où est-il ? Dieu est la charade.

Dans le traité Haguiga, on trouve cet extraordinaire commentaire sur le verset de Deutéronome (4, 32) : « Interroge les temps anciens depuis le jour où Dieu créa l'homme sur la terre. » Et le commentaire est : « Celui qui cherche à percer les quatre mystères suivants, il aurait mieux valu pour lui ne pas avoir été créé. Quels mystères ? Ce qui est au-dessus, au-dessous, avant et après, ou devant et derrière. »

Ce qui est interdit révèle toujours ce qui est permis. Ce qui est indiqué comme interdit sert à montrer où chercher et où ne pas chercher, afin que celui qui cherche trouve lui-même une réponse. S'il semble être interdit de chercher ce qui est « au-dessus, au-dessous, avant et après, ou devant et derrière », il est donc permis de chercher entre cela.

— *Qu'y a-t-il donc ?*

— Cherche.

— *Entre le dessus, le dessous, le devant et le*

*derrière, l'avant et l'après ? Il y a moi.*

— Lorsque tu crois avoir trouvé souviens-toi qu'il n'y a pas moins de soixante-dix réponses à toute question.

— *Comment voyez-vous le monde ? Est-ce une création ou une manifestation ?*

— Il n'y a pas de réalité simple. Il y a des degrés de réalité. Réalité d'Assiah, le monde comme réceptacle de l'action; réalité de Yetsirah, le monde comme formations affectives ; réalité de Briah, le monde comme essence de la réalité, réalité d'Atziluth, le monde comme émanation sans séparation, réalité de Yéhida, le monde comme étincelle divine, et puis Ayn et Ayn-sof, le Rien et le Sans-Fin, béni. A chacun de ces mondes sont associés des noms de Dieu et une qualité de l'âme. Ce sont des degrés enclos les uns dans les autres.

Nous vivons dans un monde de mots, de concepts, de noms et d'adjectifs. Alors, ta question était : le monde est-il une création ou une manifestation ? Est-ce une réalité ou une idée ? Dieu a-t-il créé le monde ou n'a-t-il créé que le verbe ? Est-ce l'homme qui crée le monde ? Ne crée-t-il que son monde ? Cela dépend de ce qu'il pense.

Si tu veux une réponse courte, comme tu les aimes, je te dirais : le monde est une réalité impersonnelle lorsque tu le penses avec des noms, il est une réalité subjective lorsque tu ajoutes des adjectifs à ces noms ; c'est une réalité émotive lorsque tu laisses l'affect se plaquer sur une perception ; c'est une action lorsque tu le modifies.

Si tu ajoutes un complément à « je suis », tu existes

dans le sens de ce complément qui t'amenuise. Si tu laisses «je suis » sans complément, tu es libre. Cela te va ?

— *Si « Rien n'est en dehors de Lui<sup>22</sup>, », comme il est écrit, comment comprendre la séparation ?*

— Attention, dit rabbi Isaac en levant son index, de bien poser ta question, car elle n'est parfois que ton *a priori* de la réponse.

— *Mais une question implique une séparation, un observateur séparé de l'objet en question.*

— Tout est contenu dans tout : « *Moi, YHVH Je n'ai pas changé<sup>23</sup>* », comme il est écrit.

— *Si je demande pourquoi... Pourquoi tout a commencé, vous me direz que rien n'a commencé.*

— Oui, admit Isaac en riant. En plus, je t'en fournirai une preuve analogique : « *Dieu règne, Dieu a régné et Dieu régnera<sup>24</sup>* », comme il est écrit. Seule une conscience séparée, ignorante de sa source, peut poser une pareille question.

— *Et si je vous demande comment tout a commencé ?*

— L'être est causal, n'est-ce pas ? Que cherchons-nous ?

— *La première cause.*

---

<sup>22</sup> Deutéronome 4, 35.

<sup>23</sup> Malachie 3, 6.

<sup>24</sup> Liturgie, psaume 93, 1 ; 10, 16 ; Exode 15. 8.

— Non. Nous cherchons qui pose cette question. Car celui qui pose une question, en la posant se sépare de ce qu'il cherche. Tu vois bien que ta question fournit sa réponse. La conscience existe pour se poser cette question dont aucune réponse ne sera satisfaisante jusqu'à ce qu'elle aperçoive que cette question est la réponse même tant leur source est commune : la source, c'est celui qui questionne.

— *Mais s'il ne la pose pas...*

— La conscience est sans existence lorsqu'elle est avec sa cause. Elle existe lorsqu'elle se sépare de sa cause. Je dirais même que la conscience n'existe que pour rejoindre sa cause, c'est-à-dire pour ne pas exister. Il lui faut d'abord se séparer, puis avoir conscience de l'ultime conscience pour apercevoir son inexistence. C'est le sens de la création.

Dieu n'a pas assez de forme pour s'approcher de toi, et toi tu en as trop pour t'approcher de Lui. Vous êtes encore très éloignés. Entre toi et ta cause, il y a tout ce que tu as construit de murs de *réalité*, qui sont des murs de séparation. En conquérant *une* réalité, tu t'es séparé du Réel. Pour rencontrer ta cause, tu dois annuler tout ce que tu crois être devenu.

— *Alors qui pose les questions ?*

— Regarde.

(Et rabbi Isaac commence à dérouler devant moi un long commentaire sur ce verset d'Isaïe : « *Qui a*

*créé cela* <sup>25</sup>. »)

— On peut lire le nom du Dieu créateur, Elohim, éléh-mi, en séparant les deux syllabes. Comme il est dit : «*Mi (qui) est associé à Eléh (cela, quoi) pour composer le mot Elohim, le nom n'est jamais dissocié et en cette intimité perdure le monde*<sup>26</sup>. » Qui et quoi ensemble font le monde.

(Il quitta la table autour de laquelle nous étions assis, se pencha sur sa bibliothèque, en sortit le Zohar, l'ouvrit en marchant, s'assit, et lut :)

— Et vois ceci encore : «*Qui, est l'ultime degré enclos, la limite supérieure du ciel, Quoi, sa plus extrême limite inférieure... Qui est l'édifice profond issu du cœur de la pensée, existant et inexistant... il crée Cela, c'est-à-dire Cela accède au nom*<sup>27</sup>. » Et il y a un au-delà : «*il suspend la terre sur le tohu (le néant, le vide, le rien)*<sup>28</sup> », comme il est écrit.

Donc, si tu lis «*Qui a créé cela ?* » comme une question, tu entres dans le temps et la séparation. Si tu en fais une affirmation, tu entres dans l'attention : «*Qui* » devenant sujet mais demeurant impersonnel est inséparable de «*Cela* ». Mais le silence est meilleur encore. Comme dit rabbi Siméon : «*Eléazar, mon fils, cesse de parler pour que se révèle le clos du secret suprême ignoré des fils du monde*<sup>29</sup>. » La parole rend le

---

<sup>25</sup> Isaïe 40, 26.

<sup>26</sup> Zohar, Préliminaire 2a. Il n'est pas inhabituel chez les cabalistes de séparer les syllabes d'un mot et d'en lire le début de gauche à droite et la fin de droite à gauche.

<sup>27</sup> Zohar, Préliminaire 1b.

<sup>28</sup> 19. Job 26, 7.

<sup>29</sup> Zohar, Préliminaire 1b.

monde profane. C'est le silence qui le dit. »

(Reprenant l'explication une seconde fois, comme il a coutume de le faire, rabbi Isaac ajoute :)

— Lorsque tu sépares « Qui » de « Cela », tu divises l'unité de la cause, tu existes et la création existe parce que vous êtes séparés. Si tu conçois que tu te conçois toi-même, tu montes d'un degré dans l'échelle de causalité. Si tu te perçois comme essence, tu montes encore dans cette échelle. Au sommet de la chaîne de causalité réside le Sans-Fin de l'Ayn-Sof béni. Alors, *la réalité* n'existe pas plus que toi.

Qui et Cela se joignent pour créer : « Béréchit : au commencement créa Elohim (qui et quoi) les ciels et la terre » comme il est écrit, c'est-à-dire tout, la totalité. Lorsque tu sépares Qui et Cela, tu te sépares du tout, de l'unité de la création. Lorsque tu unis Qui et Cela tu retrouves la source de toute question, Élohim, là où toute question s'annule dans la conscience sans séparation.

(On entendait la vie des voisins, bruits de vaisselle, voix d'enfants, radio criarde. Mais rabbi Isaac était ailleurs.)

— *Et l'âme ?*

— L'âme, c'est Dieu. Pourquoi les séparer ? C'est lui-même que Dieu insuffle dans la terre pour former l'homme.

— *Y a-t-il une différence cependant entre l'âme et*

*Dieu ?*

— L'âme est une partie de Dieu qui est tout Dieu. C'est un peu comme l'Amour. Il est indivisible, illimité, ... chaque moment d'amour est l'amour tout entier, mais il y a des moments où l'on n'est pas dans l'amour. De même, nous ne sommes pas toujours attentifs à l'âme, au souffle d'être qui nous anime et que nous appelons Dieu, à cette intelligence divine fondée sur l'étude, ou à ce qu'il y a d'unique en chaque chose à chaque instant ! L'âme est le souffle de liberté qui nous tire au-delà du déterminisme de la nature et de la culture.

(Rabbi Isaac n'est pas orthodoxe. Il ne pratique pas les six cents treize commandements et les innombrables règles qui en découlent. La cacheroute, le souci du pur et de l'impur l'irritent.)

— C'est une méthode qui a du bon, parce que plus il y a de commandements, plus tu développes l'attention au sacré et plus tu gardes en toi le souci constant de t'y conformer. Et si tu ne penses qu'à ça, tu ne penses qu'à Dieu. Mais à quel Dieu ? Je serais plutôt comme rabbi Jésus de Nazareth : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. »

— *Ce Dieu de la liberté, il fait quand même des lois. Quel est votre rapport à l'obéissance ?*

— L'obéissance, c'est le projet de se dominer soi-même en utilisant une volonté qui n'est pas la nôtre, une intelligence qui n'est pas la nôtre, une sagesse que nous n'avons pas. Il y a un renoncement de la liberté au profit

de la soumission. Se dominer n'est pas une solution spirituelle, c'est se créer un adversaire en soi, intégrer Satan. La solution spirituelle, Dieu l'indique avec chabbat, cesser : cesser de dominer le monde, cesser de vouloir se dominer, laisser être l'être sans agir, comme Dieu au soir du sixième jour<sup>30</sup>.

Il y a plusieurs niveaux de rapport aux mondes spirituels. L'étude, la connaissance et chabbat, c'est-à-dire la liberté par rapport à toutes les formes d'esclavage.

Mais la liberté n'est pas facile à vivre. Il n'y a pas de recette de liberté. Il faut vivre à chaque instant dans le doute, dans le questionnement. Alors, pour celui à qui la liberté donne le vertige, il y a les *mitsvot* : le choix du « bien », la justice et la charité. Mais cela aussi est difficile à vivre, alors il y a aussi la prière, l'élan que donne le *qorban*<sup>31</sup>.

Mais il n'y a pas de commandement d'obéissance. Dieu ne nous dit jamais : « Tu m'obéiras ! » Car avec l'obéissance vient la possibilité du péché, c'est-à-dire la perte du libre arbitre et de l'intelligence au profit de la culpabilité et la maladie. Alors, pour guérir la maladie vient le repentir. C'est un détour inutile. L'obéissance ne conduit pas à la liberté. Pouvons-nous rencontrer l'infini dans la contrainte ?

Lorsque Dieu dit « tu feras » ou « tu ne feras pas », il le dit au futur, ce n'est donc pas un commandement. Il me laisse découvrir pourquoi. Si je découvre ce « pourquoi » par moi-même, il me sera plus facile de m'y conformer. C'est alors à moi-même, à ma propre pensée, que j'obéis. Par ailleurs, disant : « Tu ne feras pas ceci », en fait il m'invite à en déduire : « Tu feras cela », et nous

---

<sup>30</sup> Il faut peut-être préciser que le premier chabbat de la création est celui du Septième jour, lorsque Dieu cessa (*vayyichbot*) de créer, c'est-à-dire de parler, *K h si ni" 11* s'est lu.

<sup>31</sup> *Mitsvot*, l'obéissance aux 613 commandements. Le *qorban*. l'ascension spirituelle, la recherche de la distance juste entre l'homme et Dieu.

voilà de nouveau dans l'étude. C'est pourquoi, si l'obéissance n'est pas un commandement, l'étude en est un : « *L'étude de la Torah équivaut à tous les commandements* », comme il est dit.<sup>32</sup>

Si la religion a un rôle, c'est celui de nous permettre de lutter contre l'aveuglement, l'imbécillité, l'absolutisme, le dogmatisme. Elle doit nous permettre de combattre tout ce dont nous faisons des idoles, surtout ces idoles que sont nos structures mentales, nos habitudes. Dieu n'est pas un super-conditionnement. On ne soigne pas l'aveugle en le guidant. On soigne l'aveugle en traitant ce qui l'empêche de voir, en faisant en sorte qu'il voie ce qui l'empêche de voir.

— *A l'opposé de l'obéissance, il y a le libre arbitre. Selon quels critères devons-nous choisir ?*

— Choisir selon des critères moraux culpabilisants n'est pas choisir. Le Dieu des Hébreux n'est pas avant tout un Dieu qui légifère sur le bien et le mal. Il le fait aussi, mais on retient trop souvent cet aspect secondaire de la Torah, comme on retient les caractéristiques anthropomorphiques de Dieu, jaloux, vengeur, qui ne sont que des métaphores. Car en vérité, Dieu est extrêmement patient : on peut pécher longtemps avant de craindre sa colère. Vois Barbie, Touvier, Pinochet et tant d'autres. Dieu ne s'exprime pas par la puissance. Salomon n'avait demandé à Dieu ni la puissance ni la gloire, mais la sagesse. Celle-ci n'est pas une recette, c'est une inspiration, une attitude d'ouverture. Sur quel critère décide-t-il ? Des critères, il n'y en a pas.

Dans l'histoire des deux femmes qui réclamaient le même enfant. Salomon feint de contenter les deux

---

<sup>32</sup> Michnah Préah 1:1. Rabbi Schneour-Zalman de Liadi, Likoutei Amarine (tanya). chap. 37.

plaignantes, en décidant de faire couper l'enfant en deux. Nous ne savons pas si la femme qui a alors renoncé à l'enfant était la vraie mère. Ce que nous savons, c'est que, pour refuser la mort de l'enfant, elle renonce à posséder l'enfant.

Dans cet exemple, Salomon a recherché le juste plutôt que le vrai, et le juste a sans doute révélé le vrai. La sagesse a été d'avoir prononcé un jugement provisoire, et donc au total, deux jugements pour une même affaire. Il n'a pas expédié le problème, il l'a traité. Il n'a pas appliqué une loi, une recette, un règlement, il a cherché et inventé un moyen d'arriver à une solution.

— *Que cherchons-nous dans la religion ? A quoi ça sert ?*

— Nous y cherchons ce qui ne s'y trouve pas : Dieu.

L'une des caractéristiques humaines est le questionnement, la capacité de poser des questions. Qu'allons-nous interroger? Que désirons-nous savoir par-dessus tout ? Nous voulons savoir pourquoi nous avons cette capacité de questionner. Voilà la religion ! Lier la question à sa cause, c'est l'interrogation sur Dieu. Qu'importe la réponse. On voit bien, en constatant le nombre de religions que l'humanité a élaborées, que la réponse n'a pas autant d'importance que l'interrogation. C'est l'interrogation qui unit les hommes, non les réponses.

C'est pourquoi c'est une grave erreur de poser le principe de la communion sur un credo et des dogmes, car ce principe de communion est alors aussi un principe d'exclusion de ceux qui n'y croient pas. On ferait mieux de communier sur le respect plutôt que sur la foi, sur des questions plutôt que sur des affirmations.

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob... », dit YHVH à Moïse. Pourquoi ne dit-il pas « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » ? « Parce que chacun des patriarches entretenait une relation personnelle avec Dieu », répond le Bal Chem Tov.

La religion transmet la tradition, afin que ceux qui s'y intéressent puissent s'en inspirer pour tracer leur propre chemin, trouver leurs propres questions. Lorsque tu aides un enfant à faire ses devoirs, si tu fais ses devoirs à sa place tu ne l'aides pas ! Eh bien pour la religion, c'est la même chose. Si tu dis aux gens ce qu'ils doivent penser, si tu interprètes les textes à leur place, ils n'évoluent pas. Il s'agit d'offrir les bases de la réflexion, « les têtes de chapitre<sup>33</sup> », et laisser chacun écrire les chapitres. C'est sa réflexion personnelle qui tisse le lien entre l'homme et Dieu.

L'idée de révélation est extrêmement dangereuse. Elle réintroduit l'idolâtrie, sous la forme d'un texte, là où il fallait combattre l'idole. C'est pourquoi nous disons que puisque « Dieu a donné la Torah, elle ne lui appartient plus ». Elle appartient à celui qui l'interprète. Car l'interprétation réintroduit le questionnement là où il risquait de disparaître. Donc, ce qui fait de la Torah un livre sacré, ce n'est pas ce qui y est écrit, c'est l'interprétation qui n'y est pas. « Il est plus important de trouver une nouvelle question qu'une nouvelle réponse. »

— *Comment répondez-vous à une question ?*

— Par une autre question : pourquoi pas ? répondit rabbi Isaac en riant aux éclats.

---

<sup>33</sup> Référence au traité Haguiga II : i lb du Talmud.

Une question est une invitation à partager la parole comme on partage le pain. Je prends la question à mon compte et j'y répons pour moi-même. Mais ma réponse n'est pas la réponse.

(Rabbi Isaac avait coutume de dire que si nous avons abordé la même question un autre jour, nous y aurions répondu différemment.)

— On ne peut pas répondre pour un autre, poursuit-il, de même qu'on ne peut pas manger à sa place. Répondre à la question, c'est la religion dans ce qu'elle peut avoir d'aliénant ; interroger la question, c'est la spiritualité. Au mieux on peut proposer des pistes de recherche, c'est-à-dire d'autres questions qui renvoient chacun à sa propre vitalité, curiosité, richesse. Nous vivons de questions plus encore que de pain.

Ses questions permettent à l'homme d'être un homme, un Adam<sup>34</sup> L'étude est une activité de questionnement. On interroge l'homme, le monde, Dieu, et ainsi on les fait naître et renaître à notre conscience, à notre attention, à notre intimité. Mais de réponses définitives, il n'y en a pas.

Il ne faut pas lire la Torah, mais l'étudier. La lecture ne révèle pas grand-chose de la richesse que chaque verset, chaque mot, chaque syllabe peut contenir. Étudier, c'est lire le Talmud et le Zohar, des commentateurs, des traités, et essayer de découvrir sa propre interprétation pour tracer son propre chemin. Le judaïsme est une religion de liberté. La liberté est inscrite dans le texte parce que le texte ne peut jamais être réduit à une seule interprétation. On ne peut pas

---

<sup>34</sup> « L'Adam fut formé de poussière de adamah » la matière terre dont le mot est lui-même formé de Adam et de nah. de homme et de quoi, la question.

offrir ou imposer la liberté, mais l'étude permet de pratiquer la liberté.

— *A quelqu'un qui n'a pas la foi, que diriez-vous ?*

— Rien.

— *Mais s'il vient confronter son doute à votre foi ?*

— A ma foi ? Je n'ai pas de foi à vendre ! Je lui dirais ce que je t'ai dit au début : ne nous occupons pas de l'existence de Dieu. Regardons ce que le livre nous permet de réfléchir. Je dirais : « Pas besoin de la foi pour s'intéresser à Dieu. Étudie les grands maîtres, ceux qui ont avec Dieu un rapport libre, réfléchi, serein. »

On peut tout résumer en trois mots : tout est Un. Ou en deux mots : être Un.

— *Y a-t-il un rapport entre Dieu et la souffrance ?*

— Si nous pensons que Dieu règne sur la création, il faut lui imputer tout ce qui s'y passe. Et s'il était responsable de tout ce qui s'y passe, il faudrait le répudier.

Il y a toujours eu des guerres, des massacres, des famines, des pauvres, des handicapés... La misère n'a pas beaucoup innové. Abraham a souffert, Isaac et Jacob, Joseph, Moïse, Job, Jérémie... tous ont souffert, alors qu'ils étaient très proches de Dieu ! Cela nous enseigne qu'il y a peu de rapport entre Dieu et la souffrance.

Pourquoi interroger Dieu sur la souffrance ? Il est dans notre nature de sentir, et de nous réjouir — et nous louons Dieu pour cela. Il est aussi dans notre nature de souffrir. Dieu dit à l'Adam : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin. » Tous : le doux et l'amer, le beau et le

laid. Il le dit une deuxième fois, à l'envers, pour qu'il comprenne bien : « Mais de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur tu n'en mangeras pas. » C'est le jugement sur les circonstances de notre existence qu'il déconseille. Car celui qui juge du plaisant juge du déplaisant... et se condamne lui-même à souffrir.

L'autre jour, je me suis brûlé le doigt. Cela me faisait mal. J'ai observé cette douleur. Elle était comme un coup frappé à chaque pulsation du cœur, comme des larmes intérieures. Mon corps souffrait, se plaignait amèrement. Grâce à cette observation, j'ai constaté que je percevais mon corps de façon extérieure, comme un objet d'étude. Je ne m'identifiais plus avec lui. Bien sûr, la douleur n'a pas disparu, mais elle était une douleur sans la misère qui peut l'accompagner. Ne nous inquiétons pas de la souffrance. Nous avons la force de la supporter.

Lorsque tu vas voir un ami à l'hôpital, tu essaies de le rendre gai, si possible de le faire rire. Tu veux que ta visite le console et l'allège. Comme j'étais seul, j'ai lu des histoires juives, pour rire un peu. Le rire allège la souffrance, et parfois même la brise. Il faut essayer d'avoir un regard plus haut, plus englobant, moins crispé sur soi. Donc, pour la souffrance, je dis la même chose que pour le bonheur : il faut essayer de ne pas dépendre des circonstances.

(Isaac Goldman avait connu la shoah, et cela, il ne pouvait ni l'oublier ni le refouler. La vie et les hommes, la réalité la plus crue, la plus violente de son expérience humaine, et non la foi ou la grâce, avaient construit le rapport qu'il entretenait avec Dieu. Il avait dépassé le stade de l'interrogation sur

le malheur, la misère, la souffrance et, avec elles, il avait aussi dépassé la conception d'un Dieu créateur, bon, parfait, idéal. Il ne pouvait pas dire à Dieu, comme Mgr Gaillot (cf. chap. suivant) : « Seigneur, nous ne comprenons pas. » Lorsque je l'avais rencontré, dix ans plus tôt, je refusais les images de bonté, de puissance, de colère, de jalousie, que la rumeur religieuse attribuait à Dieu. J'avais pu suivre Isaac Goldman parce qu'il m'avait confirmé dans ce refus et m'avait proposé une autre vision.

Pour lui, Dieu était un enseignement spirituel développé par des centaines de générations de chercheurs qui concevaient une certaine transcendance et s'en approchaient, transmis par et pour l'homme dans le but de le délivrer de l'asservissement à l'invisible. Cette « pédagogie » montrait que le « radicalement autre » n'était autre que soi-même. La religion de rabbi Isaac rendait l'homme responsable, vraiment responsable, non de la sauvagerie de la vie, non de l'incontrôlable des éléments et de la violence des autres hommes, mais simplement de sa lecture du monde.)

— *Et la peur. Comment vaincre la peur ?*

— Dieu commande sans cesse de quitter ce qui nous attache. Cela commence avec Abraham qui quitte sa tribu, cela se poursuit avec Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Dieu libère les Hébreux en Egypte... Jonas... Même Jésus commande à ses disciples de tout quitter pour le suivre dans l'incertain. L'histoire des Hébreux dans la Bible nous montre souvent des hommes

prisonniers de quelque chose, de leurs parents, de l'esclavage, de l'avarice, de la luxure, du vice, du pouvoir, de la stupidité, même de la piété avec Job !

Dieu commande ainsi d'affronter nos peurs, chacun les siennes ! Dieu n'est pas le Dieu du bonheur. Il est le Dieu de la liberté. Il nous rappelle d'accepter le désordre et l'incertitude de la liberté. C'est cela l'innovation biblique ! Elle pose l'homme comme le vivant conscient de son indétermination et la cultivant. Mais il n'y a pas de liberté sans une certaine peur.

— *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Lv 19, 18). *L'amour, de quoi s'agit-il ?*

— Personne ne le sait !

— *Mais tout le monde en parle !*

— Oui. Tout le monde en parle. On cherche ce que cela pourrait bien signifier. Aimer ! Rien n'est aussi incertain que cela. Il y a autant de formes d'amour qu'il y a de personnes et qu'il *y a* d'objets et d'individus à aimer. Il n'y a pas deux amours semblables et pas deux moments d'amour identiques, alors comment parler de ce qui est si vague ? Disons que c'est un sentiment positif en liaison avec quelque chose.

Comme on ne sait pas ce qu'est l'amour, pour commenter ce verset, je pense qu'il vaut mieux parler du « prochain ». « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Le mot prochain (*ra*) est le même que celui qu'on trouve dans l'expression « l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur » (*tov vara*). Ce « ra » signifie mal, malheur ainsi que ami, compagnon, amant, toute personne de la race humaine et même toute

chose inanimée. Alors, ce sentiment incertain, « aimer », s'adresse à « tout ce qui n'est pas moi ». Ce n'est plus seulement celui qu'on appelle le prochain qui est désigné mais toute la réalité. Ce qui nous permet d'interpréter : « Tu auras un sentiment positif envers toute la réalité comme envers toi-même. »

— *Dans la perspective d'aimer son prochain, la famille a-t-elle une valeur particulière ?*

— On prend un moyen pour une fin. La famille est nécessaire. Le petit de l'homme ne peut pas se débrouiller avant longtemps dans le monde dans lequel il vit. La famille lui permet de côtoyer d'autres humains et ainsi d'apprendre avec eux les rapports humains, sans être trop mis en danger. Ensuite, il va devoir affronter le monde. « *Chacun quittera son père et sa mère* », comme il est écrit. Nous ne sommes pas des plantes ! Qui a dit que si l'on est de quelque part, il faut y rester ? « *Va vers toi-même* », dit Dieu à Abraham. Et Abraham quitte sa famille, sa tribu, la terre de ses ancêtres et même sa religion.

Le problème que pose la famille est celui de la clôture. Car famille va engendrer « nous », tribu, nation, peuple, et ses privilèges, en opposition à « eux », l'étranger, le *goy*. Alors la famille devient le terreau du fanatisme, de l'idolâtrie, de l'esclavage.

— *L'humanité a-t-elle fait des progrès spirituels ?*

— Il n'est jamais sûr qu'une innovation soit un progrès et qu'un progrès soit bénéfique. Certains progrès collectifs sont des catastrophes individuelles. Lorsque le tracteur soulage le paysan, c'est un progrès, mais lorsque

le tracteur remplace dix paysans, c'est une catastrophe individuelle. Et inversement. Un vaccin est un progrès pour l'individu, mais peut être une catastrophe pour la démographie.

Les progrès s'accompagnent souvent de plus d'organisation, et l'organisation, de plus de sécurité mais de moins de liberté. Depuis des millénaires, l'humanité a établi la loi, mais la justice est-elle juste ? La technologie a modifié notre mode de vie, mais le fond de l'homme n'a pas tellement changé. Il y a très peu de différence entre l'homme d'il y a cinq mille ans et l'homme d'aujourd'hui.

Nous privilégions toujours nos intérêts particuliers à nos idées du bien et du juste. Cela n'a pas changé. Et ceux qui ne le font pas sont aussi rares aujourd'hui qu'hier. La barbarie n'est jamais très loin derrière le mince vernis que nous appelons la « civilisation ». Hitler, Pinochet, Pol Pot, Mao, Franco se sont pas très loin de nous, et ils n'étaient pas seuls à gouverner leur pays. Il y avait quand même des gens derrière eux ! Aujourd'hui nous avons les fanatiques, les intégristes violents, le retour des nationalismes... la stupidité n'a pas tellement évolué non plus.

Le progrès spirituel, c'est que chacun devienne son propre prêtre, comme Dieu l'indique aux Hébreux : « Vous serez pour moi une nation de sacrificateurs », une nation faite d'individus libres, où chacun décide de ce qu'il veut sacrifier pour connaître Dieu ! De cela, nous sommes aussi loin aujourd'hui qu'hier.

La plupart des gens sont très ignorants de leur propre religion. Et on ne les encourage pas à devenir érudits, on les encourage à croire ! C'est comme si, pour l'apprentissage de la lecture, on disait aux enfants, « il est écrit ici telle et telle histoire », sans leur enseigner comment la déchiffrer. Mais dans le cas des religions,

souvent, même le professeur ne sait pas lire ou déchiffrer le sacré. La plupart répètent ce qu'ils ont entendu.

— *Pourtant, il y a aujourd'hui le « New Age »... une curiosité renouvelée pour la spiritualité. Que pensez-vous de ce phénomène ?*

— On retrouve aujourd'hui la dynamique qui a dû animer l'esprit religieux aux temps d'Abraham, Moïse, Bouddha, Jésus, Mahomet, Luther, Calvin... Abraham aussi s'est converti. Aucune religion ne peut s'opposer de bonne foi à une nouvelle interprétation, à un nouveau prophète, parce que chaque religion est fondée sur un schisme ou une rupture. Et les prêtres de l'ancienne foi se sont toujours opposés à la nouvelle vision.

Mais ce New Age est souvent superficiel. Je suis pour la conversion à l'étude. Lisez le Zohar, lisez les commentateurs, lisez aussi le Bouddha, et la Bagavad-Gîtâ, et tout ce que vous trouverez. S'intéresser à Dieu, s'interroger sur l'homme, c'est cela la religion. Le reste n'est qu'institution humaine.

— *Qu'est-ce que la mort ?*

— Laquelle ? s'exclama rabbi Isaac en riant aux éclats. Ta mort, celle des autres, celle de l'espèce humaine, celle de l'univers, celle de Dieu ? De quelle mort parles-tu ?

La mort est le signe inaltérable et permanent, donc divin, qui nous montre la dynamique créatrice et miséricordieuse de l'univers à l'oeuvre : pour créer il faut modifier, séparer, changer, tuer et faire naître. Tout ce que Dieu crée, il le résorbe, l'absorbe, le dissout en lui-même.

La pensée de la mort pourrait être un instant de sérénité, nous en avons fait le moment d'un jugement de notre vie et d'une sentence aux conséquences éternelles, donc un moment d'angoisse. Nous postulons une suite à la vie, et nous la marquons du sceau de la dualité : agréable ou désagréable, plaisant ou effrayant.

Je pense que le dérapage est là. Nous jugeons de tout à travers le filtre du bien et du mal. Nos jugements sur la mort nous empêchent de voir sa beauté. La mort est aussi la liberté ultime offerte par Dieu, c'est la preuve vivante, si j'ose dire, de sa miséricorde. La mort est le saut dans l'Un.

Dieu a-t-il fait un monde doux à vivre ? La vie est-elle si facile pour que celui qui l'a créée mais ne l'a pas vécue se permette de juger celui qui ne l'a pas créée, mais l'a vécue ! Non, Dieu est infiniment miséricordieux. Cela signifie que tout devant lui est insignifiant.

— *Vous ne croyez donc rien sur la mort ?*

— Certains croient en un paradis, d'autres, même des juifs, croient en la réincarnation. Tous ces gens ne croient qu'en eux-mêmes. Pour ne pas se croire mortel, on refuse de croire en la mort. Si Dieu crée l'homme sur la terre, qui donc le tue ? « Tu me fais vivre et tu me fais mourir<sup>35</sup> », comme il est écrit.

On dit dans le Talmud : « Celui qui dit qu'on ne peut pas déduire la résurrection des morts de la Torah, il n'aura pas part au monde à venir. » Seulement, on peut déduire tout ce qu'on veut de la Torah ! Alors, si tu veux le monde à venir, tu peux le déduire... Tout n'est-il pas vanité, buée, illusion ? comme le dit l'Ecclésiaste. Le monde à venir serait-il moins vain que celui qui est sous

---

<sup>35</sup> Deutéronome 32. 39.

le soleil ? Je pense que le souci du monde à venir est plus vain encore que la vie elle-même et que la peur de la mort est la porte de l'enfer. Nous devons vivre comme si nous allions mourir demain, et mourir comme si nous avions tout le temps devant nous ! C'est-à-dire sans se soucier de ce que la mort peut contenir de sens ou de futur. Il n'y a sûrement pas de futur dans l'éternel. Laissons la vie à la vie et la mort à la mort.

Chaque âme est unique. Elle est insufflée par Dieu lui-même, elle vient de Dieu et elle est Dieu, qui est unique. Il y a là un paradoxe qui se réduit sûrement avec la mort. « Dieu est le Dieu des vivants, pas des morts », comme il est écrit. La mort est donc au-delà de Dieu ! De ceci je déduis que tout retourne au sans-forme de l'Ayn-Sof béni, et que la mort n'a aucune importance.

(Rabbi Isaac Goldman privilégiait donc recherche du sens, non une vérité. Pour lui l'étude était son propre but et ainsi elle permettait de connaître Dieu, un Dieu qui n'était pas de l'ordre de la foi. Il construisait une métaphysique, qui servait de fondement à un raisonnement. Ce que Dieu était ou non importait moins que l'ambition, le projet, d'utiliser l'étude de Dieu pour évoluer, se transformer en modifiant son regard sur le monde, renouvelant ainsi son rapport au monde.

Il connaissait le Dieu dont il parlait, parce qu'il pratiquait ce qui pour lui le rappelle.

Dix ans plus tôt, au cours de nos premiers entretiens, il avait annoncé que pour lui « trois mots sont la Torah tout entière : béréchit (au commencement), chabbat et le Tétragramme (YHVH) ».

Pour lui, le chabbat était la méditation contemplative du judaïsme : la pratique de l'attention libre d'activité, libre de préjugés, libre du moi, équivalente au silence. « Le silence de Dieu, au soir du sixième jour, est le plus puissant rappel de Dieu », soulignait-il aussi. « Il ne s'agit pas tant de cesser de penser ou d'agir, de ne pas appuyer sur un interrupteur électrique ou de ne pas allumer la gazinière. Pour pratiquer chabbat, il faut sortir du monde "de la ronde des jours", réfléchir sur Dieu, ou entrer en Dieu par le silence qui équivaut à l'écoute. »

Rabbi Isaac estimait qu'un Dieu-personne, le Dieu « autre », le « radicalement autre » ne pouvait pas être conforme à la qualité « Un » de Dieu qu'évoque le plus important rappel de Dieu : « Écoute Israël, YHVH, notre Élohim, YHVH-Un. » Dieu doit se séparer de la création pour que celle-ci existe. Mais pour rabbi Isaac, cela ne faisait pas de Dieu « un autre ». Uni à l'Un, nous sommes avec Dieu ; dans le rapport duel moi-cela, nous sommes séparé de l'Un, étranger à Dieu. Comme c'est l'attention qui sépare ou unit, Dieu n'est pas un « autre ».)

Mgr Jacques Gaillot,  
évêque de Partenia

*« Faites donc et observez, tout ce qu'ils pourront vous dire, mais ne vous réglez, pas sur leurs actes : car il disent et ne font pas. »*  
(Matthieu 23, 2.)

*Pour cet ouvrage, j'ai écrit à quarante-six évêques français.*

*Mgr Gaillot, alors évêque d'Evreux, fut le seul à répondre favorablement et immédiatement à ma demande.*

*Tout le monde connaît cet homme souriant facilement, de petite taille, au cheveu rare et gris, aux lunettes rondes. De sa voix douce et posée, sur un ton égal, il affirme les évidences de sa foi sans compromis, de même sa contestation. Rien ne parvient à terroriser sa vérité intime. Il se livra sans fard, immédiatement et répondit sans détours à mes questions.*

*J'allai à Evreux par un après-midi de novembre.*

*Mon interlocuteur est extrêmement chaleureux, « On se tutoie », me dit-il à la fin de notre rencontre, « appelle-moi Jacques ». Il est simple, apaisé et fort sans doute parce qu'il est parfaitement cohérent. Tandis que nous faisons parfois le grand écart pour allier nos*

*convictions et nos intérêts, lui marche à petits pas dans la voie de ses convictions. Il a choisi une fois pour toutes : il rêve d'une Église qui ressemblerait aux Évangiles. Il l'affirme : « Nous ne sommes pas vrais. Nos paroles ne ressemblent pas à nos actes et à cause de cela nous ne sommes plus crédibles. » Quel que soit le sujet que nous abordions, il le ramène à cette ligne directrice : « être vrai ». Il appelle religion ce souci constant et relève le défi de s'y conformer. Deux mois plus tard, il sera nommé à Partenia, les limbes des évêchés. On lui a reproché d'être trop présent dans les médias. Et si les autres évêques ne l'étaient pas assez ? Jésus ne va-t-il pas dîner chez les publicains et les pécheurs ?*

*Il me reçoit dans sa petite cuisine, autour de la table de bois clair. Il prépare le thé et il s'assoit immédiatement à ma gauche.*

— *Pouvez-vous évoquer quelques événements décisifs de votre vie ?*

J.G. — Ma vie est simple. Je suis né avec la foi dans une famille très unie. J'ai eu une enfance heureuse malgré la guerre car je n'en ai pas souffert. J'allais souvent servir la messe dans un monastère de contemplatives à côté de la maison familiale. On m'appelait « l'enfant du couvent ». J'aimais beaucoup la liturgie. J'y éprouvais une sorte de séduction de la beauté. C'est là que, très jeune, peut-être à l'âge de six ans, j'ai souhaité devenir prêtre.

Il y a eu plusieurs ruptures dans ma vie. Je les vois comme des enfantements. Par exemple lorsque j'ai quitté ma famille et ma ville, Saint-Dizier, pour entrer au Grand Séminaire. Le cordon ombilical s'est coupé là. Il fallait apprendre à vivre en communauté, dans une institution. Cela m'a ouvert. Deuxième enfantement, mon service militaire : vingt-huit mois, la guerre d'Algérie. Jeune officier, j'ai découvert beaucoup de choses auxquelles je n'étais pas préparé : la barbarie, la torture, la violence qui entraîne la violence. J'ai dû vivre sans église, sans communauté, sans soutien, et en même temps j'ai rencontré le monde musulman, un lieu de grand questionnement, d'ouverture.

J'ai vécu un autre événement important : un séjour à Rome où, avec d'autres jeunes prêtres, on étudiait le concile Vatican II. Ce fut un moment de grande ouverture, de dialogue, un printemps, oui, un

printemps...

— *Comme on dit « le printemps de Pékin », on pourrait dire le printemps du christianisme.*

— Voilà ! Un printemps parce qu'on va simplement, fraternellement, au-devant des autres.

Et puis, encore un événement : être nommé évêque à Evreux. Il s'est alors passé beaucoup de choses, mais un petit incident en particulier a été très important psychologiquement pour moi. Un jeune objecteur, en procès au tribunal à Evreux, m'a demandé de témoigner pour lui. J'ai hésité un peu mais depuis l'Algérie, j'étais non violent. J'y suis allé. Cela a fait le plus mauvais effet auprès de la magistrature et des militaires, mais beaucoup de jeunes ont trouvé formidable que l'évêque soit allé défendre l'un des leurs. J'ai mieux perçu alors que je n'avais pas été fait évêque seulement pour les chrétiens, mais aussi pour tous ceux dont l'Église est loin, une foule immense. J'étais fait pour sortir, pour aller « au-devant ».

Mon histoire a toujours été tissée d'événements qui m'ont amené au grand large, vers d'autres rivages, vers d'autres ouvertures insoupçonnées. Je suis né au sanctuaire et me voilà dans l'océan.

— *Etes-vous heureux ?*

— Je le crois. Malgré les difficultés, les ennuis, les soucis, qui ne manquent pas, je crois que, profondément, je suis heureux de croire.

— *Il est donc possible d'être heureux dans un monde imparfait ?*

— Ah ! tout à fait. Le bonheur est une promesse de

la foi. J'aime la vie, j'aime la rencontre.

(A travers la fenêtre, on voyait une cour assez vaste, cimentée, de la largeur du bâtiment, bordée de plates-bandes de fleurs. « Je m'en occupe moi-même quelquefois », me dit-il.)

— *Je voudrais que nous parlions de votre relation personnelle avec Dieu. Comment cela se passe-t-il ? Comment Dieu vous parle-t-il ?*

— Je consacre chaque jour du temps à Dieu. Le matin, je prie dans un petit oratoire, une chapelle que j'aime bien. Il y a ensuite la prière de l'aube, avec ceux qui sont là, et la célébration de la messe, ainsi que ce temps de silence, de méditation, qui n'est pas toujours facile pour moi. Mais enfin cette présence de Dieu...

— *Etes-vous sûr que Dieu est là ?*

— Oui, cette présence de Dieu est absolument certaine. Je crois qu'il y a différentes formes de présence de Dieu. C'est le même Seigneur, mais il est présent différemment. Je crois que Dieu est présent dans les autres, au fond de chacun. Chaque être est fait pour Dieu, vient de Dieu et ira à Dieu. Je dis cela avec respect pour ceux qui ne croient pas, mais c'est ma foi. Nous venons tous de Dieu, nous sommes tous enveloppés par Dieu, et donc, chacun me parle de Dieu, en particulier ceux qui sont au bord de la route, les exclus, les pauvres. J'aime beaucoup cette parole de Jésus : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Dieu est donc présent,

particulièrement en celui qui est abandonné, qui est malade, qui est prisonnier...

Quand je vais à la prison, parce que je rencontre des prisonniers, des gens en difficulté, je rencontre Dieu, c'est sûr. Quand je vais à l'hôpital psychiatrique, parce que je rencontre des pauvres en esprit, je rencontre Dieu. Pour moi, la rencontre des gens est nourrissante.

Et puis, je rencontre Dieu dans sa parole... la Bible, l'Évangile. La parole de Dieu est une présence ; elle a sa densité, sa consistance. On la trouve aussi dans la liturgie et les sacrements, en particulier dans l'eucharistie : « Ceci est mon corps, livré pour vous ; ceci est mon sang, livré pour vous. »

Cette présence de Dieu est surtout en nous. Jésus dit dans l'Évangile : « Celui qui m'aime, il sera aimé de mon Père. Nous viendrons à lui, nous ferons chez lui notre demeure. » Cette demeure de Dieu est en nous. Nous sommes les pierres vivantes, le temple des temples. Où que j'aie, je sais que Dieu est là, au fond de nous-mêmes, présence mystérieuse. On a le sentiment de cette présence en nous lorsque notre cœur se réchauffe, se dilate. Tout devient presque plus facile à faire. Cette présence de Dieu, je la ressens quelquefois plus facilement dans les choses ordinaires que quand je prie à la chapelle. Par exemple : je fais un peu de vaisselle, je travaille un peu au jardin, je vais en ville faire une commission, et là encore, je trouve une présence. Je n'ai pas de grandes révélations, j'aime bien les petits signes tout simples de la vie quotidienne. Je crois beaucoup en une présence ordinaire et simple de Dieu. « Dieu voit dans le secret », Dieu voit au cœur les choses cachées, et il parle au cœur.

Quand je les rencontre, je demande aux enfants du catéchisme : Quel est le meilleur endroit pour prier ? »

Ils me répondent : « A l'église ! » Mais l'un d'eux dit : « Elle est toujours fermée ! » Je leur dit alors : « Ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour prier ! (Cherchons-en un autre. » Les uns me proposent : « Dans notre chambre ! » Mais d'autres répondent : « Nous, on dort à trois dans la chambre, vraiment, ce n'est pas le meilleur endroit pour prier, avec mes frères et tout ça... » Alors, on réfléchit et il y en a un qui me dit : « Dans notre cœur ! » Alors, je dis : « Eh bien ! moi, je crois que c'est bien le meilleur endroit. On peut prier dans son cœur, car alors on peut prier partout, dans la rue, en voiture, dans le métro, qu'il y ait du bruit ou pas de bruit. » On construit cette présence dans notre cœur, dans ce sanctuaire intime de la présence de Dieu en nous, par le recueillement. Ne passons pas à côté.

On entend parfois une parole admirable dans un groupe ou même au journal télévisé... L'autre jour, sur France 2. on interrogeait un jeune type, un petit anneau à l'oreille, qui vendait le journal *Macadam* à la gare du Nord. Le journaliste lui demande si le fait de fabriquer ce journal rend un peu une dignité à ceux qui l'ont perdue. Le jeune lui répond : « La dignité nous appartient, elle fait partie de nous, on ne la perd jamais ; ce qu'il faut, c'est la respecter et essayer de respecter la dignité des autres. Je voudrais bien qu'on respecte ma dignité. » Je trouve sa réponse admirable. Lorsque j'entends des choses comme celles-là, je m'enflamme ! Heureux est-il de dire cela.

— *Celui qui interrogeait craignait sans doute de perdre sa propre dignité dans la même situation.*

— Dans l'Évangile, le centurion dont l'enfant est malade dit : « Ce n'est pas la peine que tu déplaces chez

moi toutes tes affaires, tu n'as qu'à dire une parole et ça suffira. » Et Jésus dit : « Ah, je n'ai jamais trouvé une foi si grande ! » Il y a souvent des petites paroles comme ça, qui me bouleversent...

— *Ta foi t'a sauvé ! » dit souvent Jésus. Comme s'il expliquait le miracle : « Non pas moi, mais ta foi. L'enseignement est en toi. Regarde en toi ce qui s'est passé ! » Il rend la responsabilité du bien à son interlocuteur.*

— Il fait confiance aux gens.

— *Quelle est la nature de Dieu ? De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ?*

— Pour moi, c'est la proximité. Dieu est vivant, proche de nous sur nos chemins, là où on ne l'attend pas. Il nous surprend mais ne s'impose pas. Il est discret.

Pour nous, c'est le chemin d'Emmaüs<sup>36</sup> : Jésus est là sur la route avec tout le monde, dans la foule, sans que rien ne le distingue. Et puis, de temps en temps, on a le cœur brûlant, on se dit : « Au fond. Dieu était là, mais on ne le savait pas ! » On le voit toujours à travers des médiations, des visages, des paroles, des signes. Dieu n'est jamais en direct, c'est la loi de la médiation. Il est là à travers les frères humains qui sont les signes vivants de sa présence, des petites lumières. C'est ainsi que l'on fait sa route.

— *Vous dites que Dieu est discret. On nous a souvent dit qu'il est puissant. Je ne sais pas si Dieu est puissant mais je sais qu'il y a beaucoup de souffrance*

---

<sup>36</sup> Luc 24, 13

*dans le monde. Que ce soit à Sarajevo, à Auschwitz, ou dans les rues de Paris et d'Evreux, dans les milliers de drames humains, Dieu ne montre-t-il pas qu'il ne peut pas choisir entre le bourreau et la victime, entre le juste et l'injuste ?*

— Je suis comme vous, je n'aime pas cette expression « tout-puissant ». A la messe on dit que « Dieu est tout-puissant ». Je change souvent, je dis : « Dieu est tout-puissant par amour. » Pour moi, Dieu est amour. En ce sens il n'est pas puissant. Il a même une certaine fragilité. On n'impose pas l'amour. On ne commande pas l'amour. Celui qui aime n'impose pas. Dieu ne peut pas faire qu'on l'aime si on ne le veut pas. Il respecte la liberté. Jésus dit dans l'Évangile : « Si quelqu'un m'aime, écoute ma parole et désire me suivre, il prend le risque de ne pas être reçu » — et, de fait, lui n'a pas été reçu. Dieu a donc un visage de l'humilité. Non seulement il ne s'impose pas, mais il est fragile.

(Mgr Gaillot, dans un geste, mime alors l'impuissance de Dieu.)

— Dans son Église, il nous laisse faire. Il nous laisse faire nos expériences et même des bêtises. Nous sommes comme nous sommes. Et c'est beau. Et pour la misère du monde, il faut peut-être ne s'en prendre qu'à nous. Dieu n'est pas celui qui va réparer nos insuffisances, qui va venir lorsque cela ne marche pas. Il nous fait confiance. C'est à nous de jouer. Si nous ne sommes pas capables de faire qu'il y ait plus de justice, pourquoi est-ce que Dieu la ferait pour nous ?

Lorsque quelque chose ne va pas dans le diocèse,

c'est toujours l'évêque, évidemment, qui en est le responsable ! Comme s'il fallait que quelqu'un porte le chapeau ! Tout ne dépend pas de l'évêque ! Et tout ne dépend pas de Dieu ! Mais je rouspète aussi ! Souvent je dispute le Seigneur : « Enfin, ce n'est pas possible, cette situation. Quand même, il pourrait faire quelque chose. Il pourrait bouger. » Je me prends à dire cela. Cela me fait du bien.

— *Nous devons quand même constater que le monde n'est pas un jardin de roses. Même le bonheur est fragile, toujours ponctué de souffrance. D'un point de vue théiste, quelle est la motivation de Dieu ? Pourquoi crée-t-il ce monde pétri de tant de souffrances ?*

— Je suis loin d'avoir des réponses à cela. Ce n'est pas parce que j'ai la foi que j'ai des réponses. Parfois, la foi me pose encore d'autres questions. Je crois que Dieu est vraiment amour, que « Dieu est le Dieu des vivants ». Cela n'explique pas, pour moi, le mal, qui est un mystère. Je ne m'explique pas tout. Certaines choses me révoltent. La mort d'un jeune, pour moi, est scandaleuse. Je mourrai sans doute sans comprendre.

(N'est-il pas trop confortable d'évacuer les questions sans réponses à si bon compte ! Plutôt que de reconsidérer ce que l'on pense de Dieu, on interrompt le questionnement avec le joker du mystère ! Soit le bien et le mal sont des catégories humaines totalement étrangères à Dieu. Soit Dieu, créateur de toute chose, est l'auteur du bien comme du mal. La théologie de Monseigneur Gaillot est classique, canonique même. Certaines religions

n'ont apparemment pas d'outils conceptuels pour aborder ces problèmes avec logique et sérénité. La souffrance et le mal ont posé problème à presque tous mes interlocuteurs. Il semble difficile de réconcilier l'idée d'un Dieu bon, créateur, omnipotent avec la cruauté du monde, la souffrance et l'injustice.)

— *La recherche de Dieu n'est-elle pas faite de questions ?*

— Je me sens environné de mystères, mais je fais confiance, comme un enfant. Le mal est un mystère pour moi.

(Pour ce livre, j'avais aussi rencontré Mgr Poulain qui évoqua le diable comme réponse à la souffrance et au mal : « Je crois qu'il y a, non pas des forces parallèles, mais comme une puissance du mal. L'homme ne peut pas tout seul inventer et faire le mal. C'est une échappatoire, bien sûr, pour esquiver le drame du cœur humain. *Diabolos* signifie diviseur. Je vois cela dans ma propre religion, dans mon propre ministère : une affaire marche bien et aussitôt il y a la zizanie, les prêtres se chamaillent, l'affaire Gaillot... Je me dis qu'il y a le diviseur par là. » Mais la perspective du diable rendait l'homme irresponsable... « Je suis bien d'accord pour dire qu'il ne faut pas que nous rejetions le mal sur un diable qui nous dispenserait de nous convertir, de nous questionner », poursuivit Mgr Poulain. « Mais c'est ce que je pense pour le moment. Je vais demain à Auschwitz,

ajouta-t-il. Si j'y vais, c'est que je pense que, comme chrétiens, nous ne sommes peut-être pas étrangers à cette affaire par l'enseignement qu'on a diffusé — les juifs déicides, etc. Nous avons créé ce climat qui a pu favoriser le drame de la shoah. » J'interroge Mgr Gaillot sur la connaissance de Dieu :)

— *Est-elle possible ?*

— J'espère bien !

— *Je pense à ce que Jésus dit dans l'Évangile de Jean : « Dieu (Elohim), nul ne l'a jamais vu. » Et dans le livre de l'Exode : « Nul ne peut me voir et vivre. »*

— Oui, mais on a vu Jésus-Christ. Connaître, en latin, c'est *cum nacere* ; cela veut dire « naître avec ». Cela signifie que quelque chose de nouveau se passe avec la rencontre de quelqu'un. Mais ce quelqu'un est toujours un mystère. Même lorsqu'on vit avec quelqu'un, il y a toujours quelque chose qui nous échappe. On n'arrive jamais à le connaître vraiment et donc, on connaît sans connaître vraiment. Je crois que Dieu se laisse connaître, se laisse découvrir. Mais il existe de nombreux chemins pour aller à Dieu : le chemin de la création, le chemin de la conscience, le chemin des 11ères, des autres, le chemin d'une religion révélée... et encore d'autres qui nous échappent. L'art, bien sûr, la musique, un paysage, la beauté. La beauté, pour moi, est un chemin. Nous avons tous nos chemins.

— *Pourrait-on dire que Dieu est connaissable dans une certaine pratique d'attention ? Une attention à la fois horizontale, sur le monde, et verticale, sur l'au-delà*

*du monde, de la perception, du jugement, de l'appropriation subjective...*

— Je crois que cela dépend aussi un peu d'une disposition du coeur, d'une attitude, de sa quête de Dieu. Il faut accepter de chercher, de se mettre en route, un peu comme les juifs. « Celui qui cherche trouvera, à celui qui frappe, on ouvrira. » Je suis frappé de voir que quand on cherche la lumière, on trouve quelque chose, on trouve une lumière. L'important, c'est d'être en chemin. Jésus dit : « Je suis le chemin. » Cela suppose qu'on se mette en route pour découvrir un peu, en sachant qu'il y aura toujours une part d'obscurité. En sachant que ce que l'on croit trouver, ce n'est pas encore ça. On croit que c'est la terre promise. Non, ce n'est pas la terre promise. On croyait connaître, ce n'est pas vrai. Il faut continuer à chercher. On connaît humblement. Et nul ne met jamais la main sur Dieu. Il est toujours autre.

(Je pose ma question autrement.)

*— Certains mystiques chrétiens et orientaux parlent de l'annihilation de l'ego comme chemin vers Dieu, ou encore du renoncement, du détachement. Il s'agit de développer une sorte de distance par rapport à ce que l'on croit être, par rapport au sentiment de sa propre importance.*

— Je pense qu'il est important de croire en soi, de croire en soi en ce sens de prendre conscience de ce que l'on est, assumer son corps, s'aimer soi-même — « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Il faut s'aimer ! Il faut se réconcilier avec soi-même, avec ses

blessures, avec son passé... avec son histoire.

— *Comment enseigne-t-on à s'aimer soi-même ?*

— Le meilleur moyen, c'est avoir la chance d'être près de gens qui s'aiment eux-mêmes, qui sont bien avec eux-mêmes. On dit souvent : « Je ne peux pas prendre de responsabilités, je n'ai pas confiance en moi. » Souvent des professeurs disent aux jeunes : « Vous n'avez pas confiance en vous, vous êtes incapable, vous ne ferez jamais rien. » Cette foi en soi n'est pas l'orgueil mais une qualité faite de toutes nos qualités.

— *Comment est-il possible d'insuffler cet élan à quelqu'un qui ne l'a pas ?*

— Cela ne s'enseigne pas dans les livres, c'est la chance d'une rencontre. Je vois des gens qui se transforment parce qu'ils connaissent quelqu'un qui fait que le meilleur qui est en eux peut sortir, par exemple à l'occasion d'un mariage. C'est la grâce d'une rencontre. Certains êtres sont la lumière qui nous donne envie de faire ce chemin. On peut devenir autre. Il faut trouver sur sa route quelqu'un qui vous comprenne, qui vous écoute, qui vous respecte et qui vous permette de voler de vos propres ailes.

J'ai la chance d'avoir connu des gens merveilleux qui m'ont donné confiance en moi-même, qui m'ont permis d'aller plus loin. Je leur dois tout. Sans eux, je ne serais pas ce que je suis.

— *On lit dans l'Évangile : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire. » Dieu choisirait celui-ci et pas celui-là. Pourquoi la grâce est-elle parcimonieuse ?*

— Dieu aime tout le monde, il ne fait exception de personne. Son amour est pour tous et donc, chacun peut avoir accès à l'essentiel. Nous sommes tous appelés à la sainteté. Nous avons l'amour de Dieu en nous. Nous avons tout.

Et puis il y a des responsabilités ou des fonctions. Il faut bien que Dieu choisisse quelques-uns qui prêcheront la parole aux autres. Mais s'il en choisit quelques-uns, ce n'est pas pour eux, mais pour les autres, pour le service des autres. Ils n'ont pas une plus grande sainteté que les autres. Je suis évêque. Être évêque, ce n'est pas être supérieur ou plus saint que les autres, mais servir les autres, afin que les autres deviennent vraiment eux-mêmes. Pour les catholiques, le baptême est le sacrement fondamental. On ne dépasse pas le baptême, au fond. Les uns se marient, les autres deviennent prêtres. Certains sont ceci, d'autres cela, mais ce sont des états de vie, des fonctions pour l'ensemble du corps. Donc, ce n'est pas au détriment des autres que nous sommes appelés. Nous sommes tous aimés, nous sommes... une variété dans le jardin.

(On pourrait aussi concevoir un monde « royaume de sacrificateurs » tel que Dieu le prophétise dans le livre de l'Exode, un monde où chaque homme serait son propre prêtre, où Dieu ne choisirait pas quelques-uns.)

— *Que cherchons-nous dans la religion ?*

— Pour moi, au début, c'était pour être comme Jésus, pour le suivre. J'étais séduit par la manière dont

Jésus a conduit sa vie, étonné par les choix qu'il faisait, par sa façon de franchir les barrières, par sa liberté surtout. Je trouvais qu'il avait du courage. Est-ce possible de vouloir mener une aventure pareille aujourd'hui ? Pour moi, la religion, c'est mener une aventure à la manière de Jésus.

Et je crois qu'en essayant de suivre Jésus, on se trouve soi-même. Jésus nous donne à nous-mêmes, à notre vérité, à notre liberté. Il ne nous appelle pas pour nous piéger, pour nous posséder ; il nous appelle pour qu'on soit des gens debout, pour qu'on soit éveillés à notre liberté, pour qu'on soit conscients, solidaires. Il nous met de la lumière dans les yeux. La religion devrait nous permettre de croire, non pas simplement en Dieu, mais en nous-mêmes. Nous donner à nous-mêmes, là est la gloire de Dieu. Que les gens soient vivants, c'est cela qui rend gloire à Dieu.

— *Lorsque vous parlez, de Dieu, est-ce du Père, ou de Jésus, le Fils ? Est-ce important finalement ?*

— A vrai dire, je n'aime pas tellement le mot Dieu. On met tellement de masques sur Dieu. Pour moi, le visage de Dieu, c'est celui de Jésus et Jésus est en communion avec le Père, il nous donne l'Esprit. C'est par lui qu'on va voir le Père. C'est par lui qu'on a l'Esprit saint. Pour moi, Dieu est un Dieu de relation.

— *Si Jésus est fils de Dieu, quel mérite a-t-il d'être un homme exceptionnel ? En tant que Dieu il est né plus proche que moi de l'idéal de perfection, plus proche de l'absolu... Mais, si c'est un homme comme les autres qui a fait ce que Jésus a fait, alors, comme dit Spinoza, « ce*

*qui est possible pour un, devient possible pour tous ». Jésus n'est-il pas plus exceptionnel et inspirant en tant qu'homme qu'en tant que fils de Dieu ? Cette qualité de fils est-elle tellement nécessaire ? Je pense aussi à cette phrase dans Luc : « Vous aussi serez les fils du Très-Haut. »*

— Dans l'Ancien Testament « fils de Dieu » était une expression assez courante. « Fils de Dieu », nous le sommes tous. Mais je crois que Jésus avait toute cette présence de Dieu, toute cette proximité du Père et un vrai amour pour l'humanité. Ce que j'admire en Jésus c'est précisément qu'il a vécu comme un homme. Il n'a pas été privilégié en ce sens qu'il a connu la détresse, l'épreuve, la contestation ; il a vécu l'abandon, la trahison, la souffrance. Je trouve très beau qu'il soit soumis, lui aussi, à toutes les formes de tentation qu'un homme puisse connaître par rapport au pouvoir, à l'avenir. Ce n'est pas quelqu'un qui passe au-dessus des nuages.

A mon avis, il faut se débarrasser de cette image d'Epinal où Jésus sait tout à l'avance, où les chemins sont cloutés. Qu'en savons-nous ? Ce n'est pas vrai. Il a tracé sa route, il a cherché et découvert sa mission, prenant conscience d'un certain nombre de réalités. Il a choisi les apôtres, y compris Judas. Il a appris grâce à eux, j'en suis certain. Il s'est laissé former par les gens. Il a reçu de cette femme cananéenne : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël », lui dit-il et elle lui répond : « Les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leur maître. » Quand Jean-Baptiste est mort, il dit : « Au fond, le sort de Jean-Baptiste, ce sera le mien. Les prophètes, c'est comme ça. Et je n'en ai plus pour longtemps. »

(Cette idée d'un Jésus qui ne savait pas, et ne le saurait peut-être jamais, s'il était messie, me séduisit. Elle rétablit la dimension de fils d'homme à celle de fils de Dieu. Mgr Gaillot caressait son anneau épiscopal en le faisant tourner autour de son doigt. Au moment où il prononçait ces paroles, il endurait déjà depuis longtemps les multiples reproches de sa hiérarchie. Peut-être disait-il que les prophètes ne savent pas toujours qu'ils sont prophètes, et que lui ne savait pas non plus qui il était.)

— *Le christianisme interprète la mort comme une malédiction. Adam a désobéi et Dieu l'a chassé du jardin d'Éden : « A la poussière tu retourneras. » La mort est-elle une malédiction ?*

— Dieu ne veut pas la mort. La mort est une conséquence de la vie. Celui qui est né est né mortel. C'est inscrit. C'est la loi de la nature. On naît, on grandit, on meurt. La mort est inscrite dans la vie.

— *Faut-il abandonner cette idée de malédiction de la Genèse ?*

— Oui, tout à fait. Il y a une autre mort : se couper de Dieu. On peut la connaître dans une rupture de relation ou quand on est coupé des autres. Certains vivent déjà la mort sans être morts.

(Avant notre rencontre, Mgr Gaillot avait célébré une messe de funérailles pour un jeune d'Évreux,

mort à dix-sept ans de leucémie. J'y ai assisté. Il a commencé l'oraison en ces termes : « Seigneur, nous ne comprenons pas ! » témoignant simplement de l'humilité de l'homme devant la mort et la souffrance.)

— *Le statut particulier de la mort des enfants m'a toujours choqué. Pourquoi la mort d'un adulte serait-elle moins scandaleuse ? Toute mort n'est-elle pas égale ?*

— Si quelqu'un meurt à quatre-vingt-dix ans, on se dit qu'il a fait son temps ! Lorsqu'on enterre un jeune de dix-sept ans comme aujourd'hui, on sent qu'on coupe une fleur qui est à peine mûrie, (c'est un peu cette frustration. Il est au printemps de la vie, il n'a pas encore eu le temps de faire son chemin. Pour les enfants, on dit : « A peine nés, ils n'ont pas eu le temps de vivre. Il n'a pas eu son compte. » Sinon, bien sûr, une mort est une mort. Chacun a son prix.

— *Celui qui est mort est peut-être en paix. Ce sont ceux qui restent qui n'ont pas eu leur compte. Nous confondons souvent la mort, le trépas et le deuil.*

— Oui. C'est sûr. C'est de notre côté, évidemment, qu'on dit ces choses. Il faut faire le deuil.

— *Comment voyez-vous le monde ?*

— Aujourd'hui nous avons une petite planète qui est belle. Mais elle est fragile. On en gaspille les ressources, on la saccage même. Nous sommes six milliards et demi d'habitants. Au siècle prochain, nous

serons peut-être dix milliards. La planète sera remplie.

Il y a un fossé grandissant entre des nantis et des pauvres. Et je ne supporte pas l'injustice. Pour moi, ce qui est insupportable, c'est ce fossé entre les gens : un petit nombre accapare les décisions, les richesses, le pouvoir de populations entières. Il se trouve que j'habite les pays riches. Mais j'ai conscience d'appartenir à un monde d'injustice, mené par l'argent. Le vrai temple de ce monde, c'est la Bourse. L'idole, le veau d'or, c'est le dieu-argent.

Je suis sensible aux drames du monde, à la barbarie du monde et, en même temps, à sa grandeur. L'humanité est capable du meilleur comme du pire. Il faut agir pour faire grandir la paix, la justice, la fraternité. Je sais que le monde est aimé par Dieu et que l'Esprit saint agit dans ce monde. Il ne laissera pas cette humanité.

— *Dieu est « un »... mais le monde est duel. Nous vivons dans une réalité duelle que nous pouvons réduire au bien et au mal, mais aussi à « moi » et « ce qui n'est pas moi ». L'« Un » peut-il faire quelque chose pour ce monde si différent de lui ?*

— Que le monde, la création, soient en dehors de Dieu, c'est peut-être notre représentation... J'aime bien le prologue de saint Jean : « En lui, tout a été créé, en lui nous avons la vie. » Dieu est aussi intime de tout. On s' imagine qu'il y a un créateur et qu'il fait ceci ou cela, mais, « en lui, nous avons la vie », l'être... C'est mystérieux, mais je l'imagine plus ainsi qu'en termes d'extériorité. Nous sommes dans la distance, dans l'extériorité, mais nous sommes en Dieu aussi.

(Pour Mgr Gaillot, Dieu est intime de l'homme. Il avait dit « Dieu est au fond de nous-mêmes » et « nous sommes en Dieu ». Ainsi l'homme était le « temple des temples », son cœur était la demeure de Dieu. Dieu était intérieur à l'homme et l'homme intérieur à Dieu et dans ce paradoxe du contenu contenant, rien n'était différent de Dieu.)

— *S'agit-il en quelque sorte de faire un passage, un exode, d'une attention au monde où « moi » de « cela » sont séparés, où Dieu est extérieur, à une autre attention où il n'y a plus de séparation, où tout est uni ?*

— Oui, où Dieu est tout dans tous. Enfin, on dira cela à la fin. Dieu sera tout dans tous.

— *Lorsqu'un fidèle vous pose une question, est-ce que vous entrez dans cette union ? Comment vient l'inspiration de la réponse ?*

— Quand on me pose une question, j'essaie d'être vrai. Si je ne sais pas, je le dis. Si je sens quelque chose je le dis. Parfois, une situation que j'ai vécue m'éclaire. Mais j'évite de répondre comme si j'avais la vérité ou la certitude. Répondre suppose de la modestie ou de l'humilité. On a des réponses provisoires, au fond. Nous sommes vraiment sûrs de peu de choses. Tout bouge et les gens voudraient des affirmations sur des tas de choses. Il faut accepter qu'on ne sache pas tout.

— *Nous sommes cinq cent mille à avoir acheté le Catéchisme de l'Église catholique où l'on trouve des réponses à tout !*

— Cela me fait penser aux monuments. On les visite, mais on n’y habite pas !

— *Mais l’Église nous demande d’obéir. Elle prétend nous dicter le juste et le vrai. Et nous menace pour cela de la colère ou du chagrin de Dieu. On fait tenir à Dieu des propos de gangster : « Obéissez, faites ce que je dis et tout se passera bien. » Et en même temps j’entends à la messe des affirmations telles que « nous sommes libres d’obéir ». Est-ce que je ne dois pas, en mon âme et conscience, chercher les réponses aux problèmes que la vie me pose ? En mon âme ,c’est-à-dire selon mon rapport à l’Un, dans un rapport d’union avec toni. Et en conscience, c’est-à-dire dans ma faculté de penser, de réfléchir, d’analyser, de pondérer. Comment voyez-vous cet écart entre la liberté et l’obéissance ?*

— Il s’agit d’être cohérent avec les convictions que l’on porte. Donc agir selon ses convictions et non selon ses intérêts. Il y a beaucoup de gens qui privilégient leurs intérêts à leurs convictions. « La vérité vous rendra libres », dit Jésus. Quand on trouve son chemin de la vérité, on devient libre. On ne l’est jamais totalement, mais enfin, on devient libre, libre pour aimer, libre pour servir. On devient libre en aidant les autres, dans la mesure où on aide les autres à se libérer, l’uni moi, l’obéissance n’est pas une obéissance-soumission, mais une obéissance de communion, de dialogue, de débat.

Ce qui est difficile, pour moi, c’est l’obéissance aux événements, aux circonstances de la vie. Cet enterrement que je viens de faire par exemple. Ne pas passer à côté des événements, ne pas biaiser, mais se les coltiner et être présent, parler s’il le faut, s’engager, aller sur le

terrain, c'est cela l'obéissance à la vie.

Cela signifie aussi être capable d'écouter le frère, les autres, les groupes... Il y a eu un synode dans le diocèse. Il y avait des tensions entre la Mission ouvrière, les familles et les Mouvements de spiritualité. Il faut accepter les débats, accepter de se rencontrer, dialoguer, s'expliquer. Ce n'est pas simple ! En tant qu'évêque, je dois écouter et tenir compte des gens qui n'ont pas la même sensibilité. Il y a eu un débat et il y a eu un certain consensus, donc, une certaine obéissance à la vérité qui se fait dans le dialogue, c'est-à-dire dans le dépassement des conflits. Pour moi l'obéissance, c'est essayer de grandir un peu dans la communion.

Sur les questions morales, effectivement, c'est notre conscience qui doit assumer les choix et personne d'autre. Aucune institution ne peut supplanter notre conscience qui est notre sanctuaire intime, le lieu de la décision, le lieu où l'on aime, le lieu d'où l'on regarde sa vie. Alors, nous avons le devoir, justement, d'éclairer notre conscience et, pour éclairer notre conscience, nous devons être à l'écoute des autres, nous devons aussi avoir les repères de la morale. Nous avons besoin de lois, mais, en dernier recours, c'est moi qui me décide, en tenant compte de ceci et de cela. Ce n'est pas si simple. Ce n'est pas si simple d'agir avec sa conscience. On ne s'en remet pas à ce qu'il faut faire, mais à ce qui est bien.

— *Nous avons des convictions et des intérêts contradictoires. Et souvent, nous accordons beaucoup plus de valeur à nos intérêts. Tout le monde sait qu'il faut aimer son prochain, mais si cela coûte trop de l'aider...*

— Beaucoup d'hommes et de femmes vivent selon

leurs intérêts, tant au plan financier que pour faire carrière, pour ménager des relations. S'ils vivent selon leurs intérêts, ils ne peuvent pas être libres.

— *On ménage ses intérêts parce qu'on a peur. Jésus dit : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent. » Il faut tout de même semer si on veut récolter.*

— Il y a quelques années, un prêtre du diocèse était dans le nord-est du Brésil où sévissait une grande sécheresse et la grande misère qui va avec. Les enfants n'avaient plus rien à manger et mouraient. Dans la petite paroisse où il s'était arrêté, le curé lui a demandé de présider et de faire l'homélie. Et il trouve ce passage que vous évoquez comme évangile de la messe de ce dimanche-là : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous aurez à manger demain, regardez les oiseaux... », cite Mgr Gaillot. Alors, il se dit : « Après tout ce que j'ai vu aujourd'hui, au milieu de cette misère, ou bien, je raconte ce que j'ai vu dans ma journée, ou bien, moi qui viens de France, je ne dis rien !... » Après quelques secondes de silence, un homme a levé le bras et a pris la parole, comme ça se fait souvent en Amérique latine. Il dit : « Je crois que ces paroles sont les plus vraies qui soient pour nous aujourd'hui : si ce soir, nous ne partageons pas le peu de chose qui nous reste, demain, nous ne serons plus des frères. Si nous le faisons, demain nous ne nous inquiéterons pas. Mais si nous ne partageons pas, demain nous ne serons plus des frères. Alors, je vous invite à revenir après la messe pour mettre en commun tout ce qui nous reste. » Et c'est ce qui a été fait. Je crois que Jésus nous invite à ne pas nous inquiéter inutilement, à ne pas cultiver l'angoisse de

préserver nos intérêts, le peu ou le beaucoup que nous avons. Ce qu'on partage, c'est ce qui sera décuplé. Ce qu'on garde dans ses mains, c'est ce qui sera perdu.

— *C'est une belle histoire ! Et c'est une belle coutume de laisser parler les fidèles pendant la messe.*

— Oui, ce serait si beau ! Et c'est dommage qu'on ne le fasse pas ! Le peuple de Dieu doit prendre la parole. Cela se fait un peu, maintenant, dans les paroisses. D'autant plus que, comme il y a peu de prêtres, souvent, les chrétiens se rassemblent le dimanche et font une assemblée dominicale, sans prêtre, et donc, ils prennent la parole. C'est ce qu'on appelle des partages d'Évangile. Il s'y passe des choses étonnantes !

(De sa voix douce, égale, hésitante, Mgr Gaillot ajoute :)

— Il faut voir la résonance de la parole de Dieu par exemple à l'hôpital psychiatrique. Un jour, on étudiait le passage où Jésus regarde les gens qui donnent au tronc. Il y a ceux qui mettent des gros billets et il voit une pauvre femme mettre toute sa petite monnaie<sup>2</sup>. Et Jésus dit : « Regardez cette pauvre femme, elle a mis l'essentiel, les autres, pas beaucoup ! » Et alors, Benoît reprend le terme « petite monnaie »<sup>37</sup> et il dit : « Eh bien, nous, à l'hôpital psychiatrique, on ne vaut rien ; pour tout le monde, nous sommes de la petite monnaie. Mais, heureusement, pour Jésus, on a du prix ! » C'est beau ! J'étais en admiration.

---

<sup>37</sup> Luc 21.1.

— *Depuis plusieurs années des sondages indiquent que beaucoup de Français se disent chrétiens, affirment croire en Dieu, mais peu acceptent l'autorité du pape et de la hiérarchie. L'institution pose problème.*

— Oui.

La réponse était courte. J'insistai.

— *Tout le monde s'accorde sur l'amour comme valeur essentielle, mais les règles de comportement dictées, imposées comme vérités — les Encycliques — font grincer.*

— Oui. On voit une rupture culturelle entre l'institution et ce que vivent les gens. Nous avons un trousseau de clés, mais ça n'ouvre plus les portes. Il ne suffit plus de répéter la doctrine. Le discours normatif est mort. Les situations sont nouvelles. Il faut chercher d'autres manières de répondre, et cesser de croire que l'Église catholique a d'avance la réponse à tout. D'autres réponses existent. D'autres Églises, d'autres religions ont aussi un chemin de vérité.

— *Comment voyez-vous le christianisme au troisième millénaire ? Je pense à cette lettre du Vatican annonçant, pour le jubilé de l'an 2000, une auto-critique de l'Église, une demande de pardon.*

— Oui, le Pape a dit qu'il faudra demander pardon. Pourquoi pas ? Ce qu'il faut, c'est que le pardon ne nous empêche pas de nous convertir maintenant. Il ne s'agit pas de poursuivre les mêmes erreurs, je suppose. L'Église catholique, ce n'est pas simplement le Pape et

les évêques. Ce sont les chrétiens qui forment le peuple de Dieu, ces communautés vivantes qui sont sur le terrain et qu'on oublie. L'Église n'est pas faite pour elle-même. Je crois qu'il y a beaucoup de choses qui vont se transformer dans l'institution. Il faudra apprendre la modestie.

Le dialogue interreligieux doit prendre une place importante à l'avenir. Il faut qu'on apprenne à s'estimer. Il faut cesser de croire qu'une religion connaît tout de Dieu. Les autres aussi ont quelque chose à dire. Nous avons besoin d'autres approches, d'une approche bouddhiste par exemple.

— *Demander pardon n'est rien s'il n'y a pas de contenu au pardon, c'est-à-dire un changement.*

— C'est cela. Il ne suffit pas de demander pardon. Il faut avoir cette volonté de changer et de cheminer modestement avec des hommes et des femmes d'aujourd'hui, sans prétendre avoir de toute façon la solution en poche.

Beaucoup de gestes de Rome me font souffrir, parce qu'ils donnent une mauvaise image de l'Église. Par exemple, la lettre de Rome sur l'interdiction de l'Eucharistie pour les divorcés-remariés. Je souffre de voir cela. Je ne sens pas le souffle de l'Évangile là-dedans. Où est le respect des gens qui souffrent ?

Je pense aussi au refus du Pape sur l'ordination des femmes-prêtres. On ne règle pas ce problème de façon autoritaire. Il devrait y avoir un débat, quand une question se pose, et ne pas avoir la prétention de posséder la vérité sur tout. Cette manière de fonctionner me fait souffrir, parce qu'elle discrédite l'Église.

Il faudrait ne faire l'amour qu'en vue d'avoir un

enfant, dans telle et telle condition. Sinon, c'est un péché. On jette de la suspicion sur l'amour, sur le plaisir. Alors que ce qui est essentiel, c'est la justice. Celui qui est premier, c'est le péché d'injustice. Il est bien plus important de parler des ventes d'armes que de s'occuper du préservatif. On ne fait pas parler l'Évangile, on l'enterre. Jésus ne parle pas beaucoup de la sexualité dans l'Évangile. Il parle surtout de l'argent et des richesses, de la fraternité, du pouvoir, de la mauvaise foi. Il parle du respect de l'autre. Et très peu des relations sexuelles. J'ai lu tout ce qui a été écrit sur la conférence du Caire sur la démographie. Je souffre de voir l'image que donne l'Église auprès de toutes les institutions internationales. C'est accablant sa manière d'interdire. On ne sait pas ce qui est mieux aujourd'hui.

Ce qui m'inquiète, pour le troisième millénaire, ce n'est pas l'Église, c'est l'humanité, l'avenir de l'humanité. L'important, c'est que toutes les Églises, les grandes religions, se tournent vers le chemin de la paix, de la justice, de la sauvegarde de la création, parce que cela concerne la famille humaine. Ce qui est premier, ce n'est pas le fonctionnement de l'Église et de son institution. Je ne suis pas créé par Dieu pour la survie de l'Église.

— Il y a un an ou deux, l'abbé Pierre disait dans une interview parue dans *Le Point* : « Je suis sûr que l'avenir de l'Église ne sera pas dans la continuité de ce qu'elle a été, de ce qu'elle est encore, dans les apparences et la richesse. [...] L'Église sera contrainte à être vraie, à être fidèle à la doctrine de l'Église<sup>38</sup>. »

— J'aime bien l'expression de l'abbé Pierre : « Être vrai. » En quoi notre Église est-elle crédible ? Une Église

---

<sup>38</sup> *Le Point*, 29 janvier 1994.

crédible est une Église qui essaie d'être vraie en toute situation. Par exemple, il y a des gens mal logés, des gens sans logis. Bientôt, nous serons en hiver. On va s'émouvoir, nous prononcerons quelques bonnes paroles... Mais nous pourrions nous demander si nous n'aurions pas quelques logements vides, quelques grands appartements, si nous avons des communautés presque vides, guère plus occupées que par quelques vieilles sœurs... Nous pourrions ouvrir les églises. Sommes-nous vrais ? Est-ce qu'habituellement, à tous les niveaux, nos actes suivent nos paroles ? Est-ce que notre réalité au quotidien traduit bien ce que nous enseignons ? Beaucoup de gens pensent que les voyages du Pape, le Vatican coûtent cher et donc que l'Église est riche. Même si, effectivement, on vit au-dessus de nos moyens, il y a les apparences. Alors, il faut peut-être en tirer des conséquences, ne pas vivre au-dessus de nos moyens. Pour que l'Église soit crédible, il faut que nous essayions d'être vrai. J'essaie de temps en temps de poser des questions, mais ça ne change pas beaucoup !

(Une organisation dont les membres sont nommés par un chef issu de son rang produit forcément un conservatisme implacable. Les médias, qui se nourrissent d'événements et de catastrophes, n'ont pas grand-chose à rapporter de neuf en ce qui concerne l'Église. Mais lorsqu'une brebis se sépare du troupeau, on ne voit plus qu'elle. Si Mgr Gaillot s'était seulement écarté de la rigueur officielle en matière de préservatif, les médias l'auraient fidèlement rapporté et sa hiérarchie aurait pudiquement détourné le regard. Mais il s'attaquait à la bonne conscience. Comme la paix une fois mise

en danger n'est plus la paix, la bonne conscience une fois dénoncée devient la mauvaise foi.

Mgr Gaillot croyait en l'idéal chrétien. Il voyait que l'Église n'était pas à la hauteur de cet idéal. Il le disait. Doit-on condamner un homme qui aspire à vivre son idéal au sein de l'organisation qui prêche cet idéal ? Un enseignement spirituel a-t-il de la valeur s'il n'est que théorique ? Les juges et les détracteurs de Mgr Gaillot ne s'accusent-ils pas en le sanctionnant ? L'Église a souvent fait des saints de ceux qui l'ont dépassée en piété, en charité, en intelligence de la foi afin que ces exceptions l'affranchissent de ses imperfections. Je pense à la déclaration de l'avocat du diable prônant la béatification de la future sainte Thérèse de Lisieux : « Si on ne la canonise pas tout de suite, il faudra la condamner comme hérétique. »

— *L'évêque n'a pas un si grand pouvoir, finalement !*

— Non. Il essaie de toucher un peu les cœurs, comme il peut.

— *A l'église, j'ai souvent l'impression que la parole du curé ne lui appartient pas. Il prêche pour son Eglise, rapporte les travaux du synode, les idées de la dernière Encyclique, transmet la ligne du « parti ». Je ne sens pas une parole personnelle. Un maître spirituel ne doit-il pas être l'exemple vivant de ce qu'il enseigne ?*

— Oui, là encore « être vrai », c'est ne pas être autre, que ce soit dans l'église ou comme ça, en conversation. Je pense à cet auteur breton, dont j'ai

oublié le nom. Il raconte, dans un de ses romans, qu'écoutant un prêtre faire l'homélie il s'interrogeait : « Est-ce bien lui qui parle ou bien est-ce qu'il dit ce qu'il faut dire sur Dieu ? » Aujourd'hui, il faut dire « je ». Qu'on soit prêtre, ou quelle que soit sa fonction, il faut dire le « je ». Si on répète le discours qu'on a déjà dit ou entendu, ce n'est pas la peine.

— *L'Église et une majorité de catholiques se disent de droite. Cette position politique n'est-elle pas en contradiction évidente avec le message du partage, de la charité, de l'amour des Évangiles... Le christianisme est-il de droite, de gauche ou d'ailleurs ?*

— Ce qui me soucie, c'est que les sondages révèlent que plus les gens sont pratiquants et plus ils sont conservateurs, plus ils sont « droite-droite ». Et en général les responsables d'Église sont de droite. On pense même que c'est normal. A Évreux, par exemple, assez souvent, le clergé est de droite. Je trouve que l'Évangile est révolutionnaire. Qu'en a-t-on fait ? On me dit que je manifeste toujours avec des gens de gauche. Pourquoi les gens de droite ne viennent-ils pas ?

(A Évreux la mairie était communiste. Le dernier bastion du conservatisme, de la légitimité bourgeoise et de la bonne conscience était l'évêché. S'ils perdaient ce bastion, les conservateurs perdaient le dernier levier local de pouvoir et avec lui leur légitimité historique et « naturelle ». Pour justifier la révocation de Mgr Gaillot, on a avancé que des paroissiens avaient écrit des lettres de protestation à Rome.)

— *L'amour du prochain... Lorsqu'on valorise la famille on établit une gradation dans l'amour du prochain. Et ainsi, le prochain n'est plus tout le monde. A la fin de la messe, on prie pour le Pape, l'évêque, l'assemblée des fidèles. Mon prochain est-ce le proche ou l'humanité tout entière sans distinction ?*

— Oui, c'est un peu le discours de Le Pen lorsqu'il dit qu'il aime bien les étrangers, mais quand ils sont chez eux. Alors la charité ce serait d'abord ma famille, ensuite, les neveux, et les nièces... La charité graduée n'est pas la manière de voir de Jésus dans l'Évangile. Quand on lui demande qui est son prochain, Jésus dit : « De qui me suis-je rendu proche ? De qui ai-je été le prochain ? » On ne sait pas à l'avance de qui on est le prochain. Quand je me lève le matin, je ne sais pas de qui je serai amené à être le prochain.

Je pense à la parabole du Bon Samaritain. Il y a ceux qui changent de trottoir, et il y a ceux qui répondent « présent », qui s'arrêtent, qui prennent soin des autres. Et ce ne sont pas les prêtres, ni les patentés de la charité.

— *Je pense aussi à cet interdit du divorce qui fait que, finalement, l'Eglise condamne (moralement) à rester ensemble des gens qui ne s'aiment plus. Est-ce le mariage ou l'amour la valeur importante ?*

— Bien sûr. Il faut le reconnaître, il y a de mauvais mariages. Les gens se marient trop vite, et se trompent pour de multiples raisons. C'est devenu une tradition de se marier à l'Église. L'Église donne trop vite le sacrement de mariage.

Il y a une histoire du mariage. Il est devenu un

sacrement au XIIe siècle, je crois. Avant, quand deux baptisés se mettaient ensemble, c'était le mariage. On ne passait pas à l'église.

Un dimanche, je suis allé dans un petit village du diocèse. Un couple de ce village m'avait écrit. Ils avaient à peu près quatre-vingts ans. Lui, s'est marié juste avant de partir à la guerre en 40 ou 41. Il a été fait prisonnier. Quand il est revenu, sa femme était partie avec un autre. Il avait vingt-cinq ans, marié, sans enfant. Il se remarie. Il est donc divorcé-remarié. Des prêtres lui avaient dit que divorcé-remarié il ne pouvait pas communier. Comme il est très catholique, et ne pouvant pas communier, il s'est toujours senti exclu de l'Église. Alors, il m'a écrit : « J'ai quatre-vingt-un ans. Avec mon épouse, nous allons à la messe. Depuis mon mariage, je n'ai jamais communié. Nous aimerions tant le faire. Est-ce que vous nous donnez l'autorisation de communier demain, quand vous célébrerez la messe ? » J'ai dû lui répondre : « Un évêque ne donne pas d'autorisation de communion au repas du Seigneur, c'est à vous qu'appartient la communion. Si j'ai un conseil à vous donner, n'hésitez pas. Le repas du Seigneur est pour vous, pour tous. Jésus dit : "Prenez et mangez-en tous." » Ils ont communié, ils étaient ravis !

Je trouve que nous sommes trop formalistes, et ainsi nous pénalisons les gens, nous leur imposons des fardeaux. Que dirait Jésus !

— *Deux phénomènes tissent l'actualité religieuse, le dialogue interreligieux et le « New Age », la grande ouverture et parfois le grand mélange...*

— Sans être compétent, je crois que cette conception planétaire, « sans frontière » de l'idée de

religion est intéressante. Les gens n'aiment pas tout ce qui est structuré et dans le « New Age » précisément, il n'y a pas beaucoup de structures, pas beaucoup de dogmes. Si j'ai bien compris, le « New Age » insiste sur l'expérience personnelle : on ne croit que ce qu'on sent intérieurement et respecte la croyance des autres. Le New Age joint le respect et la liberté. Il faut en tenir compte.

Si tant de gens vont dans des sectes, dans des nouveaux mouvements religieux, c'est peut-être parce que les Églises — et notre Église — n'ont pas un parcours de santé, ne donnent pas envie de croire et n'apparaissent pas comme des lieux de liberté. Si des gens sont attirés par les sectes, quelque chose ne va peut-être pas aux plans de la convivialité, de la fraternité, des sources de la foi de l'Église... Cela nous renvoie à la manière dont nous vivons l'Évangile. L'Église apparaît comme dogmatique, avec des structures fortes et on se dit qu'on ne sera plus libre une fois qu'on y entre. Alors, les gens vont ailleurs ! A mon avis, il s'agit moins de combattre les sectes ou le New Age, que de s'interroger : « Comment vivons-nous ? De quoi sommes-nous capables ? Est-ce qu'on peut oser dire : "Venez et voyez." »

(Il faisait nuit lorsque je sortis de l'évêché. Mgr Gaillot n'avait pas réponse à tout. Mais il le reconnaissait. Cette modestie faisait de sa religion un lieu de rencontre et de recherche. « On ne met jamais la main sur Dieu. Il est toujours autre », a-t-il déclaré. Mais pour lui, justement, Dieu est l'autre, le frère humain. Les chemins de la rencontre de Dieu sont multiples : la religion, la conscience, mais

aussi l'art, la beauté, un paysage... La foi en Dieu se découvre à travers la foi en soi-même. Car de la foi en soi-même peut jaillir un être vrai. Voilà sa religion. Elle laissait sa place à l'expression de la liberté.

Je pris la route de Paris, l'autoroute, les phares, la vie du monde, encore bercé par sa voix si simple, et je me pris à penser que si c'était cela le catholicisme, je pourrais m'y convertir.

Dans une interview à *L'Actualité religieuse*, Fabien Ouaki, le président des magasins Tati, raconte que dans sa jeunesse, il avait un précepteur religieux, Joseph Sitruck, « un jeune homme formidable, qui m'a transmis la compréhension de la foi. Je pouvais lui poser toutes les questions qui me passaient par la tête. » Joseph Sitruck fut muté et un autre rabbin le remplaça. A cause des réponses de ce dernier, Fabien Ouaki avait « décroché de la religion ». Notre ouverture à la religion passe souvent par une rencontre, et notre rupture avec elle aussi. Et sans doute la religion est-elle moins une institution qu'une relation directe entre deux personnes.

Deux mois après notre entrevue, Mgr Gaillot devenait évêque de Partenia. Vingt mille personnes se réunirent pour protester contre ce diktat, quarante mille lettres témoignèrent leur soutien à l'évêque d'Evreux. Une vaste majorité du clergé se rangera à ses côtés. Et je me souviendrai de ce verset de Matthieu où Jésus dit : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de ma croix, et qu'il me suive<sup>39</sup>. »)

---

<sup>39</sup> Matthieu 16, 24.

## Walli

*« Où que vous vous tourniez, là est la face de Dieu. Il est celui à qui rien ne ressemble. Dieu est le miroir dans lequel tu te vois toi-même, comme tu es Son miroir dans lequel Il contemple Ses noms. Or ceux-ci ne sont rien d'autre que Lui-même <sup>40</sup> »*

*Lorsque nous parlons de Dieu, soit nous répétons les données d'un système de croyances édifié par d'autres, soit nous évoquons notre expérience de quelque chose que nous appelons Dieu. Dans les deux cas il ne peut y avoir de réponse péremptoire, mais seulement une formulation intellectuelle, un rapport de séduction, ou un témoignage. Walli est un témoin.*

*Au commencement était le verbe... Walli aime les mots, il aime les gens, il aime... l'univers et surtout son créateur. Et comme aujourd'hui un certain islam n'hésite pas à assassiner ceux qui expriment leur bonheur simple de connaître Dieu, et qui désapprouvent ni la charia, ni le djihad, ni les fatouas<sup>41</sup>, mon interlocuteur n'apparaîtra que sous un prénom... Il est originaire de Syrie, un pays où cohabitent pacifiquement plus de dix-huit religions. Cependant, la*

---

<sup>40</sup> Coran 2, 115: Coran 42, 9 ; puis Ibn "Arabî, la sagesse des prophètes.

<sup>41</sup> Charia. la loi ; djihad. la guerre sainte ; fatoua, condamnation lancée par un imam.

*tolérance religieuse n'est pas synonyme de démocratie. Il a choisi la liberté. Il vit en France depuis plus de dix ans.*

*Walli est professeur de littérature dans un lycée privé. Il a la cinquantaine. De taille moyenne, mais corpulent, costaud. La peau claire, le visage carré, la moustache épaisse, les cheveux gris, taillés très courts. Le regard mûr, profond. Ses yeux sombres me donnaient à la fois une impression de tristesse et de langueur amoureuse. De sa voix, dans son élocution, émanait cette même empreinte ambiguë de douceur extrême ou de mélancolie. C'est un homme modeste, fluide, un peu retiré en lui-même, si calme, si délicat que j'avais l'impression qu'une exclamation de ma part le bousculerait.*

*De temps en temps, il ouvrait son Coran pour y chercher un verset. Il le lisait à une certaine distance, d'abord en arabe. Puis il le traduisait avec minutie, soupesant certains mots à haute voix, pétrissant leur son pour en évaluer le contenu, écouter leur origine, entendre leurs sens. Avec lui, j'ai découvert la grande proximité de l'arabe classique et de l'hébreu biblique.*

*Ce qui était frappant dans son appartement, c'était l'ordre. Tout était impeccablement rangé. Il était comme inhabité, lisse. Il y avait très peu d'objets et rien ne dépassait. Une petite bibliothèque pleine de livres sagement classés. Une lumière trop vive éclaboussait les murs blancs sans décoration. On eût dit le studio d'un étudiant venu avec le strict minimum et toujours prêt à repartir.*

*Je l'ai rencontré chez un ami qui nous invita à dîner pour nous présenter l'un à l'autre. Nous nous sommes revus plus tard.*

— Je suis de toutes les religions et sans religion dans le sens dogmatique. Sans église ou temple ou mosquée. Le temple, c'est l'homme. Le temple, c'est le Verbe de Dieu sur terre, parce qu'« Au commencement est le Verbe ». Le Verbe créateur descendu sur terre, c'est la parole des prophètes, le corps de Jésus si tu veux, et le corps de tous les hommes qui sont dans cette recherche.

*Son tutoiement est instantané.*

— *Qu'est-ce que le soufisme ?*

— Un jour, dans une conférence, un monsieur très compétent en la matière parlait de l'islam. On lui a posé la question : « Quel est l'apport du soufisme à l'islam ? » Il a répondu : « C'était un courant minoritaire... » Toutes les réformes, même religieuses, étaient, à l'origine, initiées par des « minoritaires » ! Les prophètes étaient très minoritaires, ils étaient même seuls ! Toutes les réformes, même politiques, sont nées d'un petit groupe, ou même d'une seule personne.

Donc, pour répondre à ta question, je dirais que les soufis sont des gens qui ont voulu regarder derrière les mots pour aller plus loin dans la recherche, l'analyse et l'approfondissement de tous les versets, les *ayats* en arabe, les signes, les signes de Dieu. Dieu nous donne des signes, que signifient-ils ? C'est à nous de voir ce qu'il y a derrière.

Jadis, dans mon domaine, la pédagogie, on enseignait la réponse. Aujourd'hui, celle-ci doit être « méritée ». De même, Dieu a donné des signes, mais leur sens doit être « mérité », recherché. Je ne parle pas seulement des soufis de l'islam, mais des mystiques de partout. Ces « courants » ont voulu voir plus loin. Le soufi se définit par cette recherche. Il ne prétend pas dire le sens, mais le chercher. Et surtout ne pas le limiter à un dogme. Nous n'aimons pas prêcher pour une chapelle.

Les soufis ont étudié plusieurs religions. Ils ont aperçu leur unité, et ainsi, ils se sont aperçus que

personne n'est l'ennemi de personne, et moins encore à cause de la religion. C'est tout le contraire. En cherchant dans sa religion ce qui rejoint ma recherche, je fais de l'autre mon compagnon.

Si ces courants soufis n'avaient pas partout été persécutés par les majorités politiques et religieuses, si ces majorités ne les avaient pas bâillonnés, on n'en serait jamais arrivés à dire que le juif est l'ennemi du musulman, le musulman ennemi du chrétien, le chrétien ennemi du juif et du musulman... On aurait vu que tous les chemins peuvent nous amener au même point d'origine. Le soufisme, c'est voir la passion et l'étincelle de Dieu chez l'autre, et le lui dire.

Enfin, le soufisme est né au sein de petits groupes d'individus. Il favorise la recherche de l'individu, dans le sens du respect de l'humain, et de sa liberté d'explorer.

— *Vous ne cherchez pas à changer le monde, mais d'abord à vous transformer vous-même, pour aller vers la « proximité »...*

— Tout à fait ! C'est cela le soufisme, pour moi.

Bien sûr, il y a des courants soufis qui ont été au service du pouvoir. On a vu des soufis, par exemple, danser autour de sultans. Mais c'est le risque. Comme chez les dogmatiques, il y a le Christ et l'antéChrist. Les soufis ont leurs faux soufis, les anti-mystiques en quelque sorte.

(Inévitablement la conversation dérive sur la métaphysique...)

— *Au commencement...*

— Le Verbe créateur est au début. Même dans l'Ancien Testament. « *Barachit Bara Elohim* » : c'est Elohim qui a créé, *baraa*. *Bara* est un verbe réservé à Elohim ou à Allah dont on dit qu'il est *Al bari*, le créateur en arabe. Ce créateur crée, mais pas à partir du néant. Avant le commencement, il y a le Suprême, le Sens. *Bara Elohim* : Elohim a créé. *Bara*, c'est inventer quelque chose par le mot, par le verbe, *el kalima*. *Kilim* en arabe signifie la blessure. Elohim crée avec le mot en coupant, en blessant.

— « *Kilim* » en hébreu, c'est aussi le récipient dans lequel on versait le sacrifice.

— C'est cela ! Elohim crée en sacrifiant. On se pose la question : « Pourquoi ne sommes-nous pas parfaits, puisque c'est le Parfait qui nous a créés ? » Non, c'est Elohim qui nous a créés, pas « YHVH », pas le Sens. Elohim était le *Kalima Bari*, le Verbe créer.

— *Quel est le lien entre le verbe de Dieu et le verbe de l'homme ?*

— Dans l'islam, le prophète Mohammed, que son nom soit béni — quand même ! ajoute mon interlocuteur avec le souci de témoigner sa reconnaissance et son affection pour le Prophète —, dit : « Celui qui se donne dans l'amour de Dieu, Dieu devient sa langue, ses yeux et sa main. » Notre verbe n'est que le reflet du Verbe de Dieu, mais s'il va dans le même sens que ce Verbe sublime, ils se rapprochent.

Le Prophète dit aussi : « Toute la création est la famille de Dieu ; celui qui est le plus aimé d'Allah est celui qui fait le plus de bien à sa famille. » Il n'a pas dit

« le musulman est le plus aimé », il a dit : « Celui qui », c'est-à-dire tous ceux que le Verbe a créés.

(Walli se réfère au Coran, aux Evangiles aussi bien qu'à la Torah. Cette liberté me plaît. Walli n'approuverait certainement pas d'être catalogué musulman. Il se réfère aux religions qu'il connaît sans les marquer d'une préférence, les utilisant pour caresser ce qu'il appelle le Sens.)

— *Que représente Elohim par rapport au Sens ?*

— Le Verbe c'est Élohim. Le Sens, c'est YHVH. « Au début était le Verbe. » Si tu places le Sens, « YHVH », comme début, alors il y a fin. Comment veux-tu limiter par le temps, celui qui a créé le temps ? On ne peut pas dire qu'il a un début et une fin, parce que c'est lui, « le début et la fin ». En fait, il n'est ni début ni fin.

— *On ne peut pas limiter l'infini...*

— Tu ne peux pas limiter dans ton temps à toi, celui qui a créé le temps, qui t'a fait concevoir l'idée du temps !

— *Qui est ce Dieu ?*

— Nous ne nous permettons pas de le mettre dans les mots, parce qu'on ne peut pas définir par les mots celui qui a créé les mots. Il est dit dans le Coran à propos de Dieu : « Ce ne sont que des mots que vous utilisez. »

— *Y aurait-il une limite à la recherche ?*

— Non les limites de l'impuissance, mais celles de

la connaissance. Est-ce que tu peux délimiter toutes les connaissances humaines ? A plusieurs époques de l'histoire, l'homme a cru avoir tout compris, et il a découvert plus tard qu'il s'était trompé. Si la connaissance terrestre n'est pas arrivée à ses limites, comment arriver à la connaissance de celui qui a créé la connaissance, et qui nous a donné la possibilité de cette connaissance ?

Nos limites ne sont pas celles de l'impuissant qui a peur du Suprême, mais les limites de l'humain. Je n'ai pas peur. Je le connais, je le vois. Après, peut-être me donnera-t-il un autre langage apte à le définir, à mon nouveau stade.

L'homme, devenu très orgueilleux, veut soumettre son Dieu à son propre langage, le définir, le limiter à ses propres moyens. Tu ne peux pas limiter à tes moyens celui qui t'a donné la possibilité d'avoir ces moyens. Pour nous, c'est inconcevable. C'est pourquoi, là, à ce stade humain, je ne peux rien dire.

(Nous pouvons raisonner autrement. Celui qui a créé les mots ne l'a-t-il pas fait justement pour que les mots le pensent ? Et comme les mots ne pensent pas seuls, celui qui me donne la capacité de réfléchir m'interdirait-il de réfléchir sur lui ? Selon le Coran, Allah enseigne à Adam la science des noms. Cette science, qui lui vient de Dieu, est-elle impuissante ? Le Sens ne cherche-t-il pas à s'exprimer par le verbe ? Si un don n'est pas suivi par la possession et l'appropriation, est-ce bien un don ? Comme le verbe m'habite, j'habite le verbe. L'homme aussi est créateur : il crée de la conscience.

De même, si penser Dieu est sacrilège, ne pas le penser pourrait l'être aussi. La modestie du disciple de Dieu et une sorte de scrupuleuse fidélité engendrent une relation qui peut être faussée avec le « maître spirituel de l'univers ». Le Coran et les livres de toutes les traditions ne révèlent-ils pas Dieu pour me permettre d'alimenter ma pensée sur Dieu ? Dès lors une préoccupation colorera certaines des questions contenues dans ce livre : Pourquoi croire que Dieu crée du moins bien que lui ? Pourquoi dévaloriser l'homme pour valoriser une idée de Dieu ? Le rabbin Daniel Farhi dira plus loin que « l'homme est l'associé de Dieu ». Et il ajoutera : « Un associé apporte quelque chose. » Cette approche permet de trouver une justification théologique à la création.

Toutes les religions situent Dieu dans l'innommable, l'insondable, l'illimité, pas nécessairement pour que nous nous abstenions de le penser, mais pour que nous évitions de croire ce que nous en pensons.)

— *Quelle est la place de l'homme, dans cette histoire ?*

— *Hadith Tutsi* (les traditions sacrées, la parole de Dieu révélée au prophète) dit : « J'étais un trésor caché. J'ai voulu, j'ai aimé être connu. J'ai fait créer les créatures pour qu'ils me connaissent. » Cette connaissance, c'est Dieu Lui-même qui la veut. Il a dit « pour qu'ils me connaissent » et il a ajouté autre chose : « C'est par moi qu'ils me connaissent. » Là est la recherche ! Quand tu arrives vraiment à être dans cette

passion de recherche, il se révèle à toi. Et tu vas le connaître et tu vas le « voir ». L'homme est dans cette mission de connaissance et de recherche.

Dans cette recherche personnelle le Suprême nous aide. Bien sûr, c'est lui qui se fait connaître quand il sent que l'on est dans cette « *al walh 'ân* », cette passion de recherche. Dans *al walah* ' en arabe je trouve les mêmes racines que dans *llah* et *Allah*. *Walh'ân*, c'est la passion. Peut-être que j'invente cette racine, mais elle nous montre la proximité de la passion de la recherche et du Suprême. Le chercheur va vers le Sens pour que le Suprême l'aide et l'attire vers lui. Donc, lorsque le Suprême sent cette passion, il est là pour nous tendre la main, il se révèle, il nous montre son visage. C'est dommage qu'on ait perdu cette passion de recherche dans l'islam «traditionnel ».

On se perd lorsqu'on pense le connaître par sa création. Je ne peux pas connaître Monsieur Citroën par la voiture qu'il a fabriquée ou qu'il a conçue. Je peux dire : « elle marche très bien cette bagnole ! » Mais est-ce que j'ai connu Monsieur Citroën ?

— *Dieu crée-t-il pour se connaître ?*

— Pas dans ce sens-là. Si tu as un trésor, que fais-tu ? Tu le donnes autour de toi, et cela te fait plaisir de voir les autres avoir du plaisir. C'est dans ce sens qu'« il a créé les créatures pour se connaître ». Dieu a voulu que ses créatures connaissent le plaisir du savoir et de la connaissance. Ce plaisir du savoir et de la connaissance vient par sa grâce et il est sa grâce ! Mais lui n'en a pas besoin. Il n'a pas besoin d'être connu parce qu'il est la connaissance.

Comme nous l'avons dit, l'homme est arrivé à un

stade d'orgueil matérialiste dans lequel il se croit puissant et il exige tout. « Pourquoi Dieu ne se montre-t-il pas ? Montre-toi ! » Qu'il se montre, cela se mérite par la recherche.

— *Pour éviter de personnaliser Dieu, les hindous disent de Brahman, l'Absolu, qu'il est « Cela ».*

— Mais en hébreu aussi on dit *Yahwâ*, dont l'une des significations possibles, selon Chouraqui, est « Lui, cela, celui-là ». En arabe, *Yahwâ*, c'est la troisième personne du masculin singulier : il, lui. En traduction on l'écrit avec un L majuscule, mais ça ne veut rien dire. Nos langues occidentales ne sont pas très adaptées à ces subtilités. Ainsi, pour parler de Dieu on dit Seigneur, comme pour nos seigneurs féodaux, et, en anglais, on dit « Lord ». C'est quelque chose d'inconcevable, pour un sémite, de dire Seigneur !

— *On ne peut décrire Dieu mais on peut le connaître ?*

— Oui. On peut le connaître. Je le connais, je le vois. Je t'assure que je le vois, insiste Walli avec cependant une immense humilité, affirmant et en même temps minimisant sa déclaration.

— *Dans leurs œuvres, les saints soufis « soupirent » vers Dieu. Leur quête de Dieu semble contenir une grande part de souffrance, la souffrance de la séparation.*

— Absolument ! Parce qu'avec nos limites, on ne peut pas y arriver. Même le prophète Mohammed, qui était en son temps le deuxième dans le rang, qui était le

*kalima*, le Verbe, n'est pas arrivé jusqu'à la Lumière. On lui a posé la question après son « voyage nocturne<sup>42</sup> », quand il est monté au ciel : « Est-ce que tu as vu Dieu ? » Il a dit : « Lumière ! Comment est-ce que je peux le voir ? » Bien sûr nous prenons cette histoire symboliquement, mais symbole ne signifie pas non-réalité. Tout est symbole.

De même, lorsqu'il était le Verbe, Moïse a vu un feu. Est-ce qu'il a vraiment vu le Suprême ? Bien sûr que non. Je ne peux pas voir longtemps le disque du soleil, non parce que le soleil n'existe pas, mais parce que mes yeux ne supportent pas cette lumière. Je ne peux pas rester dans la présence de Dieu parce que je ne le supporte pas. « Mais montre-moi ton visage ! » Le Verbe n'est pas arrivé à voir, à concevoir, à dire le Sens.

Le soufi est passionné par cette recherche, par cette connaissance, par cette lumière, dont il a vu peut-être un rayon. Il veut en voir un deuxième, peut-être un troisième. C'est cela la souffrance de la séparation ! Tu sais qu'il est là, tu l'as vu ! Mais tu ne peux pas vraiment le saisir.

A notre échelle humaine, imagine l'amour d'un homme pour une femme. L'un dit à l'autre : « Mais laisse-moi te regarder dans les yeux, laisse-moi me baigner dans ton regard, laisse-moi te voir encore, cela ne me suffit pas. » Il sait pourtant qu'un moment est identique à l'autre, qu'il va toujours voir les mêmes yeux, mais ce sont les yeux de l'amour, et il veut les regarder sans fin. Alors, imagine un soufi qui a passé toute sa vie dans cette passion et dans cet amour. Il arrive à un stade où la lumière arrive ! Et il ne veut pas la quitter un seul instant. Et lorsqu'il la quitte, il éprouve la souffrance de

---

<sup>42</sup> Coran, livre 17. le voyage nocturne.

la séparation. Il est dans cette passion, dans cette *walh'ân*.

C'est cela ce que tu appelles le soupir du soufi. Il s'est révélé à lui, mais il veut encore et encore et encore. Il sait qu'il est là, il l'a vu. Et moi aussi qui l'ai vu, je veux encore, encore et encore de sa lumière.

L'autre jour à la télévision, j'ai vu l'abbé Pierre, qui regardait la tombe qu'il s'est préparée. Il a dit : « Oui, j'ai hâte ! » Comme quelqu'un qui est amoureux. Et moi, je dis la même chose : j'ai hâte !

Je me rappelle souvent mon père lorsqu'il était sur son « matelas de mort », comme on disait. J'étais avec mes frères. Nous pleurions et lui nous regardait, souriant : « Mais non, réjouissez-vous ! Parce que je vous assure que moi, je suis content ! » Et bien sûr, nous comprenions sa joie. Elle était faite du plaisir de la rencontre ! Qu'il ait tort, qu'il ait raison, je n'entre pas dans ce débat. Il a passé toute sa vie dans cette passion et il était sûr. Il est mort souriant... Comme on dit en français, il dansait de joie ! C'est cela *al walh'ân*, la passion.

— *Même des croyants fervents ne demandent pas à Dieu de les faire mourir. A Dieu, on demande : « Guéris mon cancer, arrange tel contrat. » On demande des choses qui concernent la vie. On prie en fait qu'il maintienne la séparation.*

— On demande même que Dieu soit contre mon ennemi. « Détruis mon ennemi ! » Par orgueil, l'homme s'est toujours fabriqué un Dieu et en plus il y a cru ! Il croit en un Dieu qu'il a lui-même conçu.

— *Qu'est-ce que c'est que l'âme ?*

— Il y a plusieurs sens pour ce mot « âme ». *Ruah*, en hébreu, ou *Riéh*, en arabe, signifie « souffle ». Le Coran dit de ce souffle divin : « Allah fait de l’homme son lieutenant sur la terre » (Coran 2 : 27). « Il le forme et lui insuffle son souffle » (Coran 32 : 9). Nous sommes ce souffle, cette étincelle de lumière qui nous pousse à rejoindre la lumière originelle. Dieu a mis son âme en l’homme. L’homme est son temple, il n’y en a pas d’autre. Ce souffle, c’est aussi le Verbe.

Dans nos langues occidentales on dit parfois de quelqu’un : « il est sans âme » ou « il perd son âme ». Cela est vrai qu’on peut perdre son âme. On le dit aussi parmi les soufis. Si on s’égare au point où l’on ne cherche même plus le sens divin, on n’a plus d’âme. Perdre son âme, c’est perdre la mission de recherche et de connaissance et de retour à la lumière originelle. On peut perdre son âme sans mourir et on peut mourir sans perdre son âme. Mais perdre son âme, ce n’est pas la rendre. Rendre son âme c’est ramener cette étincelle de lumière à la lumière éternelle...

(Nous parlons de Mgr Gaillot et de l’Église autoritaire, mais aussi de l’anarchie qui prévaut lorsqu’il n’y a pas d’autorité. Dans l’islam n’importe quel imam peut lancer une *fatoua*, un édit, déclencher des massacres...)

— *Que représentent le fanatisme, l’intégrisme...*

— Chacun veut s’approprier Dieu. Si tu adores le même Dieu que moi, dans la même religion que moi, j’ai le droit de te tuer si tu ne le fais pas comme moi. Et si tu

n'adores pas le même Dieu que moi, j'ai le droit de te tuer parce que tu es l'ennemi de mon Dieu. Les fanatiques croient quelque chose et veulent que nous y croyions aussi, de la même manière qu'eux. Ils tuent au nom d'un Dieu infiniment bon et miséricordieux sans douter de la validité de leur acte. Ce sont des gens qui ne veulent pas réfléchir.

— *D'où vient ce besoin d'imposer à d'autres de croire comme soi. Quel est le danger...*

— Ils ont besoin d'une dictature de la pensée parce qu'ils ont peur de leur pensée. On leur a enseigné que Dieu est ceci et cela, et ils refusent de sortir de là. Ils ont peur de voir autre chose que ce qu'ils ont appris. Ils préfèrent être tranquilles. Alors, ils restent enfermés. Ils ne peuvent pas même concevoir la liberté de choix parce que cela remettrait tout en question pour eux.

Ils croient comme on leur a appris à croire. Ils ne savent pas qu'on peut faire autrement : plutôt que croire, connaître. Ils ne savent même pas ce qu'est la recherche de Dieu ; ils ne savent pas que la recherche conduit à la connaissance... Ainsi, ils ne cherchent pas à connaître Dieu ! Ils obéissent.

— *Il se trouve que le Dieu auquel on croit est aussi créateur des athées, des idolâtres et des blasphémateurs. « Ne fait-il pas briller le soleil sur les méchants et sur les bons ? », comme disent David et Jésus.*

— Absolument ! Mais la *fatoua* n'est pas seulement une tradition de l'islam. L'Église catholique nous a fait connaître l'Inquisition et les bûchers. Elle enseignait

aussi que celui qui n'est pas catholique n'est pas sauvé. J'ai des copains arméniens auxquels les curés ont dit de telles choses. Je ne sais pas s'ils ont encore cette audace aujourd'hui. C'est Jésus qui sauve, pas l'Église !

S'il a le pouvoir, le fanatisme persécute. Mais qu'il ait ou non le pouvoir, il infirme toujours les gens, les rend infirmes, les empêche de sortir du cloisonnement. Pourtant, au-delà de ce cloisonnement, il y a la beauté de la connaissance. Quand on connaît Dieu, et quand on le voit toujours, en permanence, il y a la joie... et une volonté d'amour pour l'autre.

Nos parents ont suivi telle ou telle religion, et nous en avons hérité. Je n'ai rien contre cette manière de se comporter si elle ne nous conduit pas à refuser les autres. Je ne peux pas concevoir un Dieu qui appelle à persécuter l'autre.

— *Pour sortir de l'enfermement, il faudrait pouvoir concevoir un doute. Le doute permet-il d'aller vers la connaissance ?*

— Les prophètes dérangent. Ils osaient introduire le doute dans la foi de leurs contemporains. On ne perturbe pas impunément l'ordre politico-religieux. Les hommes refusent de se mettre dans le doute, d'accepter le doute dans son sens positif, c'est-à-dire la question qui va me faire changer.

Il y a toujours des phases de doute au sens cartésien du mot, dans la recherche. Il nous pousse à chercher encore, à aller plus loin, à approfondir. Les dogmes, de n'importe quelle religion, font toujours dériver la recherche dans l'adhésion et obstruent le questionnement, la recherche.

On a persécuté les soufis parce qu'ils voulaient

semer ces germes de doutes. Tous ont dit : « Vous répétez votre Coran ou vos évangiles sans comprendre. Regardez ce qu'il y a derrière les mots ! » On les a considérés comme des perturbateurs. Il y a des milliers d'années que cela se passe ainsi ! La plupart des hommes n'arrivent pas au stade de chercher la connaissance.

— *Que dirais-tu à un athée, c'est-à-dire à quelqu'un qui refuse l'idée de Dieu ou ne s'y intéresse pas ?*

— C'est le Suprême, et lui seul, qui décide quand quelqu'un arrive au stade où l'étincelle pourra le rejoindre, l'illuminer... dit-il de sa voix douce, chaleureuse et parfois empreinte d'ardeur. Il est inutile d'entrer dans un débat de byzantin sur l'existence ou l'inexistence de Dieu. Cela ne mène à rien. Nous ne croyons pas à la prédestination. Nous sommes libres. Le Suprême sait où on va arriver, mais il n'intervient pas. Il nous donne la liberté totale. Tout ce qu'il fait est bien, « il n'y a pas de mal en lui », dit le Coran, parce qu'il est. Si j'ai quelque chose à dire à un athée, je peux lui demander s'il croit, par exemple, qu'il est bon d'aider les autres. L'athée peut être un humaniste.

(Que le Sens soit parfait était une hypothèse acceptable, mais depuis quelque temps, Walli attribuait un faire à Dieu, au Sens. « Tout ce qu'il fait est bien » : il le rendait personnel.)

— *Qu'est-ce qui anime la première curiosité spirituelle ?*

— L'étincelle est donnée à tout le monde. Mais, comme nous l'avons dit au début, si tu ne vois pas le soleil, ce n'est pas la faute du soleil, c'est à cause de tes yeux ! Le Suprême est partout, il n'est pas caché. « L'infirmité est en nous, pas en Lui », dit le Coran.

— *Pourquoi sommes-nous donc « infirmes » ?*

— A cause de nos passions déviées. Nous n'avons pas bien compris l'étincelle divine qui est en nous. Nos « déviations » nous éloignent, mais ça ne veut pas dire qu'on est déjà damné ou condamné. Parce que sa générosité ou sa clémence nous donneront encore et encore l'occasion de nous approcher.

Il y a de très beaux poèmes dans ce sens... « Pourquoi as-tu levé tous les voiles ? Je ne peux pas voir ta lumière comme cela ; laisse quand même un petit voile<sup>43</sup>... » Même pour Moïse, Mohammed, Abraham, qui étaient le Verbe-même, il y avait un voile. Mais c'est à partir de ces voiles qu'ils sont arrivés à s'approcher.

— *Que dirais-tu de ta relation personnelle avec Dieu ?*

— Cette relation personnelle est cette relation de recherche. Et ma recherche c'est l'amour à tout le monde.

On nous reproche de ne pas faire de prière... — « Nous », ce sont les soufis, ce sont tous ceux qui cherchent, ce sont ceux qui n'ont pas de religion mais qui sont un temple de Dieu. On nous reproche de ne pas aller à l'église ou au temple ou à la mosquée faire les gestes. Pour moi l'amour du monde entier est la prière.

---

<sup>43</sup> Al Makzoun.

Je suis toujours en état de prière, en relation. Le mot *salât*, prière en arabe, vient de *silah*, relation.

Je suis toujours dans cette recherche, dans ce sens de relation, de prière. En te regardant et en te parlant en ce moment même j'essaie de voir le sens et l'essence des choses, de voir ce qu'il y a de divin en toi. Et si je peux contribuer à ce que ce divin se joigne au mien et qu'on aille ensemble dans un chemin vers le Suprême, ce sera une prière. Ma relation avec Dieu est ainsi. Ma relation avec Dieu, c'est ma relation avec toi. Avec toi, comme homme. C'est cela, ma prière, mon pèlerinage, mon *Zakât*...

— *Ma dîme, ma charité...*

— Non, *Zakât* est très mal traduit, ce n'est pas charité. Cela signifie « purifier », « purifier son argent ». Comment purifie-t-on son argent ? En le partageant avec l'autre, parce que de toute façon, c'est Dieu qui te l'a donné ! Et ce n'est pas toi qui le donnes, c'est Dieu. Dieu te permet d'entrer en relation, dans cette relation d'amour, dans cette relation de purification par le don, dans cette prière.

Tu ne peux pas parler de relation avec Dieu dans l'hypocrisie ou l'aveuglement de l'indifférence. On peut passer sa journée à la mosquée ou à l'église, on peut faire le pèlerinage à La Mecque, à Jérusalem, à Rome... même à Lourdes, partout où les gens croient aller se purifier, mais hier encore on frappait un fils, un voisin crevait et on n'est pas allé l'aider, le soulager ! Quelle purification as-tu accomplie, si tu crois t'être purifié devant une pierre alors que tu laisses l'autre crever dans sa solitude ? Est-ce cela la relation à Dieu ? Quel Dieu ! Ma relation avec Dieu, c'est ma relation avec toi,

humain. Et si je n'ai pas de relation avec toi, l'humain, je ne peux pas avoir une relation avec le Suprême. La prière et le pèlerinage, c'est aller vers ton frère et lui demander s'il a besoin de quelque chose.

(Cet homme déraciné parlait-il aussi de lui, de sa solitude ? Ce qu'il disait était sans doute autant un appel qu'un rappel, un pèlerinage personnel au sein de ses propres racines, racines qu'il porte en lui à travers sa nostalgie et sa passion pour l'amour.)

— Par exemple, j'ai vu à la télé des gens sortant de l'église Saint-Germain-des-Prés bousculer un Noir parce qu'il faisait le Père Noël. On lui a dit : « Ah ! non, mais vous n'avez pas le droit, Monsieur, parce que le Père Noël, c'est un Blanc ! » Est-ce cette relation avec Dieu que l'on trouve dans cette église ? S'ils sont contents comme ça, c'est leur droit, bien sûr. Quelqu'un a fait la messe pour eux. Ils croient s'être purifiés à l'église, mais ils en sortent et jettent un Noir parce que, soi-disant, le Père Noël n'était pas noir. Mais qui vous a dit que Dieu était blanc ?

(Bien qu'il ne le dît pas explicitement, Walli indiquait que nous avons tous notre propre vision du monde, des problèmes, des autres et que cette vision limitait l'ouverture de la spiritualité. Pour les religions monothéistes, l'homme fut conçu à l'image d'un Dieu sans image. Ainsi tout homme ressemble à Dieu. A cet effet, la controverse autour du suaire de Turin est cruciale, car s'il était authentifié, il donnerait un visage précis au « fils de

Dieu ». Il lui conférerait une race, une couleur, des traits : une image. Certains ressembleraient plus au « Dieu-incarné » que d'autres. Il vaut sans doute mieux que Dieu cache son visage afin que nul ne soit exclu de la ressemblance divine. Walli poursuit :)

— Avant son repas, mon père allait prendre des nouvelles de ses voisins pour voir s'ils ne manquaient de rien, s'ils étaient bien-portants. Et après cette visite on lui disait : « Que Dieu rehausse, que Dieu accepte ton pèlerinage ! » Car pour ces gens-là, le plus beau pèlerinage, c'est aller vers l'autre et lui demander s'il a besoin de quelque chose, s'il a besoin de ton aide, ou simplement pour parler avec lui. La prière et le pèlerinage, c'est faire quelque chose pour l'autre, et non pas aller visiter un lieu, se prosterner, toucher une pierre.

— *Un jour, un prêtre catholique indien, qui vivait dans le même ashram que moi, chez Swami Vicharâva, m'a dit à propos de l'Occident : « Votre religion a pour vous la même place que celle qu'elle occupe dans un News Magazine, c'est une rubrique parmi les autres, entre la politique et les arts et spectacles, alors qu'elle devrait inspirer toutes les rubriques. » Nous classons notre foi dans une partie de notre cerveau à laquelle nous ne faisons pas appel dans notre vie quotidienne. Nous avons un côté croyant et un autre côté logique, égoïste, peureux. Ces deux côtés ne se fréquentent pas.*

— Cela, on le trouve partout. Par exemple, je connais un commerçant damassin qui triche dans le

commerce — cela arrive souvent — mais lorsqu’il entend le muezzin appeler à la prière, il court à la mosquée. Je lui demande comment il peut agir ainsi. Il me répond : « Chaque chose à part ! » Notre relation avec Dieu est-elle séparée de notre vie ? Je pense qu’il faut faire quelque chose de Dieu, porter cette relation à l’humain.

Les prophètes priaient pour ceux qui les persécutaient : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu’ils font. » Voilà Jésus qui guérit. On appelait Mohammed « le savoir ». Mohammed disait : « Dieu pardonne les miens, parce qu’ils ne savent pas. » Il ne se réfugiait pas dans son Dieu pour ignorer les autres, il a voulu implanter les germes du savoir. Il plantait ces germes et pensait qu’ils pousseront peut-être pour donner quelque chose. C’est une manière de nous dire que tout est une relation avec les autres.

— *Tout le monde sait qu’il est bon d’aimer son prochain, et pourtant, mon prochain, parfois, je ne l’aide pas. Aimer son prochain, c’est un commandement intéressant. Mais comment y parvenir ? Comment aider, aimer mon prochain, agir pour lui ?*

— Là, tu entres dans le point de départ. C’est par cet amour de mon prochain que je suis toujours en état de prière. Je vois le tout dans ce sens-là.

— *Mais quelque chose nous empêche d’entrer dans cette relation d’amour. Nos peurs, nos mille soucis.*

— Notre conditionnement nous impose une notion d’individualisme sans véritable relation avec l’autre. Ce qui est établi devient « nôtre », et le « nôtre » s’oppose à ce qui n’est pas « nôtre ». Les soufis proposent une

certaine rupture avec ce conditionnement : casser les normes établies, donner un autre sens à la vie. Nous voulons inclure le « nôtre » dans un tout. Mon chemin passe par l'autre. Il est l'autre.

— *Est-ce qu'on peut provoquer ce virage, ce changement ? Comment ? Faut-il s'offrir entièrement ?*

— Tu ne donnes pas tout ce que tu as, tu donnes ce que tu peux dans le sens du *zakât*, la purification. Et tu t'associes aussi avec tous ceux qui ont la possibilité de cette purification. Si chacun donne sa part, tout le monde pourra vivre ! Il y a deux niveaux ici. Le niveau personnel et le niveau collectif. L'amour de l'autre va dans ce sens-là. C'est l'autre, mon amour.

Par exemple, si je crois en la crucifixion de Jésus, je peux en prendre le symbole : il a souffert pour une idée qu'il a crue juste. Nous prétendons qu'il est notre Seigneur, mais si nous ne faisons rien, de quoi est-il Seigneur ? Qu'est-ce qui manque à nos sociétés modernes sinon cette action-là, une vraie chaleur humaine ! L'amour de l'autre est le chemin pour l'amour universel. Il faut casser cette dichotomie dont parle le prêtre indien : des rubriques dans un magazine !

— *La famille, est-ce que c'est une valeur ? Peut-on aimer son prochain et valoriser la famille, est-ce possible ?*

— Oui, mais là, ça dépend de ce que tu comprends par famille. Si la famille va dans le sens de la famille universelle, c'est une valeur. Mais si tu prends l'autre sens : un « nous » qui exclut les « autres », ce n'est pas une valeur. A travers les siècles, la famille a été l'ennemie

d'autres familles, d'autres tribus. On commence par un petit cercle et on finit avec la guerre. Quelqu'un qui est d'un autre pays, d'une autre culture, peut être de ma famille, beaucoup plus que mon père, que ma mère, que mon frère. Si ce « nous » n'exclut pas les autres, c'est une valeur ! Sinon, ce n'est pas une valeur !

— *Le pardon. Jusqu'où peut-il aller ? Qu'est-ce que c'est ? Comment pardonner ou se faire pardonner ? De qui ?*

— Cela me rappelle une anecdote. C'était dans une classe de seconde, dans une école privée où j'ai enseigné. Nous parlions des fautes. Une jeune fille a dit innocemment : « Quand j'ai dit une bêtise à quelqu'un, je rentre à la maison et je prie la Vierge Marie de me pardonner ! » Une personne a souffert par cette bêtise ou ce mot qu'on lui a lancé. Demander le pardon à la Vierge Marie, c'est bien, mais pourquoi pas à la personne concernée, et pourquoi pas à soi-même aussi ?

Le pardon entre dans l'ordre universel. Il part de ton amour de l'autre vers l'amour. Chacun n'est pas séparé du Tout, mais il y a quand même un substantif pour nous définir ! Chacun est en tous et séparé de tous. Dieu, le « Rab<sup>44</sup> » comme l'appelle aussi le Coran, est le père de cette famille. De ce point de vue, l'univers est comme un tout, comme un « nous » universel. Le pardon peut donc être demandé à toute cette famille d'Allah, comme le disait le Prophète, pour se faire pardonner par l'amour universel. C'est donc aussi à nous-mêmes que nous demandons pardon autant qu'à l'autre. Dans ce sens, le pardon est possible.

---

<sup>44</sup> Le maître spirituel, le guide.

— *La souffrance est partout avec la détresse : souffrance physique, souffrance psychologique, souffrance du mal-être... Qu'est-ce que c'est que cette souffrance ? Dieu a-t-il créé la souffrance ?*

— Nous sommes devant deux points de vue. D'une part : « Si Dieu existait, il n'y aurait pas tant de gens qui souffrent... » Si on prend la vie dans ses limites, cela est vrai. D'autre part, le temps pendant lequel nous souffrons n'est rien par rapport au temps du Suprême. Comme le dit le Coran : « Une journée du Suprême est comme des milliers d'années pour vous. » La vie n'est qu'un point sur cette ligne de temps illimité. Ce que nous deviendrons est en rapport avec ce que nous sommes. Dans ce point de vue, on peut trouver un sens à la souffrance.

— *Mais la souffrance ne disparaît pas pour autant. Celui qui souffre, souffre au présent. Il n'est pas en état de se réjouir de l'avenir !*

— Absolument. Tout dépend donc de la façon dont on prend cette souffrance, comment on vit la souffrance. J'ai connu des gens qui souffraient et qui s'en remettaient à Dieu, et qui le remerciaient, en plus ! Cela ne signifie pas qu'on ajoute à la souffrance, qu'on s'auto-flagelle, mais qu'on l'accepte dans une soumission qui n'exclut pas la lutte. Il ne s'agit pas de chercher la souffrance ! Cependant, je ne vais pas nier l'existence de Dieu parce que je souffre. Au contraire, je vais concevoir l'existence de Dieu par la souffrance : « Dieu, je te remercie et j'accepte tout ce que tu m'as donné. »

Lorsque nous souffrons, nous avons une chance de prendre conscience de la souffrance que nous avons

causée aux autres, et de la regretter, de changer. Qui n'a pas souffert ? Si on comprend la souffrance, si on l'accepte comme un appel, on trouve un certain soulagement. Mais je ne reste pas dans la souffrance.

— *Parlons de la mort. L'homme, la culture, la civilisation, la religion, la terre, la Voie lactée sont mortels, éphémères, marqués du sceau de la finitude.*

— Ce qui est limité dans le temps l'est par rapport à nous, à notre temps. Nous sommes limités dans le temps et mortels, mais pas périssables. Cela ne va pas finir.

— *Cela va-t-il se transformer ?*

— Oui. Et cette transformation n'est pas limitée. Nous sommes mortels dans la terminologie terrestre que nous avons créée, mais pas mortels dans le sens infini que le Suprême peut nous donner. La mort n'est pas une fin. Le Coran parle de plusieurs *Nach'at*, « créations ». Qu'allons-nous devenir après ? Nous ne pouvons pas le savoir. Nous avons l'aspiration à revenir à la lumière universelle.

Si tu prends notre existence sans cette aspiration, elle n'est rien. Sans cette aspiration, quel sens donnes-tu à l'humain ? N'est-ce vraiment que ce passage de soixante, soixante-dix, cent ans ? Ne suis-je que ce passage, de quelques années ?

— *Les soufis ne rejettent pas l'idée de réincarnation ?*

— L'islam majoritaire est contre, mais les soufis ont trouvé beaucoup de signes allant dans ce sens dans le Coran : « Celui qui vous a créé vous créera une seconde

fois », répètent tous les musulmans. On interprète ceci dans le sens de la résurrection ou de la réincarnation.

L'islam se réfère beaucoup à Abraham. Dans la prière d'Abraham il est dit : « C'est Lui qui décide de ma mort, puis Il me fait revivre. » Bien sûr l'islam majoritaire pense qu'« il me fait revivre le jour de la résurrection », mais certains courants soufis interprètent : « C'est Lui qui peut décider de ma mort et me faire revivre après. » Ils pensent à la réincarnation, parce que, pour eux, Abraham ne meurt pas. La mort ne signifie pas la fin.

— *N'est-ce pas un peu effrayant que même la mort ne permettrait pas de rejoindre la lumière du Sens ? L'âme languit, soupire vers Dieu, et peut-être que même la mort ne lui donnera pas de l'atteindre.*

— S'il en était ainsi, ce serait injuste. Si tu as vécu dans une époque ou une région qui n'a pas eu de signe, ou si tu meurs enfant, si tu as voulu connaître Dieu, mais n'es pas arrivé à ton but, est-ce fini pour toi ? Si tu es né dans un clan fanatique, fermé, dogmatique, qui t'a poussé à tuer, etc., et les derniers jours de ta vie tu vois tes erreurs, le Créateur te laisserait-il ? Pour moi ce n'est pas concevable.

S'il est juste, il te donnera encore une chance, une occasion. Ce serait injuste de sa part de limiter notre aspiration. Il renouvelle sans fin les occasions de l'atteindre. Parce qu'il est toute justice, il ne laissera pas celui qui a fait quelques pas dans le chemin. Il lui donnera encore ce plaisir de la recherche, ce plaisir de connaître. Pour moi, la mort n'est pas la mort. Il y a toujours un après.

— *L'âme a-t-elle une identité ? L'âme est-elle moi ?*

— Mais qui est le moi ? Je ne pense pas que le moi soit fini. Ce moi se définit par le retour. D'abord, il est tout ce qui t'a poussé à être, et ensuite, il est l'essence. L'essence de ce moi va continuer à exister et à te pousser à être. La recherche n'est pas le désir d'une fin, c'est un plaisir en soi.

(Pour Walli le monde était vaste, l'autre était inépuisable, et tous les points de vue méritaient d'être explorés. Il ne se demandait pas si l'islam ou une autre révélation étaient plus vraies, il les examinait à la lumière que lui procurait la recherche du Sens.

Il alimentait cette recherche par tous les moyens que le Sens a pris pour se dire.

De nombreux hommes condamnent l'idolâtrie, mais fondent cette condamnation sur des postulats idolâtres, se refusant à constater que la religion elle-même et la fidélité ne sont pas à l'abri de l'idolâtrie. Alors, plutôt que de servir Dieu et les hommes, on sert Dieu à travers la médiation de la religion. On sert la religion au lieu de s'en servir. Cette médiation, qui doit être un moyen, devient une fin, une idole. Et dans ce cas, la religion ne sert qu'elle-même et non Dieu. Et elle plie la réalité de telle sorte que celle-ci entre dans son cadre de référence, brisant ou niant tout ce qui en sort.

Jésus s'exclame : « Le chabbat est-il fait pour l'homme ou l'homme pour le chabbat ? » Nous pouvons ajouter : la religion est-elle faite pour l'homme ou l'homme pour la religion ? L'essentiel réside-t-il dans l'appartenance ou dans la

connaissance ? « L'essentiel est le « rappel », le *dzikr* », dit Walli, le souvenir de l'absolu, la pratique de l'attention de Dieu qui permet de relativiser les choses du monde.)

Anila Rinchen

Kagyü Ling

*« Le bon et le mauvais, l'heureux et le triste, les pensées se dissolvent dans la vacuité comme la trace d'un oiseau dans le ciel. »*  
(Trungpa rinpoché.)

*Les religions naissent souvent d'un schisme. Abraham s'est insurgé contre l'idolâtrie de sa tribu. Jésus, qui était juif, se dressa contre une forme de pratique du judaïsme représentée par les pharisiens. Plus tard, les juifs interdirent la synagogue aux chrétiens. C'est ainsi que naquit le christianisme. Ensuite, après la brouille des Byzantins et des Romains, apparaîtront de nouvelles ruptures au sein de la chrétienté, notamment avec Luther et Calvin et les innombrables variations du protestantisme. L'islam, qui se veut la conclusion du judaïsme et du christianisme, se scindera avec Ali, le quatrième calife, et ses adeptes, les chiïtes, se considèrent musulmans orthodoxes. Par la suite, d'innombrables variations apparaîtront avec leurs prophètes, leurs réformateurs, leurs messies : les kharidjites qui refusèrent de choisir entre le clan mecquois et le clan de la famille du prophète représenté par Ali, les mutazilas, qui*

soutiennent le libre arbitre, les abbassides, descendants d'Abbs, l'oncle du Prophète, les zaydites qui limitent le rôle de l'imam au domaine du présent et du politique, à l'opposé des ismaïlites qui pensent que l'imam possède une essence divine et qu'il reviendra à la fin des temps, pire !, chaque secte revendique l'orthodoxie, l'héritage, la vérité. Récemment, au XIX siècle, Baha'u'Uah fonda la religion baha'ie, foi syncrétique à forte composante islamique. Et Ahmad, prophète des idimadis s'inscrit dans la tradition musulmane et se revendiqua comme étant le messie annoncé par Jésus et Mahomet. Ces deux dernières religions comptent plus de cinq millions de fidèles chacune. Alors, selon que l'on soit né en Iraq ou en Iran, en Arabie Saoudite, au Yémen ou en Inde, on ne pratique pas rigoureusement le même islam rigoureux.

Les schismes permettent donc aux traditions d'évoluer, de s'affranchir de l'idolâtrie de la révélation, du cadre dogmatique d'une interprétation, d'une organisation et de son appareil, des dominations politiques.

Notre pensée sur Dieu se modifie, progresse, change. Même les Dieux sont mortels. Qui aujourd'hui voue un culte aux Dieux de la Grèce antique ? Qui prie encore Mazda ou Ra ? Des religions naissent, d'autres meurent. Certaines migrent. Avec l'invasion du Tibet, le bouddhisme tibétain est arrivé en Occident.

Sans rejeter catégoriquement sa religion d'origine, l'hindouisme brahmanique, le bouddha historique, Shâkyamuni (approximativement 563-446 av. J.-C.) se proposa d'affronter le vrai problème auquel sont confrontés tous les êtres vivants : la souffrance. Son premier sûttra (sermon), « Les quatre nobles vérités » résume tout son enseignement. Tout est dukkha, souffrance, douleur, frustration. Même le bonheur,

*parce qu'il est éphémère, est dukkha. « Être uni à ce que l'on n'aime pas, être séparé de ce que l'on aime, ne pas obtenir ce que l'on désire est dukkha. » La cause de dukkha est le désir (ou l'aversion), la « soif ». Si on supprime la cause, on supprime l'effet. L'abolition de la soif conduit à la cessation de dukkha. « Le noble sentier octuple », que l'on segmente selon trois axes, énonce les huit chemins qui produisent la cessation de dukkha, par extinction des désirs : la méditation, l'attention et l'action justes.*

*Bouddha considéra que tous les phénomènes composés sont impermanents et dépourvus d'un moi personnel. La vie étant un phénomène composé (de skandas, groupe de phénomènes dynamiques qui forment un individu), est impermanente et impersonnelle.*

*Les enseignements de Bouddha se propageront dans des pays de culture différente. Cette diversité aboutira à de nombreux courants. Ceux du Sud s'opposeront à ceux du Nord. Tous se diviseront en traditions, en sous-groupes, en lignées. Par exemple, le concept de vacuité (qui comporte trente-deux définitions si ma mémoire est bonne), l'importance accordée à l'éthique ou les pratiques de la méditation, les distinguent les uns des autres.*

*Avec l'invasion du Tibet par la Chine et l'intolérance des conquérants, le bouddhisme tibétain est arrivé en Occident. En France, il est notamment représenté par des monastères comme celui de Kagyu Ling. Ce vaste domaine comporte un petit château, délabré mais féerique, flanqué de deux tourelles, un temple « des mille bouddhas », de style bhûtanais à trois étages dont on peut voir la haute flèche couverte*

*de feuilles d'or à plusieurs kilomètres. L'institut, de même facture architecturale, abrite aussi la cuisine et la salle à manger. Des maisonnettes ainsi que deux centres de retraite sont dispersés dans un petit bois. Tout autour le parc soigneusement entretenu. On l'appelle Dewatchen, du nom de la « terre pure » d'Amitaba.*

*Quelques lamas tibétains et bhûtanais et une vingtaine de résidents, nonnes et laïcs, vivent dans cette propriété en permanence. En été, Kagyu Ling accueille davantage de visiteurs. Il prend alors les allures d'un « Club Med » de la spiritualité. Lieu de rencontre et de découverte des pratiques du bouddhisme tibétain, on y donne aussi quelques stages de médecine orientale, d'acupuncture, des colloques, etc. On vient parfois ici en congé pour apprendre à être en vacance, en contemplation.*

*Anila Rinchen y réside. J'éprouve une grande affection et de l'estime pour cette nonne dont l'enseignement est direct, sans mystère, fondé sur son expérience et sa pratique. Elle transmet « son » bouddhisme en langage simple, clair, adapté à son interlocuteur. Lorsque j'ai eu le projet de ce livre, son nom fut l'un des premiers sur ma liste.*

*Elle me reçoit dans sa petite maison, du fond du parc. Elle y a aménagé une petite cuisine. Deux chambres à coucher s'ouvrent sur la pièce où elle m'accueille. Les fenêtres plongent sur le parc et son chörten<sup>45</sup>. Au fond, une caisse de méditation fait face à un autel coloré où se côtoient des photos de ses maîtres et les objets-symboles de la pratique tantrique. Tout ou presque dans ce décor est dans les tons rouge ou jaune d'or.*

---

<sup>45</sup> L'édifice architectural dont chaque partie évoque les symboles de la philosophie bouddhique. A Kagyu Ling, il a plus d'une dizaine de mètres de hauteur.

*Nous nous tutoyons. Petite, menue, les cheveux ras, elle porte la robe rouge brique des moines et des moniales. Un léger accent sud-américain fait chanter la voix. Je lui demande d'abord de se présenter.*

A.R. — Mon parcours a été très graduel, mais une chose y a été constante, ma confiance en ma nature, en ma vie, en mes recherches. J'ai essayé d'intégrer ce que j'ai pu des enseignements, sans contrarier ma façon d'être, à travers questions, réponses, recherches, méditation...

Je suis née à La Paz, en Bolivie, en 1949. J'ai fait mes études jusqu'au bac. Mes parents m'ont ensuite envoyée en France, à Dijon, pour étudier la psychologie et la sociologie à l'université. En 1973, je sillonnais la région avec mon petit copain pour faire des enquêtes sur les communautés. Il y en avait beaucoup. Je suis arrivée à Plaige<sup>46</sup> où était installée une communauté de musiciens de blues. J'étais alors dans la pensée hippie...

— *Peace and love ?*

— Peace and love, mais surtout le naturel : manger naturel, ne pas prendre d'alcool, fumer de l'herbe, chercher le mysticisme à travers les champignons et essayer de vivre sa liberté, ses pensées. Plaige n'était pas encore bouddhiste à l'époque. C'était un groupe de gens, de toutes nationalités, rassemblés autour de la même façon de penser. Ils cherchaient la paix, l'amour. Ce n'était pas toujours évident parce que chacun croyait détenir la vérité... A la fin, j'en ai eu assez de tout ce désordre.

---

<sup>46</sup> Plaige est le nom du château et du domaine où s'installera Kagyu Ling, institut d'études bouddhiques dont le nom a récemment été modifié : Dashang Kagyu Ling.e

Un jour, Dominique, qui deviendra traductrice du tibétain, m'a donné un livre, *La Voie du Diamant*, le premier enseignement de Kalou Rinpoché en France et en Amérique. Je l'ai lu. Je ne voyais pas de contradiction avec ce que je pensais. J'ai vu qu'il y avait des valeurs hors de l'université. J'ai mis mes affaires en ordre et j'ai tout quitté. Lorsque je suis arrivée, on accueillait Lama Shérab que Kalou rinpoché avait laissé là, à la demande des résidents de Plage qui les avaient invités.

Tout de suite après, sa sainteté Karmapa<sup>47</sup> est venue pour un séjour de quelques jours. Lorsque j'ai croisé son regard alors qu'il sortait de sa grosse voiture, comme un grand bateau noir, j'ai ressenti une force de séduction directement d'esprit à esprit. La seconde suivante, j'ai détourné mon regard, je n'ai pas pu supporter la peur d'être... non-moi. Je me suis courbée. Je savais que j'étais chez moi. Cela s'est fait aussi simplement que cela.

Je n'ai pas abandonné mes propres idées, mais il y avait en plus la prise de conscience d'un autre comportement : ne pas me laisser aller à mes névroses, à mes envies. Peu à peu j'ai commencé à travailler avec mes mains au lieu de seulement penser, et ça m'a fait beaucoup de bien.

Mon entrée dans le bouddhisme n'a pas été une décision soudaine. C'était plutôt une situation ouverte à ma façon d'être. J'ai compris que là était ma voie. Je souhaitais m'y donner complètement et pour m'y donner complètement, je ne voyais pas autre chose que de devenir une moniale. J'ai demandé des vœux à sa sainteté Karmapa. Chaque jour pendant sept jours il m'a demandé pourquoi je voulais être nonne, et je lui

---

<sup>47</sup> Anila Rinchen parle de Karmapa Rigpc Dorje ( 1924-IW2), XVI siècle, chef de l'école Karma-Kagyü.

répondais... « Parce que je pourrai mieux pratiquer », « parce que je sais que c'est mon chemin », « parce que je pourrai mieux aider les êtres »... Il répondait : « Il n'est pas nécessaire d'être nonne pour cela » mais il n'a pas refusé. Il m'invitait à revenir le lendemain. Je savais que c'était une façon pour moi de renoncer. Enfin, je lui ai dit : « Je veux être nonne parce que je vais me sentir plus dégagée, moins encombrée de moi-même... » Alors, cela s'est fait.

Sa sainteté Karmapa a été mon père spirituel. Même avant d'être nonne j'ai eu de nombreux contacts avec lui. Ils étaient faits d'autant d'amour que de coups durs. On ne pouvait pas « jouer » avec lui. Il répondait directement à ma façon d'être, à mes questions, et indiquait nettement ce dont je devais prendre conscience. Je rencontrai ensuite Kalou rinpoché, mon « grand-père spirituel » en quelque sorte. J'ai eu la chance de voir tous les grands maîtres, et de leur parler longuement. Tous les lamas ne sont pas des maîtres pour tout le monde. Chacun découvre le ou les maîtres avec lesquels il peut établir un contact de confiance et d'amitié en rapport à ses émotions, à sa façon de vivre.

— *Que dirais-tu sur le bouddhisme ?*

— D'abord, il n'y a pas de bouddhisme. Le bouddhisme tel que je l'ai appris, ici en Occident, est ce que chacun en fait. C'est un enseignement non dogmatique. Être bouddhiste, c'est accepter l'être humain que nous sommes, avec ses qualités et ses défauts. C'est à partir de ce seuil que nous pouvons essayer de travailler, en utilisant les connaissances du bouddhisme, à créer l'harmonie pour aider : s'aider soi-même, aider autrui, et éviter la confusion.

Le bouddhisme nous offre une étude de toutes les potentialités de l'humain, avec ses problèmes, ses questions, ses difficultés, son mal-être et son bien-être, ses faiblesses qui sont aussi des forces, des sagesse.

(Nous sommes assis à même la moquette, devant une table basse sur laquelle le dîner sera servi. Je fais face aux fenêtres dont les stores sont baissés. Sporadiquement, une chatte demande à sortir et à rentrer.)

— *Donc, le bouddhisme prend l'humain comme il est. Que fait-il avec lui ?*

— D'abord, on lui apprend à comprendre comment fonctionne un être, afin qu'il perçoive ce qui crée de la souffrance et ce qui crée de la félicité. C'est la base qu'on appelle l'éthique. Aucun être humain ne veut faire le mal. Quoi qu'il fasse, ce n'est pas son but. La cause du mal n'est pas le mal, mais la peur, notamment la peur de souffrir. Le bouddhisme m'a appris qu'il faut accepter les êtres comme ils sont parce qu'ils ne peuvent pas être mieux ou pire que ce qu'ils sont. Chacun est responsable de ses actes, mais la responsabilité individuelle est en rapport avec la prise de conscience que nous ne sommes pas seuls : nous sommes inter-reliés. Donc, on n'enseigne pas un système dogmatique. On enseigne comment apprendre en s'observant soi-même, en observant les actes du corps, de la parole et de l'esprit.

C'est un enseignement non dirigiste en ce sens qu'on ne nous dit pas : « Lisez ceci » ou « pratiquez cela », « faites quelques prosternations, un peu de yoga ». On peut ne faire que très peu de choses, par

exemple, répéter le « refuge<sup>48</sup> » ou « Om mani padmé houn<sup>49</sup> » toute sa vie. En fait, nous découvrons tout nous-mêmes, bien qu'il y ait des enseignements pour nous permettre de comprendre en profondeur si nous le souhaitons. C'est à la fois la force et la faiblesse du bouddhisme : nous ne sommes pas habitués à être entièrement responsables de nous-mêmes. On peut se perdre dans la paresse, ou se figer dans une expérience ou dans un matérialisme spirituel qui se manifeste dans une croyance.

Je suis moniale, j'ai fait des vœux. Mais ce n'est pas pour cela que tout s'efface en un instant. Il y a tout un travail à faire. Si je fais quelque chose à l'encontre de mes vœux ou de mes engagements personnels, le maître est là pour mettre de l'ordre, mais jamais pour juger. Je demeure maîtresse de mon comportement.

— *Quel est le rapport du bouddhisme avec Dieu ? Y a-t-il un rapport ?*

— Je ne suis pas du tout dans cette recherche et je ne me pose pas trop la question de Dieu. Avant d'être bouddhiste je parlais beaucoup à Dieu ; j'ai eu beaucoup de grâces de Dieu. J'ai toujours été croyante en quelque chose d'inexplicable, un amour, une force de chance. Maintenant, je sais que je ne peux pas savoir si Dieu existe ou non, mais j'ai la même foi, la même confiance en ce que j'appelle « éveil », la potentialité de générosité des êtres. Dieu est une force spirituelle qui est pureté, qui est inconcevable et en même temps qui pénètre tout,

---

<sup>48</sup> « Je prends refuge en l'état d'éveil, l'enseignement qui conduit à Véveil et la congrégation des éveillés jusqu'à mon propre éveil. Que par l'activité vertueuse produite par la pratique du don et les autres perfections, je puisse réaliser l'éveil pour le bien de tous les êtres. »

<sup>49</sup> « Om Mane Padmé Houn ». Salut à celui qui est le joyau dans le lotus. Le joyau évoque la méthode, le lotus la sagesse. Le joyau rappelle la réalité relative, le lotus, la vacuité des phénomènes, libre de toute référence. Le salut s'adresse à Chen-rézi. Yidam (création spirituelle) de la compassion et de la vacuité.

qui ne donne que le bonheur, que la paix. Même si le chemin est tortueux, le résultat est toujours paix, bien-être et bonheur.

— *Si le résultat de la connaissance de Dieu est paix et bonheur, le bouddhisme se passe de Dieu et atteint le même résultat.*

— La foi et le goût que j'ai pu avoir de Dieu et ce que je sens sur le bouddhisme ne sont pas, pour moi, différents.

— *L'enseignement de Bouddha se fonde sur une compréhension de la réalité. Quelle est cette compréhension ?*

— Il y a deux réalités, la réalité conventionnelle et la réalité ultime. Au niveau de conscience ordinaire, la réalité est éphémère, non certaine. Elle est impermanente. En fait, la réalité, c'est l'impermanence. Rien n'est vrai ou faux. Ce qui est, est, et ça change et ça devient ce qu'on veut. De la réalité ultime je ne peux que donner des formules tirées des textes et les livres : « La réalité relative est illusoire » ou « tout est transformable, « la nature ultime des phénomènes n'est ni existante ni inexistante ».

A un premier niveau, la réalité vient de la pensée. A un deuxième niveau, on s'aperçoit que la pensée est fluctuante, changeante. C'est ainsi qu'on comprend que la réalité est, par essence, impermanente et que cette impermanence est elle-même non fondée, non définitive. Il n'y a aucune possibilité de certitude sur ce qu'on veut appeler réalité.

(Il m'est arrivé de parler avec des catéchistes du

désarroi que connaissent certains de leurs jeunes élèves lorsqu'ils sont confrontés à la souffrance ou à la mort. On leur a enseigné que Dieu était bon, providentiel... Mais lorsque ce qu'ils vivent ne s'accorde pas avec ces principes religieux, la religion, au lieu d'apaiser leur angoisse, l'amplifie, et produit même parfois la culpabilité : « Puisque Dieu est bon, s'il m'arrive un malheur, c'est que je suis coupable, pécheur... »

On peut proposer, dès le plus jeune âge, une instruction spirituelle vraie : il n'y a pas de sécurité dans le monde, même pour les croyants, tout est impermanent. La vie corporelle n'est possible que grâce à l'espace, la vie intellectuelle que grâce au doute, la vie affective que grâce au désir, la vie spirituelle que grâce à l'éloignement de Dieu. Somme toute, la vie n'est possible que grâce au manque. Si donc on renonçait à chercher la paix dans les certitudes qui n'existent pas mais dans l'acceptation de l'insécurité, de l'impermanence et du manque, nous perdriions la tentation de bétonner la recherche spirituelle dans des systèmes dogmatiques qui se révèlent incompatibles avec notre expérience de la vie. (Le bouddhisme apporte cette dimension de lucidité au paysage religieux.)

— Pour vivre constamment cette non-réalité, ajouta Anila Rinchen, il faut se débarrasser de nos préjugés. C'est tout un chemin !

— *Un chemin où l'on va apprendre à cesser de nommer, de juger, de saisir...*

— Non pas cesser, travailler avec, en évitant la saisie, c'est-à-dire la pulsion d'approprier quoi que ce soit. La réalité est insondable. Il est impossible de l'exposer, que ce soit définitivement ou dans le millième de seconde. La réalité est dans un «non-temps», mais le « non-temps » ne veut rien dire. On peut dire que la réalité c'est la « nature-propre ». Qu'est-ce que la nature-propre ? C'est l'être tel qu'il est. Pour le découvrir, pour comprendre la réalité qu'il vit, l'être doit s'observer, travailler avec ses plans de conscience, ses manifestations.

— *Ces deux réalités renvoient à deux formes de conscience...*

— Le mental est le centre. Nos sens, olfactif, gustatif, tactile... les expériences de notre vie informent notre mental sur une réalité perçue comme extérieure. Le mental en garde une émotion, qui est connaissance et cette connaissance donne une pensée. Celle-ci forme une situation avec un centre et une périphérie, un moi et un autre, un sujet et un objet. Elle contribue à former la personnalité. En bref, l'individu est ce qu'il vit et comment il le vit, comment il utilise ce qu'il y a autour de lui.

*Namshé* indique la conscience qui saisit une réalité qui n'est qu'apparence, apparence de la séparation sujet-objet.

*Yéshé* est la conscience qui sait et voit que cette relation sujet-objet est non duelle, contrairement aux apparences, qu'elle n'existe pas par elle-même, et qu'on peut la vivre ainsi. C'est la conscience fixée dans le présent. *Yéshé* montre l'être à lui-même tel qu'il est. Sa conscience est ouverte à la situation, sans qu'un

processus de saisie, sans que la complaisance de croire en lui-même, sans que le mental induisent ou imposent une connaissance à son expérience. Il observe les choses telles qu'elles sont, soit par la voie intérieure, soit par la voie de la vue directe créée par la paix intérieure, soit grâce à la stabilité mentale, etc. On arrive à *Yéshé* si on a une attention spontanée mais juste de toute situation.

*Namshé* est fondée sur l'intellectualisation, sur le raisonnement, mais surtout sur la mémoire : nos actions passées ont formé nos goûts, nos tendances selon les critères agréables, désagréables, neutres. Ces tendances tissent entre nous et la réalité un voile qu'on appelle ignorance. Avant qu'une situation se soit vraiment produite, on lui donne déjà un goût.

L'ignorance, *marigpa*, c'est la non-connaissance, la non-conscience que la nature ultime des phénomènes est vacuité-clarté. *Rigpa*, la connaissance de la réalité ultime, la conscience non duelle, est la sagesse.

— *Cela ressemble au fameux « ici et maintenant ».*

— Tout à fait. Mais c'est très facile à dire. Qu'est-ce que « ici » et qu'est-ce que « maintenant » ? Les notions de lieu et de temps sont inexistantes en *Yéshé*. Qu'est-ce qu'un instant ? Pour chaque conscience, pour chaque être, selon ses tendances et ses connaissances, le temps est différent. Quelqu'un qui est dans le malheur pensera que le temps est très long ; pour quelqu'un qui est dans le bonheur, le temps est très court ; pour quelqu'un qui est dans la stupidité, il n'y a pas de temps, il n'y a qu'obscurité mentale.

— *Cette mémoire de Namshé, est-ce ce qu'on appelle le karma ?*

— Le karma est l'ensemble des causes et des effets du corps, de la parole et de la pensée qui se cristallisent dans la dualité, avec un centre et une périphérie, un sujet et un objet, moi-l'autre, une situation.

Il faut le distinguer du *barchak*, les tendances qui sont des échos créés par l'expérience dualiste. Le karma est le fruit du *barchak*. On peut utiliser le karma comme moyen d'éveil, pour entrer dans la conscience *Yéshé*. On en fait une cause d'éveil.

— *Qu'est-ce qu'on appelle vacuité ?*

— *Shunyata* en sanskrit, *tomg-pangni* en tibétain, signifie « l'essence de toute chose est non concevable », vide. C'est ce qu'on appelle généralement « la vacuité ». L'esprit est au-delà de la pureté et de l'impureté. Pour « toucher » cette vacuité, l'esprit doit être limpide, vigilant, clair, vide de pensée, de préjugés, vide de... Tout apparaît de cette essence, de ce vide originel, qui n'est pas un vide nihiliste, mais un vide fait d'espace et de lumière : de vacuité et de clarté.

La vacuité est l'essence de la conscience. L'acte est vacuité et je suis vacuité. La vacuité c'est la paix. La clarté est la qualité éveillée de la conscience : ce qui fait qu'elle perçoit les situations. Sans la clarté, il y a torpeur.

(Anila Rinchen ponctue ses propos d'éclats de rire, comme pour relativiser toute parole sur l'indicible.)

— *La paix est-elle la cause ou la conséquence de la conscience de la vacuité ?*

— La conséquence de la vacuité. Les termes qu'on emploie pour décrire l'état sont le résultat de quelque chose. L'esprit est joie, paix, félicité. Le bouddhisme propose des méthodes pour nous permettre de chercher cette joie. Mais on ne cherche pas quelque chose qui n'existe pas ou qui est à l'extérieur, on découvre quelque chose qui est en soi. On redécouvre. La paix vient de « l'acceptation ». Accepter, mais sans être soumis. Accepter, c'est voir ce qui est et ce que nous sommes à travers la connaissance, la clarté. Le monde est un joyau, nous ne le voyons pas ; nous sommes un joyau, nous ne le voyons pas. C'est lorsque nous acceptons les choses que nous pouvons les voir comme des bijoux. Le but de la voie, c'est retrouver une attention pure, spontanée, naturelle. Les conflits ne sont pas obstacles mais occasions de voir la transparence de la clarté sans se perdre dans l'affectif.

— *Qu'est-ce que signifie l'éveil ?*

— Se réveiller de sa propre auto-illusion.

— *Illusion de quoi ?*

— Illusion de la croyance en soi-même, illusion que notre expérience est réelle, ou l'illusion qui nous fait appréhender les choses à travers des émotions perturbatrices<sup>50</sup>. Par exemple, lorsqu'on a un coup de colère, on voit tout à travers le goût de la colère. On est auto-conditionné.

L'éveil, c'est être libre de cette hypnose, libre de l'auto-hypnose de nos connaissances, de nos traditions, de nos sources de bonheur ou de félicité, de nos craintes,

---

<sup>50</sup> Nous sommes traversés d'émotions utiles (la compassion, l'amour, la générosité), et d'émotions perturbatrices (la haine, la colère, l'aversion, le désir-attachement, etc.), qui sont des poisons.

de ce qui nous fait prendre pour universel ce qui n'est que ponctuel, relatif, fondamentalement illusoire. Celui-ci est l'éveil que je peux concevoir. Le grand éveil, je pense qu'il est aussi insondable que le mot Dieu.

— *Mais encore...*

— L'éveil c'est ça !

(Anila se tait pour laisser quelques secondes de silence nous traverser.)

— C'est au-delà des mots, reprend-elle. Si on veut donner un nom à l'éveil, je dirais : c'est voir la clarté et la transparence, demeurer l'esprit tranquille, ou dans la contemplation de l'impermanence, cesser de lutter contre l'impermanence. Garder une attention pure, naturelle, spontanée; voir la transparence de l'esprit, l'âme de l'existence, le milieu de toute chose...

(La transparence. Le mot attirait mon attention, et il me plaisait.)

— Depuis que nous sommes tout petits, nous sommes conditionnés à faire, à agir, à étudier, à être actif. Nous nous sommes habitués à vivre dans le monde de la forme. Mais il y a d'autres mondes, le monde de la non-forme et le monde de la forme pure, dans lequel l'esprit se contemple lui-même.

— *Comment transmettre la vacuité de l'esprit, ce regard de la transparence de l'esprit, cette attention ?*

— Savoir que notre attention est dans tel ou tel monde, c'est aller vers l'éveil. La conscience est faite de forme et de clarté. Certains êtres vivent dans le monde de la forme, d'autres dans la non-forme. Le sage connaît aussi le monde de la forme pure.

Dans le monde formel, l'esprit est attaché à la forme. Il ne conçoit la réalité que par la forme. L'être cherche à structurer, et il perçoit le monde de façon très limitée, très martiale... Il a peur de perdre la clarté, de perdre ce qui est évident pour lui. Il s'accroche à la forme, c'est là le problème. Dans le monde de la non-forme c'est le contraire. L'esprit ne conçoit la réalité que par la transparence. Tout est inexistant. Quelle que soit la situation, l'être ne voit que la transparence. Il ne voit pas les formes qui sont la qualité de clarté de la transparence.

L'être humain a la possibilité de travailler avec ces deux mondes. Mais dans chacun de ces mondes, bien qu'ils soient différents, il y a attachement. Cependant, s'il n'y avait pas l'attachement, il y aurait dispersion.

L'éveillé dépasse le monde de la forme et le monde de la non-forme, il pose sa conscience dans le monde de la forme pure, c'est-à-dire dans la connaissance de ce dont nous parlons : l'impermanence, la vacuité-clarté, la compassion, etc.

L'éveil démystifie tout. Il n'y a plus de supérieur et d'inférieur, de bien et de mal, il y a ce qu'il y a. Chaque atome est un monde éveillé, un éveil. Et l'éveil, c'est le voir. Le sage joue avec ces mondes, avec tous les êtres, avec tous les atomes. Mais cela ne signifie pas qu'on n'ait pas une conduite éthique.

L'éveillé n'a pas besoin d'expliquer l'éveil. Lorsqu'on voit un être éveillé, on voit l'éveil, on le

reconnaît. Les maîtres nous montrent l'éveil dont ils sont l'exemple, et ils enseignent comment y parvenir. Mais on n'est pas obligé de parler avec un maître. On peut le regarder dans les yeux, ou méditer avec lui.

— *D'où vient la difficulté que nous avons d'entrer dans cette méditation-contemplation, dans ce que tu appelles la transparence de l'esprit, si elle est si naturelle ?*

— Nous n'acceptons pas le changement. Nous n'acceptons pas l'impermanence. C'est ce qu'on appelle *la prison du karma*. Chacun a sa prison de karma. Chacun vit son chemin. La roue de l'existence fournit sa propre connaissance. L'existence ignorante poursuit la voie de l'ignorance. L'impermanence est pourtant la seule ressource que nous ayons pour sortir de l'hypnose. Nous sommes tous dans un éveil. Le but, c'est le reconnaître.

— *Ne faisons-nous pas l'expérience de cette attention plusieurs fois dans notre vie, par exemple lorsque nous prenons conscience, tel l'Ecclésiaste, que tout est vain sous le soleil ?*

— Oui. On appelle cela une *expérience occasionnelle d'éveil* : conscience de la relativité des choses, expérience de l'impermanence...

— *Pourquoi perdons-nous cette conscience, ce regard ? Comment la souffrance arrive-t-elle ?*

— Oh, mon Dieu ! Il y a des traités entiers là-dessus. Mais comme je parle de moi, je dirais aujourd'hui que la paresse est la cause de tous les maux.

— *Kalou rinpoché proposait la complaisance...*

— Oui, c'est pareil. Même dans la spiritualité, nous sommes confrontés au danger de se complaire dans un moment figé, dans un but, dans un bonheur dit « spirituel ». On se croit arrivé. On n'arrive jamais à cette profondeur.

La paix, la joie sont incommensurables. Si on se complaît, on la limite, et alors on perd la profondeur. On ne doit jamais être certain. Je pense que si on croit atteindre une vérité on tisse un voile et on reste dans l'ignorance. Mais il est très difficile d'être dans une sorte de bien-être et d'y renoncer pour chercher encore. Cela est utopique, théorique, conclut Anila dans un éclat de rire.

L'autre danger, c'est croire que l'extérieur, une communauté, un monastère, un être ou un maître peuvent nous amener au bien-être intérieur. C'est faux. Le bien-être peut être n'importe où parce qu'il est intérieur !

— *Le bouddhisme se fonde sur deux piliers, la vacuité et la compassion. Nous avons parlé de la vacuité, parlons de la compassion.*

— La compassion, c'est la prise de conscience que l'individu sans la collectivité n'est rien et que la collectivité sans l'individu n'est rien. Ce ne sont pas deux piliers, mais un seul. C'est une base, car le bouddhisme se fonde sur la vacuité et la vacuité de la vacuité, c'est-à-dire le vide et sa clarté. L'aspect clarté est compassion.

— *Comment est-ce que la clarté est compassion ?*

— L'amour et la compassion se disent en tibétain « cœur noble » et « esprit noble ». Noble dans le sens des *Quatre nobles vérités*, vérités « justes », « correctes ». L'esprit dans la posture juste, sans saisie, sans attachement, sans névrose, est compassion, comme le cœur dans la posture juste est amour, douceur.

La compassion, c'est l'action du corps, de la parole et de la pensée dans la sagesse. Si tous les êtres avaient cette conscience de la clarté et de la vacuité, il n'y aurait pas besoin de compassion, mais comme tous les êtres n'ont pas cette notion, la compassion est nécessaire. Elle se fonde sur la prise de conscience que les êtres ne sont ni méchants ni bons, mais seulement ignorants. Ils ne peuvent pas faire ce qu'ils font autrement. L'ignorance fait partie de l'évolution. »

— *Saisie dans la dualité, fixité, révolte, impatience sont à l'opposé de sagesse, connaissance, rigpa, éveil.*

— Voilà. S'il y a de la saisie, il n'y a pas sagesse.

Par compassion pour la souffrance de tous les êtres, un maître travaille avec l'ignorance. Il accepte l'ignorance comme une réalité évidente du monde relatif. Il donne au disciple tout ce qu'il faut pour qu'il devienne maître lui-même. Cette compassion est intime d'une immense patience. Il ne peut pas y avoir de compassion s'il n'y a pas de patience, mais la patience n'est pas simplement un laisser-aller, elle peut être dure. La compassion est quand même une action dans le relatif.

— *Le maître manifeste la compassion en enseignant à l'ignorance comment sortir d'elle-même pour aller dans la connaissance.*

— Voilà. La compassion des maîtres se situe au-delà de l'être, humain ou animal, dans la relation entre les éléments, les agrégats et les tendances ; au-delà donc de l'individu particulier, pour le sceau d'ignorance qui est devant eux. Chaque être est bouddha. Le maître le sait. Il a de la compassion pour l'ignorance qui recouvre les êtres.

Unie à la sagesse, la compassion est illimitée. Un maître, unissant l'une et l'autre, peut aller jusque dans le *bardo*<sup>51</sup>, c'est-à-dire entre mort et renaissance. Ce sont des plans inconcevables pour moi.

(J'ai ressenti un jour cette compassion du maître lorsque Kalou rinpoché a posé son regard sur le mien. Je m'en souviens toujours avec un peu d'émotion. La compassion bouddhique (*tukgé*, l'esprit juste) est un sentiment impersonnel : le sentiment que l'esprit, dans la vue juste de la vacuité des phénomènes, éveillé, libéré de l'ignorance, éprouve pour l'esprit encore saisi par l'ignorance. L'intensité de la compassion de Kalou rinpoché, portée par sa conscience de la vacuité, me propulsa, à ce moment-là, dans la conscience de ma propre vacuité. Une autre fois, alors qu'il allait donner un enseignement, nous étions trois cents personnes à ressentir en même temps, et sans doute différemment, l'« océan de compassion » qu'il manifestait.)

— *L'attrait du bouddhisme ne vient-il pas de ce que le maître est vivant, qu'il parle, qu'on a un rapport*

---

<sup>51</sup> État intermédiaire de conscience. Ici Anila évoque le bardo entre la mort et la naissance.

*personnel avec lui ?*

— Dans d'autres religions, il y a certainement des êtres éveillés, mais ils sont plus difficiles à repérer.

— *Bouddha a enseigné différentes voies. Quelles sont-elles ?*

— Il y en a trois. Dans le bouddhisme, on travaille autant avec le corps, la parole que l'esprit, autant avec la prise de conscience de son propre bien que celle du bien d'autrui, et que son propre bien et le bien d'autrui ne sont pas un but non plus. A partir de là, le Bouddha a enseigné trois grands véhicules (*yâna*). Dans le premier, qu'on appelle *Hînayâna*<sup>52</sup> — mais aussi *Théravâda* ou *Vinaya* selon quelques distinctions subtiles —, il a montré que nous sommes la cause de notre souffrance, que le désir et l'aversion, la *soif* créent les causes de la souffrance, que le comportement de nos corps, parole, esprit et pensée peut nous en libérer. Ce sont les « Quatre nobles vérités ».

Il a ensuite élargi la perspective de l'individu en montrant qu'il y a des êtres autour de soi et qu'ils ont les mêmes aspirations que nous. Dans ce deuxième véhicule, qu'on appelle le *Mahayâna*, il a enseigné l'amour et la compassion, ainsi que la connaissance transcendante : tous les phénomènes sont illusoires, vacuité. « La forme est vide et le vide est la forme, il n'y a pas de forme sans vide, il n'y a pas de vide sans forme<sup>53</sup>. » Et avant de mourir, le Bouddha a enseigné sur la quintessence éveillée de tous les êtres. C'est ce

---

<sup>52</sup> Hînavâna. Le petit véhicule, pratiqué surtout en Asie du Sud-Est et à Ceylan.

<sup>53</sup> Patanjali, 17<sup>e</sup> aphorisme. On peut remplacer la forme par la sensation, l'émotion, les formations mentales (mémoire consciente et inconsciente), et la conscience.

qu'exposent le *Vajrayâna* et le *Tantrayâna*<sup>54</sup> : tous les êtres vivants sont bouddha, mais ils sont « voilés ». C'est dans ce véhicule que sont développés *L'Abidharma*, la métaphysique, les principes de la conscience *Yéshé* et *Namshé*, l'aspect sagesse...

Ces trois enseignements ont le même objectif. Cependant les méthodes sont différentes parce qu'elles s'adressent aux individus selon leurs capacités et leurs nécessités propres, qui sont différentes.

— *Qu'est-ce que la méditation ?*

— Dans un premier temps, la méditation est pour moi une purification, une façon de stopper l'agitation, un peu comme la possibilité d'aérer une chambre enfumée et d'y mettre de l'ordre et de l'espace. Pour les êtres qui n'ont pas une réalisation profonde de la paix intérieure, c'est une méthode qui offre la possibilité d'aérer, de calmer, de stopper, de dévoiler notre auto-hypnose. Elle conduit à lâcher prise du passé, pour pouvoir être plus direct, plus vigilant, plus authentique avec le futur. C'est une chose fantastique et très subtile.

Dans un deuxième temps, pour quelqu'un qui est intéressé et motivé pour la recherche de la nature essentielle, pour quelqu'un qui s'interroge sur l'existence de Dieu, sur le bien, le mal, la création, le commencement et la fin, la pensée, la pureté de l'esprit, la méditation est le seul chemin. Il consiste à constater que les choses changent selon notre état intérieur, à comprendre que l'esprit existe par lui-même et à observer que le monde que l'on vit est une projection de nous-mêmes.

Dans un troisième temps, tout est méditation, tout

---

<sup>54</sup> Le Tantravâna est une branche du Vajrayâna.

sera vécu spontanément à un degré très élevé de conscience.

La méditation est absolument nécessaire pour un pratiquant : c'est le moment de silence avec soi-même, le moment de « prière ». Dans le bouddhisme, on ne prie pas, on fait des souhaits, mais je pense que c'est un peu la même chose. Le souhait, c'est construire en soi à travers des formules, le vœu que notre raisonnement, notre mental et notre esprit soient toujours portés par les buts qu'on se donne dans la voie : qu'il y ait moins de malheur dans le monde. On travaille sur soi-même, mais on génère la motivation de ce travail par des souhaits pour le bien de tous les êtres. Ainsi, le travail que l'on fait est libre et libérateur. En souhaitant libérer tous les êtres, on se libère de toute préoccupation égocentrique et même de l'attachement à se libérer. Cela nous verse dans le chemin de l'éveil. La méditation, c'est un moyen. Les souhaits font partie des moyens<sup>55</sup>.

(Travail, travailler, ces mots revenaient souvent. Dans la voie spirituelle qu'Anila Rinchen exposait, chacun était responsable de son accomplissement. Rien n'était offert, ni salut ni rémission, mais l'homme n'était pas condamné non plus. Chacun pouvait se libérer par soi-même de son destin en observant la vie dans le regard neutralisant de l'impermanence et de la vacuité.)

— *Jean-Paul II affirme que le bouddhisme est un nihilisme. Il a même interdit la pratique de la*

---

<sup>55</sup> Toute pratique s'achève sur cette formule de la dédicace : « Par la vertu que j'ai créée accomplissant cette action, puissé-je établir tous les êtres sans exception dans l'au-delà de la souffrance. Je dédie tout mérite pour atteindre l'éveil. »

## *méditation aux nonnes chrétiennes d'Espagne...*

(Anila répondit de sa voix un peu aiguë sans la moindre émotion :)

— Je crois qu'il n'a pas eu le temps d'étudier le bouddhisme.

— *En quelques mots, quel est l'objectif de ces pratiques et de ces études ?*

— On peut le dire en un seul mot ! Le silence. *Tathatâ*, l'ainsité, dans laquelle se fait l'identité du sujet et de l'objet. Ou la recherche de la vie, la patience, la clarté et la transparence, l'impermanence. Si on ne peut pas comprendre l'impermanence, on ne comprend rien au bouddhisme.

— *La morale a-t-elle une place là-dedans ?*

— Nous savons que nous sommes comme nous sommes parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Tout est cause de l'ignorance : on ne sait pas ce que seront les conséquences de l'acte que l'on crée. Mais nous savons que bon et mauvais sont des catégories illusoirs. Le *souhait*, pratiquer *pour le bien de tous les êtres*, enlève beaucoup de nœuds et de problèmes inutiles dans les relations aux autres. Et cela nous donne aussi une bonne conscience. C'est très important ! Une mauvaise conscience est la cause de tous les maux.

— *Depuis que l'homme se pose des questions, toutes ses interrogations le conduisent à : « Pourquoi ? » Toutes les religions proposent des*

*réponses...*

— Je suis entrée dans le bouddhisme avec la question : « Qu'est-ce que je fais là ? » Le bouddhisme m'a répondu par la question : « Pourquoi souffrons-nous ? » Nous nous faisons souffrir nous-mêmes, nous créons notre propre souffrance, nous créons un monde où la souffrance existe. Nous avons fait un monde régi par les émotions ! Notre souffrance vient de l'absence de contrôle et de lucidité sur nos émotions.

Mais « pourquoi ? » est une question que je ne me pose plus. J'ai commencé avec elle, mais je l'ai laissée parce qu'elle est insondable. Il y a beaucoup de réponses selon les situations. Je pense qu'un pratiquant ou quelqu'un versé dans la spiritualité à long terme, abandonne cette question. Bien sûr on garde le questionnement, mais il n'est pas formulé dans ce « pourquoi » vaste, il est plus ponctuel. Dans tous les instants, il y a une cause, il y a un effet, il y a un « pourquoi ? ».

— *Bouddha ne répond-il pas à la question du « pourquoi » lorsqu'il enseigne que « l'ignorance et la connaissance sont co-émergents », c'est-à-dire qu'il y a un état de conscience éveillé ou dualiste et pas de commencement ?*

(Elle ne me suit pas sur ce terrain.)

— Je ne le comprends pas ainsi. Lorsque le Bouddha dit qu'il n'y a pas de commencement ni de fin, il nie tout extrême, comme il le fait toujours, afin que nous observions entre les deux extrêmes.

Selon nos tendances, nos émotions, notre karma, notre culture, nous tombons dans l'un ou l'autre des extrêmes. Nos réponses à ce « pourquoi » n'ont pas de sens parce qu'il y a toujours une autre réponse extrême opposée. Il est plus facile d'observer entre deux extrêmes, mais difficile d'y demeurer. C'est toute l'aventure humaine ! Le Bouddha montre qu'il y a une façon de se sortir des extrêmes en visant le juste milieu.

— *Que cherchons-nous dans la religion ?*

— Je pense qu'on y cherche à transcender ses peurs, ses névroses. Quant à moi, je cherchais à concrétiser cet aspect pur, l'essence, la pureté, la bonté, la non-confusion, la non-agression dont j'ai toujours su qu'ils sont dans tous les êtres.

— *Comment vaincre les peurs ?*

— Il y a tellement de sortes de peurs ! s'exclame Anila. Il y a les peurs grossières que l'on vainc avec la non-saisie, avec la connaissance. Mais je pense aussi qu'on doit vaincre la peur avec l'expérience. Une peur est un préjugé : c'est donner un goût à quelque chose qu'on ne connaît pas. Tant qu'on n'en a pas fait l'expérience, on ne peut pas la vaincre. On aura toujours peur de ce que l'on ne connaît pas. Et puis il y a la première peur : celle de ne plus être heureux.

— *L'éveil guérit de la peur. On regarde de façon neutre ce qui se produit.*

— Voilà, je crois que c'est ça. L'être éveillé n'a pas peur parce qu'il sait que tout est illusion. Tout dépend de notre façon de prendre les choses. Je pense qu'on ne

peut pas parler de vaincre la peur, on peut parler d'accepter l'aventure ! A un moment donné, on vit avec, on fait avec !

Celui-là est le bouddhisme qu'on nous a enseigné ici. Mais je ne sais pas si, dans les pays orientaux, on l'enseigne ainsi... Dans les religions, on ne cherche plus beaucoup. On a envie de croire. La sagesse n'est pas la vocation ou la recherche de tout le monde. Pour certains, la sagesse c'est l'éveil, pour d'autres c'est être riche, pour d'autres c'est être libre, pour d'autres c'est autre chose. La sagesse est tolérante. Elle n'a pas peur. L'intolérance, l'inquisition, ce n'est pas l'Eglise, le bouddhisme, ou l'islam, ce sont des êtres qui emploient la religion pour eux-mêmes. Il n'y a pas de prosélytisme dans le bouddhisme. On ne va pas vers les autres pour leur affirmer une vérité. Il faut qu'il y ait une demande. On ne peut pas obliger les gens à chercher le même éveil que le nôtre. On ne peut pas comprendre ce qui touche les autres. Il faut la tolérance.

(Tout au long de l'entretien, Anila a été très soucieuse de relativiser ses propos en insistant sur le fait qu'elle exprime *son* bouddhisme et non la vérité dogmatique du bouddhisme.

Outre son programme d'enseignement, Kagyu Ling reçoit des stages d'astrologie ou de sophrologie animés par des personnes extérieures à l'institut. Il m'est arrivé de me moquer de cette confusion des genres. Anila n'avait aucun mal à accepter les détours de la recherche. Un jour, elle répondit à mes sarcasmes : « On peut passer par l'astrologie pour arriver à une recherche plus directe. Nous ne pouvons pas savoir par quelle porte chacun doit

passer. » Son indulgence est vaste, elle n'exclut rien.

Le temple de Kagyu Ling est le premier à avoir été construit de style bhûtanais en Occident, tout proche de la célèbre cathédrale Saint-Lazare d'Autun, bâtie en 1146. L'installation de l'institut a donné un souffle économique et un attrait touristique non négligeables à la région. Le temple figure comme une attraction dans les guides et les brochures du département. Certains jours, on voit des flots de curieux, venus même en cars, déambuler et se détendre dans le domaine pour finir à la boutique de souvenirs. Lors d'une visite commentée, ils reçoivent quelques explications concernant les principes du bouddhisme. Un jour, dans le temple « des mille bouddhas » l'un d'eux demanda : « C'est qui Emile Bouddha ? »

A l'occasion de la venue d'un éminent rinpoché ou d'un colloque inter-religieux, un curé d'Autun et deux moines de l'abbaye de La-Pierre-qui-Vire se déplacent. L'institut permet à la tolérance de se transformer en connaissance de « l'autre ».)

— *Comment aimer son prochain ?*

— Premièrement, il faut faire un effort. Aimer son prochain, c'est s'efforcer d'être patient, de voir la souffrance d'autrui, d'être tolérant. Deuxièmement, on aime autrui grâce à la connaissance de ses propres faiblesses. Nous voulons éviter de souffrir, d'avoir des obstacles, alors nous essayons de ne pas opposer plus d'obstacles à autrui, de ne pas faire du mal.

On commence à aimer autrui lorsqu'on commence

à se connaître soi-même et que l'on sait qu'il n'y a pas à juger. Mais le véritable amour est au-delà : c'est accepter les choses telles qu'elles sont.

Le Dalai-Lama disait : « S'il y a nécessité de tolérance, c'est parce qu'on n'est pas d'accord avec quelqu'un. La compassion est au-delà de cette tolérance. »

— *La famille, est-ce que ça a un sens ? Dans la voie spirituelle, qui est la voie du non-attachement, est-ce qu'il y a une compatibilité entre l'amour familial et l'éveil dans le sens de la non-saisie ?*

— L'amour est une chose, l'attachement en est une autre. Nous faisons tous l'expérience de l'amour par l'attachement, à ses parents d'abord, ensuite ce sera pour un compagnon. Il faut travailler cet amour, pour en faire un amour sans attachement.

— *Ce qui explique la phrase de Boddhidharma : « Si tu rencontres Bouddha, tue-le ! » C'est peut-être l'Edipe de l'Asie !*

— Cela veut dire : « Tue la méthode, tue les moyens, tue la connaissance, tue tout ce qu'on t'a donné, parce que, maintenant, c'est à toi de le vivre. »

— *Que pouvons-nous attendre du XXI<sup>e</sup> siècle ? Le religieux et le spirituel sont-ils en transformation ?*

— Je pense que ça va être pareil. Chaque génération, chaque époque a son lot de souffrances. Nous croyons que le temps que nous vivons est catastrophique, mais le XIX<sup>e</sup> siècle a eu ses problèmes, et les siècles précédents aussi. Il y aura toujours de la

souffrance. Il y a toujours eu la même saisie de la souffrance, et le XXI<sup>e</sup> siècle sera pareil. Il faudrait peut-être souhaiter qu'il y ait plus d'écologie. »

— *Et au niveau spirituel ?*

— Tant qu'il y aura le raisonnement, la logique, la pensée, la connaissance sera diversifiée. Tout dépend, de toute façon, de ce qu'on fera de notre vie individuellement.

— *A quelqu'un qui n'a aucune foi, aucune connaissance religieuse, qui est complètement neutre ou même qui a rejeté Dieu et toutes ces histoires, que dirais-tu ?*

— Je ne sais pas. Qu'il espère en ce qu'il vit, peut-être. La plupart des athées que je connais sont des êtres très humanistes, très généreux, et très cartésiens aussi. Je suis plus inquiète pour les gens qui sont dans le doute pour être dans le doute, qui se complaisent dans la contestation, sans tenter aucune expérience, sans écouter la raison. Ces êtres-là veulent qu'on leur montre la non-forme par la forme !

(Anila Rinchen est libre d'aller et venir. Libre d'évoluer géographiquement, mais aussi libre de vivre comme bon lui semble. Outre ses responsabilités à Kagyu Ling, elle enseigne aussi dans d'autres centres d'études bouddhiques en France et en Amérique du Sud.

Je logeais dans une maisonnette de six mètres carrés située dans un sous-bois, meublée du minimum mais décorée avec soin. De la porte

vitrée, j'apercevais le *chôrten* blanc et sa bordure de fleurs, le vaste parc, quelques allées et venues. J'y ressentais une sérénité naturelle, une atmosphère de douceur tranquille et spontanée que je n'ai pas rencontrée dans les monastères chrétiens que je fréquente. Le calme y est plus guindé, le silence obséquieux parce qu'institué par une règle.

Le domaine est sacré, consacré, paisible. Avant d'entreprendre toute construction, les lamas pratiquent certaines *puja*<sup>56</sup> pour se concilier les forces de la nature et les êtres vivants, même microscopiques, que l'activité humaine va déranger. C'est sans doute aussi une façon de rester attentif et vigilant.)

— *Comment conçoit-on la mort dans le bouddhisme ?*

— La mort n'existe pas. La base du bouddhisme c'est l'impermanence. Tout est impermanent. Donc, selon ce que j'en comprends, la mort, c'est prendre une situation et la figer, vivre constamment la même situation et lutter pour que cette situation ne change pas. Lutter contre l'impermanence.

Quelle attention aurai-je au moment de mourir ? Je ne sais pas. Pour moi, la mort est la prise de conscience, l'instant. Un changement de situation est une mort, une pensée est une mort. C'est un peu comme ça que je la vis. Je crois que le changement de plan, corporel, personnel, etc., dépend entièrement des acquisitions de cette vie, des expériences qu'on y a faites. Si on a de grands

---

<sup>56</sup> Cérémonie contenant des récitations de textes et de munira (suite de syllabe servant de pratiques méditatives), l'exécution de mudra (gestes symboliques de la main), l'invocation et la visualisation de divinités, ainsi que des offrandes rituelles.

attachements, on reste attaché quelque part et on doit refaire la situation jusqu'à la non-saisie. C'est pour cela que Bouddha a enseigné. »

— *Est-ce que la mort permet d'atteindre l'éveil si on n'a pas connu l'éveil avant ?*

— Oui, je le pense. Le but de la mort c'est arriver à l'éveil. Mais un croyant doit avoir beaucoup de foi dans cet aspect pur, vacuité des phénomènes, et un non-croyant doit avoir beaucoup de générosité, de liberté.

— *Qu'est-ce qui meurt, qu'est-ce qui reste ? Y a-t-il un moi personnel qui perdure après la mort ?*

— Il reste la continuité de l'être dans cette vacuité-clarté dont nous parlions tout à l'heure.

— *Cette continuité est-elle celle d'un individu ou est-elle une manifestation impersonnelle de la vacuité-clarté ?*

— L'individu est dans un éveil progressif du grossier au subtil. La saisie d'une situation est personnelle. L'éveil doit être la vacuité-clarté. Tant qu'il n'y a pas l'éveil total ce n'est qu'un mot. On atteint l'impersonnel quand il y a non-saisie.

— *Donc, la « saisie » pourrait perdurer au-delà du corps ?*

— Oui, selon les enseignements, et je le crois parce que nous avons des habitudes dont nous ignorons la source !

— *Bouddha enseigne qu'aucun phénomène*

*composé n'est pourvu d'un moi indépendant. Donc ni l'individu ni ce qui le compose n'ont un moi réel ! Ce moi, bien que nous le croyions existant, n'est qu'une saisie dépourvue de réalité.*

— Voilà ! En fait il est non existant quand on arrive à un degré de premier éveil. Avant ce premier éveil on a la saisie.

— *Je pose la question autrement. Après la disparition du corps l'individu ne perd-il pas la capacité de saisie ? Cet individu qui est un phénomène dépourvu d'un moi indépendant existera-t-il à nouveau alors qu'il n'a jamais existé ? Ce qui n'existe pas peut-il se reproduire ?*

— Je ne sais pas ! Je peux dire « non » parce que je l'ai lu et que je le crois, mais ce n'est que la confiance en la voie qui me le fait dire. Au moment de ma mort, quand je n'aurai plus qu'un corps mental imprégné de toutes ses acquisitions, toutes ses connaissances se manifesteront d'un seul coup sans que j'aie aucun contrôle sur elles. Je verrai alors si j'ai vraiment réalisé la non-saisie, la non-manifestation. Je ne veux pas entrer dans des utopies puisque je ne sais pas. Je ne suis pas morte !

(Ma compréhension de l'enseignement de Bouddha est un peu différente. Lorsque j'ai interrogé mon lama, Amtrim Shérab, à McCleod Gang en Inde, sur la mort, il a répondu : « Tout ce qui nous fait être est éphémère. Pour le chercheur, qui a constaté qu'aucun phénomène n'a d'existence réelle, il n'y a pas de passage direct d'une vie à une autre, pas de

renaissance individuelle, mais il y a la vie qui veut vivre, qui se crée et qui s'attache à la croyance en sa propre existence. De cette vie on peut se libérer en cessant d'y croire, non pas au moment du trépas, mais à chaque instant, un instant à la fois. »)

— *Y a-t-il quelque chose que tu voudrais ajouter, une question que je n'ai pas posée ?*

— On peut parler à l'infini. Je n'ai évoqué que ma propre vision des choses, et ma propre expérience. Il y a aussi les enseignements que je reçois et les connaissances que j'étudie. Je ne représente pas une Église, une école ou le bouddhisme. Je suis une pratiquante. Même les grands maîtres disent : « Les écritures affirment ceci mais ne croyez pas, expérimentez, n'adoptez rien tant que vous n'avez pas constaté par vous-même ! » Bouddha l'a dit aussi. Nous avons la possibilité d'expérimenter, de contester, de penser la voie. Mais dans d'autres traditions, ainsi que dans les pays bouddhistes, il y a des intégristes, des gens qui prennent les écrits au pied de la lettre, et qui pensent que l'expérience est non déterminante. Ils ne peuvent pas s'écarter de ce que la loi commande qu'il faut vivre et ne pas vivre.

Dans le bouddhisme, le maître nous dit : « Vous êtes éveillé. » Il nous parle d'égal à égal et tel que nous sommes. Il s'adresse à quelqu'un qui est soumis à l'ignorance, mais qui n'est pas ignorant, c'est différent. Nous sommes complètement responsables de notre chemin. Il n'y a jamais d'interdiction. Il y a direction, chute, compréhension, enseignement...

(Il y a une dizaine d'années, à la suite de ma rencontre avec le bouddhisme, en Inde, je me rendis à Kagyu Ling pour la première fois. Anila Rinchen donnait un enseignement à la fin duquel je posai la question suivante : « Si rien n'est réel, cet enseignement que je viens d'écouter est-il réel ? Bouddha et la bouddhité sont-ils réels ? L'éveil n'est-il pas une fiction de plus ? » Ma question était mal posée. Elle révélait le provocateur que j'étais à l'époque. Mais elle ne prenait pas en compte la subtilité de l'examen de la réalité du point de vue bouddhiste. Une rumeur de protestation envahit la salle, comme si ma question était taboue, comme s'il y avait une limite au questionnement. On pouvait s'informer sur la méthode, mais pas mettre la doctrine en cause.

La réponse était simple, pourtant. L'enseignement du bouddha est un « moyen habile », c'est-à-dire utile, bien que, comme tout moyen, il soit relatif. C'est un mode d'appréhension de la réalité fondé sur la raison et l'expérimentation. Il est loisible d'en contrôler la valeur grâce aux techniques d'examen qu'il propose pour le mettre à l'épreuve. Il ne se réclame pas d'une révélation divine, sacrée, inaltérable, incontestable. Il n'exige pas non plus qu'on ait la foi. Mais ceux qui recherchent un système de croyance, qui souhaitent accepter une vérité définitive, bétonnée, pour s'y conformer, trouvent ce qu'ils cherchent. Au sein même de la tradition qui prescrit de ne rien croire, de vérifier par soi-même avec l'aide d'un lama, on rencontre un public de croyants, un public d'adeptes.

Entre le chemin conduisant à l'éveil et l'éveil, il y a un instant ou une vie.)

Père Gérard Bénéteau  
curé de Saint-Eustache

« Père, Père, pourquoi... »  
(Ps 22, 2 ; Matthieu 27, 46.)

*J'ai rencontré le curé de l'église Saint-Eustache, le père Bénéteau, il y a deux ans, à l'occasion d'une conférence que mon éditeur organisa autour de « l'idolâtrie », sujet sur lequel nous venions de publier un livre. Je suggérais que l'interdit biblique des idoles nous informait sur la nature résolument iconoclaste du Dieu qui le prononce. Parler de l'idolâtrie c'était tenter de comprendre que le Dieu-Un était non seulement sans image, mais aussi sans référent, sans intermédiaire, sans qualité et qu'il était libérateur. L'idolâtrie est un enfermement, une limite, la plupart du temps consentie et même vénérée. L'idolâtrie est l'amour de la limite. Placer une qualité, une valeur, une idéologie en place de l'absolu était idolâtre. Cependant, l'idolâtrie demeurerait un penchant humain, parfois utile, voire nécessaire pour ceux que l'abstraction totale de la divinité rebutait et qui ne pouvaient la chercher qu'à travers des médiateurs. Le dire aux fidèles du Dieu-fils m'a valu, de la part des vicaires, ce commentaire que m'a rapporté le*

*père Bénéteau :*

*« Ils disent que vous sentez le soufre !*

*— C'est très exagéré, répondis-je.*

*— Je le crois aussi », m'a-t-il répliqué, généreux.*

*A la suite de cette conférence, nous étions allés au café du coin. Et alors que je lui parlais du Catéchisme de l'Église catholique il s'était exclamé :*

*« Quel catéchisme ?*

*— Celui publié récemment...*

*— Ça n'existe pas », a-t-il balayé.*

*Cette liberté m'avait séduit. J'avais trouvé un curé plus désinvolte que moi. Commentant ma conférence, il m'a dit que j'étais trop intellectuel, trop compliqué. Lui devait affronter des gens simples, des gens qui demandent du prêt-à-croire. Comment s'en tirait-il ? Cette curiosité me conduisit à lui proposer de contribuer à ce livre.*

*Le père Gérard Bénéteau est le curé d'une paroisse très hétéroclite. A un jet de pierres de l'église, les bordels, les discothèques, les friteries et les friperies, les cafés à la mode, les halles bouti-quières brassent une vaste population qui s'étire de l'aristocrate au paria parisien. Aux habitants traditionnels de ce quartier du centre de Paris et au flux de touristes qui viennent de très loin écouter « la-messe-de-onze-heures-de-Saint-Eustache », renommée pour la qualité de son chœur, se sont ajoutés des citadins plus récemment installés, attirés par la vie nocturne, et qui affichent leur liberté de mœurs, sans oublier les exclus de France et de l'étranger, chômeurs, SDF, punks, immigrés russes affamés.*

*« Rendez-vous à Saint-Euss à 15 h 30 ! »*

*Nous nous installons dans le vaste bureau aux larges fenêtres, qui fut celui de tous les curés de cette*

*église fondée au xvii<sup>e</sup> siècle. Certains d'entre eux, dans un cadre, posaient leur regard austère sur le visiteur. Le parquet était clair et brillant, et la lumière de ce jour froid et ensoleillé éblouissait les murs blancs immaculés, fraîchement repeints.*

*Il régnait un apparent désordre, extrêmement vigilant. Des piles de documents, soigneusement entassés, jonchaient toutes surfaces planes et témoignaient des nombreuses activités qui étaient gérées ici. En effet, cette paroisse organisait une soupe populaire, accueillait des conférences, abritait les associations Solidarité-Sida-Saint-Eustache, Aux-captifs-de-la-libération, Saint-Eustache-Narcotique-Anonyme, louait un théâtre installé dans sa crypte, en plus des actions et des œuvres traditionnelles des églises.*

*De taille moyenne, le visage plein et le corps enrobé, cheveux ras et barbe négligée, l'œil railleur et la parole caustique, un peu provocateur, le père Bénéteau navigue entre une indépendance affichée et un conformisme nécessaire, minimum. Il portait une cravate sur une chemise en jeans, le col sagement fermé. Il manie l'argot avec un mélange de licence et de démagogie. Sa rudesse empruntée au quartier — les Halles — me semblait répondre à la pratique de son indépendance et au désir de banaliser la fonction de curé.*

*— Parler de moi, ça me fait chier, répondit-il à ma première question. Il y a ce que je peux en dire et il y a ce que je ne souhaite pas qu'on en dise. J'ai quarante-neuf ans, ennuyé d'en avoir bientôt cinquante. Ce cap des cinquante ans me fait chier.*

*Notre conversation était ponctuée par le serein tintement des cloches qui, dans les campagnes et au*

*cœur des villes scande depuis des siècles le temps de la Bonne Nouvelle. Mais un répondeur extrêmement sollicité par des appels incessants venait brouiller ces instants illusoire de sérénité pour nous rappeler que nous étions, non dans un cloître, mais dans un bureau.*

*Il parlait vite, hésitait, n'achevait pas ses phrases, et laissait parfois des idées dans les limbes, comme si sa pensée était contrariée par une présence objectivement absente, intérieure. J'ai gommé ici une bonne part de ces élans avortés, des silences, des phrases inachevées...*

— *La prêtrise ne vaccine-t-elle pas contre cette sorte de coquetterie ?*

(Entre deux silences, il confesse dans une sorte de soupir :)

G.B. — Non. C'est hors coquetterie quelque part. J'ai fait un certain nombre de choses dans ma vie. Il y a des trucs où, arrivé à une certaine fonction, arrivé à cinquante ans, ce n'est plus drôle.

Né en province, d'un ménage uni, qui a dû s'embêter pas mal. J'ai toujours eu le sentiment d'une différence. Grosses difficultés avec mon père : c'était un type extrêmement strict sur tout. Très très tôt, j'ai eu le sentiment qu'il n'était pas mon père. Et je me le demande encore parfois. Je n'ai jamais eu aucun contact avec lui. Il était infiniment loin de moi et cela s'est aggravé vers les dernières années. Il ne m'écrivait que des lettres sur les nègres, les juifs, les machins, la presse, les journalistes... Je n'ai eu qu'une idée : fuir.

(Telle était sa vie sur le plan émotionnel en 1964 lorsqu'il entra au séminaire pour fuir ces déboires.)

— A dix-huit ans, je suis parti au séminaire à Paris. Je n'ai pas fait de psychothérapie là-dessus, je crois que ça s'est fait assez bien tout seul. Quand mon père a eu un

cancer, j'ai fait tout ce que je pouvais, mais qu'on ne me demande pas, en plus, d'avoir de la peine.

J'ai pris l'engagement d'essayer d'être disponible à une fonction, à un service et je le tiens à peu près. Sur le reste, je fais ce que je veux et quelquefois, d'ailleurs, ça aide à rester disponible ! On parle rarement et mal des questions du célibat dans l'Église. Je le rappelle chaque fois que je le peux, les prêtres ne font pas de vœu de chasteté. On a un engagement de célibat et au-delà, on est à la règle commune des chrétiens qui, normalement, n'ont pas de relations sexuelles en dehors du mariage. Nous sommes comme tout le monde. Je ne suis pas entré dans un ordre religieux. Comme je dis à mes confrères : « Si vous alliez au bordel de temps en temps, la vie commune serait peut-être plus facile ! »

— *Donc, en fait, vous vivez une vie normale, vous pratiquez un métier...*

— Voilà. J'ai toujours dit que prêtre est un métier. On dit qu'on est prêtre pour l'éternité. Je ne vois pas l'intérêt de la chose... enfin ça sert peut-être « au-delà ». C'est un service que j'essaie de rendre dans une communauté et ça s'arrête là au niveau du métier. Je distingue même ma conviction religieuse de mon service de prêtre qui est beaucoup plus professionnel, si je puis dire. Ce qui touche à mon identité, c'est ma foi chrétienne.

(De grandes hésitations tissent ses réponses. Sa voix est forte et claire, mais il soupire presque autant qu'il parle.)

— Je suis entré précisément chez les Oratoriens parce qu'il y a là un grand respect de l'incarnation. Dieu, quand il se fait homme, ne se déprave pas. Il aime son temps, il aime son monde. Ce regard inspire d'ailleurs mes réflexions sur les relations entre l'Église et le monde laïque.

J'ai toujours été passionné. Je porte un regard favorable sur le temps que je vis, l'endroit où je suis. Je ne pleure pas sur l'absence de saisons, sur la perte des valeurs morales, « tout fout le camp ». Pas du tout. Je m'insurge même contre cette attitude.

Je suis allé récemment à une réunion qui n'était pas triste, avec des curés du voisinage. On est en plein retour... [Il laissa tomber la moitié de cette idée.] Ils disaient : « La mairie, c'est tous des francs-mac qui veulent tous nous manger... » Certains sont quand même très proches d'un certain intégrisme. J'essaie d'avoir là-dessus une attitude résolument différente et de la faire passer ici, dans cette église.

Cela m'a amené à m'engager dans la vie. Ma mère a eu une sclérose amyotrophique ou maladie de Charcot, j'ai fondé l'Association pour la recherche sur la sclérose amyotrophique, dont je suis le président d'honneur. Plus tard, à travers des copains, j'ai découvert le sida. J'ai fondé « Solidarité-Sida-Saint-Eustache ». J'essaie d'agir, c'est une autre forme de mon tempérament.

Cela va comme biographie ?

— *Oui, ça va. Parlons de Dieu ! De quoi parlez-vous, à quoi pensez-vous, de quoi s'agit-il lorsque vous parlez de Dieu ?*

— Jésus-Christ.

— *N'y a-t-il pas le Père ?*

— Si, mais je ne sais pas grand-chose sur son Père. Je ne le refuse pas, je n'ai pas fait de transfert sur Jésus-Christ ! Mais « qui m'a vu, a vu le Père », dit Jésus. Pour moi, c'est clair, je ne peux parler de Dieu que par Jésus-Christ. A chaque fois que j'ai voulu faire l'expérience de la proximité de Dieu, je n'ai trouvé que l'absence. Donc j'évite de réessayer. Dieu ne m'est pas proche. Ici, actuellement, je ne sens rien.

Le Dieu créateur n'est pas une chose qui m'a beaucoup tracassé. A la différence des gens qui veulent savoir comment le monde a été fait, cela m'est complètement égal. Ce qui est derrière moi m'est totalement égal. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qu'il y a devant moi, où je vais. Donc, le Créateur, je m'en fous.

— *Mais, si on veut savoir où l'on est il est bon de savoir d'où l'on vient.*

— C'est sans doute vrai.

— *Qu'est-ce que Jésus-Christ révèle de Dieu ?*

— Pour moi, il révèle la possibilité de Dieu. La caricature de Dieu dans laquelle j'ai été élevé — un Dieu créateur, énorme, tout-puissant qui nous attend au bout de la vie pour un jugement — ne m'intéresse absolument pas. Je l'aurai envoyé balader s'il n'y avait pas Jésus-Christ. Pour moi, il ne peut y avoir un rapport entre l'homme et Dieu que s'il y a un rapport entre Dieu et l'homme, une proximité. Je remercie Dieu d'avoir eu cette proximité, grâce à Jésus-Christ. Cette proximité m'aide à vivre maintenant et m'ouvre toutes les

perspectives.

Non seulement Jésus-Christ me permet de parler de Dieu, mais il permet que Dieu existe vraiment pour moi. Sinon, je ne vois pas ce que c'est. Jésus-Christ est pour moi la révélation de la nature d'un lien, d'un lien d'amour, et donc, absolument pas un lien de domination. C'est pourquoi j'ai peu d'intérêt pour toutes les religions où Dieu ne s'incarne pas.

— *Un Dieu dominateur est insupportable ?*

— Oui, insupportable ! Ça n'est pas. « Notre père qui êtes aux cieux, restez-y ! » Voilà ! Si ce n'est que ça ! L'idée qu'un Dieu aurait créé l'homme seulement dans un rapport de domination ne m'effleure pas. Elle me paraît peu crédible. L'histoire de ma relation avec mon père n'est probablement pas sans intérêt à ce niveau-là. Je me suis souvent demandé si mon père était mon père. Une relation de domination, quelque part, aboutit à une inexistence de relation. Ce n'est pas un rejet ou je ne sais pas quoi, c'est du néant.

(Il évoquera trois fois son père en moins d'une heure et en lui contestant deux fois sa qualité de père ! Cette insistance me laissait deviner un passif que trente ans d'Église n'avaient pas encore comblé. La fuite du père, l'entrée au séminaire, qui n'est pas tout à fait le lieu de l'émancipation débridée, puis une vie passée au sein de l'Église, Sainte-Mère, a fait de lui un prêtre, un « père », représentant de « Dieu-le-Père », du Fils et du Saint-Esprit (ce lien qui unit le Fils au Père qu'il ignorait parce qu'il était pour lui absence ou néant,

rejet surtout jusqu'au refus d'y réfléchir), tout ceci pouvait éclairer le fait que le père Bénéteau parlait de sa fonction comme d'un métier, d'un travail. Il la distinguait de son être profond. Il déclarait ne connaître Dieu, le Père, que par le Fils, un frère qui effaçait le Père. La relation d'amour impossible avec un père dominateur poussait vers l'avant une relation fraternelle d'amour au sein d'une collectivité de frères unie autour du Fils, dont le Père était exclu. Pour Gérard Bénéteau, Jésus était Fils, présence, proximité, fraternité, amour..., le Père était absence, ressentiment, métier ; et il refusait toute question sur l'origine, la sienne et celle du monde, pour ne porter son intérêt que sur l'avenir. Il y avait là quelque chose du « déficit du sentiment ontologique d'être » décrit par Drewerman<sup>57</sup>, déficit toujours fondé sur un passif d'amour dans l'enfance, au sein de la famille. Il est apparemment courant chez les hommes d'Église.)

— *Dieu n'est peut-être pas cela. La spéculation métaphysique, les questions : « Pourquoi Dieu créé-t-il ? Quelle est la nature de Dieu ? » pourraient nous permettre de réfléchir un Dieu qui ne soit pas un potentat lunatique. Cela ne vous intéresse pas non plus ?*

— C'est accessoire. Je me suis quelquefois posé ces questions. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Mais, pour moi, à partir du moment où il le faisait, cela n'a de sens que dans une relation d'amour. Ce sens, je le perçois dans ma vie humaine personnelle. Mais, à partir du moment où

---

<sup>57</sup> Eugène Drewermann, *Les fonctionnaires de Dieu*. Albin Michel. 1993.

Dieu a le moindre besoin, il n'est plus Dieu.

— *Dieu est l'« au-delà » absolu...*

— Au-delà, oui. Indépendant de tout.

Je me bagarre depuis toujours contre l'idée de la rédemption : « Il fallait que Jésus-Christ mourût pour nous sauver. » Absolument pas. J'ai toujours dit : « Il fallait sans doute, pour que nous comprenions que nous étions sauvés, que Jésus-Christ mourût. » C'est autre chose. La nécessité est pour nous, en aucun cas pour le salut donné par Dieu. Dès qu'on entre dans l'idée que Dieu aurait eu besoin de quoi que ce soit, ce n'est plus Dieu. Mais alors, c'est vrai, je n'ai aucune réponse à la question « pourquoi Dieu a créé l'homme ? ». Cela n'empêche pas de vivre.

— *Est-il alors possible de connaître ce Dieu ?*

— Ici-bas, non. Je crois que nous ne sommes que des chercheurs de Dieu.

— *Chercher Dieu, est-ce croire ?*

— L'expression même « je crois » demande à être expliquée. Ce n'est pas de la même nature que « je crois qu'on est ici en train de bavarder ». Dans « je crois » il y a une espérance, il y a un pari. Mais affirmer l'existence de Dieu me paraît absurde d'une certaine manière. J'affirme que je suis chercheur de Dieu et j'espère bien qu'il existe. Mais c'est tout.

L'Église est une communauté qui cherche Dieu. Par là ils sont un, universel. Il faudrait cesser de dire « je crois » et dire « je reconnais ».

— *Cette recherche de Dieu n'espère-t-elle pas aboutir ?*

— J'ai dit « ici-bas ». J'ai fondé ma vie sur le pari que Dieu existe. Cela a quand même changé pas mal de choses.

— *Certains mystiques ont parlé d'expérience de Dieu, ont déclaré soit voir Dieu, soit le ressentir très fort.*

— Tant mieux pour eux ! Mais j'ai un petit doute. Quant à moi, je ne le souhaite pas. Je m'interdirais même que cela m'arrive ! J'ai beaucoup plus appréhendé l'absence de Dieu que sa présence. Mais en même temps que je ne comprendrais pas être né sans qu'il y ait un sens. Je ne vois cette rencontre avec Dieu que comme sens. C'est d'ailleurs pourquoi je crois assez facilement à la résurrection. Elle me paraît plus raisonnable et plus crédible que la mort, cela est clair.

— *Oui, c'est clair dans votre système de pensée. Vous êtes chercheur d'un Dieu dont vous postulez la rencontre impossible ici-bas. Il faut donc que vous imaginiez cette rencontre ailleurs. Sinon c'est raté !*

— J'aurais plutôt tendance à dire l'inverse : je pense que cette quête de Dieu ne s'explique que parce qu'il y a probablement un Dieu. Sinon, je ne comprendrais pas pourquoi j'aurais été créé avec cette envie de vivre plus, d'aimer plus. Mais je n'écarte pas l'idée que le pari puisse être raté.

— *Après tout, qu'avons-nous à perdre ?*

— Tout.

— *Ou rien. On ne peut pas perdre ce qui n'a jamais existé. Quelle est l'autre possibilité ?*

— Il n'y a pas réellement d'autre possibilité. Pourtant j'ai envie de dire qu'on a tout à perdre. Je maintiens l'ambiguïté de l'apparente opposition. Mais on est là dans un registre de l'absurde qui me gêne.

— *La foi est-elle au cœur de ce paradoxe ?*

— J'en sais rien. L'idée de Dieu ne me paraît pas si absurde. Pourquoi le serait-il ? « Si Dieu est absurde, l'homme est plus absurde encore. » C'est l'homme qui serait absurde ! Il y a quand même une telle mécanique de relation, de capacité... Les Oratoriens parlent beaucoup de la « capacité de Dieu ». On est capable de Dieu. Et j'espère qu'il y aura ce face à face, où cette capacité de Dieu viendra aussi. Et viendra aussi pour nous une véritable capacité d'être homme. Pour l'instant, on survit, on vivote.

(Le répondeur, sonore, est omniprésent. Des maçons réparent la façade. Ils ajoutent un martèlement sporadique aux hésitations du père Bénéteau.)

— *Quelle place a l'homme dans la création. A-t-il une mission, un but ?*

— Tout dépend... Depuis tout petit, je suis hanté par la question de la mort, de la vie au-delà de la mort. De même, dans mes rencontres humaines. Une

rencontre qui serait sans suite n'a aucun intérêt. Immédiatement, il y a pour moi projection dans la durée. C'est très très important pour moi cette espèce de fidélité, parfois au-delà de longs silences. Les choses et moi-même n'avons de sens que dans la durée. On ne se construit que dans une durée qui dépasse en puissance ce qu'on en voit.

— *Pourtant, tout à l'heure, vous avez dit : « Je porte un regard favorable sur le temps que je vis... », c'est-à-dire sur l'instant de la rencontre plus que dans la projection ou l'attente.*

— Oui. Cela ne me paraît pas contradictoire. Je ne crois absolument pas en une évolution. Nous ne sommes pas plus intelligents ni meilleurs. La paix n'avance pas, contrairement à ce qu'on raconte. On recommence toujours. Je suis là, c'est tout. C'est cela le temps présent. Je ne sens pas cela comme une contradiction.

— *Vous affirmez ne pas pouvoir trouver Dieu ici-bas. La recherche de Dieu est-elle son propre but ? Cette façon de l'envisager nous permettrait d'entrer dans l'immédiat, d'accepter la réalité comme elle est, éphémère.*

— Non, parce qu'il y a toujours la menace. Le présent est sans cesse menacé par la mort. La menace trouble tout. Je ne m'intéresse qu'à ce qui va durer. D'ailleurs, je vis très mal les situations d'attente. Je peux faire face à une situation difficile, mais pas rester dans l'indécis. Par exemple, je supporte assez bien les diagnostics mauvais, je supporte très mal la période entre la radiographie et la réponse. La menace tue le

bonheur. J'aspire au bonheur, voilà !

(J'espérais amener le père Bénéteau à entrer dans le fond du sens dont il avait l'intuition. Mais il s'échappait. Ses réponses étaient courtes, très courtes parfois, comme s'il se refusait à élaborer, à chercher. Il devait depuis longtemps être agacé qu'on l'interroge sur les contradictions qu'il est si facile de relever dans la doctrine officielle de l'Église. Mais je ne le sollicitais pas là-dessus. J'ai eu l'impression qu'il se débattait dans son propre refus de s'interroger sur certains points. Qu'il rejetait l'effort intellectuel et de concentration qui lui eût permis de regarder à l'intérieur de « la menace » que l'éphémère fait peser sur le bonheur. Son penchant pour les relations et l'amitié, sa haine de la mort et son attachement à la résurrection — essentielle pour lui — tissaient la maille d'une théologie du malheur. Car seule la mort, avec ou sans résurrection, nous délivrerait de la menace. Il nous faut vivre nos deuils jusqu'au deuil de notre propre vie dans l'acceptation de la mort. Cinquante pour cent des enterrements dans sa paroisse sont dus au sida. Ce fait quotidien n'est sans doute pas pour rien dans cette disposition.)

— *Mais entre le diagnostic fatal et la mort, il y a quand même aussi une attente, un sursis.*

— J'ai toujours un doute, de toute façon. Il y a toujours un doute, un double langage se crée, y compris chez les personnes qui vont mourir. On est capable de dire « je ne serai certainement pas là en septembre » et

de projeter plus loin en disant « qu'est-ce qu'on fera en janvier ? ». J'ai entendu cela bien des fois !

— *Et après la mort ?*

— Je me suis posé cette question toute bête à la mort de ma mère. Elle était orpheline à huit ans. Je me disais : « Moi, je vais retrouver ma mère, mais ma mère, comment retrouvera-t-elle ses parents ? » J'ai réalisé cela pour la première fois à trente-six ans.

Là, je vais être plein de contradictions. C'est vrai que j'aimerais bien qu'il subsiste quelque chose de ce à quoi j'ai quand même donné l'essentiel de mon temps et de mon énergie, qui est la rencontre des gens. Je ne sais pas comment ça peut se passer, mais j'espère que Dieu est meilleur que ces trucs-là. Cela m'intéresserait bien quand même, qu'il y ait une certaine suite.

— *Y a-t-il une âme ?*

— Non, il y a un être.

— *Et au-delà ?*

— Il y a un être proche de ce que je suis.

— *Et l'Esprit Saint ?*

— L'Esprit Saint est la personne qui me gêne. Voyez-vous, il y a des modes pour Dieu. Je suis né à l'époque où Dieu était Père. Lorsque j'ai eu vingt ans, Dieu était frère, et maintenant Dieu est Esprit, perpétuellement agissant, se mêlant de tout, guérissant.

— *Est-ce l'inspiration de la relation ?*

— C'est l'Esprit de cette relation. Mais je déteste prêcher là-dessus. C'est ce qui a été vécu, révélé excellemment. D'une certaine manière c'est présent puisque cet Esprit se révèle à travers notre recherche même. Je ne suis pas très doué là-dessus. D'ailleurs, sur l'Esprit, le credo est peu développé.

— *Puisque Dieu est relation ou lien, parlons de relations, et d'abord de l'amour du prochain. Quel est son sens ?*

— Il y a deux sortes très différentes d'amour.

La relation, dans ce qu'elle a de meilleur, est un lieu de plaisir, justement parce qu'on s'y sent bien. Lorsque je fais l'expérience de ce que c'est qu'aimer, il y a un échange, on reconnaît, on est reconnu. Cela me paraît bien.

L'amour du prochain est aussi une règle, pour que les choses aillent un peu mieux. C'est certainement un progrès. Mais je suis plus sensible à l'idée que, se proclamant le *Fils*, en révélant l'idée qu'on a un seul Père, Jésus nous oblige à regarder l'autre autrement, non pas tant par charité, mais par référence. L'autre est aussi important que moi, parce qu'il a cette même relation que moi au Père. Donc, comme il est aussi important que moi, il a les mêmes droits, les mêmes mérites. Cette relation avec le Père le met dans une égalité qui induit une certaine forme de rapport entre lui et moi.

— *Quelle forme de rapport ?*

— Je dirais, une certaine qualité des relations humaines ici-bas, qui préfigure l'excellence de la qualité de la relation que j'attends, dont j'attends qu'elle me

fasse être totalement. Le sourire d'un autre, c'est un peu le sourire à moi-même. Encore cette idée de reconnaissance.

J'ai une assez grande facilité de contact avec les gens. On me dit facilement bonjour. Par exemple, il y a des petites épiceries arabes dans le quartier, où je n'achète jamais rien parce qu'elles sont trop chères, mais dont les employés sont très gentils avec moi. Un soir, j'achetais un pain et quelqu'un m'a dit : « Bonsoir, l'ami. » J'ai trouvé ça très très satisfaisant.

Ce que le Père nous révèle, c'est l'excellence de la relation qu'il fait être.

— *Donc, c'est de la relation au Père qu'on tire l'amour du prochain ?*

— Oui, oui, complètement.

— *Cet amour est un commandement : « Tu aimeras ton prochain... »*

— Non, ça, c'est une idée humaine pour traduire quelque chose.

— *Qu'est-ce qu'on traduit là ?*

— Le sentiment qu'on pourrait être l'autre et qu'on pourrait être soi. Certains parlent des autres de manière insensée. Ne pensent-ils jamais qu'ils pourraient être ce « youpin » ou ce « nègre » ! Toujours d'ailleurs à cause de cette détermination qui fait que, comme on n'a rien choisi, qu'on pourrait être l'autre. C'est quelque chose de très, très fort pour moi. C'est la première fois que je parle comme ça, d'ailleurs !

— *La famille, est-ce une valeur ?*

— Ah, surtout pas ! C'est un truc complètement élitiste et irréel. On tient des discours sur la famille actuellement comme si cela concernait tout le monde, mais des tas de gens sont en dehors de cette réalité-là, pour les raisons les plus diverses. La famille, on ne la choisit pas ! J'ai un frère et une sœur. Une sœur que j'aime plutôt bien, un frère avec qui on n'a rien à se dire. Je ne sens pas les liens du sang. Je ne fais rien pour vivre ces choses qui, pour moi, sont sans réalité.

— *Encore une relation : le pardon. Est-il possible ?*

— Voilà bien un pouvoir uniquement divin ! C'est hors de notre capacité. Je le dis depuis deux ou trois ans. La phrase « Je pardonne, mais je n'oublie pas » signifie qu'on ne sait pas pardonner, qu'on ne peut pas pardonner. Pardonner nous permet de participer, de façon limitée, à un acte qui nous dépasse. C'est une capacité qui ne relève que de Dieu, parce que cela a un rapport avec le temps.

A la fin de ses interviews, Bernard Pivot demande à ses invités : « Qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise après la mort ? » Je me souviens d'une émission où Julien Green avait répondu : « Je voudrais qu'il me dise : je suis le Grand Pardonneur. » C'est bien cela. Le pardon est une capacité totalement divine qui fait que, précisément, le passé n'existe plus. A l'intérieur du Sacrement du Pardon, j'essaie quelquefois de dire aux gens : « Ce que vous venez de me raconter, eh bien, ça n'existe plus. » Quand je pardonne, je ne dis pas : « Au nom de Dieu, votre passé est pardonné », je dis : « Je vous regarde au présent. » Point final.

J'aime beaucoup la parabole de l'enfant prodigue. Et je déteste l'invention du purgatoire, qui n'a vraiment aucun sens. L'idée que Dieu, que Jésus-Christ a présenté comme le Père infiniment bon, puisse nous dire, quand on arrive : « attends six mois et refrappe », me paraît insensée. Par contre, je crois que les hommes ont absolument besoin de l'idée du purgatoire, c'est-à-dire qu'on ne soit pas rétribués tous pareils. Certains font mieux que d'autres, ils veulent en avoir du mérite ; ils progressent. Les gens ont besoin de ça, moi pas du tout.

(Quelques mois plus tôt, Gérard Bénéteau m'avait rapporté une anecdote illustrant bien son propos : « Un type un peu excité qui avait des demandes diverses auxquelles je ne pouvais ou ne voulais pas répondre, est entré dans le bureau d'accueil de l'église. La discussion s'est étendue sur une vingtaine de minutes, et il est ressorti. Je l'ai vu s'adresser de façon très agressive à une dame qui a eu peur. N'écoutant que mon courage, je suis allé vers lui, et à ce moment-là le type s'est retourné et m'a étalé. C'est ce qu'on appelle "le coup de boule". Une fois que j'ai été étendu par terre le nez pissant il m'a demandé : "Est-ce que vous me pardonnez ?" Je lui ai répondu : "Ça fait vingt minutes que je m'attends à ce que vous me cassiez la gueule, je vous pardonnerai un peu plus tard." »)

— *La prière. Priez-vous ? Qui ? Quoi ?*

— Je ne pratique plus la prière de demande depuis le 11 octobre 1982. Oh, je n'en étais déjà pas un grand enthousiaste. J'ai accompagné ma mère à Sainte-Anne, à

Paris. Depuis quelque temps, elle perdait des muscles dans le bras. Le neurologue qu'elle a vu m'a glissé entre deux portes qu'elle avait une sclérose latérale amyotrophique ou maladie de Charcot, et qu'elle mourrait dans moins d'un an. Il ne s'est pas trompé. Quand j'ai prévenu les membres de la famille, ils se sont mis en prières sauf moi. Cela me paraissait totalement idiot. Cette maladie, jusqu'à preuve du contraire, était mortelle. J'adorais ma mère, mais je savais que j'allais la perdre un jour. Défier Dieu de la guérir ne correspondait pas du tout à la nature des relations que j'essayais d'avoir avec lui. Depuis ce jour-là, je bute un petit peu sur le « Donnez-nous notre pain de ce jour ».

— *Vous préférez « Que votre volonté soit faite ».*

— Exactement ! Cela échappe quand même à la prière de demande. En principe, je ne pratique que la prière d'action de grâce, parce qu'il me semble avoir à peu près compris que, dans la religion chrétienne, Jésus-Christ s'est fait solidaire de nos souffrances, mais n'a porté aucune réponse au problème de la souffrance. Ce n'est vraiment pas la peine d'en demander. Je ne peux que le remercier d'avoir été solidaire, pas plus.

— *Il n'y a pas de réponse évangélique ou chrétienne au problème de la souffrance ?*

— Non. Pour moi, l'Évangile n'apporte aucune réponse. Il nous révèle que Dieu vient traverser les questions des hommes. A travers la résurrection, il donne une ouverture, mais il ne donne aucune réponse aux grandes questions pour le temps présent. Il crie : « J'ai soif ! » C'est extraordinaire de dire à la fois « Je

suis la source de vie » et « J'ai soif ».

— *Quand quelqu'un vient vous voir avec un problème de souffrance, qu'elle soit physique ou psychologique, cancer ou mal dans sa peau...*

— J'ai quand même un peu deux discours. Je ne dis aux gens que ce qu'ils peuvent entendre. Si quelqu'un vient me dire : « Mon Père, il faut absolument que vous priiez pour moi, pour ma famille ou pour mon fils qui va mal », si je pense qu'elle ne peut rien comprendre à ce que je viens de vous raconter, je réponds : « Mais, bien sûr, je le ferai » et je dis à Dieu : « Démerdez-vous avec ça, moi, je ne veux plus en entendre parler. » En revanche, je rencontre la souffrance à l'hôpital ou lorsque j'accompagne des gens aux enterrements. Là je serais incapable de dire tant soit peu un message d'espérance ou même de parler si Dieu n'avait été que ce qu'on m'en avait dit, c'est-à-dire un type qui crée quelque chose, lance un certain nombre de règles, et qui, si on s'est situé correctement par rapport à ces règles, nous attend à l'arrivée. La seule chose que je peux exprimer, c'est que Jésus-Christ est venu habiter notre souffrance.

Quand on est sur un lit d'hôpital, si quelqu'un de très proche vient nous voir, à la fois, ça ne change rien à notre souffrance et ça change tout. Voilà, c'est de cette nature-là.

— *Cela ne change rien puisque 'on ne prend pas la souffrance des autres, mais regardons un peu ce « et ça change tout ».*

— Avant tout cela distrait. Mais, plus

profondément, pour moi, la vie de relation est essentielle. Lorsqu'on a le sentiment que quelque chose se passe dans l'échange, dans la relation, cela remet à leur place des douleurs autres qui paraissent alors plus secondaires. Les grandes douleurs ne sont pas physiques, mais je n'ai peut-être pas assez souffert. J'ai eu mon lot, mais je suis assez résistant.

— *Nous ne sommes pas égaux devant la douleur.*

— Oui. Je dirais que nous ne sommes pas égaux au départ devant ce qui est important. Nous souffrons de ce qui contrarie l'essentiel. Si nous considérons que la santé n'est pas l'essentiel, quand on n'a plus la santé, on n'a pas perdu l'essentiel.

(Nous changeons de sujet.)

— *Comment voyez-vous le monde historique, politique, notre époque, notre temps ?*

— Ni pire, ni meilleur que dans le passé. Le monde est ! Et les gens recommencent les mêmes trucs. On n'en sait pas plus qu'on en savait sur l'essentiel depuis le début. Il y a des progrès techniques, mais il n'y a pas de progrès en soi.

— *Que vous inspire l'idée que nous ne soyons pas plus avancés que les contemporains d'Abraham, de Moïse, ou de Lao Tseu ?*

— Je trouve ça très satisfaisant, quelque part. Ils ont eu une existence aussi complète que la mienne. Ils n'avaient pas de télévision, de douche ou d'avion, mais

ils naissaient, ils aimaient, ils mouraient, ils souffraient. L'essentiel n'a pas du tout bougé ! On ne peut pas parler de progrès dans l'histoire.

— *Et par rapport à votre propre vie, y a-t-il un progrès moral ou spirituel, une plus grande proximité avec cet essentiel ?*

— Je ne sais pas. La morale ne m'intéresse pas. J'ai envie d'être aimé par un Dieu qui ne me pose aucune question là-dessus, qui ne fait que m'aimer et qui, donc, n'a aucune espèce de jugement sur quoi que ce soit. C'est sûrement une résistance à mon éducation. L'idée de progresser et de devenir meilleur, ça me fait chier d'entrée de jeu. Je la refuse.

Ceci pose la question de notre liberté. Je crois qu'on en a très peu. On ne choisit rien de l'essentiel, ni son époque, ni son sexe, ni sa famille, ni son intelligence, ni sa santé, ni son physique... Peut-être viande ou poisson au restaurant ! Et encore notre réponse dépend de tas de choses qui nous échappent totalement. Je crois qu'on est totalement déterminé. Alors quels progrès peut-on faire ?

(Pour échapper à toute responsabilité personnelle, nous invoquons le destin, le hasard, l'ignorance, les impénétrables desseins de Dieu. Nier la liberté est une façon confortable de nier la responsabilité. Mais alors, la recherche du sens qu'évoque le père Bénéteau est relativement insensée (le sens apparaîtra s'il doit apparaître) et la religion comme mode de transformation, de conversion, totalement inutile. Pour lui, le salut est détaché des œuvres et

de la foi. D'où l'idée qu'il n'y a pas de véritable progrès humain. Dieu cependant est le garant de la vie après la mort et de l'amour pendant la vie, « de l'excellence de la relation ».

La religion du père Bénéteau ne lui permettait pas de répondre à ses interrogations d'homme. Cela expliquait peut-être son refus des questions. Pour lui, la vérité était hors du temps de la vie, dans une projection vers l'insondable. Mais cette conception de la condition humaine engendrait une fraternité réelle, immédiate, construite dans le lien charnel du face à face avec le frère humain, et motivait son implication intense dans le monde.)

— *Si l'on croit être totalement déterminé, il n'y a effectivement rien à faire.*

— Faire quoi, pour quoi ? J'ai un tempérament plutôt altruiste, je m'épanouis là-dedans. Alors, je peux donner l'impression extérieure d'être généreux et de progresser. Je pense que le progrès n'est pas un mûrissement lent. Dieu est celui qui nous ouvre.

— *Ce qui fait faire un saut ?*

— Oui. Le face à face est instantané. Dieu est révélateur.

— *Vous n'attendez rien de l'avenir ?*

— De l'avenir humain, rien !

— *S'il n'y a pas de jugement de Dieu, la morale...*

— Aucun intérêt. Un jour j'ai fait une interview

pour la radio. En écoutant la bande, je me suis aperçu que le mot plaisir revenait tout le temps. En vérité, je ne recherche pas autre chose que ce qui me fait plaisir. Là-dedans, la morale, l'idée de pureté n'ont aucun intérêt.

— *Vous prenez, des libertés avec l'enseignement habituel de l'Église. Peut-être est-il trop directif au fond. On peut sûrement se passer de bien des dogmes et être chrétien.*

(Il évite d'aborder la question de front.)

— On a beaucoup de mal à ne pas imaginer Dieu. On a souvent la tentation de ramener Dieu à nos dimensions. Nous voudrions que Dieu corresponde à ce que nous sommes. Pour moi Dieu n'entre pas dans nos besoins, dans nos limites, dans nos trucs. Je suis allé à suffisamment d'enterrements pour être souvent confronté à ce que je dis !

— *Comment commence une recherche spirituelle ? Sommes-nous complètement déterminés, « choisis », et donc passifs, ou est-ce qu'un jour, un homme peut se dire : « J'en ai marre de vivre comme ça, je veux vivre autrement » et s'interroger ?*

— Il y a des gens que j'ai entendus dire ça. Il y a des gens que j'ai vus changer, mais pourquoi cela s'est passé ? Je n'ai pas de réponse. Ce sont des choses qui nous échappent totalement.

— *Qu'est-ce que vous pouvez dire à un athée ? Lorsque quelqu'un éprouve le désir de confronter son*

*doute à la foi, que dites-vous ?*

— Je ne suis pas du tout missionnaire. Je parlerais de ce Dieu que je cherche et des raisons qui me font penser qu'il existe. Ces raisons, c'est que cela donne un sens. Autrement, je n'ai rien à lui dire. Je comprends parfaitement qu'on puisse aboutir à une négation. Je peux témoigner de ma propre quête, mais je ne peux pas aller plus loin !

Ce qui m'intéresse, par contre, c'est que, si des gens passent dans l'église, ils s'aperçoivent que les grands trucs qu'ils ont dans la tête, l'amour, la mort, la vie, sont des choses que nous célébrons. C'est exactement l'attitude inverse de ceux qui, à Pâques, vont faire une procession dans la rue. On ne va pas emmerder les gens dehors, mais si des gens entrent dedans, je voudrais qu'ils comprennent assez vite que leurs questions sont les nôtres.

(Je crois comprendre tout à coup que, lorsqu'il parle de sens, il veut dire un objectif, une direction, un projet. Il n'utilise pas ce mot dans son acception intellectuelle : cela débouche sur une explication, une intelligence, une signification, une sagesse. D'où le fait qu'il célèbre l'amour, la mort, la vie sans les définir...)

— *Que cherchez-vous dans la religion ?*

— Je ne cherche rien dans la religion ! Mais je ne suis pas représentatif.

— *Vous êtes quand même dedans !*

— Non ! Le phénomène religieux ne m'intéresse pas. Je suis dans une communauté de gens qui cherchent Dieu et qui semblent le reconnaître en Jésus-Christ ! Le seul Dieu qui me paraît devoir répondre à mes questions, effectivement, est le Dieu des chrétiens. Qu'est-ce que la religion là-dedans ? Ce serait ce qui définirait l'ensemble des relations des hommes avec des Dieux possibles. Est-ce cela ?

— *Peut-être...*

— Je constate qu'il existe des religions comme je constate qu'il existe des races. J'en déduis, comme tout le monde, qu'il semblerait que, depuis longtemps, l'homme se soit préoccupé de chercher un sens. Mais je ne me suis jamais trouvé confronté à d'autres religions. Si on arrive à me prouver que Jésus-Christ n'existait pas comme fils de Dieu, il faudrait que je reconsidère complètement le problème.

— *Sûrement Jésus exista, mais il existe une multitude de religions et de Dieux dans le monde, ainsi qu'un grand nombre de fils de Dieux. Je pense aux héros de la Grèce antique, nés d'une femme et d'un Dieu, tout comme Jésus. Je pense aux avatars en Inde, Krishna, Rama... qui sont des incarnations de Vishnou. Le christianisme a posé l'idée que Dieu avait un fils unique.*

— Je n'arrive pas à m'imaginer comment je pourrais me sentir touché, questionné, à la recherche d'un Dieu qui ne m'aurait pas cherché, comme Jésus-Christ a pu chercher l'homme.

J'ai vraiment le sentiment d'être un être très, très unique et dans une seule histoire. Je n'ai qu'une vie,

d'une certaine manière, même si elle se poursuit au-delà de la mort. Je m'intéresse donc à ce Dieu qui vit cette expérience, mais pas à un Dieu qui se permettrait d'avoir d'autres expériences. A partir du moment où il nous rencontre, il faut qu'il nous rencontre dans les conditions où nous sommes, sinon on ne le rencontre pas ! Ce sont des idées assez simples.

(Je suis sorti de cette rencontre assez confus, avec l'impression que mon interlocuteur m'avait entraîné dans ses conflits et ses contradictions. J'étais heureux qu'il fasse encore jour et que la lumière atténue cette sensation. De quelle expérience de Dieu le père Bénéteau a-t-il témoigné, en définitive ? Il me restait le sentiment de la liberté un peu brutale de son esprit rebelle, d'une certaine beauté dans son honnêteté, et surtout le souffle rafraîchissant de son refus des clichés. Il était iconoclaste, ne se laissant pas enfermer dans l'image d'Epinal du curé et ne confinant pas Dieu dans des postulats préfabriqués. Son rejet des prières de demande manifestait son indépendance vis-à-vis du Dieu puissant intervenant dans la vie des hommes : « Jusqu'à preuve du contraire tous les hommes sont mortels. » Cela le rendait humain, frère, accessible. Son aspiration au bonheur, sa quête du plaisir, me fait penser à l'épisode des Évangiles où les austères disciples de Jean-Baptiste reprochent aux disciples de Jésus de ne pas jeûner comme eux. Gérard Bénéteau avait choisi Jésus qui ne condamne que l'hypocrisie.

Je pensais que la religion s'inscrivait dans la

perspective de la problématique du changement : se convertir, c'est changer, se proposer de changer, d'aller vers un idéal. Elle serait l'enseignement de ce chemin de conversion qui répond à la question : comment changer ? Pour le père Bénéteau, Dieu était étranger à la contrainte, à la punition. Il est entièrement amour, simplifié dans les idées d'amour et de relation. Soit absent (le Père), soit impuissant : « Jésus n'apporte aucune réponse, il est simplement venu habiter notre souffrance. » Et son point de vue sur le déterminisme me paraissait priver l'homme de puissance. Finalement pour lui, Dieu, Jésus-Christ et les hommes étaient impuissants. Et cela simplifiait tout. Même la religion.

Quelques mois plus tard, je retournai le voir pour mieux revenir avec lui sur son action en faveur des malades du sida.)

— *Vous êtes très impliqué dans l'action sociale. Saint-Eustache accueille et abrite plusieurs associations, dont Solidarité-Sida. Parlons du sida. Depuis la tuberculose on n'avait plus connu de maladie à la fois mortelle et contagieuse...*

— ...Et sexuellement contagieuse.

Le sida a ranimé symboliquement des grandes questions que l'on croyait dépassées ou vaincues. Il réintroduit la présence de la mort dans une société qui avait tendance à l'évacuer. Et alors qu'on abandonnait tous les signes du deuil, la mode est au noir ; et un nouveau signe — un peu différent, militant certes — est apparu : le ruban rouge, qui a quand même un rapport

avec le crêpe noir !

La vie associative n'a pas produit d'analyses claires et profondes sur le sida, ni suffisamment réfléchi à tout ce que ses discours induisaient. J'ai une pensée un peu originale qui peut paraître risquée... ajouta le père Bénéteau avant de s'aventurer à me la confier.

L'échec du Sidaction a montré qu'on ne peut pas faire du sida un espèce de showbiz qui braquerait l'attention sur les enfants atteints et pas les autres. Le sida nous concerne tous. Non seulement parce que tout le monde peut l'attraper, mais pour ce qu'il dit : l'amour et la mort sont liés, l'amour est à risque, on ne le maîtrise pas, on ne le contrôle pas, on n'en domine pas les conséquences. Cela induit la prise de conscience essentielle de la fragilité de l'homme dans ses rapports avec autrui.

Je crois que le sida a remué bien des choses et n'en éveille pas que de bonnes. On y répond avec des mots négatifs. J'étais le premier à notre permanence pour distribuer des préservatifs mais l'idée du préservatif, l'idée de se préserver de l'autre comme seule réponse à cette maladie, m'inquiète. Le préservatif induit les idées de supprimer le risque de la vie et de se préserver dans la relation à l'autre — on parle rarement de préserver l'autre. Et j'ai très peur de ce que l'idée de se protéger de l'autre rejoigne le discours du Front national. Il faut donc faire attention à ce qu'on dit.

L'idée que des gens soient encore assez amoureux et fous pour dire à l'autre « je prends tout de toi et ta maladie incluse » me paraît aussi un peu pénible, d'autant plus que la société véhicule un message contradictoire lorsqu'elle célèbre les héros qui ont risqué leur vie... Mais l'inverse aussi est pénible : « Je prends tout sauf ta maladie. »

— *Tout et ta maladie, tout sauf ta maladie » : comment s'en sortir ?*

— Il n'y a pas de sortie. Il faut prendre cela avec des pincettes. Le sida éveille des questions essentielles, et il amène des réponses qui, pour moi, sont pleines d'interrogations. Inutile de les obturer trop vite.

— *Nous savons tous que nous allons mourir un jour. La mort est un petit souci qui fait partie de notre paysage mental, mais nous le repoussons au-delà de notre horizon. Certaines maladies incurables annoncent la mort très à l'avance. Le sida, mais aussi certains cancers et d'autres pathologies permettent de survivre cinq, dix ans ou plus. Celui qui est atteint d'une maladie mortelle voit la mort à l'intérieur de son horizon. La mort n'est pas un élément de sa vie, elle modèle toute sa perception. Comment vit-on cela ?*

— La mort est toujours dans notre horizon ; j'ai été trop souvent confronté à la soudaineté de la mort pour ne pas savoir qu'elle peut frapper chez moi ou chez l'autre — l'autre est une sorte de soi-même — à tout moment. Par moment nous l'oublions. On ne peut donc pas parler de quelques-uns qui auraient une mort annoncée et d'autres qui auraient une mort supposée. Je crois que tout le monde a une mort annoncée et une mort supposée : cela se croise. La mort est un peu plus dans l'horizon de quelqu'un qui est séropositif, mais par moment il l'oublie aussi, je crois. Les suicides causés par le sida ne se produisent pas lors d'une dégradation due à la maladie, mais à l'annonce de la séropositivité.

Je ne sais pas comment on vit avec cela, mais cette

question se pose aussi lorsqu'on perd un enfant, un être cher, un ami... Comment survivre ? L'épidémie rend plus lucide. Comme un certain nombre de gens sont morts, on a beau se dire qu'on s'en tirera mieux, on ne s'en convainc pas à tout moment.

— *Est-ce qu'on se prépare à la mort ? Cela signifie-t-il quelque chose ?*

— Oui. Et ce qui me frappe c'est que les gens malades, plus encore que des personnes âgées, préparent leur mort. Pour de multiples raisons. Par exemple, ceux qui vivent dans des situations conjugales qui ne sont pas reconnues par la loi, pensent à leur succession. Il y a aussi toutes les « folles » qui rêvent à des pompes funèbres gigantesques, ou encore ceux qui souhaitent que leurs cendres soient dispersées dans l'Himalaya ou le Gange. Les cendres débrident l'imagination : comme c'est facile à transporter, cela permet de délirer terriblement.

L'attachement aux pompes funèbres s'apparente à un super Gay Pride post-mortem, dans le même amour du déguisement et de l'emphase. Mais je crois aussi que l'organisation de sa mort, lorsqu'on est un peu plus jeune, est une certaine manière de la dominer, de maîtriser l'idée de sa propre absence puisqu'on imagine des choses qui se passeront après : les émotions qu'on va provoquer chez l'autre par tel texte, telle musique ; on enregistre la cassette et on se représente déjà Untel pleurant.

— *Y a-t-il une dimension religieuse dans cette préparation à la mort ?*

— Oui.

(Il réfléchit longuement.)

— Plus que l'idée de se préparer, celle de se dépouiller... Dieu apparaît comme le seul sauveur lorsqu'on ne peut plus se sauver soi-même. J'ai vu ce dépouillement chez un certain nombre de gens.

J'ai un peu hésité... me confie le père Bénéteau avant de replonger dans une réflexion silencieuse... parce que j'ai le vertige en pensant à la mort, à la foi... J'espère en Dieu plus que je ne crois, et en même temps j'ai la pétoche qu'il n'y ait rien !

La maladie est un moment où, à la fois on a absolument besoin d'une espérance et où on ne peut pas complètement s'en inventer une. C'est le meilleur moment pour penser à l'essentiel — on en a tant besoin — mais on ne peut pas se leurrer non plus... C'est compliqué...

Pour beaucoup de gens qui étaient déjà dans une certaine marginalité par rapport à l'Eglise, à cause de l'homosexualité le plus souvent, le sida amène aussi un désir de retour dans le corps constitué. Je suis frappé de ce que cette marginalité, qui était vécue comme une souffrance, avait creusé en même temps un sentiment d'amertume d'être exclu de l'institution et un certain sentiment religieux. Et d'une certaine façon cette exclusion rajoute une angoisse par rapport à la mort. La maladie donne fortement l'envie d'être accueilli dans l'institution parce que cet accueil serait au fond une préfiguration de l'accueil au-delà de la mort. Alors, tout à coup, cela devient très important qu'ils se réconcilient

avec l'institution... enfin, que l'institution se réconcilie avec eux.

Lorsque l'Église donne le sentiment qu'elle exclut, à mon avis, elle trahit fondamentalement le message de miséricorde. Et cela est grave. C'est pour cela qu'on essaie de faire de la médiation ici.

— *Qu'est-ce que cette médiation ?*

— Trop souvent, en faisant de ses idéaux des principes de base, l'Église exclut beaucoup de gens. L'idéal est assez clair : rencontrer la bonne personne au bon moment pour toute la vie, un homme pour une femme et des enfants. Je suis bien d'accord. Mais il se trouve que beaucoup de gens ne sont pas dans cette situation. Alors si nous les excluons au point de départ, nous ne sommes pas témoins d'un Dieu d'accueil qui comprend les hommes.

Par ailleurs, beaucoup de gens ont le sentiment d'avoir été créés comme ils sont, dans la marge de l'idéal. Alors, ce Dieu qui les a créés comme ils sont, en plus, ne les reçoit pas parce qu'ils sont comme ils sont. C'est quand même un peu infernal !

Tout être dans une situation marginale peut avoir et doit trouver dans la religion chrétienne un lieu où il peut progresser dans le respect de l'autre, dans le don de soi... Mais on n'offre plus de chemin moral à l'intérieur de situations marginales. C'est pourquoi j'essaie de témoigner d'une Église qui rappelle à l'idéal tout en restant consciente que cet idéal n'est accessible qu'au-delà de la mort.

En attendant, j'accompagne les gens tels qu'ils sont, en les appelant à mieux et en témoignant de la miséricorde.

— *Que dites-vous aux malades ?*

— Je ne dis pas la même chose à tout le monde. Je n'ai pas de discours standard. Et il ne s'agit pas d'être plus gentil avec les gens parce qu'ils sont malades. C'est un des travers de l'Église que d'accueillir les gens quand ils ont mal. Certains me font chier, m'angoissent ; j'ai de l'estime pour d'autres. Des liens se créent parfois. Parfois il ne se passe rien. Je me suis souvent tenu à côté des malades. J'écoute, j'apprends. Mais je n'ai jamais menti : je n'ai jamais dit que j'étais sûr que le paradis était de l'autre côté.

(Silence.)

— Si quelqu'un me dit — cela est arrivé — : « Vous allez m'aider à mourir », je lui réponds : « Vous allez m'aider à vous aider... » On a l'impression d'être sur la même route. On ne sait plus très bien qui est le soutien de l'autre. Et dans cette imprécision des rôles, siège la possibilité, donnée l'un à l'autre, de s'accompagner, de cheminer ensemble. Je trouve que c'est là une des grandes images de l'Évangile. Le Christ insiste beaucoup sur le fait qu'il est source. Or, il dit à une Samaritaine, c'est l'une de ses premières paroles publiques : « Donne-moi à boire. » Et son avant-dernière parole publique connue est : « J'ai soif. » Toutes les promesses d'abondance du Christ sont quasiment encadrées par ces deux demandes dans lesquelles se tient, je pense, l'enseignement de l'incarnation : Dieu présent à l'homme, l'homme présent à Dieu. La source éternelle n'est crédible que d'un Dieu qui a eu soif. Sinon je ne sais

pas très bien de quoi il parlerait.

Rabbin Daniel Farhi  
président du Mouvement juif libéral de France

« Avec Dieu ou contre Dieu, pas sans Dieu. »  
(Elie Wiesel.)

*Lorsque j'ai voulu étudier le judaïsme, il y a une dizaine d'années, je me suis rendu chez les loubavitchs, ces hommes pieux qui se consacrent corps et âme à la pratique religieuse à travers la prière, les mitsvot (l'obéissance aux commandements) et l'étude. Ils étaient chaleureux, mais fermés au monde extérieur à leur communauté. Bien que ne m'identifiant pas du tout à ma religion d'origine, et très éloigné de leur stricte observance du judaïsme, je fus bien accueilli parce que faisant partie de la tribu. Pour eux, j'étais un frère égaré. Et ils exerçaient sur moi une douce pression pour me faire au moins porter les tefillin<sup>58</sup>, pour m'attirer à la prière, etc. J'étais venu pour « goûter » à l'étude, et la leur était souvent magnifique. Mais, imperceptiblement, à travers une image d'ouverture et de fraternité, ils tendaient à me déposséder de moi-même, à me faire*

---

<sup>58</sup> On dit aussi phylactères. Deux petits cubes renfermant le texte du Chéma, fixés au bras et à la tête par des lanières de cuir, au moment de la prière du matin.

*entrer dans leur conformisme. J'avais le sentiment de perdre ma liberté par petits morceaux.*

*Dans l'optique de cet ouvrage, j'ai préféré aller à la rencontre des « libéraux », plus représentatifs à mon sens de la réalité de la pratique individuelle de la religion juive. Nous avons déjà eu un aperçu de la pratique de l'étude avec rabbi Isaac Golman.*

*Dans un coin du centre commercial Beaugrenelle, se nichent les bureaux du président du Mouvement juif libéral de France, le rabbin Daniel Farhi.*

*Le bureau est petit et très lumineux. Les fenêtres exposées sur deux côtés s'ouvrent sur une jolie cour d'école, quelques arbres, et beaucoup de béton. Une table Second Empire, des bibliothèques pleines de livres anciens et modernes, brochés ou reliés de cuir, couvrent les murs. Un canapé occupe le fond. Le rabbin Farhi, homme grand et fort, imposant, domine cet environnement. Son visage plein avait conservé quelque chose de l'enfance, une ouverture ou une naïveté. Il souriait facilement, naturellement, avec chaleur.*

*Si la religion est une façon de vivre le monde, c'est également un métier, un service qui répond à des besoins. Le rabbin Farhi gère, conseille, officie. Il donne même des leçons à des enfants. Dans l'antichambre, j'attends avec un jeune homme venu parler de son divorce. C'est un homme très occupé. Les deux téléphones, sur une console à sa gauche, ne cesseront pas de sonner durant nos deux entretiens. Mais il n'en décrochera qu'un.*

*Dans le judaïsme moderne, libéral s'oppose à orthodoxe. Lorsque je lui demandai de définir ce mot, il répondit : « Tendance contemporaine du judaïsme datant de l'émancipation ( 1792) visant à adapter certaines des prescriptions rituelles et des règles de*

*statut personnel à l'évolution historique de la société dans laquelle vivent les juifs. » Il s'agit aussi d'une attitude qui privilégie la compréhension, l'incertitude et l'ouverture. Et pour cela elle relativise l'obéissance, l'adhésion aveugle. « L'obéissance pure, ce serait du dressage, dit le rabbin. En hébreu, j'aime bien le verbe chama, qui veut dire à la fois écouter, comprendre et obéir. »*

*Le rabbin Farhi est né en France en 1941. Ses parents émigrèrent de Smyrne, en Turquie, dans les années vingt et trente.*

D.F. — Cela a marqué mes choix parce que, lorsqu'on est survivant de cette période, on a certaines responsabilités de mémoire. J'ai fait des études juives qui m'ont donné l'envie d'enseigner. Puis j'ai voulu être rabbin et je le suis depuis vingt-neuf ans. Un rabbin enseigne en permanence, en parlant, en faisant des cérémonies, en enterrant, en accompagnant des naissances, et bien sûr aussi en donnant des cours, des sermons. La volonté de transmettre m'a attiré. C'est ce que je fais au sein de la communauté libérale que nous avons créée il y a dix-huit ans.

Je poursuis mon travail selon quatre grands axes : le judaïsme proprement dit, dont je pense que la pensée et la spiritualité sont de nature à apporter quelque chose au monde actuel. Le judaïsme libéral qui, dans un certain contexte, peut apporter des choses à des personnes qui sont éloignées de la tradition, et que le judaïsme orthodoxe n'attire pas nécessairement.

Le troisième axe est celui de la shoah et du devoir de mémoire pour lequel je donne beaucoup de mon temps. L'image du Vel d'hiv ne me quitte pas ; il était à cinq cents mètres d'ici. Je me suis toujours rapproché des gens qui ont vécu la shoah dans leur chair, bien que ni moi ni mes parents n'aient été déportés. Nous avons été cachés pendant la guerre par une famille protestante, à laquelle d'ailleurs j'ai fait obtenir la médaille des « Justes » il y a cinq ans. Cela ouvre un quatrième axe à mon travail : les relations avec les autres religions, notamment le christianisme.

Des choses très moches et très belles se sont passées pendant la Seconde Guerre mondiale. Il faut le faire savoir. Il faut être soi-même un peu ce qu'ont été ces justes qui affirment pourtant qu'ils ont agi malgré eux, ou parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, que c'était leur devoir ou parce que c'était tout naturel. On sait que ce n'était pas si naturel que cela !

— *Quelle est votre relation personnelle avec Dieu ?*

— Elle est multiple, sans doute à cause de mon parcours biographique. J'ai une foi profonde qui me vient de l'éducation de mes parents. Je ne parle pas de pratique ou de religion, mais d'une croyance en un Dieu de l'univers, en un Dieu providentiel. Mes parents venaient de la Turquie où se vivait un judaïsme modéré. Ils n'étaient pas très pratiquants mais attachés à marquer le temps à travers le chabbat et les fêtes, imprégnés d'une grande foi, d'une croyance que Dieu existe, qu'on peut s'adresser à lui, qu'il peut nous aider, nous inspirer, nous guider. De cela j'ai hérité.

Et puis la shoah. Ce que j'en ai appris à partir de ma quinzième année ne remettait pas ma foi en cause, mais la mûrissait. Ce Dieu providentiel a créé des hommes auxquels il a donné l'entière liberté de faire le bien et le mal. La shoah est l'exemple extrême du mal dont les hommes sont capables. Dieu n'est pas à incriminer. On sait bien qui sont les responsables, comment différents pays ont démissionné. Je ne parle pas seulement des bourreaux comme l'Allemagne, mais aussi des alliés qui ont laissé faire, qui n'ont pas fourni d'abris aux juifs désireux de s'enfuir, ou du Vatican qui s'est tu... Je n'incrimine pas Dieu mais je me dis quand même que les hommes qui se réclamaient de lui n'ont

pas toujours agi comme on s'y serait attendu. Et donc les six millions de morts juifs dans les camps me laissent un peu comme Elie Wiesel dont j'aime la position : « Avec Dieu ou contre Dieu, pas sans Dieu. » Oui, après tout, pourquoi pas contre Dieu parfois ? Pourquoi ne pas lui faire un procès, ne pas l'interpeller ?

Dans son premier livre, Wiesel raconte que tous les prisonniers du camp avaient été obligés d'assister à la pendaison d'un enfant de quinze ans. Un homme, dans le rang de derrière, lui a dit : « Mais où est Dieu dans tout ça ? » Et il lui a répondu : « Il est là, au bout de la corde. » Je crois que Dieu est à la fois tout-puissant et pas tout-puissant. Il faut un peu l'aider.

Je pense à deux livres, très midrachiques, d'Abraham Heschel. ajoute le rabbin en fixant un rayon de sa bibliothèque : *L'homme en quête de Dieu* et *Dieu en quête de l'homme*. Dans le *midrach*<sup>59</sup>, on dit que Dieu a besoin des hommes parce que l'existence de Dieu ne signifie rien s'il n'y a pas d'homme pour en témoigner et l'avérer, et puis parce que dans un couple, une association, un associé apporte quelque chose...

La shoah m'incite à une certaine relativisation de l'omnipotence, de l'omniprésence divine et en même temps à mettre l'accent sur la responsabilité des hommes : Dieu nous a créés responsables.

A cela j'ajouterais que mes deux parents sont morts d'une façon qui m'a révolté et a amené une crise dans ma foi, bien que je sois rabbin. Mon père était un homme d'une grande prudence. Il traversait dans le passage pour piétons et il a été renversé par une voiture en 1981. Il est mort sur le coup, sous les yeux de ma mère et loin de chez lui. Ma mère est morte d'une crise cardiaque, deux

---

<sup>59</sup> Midrach, de la racine daroch, étudier, examiner, demander. Le midrah désigne le -, recueils d'interprétation des textes bibliques.

ans et demi plus tard, dans une rue de sa ville natale en Turquie, parce qu'on ne lui a pas apporté les soins nécessaires. Ils sont tous les deux morts violemment et de manière injuste parce qu'ils étaient des gens de bien, qu'ils n'ont pas fait de mal... Je n'en suis pas sorti, shoah signifie destruction. Une shoah peut être personnelle.

— *Est-ce que la shoah et votre histoire personnelle ne nous entraînent pas à cesser de considérer Dieu comme une assurance tous risques ?*

— Oui, bien sûr ! répond-il. Mais il ne poursuit pas dans cette voie. Les athées ont une chance extraordinaire. On dit souvent qu'un croyant qui subit une épreuve a sa foi qui l'aide. Or, c'est parfois précisément la foi qui ébranle. L'athée n'a pas de crise de foi ! Les épreuves qui lui arrivent sont, pour lui, le lot commun des hommes : c'est comme ça !

(Daniel Farhi et sa famille n'ont pas connu la shoah. Mais Dieu a laissé massacrer six millions de juifs. Imputer ce génocide aux hommes permet de « sauver » Dieu en lui ôtant son attribut d'omnipotence. Cependant le rabbin avait le sentiment que la disparition de ses parents, et à travers elle, Dieu, avaient été injustes. Ces morts scandaleuses, celles de la guerre et celles des proches, provoquaient une interrogation de sa foi. En perdant son père il en avait perdu deux : le géniteur et le Créateur-protecteur. Cette blessure n'était pas encore cicatrisée. Elle avait même été rouverte par la mort de sa mère, révoltante, refusée, « impropre », selon les attentes du rabbin.

A travers les événements de sa vie, son parcours spirituel en revenait aux interrogations premières de l'homme sur la souffrance, la catastrophe et plus fondamentalement sur la nature de Dieu. Mais quelle nouvelle approche de Dieu en tirait-il ? Si le Dieu providentiel « laissait aux hommes l'entière liberté de faire le bien et le mal », s'il ne protégeait pas ses fidèles, comment était-il providentiel ?

Pour le père Bénéteau perdre son père, homme autoritaire, malveillant, aigre, détestable, avait été une sorte de libération, un dégagement. En perdant son père, il gagna de l'être, de l'autonomie, du repos. Cette mort évacuait la question de l'origine qui lui avait toujours posé problème. Par ailleurs, Dieu-le-Père n'avait été pour lui qu'absence. Il s'adressait au Fils, « celui qui a souffert ». Il trouvait ainsi une issue à l'inconséquence de Dieu, aux conflits entre la théologie et la réalité. Lorsque sa mère fut atteinte de la maladie de Charcot, se mettre en prière lui avait « paru complètement idiot » : « Défier Dieu de la guérir ne correspondait pas du tout à la nature des relations que j'essayais d'avoir avec lui. »

Abrité pendant la guerre, le rabbin Farhi avait peut-être cru être protégé par Dieu. Il avait dû en concevoir des sentiments de solidarité familiale et de reconnaissance envers Dieu. La mort de ses parents ébranlait, non seulement le sentiment de protection, mais aussi celui de la reconnaissance. Elle prenait certainement aussi la dimension d'un échec personnel et de culpabilité qu'éprouvent nombre de personnes endeuillées qui estiment n'avoir pas fait assez, n'avoir pas été à la hauteur de la solidarité. Tout s'effondrait alors.

Pour le père Bénéteau et le rabbin Farhi, le même événement, sous deux appréhensions différentes, engendrait deux modes de rapport dissemblables avec Dieu, non pas produits par l'étude ou la connaissance, ou par la grâce, mais par les événements de leur propre histoire et leur subjectivité. Ils montraient que la religion et notre façon de la recevoir ne sont pas étrangères aux accidents de l'existence, aux manières de les accueillir, aux sentiments de vulnérabilité et de puissance de chacun.)

— *Ne faut-il pas mettre la foi en question lorsque nous constatons que ce que nous croyons est en contradiction avec ce que nous vivons ?*

(Daniel Farhi ne suivit pas sur la piste que je lui proposai.)

— Le judaïsme a quand même une vision très mature de la foi. Ce n'est pas « les premiers seront les derniers », etc. C'est une religion du maintenant, du ici et maintenant. C'est maintenant qu'il faut faire ce qu'il y a à faire, il n'y aura pas une autre vie pour se rattraper, comme le croient les hindous. C'est rassurant de penser qu'on aura toujours le temps d'achever ce qu'on n'a pas achevé. Comme on ne connaît pas l'heure de notre mort, le judaïsme dit : « Agis chaque jour au maximum de tes forces. »

La vraie foi n'est pas celle de la résignation. Au contraire, elle consiste à agir au mieux pour aider Dieu à établir cette société messianique. Il y a une belle

discussion dans le Talmud. « Dieu doit nous envoyer le messie. Il l'a promis. Est-ce qu'il ne l'enverra que si on se conduit bien, ou l'enverra-t-il même si on se conduit n'importe comment ? » Si on pense qu'il l'enverra de toute façon, cela signifie que notre action personnelle n'a aucune valeur. S'il ne l'envoie que si nous agissons bien, cela signifie que Dieu n'enverra pas forcément le messie et donc que les promesses divines ne sont pas des promesses. Les rabbins en ont discuté, et ils ont conclu que Dieu n'enverra le messie que si les hommes se conduisent bien. Tant pis si cela signifie que Dieu ne remplit pas ses promesses. Il faut que les hommes l'aident.

(J'essayais de reprendre la question de la nature de Dieu.)

— *Depuis la shoah tout le monde, juif ou non, se pose des questions sur Dieu. Toute catastrophe ne nous appelle-t-elle pas à considérer Dieu autrement ? Dieu n'est peut-être pas providentiel ! Ni puissant. Peut-être ne peut-il pas choisir entre la victime et le bourreau. L'expérience de la vie ne nous force-t-elle pas à reconsidérer nos idées sur Dieu ?*

— Je suis d'accord avec vous.

Un rabbin américain, Greenberg, a fait une étude intéressante : il dit qu'il y a plusieurs alliances entre Dieu et Israël. Une première alliance : Dieu choisit Abraham. Puis sur le mont Sinaï Dieu a proposé une loi que le peuple hébreu a acceptée, une alliance réciproque. Ensuite, il y a eu la destruction du temple en 70. Il y avait une rupture de l'alliance, mais le peuple juif est

resté juif malgré l'abomination. Avec la shoah, il y a une nouvelle alliance, la quatrième : le peuple juif n'est plus obligé de l'accepter, il peut la rejeter parce qu'il y a eu rupture de contrat. Greenberg dit que la réponse a été l'État d'Israël, la renaissance des études juives et une volonté d'identification : le peuple d'Israël pense que cette alliance vaut la peine d'être vécue et qu'elle véhicule quelque chose qui doit être véhiculé. Mais cette alliance met Dieu en accusation.

Dans un texte de la Torah, Jacob dort et un homme survient — on dit un ange, souvent. Il lutte avec lui. A la suite de cette lutte, l'homme lui donne un nouveau nom : il lui dit : « Tu t'appelleras Israël parce que tu as lutté avec des forces divines, avec Dieu, et tu l'as emporté. » Un *midrach* demande : « Est-ce qu'il a lutté avec Dieu à ses côtés, avec un autre homme mais devant Dieu comme spectateur, ou contre Dieu ? » L'étymologie du mot (אמ, prononcer im) est ambiguë. « Le plus terrible, c'est "devant Dieu", parce que Dieu serait un peu comme Néron devant les gladiateurs. Il assiste et laisse les hommes s'entre-tuer. Dieu ne serait qu'un spectateur des déchirements de l'humanité, la shoah, le Rwanda, la Yougoslavie... Il assiste, indifférent.

Là, je rejoins ce que vous disiez : il faut réviser notre vision de Dieu. Il ne faut pas garder une image angélique, utopique et un peu infantine aussi. Il faut arriver à l'âge de maturité de l'humanité. Dieu existe parce qu'il est la source de notre morale, de notre conscience morale. C'est ce que pensent les croyants. Dieu n'est pas là pour résoudre nos conflits.

Dans la Bible, Dieu était très présent. Il faisait même parfois pencher le sort des batailles, etc. Il y a un arrêt de la présence divine avec le livre d'Esther qui ne comporte pas le nom de Dieu. Qui en sont les principaux

protagonistes ? Il y a Assuérus, un potentat qui aime les jolies femmes et les consomme rapidement, Haman, un Hitler, Mardochée, le premier personnage de la Bible qui fut qualifié de juif, et Esther qui a caché son nom et son origine : c'est son nom même qui le dit, *cester* signifie mystère. C'est une femme que les circonstances vont amener à agir. Mardochée la prévient que son statut de reine ne la sauvera pas. Mais il dit aussi que si elle ne fait rien, le salut viendra d'ailleurs. Les rabbins y voient la seule allusion à la présence de Dieu. Le livre d'Esther encourage les hommes à prendre leur destin en main.

La tradition affirme que la prophétie s'achève avec Malachie, le dernier prophète, qui est à peu près contemporain d'Esther. Dieu a dit ce qu'il avait à dire, nous savons à quoi nous en tenir. A partir de là, à nous d'agir et de faire notre histoire. L'éclipse de Dieu laisse une place à l'action humaine. Il faut bien qu'un jour l'enfant se passe de son père et de sa mère... Il faut bien qu'il agisse par lui-même. Je crois que nous sommes dans ce théâtre-là, dans cette arène-là.

(Bien qu'il situât l'homme dans le théâtre de l'éclipse de Dieu, Daniel Farhi continuait à se dire ébranlé par l'injustice de Dieu à propos de la mort de ses parents. Sa subjectivité et sa théologie n'étaient pas liées. « Nous savons à quoi nous en tenir » mais cela n'empêchait pas sa révolte. Il poursuit :)

— Mais Dieu est indispensable. Je ne peux pas me passer de savoir que Dieu existe parce qu'il est pour moi la source de la spiritualité et de la conscience morale, la

référence.

Peut-être Israël a-t-il pris cette place. Le message d'Israël, l'Israël symbolique, le peuple messie, conscience de l'humanité, respecté et abhorré à la fois, qu'on veut tuer comme on veut tuer le père, passé sur des millions de croix, est devenu le messie souffrant de l'humanité, en attendant le messie triomphant.

(Dieu est la source de la conscience morale. Mais qui est Dieu pour lui ? Comment le pense-t-il ? Je voulais que nous reparlions de la nature de Dieu.)

— *De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ?*

— Voltaire disait : « Dieu a créé l'homme à son image, et l'homme le lui a bien rendu. » Moïse Maïmonide disait que nous ne pouvons rien dire de Dieu. Si nous faisons du verbe être un auxiliaire : Dieu est bon, nous avons une définition réductrice ou anthropomorphique. La seule chose que nous pouvons dire c'est qu'il est : Dieu est. Ce même Maïmonide a quand même proposé 13 articles de foi.

— *Nul n'est à l'abri de ses propres contradictions.*

— Nous savons que Dieu est unique. Que Dieu enverra le messie, que Dieu ressuscitera les morts, etc. C'est un credo qui vient réduire l'affirmation que Dieu est. Nous sommes amenés à croire des choses sur Dieu même si elles sont erronées ou simples.

Je crois que Dieu est notre reflet. *Lehitpalel*, le verbe hébreu *prier*, est une forme réfléchie qui signifie se

juger. Lorsque je prie et que je m'adresse à Dieu, Dieu me renvoie ma prière, il me renvoie à moi-même. C'est pourquoi je parlais de reflet. Lorsque nous nous adressons à Dieu nous nous adressons au plus profond de nous-mêmes, au plus vrai de nous-mêmes. Parce qu'à ces moments, nous sommes sans fard, sans paraître, sans séduction.

Lorsque je prie, je suis vraiment tout seul. Dieu est alors le reflet qui m'est renvoyé dans la plus grande sobriété, pureté, simplicité, austérité, sans apprêt, sans vernis social, sans représentation.

*-- Maïmonide définit Dieu, cependant, il dit : « Il est ce qui connaît, ce qui est connu et la connaissance elle-même<sup>60</sup>. » Maïmonide ne décrit-il pas une forme d'attention qui nous permet d'unir en nous-mêmes les facteurs de la perception pour, connaissant comme Dieu, connaître Dieu ? Unir la capacité de connaître, l'objet d'expérience et le sujet conscient, unir ce que nous percevons comme séparé...*

— Vous avez dit uni, j'ai envie de dire réuni. La personnalité est très diverse, dispersée, mais nous pouvons nous réunir à soi-même, s'unifier. Le judaïsme affirme fortement que Dieu est Un. Cela signifie que l'homme peut être Un. Que l'humanité peut être une. Que la nature est une. Nous avons une clef de compréhension de la nature, de l'autre et de notre humanité grâce à cette notion d'unité. »

Si Dieu était manichéen, ou s'il y en avait plusieurs, le racisme deviendrait possible. Tous les hommes seraient fondamentalement différents, et dépendants de

---

<sup>60</sup> Moïse Maïmonide, *Miehné Torah*, chap. 11 ; éd. Quadrige/PUF, 1981. Voir aussi *Le Guide des Égarés*, du même auteur, éd. Verdier, 1979.

tel ou tel Dieu. La révolution culturelle et spirituelle d'Abraham interdit cela. Si la nature n'avait pas une seule clef de compréhension, l'homme serait effrayé par les phénomènes comme le tonnerre, la mer, le soleil... Et si l'homme n'avait pas d'unité en lui, il ne pourrait pas lui-même se comprendre.

La prière importante du peuple juif, c'est le *Chéma* : « Écoute Israël l'Éternel notre Dieu l'Éternel est Un. » Et même au moment de mourir, l'homme doit continuer d'affirmer cela. Dans l'agonie il doit dire « Dieu est Un ». Dieu uni et réuni, et nous réunis à nous-mêmes, au genre humain et à notre environnement.

— *Les hindous, qui ont de nombreux dieux (trois cent cinquante mille), affirment aussi l'unicité de Dieu. « Rama, Krishna, Shiva, Kali, c'est la même chose », disent-ils. Et pour le justifier, ils utilisent la métaphore de l'arbre qui a de nombreuses branches mais qui sont toutes reliées à un seul et même tronc. Au sein de ce qui peut paraître un polythéisme, on retrouve cette notion d'unité spirituelle fondamentale.*

— Cela me rappelle l'image du *midrach* à propos du don de la Torah. Dieu s'adressait à chacun et à tous à la fois. Le *midrach* fait remarquer que les commandements sont à la deuxième personne du singulier, c'est-à-dire que chacun devait se sentir interpellé : « Tu n'auras pas d'autre Dieu, tu ne tueras pas... » Pourtant, six cent mille personnes écoutaient en même temps. « C'est comme un lac », explique le *midrach*, « si six cent mille personnes se mirent dans le lac en même temps, chacun voit sa propre image, mais c'est quand même un lac unique ». Dieu offre cette possibilité à chacun de se sentir directement en phase avec lui dans une relation unique,

de savoir qu'il est le même Dieu pour chaque autre et de garder sa personnalité, sa spécificité.

— *Est-il possible de connaître Dieu ? Avoir un rapport personnel, constant, avec lui, d'être dans la proximité ?*

— Parce que je ne suis pas du tout enclin au mysticisme, je répondrais non. Après que Job eut souffert tout ce qu'il a souffert, il dit : « Jusqu'ici je ne connaissais Dieu que par ouï-dire, maintenant de ma chair j'ai vu Dieu. » Mais ce qu'il dit là est presque cynique. Donc il dit qu'il a connu Dieu à travers la souffrance, d'autres peuvent dire qu'ils l'ont connu à travers l'extase d'une joie, d'une exaltation. Je n'ai pas connu ces moments extrêmes, ni dans un sens ni dans l'autre, qui me feraient dire que j'ai connu Dieu à travers eux. Je ne me sens pas l'âme, ou l'expérience de quelqu'un qui l'a connu, ou alors peut-être à travers ses œuvres. Si c'est cela connaître Dieu, oui.

— *Ce que disait Maïmonide ouvre la possibilité de connaître comme Dieu et ainsi d'avoir une connaissance de Dieu par imitation.*

— Vous pouvez toujours être en route vers Dieu. Vous me demandez si je le connais, c'est-à-dire si je suis arrivé à la rencontre, à la *dvékouth*, l'attachement, le collage parfait où, comme dans le *dibouck*, l'homme qui est pénétré, possédé par Dieu, dans un état de dépendance, d'appartenance à Dieu. Ce sont des aspects du mysticisme desquels je ne me sens pas très familier.

(Séparant la mystique de la théologie, on pouvait

parler de Dieu de façon théorique, désincarnée, et ainsi maintenir séparés la vie, les émotions, les révoltes et les principes métaphysiques. C'est sans doute pourquoi le rabbin Farhi faisait de la religion un projet moral :)

— Il faut attendre de Dieu, à travers la prière, les grandes orientations morales et spirituelles de la vie : apprendre à scruter nos actes, revenir sur nos fautes, nous améliorer. C'est cela la présence de Dieu dans nos vies, c'est cette conscience et cette tension avec les standards moraux et spirituels que Dieu nous indiquent dans sa révélation.

— *Dieu dit de lui-même à Moïse « Ehyéh Acher éhyéh ». Dans la Bible de Jérusalem on traduit cette expression par « je suis qui je suis ». Comment la traduisez-vous ?*

(Il réfléchit, cherche.)

— Je serais assez satisfait avec « Je suis celui qui est ». Parce que YHVH c'est le verbe être sous toutes les formes, passé, présent, futur. La Bible rabbinique traduit ce nom par *l'Éternel*. Je dirais : *je suis l'étant*.

— *Vous traduisez YHVH, mais éhyéh ? N'est-il pas la forme inaccompli du verbe être ?*

— Si, tout à fait. Grammaticalement c'est « je serai ».

— *Quelle est la motivation de Dieu ? Qu'est-ce qu*

*'il lui a pris de faire un univers, un monde ?*

— Les rabbins se sont posé cette question : « Est-ce qu'il aurait mieux valu que Dieu ait créé l'homme ou qu'il ne l'ait pas créé ? » Deux écoles se sont affrontées, et elles ont tranché. « Il aurait mieux valu que Dieu n'ait pas créé l'homme, mais puisqu'il l'a créé, le devoir de l'homme est de scruter ses actions d'un bout de sa vie jusqu'à l'autre. »

C'est contre nous que nous sommes sur cette terre, mais nous y sommes. Cela nous crée des responsabilités. Comme le dit le Pirqué Abbot : « C'est contre toi que tu nais, c'est contre toi que tu vis, et c'est contre toi que tu meurs. Mais cette vie qui est contre ton gré, est transcendée par ta conscience d'être une créature divine, différente de ce qui t'entoure. Tu as une âme, et il faut l'utiliser. »

(Peut-on vraiment imputer une responsabilité à quelqu'un contre son gré ? J'interroge la motivation de Dieu. Le rabbin répond sur la condition humaine. Il poursuit :)

— Les mêmes Pirqué Abbot enseignent : « D'où venons-nous ? D'une goutte putride (de sperme). Où allons-nous ? Vers la pourriture et la vermine. Et toute notre vie est harassment, peine et misère. Mais sache devant qui tu vas te tenir un jour (psaume 90). C'est cela qui donne sens à toute ton existence : un jour tu te tiendras devant celui à qui tu auras à rendre compte de ce que tu auras fait et pu sublimer de cette existence. » Notre devenir est rien, et on ne sait même pas si l'âme retourne à Dieu comme dit l'Ecclésiaste. Lorsqu'on

enterre quelqu'un on en fait une affirmation. On jette la terre en disant : « Tu es poussière et tu retournes à la poussière ; le corps retourne à la terre et l'âme retourne à Dieu. » Mais dans l'Ecclésiaste c'est une question : « Et qui sait si le souffle des hommes retourne vers Dieu ? » La liturgie n'a pas osé maintenir l'interrogation. L'Ecclésiaste dit aussi : « Le sort de l'homme et de la bête est identique. »

— *C'est un grand crime de modifier ainsi les textes. La question de l'Ecclésiaste est propre à nous éveiller, alors que la formulation des rabbins nous endort. Revenons à la motivation de Dieu. Dieu est Un. Est-il concevable qu'il y ait un mouvement dans l'Un ? Dieu éprouverait-il un manque, un désir, une pensée... une insatisfaction, peut-être ?*

(Le rabbin demeure silencieux. Il n'a pas de réponse.)

— *Le Messie. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qui est attendu ?*

— Il y avait un pauvre mendiant qui vivait de la charité publique. Un jour, on a pensé que ce n'était pas digne, qu'il fallait lui donner un petit emploi, peu importe lequel. On lui dit de se poster à l'entrée du village pour guetter l'arrivée du Messie : « Et tu recevras deux kopecks pour ce travail.

— Deux kopecks, ce n'est pas un salaire !

— Oui, mais tu as la sécurité de l'emploi ! »

Le Messie est une idée : c'est une force qui nous soulève, un idéal qui nous permet de nous perfectionner,

de nous améliorer. L'espérance messianique, commune à tous les monothéismes, c'est croire en l'arrivée du Messie, même la tête sur le billot, même passée la porte de la chambre à gaz. Cette espérance est incontrôlable : je crois, même s'il tarde à venir, parce qu'il tarde à venir ! Donc, c'est l'espérance et une force qui nous oblige à nous dépasser, à croire que nous pouvons établir une société plus juste, plus fraternelle, plus tendre. Cela nous oblige à nous dépasser, à donner de nous-mêmes en permanence. Entre nous soit dit, personne ne verra jamais l'arrivée du Messie.

— *Les chrétiens disent que Jésus est le fils de Dieu. Que répondez-vous à cela ?*

— Si c'est le fils privilégié de Dieu, cela ne veut rien dire pour nous. Moi aussi, je suis fils de Dieu. Et vous aussi. Nous sommes tous les enfants de Dieu. Il n'y a pas de fils particulier de Dieu. Dans la Genèse, on dit que les *Bné Elohim*, les fils de Dieu — ou des Dieux — ont vu les filles des hommes et se sont unis avec elles. Cela a donné les géants. C'est la seule mention de *fils de Dieu* dans la Bible. Si la filiation entre l'homme et Dieu est spirituelle, tout le monde peut revendiquer le titre de fils de Dieu. Si c'est une filiation différente, cela est déconcertant et n'entre pas dans la pensée juive.

(Je change de sujet.)

— *Comment voyez-vous le monde ?*

— Nos générations ont connu des choses que n'ont pas connues, à cette échelle, d'autres générations. En un

siècle on a vu poindre des choses complètement inespérées et imprévisibles, fruits du progrès et de la science. Des fléaux ont été à tout jamais éradiqués, la vie de l'homme est prolongée. Au niveau social, on est passé d'une société d'esclaves il y a peu, à une société d'hommes libres, bien que pas encore pour tous les peuples. Et il y a eu aussi le pire : Hiroshima, la mort absolue, et Auschwitz, le mal absolu. Ceci a fait irruption au sein du monde le plus civilisé qu'on ait imaginé, que ce soit les États-Unis ou l'Allemagne.

Ceci nous enseigne qu'il y a deux faces à notre progrès. Notre progrès pouvait nous faire penser que nous étions des Dieux. Nous pouvons donner la mort facilement, et la vie aussi et même modifier la vie et la nature. Lorsque l'homme se rend capable de soigner des maladies jadis incurables, lorsqu'il est capable d'humanitaire, de solidarité, il est au sommet. Mais il est aussi capable d'envoyer la mort à des millions de personnes.

Oui, nous sommes presque des dieux. Comme le dit le psaume 8 : « Qu'est-ce que l'homme pour que tu t'en souviennes, le fils d'Adam pour que tu y prêtes attention, et pourtant tu l'as placé *méhath-mé-Elohim*, un peu moins qu'Élohim. » Nous sommes aux deux infinis dont parle Pascal : nous sommes la poussière de cette création et en même temps nous sommes presque Dieu. C'est dans cette double appréhension que je vois l'homme actuel.

Il n'y a que la connaissance et la foi qui peuvent nous aider à pencher du bon côté. Le monde entier est comme un pont très étroit au-dessus d'un gouffre. L'essentiel est de ne pas avoir peur. Si on n'a pas peur, on franchit la passerelle.

— *Il ne suffit pas de dire « n'aie pas peur ». Nous avons tous peur de quelque chose.*

— Oui, on ne peut pas conjurer la peur. Comme disait Primo Levi : « A nous qui sommes revenus [des camps de la mort], on nous dit que nous avons connu le fond de l'abîme, mais ce n'est pas vrai. Ceux qui l'ont connu ne sont plus là pour en parler. Quels ont été leurs sentiments lorsqu'ils étaient dans la chambre à gaz ? Nous n'avons pas connu le pire. » Je crois qu'un homme ne peut pas ne pas avoir peur. On peut maîtriser un peu la peur, l'appriivoiser un peu, mais elle est toujours là. La peur existe.

Je suis allé en prison grâce à Serge Klarsfeld — je dis grâce sans ironie parce que je suis heureux d'avoir été en prison pour une telle cause. Dans les années 75, nous manifestions contre les criminels de guerre nazis ayant opéré en France. Je me suis retrouvé en prison à Cologne. L'avocat français m'a dit que je risquais six mois. J'avais laissé ma femme et mes trois jeunes enfants à Paris. Pendant plusieurs jours j'ai eu une peur terrible. On nous a gardés parmi d'autres prisonniers, et quand on m'a proposé d'être libéré sous caution, j'ai accepté — ce que Serge Klarsfeld m'a reproché ensuite parce qu'un rabbin en prison pour cette cause, c'était un signe très puissant.

— *Aimer son prochain est un commandement. Comment y parvenir ?*

— Impossible. On n'a pas attendu Freud pour le savoir, les commentateurs l'ont tout de suite dit.

Ce commandement est un tout. Il commence avec « N'insulte pas un sourd, ne place pas d'obstacle sur le

chemin d'un aveugle. Ne prévariquez point dans l'exercice de la justice [...] ne sois pas indifférent au danger de ton prochain, tu ne haïras pas ton frère dans ton coeur, tu le reprendras [quand il commet une faute]... » Donc ne pas haïr son frère c'est lui faire des remontrances, parce que ne rien dire serait peut-être une forme de haine ou d'indifférence. Il est dit aussi : Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas rancune aux enfants de ton peuple. » Et enfin, à la fin du verset : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Donc cela passe par un certain nombre de phases. Il faut être raisonnable. L'amour, ce n'est pas forcément la passion, mais la responsabilité, la solidarité. Je ne veux pas de mal à autrui, ni sa mort, je suis même prêt à lui faire remarquer ce qui ne va pas.

L'écrin de ce joyau c'est ne pas haïr autrui, ne pas être indifférent à son sort, ne pas se venger, ne pas garder rancune. Donc, des commandements négatifs. Et le joyau : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même... » L'amour du prochain est un résumé, une synthèse de ce qui précède. J'ai l'impression que le judaïsme est très raisonnable : si tu ne peux pas faire certaines choses, au moins n'en fais pas de négatives.

Là-dessus je ferais une comparaison avec le christianisme. Jésus dit : « Aimez-vous les uns les autres », « si on te donne une gifle, tends la joue »... des choses complètement irréalistes, qu'heureusement on n'applique pas, parce qu'on arriverait à une société encore plus injuste. Tendre l'autre joue, cela favorise la violence et le bourreau. Il n'en est pas question. « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent. Voilà une illustration de ce qui est entendu par l'amour du prochain. »

(Notre premier entretien s'achève ici. La fois suivante, je reprends notre dialogue sur le même thème.)

— *Si l'amour du prochain privilégie la famille, le clan, la communauté, a-t-il encore un sens ?*

— Vous ne pouvez pas empêcher qu'on aime de façon concentrique. Comment je peux aimer de la même façon quelqu'un qui est à vingt mille kilomètres de moi et quelqu'un que je fréquente au quotidien, avec qui je traverse épreuves et moments de joie ?...

— *Je ne parle pas d'un prochain théorique à vingt mille kilomètres d'ici. Je parle de celui qui attend dans le couloir que je sorte de votre bureau pour y entrer, de celui que Dieu met sur ma route. Puis-je l'aimer comme moi-même ?*

— Les commentateurs ont été sages, ils ont dit qu'on sait bien que l'homme ne peut pas aimer son prochain comme lui-même — et si l'homme ne s'aime pas ? —, alors, à tout le moins, tu aimeras ton prochain *car* il est comme toi-même, à l'image de Dieu. Celui que je vois tabassé dans le métro, est-ce que je peux l'aimer comme moi-même ?

(Et prenant le contre-pied de son propos, il le nuance :)

— Je serais presque tenté de dire que l'amour du prochain n'a une signification que s'il désigne quelqu'un

qui ne fait pas partie de la famille, parce que l'amour vis-à-vis des membres de sa famille peut paraître quelque chose de conventionnel, d'institutionnel. Tandis que l'amour à l'extérieur de la famille exige une démarche qui n'est pas naturelle. Et il est central dans le judaïsme.

— *Prenons un exemple. Le Talmud évoque deux hommes pris au milieu d'un désert et qui manquent d'eau. Ils n'ont qu'une gourde... Que doivent-ils faire ? Lequel doit boire ?*

— *Celui qui a de quoi boire doit laisser l'autre comme il est, utiliser le peu qu'il reste d'eau pour aller chercher du secours. Cela dit, il se sauve lui-même...*

— *Le Talmud et d'autres rabbins ont répondu à peu près comme vous : il faut sauver sa vie. Et cela m'a choqué.*

— *S'ils restent sur place en partageant leur eau ils risquent de mourir tous les deux...*

— *Qu'ils marchent et peut-être rencontreront-ils l'ange, comme Agar. Lorsque Agar, dans un désert aussi, à bout de force, abandonne son fils, pour ne pas le voir mourir, et s'en va mourir elle-même un peu plus loin, un messenger lui montre où est l'eau. Ne pas partager sa gourde, c'est une faute contre l'espoir. Si nous partageons, nous vivrons tous les deux un peu plus, et qui sait si un messenger ne nous indiquera pas un puits, ou si un voyageur ne croisera pas notre route. Si nous ne partageons pas, l'un de nous mourra à coup sûr.*

*Dieu avait voué de détruire Sodome. Abraham négocia avec Dieu. On prend souvent cet épisode pour*

*un exemple de solidarité. Abraham marchande : « Et s'il y avait cinquante justes à Sodome, toi qui es juste, la détruirais-tu ? » Mais Abraham ne marchande que jusqu'à dix justes. Et ainsi il accepte quand même que dix justes soient sacrifiés. Je dis qu'il aurait dû aller jusqu'à un. Il aurait dû exiger de Dieu la perfection de la justice. Un seul juste aurait dû suffire à épargner la ville. Je dis que s'il n'y avait pas eu un seul juste à Sodome, il aurait dû y aller lui-même pour empêcher la destruction.*

(Je pensais aussi au ghetto de Varsovie. Peut-être que par la faute de cet enseignement, de cette étroitesse d'esprit, de cette absence de confiance ou d'exigence envers Dieu, on avait pu voir à Varsovie les membres du Conseil juif se transformer en collaborateurs des nazis, leur livrant un certain nombre croissant de juifs tous les mois.)

— *C'est le problème de la solidarité et de l'hospitalité qui est posé. Le problème de la résistance de l'homme face aux décrets de Dieu, des hommes et des circonstances. Nous devons exiger de Dieu et des hommes la justice, la charité, le signe, le miracle. C'est ce que j'appelle la confiance. Ceux qui y renoncent ne croient ni en Dieu ni en eux-mêmes. On ne sauve pas sa vie à n'importe quel prix ! On impose à Dieu...*

— *Vous partez d'une démarche d'espérance...*

— *Oui, mais aussi de solidarité. Je préfère mourir avec mon compagnon que vivre sur sa mort.*

— Je suis assez d'accord avec vous dans votre démarche optimiste et solidaire. Ma réponse est comme la vôtre, parce que je fais le parallèle avec la fiole d'huile de *Hanouka*. Lorsque les israélites ont reconquis le temple, il y avait une seule fiole d'huile, donc pas assez pour le grand candélabre pour lequel il fallait une huile consacrée qui demande huit jours de préparation. Cette fiole ne pouvait illuminer le candélabre qu'une journée, non huit jours. Vaut-il mieux illuminer tout le chandelier une journée en espérant un miracle, ou bien n'allumer chaque jour qu'une seule flamme en se disant que le huitième jour, on aura eu le temps de confectionner la nouvelle huile ? Ils ont préféré le miracle, et il a eu lieu. La fiole qui devait durer un jour en a duré huit. Bien sûr, il y a un parallèle symbolique : la fiole, c'est le peuple juif sans terre pour traverser l'histoire, dont les historiens de l'époque ne croyaient pas à la pérennité.

Je préfère votre vision des choses.

— *Quelle est la place de la liberté ?*

— La liberté ne passe pas par le débridement des passions, mais par la possibilité pour l'homme, en maîtrisant certaines de ses passions, de s'élever davantage, d'aller vers la *Kedoucha* (sainteté) : « Soyez saint comme je suis saint. » Il ne s'agit pas d'une ascèse triste. La sainteté est quasi inaccessible, et pourtant l'homme peut commencer de gravir les échelons de cette sainteté à travers les commandements. La vraie libération du peuple hébreu, ce n'est pas la sortie d'Égypte, c'est le don de la Torah, *Chavouot*. La liberté passe par une volonté bien dirigée.

— *Faut-il obéir ?*

— L'obéissance pure, ce serait du dressage. En hébreu, j'aime bien le verbe *chama*, qui veut dire à la fois écouter, comprendre et obéir. La discipline pure n'existe pas. Lorsque Dieu donne un commandement à l'homme, dans le même temps, il lui demande de l'écouter, de le comprendre, et en troisième lieu d'obéir. On ne peut obéir que si l'on a entendu et compris.

Telle n'est pas l'opinion de certains juifs orthodoxes qui prétendent qu'il faut d'abord obéir et ensuite comprendre, prenant comme référence le verset où les juifs déclarent au pied du mont Sinaï : « Nous ferons et nous obéirons. » Ils ont tort parce qu'il y a d'autres versets dans la Torah où entendre et faire se suivent.

Dieu n'attend pas d'être obéi aveuglément. Le judaïsme est une religion du faire, mais aussi de l'intelligence. Le rituel seul est sans intérêt. D'ailleurs, la plupart du temps, lorsque Dieu parle à l'homme dans la Bible, l'homme avait fait un peu de chemin dans sa direction.

— *La mort. Est-ce une punition, est-ce une bénédiction ?*

— La mort est présentée dans la Genèse comme une certaine forme de sanction. Je ne dirais pas punition, puisqu'il est dit que c'est après avoir consommé de l'arbre de la connaissance du bien et du mal que l'homme est devenu mortel. Le serpent dit que Dieu craint que vous deveniez comme lui immortel... Et à la fin, Dieu dit : « Chassons-les de cet endroit de peur qu'ils ne deviennent comme l'un de nous. » Il semblerait que la mort soit le résultat de la consommation de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, une conséquence pour

l'homme qui s'élève au statut de pouvoir discerner le bien du mal. Je ne sais pas si Dieu ne le souhaitait pas d'ailleurs, car le fait que l'homme accède à la conscience morale est peut-être aussi une ascension, mais elle va écourter ses jours, sans doute parce que c'est quelque chose de trop lourd à porter pour l'éternité.

— *Dieu a fait la vie et la mort aussi.*

— J'ai l'impression que Dieu n'a pas trop mal fait les choses dans l'ensemble, et je préfère être à ma place qu'à la sienne. David demande à Dieu : « Pourquoi des méchants prolongent leurs jours et des justes meurent ? » Il met Dieu en cause. Il y a des moments de distraction de sa part. A moins que ce ne soit pas Dieu qui s'occupe individuellement de chacun d'entre nous. Peut-être a-t-il créé le monde et qu'il nous laisse le gérer. Dans un accident de la route, il y a une responsabilité humaine. Pourquoi incriminer Dieu là-dedans ?

— *Dieu n'est donc pas la toute-puissance providentielle qui contrôle tout.*

— C'est bien mon point de vue. On ne peut pas mettre Dieu à toutes les sauces. Je ne suis pas même sûr que Dieu... » Il n'achève pas cette phrase. « Dieu n'agit plus comme dans la Bible. Le Dieu de la Bible gérait tout. Ensuite, avec la fin des prophètes, les hommes prennent le relais avec le message divin dans leurs mains pour se diriger. Je préfère cela au Dieu « père fouettard ». Nous sommes responsables.

— *Que dit-on de ce qu'il y aurait après la mort dans la Bible ?*

— Nous nous interrogeons sur ce qui se passe après. On se console comme on peut en se disant que les choses ne s'arrêtent pas, que les âmes se retrouvent là-haut. Mais la vérité, c'est que personne n'en est revenu, sûrement parce que c'est si bien que personne n'a voulu en revenir, dit une blague.

C'est un passage et je crois, en tant que juif croyant, que c'est un passage à une autre forme de vie. Je ne peux pas imaginer que l'âme qui a été dans un corps disparaisse avec la mort physique.

Cependant, dans toute la Bible il n'y a pratiquement rien sur la mort. Le texte d'Ezéchiel sur les ossements desséchés est une prophétie d'espérance nationale qu'il faut remettre dans le contexte de l'époque : le pays était occupé par Babylone. Il y a même un texte qui dit : « Ce ne sont pas les morts qui louent Dieu. » Ce qui signifie que les morts n'ont pas même cette faculté-là.

En revanche, le Talmud parle abondamment de la notion de la résurrection des morts, du monde à venir, du *shéol*, le séjour des morts, etc. Il en ressort que le corps retourne à la terre, et que l'âme survit. Elle retourne à Dieu apparemment sous une forme assez impersonnelle, c'est-à-dire qu'elle se fond dans l'âme universelle que représente Dieu. Le judaïsme affirme assez peu la survivance individuelle de l'âme.

Mais nous avons aussi un exemple inverse. Le roi Saül demande à entrer en contact avec l'âme de Samuel — il avait pourtant interdit ces pratiques dans son royaume. L'âme de Samuel lui est apparue et le réproouve : « Pourquoi viens-tu troubler mon repos ? » Et Samuel lui annonce qu'il va mourir avec ses deux fils.

On parle aussi du jugement, indépendamment du jugement final. Les âmes seront ressuscitées pour

comparaître devant Dieu. Ceux qui sont jugés positivement, leur âme rejoint celle de Dieu, et ceux qui sont jugés négativement, leur âme est anéantie, il ne reste plus rien d'eux. Le livre de l'Ecclésiaste est le plus éloquent là-dessus. Il dit : « Qui sait si l'âme des animaux descend vers le bas et l'âme des hommes remonte vers le haut ? » Il laisse sous-entendre qu'un même sort attend le chien et l'homme, finalement ! Il n'y a rien d'autre. Aucune autre réalité. L'âme ne serait qu'un épiphénomène. Il n'y a pas de différence sur la destinée des uns et des autres.

La véritable survie d'une personne, c'est son héritage spirituel, la manière dont elle a marqué de son empreinte ses descendants. Ce qu'un homme a fait de bien et de mal lui survit très longtemps, et continue d'agir longtemps après lui. Une personne ne meurt qu'à la deuxième ou troisième génération, lorsque plus aucune personne vivante ne l'a personnellement connue.

(J'ai été très touché par la sincérité du rabbin Farhi. Chez lui, l'humilité n'était pas un vernis obséquieux, c'était la qualité de l'homme qui ne sait pas tout et qui cherche dans sa vie, avec sa vie, transformant les événements en questions.

De son propre aveu Daniel Farhi n'était pas mystique. Sa religion était une foi, un héritage, et aussi un *devoir* de mémoire. Un devoir qui se justifiait par une appartenance, une spécificité, un lien émotionnel et culturel : un patrimoine, et donc par un autre différent, une humanité multiple, divisée. Un devoir qui s'exprimait dans une solidarité contre l'oubli. Car la mort n'est pas une garantie d'éternité.

Chez lui deux conceptions de Dieu cohabitaient. Le Dieu providentiel et le Dieu qui a besoin d'aide. Le Dieu « autre » et le Dieu dont l'homme est le reflet, l'associé. Le Dieu source de la morale et le Dieu auquel l'homme peut tenter de s'unir.

Pourquoi parlait-il si peu de l'Un, de la signification de l'affirmation « YHVH-Un » dont il dit qu'elle était « la clef de compréhension de la nature, de l'autre et de notre humanité » ? Pour moi, la théologie monothéiste est tout entière centrée sur ce Un d'où découle l'attitude et l'attention spirituelles de l'homme dans le monde, devant, avec et contre le monde. Lui, mais aussi nombre de mes interlocuteurs croient en un Dieu-Un. Mais ils semblent ne pas en tirer de conséquences spirituelles. Il a dit : « Le judaïsme affirme fortement que Dieu est Un. Cela signifie que l'homme peut être Un. Que l'humanité peut être une. Que la nature est une. » Il a aussi déclaré que le judaïsme est « une religion du ici et maintenant ». « Dieu unit et réunit, et nous réunit à nous-mêmes, au genre humain et à notre environnement. » Mais il affirmait ce Un pour le fuir, le rendre « autre ». Il n'y puisait pas la source de la transcendance de l'homme. Car Daniel Farhi ne croyait pas en la possibilité de connaître Dieu, fût-ce à travers ce Un.

Jacob lutte de façon ambiguë *avec et contre* Dieu. *Avec* Dieu supposerait un « autre », un ennemi commun. *Contre* supposerait une dualité inhérente mais insensée à la relation à l'Un, une séparation au sein de l'Un entre le fidèle et Dieu. L'ambiguïté du mot pourrait montrer que Jacob ne se bat sans doute ni avec ni contre Dieu. Il est « en Dieu »,

pourrait-on dire, et lutte avec lui-même pour y demeurer et contre lui-même pour la même raison.)

— Lorsque je prie, je suis vraiment tout seul. Dieu est alors le reflet qui m'est renvoyé dans la plus grande sobriété, pureté, simplicité, austérité, sans apprêt, sans vernis social, sans représentation.

(Daniel Farhi abordait ici la dimension unifiante de la relation à l'Un. La solitude le lui permettait. La catastrophe personnelle, la mort « injuste » de ses parents et l'émotion qu'elles produisaient se dressaient comme un obstacle entre le rabbin et Dieu. Il affirmait pourtant :)

— Dans un accident de la route, il y a une responsabilité humaine. Pourquoi incriminer Dieu là-dedans ? On ne peut pas mettre Dieu à toutes les sauces. Je ne suis pas même sûr que Dieu...

(Il n'acheva pas cette phrase. Refusait-il de voir en quoi cela le concernait ? Et il pouvait alors poursuivre :)

— J'ai l'impression que Dieu n'a pas trop mal fait les choses dans l'ensemble, et je préfère être à ma place qu'à la sienne.

(Il y a pourtant « des moments de distraction de sa

part ».)

— Pour les gens qui s'en remettraient à Dieu avec trop de confiance, le Talmud est très sévère, reconnut-il à un autre moment. On ne s'appuie pas sur les miracles. On dit aussi que les miracles étaient programmés avant même la création, parce que rien n'ennuie plus les rabbins que les miracles.

(Il n'attendait pas de prodiges, mais il espérait en la justice, en une idée de la justice qui faisait de Dieu un autre, bienveillant, bon, équitable, providentiel. Bien qu'il eût du mal à l'apercevoir dans sa propre vie.)

Swami Veetamohananda

Centre védantique Râmakrishna de Gretz

« Prêchez à l'humanité sa divinité et ta façon de la rendre  
manifeste en chaque mouvement de la vie. »  
(Swami Vivekânanda.)

*L'Inde est le creuset d'une pensée religieuse riche, profonde et variée. L'hindouisme (ou plutôt les hindouismes ou les religions hindoues) se présente comme un agglomérat de croyances dont certaines remontent à des millénaires. Toutes ont eu leurs fondateurs, leurs réformateurs, leurs réactions contre l'orthodoxie avant de se figer dans un autre conformisme. Le plus souvent, un nouveau courant n'y naît pas en opposition à l'hindouisme, mais comme une tentative de réforme ou de synthèse, d'évolution. Par exemple, le sikkisme s'inscrit dans cette perspective. Au XVIe siècle, son fondateur, le Guru Nanak, se rebella à la fois contre le brahmanisme et contre l'hégémonie islamique. Il abolit le système de caste hindou et revendiqua un Dieu unique. Libérant l'homme du cycle des transmigrations au profit de l'union mystique, il élaborait une fusion entre l'hindouisme et l'islam. Mais le sikkisme est devenu, pour certains de ses pratiquants,*

*une foi sectaire, dogmatique, nationaliste.*

*Lors de mes différents voyages en Inde, j'ai été amené à constater l'émergence de nouvelles croyances ou de variantes de religions existantes. Récemment, dans le sud du pays, est apparue une nouvelle foi syncrétique fondée par Sai-Baba, avatar de Shiva et Shakti. Elle rassemble des millions de fidèles. On peut aussi citer le culte d'Adi Parashakti, la divinité mère primitive, que le renouveau dravidien a remis au goût du jour. Alors que je visitais la côte Ouest, je fus surpris de découvrir une communauté juive, installée depuis des siècles à Cochin, au sud de Bombay. Aux environs du X<sup>e</sup> siècle, des juifs seraient arrivés à Cranganore et autour de Malabar. Le maharaja de Malabar leur permit de rester et de se consacrer au commerce des épices. Ils vécurent là en paix jusqu'à l'invasion musulmane d'abord, puis l'arrivée des Portugais qui importèrent l'Inquisition, comme ils le firent en Amérique du Sud. Les juifs durent fuir et s'installèrent plus au nord, dans la petite île de Cochin.*

*Cette diversité explique peut-être qu'un nouveau mouvement spirituel ne pose pas de problème d'identité par rapport à l'hindouisme. On lui fait une place, il la prend, il cohabite avec les milliers de religions déjà existantes. Car, pour les hindous, la religion, comme toute autre chose, est relative. Le nom de Dieu, les formes de pratique et de dévotion, la réflexion spirituelle sont affaires de goût, de tendance, de tempérament, de caste et même de destin, de karma. Considérant que tous les hommes n'ont pas la même capacité d'abstraction, ils n'ont pas consigné le divin dans un postulat monolithique. De multiples chemins mènent à Dieu, et tous n'ont pas la même efficacité pour chacun. Ceux qui ont besoin d'une relation concrète avec*

*Dieu peuvent se servir d'idoles. Ceux qui ont besoin d'une relation affective avec Dieu peuvent puiser dans les ishvaras, les dieux personnels et les avatars. Ceux qui ont une capacité d'abstraction plus grande peuvent méditer sur Brahman, l'absolu impersonnel qui n'est pas un objet de connaissance, mais une conscience ou une attention à découvrir.*

*Bien sûr, il y a aussi un fanatisme hindou. Comme d'autres formes de fanatisme religieux, il canalise les frustrations culturelles, économiques, politiques, identitaires, pour en faire un programme électoral, avalisé par la foi et la vérité, mais qui n'a rien de spirituel. Ainsi, il détourne l'attention de la seule réelle frustration : celle d'être.*

*Par exemple, lorsque Sushma Swaraj, fondateur du BJP, le parti fondamentaliste hindou, mène croisade pour détruire la mosquée Babri d'Ayodhyâ, édifée sur le lieu de naissance du Dieu Ram, et pour rebâtir à la place un temple dédié à ce même Ram, il trahit une notion essentielle de la pensée hindoue : « Tout est maya. » Maya rappelle que ce que nous prenons pour réel, et a fortiori ce que nous croyons important, est relatif, illusoire. Les intégristes ont détruit cet édifice et allumé du même coup une guerre de religion en Inde, au Pakistan et au Bangladesh. Il est intéressant de noter que la naissance de Ram aurait eu lieu à Ramjanmabhoomi. Mais il est loin d'être certain cependant que cette ville, dont il est fait mention dans le Ramayana, soit sur le même site qu'Ayodhyâ. Il n'y a guère plus d'un siècle, un musulman inspiré eut une vision de Ram dans la mosquée Babri. On déclara par la suite que Ram était né là !*

*L'apparition de Ram à un fidèle d'Allah peut être sujette à toutes les interprétations. Pour un homme de*

*bonne volonté, elle peut illustrer la fraternité entre les religions et la tolérance. Pour un fanatique musulman, elle peut signifier que l'islam est la dernière révélation de l'hindouisme devenu caduc dans une Inde envahie par l'islam. Ou encore, pour un hindou fervent, elle peut signifier que cette mosquée doit être détruite et l'islam éradiqué de l'Inde. Chacun, selon ses a priori, trouvera une justification à faire la guerre à l'autre.*

*Depuis des millénaires, l'hindouisme engendre aussi des sages, des yogins, des mystiques, des ascètes, des avatars reconnus ou contestés. Tous revendiquent une expérience directe de l'unité. Un groupe de disciples se constitue autour d'eux. Parfois, pendant leur vie ou après leur mort, leurs adeptes se chargent de pérenniser leur sagesse. C'est le cas de Râmakrishna Paramahansa (1836-1886), grand mystique bengali.*

*Il n'est pas le bâtisseur d'une religion. Il a, en quelque sorte, incarné la philosophie de l'advaita védanta, le recueil de la philosophie du non-dualisme que Shankaracharya, disciple de Govinda, compila au VIIe siècle. Ce texte enseigne l'unité transcendante comme la seule réalité véritable. Au sein de cette unité, il n'y a pas de différence entre Brahman, l'absolu impersonnel, atman, l'âme, jîvâ, l'âme incarnée<sup>61</sup>, et janat, l'univers. Pas de différence entre les individus. L'être absolu, Brahman, est unique, spirituel et intérieur. En revanche la dualité (dvaïta), la relation sujet-objet, moi-cela, est maya, c'est-à-dire méprise, illusion.*

*Râmakrishna pratiqua les différentes disciplines hindoues, ainsi que l'islam et le christianisme, « se conformant chaque fois strictement aux règles et rites*

---

<sup>61</sup> On peut aussi dire que l'atman est le Soi, l'âme impersonnelle, alors que jîva «est le Soi qui se prend pour le moi.

*de ces religions. Poussant l'expérience jusqu'à son aboutissement, il constata que le "chemin " suivi, comme les autres, mène à Dieu<sup>62</sup> ».*

*Il n'a jamais rien écrit. Ses disciples ont transcrit ses enseignements transmis oralement lors de conversations avec l'un ou l'autre d'entre eux. Sa renommée se propagea grâce à swami Vivekânanda qui apporta l'advaita védanta en Occident. Romain Rolland écrivit sa biographie, et Jean Herbert publia ses enseignements.*

*Dans les années 40, swami Siddheshvarânanda fut invité à venir enseigner le védanta en France. En 1948, il s'installa à Gretz, à une trentaine de kilomètres de Paris, pour y diriger l'ashram (monastère hindou) qui deviendra le Centre védantique Râmakrishna.*

*J'y suis allé plusieurs fois. Ce château du XIX<sup>e</sup> siècle est entouré d'un magnifique parc entretenu avec soin où l'on trouve un jardin potager, des abris bucoliques entre des arbres centenaires. J'y retourne par un jour ensoleillé de fin d'hiver.*

*Des résidents de toutes nationalités, austères ou souriants, peuplent silencieusement ce domaine et ses dépendances. L'atmosphère est très feutrée. Chacun semble faire attention à sa parole et à ses mouvements.*

*Au rez-de-chaussée se trouvent le réfectoire et le temple. A l'étage, swami Veetamohananda me reçoit dans son bureau. Sept fauteuils de styles différents font face à sa table de travail couverte de documents, de dossiers, de courrier. Comme le veut la tradition indienne, je me déchausse avant d'entrer. Swamiji, comme l'appellent ses disciples, est affable, réfléchi. N'allez pas imaginer un guru farfelu. Cet homme de*

---

<sup>62</sup> Jean Herbert, L'Enseignement de Râmakrishna, «Spiritualités vivantes », Albin Michel. 1972.

*religion est diplômé, raisonnable et pratiquant chevronné. C'est un homme d'institution. Selon nos références chrétiennes, il correspond à un abbé, à la fois un guide spirituel représentant une école de pensée et un gestionnaire.*

*L'entretien se déroule en anglais. Swamiji a un fort accent indien. Si je me souviens bien, il est plutôt mince et doit avoir la cinquantaine mûre.*

S.V. — Étudiant dans une des écoles de la fondation Râmakrishna, j'ai été en contact avec la philosophie de Râmakrishna et de swami Vivekânanda. Ensuite, j'ai pensé renoncer au monde, pour servir dans la mission Râmakrishna. Je suis d'abord allé à Madras dans un monastère de la mission. J'y suis resté neuf ans.

Les quatre premières années, nous étudions, travaillons et pratiquons les méthodes spirituelles : méditation, répétition des mantras<sup>63</sup>, prières. Ensuite, deux ans d'études et de pratiques intensives de la méditation et de la prière au centre mère de Belur Math près de Calcutta. Nous y rencontrons des swamis, des moines et des sannyâsins<sup>64</sup>. Cela nous permet de voir et de comprendre ce que nous voulons devenir, ce que nous désirons développer en nous. Nous apprenons aussi les traditions du « ashramer », et les différentes pensées religieuses. C'est ainsi que j'ai complété ma formation. J'ai ensuite été ordonné Brahmacharya, ce qui signifie, entre autres, une vie chaste. Je suis retourné au centre de Madras. J'y ai travaillé pendant quatre ans dans presque tous les services : médical, pédagogique, liturgique... Après j'ai été ordonné et j'ai porté la robe ocre. Puis je suis allé dans les Himalaya pour y faire des pratiques intenses de la méditation, prière...

J'ai ensuite travaillé à Madras puis à l'institut Râmakrishna pour l'enseignement moral et spirituel de

---

<sup>63</sup> Dans la pratique de l'hindouisme, les mantras sont des formules condensant en un j'oupe de mots le rappel de la divinité et ses qualités spirituelles.

<sup>64</sup> Swami : titre de respect donné aux philosophes et enseignants hindous considérés comme des maîtres. Sannyâsin signifie renonçant.

Mysore. J'y suis devenu éducateur, puis le directeur pendant neuf ans. J'ai dirigé un autre centre et un service médical pendant deux ans et demi, et j'ai été envoyé en France, d'abord comme assistant de Swami Ritajananda, qui dirigeait ce centre. Quand il est mort, j'ai pris sa succession.

— *C'est une formation sérieuse et complète. En Inde, il existe de nombreuses façons de se vouer à Dieu. Vous auriez pu choisir de devenir Saddhu, moine errant, ou prendre la robe rouge des Baba, ou devenir Brahmane, prêtre dans un temple. Pourquoi avez-vous choisi cette voie ?*

— J'étais à l'aise dans les idéaux et les idées de la Fondation Râmakrishna. Râmakrishna a fait l'expérience de toutes les pratiques religieuses. Il avait un esprit ouvert et large. Il a compris que toutes les religions sont dans le vrai, et conduisent au but ultime : Dieu. Dieu est Un. La philosophie du *védanta*<sup>65</sup> dit cela aussi. Les hommes donnent différents noms à Dieu et ils lui vouent un culte de différentes façons. Le *védanta* l'appelle Brahman. Brahman est vous. C'est l'existence même, la connaissance même, la paix même. Ce n'est qu'existant. C'est « *Cela* ». Nous faisons parti de Brahman ou de la réalité ultime. C'est pourquoi cela m'a intéressé.

— *Quelle est la nature de Dieu ?*

— Dieu est Dieu. Il peut être dans une forme ou sans forme. Par exemple, dans l'hindouisme, il y a plusieurs personnages (figures) divins : Krishna, Rama, Kali, Durga... Dieu a des aspects féminins et masculins.

---

<sup>65</sup> Courant de pensée du IV siècle qui inarque la conclusion des Vola.

Tous ces aspects sont vrais. Chacun, selon son tempérament, accepte l'un ou l'autre des aspects de Dieu ou même Dieu sans forme. En ce qui me concerne, Râmakrishna est Dieu. Je ne regarde pas l'aspect humain de Râmakrishna, mais sa divinité. En lui, je vois la conscience elle-même, la connaissance elle-même, la félicité elle-même. J'approche ce que nous appelons Brahman à travers Râmakrishna.

— *Râmakrishna est donc une forme qui vous permet...*

— ... d'entrer dans le sans-forme, Brahman.

(Par facilité, on taxe souvent l'hindouisme de panthéisme idolâtre. Ce n'est pas si simple. Pour le pratiquant la représentation divine n'est qu'un symbole. Il lui permet d'entretenir une relation avec la vraie divinité, informelle, invisible, en concentrant sa pulsion dévotionnelle sur un objet qui n'est qu'un moyen. Dieu est partout. Il est donc aussi dans l'idole. « L'idée du culte des images est de vénérer l'invisible à travers le visible<sup>66</sup> », cite Alain Daniélou. Il ajoute : « L'image d'un Dieu est une forme utilisée pour concentrer la pensée sur une abstraction<sup>67</sup>. »)

— *Il y a donc des Dieux personnels que vous adoptez selon votre tempérament, et qui vous permettent de dépasser la forme, de concevoir le sans-*

---

<sup>66</sup> Karapâtrî. Lingopâsanâ raliasva.

<sup>67</sup> Alain Daniélou, Mythes et Dieux de l'Inde, le polythéisme hindou. Éditions du Rocher, 1992. p. 542

*forme. Qu'est-ce que le sans-forme ?*

— Brahman, la Réalité ultime.

— *Et qu'est-ce que cette Réalité ultime ?*

— Dans le *védanta*, on trouve quelques phrases pour la décrire : « Je suis Brahman, je suis Cela, Brahman seul est existant partout, l'*atman* est Brahman. » Ceci signifie que je suis la Réalité ultime.

— *Pouvons-nous dire que Brahman existe ?*

— Brahman est seulement existant. Il ne sort de rien. Brahman est. En sanskrit on dit qu'il est « *Satchitananda* » : *sat*, l'existence elle-même, *chit*, la connaissance elle-même, *ananda*, la félicité elle-même.

— *Qu'est-ce que ce monde ? Est-ce une création ?*

— En un sens, c'est une création. Mais d'un autre côté, c'est une expression de Brahman. Nous considérons le monde de ces deux façons.

Par exemple, il y a ici une table et des chaises. Nous percevons les différences, nous percevons ce qui n'est pas pareil. Nous limitons notre pensée à des choses particulières. Souvent, nous ne traitons pas avec des faits en tant que tels mais plutôt avec la conscience de ce qui nous semble exister. Mais nous pouvons voir ces choses autrement, comme des expressions ou des formes de Brahman, avec la conscience que la même conscience existe en toute chose.

— *La réalité ordinaire est donc à la fois existante et non existante ?*

— Oui.

— *Mais pourquoi Dieu ou Brahman crée-t-il cela ?*

— La réalité de la création dépend de notre point de vue sur elle. Notre esprit est conditionné. Son conditionnement nous amène à observer les choses comme réelles, parce que nous observons leurs limites. Nous observons leurs limites à cause de nos propres limites. C'est ainsi que la réalité ultime devient conditionnée.

Par exemple, nous appelons « chambre » l'espace de cette pièce limité par des murs. Mais cet espace est de même nature que l'espace non limité qui existe en dehors de cette chambre. De la même façon, la réalité est conditionnée par notre corps, nos sens, notre mental et d'autres facteurs. Nous la croyons existante, mais en vérité, nous sommes aussi, simultanément, dans la réalité ultime, non conditionnée. La limitation que nous imposons à la réalité, le *védanta* enseigne que sa cause est l'ignorance. La création et le monde existent à cause de notre ignorance.

— *Notre ignorance de l'autre réalité, la Réalité ultime.*

— Oui.

— *Mais pourquoi sommes-nous ignorants, conditionnés ? Comment a commencé cette ignorance ?*

— C'est une question très importante. Elle a été traitée par les grands maîtres. Pour le *védanta*, l'ignorance (*ajnana*, la non-connaissance) n'est ni existante ni non existante.

Pour l'expliquer, on se sert de l'exemple de la corde et du serpent. Traversant une forêt dans la nuit, je vois un serpent. Je suis effrayé. En fait, ce que je prends pour un serpent est une corde. Tant que je la vois comme un serpent, ce serpent existe, ma frayeur existe. Mais si j'apporte une lumière, je constate que ce serpent n'est qu'une corde. De la même manière, tant que notre esprit est conditionné par l'habitude de percevoir d'une certaine manière, de réfléchir d'une certaine manière, nous prenons ce qu'il perçoit et pense pour réel. Lorsque nous percevons ce qui est conditionné en nous, la Réalité se révèle à nous, et l'autre réalité disparaît.

(A plusieurs reprises, Swamiji déclarera avoir traité de telle ou telle de mes questions dans un texte ou un discours qu'il a écrit ou prononcé. De retour chez moi je lirai ces interventions. J'y trouverai ceci : « A un pôle de l'existence se trouve la conscience du fait, à l'autre, le fait de la conscience. Le premier est l'objet de la science, le second celui de la religion. »)

— *En ce sens, il n'y a pas de Dieu extérieur, créateur du monde. Nous sommes créateurs du monde conditionné. Et nous pouvons le détruire, ou le faire disparaître, en percevant l'espace plutôt que la chambre, Brahman plutôt que l'objet. En citant les voiles que forment notre conditionnement.*

— En effet.

— *Est-ce là le but de la pratique du védanta ?*

— Oui. Sortir de l'ignorance, observer autrement, changer d'attitude.

— *Comment faire pour en sortir ?*

— Il existe différentes méthodes. Bien sûr, l'une d'elles est le *védanta*. Il enseigne quatre différentes approches. On les appelle le *karma yoga*, le *bhakti yoga*, le *raja yoga* et le *jnana yoga*.

*Karma* signifie activité. Le *karma yoga* est la voie de l'activité. Cette activité se fait en rapport avec les autres. Nous devons tous travailler pour gagner notre vie. Mais notre travail peut être transformé en une forme de culte ou de dévotion, ou utilisé comme moyen de devenir « un » avec la réalité. Nous pouvons travailler pour gagner de l'argent, un statut... mais ce même travail peut être converti en créativité, en activité spirituelle. Notre but est de trouver la Réalité ultime ou l'harmonie avec Dieu. Un adage indien dit : « Si Dieu est satisfait, tout en notre cœur est satisfait. » Telle est notre attitude. Comment faire que notre travail soit agréable et créatif ? En travaillant « pour lui » ? En fait, tout travail est celui de la transformation de notre conscience. Lorsque je travaille avec conscience, je transforme ma conscience. Et je travaille de mieux en mieux et avec intérêt. Je dois aussi être utile aux autres, c'est-à-dire devenir capable d'apaiser ou de soulager la souffrance des autres.

Nous pouvons toujours repousser l'appel des autres, mais nous ne le faisons pas. Au contraire, nous faisons toujours de notre mieux. C'est ainsi que se produit la transformation. Lorsque nous aidons quelqu'un, en lui apportant un peu de bonheur ou de soulagement, cette personne aide à son tour quelqu'un d'autre. C'est ainsi que le bonheur est partagé et

multiplié. Ce bonheur n'est pas celui des sens ou des plaisirs mais un état supérieur que nous appelons la pureté. La pureté n'est rien d'autre que la pureté de la Réalité ou de Brahman. C'est ainsi que nous nous ouvrons à la réalité à travers le travail.

Le *bhakti yoga*, c'est la voie de la dévotion. Certaines personnes sont plus émotionnelles que d'autres. Leur vie est imprégnée d'émotions. On peut se servir des émotions pour se transformer. Par exemple, on peut transformer le sentiment de l'amour en un amour qui est une force très puissante. Transformé en force, l'amour touche tous les humains, tous les vivants, tout. Il ne différencie plus. Alors, il se purifie et c'est ainsi que l'on ouvre son cœur. L'amour pur est comme l'amour de Dieu.

Il existe un autre moyen de concentrer cet amour. Dans l'hindouisme nous avons différentes représentations de Dieu. Chacun, selon son tempérament, choisit l'une d'elles. Je peux préférer Râmakrishna. Quelqu'un d'autre aimera Krishna, Durga, Kali ou autre. Quelle que soit l'image de Dieu que l'on préfère, la servant et lui vouant un culte on concentre tout son amour sur elle. C'est ainsi que l'amour humain se transforme en amour divin et que se révèle la Réalité ultime grâce à la voie de la dévotion.

Le *raja yoga* est la voie du contrôle de l'esprit et du corps. *Raja* signifie royal. De nombreuses pensées apparaissent dans notre esprit. Elles sont le résultat d'impressions et d'expériences qui, depuis notre enfance jusqu'à maintenant, sont dans notre inconscient. Ce sont aussi des impressions qui nous viennent de vies précédentes. Elles montent à la conscience tout le temps. Un yogi les observe, les analyse et tente de les contrôler pour les annihiler. En contrôlant ou en apaisant les

activités de l'esprit, l'esprit devient calme, et ainsi, la pureté se développe. La Réalité commence alors à briller en lui. En contrôlant son esprit, chacun s'ouvre à la Réalité.

— *Est-ce cela la méditation ?*

— Ceci est la véritable méditation. Il en existe d'autres formes. Le *jnana yoga*. c'est la voie de la connaissance, de l'analyse. Par exemple, lorsqu'une pensée de désir apparaît dans mon esprit, je suis tenté de l'accepter, de la poursuivre. Ici commence la discrimination : que se passera-t-il si j'accepte cette pensée, si je l'accueille ? Elle peut m'apporter du bonheur, mais de quelle façon affectera-t-elle ma vie intérieure ? Si je m'aperçois qu'elle affectera ma vie intérieure, je peux refuser de la poursuivre. Je peux préférer rester calme, demeurer en paix. Ainsi, en discriminant, j'élimine ce qui est irréel (*unreal*). Je deviens de plus en plus paisible.

— *Diriez-vous que c'est là le chemin intellectuel ?*

— Oui, j'utilise l'intellect. J'utilise le mental pour m'ouvrir à la Réalité.

— *L'intellect a mauvaise réputation parmi les adeptes des voies spirituelles orientales. On le dit incompetent, inapte à nous conduire à la Réalité.*

— Non. L'intellect est extrêmement nécessaire. Je connais Dieu à travers mes émotions et mon amour de Dieu, mais comment savoir si mon amour est pur ? Ma religion m'enseigne une morale. Mais devant chaque situation je dois juger moi-même de ce qu'il convient de

faire. Car il arrive que suivre le chemin moral fasse plus de mal que le contraire. Donc, notre aptitude à penser et à réfléchir est nécessaire dans le chemin spirituel.

— *Y a-t-il une âme ?*

— L'âme existe. Nous l'appelons *l'atman*. Elle est le fondement de la réalité. Elle ne peut pas être perturbée ou interrompue. Elle n'a ni commencement ni fin. *L'atman* n'est pas différent de Brahman, la Réalité ultime. Cependant, cet *atman* est aujourd'hui limité parce qu'il est recouvert par nos impressions, notre conditionnement, et nos limites en général.

— *L'atman peut-il être affecté, transformé ?*

— Non, il est immuable, inaltérable, rien ne peut l'affecter. Il est de même nature que Brahman ; comme Brahman il est la Réalité.

(Dans un de ses textes Swamiji enseignait : « L'être seul est réel, le non-être est illusion, ignorance. Il n'y a rien en dehors de l'être. Cette continuité absolue, universelle, omnipénétrante de l'être est appelée Brahman. Rien d'autre que Brahman n'existe. Vivekânanda déclarait : « Tout est lié au temps, à l'espace et à la causalité. L'âme est au-delà de tout temps, de tout espace et de toute causalité. Ce qui est lié, c'est la nature, non l'âme. En conséquence, proclamez votre liberté et soyez ce que vous êtes, à jamais libres ! » »

« Le corps, l'esprit et les émotions forment une sorte de trinité qui compose l'être humain. Une autre puissante trinité, appelée « les trois âmes »,

offre un modèle utile : l'âme de base ou subconscient, l'âme consciente ou ego, et l'âme supérieure ou l'être spirituel. On fait l'expérience de notre âme de base en se mettant en accord avec son propre corps. On fait l'expérience de notre âme consciente en étant attentif à nos pensées et à nos jugements. On fait l'expérience de notre âme supérieure en se mettant en harmonie avec notre cœur et la dimension supérieure de nos sentiments. »)

— *Comment voyez-vous le monde lorsque vous vous éveillez le matin ?*

— Le monde est réel. Je constate la « différenciation ». Je vois ma chambre, les objets, je suis peut-être de bonne humeur. Toutes ces pensées existent.

Si la journée précédente a été agitée, mon sommeil l'a sans doute été aussi, et ces agitations restent dans le subconscient et affectent la journée suivante. Donc, tôt le matin, je pratique ma méditation et mes prières, et tout dépendra de cela. Si ma méditation est bonne, la journée se poursuivra dans le calme. Si je ne faisais pas disparaître les agitations grâce à la méditation et la prière, elles demeureraient en moi dans le subconscient et donc affecteraient ma journée.

Nous vivons dans le monde que nous avons créé. Quand, grâce à la méditation nous atteignons le non-créé, le monde est également non-créé en tant qu'esprit.

— *La méditation sert donc à se « laver » de l'intérieur... Comment faites-vous ?*

— Il y a des méthodes.

D'abord, je pense ainsi : « Toutes les paroles que je prononcerai seront pures et auspicieuses. » Je pratique la respiration. Je n'inspire pas seulement de l'oxygène, j'inspire l'énergie cosmique inaffectée. Alors cette énergie cosmique inaffectée se manifeste dans mon esprit et dans mon corps. Ainsi tout ce que je vois, tout ce que j'entends devient pur et se place sous des auspices favorables. Et mon cœur aussi est empli de l'amour pur. Aucune émotion néfaste ne doit demeurer dans mon cœur. Ainsi, mon esprit demeure calme, et je ferai ce que j'ai à faire l'esprit paisible, la pensée pure dans la connaissance pure.

Ensuite, je pratique la respiration rythmique, *pranayama*. Il ne s'agit pas simplement d'un exercice physique de respiration. J'inspire la vie universelle : je ressens puissamment l'énergie cosmique, l'énergie cosmique se manifeste en moi. J'inspire la beauté cosmique et la beauté cosmique se manifeste en moi. J'inspire l'amour pur, et l'amour pur se manifeste en moi. J'inspire l'intelligence pure, la connaissance pure, et l'intelligence et la connaissance pures se manifestent en moi. J'expire la faiblesse, la haine, les impulsions, l'ignorance, et elles sortent de moi. Je demeure dans ces qualités pures.

La troisième étape dépend de mon humeur. Je peux, par exemple, penser à ma divinité préférée, Râmakrishna ou une autre. Et je conçois cette divinité au centre de mon cœur, comme étant pleine de luminosité, pleine de beauté, d'amour pur, de félicité, d'intelligence pure, de connaissance et de force. J'intensifie ces pensées et j'essaie d'aimer ma divinité, de ressentir que cette divinité est pleine d'amour, qu'elle me donne toutes les qualités divines tels la luminosité, l'amour pur, la

connaissance, la félicité, l'intelligence... Enfin, j'étends ces qualités à tout l'univers qui s'en emplit. Je demeure dans cet état quelque temps. Parfois je le ressens intensément, parfois de façon très fine. Cela dépend de mon état d'esprit, de mon humeur.

C'est ainsi que j'entre dans la Réalité de Brahman, l'absolu impersonnel, ou de Dieu, quel que soit le nom que vous voulez lui donner.

— *Vous enseignez cette pratique à vos disciples ?*

— Oui.

— *En Occident, on utilise le mot « guru » de façon très péjorative. On dit que celui qui se voue à un guru abandonne sa liberté, sa capacité de réfléchir par lui-même.*

— Un guru induit une direction. Il ôte l'ignorance et les limites. On prend généralement un guide spirituel pour un guru, et on lui abandonne sa liberté en croyant qu'il va nous éveiller. Mais il n'en est rien. Le guru est comme une bougie allumée. Il apporte une lumière. Avec cette bougie, il allume une autre bougie. Le disciple doit faire en sorte que cette flamme reste allumée, et s'il le désire, il doit la rendre de plus en plus lumineuse. Cela signifie qu'il doit faire des efforts personnels.

— *Quel est votre rapport au monde extérieur ?*

— Il existe des différences dans tous les domaines entre les hommes, mais je n'entre pas dans ces différences. Je pense et je sens ce que je peux offrir de mieux, ce que je peux faire le mieux, aux services que je peux rendre, et avec ces pensées, je vais dans n'importe

quel pays. Le mois dernier, j'ai été invité par un monastère catholique. Je ne me suis pas senti étranger aux moines. Je me suis senti un avec eux. J'essaie d'être un avec les gens.

— *On peut parfois se sentir proche de gens qui ne se sentent pas proches de nous.*

— C'est leur problème ! Je fais ce que je peux. Une nonne m'a interrogé sur la réincarnation ou la renaissance. Je me suis exprimé selon ma tradition. Il n'y a pas de dispute.

— *Parlons de la mort. La réincarnation est à la mode en Occident, même parmi les gens qui ne sont pas hindous. On comprend souvent la réincarnation comme le passage du moi dans un autre corps, comme l'indique la Bhagavad-Gîtâ : « A la façon d'un homme qui a rejeté des vêtements usagés et en prend d'autres, neufs, l'âme incarnée, rejetant son corps usé, voyage dans d'autres qui sont neufs<sup>68</sup>. » Mais vous avez, dit plus tôt que l'atman n'est pas affecté, qu'il est immuable. Qu'est-ce qui se réincarne ? Est-ce le moi ?*

— Oui, c'est le moi avec toutes ses impressions. De même que la graine de l'arbre contient toutes les potentialités de l'arbre futur, de même notre corps se dissout dans les différents éléments et disparaît, et l'âme est libre. Mais les impressions qui se sont construites en nous pendant notre vie demeurent dans cette essence. C'est cela qui prend une nouvelle naissance.

— *Si l'atman ne peut pas être affecté, ces*

---

<sup>68</sup> Bhagavad-Gîtâ, Chant II : 22.

*impressions peuvent-elles demeurer en elle ?*

— *L'atman est conditionné.*

(La réponse que me propose Swamiji est la plus répandue dans l'Inde traditionnelle. Elle correspond à l'hindouisme « prêt-à-croire ». Sur ce sujet j'avais jadis questionné mon guru, swami Vichârava, de Bénarès. Il avait répondu : « Qui cela concerne-t-il ? La vie et la mort sont une même chose en différentes formes. Si vous voulez vivre ou revivre, ou, à l'inverse, si vous ne voulez pas vivre ou revivre, c'est que vous préférez l'une à l'autre. Pour vous, elles ne sont donc pas une même chose. Vous êtes donc, soit lié à la forme, soit lié à la non-forme. Mais vous êtes encore lié. Pour qui cherche Brahman, l'absolu impersonnel, le problème n'est pas de mourir ou de naître, mais de connaître l'au-delà de la vie et de la mort. Le but spirituel est d'accepter la réalité comme elle est à chaque instant. Alors, il n'a plus de problème de vie, de mort ou de réincarnation. Ce qui est est. » J'interroge swami Veetamohananda dans cette optique.)

— *Je pense à la métaphore hindoue de la goutte et de l'océan. Une goutte représente une vie. Au moment de la mort, la goutte retourne à l'océan et s'y dissout. Elle retourne à l'alayavijnana, la conscience-réservoir. Au moment d'une nouvelle naissance, est-ce la même goutte qui se réincarne ou une autre ? N'est-ce pas à la fois la même et une autre, en ce sens que chaque goutte de l'océan porte en elle l'influence de toutes les autres ?*

— Lorsqu'une goutte retourne à l'océan, elle transporte la « poussière » de ses impressions passées. Cette poussière retournera à la vie avec une nouvelle naissance.

— *Cependant, si l'analogie de l'océan est juste, cette poussière ne sera pas celle d'une vie précise, mais la poussière de toutes les vies qui sont retournées à l'océan. Ce n'est pas une vie personnelle, précise qui se réincarne, n'est-ce pas ?*

(« Cela pourrait être une mixture, un mélange », admet-il enfin sans rien perdre de son calme. Je ne savais trop ce qu'il fallait en penser. Il y avait tant de réticence dans ce que je venais de lui faire dire, que je me demandais s'il y croyait vraiment.)

— *La réincarnation est habituellement enseignée comme le passage d'une âme personnelle d'une vie à une autre. Mais est-ce bien le cas ? Si c'est un amalgame des impressions de nombreuses vies qui prend forme dans une nouvelle vie, pourquoi ne l'enseignez-vous pas ainsi ? Cela me paraît important, parce que cela me permet de dépasser l'égoïsme spirituel : mes actes n'affecteront pas seulement « mon » âme et « ma » vie future, mais toutes les âmes et toutes les vies à venir. Cela donne un sens de responsabilité collective, de solidarité universelle, cohérent avec le principe de Brahman comme absolu impersonnel non-deux.*

— Oui, vous avez raison en ce sens. Ce que nous appelons « moi » n'est pas une entité simple, mais un

agrégat de nombreuses vies passées, de pères et de mères passés, et de nombreuses influences.

(Je changeai de sujet.)

— *La souffrance est le grand problème humain. Tout le monde souffre. On ne comprend pas pourquoi il doit en être ainsi. Si Dieu est parfait, pourquoi sommes-nous imparfaits ?*

— La souffrance est celle de l'esprit conditionné, de l'âme affectée. Nos limites engendrent la souffrance. Plus on s'ouvre à la vie universelle, plus on se libère de la souffrance. Il s'agit de transformer la conscience. Pourquoi amplifier les aspects négatifs de la nature humaine ? Essayons de développer les aspects positifs. Par exemple une jeune femme est venue ici. Elle est dépendante de l'héroïne, le lui ai dit : « Vous êtes pleine d'énergie, de beauté, d'amour pur, d'intelligence. Essayez d'intensifier ces pensées. Nous sommes ce que nous pensons. Si nous développons ces qualités, nous devenons ces qualités. » Je lui ai conseillé des pratiques de méditation, et elle va mieux maintenant.

— *Vous avez dit avoir pris les vœux de brahmacharya. Le célibat est-il essentiel ?*

— Pour différentes raisons. Le célibat permet que se développe une sorte de pureté intellectuelle, qui s'épanouit en une sorte de force intérieure, un raffinement intérieur.

(La sexualité pouvait aussi être vécue comme une

forme de yoga, c'est-à-dire de transformation et de purification. Il est possible d'en faire une action « pour lui », un partage, un aspect de la dévotion « pour ouvrir le cœur », un moyen de contrôle de l'esprit et du corps, une voie de connaissance et de purification. L'abstinence, me semblait-il, n'était pas la seule forme de contrôle des pulsions dans la logique de *l'advaita védanta*. D'ailleurs, pour les laïques hindous, l'époux et l'épouse sont perçus comme des formes divines.)

— *La pureté concerne-t-elle l'action ou la motivation ?*

— Elle concerne la pensée, les sentiments, les actions. C'est l'association des éléments qui font l'être humain que nous voulons purifier.

(Je dus me contenter de cette réponse.)

— *Quelle valeur a la famille ? N'est-elle pas un enfermement, une limite à l'amour ?*

— Bien sûr. Lorsque vous avez une famille, le reste est oublié. Vous vous confinez dans un cercle familial, et vous vous limitez à cet aspect des relations humaines. Ici, c'est différent. Ceux qui habitent dans ce monastère sont les membres d'une même famille, qu'on le veuille ou non.

Râmakrishna disait que le but de la vie humaine est la réalisation de la Réalité. Le *védanta* parle de deux voies : celle du monde et celle du renoncement. En Inde,

le renoncement est une valeur acceptée et assez répandue. J'ai suivi cette voie.

(Sur le rebord extérieur de la fenêtre du bureau, swami Ritajananda, le prédécesseur de swami Veetamohananda, a fait construire une petite plateforme surmontée d'un toit transparent. Des récipients contenant des graines et de l'eau y reposent. Pendant notre conversation, mon regard a été plusieurs fois attiré par les oiseaux qui venaient manger et s'abreuver là. Swami Veetamohananda constate ma distraction. Il dit : « Chaque matin, nous mettons des graines et de l'eau. Mais si nous oublions de le faire, lorsqu'il n'y a plus de graines, les oiseaux frappent à la vitre. » Et il éclata de rire.

C'était une belle idée. Je l'ai par la suite adoptée à la campagne. J'ai ainsi la chance de rafraîchir ma pensée en regardant des mésanges, des moineaux, des rouges-gorges et des pinçons qui viennent se restaurer.)

— *Si le but de la vie est de connaître la Réalité et Dieu, quel est le but de Dieu ?*

— Dieu n'a pas de but. Vous êtes en Dieu. Vous n'avez qu'à vous ouvrir, à renoncer à vos limites.

— *Ces oiseaux sont-ils capables de connaître Dieu ?*

— Nous ne pouvons pas les comprendre, mais ils peuvent sûrement ressentir, à leur manière. Si nous ne

mettons pas de graines, ils frappent au carreau. Cela signifie qu'ils savent que quelqu'un met les graines là.

— *Pensez-vous qu'ils appellent Dieu celui qui met les graines ?*

— Qui que ce soit, c'est une seule et même force qui agit.

(Et swami Veetamohananda éclata encore de rire.)

— *La peur forme des barrières entre nous et le monde. Comment lutter contre notre peur, comment se libérer de la peur ?*

— Il existe plusieurs peurs. La peur liée à la croyance de l'ego en lui-même. Par exemple, j'ai telle place dans la société et quelqu'un essaie de me la prendre. Il y a aussi la peur de perdre la vie. Comment les surmonter? En pratiquant la méditation ou les mantras, par exemple, « Je suis Brahman lui-même ». Ceci nous permet ici de développer une grande force intérieure, et celle-ci réduit la peur.

Dans l'un de ses discours, Swamiji a dit : « La peur est principalement pour l'être celle du non-être. Chaque être vivant combat pour son existence contre le changement, l'impermanence, le non-être. » Et il énumère trois types d'angoisse existentielle : « L'angoisse du destin et de la mort, l'angoisse du vide et de l'absence de sens, l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation. La culpabilité est la négation de la pureté de l'*atman*. Le manque de sens est la négation de la perfection inhérente à l'*atman*. La mort est la négation

de l'existence même de l'*atman*. Aussi sont-elles toutes des formes de l'angoisse du non-être. L'*atman* étant Brahman, il a tout le pouvoir dont il a besoin. Pour le *védanta*, il n'y a pas de gouffre séparant l'âme de Dieu et leur relation n'est pas du type "Je-Toi". Dieu n'est pas un objet "totalement autre". La relation entre eux peut être caractérisée par le transcendant "Nous". Étant donné que Dieu est l'âme de toutes les âmes et que l'être divin pénètre toutes choses, où pourrait bien exister le non-être ? »

— *Est-ce que l'affirmation « Je suis Brahman » dissout l'ego ?*

— L'ego devient plus mûr.

— *Qu'est-ce qu'un ego mûr ?*

— Un ego immature est un ego qui pense ainsi : « Je suis Untel, j'appartiens à telle classe, j'ai telle place dans la société, j'habite tel endroit... » Voyez, dans tous ces exemples, il y a identification, que ce soit avec des situations ou des groupes de gens. L'ego s'identifie à des images. Lorsque quelqu'un s'identifie à sa voiture, lorsqu'il y a un accrochage, ce n'est pas seulement la voiture qui est abîmée, c'est la personne aussi. Comme il y a identification, ce qui détériore l'image détériore la personne. Voilà l'ego immature.

Il ne faut pas confondre l'ego et l'égoïsme. L'ego se rapporte au sentiment du « Je », l'égoïsme se rapporte au sentiment du « mien ». L'ego est une faculté mentale au centre de la personnalité. Il permet l'unicité de l'individu. Il est le trait d'union entre *l'atman* et le monde.

L'ego mûr est modeste tout en étant conscient de lui-même ; il s'accepte parce que c'est en s'acceptant comme il est qu'il peut se développer ; il s'ouvre à la réalité, c'est-à-dire qu'il accepte de briser ses rêves et ses idéaux en mettant ses croyances à l'épreuve tout en prenant le monde tel qu'il est. Il se change soi-même avant de tenter de changer le monde ; il dirige sa vie de l'intérieur en suivant son propre chemin tout en vivant en harmonie avec les autres et le monde ; il découvre ses pulsions mais en garde la maîtrise ; il n'est pas soumis à ses émotions ; il déplace son attention de « l'avoir » à « l'être », sa préoccupation première est la réalisation de soi ; son rapport aux autres est inspiré par un amour pur. Voilà un ego mûr.

Lorsqu'un individu dit que la vie n'a pas de sens, en fait il dit qu'il ne parvient pas à donner un sens à la relation de l'ego avec la vie. L'ego est nécessaire. C'est lui, grâce à ses différentes fonctions, qui relie les expériences que nous faisons à un sens, qui en traduit les symboles, qui permet une relation d'amour «je-toi». Sans lui nos relations seraient du type « cela-cela ». Qui médite ? Qui cherche Brahman ? L'ego. Il n'y a aucune nécessité d'éliminer l'ego, mais il est important de lui permettre d'atteindre la maturité en éliminant la pulsion d'identification et l'ignorance.

Pour combattre le mal, on ne lutte pas contre le mal et ceux qui pratiquent le mal, on s'ouvre au bien.

Un ego libre et fort peut se transcender et réaliser sa véritable nature, *l'atman*. *L'atman* ne peut être connu dans la faiblesse. La méditation prolongée provoque une certaine tension. Le développement d'une force intérieure permet de résister aux tensions de la méditation et aux tentations.

(Swamiji était un homme « lisse ». Il était dénué d'agressivité, d'aspérité. Sa religion et sa culture, l'hindouisme en général et la philosophie de la non-dualité, ne favorisent pas l'émergence de la personnalité, le développement d'une individualité affirmée, au contraire. La pratique de la méditation permet le développement, dans la conscience, d'un recul constant qui érode la croyance en soi-même, l'émotionnalité, les particularités. Elle produit l'égalité, une ressemblance avec l'absolu impersonnel.

Il vivait dans l'instant, dans une présence à l'instant, dans la présence à l'acte sans vouloir approprier le fruit de cet acte. Il a répondu à mes questions avec diligence, sans affect. Il n'était pas non plus sujet aux angoisses qui absorbent l'occidental préoccupé par son histoire, les soucis du faire, de l'efficacité et de l'accompli. Contrairement à certains de mes interlocuteurs, il ne séduisait pas, il n'incarnait pas le désir de convaincre. J'ai trouvé cette modestie apaisante. Et c'est peut-être pourquoi je n'ai conservé de lui aucune image précise. Il n'a laissé sur moi aucune empreinte qui me donne la possibilité de le décrire.)

— *Êtes-vous heureux ?*

— Il n'y a pas de problème, répondit-il, toujours aussi neutre.

(Swami Veetamohananda enseignait une

métaphysique et les méthodes de pénétration de cette métaphysique. Pour lui, la Réalité ultime (Dieu, Brahman) n'était pas loin. Elle dépendait de son point de vue sur lui-même et sur le monde. « La pureté n'est rien d'autre que la pureté de la Réalité ou de Brahman. » Il fallait la laisser exister en soi. Ce Dieu non-autre rendait l'homme totalement responsable de lui-même, et vraiment libre.)

Père Philippe Laguérie  
abbé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet

*Beaucoup de premiers seront derniers  
et de derniers seront premiers.  
Matthieu 20, 16*

*La réputation de Saint-Nicolas-du-Chardonnet n'est plus à faire (chacun se souvient des commandos manifestant, parfois violemment, contre le film de Martin Scorsese La dernière tentation du Christ; des scandales et de l'excommunication de Monseigneur Lefebvre, de son refus d'adhérer à Vatican II, de son intransigeance concernant la messe en latin à la manière de saint Pie V... On voit aussi des militants du Front national vendant des pamphlets racistes et antisémites – forcément aux fidèles – devant le parvis de cette église où, pourtant, il est sûrement question de Dieu, le Père de tous les hommes, et de l'amour du prochain. Hors micro, l'abbé Laguérie m'affirmera qu'il réprovoque cette pratique et que, lorsqu'elle se produit, il téléphone au commissariat pour faire évacuer ces « marchands ».)*

*« Ils disparaissent pendant quelque temps, déclare-t-il. Et puis ils reviennent. »*

*Saint-Nicolas-du-Chardonnet se rend donc célèbre par ses odeurs de soufre et d'eau bénite mêlées. Cette notoriété n'est pas étrangère à mon désir de rencontrer son abbé. Mais je viens l'interroger sur Dieu. On ne trouvera pas dans ces pages de questionnement inquisitorial et exhaustif portant sur la façon dont s'exprime la foi de ces « intégristes » et les conséquences qu'elle entraîne.*

*Je suis toujours allé vers ceux qui se consacrent totalement à leur religion. Celui qui tente d'en atteindre le bout, en la vivant totalement, ne m'affole pas. Tous mes maîtres étaient d'un certain côté « extrémistes ». Ils fréquentaient leur Dieu sans cesse, par tous les moyens. Car, pour eux, la spiritualité s'affirmait comme un état d'être. Il faut donc s'accorder sur le sens du mot extrémiste. J'entends par là l'obsession de chercher Dieu avec diligence. Cela n'a rien de commun avec le militantisme religieux, l'intégrisme, l'envie ou le besoin d'imposer aux autres ce qui ne peut être qu'intime. Lorsque la foi se transforme en cause, on peut l'observer glisser vers la mauvaise... foi. Le décalage entre le discours et les actes devient flagrant. Et nous avons beau montrer aux militants leur incohérence, ils ne veulent rien apercevoir. Ainsi, des partisans américains de « Pro life » (pour la vie) n'ont pas hésité à assassiner des médecins pratiquant l'avortement, et ce au nom du droit à l'existence. Ils ont transgressé du même coup les lois divines desquelles ils se réclament : « Tu ne tueras pas », « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».*

*Bien que, dans mon for intérieur, je sois animé par une vigilance accrue, j'essaie d'aborder cet entretien sans préjugé. J'attends dans l'antichambre de la sacristie. Le téléphone sonne sans cesse et un aumônier préposé s'occupe de répondre. Il donne aussi des clefs à*

*ceux qui le demandent. Des prêtres à la robe impeccablement repassée entrent et sortent, se saluent. Ils préparent leur messe.*

*« Bonnes prières », se souhaitent-ils mutuellement avant de se quitter.*

*L'ambiance est joviale. Certains d'entre eux pénètrent dans une pièce et en ressortent en habit « civil ». Dans une petite cour, une femme très élégante lave du linge. J'aperçois un fer à repasser posé sur une tablette accrochée au mur.*

*Au bout d'une heure, l'abbé Laguérie me reçoit. J'ai devant moi un homme svelte d'une quarantaine d'années, à la fois très sollicité et très disponible. Ses cheveux sont coupés très courts. Il reste affable et énergique dans son grand habit noir. Il scande ses phrases tantôt comme un adjudant-chef tantôt comme un professeur de philo. Il a la certitude tranchée, définitive. Il semble ignorer les objections que son discours peut soulever. Il se présente.*

P.L. — Quarante-deux ans. Né le 30 septembre 1952. Études secondaires au lycée laïque, à Sceaux. DEUG en économie. Séminaire à vingt ans. J'ai eu la vocation vers quatorze ans malgré une formation laïque. Mais j'ai eu une éducation religieuse, grâce à mon père qui avait une foi remarquable. J'ai évidemment choisi le séminaire d'Écône, parce que ma famille était entièrement dans la tradition et que je n'ai jamais eu d'accointances particulières avec la faction progressiste dans l'Église. J'ai fait cinq ans d'études au séminaire plus mon service militaire que je n'ai pas fait. Et j'ai été ordonné le 29 juin 1979.

J'ai été nommé prof de philo dans une école secondaire à Châteauroux. Quatre ans. J'en garde un excellent souvenir. Cela permet à un jeune prêtre de continuer des études tout en s'occupant de la jeunesse et de faire un peu de ministère.

Après quoi j'ai été nommé brusquement, et contre toute attente, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, en 1983. Et j'en suis très heureux.

— *Vos premières attaches spirituelles sont celles de votre famille.*

— Mon père était un homme de foi, et de feu dans la foi, une foi à l'emporte-pièce, une grâce. Il l'a découverte presque seul : celle de mes grands-parents était nettement amortie. Il l'a transmise à ses enfants qui l'ont tous chevillée au corps. Je pense à cette phrase de

saint Paul : « Réduire toute intelligence au service du Christ. » C'est ce qu'il a fait toute sa vie. Ma mère est très pieuse, mais sa foi n'est pas aussi virulente et communicative que celle de mon père.

— *Etes-vous heureux ?*

— Ceux qui disent qu'ils sont heureux ne le sont généralement pas. Alors j'évite une réponse trop précise. Mais je ne suis pas malheureux.

— *Avez-vous l'impression d'avoir un rapport direct avec Dieu ?*

— Absolument. Pas du type prophétique, je le précise. Mais d'avoir un rapport direct avec Dieu, c'est le fond même de la vie chrétienne. Je pense que la religion consiste en cela : un rapport personnel et intime avec Dieu, une position individuelle par rapport à Dieu, et c'est tout simplement pour moi l'exercice des trois vertus qui couronnent toute vie spirituelle : la foi, l'espérance et la charité.

— *Qu'est Dieu ? De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ?*

— Quelle question ! Dieu, c'est évidemment la source de tout. L'image que je m'en fais est une immense lumière. « Dieu est lumière, et il n'y a pas d'ombre en lui. » Dieu est d'abord une clarté d'intelligence.

Ma représentation imaginative, et peut-être puérile, est un immense éclair qui n'a pas de fin, qui subsiste, un éclair d'intelligence, un éclair intellectuel et spirituel. « Dieu habite une lumière inaccessible », dit saint Paul. Cependant, dès que les mystiques essaient

d'approcher Dieu, ils parlent de la « grande ténèbre ». C'est curieux ! La lumière de Dieu est un au-delà : elle est au-delà de ce que nous pouvons concevoir. Cet au-delà ne pouvant pas être perçu par notre esprit, il est pour eux ténèbres. Reste que moi qui ne suis pas un mystique, je conçois Dieu dans ma naïveté enfantine comme une grande lumière.

— *Lumière ou ténèbres, Dieu semble indéfinissable. Peut-on dogmatiser Dieu ?*

— Je mettrais des nuances. Évidemment, toute définition de Dieu est imparfaite. Saint Thomas le dit dans le premier chapitre de la *Somme* : « Toute bonne définition se fait par un genre et une différence spécifiques. Pour la raison qu'on ne peut pas classer Dieu dans un genre, Dieu n'a pas de genre... » Et c'est vrai que ce qu'on dit de Dieu en théologie obéit à une double voie, positive et négative : affirmation de choses qui ne sont vraies que par rapport à nous, et que nous sommes obligés de nier aussitôt parce qu'en Dieu, elles sont tellement différentes.

Mais il ne faut pas en tirer un discours nihiliste et conclure que Dieu étant ineffable, on ne peut rien dire de lui. Dieu est quand même un être, la source de l'exister. « Il est l'Être dont l'essence est d'exister », dit saint Thomas. On ne fera jamais de meilleure définition. Il s'est ainsi défini à Moïse sur le mont Sinaï : « Quel est ton nom ? Mon nom est Je suis. » Dieu est l'être à profusion. L'être au sens d'exister, existentialiste même. Celui qui communique l'être à tout moment, à toute chose : « En lui, nous nous mouvons, nous existons et nous vivons », écrit saint Paul.

On peut dire une foule de choses sur Dieu, mais il

reste que, quand on a dit tout cela, qui est vrai pour une bonne partie, on n'est pas rassasié. Il faudrait voir Dieu. C'est le rêve de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus<sup>69</sup> qui part à sept ans du côté des Maures, pour se faire couper le cou. Son oncle la ramasse, l'interroge, elle répond : « Je veux voir Dieu. » Elle disait aussi à sa mère<sup>70</sup> : « Je veux que tu meures, parce que je t'aime beaucoup et j'aimerais bien que tu voies Dieu. On m'a toujours dit qu'il fallait mourir pour voir Dieu. »

— *Si vous citez l'Exode, il faut savoir que Dieu dit à Moïse « Ehyéh acher éhyéh ». En hébreux biblique il y a deux temps, l'accompli et l'inaccompli. Ici, le Aleph au début du verbe être introduit incontestablement le temps inaccompli que l'on traduit en français par le futur. Dieu dit donc : « Je serai qui je serai », comme s'il indiquait une certaine dynamique dans son Être ; l'inaccompli dit cela. Il est certes l'être, il est même l'être infiniment potentiel mais non l'existant. Son non, YHVH, est le verbe être conjugué en même temps au passé, au présent et au futur, comme si nous disions en un seul mot, dans une contraction : j'étais, je suis et je serai. Il est donc l'être à la fois éternel et inaccompli.*

(Cette idée qui pouvait mettre en question sa conception de Dieu ne l'intéresse pas. Il reprend, dogmatique :)

— Mais c'est un être avec le *Je*. Ce n'est pas l'être métaphysique. Ce n'est pas l'être des philosophes. C'est celui qui est tout l'être, indépendamment du temps. Il est

---

<sup>69</sup> Il se trompe ici, il s'agit de sainte Thérèse d'Avila.

<sup>70</sup> Cette fois il s'agit bien de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

la source de l'être et néanmoins ne laisse pas d'être personnel. C'est cela qui est extraordinaire. Il ne faut pas réduire Dieu à une catégorie métaphysique. Il est l'être, il le donne, il le communique, il l'est, il l'était, il le sera, mais il dit «je ».

— *Cela pose un problème philosophique et métaphysique : si Dieu est un « je », une personne, est-il incréé ?*

— Evidemment.

— *Comment ce Dieu-personne peut-il exister sans avoir été créé ?*

— Précisément à cause de ce qu'il est. Il est celui qui est l'être, qui ne l'a pas reçu et qui le donne. C'est une des preuves de saint Thomas pour l'existence de Dieu : arriver à un être qui, communiquant l'être, ne l'a pas lui-même reçu, parce que sa nature, c'est d'être. Dieu est l'être dont l'essence est d'exister, répète-t-il une seconde fois.

Cela est absolument inconceptualisable. C'est pourquoi on ne peut pas conceptualiser Dieu. Personne ne peut se faire la représentation mentale d'une essence. L'essence de Dieu a ceci d'étranger à toute essence que c'est l'exister. Or, dans tout être, l'essence et l'existence sont deux réalités complètement distinctes. L'existence elle-même n'est pas conceptualisable parce que notre intelligence ne « carbure » qu'aux essences. Voilà pourquoi Dieu est un au-delà. Ce «je suis » est d'une profondeur incroyable. Sans aucun doute, c'est la définition de Dieu. Avec le «je ». L'incréé de Dieu ne pose aucun problème. L'existence du monde pose un

problème, pas celle de Dieu.

— *Que se passait-il avant la création ? Que faisait Dieu avant d'avoir créé ?*

— Là, c'est très intéressant parce qu'on arrive au mystère de la trinité. En métaphysique, Dieu est. Il a l'être, et le seul fait d'être est une vie à profusion. Dieu est un torrent d'être qui n'a ni fin ni limite. Il ne s'agit pas de savoir si Dieu s'ennuie et s'il a besoin de jouer aux échecs, mais cette question est intéressante parce qu'elle nous amène à la vie qui est en Dieu.

La vie est faite de mouvement, de rapport vital, d'échange, de communication. Si on arrive à une vie en Dieu, on arrive au mystère de la trinité qu'il ne s'agit pas, comme Plotin, de reconstruire à partir de conceptions rationnelles. C'est un donné révélé dont il y a quelques bribes dans l'Ancien Testament, dans le Nouveau Testament et dans la Lumière Pleine. Donc on l'accepte ou non par la foi. Point terminé.

A partir du moment où on l'accepte, on peut comprendre que si Dieu est un éclair intellectuel éternellement jaillissant, il produit, comme toute intelligence, un verbe. Un verbe qui révèle Dieu à Dieu dans sa propre lumière, un verbe qui dit tout sur Dieu, qui raconte tout ce qu'il est. Donc il n'y a qu'une nature en Dieu, enseigne l'Église. Mais cette nature se communique par voie d'intelligence, se raconte elle-même entièrement. Et ce discours prononcé par Dieu pour se dire à lui-même, c'est celui que nous appelons son fils. Il fallait bien trouver un mot. On a pris celui que Dieu nous a soufflé. Voilà.

Mais cela ne suffit pas pour faire la vie. La connaissance est la première activité intellectuelle, mais

elle ne résume pas toute la vie intellectuelle, il y a aussi l'amour. Pourquoi ? Parce qu'entre un sujet et un objet il ne peut y avoir que deux opérations, deux mouvements de l'un à l'autre. L'opération qui fait que l'objet vient vers le sujet, c'est la connaissance. Et l'opération qui fait que le sujet se porte vers l'objet, c'est l'amour. Donc il y a une deuxième grande vie en Dieu, la vie d'amour. Mais pour aimer, il faut être deux. Et donc cette connaissance de Dieu qui se dit à lui-même par son verbe, engendre, si je puis dire, Dieu, mais non plus comme connu mais comme aimé : c'est celui que nous appelons le Saint-Esprit. Voilà !

Donc là, Dieu n'est plus seulement une personne. Ce qui fait qu'il y a une vie en Dieu, c'est son mystère trinitaire qui est la nature divine, la divinité, cette grande ténèbre que j'ai appelée la grande lumière qui se connaît elle-même et qui s'aime elle-même. Et qui ne verse en rien dans le polythéisme comme le Coran nous en accuse.

— *Au commencement Elohim créa les cieux et la terre* » : Dieu n'est-il pas avant le commencement, avant le verbe ? Dieu — le sens, la lumière, l'intelligence —, précéderait l'éclair, le verbe qui crée.

— Je vous renvoie à saint Jean : « Au commencement était le verbe, le verbe était auprès de Dieu, et le verbe était Dieu. » Le verbe de Dieu est cette lumière de Dieu qui se dit lui-même. Le verbe n'est pas un créateur distinct de Dieu. Dieu crée par son verbe. Les choses sont faites avec ordre et intelligence. L'intelligence en Dieu a le nom de son verbe. Mais elle n'est pas distincte de Dieu.

Plus intéressante, la question du commencement.

Le temps, dit Aristote, est la mesure du mouvement selon l'avant et l'après. Il n'existe que par rapport à une intelligence qui le conçoit. Cette intelligence est limitée parce qu'elle fractionne la réalité, un peu comme au cinéma on déroule vingt-cinq images à la seconde pour donner une impression de continuité. En réalité, il n'y a aucune continuité ; il y a une suite de flashes. De même, pour nous, le temps est une illusion, à peu près correspondante à celle du cinéma. Si notre intelligence marchait en permanence, si elle était capable de fixer son objet, nous ne serions pas dans le temps. Or, c'est le cas de l'intelligence divine : elle fixe en permanence son objet et son objet c'est la nature divine elle-même. Voilà pourquoi se connaissant, elle produit son verbe.

Que veut dire ce « Au commencement » ? D'abord que Dieu est avant le commencement. Le commencement est uniquement celui de l'apparition de la créature : Dieu ne retient plus son être mais il le communique. Le seul changement qui se produit dans la création est du côté de la créature. Donc ce n'est pas même un changement puisque n'étant pas, elle ne change pas. Elle est. En Dieu aucun changement : « Dieu ne connaît pas l'ombre d'un changement, ni le début d'une vicissitude », dit Jacques dans son épître. Il est d'une immobilité absolue.

Dès lors ce « commencement » indique deux choses. Premièrement, que la créature a commencé, c'est-à-dire que fut un temps où elle n'existait pas. Cela signifie qu'elle a un statut de créature et qu'elle est dorénavant dans le temps. Deuxièmement, cela veut dire que Dieu était quand le temps n'était pas. Ce qui est d'une logique imperturbable, puisque Dieu n'est pas dans le temps, et que le temps avant que quelque chose soit, ça ne veut rien dire !

Saint Jean a le véritable génie d'appliquer cela au verbe pour le modifier. Au commencement, le verbe était déjà, comme Dieu avant que la terre et le ciel ne fussent créés. Le verbe était auprès de Dieu, donc il participait à l'éternité de Dieu. Et alors il le distingue de Dieu et il dit qu'il est Dieu : c'est le nouveau testament. C'est le grand mystère dont nous avons parlé.

Ce commencement est absolument merveilleux. Le temps n'est que dans la créature. Je connais peu d'hommes capables de méditer ceci. Dieu n'est pas plus en ce moment où nous vivons — et pourtant le temps nous colle à la peau —, qu'il était hier, qu'il sera demain, ou il y a mille ans ; pas plus en ce moment à me regarder tel que je suis, en train de vous parler, qu'il n'assiste à ma naissance ou à ma mort... cela ne veut rien dire pour Dieu. Rien, absolument rien en Dieu.

(Évoquer le mystère et la foi permet d'échapper à l'illogisme et de réprimer l'éventuelle offensive de l'esprit critique, autant dire de l'intelligence. Mais il ne faut pas prétendre alors à la logique. Selon l'abbé, Dieu est lumière, c'est l'être, «je suis ». Il existe avant le temps, hors du temps. Aucun mouvement ne se produit en lui. Cet incréé vit à profusion. Citant Jacques, il dit : « Dieu ne connaît pas l'ombre d'un changement. Il est d'une immobilité parfaite. » L'intelligence de Dieu produit pourtant un verbe. Produire implique un mouvement. D'ailleurs l'abbé estime qu'en lui se produisent deux mouvements : la connaissance (le verbe) et l'amour. L'immobilité de Dieu n'est donc pas absolue. Comment ce qui est immobile pourrait-il produire quelque chose ? Il déclare

aussi : « Dieu ne retient plus son être mais il le communique. » Il y a donc un avant et un après, un acte inscrit dans le temps.

Lorsque je lui ai demandé s'il avait un rapport direct avec Dieu, il affirma que oui. Cependant, ensuite, son discours montrait qu'il n'en était rien : « Je conçois Dieu comme un immense éclair. » Concevoir n'est pas connaître, mais imaginer, conceptualiser. Le Dieu de l'abbé Laguérie, ce qu'il connaissait de Dieu, était une construction intellectuelle, un assemblage de postulats posés en équilibre et que seul le ciment de la foi permettait de stabiliser.)

— *Ce que vous venez de dire relativise extrêmement la personne, l'individu que nous croyons être, dans le temps, dans l'espace, ainsi que tout ce avec quoi nous nous qualifions, nous nous identifions.*

— Vous avez raison. Tout ce que nous venons de dire sur Dieu, sa grandeur, sa communication d'être, son éternité, tous ses attributs, qui constituent le fonds de la théodicée, commence dans un premier temps par relativiser énormément l'individu. Mais je pense que c'est la première démarche de tout esprit religieux.

« Parlerai-je à Dieu, dit Abraham, moi qui ne suis que cendre et poussière. » Celui qui la « ramène » lorsqu'il entrevoit le mystère de Dieu, il n'y entrera pas ! Si on n'a pas fait cette démarche qui correspond à la parole d'Évangile « si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt », ça n'ira pas plus loin. Mais, dans un deuxième temps, il devient incroyable que Dieu puisse s'occuper de nous avec tant de délicatesse et de bonté...

Ce deuxième temps est d'autant plus extraordinaire que le premier a été profond. On est toujours ballotté entre la grandeur de Dieu et sa bonté. Je crois que la petitesse devant Dieu donne son relief et sa profondeur à chaque chose que Dieu fera pour vous, même la plus infime.

Comment Dieu peut nous aimer ? C'est l'Évangile, la bonne nouvelle, le fait que Dieu n'est pas une mécanique : ni une simple justice, ni une simple grandeur, ni le simple créateur. Dieu se penche sur nous bien mieux que pour les oiseaux du ciel qui « ne sèment ni ne moissonnent ». Un homme qui approche de Dieu aime sa petitesse. Il l'aime parce qu'il est grand de sa petitesse, de sa capacité de recevoir de Dieu ses dons, ses largesses...

Alors il faut arriver à concilier cela en Dieu. Le psaume dit : « La justice et la paix se sont embrassées. » En Dieu tout cela ne fait qu'un.

— *L'homme qui croit être est dérisoire. Cependant, selon la Genèse, Dieu a déposé son souffle en chacun de nous. Nous sommes un peu de cet éclair, une étincelle de cet éclair, mais l'étincelle est l'éclair lui-même.*

— Bien sûr. Saint Paul l'a dit de façon lapidaire : « Si quelqu'un se croit être quelque chose alors qu'il n'est rien, il se séduit lui-même. »

En ce qui concerne cette étincelle déposée par Dieu, ce souffle divin, il faut quand même le distinguer. Il y a l'intelligence naturelle et la lumière surnaturelle... Je distingue cette lumière naturelle que Dieu a mise en nous, cette vie, ce souffle de vie de la Genèse, de cette bonne nouvelle qui est autre chose : une lumière surnaturelle.

Une des choses qui me désole à l'heure actuelle,

c'est la confusion entre le naturel et le surnaturel. Le fait que Dieu prend l'initiative de nous adresser la parole, de nous introduire dans sa famille si je puis dire, de nous communiquer les biens de la grâce — « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mes amis... » — tout cela, c'est le trop-plein de la bonté de Dieu, c'est une grâce au sens de *charis*, une faveur non méritée, c'est du luxe, une profusion, un débordement, et non une chose normale. On force tous les textes en ce moment dans un sens naturaliste : « En lui était la lumière, et la vie était la lumière des hommes... », saint Jean ne vise pas ici la création, mais la recréation, la restauration.

Dieu est Père, il a créé comme un papa engendre son fils, mais là, c'est une histoire d'épousailles, c'est une histoire d'amour. Il ne faut pas réduire l'un à l'autre. Dans un premier temps, Dieu est Père qui crée, un créateur. Dans un deuxième temps, il est un fiancé qui demande en mariage et qui fait des cadeaux de noce.

— *Un Père qui devient époux, qui épouse son fils, cela fait un peu incestueux ! La confusion des genres engendre la folie.*

— Non, non. Comparaison n'est pas raison. Je veux dire que Dieu comme créateur est comparé à nous, dans un rapport de religion, comme un père par rapport à un fils, et j'enlève de ce père toute l'affection et l'intimité qu'il peut y avoir.

Comme créateur, il est à l'origine. Il se trouve qu'Adam et Eve, d'après la théologie catholique, ont été créés déjà dans la grâce, c'est-à-dire avec cette faveur divine gratuite, non méritée. On voit Adam et Eve converser avec Dieu tous les soirs à la brise qui se lève... Cela prouve qu'ils sont intimes avec Dieu. Ils perdent

cette grâce, mais Dieu la restaure de façon plus merveilleuse encore, et gratuitement. Cela n'appartient pas à l'ordre de la création, mais à celui de la bonté de Dieu qui n'a d'autre cause qu'elle-même. C'est cela que je compare à l'amour qu'un homme peut porter à une femme, ou même à l'amitié qui est encore plus gratuite.

(Voilà encore des affirmations difficilement conciliables. « Dieu n'est pas plus en ce moment qu'il était hier, pas plus en ce moment à me regarder, qu'il n'assiste à ma naissance ou à ma mort », estime l'abbé. Pourtant il dit aussi : « Dieu se penche sur vous, il est incroyable qu'il puisse s'occuper de vous avec tant de délicatesse. »

Dieu est père. Mais contrairement à un père, il engendre des créatures très inférieures à lui. Soit cette paternité est inadéquate, soit la vision qu'a l'homme de lui-même par rapport à Dieu est trop modeste... Les constructions théologiques qui font la part trop belle à Dieu sont facilement ébranlables... Il est temps d'interroger cette théologie à la lumière de la réalité que nous vivons : la souffrance.)

— *D'une part, ce Dieu créateur est amour et bonté. Peut-être ! « Dieu fera des choses pour vous », dites-vous. Mais d'autre part, il y a ce que nous constatons du monde : les animaux s'entre-dévorent, les hommes se font la guerre. Il y a beaucoup de souffrance. Comment conciliez-vous cela ?*

— Sur le problème du mal, je n'ai qu'une réponse qui consiste à ôter mes sandales. On entre dans une

question qui n'appartient pas aux hommes, qui est le problème de Dieu. Et je dis qu'il y a deux catégories d'hommes : ceux qui font confiance à Dieu *a priori*, d'entrée de jeu, une bonne fois pour toutes et définitivement, et il y a ceux qui discutent Dieu, qui lui demandent des comptes, qui veulent comprendre pourquoi Dieu fait ceci ou cela. Je dis que ce n'est pas compréhensible. « Les jugements de Dieu sont impénétrables, et incompréhensibles ses voies ; qui a jamais été son conseiller... », dit saint Paul. Je ne prétends pas expliquer la grandeur de Dieu, sa bonté, sa justice et la souffrance. Je dis, comme Job, que c'est un problème qui nous dépasse et il n'y a qu'une manière de la résoudre : s'en remettre à Dieu. Cela paraît incroyable, mais on ne peut pas juger Dieu sur cette question.

Demander des comptes à Dieu à cause de l'existence du mal rend la chose insoluble et, à mon avis, nous fait tomber dans l'absurdité et la révolte. J'existentialise le débat : je suis du parti de Dieu une fois pour toutes. C'est ce qui me permet de comprendre ce que Dieu veut bien me laisser comprendre de ce mystère qui, de toute manière, nous dépasse. Et j'ajoute, dans cette dualité dont on a parlé tout à l'heure : les choses de la création, les choses de la nature, et il y a la grâce.

La nature est sauvage et violente. Une baleine a besoin de deux cents kilos de sardines tous les jours. C'est bien pour la baleine, pour la sardine, c'est funeste. La nature est ainsi ! On ne peut s'en prendre directement à Dieu !

Et il y a la grâce. Les hommes qui disputent Dieu au sujet du mal n'ont aucun sens de la grâce. La nature est une goutte d'eau dans le mystère de la grâce. Le fait de voir Dieu, d'être son ami, son intime, cela ne compte pas par rapport aux souffrances qu'on peut endurer. C'est

vrai qu'il est facile de dire cela quand on est en bonne santé comme moi. Je ne prétends pas avoir de solution. Je dis que Dieu résout tout ce qu'il fait au niveau de la grâce.

Il était fou pour le fils de Dieu de mourir sur la croix. C'est cela pourtant qui a fait cette éclosion de grâce qu'est le Nouveau Testament.

Sans la grâce le mystère de Dieu est plus révoltant que consolant. Dieu dans sa création à l'état brut, sauvage, n'est pas compréhensible. Nous n'avons qu'à nous en remettre à lui. La solution du problème de la souffrance est là. Et parce qu'elle est là, elle nous est incompréhensible. « J'estime que les souffrances du temps présent sont sans commune mesure avec la gloire qui va être révélée », dit saint Paul. Et : « Le monde entier gémit dans les souffrances de l'enfantement, et nous aussi, qui avons les prémices de l'esprit, nous gémissons dans nos corps de mort »... On gémit dans l'enfantement, cela veut dire qu'on va être enfanté et il va y avoir une régénération dans la grâce au regard de laquelle les souffrances du temps présent sont de la bricole.

— *Dieu est parfait, la lumière même, amour en plus, pourquoi cette création n'est-elle pas dans la perfection aussi ? Pourquoi la nature ne reflète-t-elle pas la nature même de Dieu, perfection et amour ?*

— Je constate une chose comme prêtre : les hommes qui s'en prennent à Dieu de la sauvagerie de la nature et du mal, ne perçoivent généralement pas le mal qu'eux-mêmes traînent avec eux. Il y a un mal physique, un enfant qui souffre c'est insupportable, il est innocent...

— ... *Un adulte aussi ?*

— Un adulte, il peut ne pas être innocent...

— ... *Peu importe, si Dieu est tout amour, que l'homme soit innocent ou non. Pourquoi cette souffrance tant chez les enfants, chez les grands, que pour les animaux, partout ?*

— Il faut enlever à la souffrance son caractère absurde. Vous voulez éduquer un cheval, le monter, en faire un coursier, vous allez lui faire subir une série d'épreuves qui le contrarient.

— *Le cheval n'a rien demandé, il ne veut pas devenir un coursier !*

— L'homme serait dérisoire s'il ne payait pas quelque part le prix de sa grandeur. Je sais bien que cette grandeur lui vient de Dieu essentiellement. Mais si Dieu n'avait pas fait en sorte que l'homme paie aussi le prix de ce qu'il peut être, Dieu le prendrait pour une marionnette ou un morceau de bois.

Éduquer un homme, c'est le soumettre à une série d'épreuves qui ne sont que le reflet de l'amour de son père.

(« Demander des comptes à Dieu rend la chose insoluble », a dit l'abbé. « Il y a ceux qui font confiance et ceux qui discutent Dieu, lui demandent des comptes... », poursuivit-il. Il y avait une autre façon de comprendre ces derniers : ce n'est pas tant à Dieu qu'ils demandent des comptes,

qu'à la théologie, à une certaine conception de Dieu qui ne rend pas compte de la réalité. Une fois encore, le religieux, plutôt que de revoir sa conception de Dieu, choisit de nier le réel et de refouler ce qui, dans son expérience de la vie, contredit ses postulats. Si l'homme doit payer un prix pour l'amour de Dieu, c'est que l'amour de Dieu n'est pas un don. S'il faut mériter l'amour, l'amour n'est pas gratuit ; on entre dans la séduction.

Un incident inexplicable survint. Mon magnétophone cessa d'enregistrer brutalement ici, alors que la cassette continuait à tourner. J'ai dû retourner à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et attendre de nouveau une bonne heure. Ce jour-là, on célébrait une messe de funérailles pour un militaire, gradé de toute évidence. Pendant cette attente, dans l'antichambre de la sacristie, j'ai assisté aux allées et venues. Une femme remplit un flacon d'eau bénite. Elle la tira d'un tonneau en plastique de vin bon marché. Deux cierges dans une main et une enveloppe dans l'autre, un homme attendait docilement la fin de la messe et qu'un curé lui prêtât attention. Une procession de quatre enfants de chœur et trois aumôniers rentrèrent dans la sacristie. Un peu plus tard, l'un des prêtres s'adressa à l'inconnu aux deux cierges. Celui-ci voulait qu'on bénisse son chapelet. « Est-ce qu'ils les vendent déjà bénits ?

— Non », répond le curé qui le lui bénit.

Un pauvre barbu, les cheveux un peu trop longs, et un peu sale, entra et patienta, debout d'abord et mal à l'aise. Les prêtres entraient et sortaient sans discontinuer, mais personne ne s'occupa de lui. Il

s'assit enfin au bord d'une banquette. Il devait être connu, parce qu'au bout d'une demi-heure un curé lui demanda : « C'est pour le petit ticket ?

— Voui », répondit timidement le barbu en recevant ce ticket. L'échange ne dura que dix secondes.

Un jeune prêtre dit à un autre : « Si je pouvais ne pas servir la messe, je serais content. » Un tableau d'affichage annonçait la parution du bulletin paroissial. En titre : « La dégringolade de Dom Gérard. » En sous-titre : « Dom Gérard concélébre une messe avec Jean-Paul II. » Une photo en établissait la preuve.

J'étais parti assez satisfait de ma première rencontre avec l'abbé Laguérie, ou plutôt, relativement rassuré. Cet homme séduisait. Il était facile de se laisser gagner par son énergie, son intelligence, son charisme. Il m'avait même paru plus ouvert que la carte qu'il m'avait envoyée ne le laissait supposer. Il n'avait rien dit de particulièrement choquant. Mais depuis, j'étais allé assister à une messe, un dimanche...

Lors de notre second entretien l'abbé était plus détendu que la première fois, moins prudent peut-être, moins réservé aussi. Nous reprenons sur le thème du mal et de la souffrance.)

— Y a-t-il un mal qui arrive dans la cité sans que j'en sois l'auteur ? » dit Isaïe. Il y a une distinction fondamentale entre le mal physique et le mal moral. Le mal physique, c'est celui de la sardine qui se fait manger. Le mal moral, c'est la faute, la déviation, c'est la révolte. Dans cette citation d'Isaïe, il est évident que le mal est le

mal physique. Dieu n'est jamais l'auteur du mal moral, de la faute, de la responsabilité, parce qu'il a voulu que nous portions nos propres responsabilités<sup>71</sup>. Autre citation que j'aime beaucoup : « Dieu a remis l'homme aux mains de son conseil. » Ce n'est donc pas Dieu qui prend nos décisions à notre place.

Mais donc le mal physique, Dieu le permet, Dieu l'a orchestré, Dieu l'a prévu, et il faut l'intégrer à sa Providence.

(Si Dieu a créé les hommes, aucun d'entre nous n'a le sentiment d'avoir désiré la vie. Pour cette vie offerte ou imposée par le créateur et qui n'est pas toujours une sinécure, qui est même souvent tissée de souffrance, l'homme devrait-il être l'obligé de Dieu ? Demander à l'homme d'être reconnaissant envers Dieu qui « permet et orchestre la souffrance », et en même temps condamner la révolte, n'est-ce pas prendre l'homme pour un objet et lui nier sa liberté de s'interroger ? Soit Dieu est puissant, et s'il permet la souffrance il n'est pas bon. Soit Dieu est bon et pour la même raison, il n'est pas puissant...

Si Dieu crée l'homme à son image et à sa ressemblance, l'homme lui est-il inférieur et redevable ? Dieu et l'homme ne sont-ils pas plutôt dans la même problématique : la vie, bien que ne s'étant pas voulue, ne désire pas disparaître pour autant, malgré la souffrance.)

---

<sup>71</sup> De retour chez moi. j'ai vérifié cette citation. Je l'ai trouvée dans Isaïe 45, 7 Le mot « mal » dans ce verset (léréaah'. I.Ra^H) est le même que celui employé dans l'expression « l'arbre de la connaissance du bien et du mal », Ru en hébreu. Il s'agit du mal, du malheur, du déplaisir, de la souffrance. Ce mot n'est pas employé uniquement pour décrire le mal physique.

— *Un Dieu bon et puissant gouverne l'univers : comment cette bonté s'articule-t-elle avec la souffrance, ce mal que Dieu orchestre ?*

— C'est la preuve qu'au regard du mal moral, le mal physique n'en a que le mot. Ce sont deux réalités qu'on désigne sous le même mot mais qui ne recouvrent pas la même chose.

Un enfant qui souffre, c'est affreux, c'est physiquement mauvais, ce n'est pas moralement mauvais. Il y a donc une possibilité de faire servir ce mal physique au bien moral. Voilà ce que nous disons lorsque nous parlons de souffrance.

— *Quel bien moral est engendré par le mal physique ? De quelle nature est ce bien ?*

— Dans un individu on le voit bien. Très souvent un homme prend toute sa dimension lorsqu'il est confronté au mal physique, et pas avant. Job dit : « Celui qui n'a pas souffert que sait-il ? » C'est un gamin ! La grandeur d'une âme suppose qu'elle se soit un jour opposée, confrontée à la souffrance. Et c'est là que le clivage se fait entre ceux qui acceptent ce plan général de Dieu qui a tout prévu dans la grâce, et ceux qui se révoltent. La souffrance est un clivage : elle rend meilleurs les bons et pires les mauvais. C'est terrible de dire cela, mais je crois qu'on peut le dire.

Ceci me donne l'occasion de spécifier une chose. Malheureusement la religion, telle qu'on peut en entendre les échos dans les médias la plupart du temps, consiste de plus en plus dans une morale. Cela m'est extrêmement désagréable. La morale est sans doute une

chose importante, mais elle est une conséquence du dogme. Ce qui constitue fondamentalement la religion, c'est, non pas d'abord faire ou ne pas faire ceci ou cela, mais un rapport avec Dieu, une position vis-à-vis de Dieu. Cette position ne consiste pas dans les vertus morales mais dans les vertus théologiques qui ont immédiatement Dieu pour objet, la foi, l'espérance, et la charité. J'estime que c'est cela qu'il faudrait remettre en première ligne : « Le juste, dit saint Paul une bonne dizaine de fois, c'est celui qui vit de la foi. » Donc pas qui est d'abord honnête ou vertueux au sens moral, mais en premier quelqu'un qui vit avec Dieu, qui espère Dieu sans intermédiaire, qui est continuellement et avec gaieté soumis à Dieu. C'est cela qui constitue le fond même de la religion.

Un homme qui aurait ce contact avec Dieu me paraît beaucoup plus cohérent, profond, réaliste, même s'il vit dans la débauche — vous m'entendez —, que quelqu'un qui serait honnête, gentil, poli et qui n'a pas de religion. C'est évident ! Je pense à cette phrase de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que je cite souvent à mes paroissiens découragés par leurs propres péchés, leurs propres misères — qui n'en a pas ? « Quand bien même j'aurais commis tous les crimes du monde entier, je viendrais le cœur rempli de repentir me jeter aux pieds de Dieu et je suis sûre que tout cela s'évanouirait comme une goutte d'eau dans un brasier ardent. » C'est cela la foi.

— *L'homme est fondamentalement libre et son rapport à Dieu le guide, au-delà de la morale, directement ?*

— Oui, absolument. Ceux qui n'ont pas cet ancrage

divin sont, comme dit saint Paul, « ballotté à tout vent de doctrine ». Le seul ancrage d'un homme, quelles que soient sa vie, ses origines, son éducation, c'est Dieu. Et par-delà les vicissitudes de la vie, un homme garde son équilibre, sa stabilité, sa longévité doctrinale et intellectuelle par rapport à Dieu. Je ne vois aucune autre solution.

Une des sources de la misère des hommes est leur tendance à ne pas considérer suffisamment l'intelligence de Dieu. C'est fou comme ils enferment Dieu dans un petit cercle de représentations moralistes. Même dans le domaine moral, il faut penser que Dieu est toujours plus intelligent, plus grand que ce qu'on a pu concevoir. C'est dommage de le voir par le petit bout de la lorgnette.

(Dans ce bureau où plusieurs personnes m'ont précédé, il n'y avait aucune Bible, pas de bibliothèque. Sur le mur de droite, sur fond de tenture verte, un Christ. A ma gauche, près de l'abbé, une photo de Mgr Lefebvre.)

— *Quel est le rôle de l'homme dans la création ?*

— La Genèse donne quelques renseignements là-dessus. L'homme est le roi de la création. Si on comprend ce que j'ai dit précédemment, étant donné que seul l'homme dans la création, mis à part les anges, est capable de rendre au créateur l'hommage qu'il en attend — pas un hommage de servilité, un hommage d'amitié, de complaisance, de bienveillance, de collaboration — tout le reste de la création est au service de l'homme. On le voit dans la Genèse lorsque Adam fait venir tous les êtres devant lui pour leur donner un nom. En hébreu,

donner un nom, c'est assigner une fonction. Il les place, leur donne leur véritable sens, et c'est lui qui le fait parce qu'il est intelligent et que lui seul est capable de mettre de l'ordre. Donc l'ensemble de la création se récapitule dans l'homme et c'est l'homme qui est le chantre de cette création pour le Créateur.

L'homme a en charge la responsabilité de la création, et il doit la faire servir à ce qui tient au cœur de Dieu : cette union intime entre chacune de nos âmes et lui. C'est là un grand mystère. Dans l'épître aux Colossiens, saint Paul montre que celui qui, par son humanité, a récapitulé toute chose, c'est le Christ, parce qu'étant Dieu et homme, il a toute perfection et il a récapitulé la perfection de Dieu et de la création : « Il est le premier-né de toute créature, en lui toutes choses ont leur consistance, tout a été fait par lui et pour lui... » Le Christ est le prototype de la création et des œuvres de Dieu.

(Une idée me vint, mais plus tard. Si Dieu est capable d'avoir un fils à la fois homme et Dieu, pourquoi n'a-t-il pas fait tous les hommes selon cette formule ? Sur le moment, je pose la question en d'autres termes :)

— *Est-ce que la qualité divine de Jésus-Christ ne le rend pas justement inaccessible ? « Ce qui est possible pour un devient possible pour tous », disait Spinoza. Si Jésus était homme comme moi, je pourrais tenter de l'imiter. Mais parfait par nature, et non par conversion, Jésus est différent des autres hommes. Cette qualité de fils de Dieu rend non exemplaire ce qu'il fait de sa vie.*

— Mais il est homme. Il n'est pas seulement un homme, mais il est homme. A cet égard la lecture de l'Évangile est bouleversante : est-ce qu'un homme a été plus homme que Jésus-Christ qui est un homme qui souffre ? Il s'appelle lui-même le fils de l'homme, expression qui m'a toujours bouleversé. Mis à part ses miracles, Jésus-Christ a tout fait pour cacher sa grandeur. Le mystère de sa divinité est derrière lui, ce n'est pas la devanture qu'il affiche. Cela, c'est le mystère de la foi. Donc je crois que cette grandeur de Jésus-Christ n'est pas effrayante. Et le mystère de l'incarnation a pour but de nous montrer combien Dieu a pris un visage, des passions, une sensibilité, une faiblesse dans lesquelles nous nous reconnaissons de façon évidente. Tout homme peut se reconnaître dans la faiblesse de Jésus-Christ. Et tout justement c'est ce qui lui donne cette audace de pouvoir pénétrer le ciel avec Jésus-Christ parce que même si Jésus-Christ est grand, il n'est pas effrayant. Il est très humain. Ça, c'est tout l'Évangile.

— *Jésus est ressuscité, il va à la rencontre des apôtres. Pourquoi ne va-t-il pas aussi se montrer à Jérusalem, au sanhédrin, à Pilate ? Il y aurait eu là un message extraordinaire. Pourquoi ne se montre-t-il qu'aux apôtres ?*

— Effectivement. Ce n'est pas un hasard. C'est prémédité, calculé. On peut dire que les apparitions de Jésus-Christ après sa résurrection sont exactement proportionnelles au degré de fidélité et d'attachement qu'on a eu à sa personne.

L'Évangile tout entier se résume dans la personne de Jésus-Christ. Cela n'existe pas dans les autres religions. Nous parlions de la récapitulation de toute

chose en Jésus-Christ tout à l'heure. On peut dire que l'Évangile, c'est Jésus-Christ. Il prêche la bonne nouvelle, mais quelle est cette bonne nouvelle ? C'est lui. Donc l'acceptation ou le refus de l'Évangile s'identifie à l'acceptation de Jésus-Christ. On le voit bien dans la finale de l'Évangile de saint Jean où le péché que leur reproche Jésus-Christ, c'est le refus de cette lumière qu'il est, et non pas qu'il apporte, non pas qu'il dit : « Marchez tant que vous avez la lumière parmi vous. »

Toutes les manifestations de Jésus-Christ ressuscité sont pleines d'onction, de douceur, de réconfort, de suavité. Elles sont pour ceux qui ont donné leur foi. S'il y a une sévérité dans l'Évangile c'est au niveau de la foi. Il y a celui qui croit dans l'Évangile et celui qui n'y croit pas. L'Évangile est très bon pour les pécheurs, excessivement bon pour les pécheurs.

— *Je vous rappelle les malédictions de Jésus à l'endroit de Nazareth, de Capharnaïm, des Pharisiens... qu'on trouve en grand nombre dans Luc, notamment. Et aussi, Marc : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »*

— Et pourquoi ? Pour la foi.

— *Non, contre l'hypocrisie, contre la forme religieuse lorsqu'elle domine l'esprit...*

— Parce que si les miracles qui ont été faits à Capharnaïm avaient été faits à Tyr et à Sidon, leurs habitants auraient immédiatement accepté l'Évangile. Mais à Capharnaïm ils n'ont rien voulu savoir. Il n'y a qu'un reproche de Jésus-Christ dans l'Évangile, c'est la foi, répète l'abbé. On a la foi ou on ne l'a pas. Pour

chaque miracle, il ne demande qu'une chose, la foi avant. Il est émerveillé par une seule chose, la foi : « En vérité dans tout Israël je n'ai rencontré une telle foi ! »

— *Mais dans Jean il dit : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jean 6, 44). Il ne peut pas maudire qui n'a pas la foi puisque la foi ne vient pas de soi-même, elle vient d'ailleurs. On n'est pas responsable de l'avoir ou non.*

— Je vais peut-être vous surprendre, mais c'est tout le mystère de la foi. On n'est pas responsable d'avoir la foi, mais on est responsable de ne pas l'avoir ! Cela paraît subtil.

— *Oui, en effet.*

— Mais je pense que c'est vrai. C'est le mystère de la grâce. Ne pas *equiparer*, l'économie du bien et l'économie du refus. Si nous sommes quelque chose nous le devons à Dieu : « Nous sommes des serviteurs inutiles »... et on n'a pas à en tirer la moindre gloire.

Le refus — puisque Dieu donne sa grâce à tous ceux qui veulent — n'est pas à juger de la même manière. Le refus n'est pas simplement le négatif de la grâce. C'est quelque chose de positif, de telle sorte que la sévérité de Jésus-Christ va au manque de foi. Le chapitre 23 de saint Matthieu n'est qu'une suite de malédictions. Mais de quoi s'agit-il fondamentalement ? C'est le refus de la lumière qu'apporte le Christ. Il apporte de la facilité. « J'ai joué de la flûte sur la place du marché, vous n'avez pas voulu danser. » C'est cela le message de l'Évangile. Et le mot Évangile désigne une bonne nouvelle, il ne s'agit pas d'une charge, d'une catastrophe, ou d'une

nécessité odieuse. Il s'agit d'une libération — non pas politique ou sociale : on peut de nouveau regarder Dieu en face, on sait qu'il nous aime et qu'on peut lui être agréable. C'est fantastique. Parce que le monde antique avait croulé sous le péché ; il n'avait pas la solution au péché.

La sévérité de Jésus-Christ vient de là. Il apporte la bonne nouvelle, il joue de la flûte sur la place du marché et on ne veut pas danser avec lui. La bonté de Jésus-Christ pour les pécheurs transpire de l'Évangile à chaque page. Lui est meilleur que les juifs et les pharisiens face au péché. Regardez la femme adultère ! Tout le monde est là en disant : « On va la lapider », et lui les éloigne en disant : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre. »

(Lorsque tout questionnement aboutit à un mystère, peut-on encore parler de théologie ? L'abbé me plongeait dans la confusion de ses certitudes jetées comme des évidences et pourtant tissées d'énigmes. Je lui parlais de la grandeur de Jésus, de Jésus prototype des œuvres de Dieu. Il évacuait la question en répondant que nous ressemblions à sa faiblesse. J'imaginai Jésus ressuscité se montrant à Jérusalem, il rétorquait qu'il ne s'était manifesté qu'à ceux qui avaient la foi. J'interrogeais sur la foi, il balayait sans le considérer le verset de Jean que je citais. Réduire Jésus à la foi en lui, n'est-ce pas nier ses colères contre le chabbat et l'obsession de la pureté, ses enseignements sur l'esprit de la loi s'opposant à la pratique rigoureuse de la religion ?

L'analyse minutieuse des propos de l'abbé révèle

des inexactitudes, des glissements de la logique et de la sémantique, des pirouettes... Dans sa dernière réponse, ils sont nombreux. D'abord Philippe Laguérie estime que « Dieu donne sa grâce », et il ajoute « à tous ceux qui veulent ». On a déjà entendu le contraire : « Tout ce que me donne le Père viendra à moi » (Jean 6, 37). C'est donc le Père qui donne. « Le monde antique avait croulé sous le péché ; il n'avait pas la solution au péché », déclare l'abbé pour justifier la venue du Fils. Est-ce bien vrai ? Depuis la venue du Fils, l'univers s'est-il transformé ? Le monde chrétien fait-il exception ? Y avait-il moins de justes en Judée il y a deux mille ans qu'à Paris aujourd'hui ? Cette preuve n'en est donc pas une. Par ailleurs, il confond juifs et pharisiens. Or, si tous les pharisiens sont juifs, tous les juifs ne sont pas pharisiens. L'amalgame d'une partie dans le tout, classique chez ceux qui ont un penchant globalisant, révélait le désir de fustiger les juifs par association aux pharisiens, dont le nom est devenu péjoratif. Ainsi, par glissement, l'abbé reconstruisait le monde pour le besoin de sa démonstration : il croulait sous le péché, il n'y avait que des pharisiens, autant dire des hypocrites, on n'y regardait plus Dieu en face, et Dieu avait offert sa grâce « à tous ceux qui veulent ». Pourtant ce peuple n'était pas plus pécheur qu'un autre. Les juifs n'avaient pas l'impression d'être éloignés de Dieu, et Jésus déclare que la grâce n'est pas le fait de la volonté de l'homme mais un don de Dieu. L'abbé en concluait qu'on était responsable de ne pas vouloir la grâce, coupable de la refuser. « Il joue de la flûte sur la place du marché et on ne veut pas danser avec lui. » Chacun n'est-il pas libre de ne

pas danser ? Si danser est obligatoire, s'il y a une conséquence grave à refuser un don, est-ce bien un don ? N'est-ce pas plutôt une menace, un assujettissement ?

Pour je ne sais quelle raison qu'il ignorait sans doute lui-même, l'abbé avait la foi : il était du bon côté de Dieu, en quelque sorte. Du point de vue de celui qui la possède, elle est un don, une grâce, un plaisir, un bienfait. Celui qui ne l'a pas devrait être à plaindre, plutôt qu'à condamner. Plus tard, nous parlerons à nouveau de la grâce à propos de sa vocation. Sa réponse sera alors différente. Il n'y sera plus question de volonté mais de mystère, et de passivité.)

— *Je pourrais facilement reprendre nombre des propositions que vous faites. Par exemple, on ne lapidait jamais une femme adultère...*

— C'est vrai...

— *La charge de la preuve pour adultère était si complexe qu'aucun tribunal ne condamnait jamais pour une telle chose. C'était une loi théorique en quelque sorte.*

— C'est vrai, mais elle existait. Et il est vrai que l'altercation entre Jésus-Christ et les pharisiens ici ne vise pas le fait qu'on va lapider ou non cette femme, mais le fait de s'opposer à la loi.

(Je change de sujet.)

— *Nous avons tous des peurs. Jésus dit à ceux qui deviendront des apôtres : « Laisse tout et suis moi. » Mais cela demande du courage. Il ne dit pas comment trouver ce courage.*

— Je ne sais pas. C'est Dieu qui le donne. J'ai donné ma vie au bon Dieu. Beaucoup d'autres l'ont fait. C'est une période extrêmement mystérieuse. On ne fuit rien. On est happé. On est beaucoup plus passif qu'acteur. Mais c'est extrêmement mystérieux. Cela s'appelle la grâce et je n'en ai pas l'explication ultime. De façon générale, pourquoi un homme est généreux et un autre pas ? C'est un grand mystère. On touche à quelque chose qui nous dépasse : le mérite des hommes, leur démérite...

Moi, je pense que c'est une fascination. On avance parce qu'on est fasciné. Jésus dit cela dans une minuscule parabole : quelqu'un a trouvé une perle rare, de grand prix. Et elle est tellement riche, tellement belle... que fait-il ? Il balance tout le reste. Il ne regarde pas à ce qu'il perd, il regarde uniquement à ce qu'il gagne. Le prix à payer n'a aucune importance.

Je me souviens, à vingt ans, j'ai relu l'Évangile huit fois de suite en l'espace de deux mois, parce que j'étais fasciné, fasciné, fasciné. Et alors que j'étais très à l'aise dans ce monde, je suis entré au séminaire en très peu de temps. Je ne l'ai jamais regretté. Ce n'est pas une fuite, c'est une découverte, une découverte du monde de la grâce.

— *Aimer son prochain, c'est certainement une bonne idée, mais comment faire ? Quand on dit qu'il faut aimer, il y a un « faut » en trop, car l'amour ne se commande pas.*

— Voilà. Pascal en fait la remarque : « Il n'y a que Dieu qui a eu l'audace de donner l'ordre qu'on l'aime. » C'est vrai. Personne ne peut commander qu'on l'aime. Dieu a eu cette audace, cette audace sans précédent et sans successeur. Parce que Dieu sait que le bien d'un homme c'est d'aimer Dieu. Un homme est fait pour aimer Dieu : là est l'ordre, là est la paix.

Une chose surprenante, c'est que le premier commandement c'est cela, et rien que cela et c'est tout cela : « Tu aimeras le seigneur, non pas un peu, mais de toutes tes forces, de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toute ton âme, c'est-à-dire à fond à fond à fond. Voilà. »

Comment aimer le prochain ? En aimant Dieu d'abord. Je pense que la condition première, fondamentale de l'amour du prochain, c'est l'amour de Dieu. Saint Jean pose la question différemment : « Comment peut-on dire qu'on aime Dieu si on n'aime pas son prochain ? » Ce serait hypocrisie fondamentale. Cela veut dire que l'amour de Dieu et l'amour du prochain, c'est exactement la même chose. Et voilà de quoi il faudrait convaincre nos contemporains. C'est la même réalité, c'est la même substance, le même carburant. Aimer c'est beaucoup plus qu'un sentiment, c'est une bienveillance fondamentale.

Quand on veut aimer le prochain, le point de départ, c'est de se demander soi-même ce qu'on cherche avec le prochain. Et je crois que la règle d'or, comme l'Évangile la nomme, c'est ne jamais faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il vous fasse, ou faire à autrui ce qu'on voudrait qu'il vous fasse. Et là, je crois qu'on ne se trompe jamais. Finalement c'est une manière pragmatique et concrète d'aimer le prochain et si on s'en tenait à cette seule règle on arriverait à se débarrasser de

cette gloriole viscérale à la nature humaine qui fait beaucoup de mal.

— *La famille, est-ce que c'est une valeur ? Comment s'articule-t-elle avec le commandement d'aimer son prochain ? Le prochain suppose qu'il n'y ait pas de frontière, qu'il n'y ait pas un prochain proche et un prochain lointain. Le prochain, c'est celui qui est devant moi, quel que soit son statut.*

— Voilà. Cela est fondamental. Le prochain, c'est celui qui est là. Mon prochain, pour l'instant c'est vous. Point terminé.

Alors, les membres de la famille sont quand même par nature un prochain très proche. Et là c'est le mélange de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. La famille est très proche par l'ordre naturel, on est consanguin. C'est une première règle, il faut aimer le prochain en raison tout à fait proportionnelle de sa proximité. Ce n'est pas facile. En famille, on se déchire très facilement, on connaît tous les défauts les uns des autres, on peut se les envoyer à la face à tout moment.

L'Évangile le dit sur un point : le seul endroit où Jésus-Christ ait échoué dans sa prédication, c'est chez les siens, c'est dans sa famille, à Nazareth, à Capharnaüm, tous les petits bleds qui entouraient Nazareth. Là on disait : « C'est le fils du charpentier, il est comme nous. » Aujourd'hui on va plus loin. Il faudrait aimer les gens aux antipodes plus que nos voisins de palier. C'est hypocrite en diable ! Moi, les Bosniaques, j'ai rien contre eux, j'ai tout pour eux. Mais je ne puis pas leur être d'un grand secours.

— *Vous pouvez peut-être dire que les Serbes se*

*trompent.*

— Dans leur agression. Oui, c'est vrai, je peux le dire. Mais est-ce que je vais vraiment aimer les Bosniaques en disant cela ? Ce n'est pas sûr. C'est facile à dire que les Serbes ont tort. Cela ne coûte pas cher. Je crois qu'on aime lorsqu'on est capable de donner. Tant qu'on a rien à donner, dire qu'on aime ce sont des mots.

— *Dire à des chrétiens serbes que les Bosniaques musulmans sont nos frères humains et qu'il ne faut pas leur faire de mal, cela peut être utile.*

— Cela peut être utile. Si c'est utile il faut le faire.

— *On ne sait jamais ce qui poussera de la graine qu'on plante.*

— Mais si c'est pour se donner bonne conscience et rester assis chez soi... Je crois qu'il y a suffisamment de misères en France, à notre portée. Celui qui ne s'occupe pas de celles-là ne doit pas la ramener sur les autres.

(L'abbé, disciple d'une religion missionnaire capable de porter sa bonne nouvelle aux quatre bouts du monde, pensait qu'il valait mieux s'occuper de son voisin de palier. Ainsi, il relativisait la parole d'Évangile qui prescrit d'aimer son prochain sans opérer de distinction : « Aimez-vous les uns les autres. » Il valorise la famille alors que Jésus l'amoindrissait : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » (Matthieu 13, 50 ; Luc 8, 21). Je pensais aussi à Matthieu (10, 35) : « Je suis

venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère [...] on aura pour ennemis les gens de sa famille. »)

— *Que cherchons-nous dans la religion ?*

— Tout ! réplique-t-il dans un éclat de rire.

Recherchez le royaume des cieux et tout le reste vous sera donné par surcroît. Donc il ne faut pas chercher tout. J'ai tort. Il faut rechercher ce mystère de Dieu. Point terminé. Nous en avons parlé à propos de la morale. On a tellement voulu faire de la religion une espèce de recette, une solution... La religion n'est pas une solution, c'est d'abord une contemplation de Dieu et de son mystère. Et là, il y a matière à exercer indéfiniment l'intelligence d'un homme. C'est d'abord une vérité, et une vérité qui se contemple. Qu'elle règle les problèmes après, je le crois puissamment. C'est pourquoi je disais « tout ».

— *Cette contemplation, diriez-vous qu'elle est une attention particulière que l'on porte sur le prochain, sur les choses, sur le monde qui nous entoure, une attention dans laquelle Dieu est une présence constante ?*

— C'est une écoute. C'est certain qu'on remonte à Dieu par les petites choses. C'est vrai que Dieu est inaccessible en soi, directement comme cela... lance-t-il en levant les yeux au ciel. « Dieu, personne ne l'a jamais vu », dit saint Jean, mais il y a quand même une première manière de rejoindre Dieu qui est d'écouter. C'est donc à partir de la créature et des créations qu'on remonte à Dieu. Il y a un habillage, un chant du Créateur dans ses créatures. C'est cela qu'il faut écouter. Donc le silence est la condition première de toute

religion. Mais les hommes ne veulent plus écouter. Ils causent, ils dégoisent en tout sens, et plus ils parlent plus ils ont l'impression d'être quelque chose alors qu'en réalité ils deviennent vains et superficiels.

Et puis il y a la révélation : « Dieu, personne ne la jamais vu, mais celui qui est dans le sein du père, celui-là l'a révélé. » Il y a donc deux manières d'accéder à Dieu, d'entendre Dieu, de contempler ce mystère de Dieu : il y a l'intelligence humaine, et tout homme en est capable, et il y a la révélation qui tombe d'en haut et qui nous donne la pleine lumière. Mais là, c'est le monde de la foi et il faut y entrer.

— *Comment voyez-vous le monde religieux et spirituel de l'avenir ? Le XXI siècle.*

— C'est un vrai problème. Vous connaissez la phrase de Malraux : « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas. » Cela me paraît assez catégorique. Ce qui me fait peur à l'heure actuelle, c'est la montée de l'islam et la puissance des sectes.

La vérité suppose une mission pour l'enseigner. Ce n'est pas une recette ni une auberge espagnole. Il faut une autorité en matière religieuse. On n'a pas le droit de guider les hommes sans avoir des références. Cette référence, je ne vois pas qui peut l'avoir si ce n'est Dieu et ceux à qui il l'a confiée. Malheureusement, ceux qui peuvent légitimement parler au nom de Dieu se taisent ou dépérissent. Et ceux qui ne le peuvent pas, comme l'islam, font le coup de force.

La montée de l'islam est à mon avis très effrayante, parce que l'islam est sans doute une grande religion, mais personnellement je pense qu'il n'est en rien révélé, que Dieu n'a rien à voir avec l'islam. Pas le judaïsme. Le

judaïsme est de Dieu principalement.

Il y aura un vrai problème islamique sur la planète tout entière dans dix ou quinze ans. Si les gens ne le voient pas... L'islam est une religion conquérante, et conquérante avec la force, et cela va occasionner des troubles religieux considérables. Je pense qu'à ce niveau-là on vit dans l'inconscience. Il n'y aura jamais d'islam modéré, ce serait un non-islam. On ne fera jamais croire à quelqu'un qui a lu le Coran que l'islam peut être modéré.

Et deuxièmement les sectes. Les sectes ne vont pas s'arrêter.

L'homme doit savoir d'où il vient, ce qu'il est, et où il va. C'est incoercible. C'est consubstantiel à l'homme. On ne parviendra pas à décérébrer les hommes. On essaie de tuer la soif d'existential et de métaphysique de l'homme. On ne la tuera pas. Donc, ou bien on la nourrira ou elle deviendra incontrôlable et cela mettra le feu aux poudres sur la planète. Alors, si il n'y a pas d'autorité pour enseigner la solution, c'est-à-dire le message de Dieu et sa révélation, il y aura toujours des ersatz, les singeries que sont les sectes, c'est-à-dire embrigadement, recette, argent, corruption, meurtre, exaltation, violence. ..

On essaie de faire entrer les métaphysiques orientales qui ne sont pas des religions, puisqu'elles sont panthéistes... On ne peut pas dire que l'hindouisme soit une religion. Non. On le sait dès qu'on a étudié un peu la métaphysique de ces pays-là. Or elle est très difficile à étudier parce qu'elle est absence de métaphysique : le oui et le non sont équivalents. Tout est fait de oui et de non simultanément. C'est contraire à nos esprits grecs et j'allais dire juifs, judéo-grecs ; viscéralement contraire. Ce sera donc très difficile d'implanter les religions de

l'Orient en Occident. On essaie parce que ce sont des religions calmes, de non-violence, d'acceptation, de retour au grand tout, qui peuvent donner le change à une absence de métaphysique.

Il y aura donc une prolifération, d'une part, de la violence de l'islam et, d'autre part, des sectes. Et là l'Église catholique a une terrible responsabilité. Elle était quand même le vecteur d'une cohérence admise à peu près universellement. Depuis le concile Vatican II, regardons les faits : les abandons se multiplient de façon vertigineuse, les gens partent dans les sectes. En Amérique du Sud, pendant les dix ans qui ont suivi le Concile, trente millions de personnes sont passées aux sectes.

(La rationalité grecque, l'Église catholique vecteur d'une cohérence admise à peu près universellement, la culture occidentale, voilà ce qu'il fallait préserver, et donc valoriser exclusivement.)

— *On ne trouve peut-être pas la fraternité dans l'Église qui parle de fraternité et, dans les sectes, on la sent peut-être un peu plus.*

(Je suggérais la fraternité parce que Mgr Gaillot l'avait évoquée pour expliquer la désaffection des églises.)

— Je ne pense pas que le problème soit là. Je ne pense pas que l'Église actuelle donne l'exemple d'une

sauvagerie... Si dès lors que le Pape donne un seul conseil moral —je trouve qu'il en fait trop — c'est l'insurrection, de toute manière on ne tiendra pas la baraque. En revanche, si le Pape nous parlait du mystère de Dieu « à temps et à contretemps », comme dit saint Paul, alors on ferait beaucoup moins de morale et il y aurait beaucoup moins de contestation. Et il n'y a aucun doute qu'il rallierait comme ralliaient beaucoup de ses prédécesseurs qui faisaient moins de morale et plus de théologie. On ne rallie pas les hommes à coup de morale !

Cela me tient énormément à cœur parce que, dans mon ministère, je vois comment une intelligence s'ouvre à la grâce. Ce n'est jamais, jamais sur une question de morale. Après, s'ils sont cohérents, les gens essaient de vivre bien, mais c'est un autre problème.

La responsabilité de l'Église catholique est grande, pas pour la raison que vous avez suggérée d'un manque d'accueil mais par ce travers qu'elle a maintenant de parler justement d'accueil. On ne propose plus rien pour s'accueillir ! Proposons le mystère de Dieu dans toute sa beauté et on repartira comme avant.

(J'avais le sentiment que Vatican II était soit une simplification, soit une exagération. La lente descente de l'audience de l'Église s'est amorcée bien avant. Elle ne provient sans doute pas seulement d'un déficit de fraternité. On peut en trouver des causes dans le changement de la société rurale en société urbaine, ainsi que dans l'instruction publique obligatoire. Nul n'est plus assez aveugle pour ignorer les contradictions de la foi. Nombre de mes amis chrétiens se cabrent

devant cette théologie tellement trouée de mystères qu'elle n'explique rien : l'abbé prononcera vingt-trois fois le mot mystère en deux heures à propos du mystère de Dieu, de la trinité, de la croix, de la grâce, de l'union intime de l'homme et de Dieu, de la divinité de Jésus-Christ, de l'incarnation, de la foi, du mérite et du démérite des hommes, du sens de la souffrance... Ce tout étant une disposition sagement ordonnée, renvoyant à ce que saint Paul appelle « l'économie du mystère ». Mes amis se cabrent devant le déficit intellectuel et démocratique de l'Église, l'absence de dialogue, l'autoritarisme et les diktats de la curie, l'exigence de l'obéissance dans ce qui s'adresse à la conscience.)

*Dans la carte que vous m'avez, envoyée, à la suite de ma lettre proposant cette rencontre, vous écrivez : « Je ne crois pas beaucoup à l'œcuménisme, les non-catholiques encore moins ! » Quels sont vos rapports avec les autres religions ?*

— Je mets le judaïsme à part, parce que le judaïsme a été la voix de Dieu. Les autres religions sont fausses. Une religion est fausse lorsqu'elle prétend enseigner au nom de Dieu un message qui ne vient pas de Dieu.

— *Comment savez-vous que leur message ne vient pas de Dieu ?*

— Cela a l'air d'une audace invraisemblable. La religion n'est pas un fait des hommes, la religion est un fait de Dieu. C'est Dieu qui prend l'initiative de dire la religion, c'est ce qu'on appelle la révélation : révélation

primitive, révélation judaïque et révélation chrétienne, qui se complètent et qui s'emboîtent.

Qu'est-ce qu'on enseignait habituellement dans tous les traités de théologie universellement enseignés dans le catholicisme jusqu'au concile Vatican II ? Que la révélation avait cessé à la mort du dernier apôtre. Qui a révélé la vérité de Dieu ? Les prophètes, Jésus Christ, le propre fils de Dieu — comme dit saint Jean de la Croix : Quand Dieu nous a envoyé son propre verbe il n'a plus rien a nous dire —, et puis les apôtres, parce que les apôtres sont le prolongement immédiat de Jésus-Christ. En quelque sorte ils ne font qu'un avec lui. Après, il n'y a plus de révélation.

Les ministres s'appellent les évêques, c'est-à-dire les surveillants et les gardiens. Saint Paul répète sans cesse à Timothée : « Garde le dépôt. » Parce que dès lors, il y a un dépôt.

— *Jésus ne laisse-t-il pas l'Esprit Saint ? Les évêques n'interprètent-ils pas les Évangiles ?*

— C'est vrai, mais le message est là, il n'est plus à inventer. Le Saint-Esprit leur a été donné pour le transmettre et le faire vivre. Le Saint-Esprit ne donne pas le charisme prophétique, le fait de parler directement au nom de Dieu. Ce charisme-là a disparu par la volonté même de Dieu. Dès lors tout prophète qui s'amène par-derrière est forcément faux.

Quelqu'un peut rappeler quelques bonnes vérités, mais quelqu'un qui prétend être prophète après le Christ est un imposteur, un imposteur ! Je n'invente pas cette doctrine pour les besoins de la cause Elle était universellement enseignée dans l'Église catholique jusqu'à Vatican II.

(Si le christianisme a atteint sa forme ou sa théologie définitive avec Paul se déclarant dernier apôtre, tous les dogmes conciliaires sont faux. Toute la théologie postérieure devient caduque ; son culte, y compris la messe de saint Pie V, erroné ; toute réforme impossible. L'abbé faisait l'impasse sur ce que Chateaubriand a appelé le Génie du christianisme, sa capacité d'adaptation.)

— *Lorsque vous déclarez que les autres religions sont fausses, vous négligez de constater que Dieu s'est révélé ailleurs, différemment, en Inde par exemple. D'un point de vue hindou, de gens qui ne sont pas des sémito-grecs, il y a eu des avatars, c'est-à-dire des incarnations de Dieu en homme, comme le Christ. Il y a eu des révélations, des saints inspirés...*

— Comment savons-nous qu'ils étaient inspirés ? D'où vient la garantie d'un homme ? La garantie d'un homme ne lui vient pas de lui. Elle doit venir d'un autre. On ne peut pas juger de la garantie que représente un homme par sa vie, la vie qu'il mène. On ne peut pas en juger parce qu'il le dirait lui-même, ce serait trop facile. On ne peut même pas en juger par la doctrine enseignée : elle peut être reprise d'ailleurs, elle peut être bonne ou mauvaise. L'ivraie et le bon grain sont mélangés. D'où vient l'authenticité d'un homme qui prétend parler au nom de Dieu ? Je dis qu'elle vient de Dieu.

— *Mais eux le disent aussi !*

— Je dis qu'elle vient de Dieu et que la multiplicité des révélations s'excluent, parce que les messages des révélations s'excluent. Donc, il faut choisir.

Les révélations que Dieu aurait faites, livrant un panthéisme à l'Orient, ne sont pas compatibles avec les révélations que Dieu aurait faites en Occident avec un Dieu personnel, avec une métaphysique du oui ou du non et non pas les deux, avec... On pourrait en parler pendant des heures, c'est d'ailleurs passionnant parce que l'Orient a vraiment quelque chose à dire qui n'est pas ce que dit l'Occident, il y a vraiment deux messages-là...

Je dis que le même Dieu n'a pas révélé l'un et l'autre, je dis qu'il faut choisir, sinon les mots n'ont plus de sens et tout est dans tout.

Il ne peut pas y avoir deux révélations accréditées qui disent le contraire, qui ont des métaphysiques aussi distantes, aussi opposées, aussi contradictoires, aussi étrangères l'une à l'autre : la pensée d'un Oriental nous est totalement étrangère en raison même de la fidélité aux différents textes qui la constituent. Il faut donc choisir. Il n'y a quand même qu'un seul Dieu ! Alors il y a un choix de la cohérence ou du chaos. Je pense que le choix sémito-grec de la pensée occidentale correspond à la structure métaphysique de l'homme et de la nature humaine. Je le pense.

C'est très audacieux de dire cela au XX<sup>e</sup> siècle, mais je pense qu'on n'évitera pas ce débat au XXI<sup>e</sup> siècle.

(Très audacieux, en effet. Pourquoi tous les hommes devraient-ils croire les mêmes choses, penser selon des schémas mentaux identiques ? Les structures métaphysiques de l'homme, bien

téméraire celui qui ose les postuler. Les sociétés chrétiennes ont-elles formé plus de sages, de justes, de saints que les autres ? La théologie de l'abbé, après tout, n'était qu'une foi. Elle ne prouve rien puisque d'autres hommes ont des fois différentes, et croient avec le même enthousiasme, la même sincérité et parfois avec le même aveuglement.

Entre nos deux entretiens, un dimanche matin, j'ai donc assisté à une messe célébrée par l'abbé Laguérie. Les portes de l'église étaient grandes ouvertes. Elle était pleine. Les lustres illuminés et la foule donnaient une impression de fête. Les fragrances d'encens chatouillaient agréablement les sens. L'abbé Laguérie fit son sermon en chaire, au centre de la nef, entre deux colonnes, face à une représentation immense de Jésus crucifié. L'un en face de l'autre, l'un parlant pour l'autre et par l'autre. Le christianisme est puissant par l'esthétique de son rituel, une mise en scène propre à susciter la dévotion.

Il était question ce jour-là de la parabole des conviés (Matthieu 22, 2) : un roi prépare un festin de nocce pour son fils et envoie ses serviteurs prévenir les convives. Ceux-ci refusent de venir. Alors il invite tous ceux qui se trouvent aux carrefours.

Une sorte de haine et de fascination pour les juifs apparaissait dans le sermon. Voici le passage où il en était question :

« Les serviteurs par vagues vont appeler les invités aux nocces. Les premiers invités, ceux qui ont des cartons, ce sont les juifs : Abraham, Isaac et Jacob. Ils refusèrent de venir. C'est incroyable ! »

Lorsque je lui ai lu mes notes sur son sermon,

l'abbé a nié avoir pu déclarer qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient refusé l'invitation de Dieu. Mais ma transcription est précise. Il l'a dit. Je poursuivis ma lecture à haute voix.

« La deuxième vague d'invités, ce sont les prophètes : Moïse, Isaïe, Jérémie, Jonas. Vous savez ce que les juifs ont fait de leurs prophètes ! C'est la vérité. Les juifs n'ont pas voulu de ce festin-là. Ce n'est pas encore "nous". La troisième vague d'invités. Dieu demande à son propre fils de les convier. Nous savons ce que les juifs ont fait de ce propre fils. Ils ont changé la salle des noces dans la tuerie de la croix. »

Ici, l'abbé s'est montré assez satisfait de son texte. Il ajouta, sensible : « Oui, c'était fort, cela, pour vous. » Je dois avouer que, debout parmi la foule des fidèles pressés à l'entrée de la nef, papier et stylo à la main, j'avais plusieurs fois frissonné en écoutant ces paroles. Je continuai ma lecture :

« Ce roi va sans doute se fâcher. En envoyant ses anges, bien sûr. Mais nous savons que les pouvoirs politiques sont les instruments du bras de Dieu. Il faut punir ces assassins qui ont tué le Fils. Jérusalem est détruite. C'est environ deux millions de victimes. »

Là, il me cita ses sources : « Ce sont les chiffres de Flavius Josèphe. »

« Les quatrièmes invités sont les apôtres, les évêques les prêtres, les invités sans carton d'invitation. Tous sont appelés, tous sont invités. Dans cette salle de noces, on ne leur demande pas s'ils sont bons ou mauvais. Depuis deux mille ans, c'est cela que nous vivons. Le roi est content, il va pouvoir faire son cadeau. Les invités prévenus, les

juifs ne sont pas là. Très peu de juifs sont sauvés, aussi peu que "les olives restées sur l'arbre après la cueillette". »

Là encore, attendri, l'abbé me cita sa source : « Saint Jérôme. » Je l'ignorais.

« Le roi entre dans cette salle de noces. Nous y sommes : c'est ceux qui appartiennent à l'Église. Il y a trois conditions pour appartenir à l'Église, le baptême, la foi, reconnaître l'autorité de l'Église. Reconnaître l'autorité de l'Église, ce n'est pas se soumettre à ses caprices... »

Contrairement à ce que l'abbé a prêché, les juifs n'ont pas refusé l'alliance de Dieu. Ils l'ont portée pendant des siècles. On ne peut pas non plus déclarer qu'Abraham, Isaac et Jacob ont décliné l'invitation de Dieu. Dans les Évangiles (en Matthieu 8, 5 et Luc 13, 28) Jésus prophétise : « Vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu... »

A propos de « la tuerie de la croix », qui reprend sans la nommer la doctrine du « déicide », par trois fois, Jésus annonce que « le fils de l'homme va être livré aux mains des hommes, et ils le tueront et, le troisième jour, il ressuscitera » (Matthieu 17, 21 ; 16, 21 ; 20, 17 ; Jean 13, 1). Le « sacrifice » de Jésus s'inscrit dans cette annonce, qui en fait un événement prédéterminé, et dans la certitude de sa résurrection. Ce n'est donc pas un sacrifice « véritable » et la croix n'est pas une « tuerie » mais une nécessité dans l'économie de la Bonne Nouvelle. Car selon la théologie chrétienne, « il fallait que Jésus souffrît sur la croix pour racheter les hommes ». S'il le fallait, si Dieu lui-même y a vu une nécessité, les hommes qui condamnèrent Jésus

ne devaient être que des instruments de Dieu « qui a tout prévu ». C'est même là un des mystères de l'incarnation que le père Laguérie lui-même affirme : « N'était-il pas fou pour le fils de Dieu de mourir sur la croix ? »

Deuxièmement, toujours selon la théologie chrétienne, et c'est un de ses piliers, Jésus est ressuscité. Il n'est donc pas mort. Mieux, il a définitivement vaincu la mort. Il fallait qu'il mourût pour le montrer. Enfin, nul ne peut tuer Dieu. Qui pourrait bien affecter celui qui est éternel, qui est « l'être dont l'essence est d'exister », un « torrent d'être qui n'a ni fin ni limite », en qui « nous nous mouvons, nous existons et nous vivons »... Qui pourrait faire souffrir celui qui est le fils du Dieu qui a tout prévu ?

Des hommes héroïques qui se sacrifient, il y en a eu pléthore avant et après Jésus, ainsi que des innocents persécutés, torturés, assassinés. Certains ont été d'autant plus exemplaires qu'ils ne croyaient ni en Dieu ni en la vie éternelle ou en la résurrection. Offrant leur vie, ils offraient tout ce qu'il est possible de donner.

Le sermon de l'abbé est frappant par l'absence de toute compassion envers le peuple juif, les deux millions de victimes de Jérusalem, le fait que très peu de juifs soient sauvés... l'absence de compassion même pour Dieu qui a sans doute été chagrin de n'avoir pas épargné « des myriades d'êtres humains et un bétail considérable<sup>72</sup> », alors qu'il le fit à Ninive. On dirait plutôt une réjouissance devant le malheur, c'est-à-dire une

---

<sup>72</sup> Jonas 4,11.

vengeance, une juste revanche, la conviction que les juifs méritent leur triste sort et que ces souffrances constituent une preuve que les catholiques ont raison, eux : qu'ils sont du bon côté de la collaboration avec Dieu. Le sermon de l'abbé invitait à la peur de Dieu, à l'angoisse d'être du mauvais côté de la vérité, à la terreur du jugement dernier qui pourrait nous conduire aux « ténèbres extérieures ».

S'il faut attribuer la destruction de Jérusalem à Dieu, il convient de lui prêter aussi la responsabilité de tous les malheurs qui jalonnent l'histoire quotidienne de l'humanité. Le jugement de l'abbé devrait s'appliquer à chaque catastrophe. Les victimes des éruptions volcaniques, des raz de marée, des guerres, des chutes dans l'escalier mériteraient donc leur sort... Dieu les punit. Sans doute, Dieu, Jésus-Christ, et de nombreux hommes penchent-ils plus vers l'amour et la miséricorde que vers la vengeance et la sanction. L'abbé oubliait que Dieu pardonna immédiatement : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » (Matthieu 27, 25).

« L'amour de Dieu et l'amour du prochain, c'est exactement la même chose. Et voilà de quoi il faudrait convaincre nos contemporains », a-t-il dit. Cet amour universel ne devient-il pas parcellaire lorsqu'il exclut la charité et la compassion que tout chrétien devrait éprouver pour l'autre, même s'il est juif ? Plus tôt, l'abbé a défini l'amour du prochain comme une conséquence de celui de Dieu qui s'exprime dans une « bienveillance fondamentale ». Celle-ci faisait défaut dans son sermon.

Il avait besoin d'un repoussoir comme faire-valoir

de sa doctrine. Il se servait des juifs. Les juifs constituaient l'un des éléments d'un vocabulaire dogmatique qui, pour consolider le « nous » s'appuie sur un « eux » ; des autres qu'on peut à loisir vilipender, accuser, crucifier, quitte à solliciter un peu les textes et à s'aveugler sur l'universalité de la souffrance.

Et justement, voici la deuxième contradiction. Pour lui, la douleur permettait à « un homme de prendre toute sa dimension. La grandeur d'une âme suppose qu'elle se soit un jour opposée, confrontée à la souffrance. Et c'est là que le clivage se fait entre ceux qui acceptent ce plan général de Dieu, qui a tout prévu dans la grâce, et ceux qui se révoltent ». Cette perspective, qui épargnait le postulat de la bonté de Dieu, s'effaçait lorsqu'il s'agissait des juifs. Si l'on en croit l'abbé, ces juifs devaient avoir de grandes âmes, puisqu'ils ont beaucoup souffert. Mais la souffrance, qu'il considérait comme un mystère, ne l'était plus dans leur cas. Il justifiait les épreuves historiques du peuple juif par son refus de reconnaître Jésus comme Christ. Mais il oubliait les deux plus importants commandements cités et rappelés par Jésus : « Aimer Dieu et aimer le prochain. » Il n'y est question ni de la foi en Jésus-Christ ni du catholicisme.

« Dieu demande qu'on l'aime », avait annoncé l'abbé. Toutes les religions le disent. Qui peut juger de l'amour d'un homme pour Dieu sinon Dieu seul ? « Aime et fais ce que tu veux », a écrit saint Augustin.

L'absolu de la foi est toujours en conflit avec l'évidente multiplicité des fois. La réalité de la profusion des Dieux et des révélations contredit la

toute-puissance d'un Dieu particulier et la vérité absolue d'une révélation particulière. Le militantisme religieux n'est pas une vocation, c'est une nécessité interne à sa cohérence. La vérité absolue ne peut être relativisée : il faut donc convertir, dénigrer ou éliminer ceux qui n'y adhèrent pas.

Philippe Laguérie avait toujours été du côté des protégés. De son propre aveu, il n'a pas souffert. On ne peut en dire autant de rabbi Isaac Goldman dont l'adolescence avait été marquée par la persécution, l'injustice institutionnalisée, la violence motivée par la négation du simple droit d'exister. Chacun en tirait une vision particulière de Dieu. Dieu est différent selon la frontière, la culture, l'ethnie où l'on se trouve.

Je reprends le fil de l'entretien après ma lecture de son sermon.)

— *On dirait que les juifs vous dérangent.*

— Pas du tout. Je les aime beaucoup. J'aimerais être juif. Juif-chrétien, bien sûr. Je pense à saint Paul qui est mon héros — si j'ai espoir de ressembler à quelqu'un, c'est à saint Paul. Il a tout dit sur les juifs, je ne peux pas rajouter quoi que ce soit à ses paroles. Quand je parle des juifs je ne fais que citer saint Paul. Saint Paul les aime passionnément, d'abord parce qu'il l'est lui-même et aussi parce que le Christ est juif. Il n'y a pas plus juif que le Christ. Si on regarde bien comment il manœuvre, c'est époustouflant cette espèce d'habileté à dire les choses les plus compliquées avec des mots qui vous prennent aux tripes ! Si c'est pas juif ça, rien n'est juif !

(Alors, voici la particularité authentique du caractère juif ! Cette déclaration d'amour me paraît bien passionnée.)

— Qui a excellé dans ces domaines ? s'interroge l'abbé. C'est vraiment le Christ et puis saint Paul. Saint Paul aime passionnément les juifs et pourtant il les maltraite à tout...

Cette phrase demeurera inachevée. Il ajoute : « En parole, bien sûr », puis il cite : « Je voudrais être anathème pour mes frères afin qu'ils obtiennent le salut », autrement dit, saint Paul qui est le héraut du Christ voudrait perdre le Christ pour que les juifs l'obtiennent. Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Prolixe, il complète cependant :)

— Saint Paul dit que les juifs sont l'obstacle aux Évangiles. Sur les juifs, j'ai la position de saint Paul, c'est-à-dire que les juifs étaient dépositaires du salut, or, ce salut avait un nom, il s'appelait Jésus-Christ et je ne pense pas qu'un juif puisse rester neutre par rapport à Jésus-Christ. Jésus-Christ lui colle à la peau, qu'il le veuille ou non. Vous êtes juif, je ne sais pas comment vous le ressentez...

— *Je ne m'identifie à aucune religion. Par ailleurs, Jésus ne tracasse pas du tout les juifs de ma connaissance, tandis que vous, les juifs vous préoccupent !*

— Mais nous, nous sommes collés aux juifs de façon essentielle. L'Ancien Testament est pour nous la longue maturation du projet de Dieu d'envoyer son fils. Il n'y a rien d'autre. Alors comment voulez-vous qu'elle ne nous colle pas à la peau la question juive, la question religieuse juive. Si les juifs savent ce qu'ils sont — ou alors ils n'ont pas réfléchi à cela —, je ne vois pas comment ils ne mesurent pas combien le Christ est juif, combien le Christ, à lui seul, par le rejet ou l'acceptation, a été le pavé dans la mare juive !

— *Que Jésus soit juif est une vérité historique. Qu'il soit le plus juif de tous les juifs est une opinion qui n'est pas universellement partagée. Est-ce que les chrétiens, eux, mesurent combien Jésus est juif combien le rejet des juifs est un rejet de la culture, de la tradition, du Dieu même de Jésus ?*

— Peut-être pas tous. Mais je pense que ceux qui ont un peu médité, qui connaissent l'Évangile... Je pense que les prêtres s'en rendent compte.

— *Lorsque vous dites des choses telles que « Vous savez ce que les juifs ont fait de leurs prophètes ! Nous savons ce que les juifs ont fait du Fils », ne savez-vous pas que ce discours risque d'alimenter l'antisémitisme qui pourrait se trouver dans le cœur de certains de vos fidèles ?*

— C'est vrai, c'est vrai, et c'est dangereux. Mais c'est faux, je me bats de toutes mes forces... Je vous ai dit d'entrée de jeu, et ce n'est pas un artifice, croyez-moi, que j'aime les juifs. J'aime discuter avec les juifs et je fais la guerre à toute trace d'antisémitisme. Je trouve cela

odieux.

— *Ce qui vous dérange peut-être, c'est que...*

— ... Mais rien ne me dérange... vous voulez-dire ce qui me préoccupe...

— *Ce qui vous préoccupe peut-être, c'est que l'existence même d'un juif relativise le message évangélique.*

— Je pense qu'un chrétien ne peut pas rester indifférent au fait que le canal prévu par Dieu pour la prédication de sa vérité étant les juifs, et les juifs n'ayant pas reconnu son fils, les juifs ne peuvent pas rester indifférents à des chrétiens. Cela, c'est pas possible, pas possible et saint Paul s'est préoccupé jour après jour de cette question-là. Il annonce la conversion des juifs, et il dit, excusez-moi, je cite : « Si leur réprobation a déjà été le salut du monde, que ne sera pas leur conversion ! » Alors de l'indifférence, il n'y en a pas du tout. En ce sens, vous n'avez pas tort, il y a quelque chose qui gêne : c'est ceux que Dieu avait prévu... Les noces étaient prêtes, les invités n'en étaient pas dignes. Et il n'y a pas de racisme là-dedans, c'est une question religieuse. Point terminé.

(Cette conviction répétée, « les juifs ne peuvent pas rester indifférents à Jésus-Christ », m'amenait à penser que l'égoïsme religieux de l'abbé était tel qu'il croyait que ses croyances étaient l'objet de toutes les attentions, ses présupposés le siège de tout raisonnement. Il évoluait dans une autarcie intellectuelle. Ses deux propositions, en apparence symétriques — « un chrétien ne peut pas rester

indifférent au fait que le canal prévu par Dieu pour la prédication de sa vérité était les juifs », et « les juifs n'ont pas reconnu son fils » —, simulaient un raisonnement alimenté par la présomption que Jésus était le Fils — conviction que les juifs ne partagent pas —, et s'achevaient par une mise en faute des juifs et l'affirmation que « les juifs ne peuvent pas rester indifférents à des chrétiens ».

La réalité est plus simple : ne croyant pas en Jésus-Christ, les juifs ne s'occupent pas de Jésus. Ils ne sont pas prosélytes, ils admettent les croyances des autres. Cela n'effleurait pas l'abbé. Il n'apercevait pas non plus l'inconséquence de ses affirmations « Dieu avait prévu » et « les invités n'en étaient pas dignes » : si Dieu avait tout prévu, le refus du Fils par les juifs faisait partie du plan divin dont les desseins sont impénétrables.

Il y a une façon plus universelle de raisonner qu'un croyant pourrait comprendre. C'est par fidélité à leur conception de Dieu que les juifs, des hommes de foi et de conviction, rejetèrent l'idée que Jésus pût être Christ. Sans pouvoir l'admettre, l'abbé reprochait aux juifs ce qu'il valorisait : la fidélité. Il ne comprenait pas que les juifs de tous les temps ont refusé de voir en Jésus le « fils unique de Dieu », parce que leur foi le leur interdisait. Cette proposition n'avait pour eux aucun sens. Leur fidélité les rendait impénétrables à toute nouvelle conception de la foi. En hébreu, *mechaya* (Christ, oint, messie) signifie « celui qui viendra ». Le messie n'est pas fait pour venir, mais pour être attendu, et dans cette logique, celui qui vient, s'il est venu, n'est forcément pas le messie. Les érudits de Judée le savait.

L'abbé ne prisait pas la morale. Il préférait la théologie. Cette attitude, qui m'avait plu au premier abord, le conduisait à se montrer intolérant à l'égard de ceux qui ne partageaient pas sa théologie, et débouchait sur une absence de compassion et de charité qui, étant des éléments de la morale, étaient pour lui secondaires. L'absolutisme de sa foi le rendait en fait immoral, égaré dans des thèses désincarnées, indépendantes de ses actes, de ses paroles, de son cœur. Dans ce second entretien, ses dérives intellectuelles, les grands écarts de la pensée qui tente de concilier l'inconciliable, ses contradictions, m'apparaissaient plus évidents. La rencontre touchait à sa fin. J'entendais maintenant la rumeur du boulevard Saint-Germain, les flots de voitures, les sirènes. Pressé par le temps, je changeai de sujet.)

— *Pourquoi l'extrême droite vous aime tant, vous ou cette église ?*

— Je pense que l'extrême droite n'aime pas tellement l'Église catholique, et que l'Église n'aime pas beaucoup l'extrême droite.

— *Il n'en demeure pas moins qu'une frange du Front national se reconnaît dans cette église, pas n'importe laquelle, celle-ci.*

— Pourquoi ? Je n'en sais rien. Si, au fond... Il y a certainement quelques bribes, quelques données du droit naturel que respectent les partis de droite et pas les autres. On assiste à une espèce de mélange universel des valeurs. On se dit socialiste et on est pour la propriété

privée. Un vrai socialiste devrait rester cohérent avec son socialisme, et tenter d'abolir la propriété privée pour une meilleure répartition des biens. On trouve maintenant dans tous les partis une espèce de magma de doctrines. On se demande pourquoi ils se tirent dans les pattes. C'est vraiment artificiel, c'est vraiment pour la prise du pouvoir. Ils ne véhiculent pratiquement plus aucune doctrine. Tout cela ne veut rien dire.

Il y a un droit naturel, il y a un certain nombre de valeurs dans le droit naturel — je pense à la propriété privée, à l'ordre, à une conception de la justice, à la notion de patrie — qui sont plus véhiculées par les partis de droite, y compris le RPR et autres — on peut en discuter —, que par les partis socialistes. Cela me paraît évident, cela crève les yeux, c'est tout.

— *Y a-t-il un lien entre la patrie et l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet ? Vous parlez de Dieu, ne transcendez-vous pas la patrie ?*

— Non, mais par contre, il y a une valeur morale dans le fait d'aimer sa patrie. Je suis français, j'ai reçu énormément de la France. J'estime qu'un Français moyen ou un Anglais moyen, ou un Allemand moyen ont quand même en naissant un certain nombre d'atouts que n'ont pas forcément un Thaïlandais, un Mozambiquais, que sais-je... Cela suppose un sentiment, qui s'appelle une vertu, de reconnaissance, d'amour même de sa patrie. Cela ne veut pas dire qu'il faut partir en guerre.

— *Jésus dit : « Rends à César ce qui appartient à César, et occupe-toi de Dieu. » Ici s'occupe-t-on de Dieu ou de César ?*

— Ici on s'occupe de Dieu.

— *Que fait César ici ?*

— César ne fait rien ici. Moi je dis « on s'occupe de Dieu, pas de César ». Vous le savez très bien si vous venez écouter mes sermons.

(Pourtant, ce sont les fidèles de cette église qui achètent les pamphlets du Front national et les cassettes de chants des armées allemande et française.

La rencontre s'achève. La première fois, je lui avais demandé s'il avait étudié ou lu les textes fondateurs d'une autre religion. Il m'avait répondu que non. Cette fois-ci je lui ai apporté un livre sur la sagesse hindoue.)

— *Contrairement à ce que vous pensez, il y a une métaphysique hindoue. Votre définition du Dieu trinitaire, par exemple, n'est pas très différente de celle qu'on trouve dans la Bhagavad-Gîtâ. Permettez-moi de vous offrir ce livre.*

— D'accord, je le lirai.

(Il se lève pour me reconduire. Je me rends compte qu'il est beaucoup plus petit que je l'avais cru. Son énergie, sa détermination, sa robe peut-être, noire et lisse, ont joué un rôle dans cette méprise.

L'abbé avait la foi : il était du bon côté de Dieu. Et il était fidèle ; fidèle à Mgr Lefebve — héraut du respect

scrupuleux de la coutume —, fidèle à une conception de la tradition, fidèle à sa nation, fidèle à lui-même, à une idée qu'il avait de lui. Il était fidèle à la fidélité.

Il voulait ressembler à Paul, son modèle, son idéal, mais il ne lui ressemblait pas. Il était incapable de se convertir, incapable de changer de foi ou seulement de point de vue, comme Paul le fit. Sa fidélité, son conservatisme, le rendaient plus héritier des pharisiens, scrupuleux de l'orthodoxie, que de Paul.

L'abbé, qui n'aimait pas les pharisiens, leur ressemblait. Comme lui, ils avaient été incapables d'accueillir le nouveau, et pour cela de relativiser l'ancien. Et comme eux, l'abbé ne pouvait concevoir que la foi fût une affaire d'opinion, de sentiment, d'appartenance, de tradition, d'intérêt, que la foi n'est pas garante de la vérité. Soupçonnait-il que sa haine des pharisiens pouvait être une haine de lui-même, de sa propre immobilité, de sa propre fidélité ? S'il avait rencontré Jésus sur les chemins de Judée, l'aurait-il suivi ?

Philippe Laguérie ne concevait pas que la pensée puisse progresser, les hommes évoluer, se contredire : le socialisme, pour être le socialisme, devait abolir la propriété privée. Ce religieux, soumis à une vérité doctrinaire immuable, estimait que tout système de pensée était par essence immuable. Pourtant, le christianisme avait beaucoup changé depuis Jésus, Paul, Thomas, et les conciles... La messe aussi avait pris des formes nouvelles avant saint Pie V. Mais l'abbé aimait l'ordre. Il refusait que, dorénavant, la foi, la religion, le monde sans doute, changent. Pour lui, l'évolution des opinions était une preuve de mauvaise loi. Faire fructifier, n'est-ce pas prendre des risques, rompre avec l'acquis, utiliser l'acquis pour tenter autre chose, comme

l'indique la parabole des talents<sup>73</sup> ?

Mais l'abbé était un homme d'ordre, de tradition : « Il ne peut pas y avoir deux révélations accréditées qui disent le contraire », voilà le désir d'ordre. Jésus apporta le changement, le désordre, le bouleversement de l'ordre établi. Paul et l'Église établirent une nouvelle tradition, un ordre nouveau.

Jésus n'était pas « venu appeler les justes, mais les pécheurs au repentir » (Luc 5, 32). « Envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » (Matthieu 15, 24), il ne fustigeait pas les juifs en tant que race ou que peuple et n'avait pas l'intention de les convertir à une nouvelle religion, il réprouvait l'attitude religieuse de certains juifs trop attachés à la lettre et aux pratiques. Comme les prophètes, il désirait que les juifs fussent vraiment juifs, « en esprit et en vérité ». Confondant les pharisiens et les juifs, l'abbé prenait tous les juifs pour des pharisiens et croyait que les chrétiens avaient pour mission de corriger leurs erreurs. Son aversion envers les pharisiens n'indique-t-elle pas son refus de ce que la foi soit en même temps absolue et relative ?

« La révélation a cessé à la mort du dernier apôtre », dit l'abbé. Qui faut-il croire ? Les juifs prétendent qu'elle s'est achevée avec les prophètes ; les musulmans avec Mahomet. Mais Dieu a souvent changé d'avis. Il a condamné Ninive avant que Ninive se « retourne ». Dieu n'est pas aussi monolithique que le croit l'abbé. S'il avait aimé l'ordre, il n'y aurait eu qu'une révélation, ou une multitude de révélations identiques. Si Dieu avait aimé l'ordre, la liberté n'existerait pas. Dieu ne semble pas avoir les mêmes conceptions que ses

---

<sup>73</sup> Un maître confia cinq talents à l'un de ses serviteurs et un seul à un autre. Le premier fit fructifier l'argent et gagna cinq autres talents qu'il remit à son maître qui fut satisfait. Le serviteur qui avait reçu un talent alla l'enterrer et le moment venu le rendit. Son maître lui reprit le talent et le confia à un autre (Mt 21. 14)

serviteurs zélés.

Paul, son modèle, son héros, était juif et romain. Fonctionnaire de Judée, il était agent de l'occupant. C'était aussi un pharisien et un agent du sanhédrin. En porte à faux entre sa citoyenneté romaine et son attachement pharisien, n'a-t-il pas persécuté les premiers chrétiens pour se donner une légitimité juive ? Lorsqu'il devint chrétien, il se retourna contre sa tradition et se mit à fustiger les juifs. Ce qui est constant chez Paul, c'est son besoin de s'opposer, d'accuser, de condamner. Il manifeste l'enfermement de la foi, d'abord juive puis chrétienne. Il est l'homme des certitudes aveugles, l'homme qui a besoin de reconnaissance, d'une appartenance, d'une mission, d'un « autre » à convertir.

« Il n'y a pas plus juif que Jésus », a lancé l'abbé. Mais il dit aussi : « Vous savez ce que les juifs ont fait de leurs prophètes ! Nous savons ce que les juifs ont fait du Fils. » Qu'est-ce donc qu'un juif ? C'est un « autre ». Dans la théologie de l'abbé, Jésus aussi est un autre, il est le fils de Dieu : il n'y a pas plus autre que lui, pas plus autre que les juifs qui ont tué le Fils, pas plus autre que les musulmans qui revendiquent une révélation postérieure à celle du Christ. Tous ces « autres » étaient aussi nécessaires à l'abbé que sa propre foi. Comme Paul, il rêvait d'un monde chrétien, mais il avait besoin aussi qu'il ne le fût pas. Il n'était pourtant pas hypocrite. Il puisait une partie de son identité et de sa détermination de la résistance des juifs « qui n'étaient pas dignes du festin », de l'islam « conquérant », des hindous « qui n'ont pas de métaphysique ».

L'abbé aspirait à une vérité évidente : il voulait que le monde fût simple. Sa façon de ponctuer ses idées le révélait : « Point terminé. » Manière d'évacuer le doute et de se rassurer, de clore le questionnement,

d'ordonner, de commander la vérité. « D'où vient l'authenticité d'un homme qui prétend parler au nom de Dieu ? Je dis qu'elle vient de Dieu », voilà l'amour de la simplicité. Voilà un raisonnement tautologique, une non-solution à une vraie question. « Il faut une autorité, une référence en matière religieuse. Cette référence, je ne vois pas qui peut l'avoir si ce n'est Dieu et ceux à qui il l'a confiée », dit l'abbé. Cela ne veut rien dire, car nul ne sait à qui Dieu l'a confiée, et c'est parce que nul n'en sait rien qu'il existe tant de religions et tant de variantes au sein de chacune d'elles. Mais l'abbé ne s'en rendait pas compte.

« La révélation a cessé à la mort du dernier apôtre. » Cependant, Paul n'a connu Jésus ni de son vivant ni après la résurrection. Il l'a rencontré au travers d'une vision dont il est le seul témoin. Pourtant, il s'autoproclame apôtre. A de nombreuses reprises, il déclare avec une fière humilité : « Ne suis-je pas le moindre des apôtres ? » (I Cor 15, 9). Dans l'Église, ses textes bénéficient presque du même statut que les évangiles. Sa parole est citée pendant la messe. Alors, d'où vient son « authenticité » sinon de lui-même ?

L'abbé était soit affirmatif, soit scandalisé, et ce qui le scandalisait était ce qui s'opposait à ce qu'il affirmait. Le doute ne l'effleurait pas. Ses raisonnements tronqués, ses syllogismes trompeurs, ses démonstrations biaisées, qui n'étaient que des suites d'affirmations théologiques, dévoilaient la puissance d'une occultation : la relativité de ses postulats. Ses développements, qui se voulaient logiques, n'étaient en fait que des déclamations affectives, des revendications identitaires, un credo qui ne rendait pas compte de la réalité tant il était troué de mystères.

L'abbé Laguérie ignorait les autres religions mais il

pensait qu'elles ne méritaient pas d'être explorées. C'était un de ses nombreux postulats. Cependant, il faisait une exception pour le judaïsme, mais la sincérité de cette exception était douteuse : il ne la revendiquait que pour appuyer ses thèses. Il réduisait la spiritualité hindoue à un panthéisme et une philosophie de la confusion du oui et du non. Mais il avouait ne pas la connaître. « Sinon, les mots n'ont plus de sens et tout est dans tout », lança-t-il. Justement, cette spiritualité propose ce saut conceptuel extraordinaire. Chaque chose étant composée (de divers éléments), le nom qui lui est donné est une convention qui atteste d'une réalité conventionnelle, mais non absolue. La spiritualité hindoue affirme que les mots et les choses qu'ils décrivent n'ont pas le sens qu'on leur donne au regard de la Réalité métaphysique. Pour l'abbé, l'intelligence de Dieu est différente de celle de l'homme, impénétrable. Selon lui la créature est dans le temps alors que Dieu n'y est pas. « Dieu ne connaît pas l'ombre d'un changement », avait-il cité. De ce point de vue, Dieu, qui créait la création étant lui-même incréé, qui créait le temps étant lui-même hors du temps, pourrait fort bien être aussi dans la confusion du oui et du non. Impénétrable, son intelligence pouvait fort bien s'être révélée différemment ici et là. Mais l'abbé, qui concevait la souffrance comme une énigme devant laquelle il « ôtait ses sandales », n'appliquait pas une telle modestie devant le mystère de la multiplicité des religions. Cette question, comme celle de la souffrance, pouvait fort bien « ne pas appartenir aux hommes ».

« Je pense que l'islam n'est en rien révélé, que Dieu n'a rien à voir avec l'islam. » C'est possible, comme est possible qu'aucune religion n'ait rien à voir avec Dieu, ou au contraire qu'elles tissent toutes le dessein de Dieu.

Mais l'abbé ne lisait le monde qu'à travers sa théologie ; tout ce qui ne s'accordait pas avec elle devait n'être que falsification. Il ne pouvait dialoguer qu'avec lui-même. Il disait valoriser la théologie, en fait, il ne réfléchissait qu'à travers la sienne. Limitée ainsi, la théologie devient une idéologie, c'est-à-dire une grille de lecture de la réalité qui se revendique comme unique vérité.

Je me suis longuement interrogé sur l'opportunité de laisser cet entretien figurer dans ce livre qui, rappelons-le, se veut un lieu de rencontre plutôt qu'un débat. J'ai songé à le retrancher, pour trois raisons.

J'avais le sentiment que l'inclure, sans commentaire de ma part, pouvait me rendre complice de la théologie confuse de l'abbé, et cautionner sa philosophie de l'exclusion. Pour éviter cet écueil, et c'est ma seconde raison, j'ai dû aborder cette entrevue de façon plus directement critique. Enfin, mes remarques risquaient de nourrir les sentiments d'assiégés des croyants qui fréquentent Saint-Nicolas du Chardonnet, et donc de stigmatiser ce que je réproouve.

D'un autre côté, fallait-il que je devienne censeur ? Cet ouvrage veut être une sorte de reflet de la religion telle qu'elle se vit, telle qu'elle est. Les thèses traditionalistes, qu'elles soient chrétiennes, juives, musulmanes ou autres, montrent toujours à peu près les mêmes convictions sans recul, l'autarcie intellectuelle, l'ostracisme, l'irrationalité, l'intolérance, le dénigrement, la calomnie et parfois le missionnarisme... L'abbé Laguérie dit sans fard ce que d'autres pensent, que ce soit au sein de l'Église ou dans n'importe quelle religion. L'outrance de ses certitudes est un exemple de l'excès religieux dans son ensemble. Il m'a donc semblé pertinent de l'intégrer à ces pages où les vérités

religieuses se relativisent l'une l'autre parce qu'elles sont juxtaposées.

Claude Lagarde  
théologien, catéchète

*« Ceux qui ne sont semblables à rien sont seuls semblables à Dieu.  
[...] Dieu opère au-dessus de l'être, dans le non-être. »  
(Maître Eckhart.)*

*Quelques semaines après mon entrevue avec l'abbé Laguérie, je cherchai dans mes relations un « catholique laïque » qui pourrait me parler du christianisme.*

*J'ai rencontré Claude Lagarde alors que nous étions tous deux invités à intervenir dans un lycée catholique de Rambouillet à l'occasion de la Pâque. Je m'attendais à ce que le « catholique de service » fût un aumônier conservateur. Divine surprise, mon collègue était plus anticonformiste que moi. Il avait une manière très pédagogique de susciter les questions chez les jeunes gens auxquels nous nous adressions. Son détachement par rapport aux dogmes me plut. Enseignant le catéchisme, il avait l'habitude de parler de lui-même et de sa religion, non seulement en fonction de sa foi, mais aussi de ce que l'intelligence pouvait y puiser et y opposer. Il était aussi écrivain. Bref, il cherchait.*

*Il me reçoit chez lui, dans un pavillon récent de la*

*banlieue de Rambouillet entouré d'un petit jardin. Les meubles sont de style rustique ou des copies d'anciens. Aucun signe religieux n'est visible.*

*Nous nous installons au salon. La cinquantaine, de taille moyenne, souriant, il s'assoit dans un fauteuil voltaire. Je suis face à lui, installé dans un « crapaud ».*

(Lorsque je lui demande de se présenter, il répond sérieusement :)

— C'est la question la plus difficile qui soit !

(Mais il s'exécute sans difficulté.)

— Je suis d'une famille catholique, pratiquante. Mon père était militaire. J'avais huit frères et sœurs.

(Il parle fort, distinctement.)

— Ma première vie a été la guerre d'Algérie. J'ai fait Saint-Cyr, parce qu'en tant que fils de militaire ce n'était pas cher et qu'au moment des guerres, on y trouve toujours de la place. J'en avais assez des études, je me suis dit, une guerre, ça vaut le coup, et je suis parti.

Je me suis retrouvé en Algérie en 1959 dans la région de Tiaret, dans un milieu complètement musulman. Je faisais tout, du maintien de l'ordre à la cuisine. J'y ai appris l'arabe — que j'ai oublié depuis — et j'ai même fait de l'alphabétisation en arabe à des Kabyle. C'était paisible. J'ai eu une guerre d'Algérie paisible. J'ai apprécié ce peuple, et j'ai appris à connaître le monde sémitique. Je suis rentré en 1962. J'ai fait deux années de fac parce que le ministère me trouvait un profil

mathématique, et j'ai passé le concours d'ingénieur militaire.

Entre-temps, j'avais bougé dans ma tête. Toute mon éducation catholique et classique avait été remise en cause par la guerre d'Algérie. Moi qui ne m'étais jamais posé de questions, je m'en posais. Et puis j'ai rencontré des chrétiens français, plutôt de gauche, qui m'ont ouvert les yeux sur un autre christianisme que celui que j'avais laissé. Ce que je découvrais là est devenu ma vie.

J'ai quitté l'armée. Je me suis présenté à l'Église catholique que j'avais retrouvée depuis deux ans, et je l'ai aperçue telle que je ne la connaissais pas. Imaginez un gars — j'avais vingt-neuf ans à l'époque — qui se pointe en disant : « Voilà, je voudrais faire de la catéchèse. J'ai découvert des trucs importants de l'Évangile, j'ai rencontré des chrétiens vivants, j'en suis bouleversé, je voudrais faire des études de théologie sérieuses. Je suis à votre service. » Je n'étais pas encore marié à l'époque. Tout de suite on m'a demandé si c'était pour devenir prêtre. Je n'envisageais pas cela. Ce qui m'habitait, c'était cette vie de foi, cet Évangile que j'avais découvert et qui éclairait bien tout ce que j'avais pu vivre auparavant. Avec beaucoup de difficultés, et grâce à des amis, j'ai pu faire des études de théologie et j'ai préparé une thèse à l'Institut catholique de Paris.

J'ai rencontré Jacqueline, en 1972, nous nous sommes mariés, et j'ai pris un poste de théologien. Je me suis retrouvé animateur en pastorale en banlieue nord de Paris, à Asnières, à la demande de Mgr Delarue qui avait demandé à une école catholique de s'ouvrir aux migrants. Et là, à Asnières-sur-Seine avec toute une équipe, j'ai vécu des choses assez extraordinaires. Grâce à ces migrants dont beaucoup étaient des Maghrébins,

j'ai découvert que le christianisme que j'avais appris sur les bancs de l'université était, dans la réalité, extrêmement pluriel. Et j'ai redécouvert aussi, je crois, une pédagogie qui a disparu de l'Église au xir siècle, une pédagogie que je dis fondamentalement juive.

A partir de 1972, j'ai étudié l'hébreu biblique et le judaïsme avec assiduité. Depuis, j'ai écrit dans des revues, puis vingt-deux ou vingt-trois bouquins sur des sujets pastoraux, pédagogiques où il est question du sens, d'un Évangile ouvert sur le sens qu'on ne possède pas, dont on n'a pas la propriété et qui peut, d'une certaine façon, se remplir de Dieu. Comme les livres, ça nous fait connaître, j'ai eu la chance de beaucoup voyager, dans la francophonie et au Canada.

— *De quelle pédagogie juive parlez-vous ?*

— Je viens de publier *Pour une pédagogie de la parole*<sup>74</sup>. Je ne l'ai pas dit, mais plusieurs reconnaîtront que la proposition que je fais dans ce livre est très proche du *Pardes* (PRDS) juif.

Le *Pardes* est un mot persan. C'était une technique pédagogique. P c'est le *pchat*, le simple, le sens au premier degré. R c'est le *remes*, la capacité d'établir des correspondances. D, *darach*, c'est la recherche, je traduis cela par le questionnement et vais plus loin que les exégètes. Je pense que c'était un questionnement pédagogique et qu'il contient toute une technique de la parabole ou de la *Maachal* : on racontait une petite histoire et on discutait. *Darach* n'est pas seulement le résultat de la discussion, c'est renonciation de la discussion, c'est un mode actif et actuel. Enfin le S pour

---

<sup>74</sup> *Pour une pédagogie de la parole*, ESF éditeur. Claude Lagarde est aussi l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : *Animer une équipe en catéchèse*. Pour raconter l'évangile. Centurion ; *Catéchèse hihlijue symbolique*, Centurion/Privai, 1983.

*Sod*, le secret, le mystère, l'intériorité, ce qu'on ne dit pas, ce qui est indicible, qu'on essaie de dire pourtant, mais pas n'importe où, ni n'importe quand. Ce sont des perles d'intériorité, des perles mystiques, des perles de la foi, et non pas des savoirs religieux.

Donc, suivant cette technique, on commence par établir le sens simple, le premier degré, puis des correspondances, des rapports. Ensuite, on élargit la recherche avec des exemples parfois opposés ou contradictoires, des paraboles ou des expériences personnelles. Enfin on tente de percer le secret du sens, grâce à l'intuition.

Je ne crois pas, comme Gershom Scholem, que le mot *Pardes* ait été inventé au XII<sup>e</sup> siècle espagnol. Il me semble que cette réalité était celle vécue par Jésus de Nazareth et ses apôtres qui étaient pour moi des juifs mystiques, profondément proches des courants de Cabale. Quand on ôte aux écrits évangéliques une certaine rationalité grecque qui y apparaît, on y retrouve des écrits de Cabale.

— *Vous avez dit avoir rencontré un « autre » christianisme. Pouvez-vous parler de ces deux christianismes ?*

— Le christianisme de mon enfance était le christianisme traditionnel, comme on dit, qui a été baigné et nourri par le catéchisme. J'ai toujours été nul en catéchisme — les six cent deux questions et réponses —, et depuis j'ai toujours pensé que c'était la plus grande perversité occidentale. Cela provient de Luther. Mais les catholiques se sont bien rattrapés depuis. On met la religion dans des mots et on croit que, parce qu'on va transmettre les mots, on va développer la foi chrétienne.

J'ai eu la chance, grâce à ma mère, d'avoir lu l'Histoire sainte, une Histoire sainte odieuse, un peu expurgée parce qu'elle contenait des trucs qu'on ne pouvait pas dire, qui n'étaient pas très moraux, mais une Histoire sainte tout de même. J'en ai encore les images qui ont bercé ma jeune enfance : Moïse descendant avec ses tables de la loi, Caïn et Abel, Adam et Eve Sous leur pommier. ..

Le christianisme traditionnel était à la fois catéchistique, bercé par des images d'Histoire sainte, et très ritualiste.

Le rite était essentiel. J'habitais déjà pas loin de Rambouillet. Nous faisons trois kilomètres à pied pour aller aux vêpres le dimanche soir, puis nous remontions à la tombée de la nuit. La messe était en latin. Il ne fallait pas que les dents touchent l'hostie, parce que, sans doute, cela faisait mal au petit Jésus, mais ça collait terriblement, tellement que ça me donnait mal au crâne. Ce détail a occupé mes fins de messe. C'étaient des trucs de grand-mère comme ceux-là qui faisaient l'essentiel de la foi. Et en même temps, elle faisait passer une morale très stricte. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas des choses généreuses, mais c'est un christianisme qui n'avait aucun sens. On savait, cela ne posait aucun problème, qu'on allait ressusciter. On nous donnait tous les savoirs définitifs de la vie éternelle. On savait ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire. On savait tout. Et je n'avais aucune raison de remettre cela en question. Mais cela m'embêtait et comme j'étais plutôt critique, quand je disais que ça m'embêtait, on me disait : « Tais-toi et prie. » Il n'y avait aucun esprit critique, tout était au premier degré, tout était donné dans des mots, dans des images, et si on émettait un moindre doute c'était le péché. On n'avait pas la moindre possibilité de dialogue.

C'était un christianisme de savoir où on répétait des savoirs soi-disant traditionnels, c'est-à-dire qui ont soi-disant toujours existé, un christianisme très ritualiste, très moralisant, sans aucune parole de Dieu. La parole de Dieu ou la Bible ne m'avaient pas du tout effleuré.

Donc, il y a eu le catholicisme de mon enfance, le monde non biblique et non juif, où la culture juive a disparu, où Pardes n'existe pas. On affirme savoir. On domine. C'est le catholicisme de Louis XIV, intransigeant, extérieur, sûr de lui, violent, avec ses catéchismes, et le peuple décide... Et puis il y a eu le catholicisme que j'ai retrouvé en 1963 : très centré sur la parole de Dieu, ouvert à l'intelligence, aux questions des hommes : c'est un catholicisme du sens. On est là dans deux mondes différents.

Je dis, mais je ne sais pas si j'ai osé l'écrire, que c'est dans la catéchèse qu'on déchristianise le plus. Comme je suis un professionnel, je sais de quoi je parle !

Quand je suis revenu d'Algérie en 1963 on était en plein concile Vatican II. La dernière session s'est terminée sur la grande constitution sur la Parole de Dieu, *Dei Verbum*. Et cela a failli ne pas passer. Certains, de l'ancien christianisme, disaient : « Vous savez, la Bible, ce livre... j'allais dire des juifs ou des protestants, ce livre qui pose des questions, qui n'est pas morale finalement... » L'Eglise a eu le courage de reprendre la Bible. On a remis la Bible, au moins les Évangiles, dans les liturgies, dans les prédications — ça sentait un peu le soufre à l'époque. Le catholicisme a fait une mutation fantastique dans les années 1955-1965 où la Bible comme parole de Dieu est devenue la nourriture d'une minorité.

— *A propos du « peuple décide », il n'est pas*

*possible de dire que Dieu est puissant, que Dieu a tout prévu, que Dieu a sacrifié son fils pour racheter le péché des hommes, et que les juifs sont déicides. Si Jésus est Dieu, nul ne peut tuer Jésus. D'ailleurs, n'est-il pas ressuscité ? C'est oublier la parole de Jésus : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font », c'est oublier que Jésus avait prévu et prévenu plusieurs fois de sa Passion.*

— L'idée du peuple déicide vient d'Eusèbe de Césarée qui a été le biographe de Constantin. Elle a été contestée par saint Anselme de Canterbury au XI<sup>e</sup> siècle.

Ceci dit, moi je ne dis pas que Dieu est puissant. Pour moi Dieu n'est pas puissant. Dieu est puissant d'amour, mais totalement impuissant dans les faits. La tradition juive dit qu'Élohim s'y est pris à vingt-six fois pour créer le monde... C'est là un Dieu qui n'est pas du tout sûr de lui. Saint Irénée de Lyon (fin du II<sup>e</sup> siècle) dit que Dieu a été surpris par sa créature. Il a fallu qu'il s'en approche lentement, qu'il essaie de la comprendre. Il fallait, de l'intérieur, qu'il voie ce qu'était cet homme bizarre. Donc, aussi bien dans la tradition juive que dans la tradition chrétienne, Dieu n'est pas tout-puissant. Je crois qu'il a été dit très fortement que la puissance de Dieu est une puissance d'amour, qui se traduit par une impuissance extérieure. Là est ma foi.

(Puissance d'amour, le mot est joli. Mais que signifie-t-il ? Si Dieu est cela, qu'en est-il de la haine, du dégoût ? Ce n'est pas le mot amour qui posait problème, c'était encore puissance. L'amour de Dieu n'est pas puissant, tout au plus est-il suggestif, à la rigueur provocateur, influent par

l'inspiration. Mais est-il puissant, dans le sens d'efficace ou de pouvoir ?)

— *De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ?*

(Il prend sa respiration, la retient, semble s'interroger avant de répondre :)

— Dieu pour moi est celui qui a une parole. Il n'est pas muet. Dieu est celui qui me parle à travers l'écriture — et pour moi, la Bible et les psaumes sont quelque chose d'essentiel —, dans ma vie la plus concrète, dans les situations où je m'engage, où je prends des risques, où je rencontre l'autre qui n'est pas moi, dans les situations où je mouille, dans les situations où effectivement je paie de ma personne. Et si, au nom de ma foi, je paie de ma personne, dans la prière, l'écoute de cette parole me fait comprendre, me donne une petite lueur parfois sur les événements. C'est cela l'alliance. L'alliance est un dialogue dont la médiation est cette parole de Dieu. Mais elle suppose que, d'une certaine façon, je m'engage physiquement dans l'existence, et que, d'autre part, j'arrive à entrer en moi pour écouter cette parole qui éclaire les événements.

Pour moi, le Dieu de Jésus est un Dieu qui parle. Et qui me parle dans la mesure où j'essaie de suivre le chemin de Jésus de Nazareth.

— *Qui est Jésus ?*

— Jésus de Nazareth est ce croyant juif qui a vécu

toute la pratique juive, la circoncision, le chabbat... et qui n'a pas hésité pourtant à prendre des positions contre certains ministres du culte qui avaient absolutisé les rites. C'est ce que semble me dire l'Évangile. Le rite est certes essentiel, mais le rite n'est pas Dieu ! Et là se pose la question de la mort du corps et toute la tradition pascale chrétienne. Saint Augustin dit : « Donne ta mort, je te donnerai la vie, ah l'admirable échange ! » Plus je me fatigue pour les autres, plus je paie de ma personne, plus je reçois Dieu en échange. Dieu qui est aussi, d'une certaine façon, une expérience, une expérience de silence peut-être, en tout cas une force. Et quand j'y crois, plus qu'une force. Mais cela passe par des éclipses, parce que je ne possède pas Dieu. Et je comprends très fort la dernière parole de Jésus de Nazareth en croix, assassiné comme des millions de juifs ont été assassinés, et comme des millions de chrétiens ont été assassinés aussi : « Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il ne sait pas. Pour moi Jésus ne savait pas la résurrection. Il croyait, comme beaucoup croyaient et croient toujours en la résurrection.

— *Vous avez dit le rite n'est pas Dieu. Peut-on dire que la religion n'est pas Dieu ?*

— Tout à fait.

— *Peut-on en déduire que personne ne se trompe, finalement, quelle que soit la religion ?*

— C'est une question difficile.

Je viens de faire un travail dont je ne suis pas du tout sûr sur le chapitre 20 de l'évangile de saint Jean. C'est le chapitre qui parle de Thomas. Qui est Thomas ?

Pour moi, c'est un bouddhiste. C'est l'apôtre des Indes. A Éphèse, il y avait beaucoup de religions. Il y avait des synagogues juives, dont une synagogue puissante — les fameux juifs un peu intolérants de la synagogue d'Éphèse, dont parle Jean dans l'Apocalypse. Il y avait sûrement aussi plusieurs synagogues chrétiennes — « ces palestiniens déportés à Éphèse et qui étaient des juifs chrétiens » (Ap. 1, 11) —, et il y avait sans doute aussi des gens qui venaient d'Asie, peut-être des bouddhistes. Ces gens disaient avoir été évangélisés par l'apôtre Thomas. L'évangile de Thomas, *grosso modo* contemporain de l'évangile de Jean, montre une religion ou une mystique qui n'a pas d'écriture. Il ne raconte pas de vie de Jésus, ne se réfère pas à la Bible. C'est pour cela que je pense que c'est une spiritualité d'Asie.

On se retrouve là devant deux religions qui sont toutes deux mystiques : toutes les deux mettent en avant l'intériorité, un « voir intérieur », mais elles ont une différence, l'une n'a pas de Bible et de parole de Dieu et pour l'autre la Bible et les Écritures sont essentielles. On peut alors interpréter cette parole de Thomas : « Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. » Dans le texte c'est un imparfait, c'est donc un événement qui a eu lieu et qui a définitivement eu lieu. Qui sont ceux qui ont cru sans avoir vu et heureux sont-ils ? Eh bien pour moi, c'est la reconnaissance par des chrétiens de l'importance du bouddhisme ou de cette spiritualité asiatique, que l'évangile de Thomas exprime.

Alors, je crois que l'arrivée sera la même. Nous irons, heureux, dans la même béatitude. Les chemins, les religions sont divers.

— *La connaissance de Dieu est-elle possible ?*

— Je crois que la connaissance de Dieu est fonction de la manière dont Dieu me connaît. Dieu ne connaît pas l'homme. Dieu ne voit pas tout. Dieu ne voit de l'homme que ce qui lui ressemble. Il ne voit pas le mal, il ne voit pas la violence, il ne voit, ne retient, n'a la mémoire, que de ce qui le constitue. Ma connaissance de Dieu est fonction de cet amour de Dieu que je reçois. Mais je ne peux pas la thématiser, je ne peux pas en faire une théorie, je peux simplement, tant bien que mal, plus mal que bien d'ailleurs, essayer de continuer d'avancer sans savoir où je vais.

La connaissance de Dieu est une connaissance intuitive, et en même temps charnelle, une connaissance intérieure toujours liée à une certaine joie, qu'il faut toujours remettre en question, qui ne sera jamais finie. Ce n'est pas une saisie conceptuelle.

(En séparant le mal du bien pour attribuer le bien à Dieu, Claude Lagarde n'entrait-il pas dans un manichéisme facile ? Existe-t-il vraiment une ligne précise séparant ces deux pôles ? Lorsque le chat dévore la souris, où est le mal ? Lorsque le volcan en éruption tue dix mille personnes ? Lorsque, croyant protéger Israël contre une révolte qui aurait été matée dans le sang, le sanhédrin condamne Jésus ? Lorsque nous mangeons une côtelette d'agneau ? Par ailleurs, la connaissance intuitive ne garantit rien. Notre subjectivité, nos émotions, nos sentiments ne nous indiquent pas la vérité. Ce que nous ressentons comme juste peut être injuste... Le mal n'est pas si simple à définir...)

— Vous évacuez allègrement le mal, et la souffrance qui n'est pas toujours méritée... Et la souffrance ?

— C'est une cochonnerie, comme la mort, dit-il en changeant de ton.

Pourquoi y a-t-il la souffrance ? « Pourquoi Dieu qui est tout bon, tout bien, a-t-il permis la mort ? » demande saint Thomas d'Aquin au début de la *Somme*. « Comment se fait-il qu'un Dieu, que je crois être d'amour... » Il n'achève pas cette phrase. On ne crée pas le rien, le mal, l'absence d'amour quand on est amour. Pourquoi cela existe-t-il ? Je n'en sais rien. Je pense que c'est cela la question du sens.

La tradition juive a été éloquente là-dessus, puis la tradition chrétienne a adopté le même pas, avec des déformations. Un drame cosmique, le drame cosmique s'est joué le sixième jour : *Adam vaïchta*, le genre humain et la femme. La question de la femme est toujours actuelle dans l'humanité. Elle était posée d'emblée.

Dans la Genèse, elle s'appelle *Héva*. C'est un mot araméen qui signifie animal, et non pas « la mère des vivants ». Quand on limite la femme, qui symbolise l'intériorité dans son être, à la dimension biologique ou animal, il est évident que c'est toute l'humanité qui n'a plus d'intériorité. On voit alors l'humanité basculer dans la guerre, dans la violence...

Et il a fallu attendre le chapitre 16 de la Genèse — avec Saraï qui prend l'initiative, puisqu'il n'y a pas d'homme, de discuter avec le bon Abraham — pour qu'il y ait une relation entre l'homme et la femme. D'où la circoncision au chapitre 17.

— *Nous en étions à la souffrance.*

— La souffrance est là depuis la chute. Qu'est-ce que cette chute ? Je ne sais pas. On dit que le péché originel serait le péché à l'origine de l'Histoire. Je pense qu'il est à l'origine de l'Homme ! Ce n'est pas du passé. Nous avons une expérience de la chute.

— *Il n'y a pas d'homme sans cette séparation.*

— Il y a une expérience qui fonde le récit d'Adam et sa femme. J'ai lu dans votre livre la question du jardin d'Éden, avec les deux arbres... J'ai trouvé cette lecture, que j'ai rencontrée par ailleurs dans le judaïsme, fort éclairante. Comme vous le faites remarquer, l'arbre de vie est au centre. L'arbre de la connaissance du bien et du mal n'est pas situé.

(Claude Lagarde évoquait ici *Dieu croit-Il en Dieu ?* livre dans lequel rabbi Isaac Goldman montre que, contrairement à ce qui est généralement enseigné à propos de la « chute » ou du péché originel, Icha, la femme, ne prend pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Elle saisit du fruit de l'arbre du milieu, de l'arbre de vie. Il n'y a donc pas de désobéissance par rapport à l'ordre divin : « De l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas. » Alors, où est la chute, le péché, la faute ?)

*Je pense que ce récit nous raconte l'émergence de l'individu, à la fois au sein de l'humanité et comme une expérience fondatrice qui constitue un homme. Cette*

*Genèse est historique et personnelle : les hommes conçoivent qu'ils sont des individus et chaque homme se connaît en tant qu'individu. L'individu émerge. La conscience que l'individu a de lui-même apparaît plusieurs fois dans le texte. D'abord, adam n'est pas un nom propre. Ce mot, à deux exceptions près est toujours précédé de l'article défini : il faut lire « haa-dam » qui signifie l'homme. L'adam nomme les animaux. Nommer, c'est séparer des individus ou des espèces, et pour cela se distinguer d'entre eux. Ensuite l'adam nomme Icha, la femme, un autre un peu comme lui-même, « même moi que moi-même, même chair que ma chair ». dit-il. Pour qu'il ait conscience d'un autre, il faut qu'il y ait un commencement à la conscience de soi. Grâce à l'autre l'adam prend conscience de soi. Ainsi, il devient un individu, un sujet dirait-on aujourd'hui. Individu, il est séparé, limité... Ils n'ont pas mangé de l'arbre de la connaissance, mais ils ont choisi un arbre, ils sont entrés dans le cadre de référence du réel que Dieu leur proposait avec l'ordre, ou plutôt l'énigme, concernant l'arbre de la connaissance non situé. Choisisant, agissant, l'adam sort de la fusion en l'Un dont l'Eden est le principe pour se fixer dans la dualité : cet arbre-ci ou celui-là, moi-l'autre, bien-mal, bonheur-malheur, souffrance-plaisir. Et il parlera cette séparation : il dira « je », pour la première fois. L'individu suppose la séparation, et la séparation va, non pas engendrer, mais rendre possible la souffrance.*

— Dans le Pirqué Abbot de rabbi Éliézer, il y a une note sur la femme qui va couper, arracher le fruit de l'arbre. Alors que Dieu avait dit « vous ne prendrez pas de l'arbre », elle a prit le fruit. Elle a fait mal à quelque chose, elle s'est fait du mal.

Je pense que tout le problème de la vie spirituelle et de la connaissance de Dieu, c'est que l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire notre capacité de juger, de nous situer par rapport aux autres, devient peu à peu centre. Lorsque les jugements que je porte sur les autres, sur moi, sur le monde, sur Dieu s'élargissent de plus en plus, la connaissance du bien et du mal devient une connaissance de Dieu. Car Dieu a une vision cosmique du monde et sa volonté n'est pas du tout ma petite volonté humaine limitée qui voit le monde à sa porte. Je crois que le mystique est celui qui arrive à être centré en lui-même : son arbre de la connaissance du bien et du mal coïncide vraiment avec l'arbre de la vie intérieure, et son jardin intérieur est vraiment centré sur cet arbre de vie. Et on est plusieurs à vouloir être centrés sur ce centre, là où la communication des cœurs se fait.

— *Ce Dieu, qui pour vous est assez flou, est-il une personne ?*

— Non. On dit que c'est une personne. Je crois que c'est Martin Buber qui dit que cela ne peut pas être une personne. Et il a raison. Pour le chrétien non plus cela ne peut pas être une personne puisqu'il est trinité. Il faudrait peut-être que je m'explique là-dessus.

— *Je vous en prie.*

— Je reprends à mon compte toute la philosophie juive de Buber : l'alliance est un « je » qui s'adresse à un « tu » ; je suis fait personne par ce Dieu, dans la mesure où la Bible est essentielle pour moi et qu'elle me nourrit. Je reprends une formule juive pour dire « je me fais Torah » comme Jésus s'est fait Torah. Petit à petit. C'est

pour cela que ce n'est pas une personne, pas même la personne absolue bien qu'il s'adresse à une personne. Il me dit « tu ». Et qui me dit « tu » ? Un « je ».

Aussi bien la tradition mystique juive que la tradition mystique chrétienne parlent de substance, de substance dans le sens de *substare*, cela veut dire *par-dessus*, cela me porte, cela me porte mais cela me dépasse. Je suis complètement pris sous cette substance. Ce n'est pas simplement une relation psychologique sans contenu, vide, c'est aussi une substance. Et c'est pour cela que ce n'est pas une personne, mais une trinité.

La trinité, je ne sais pas ce que c'est. Ce que je sais, c'est que Dieu existe en dehors de moi. Comment puis-je l'apercevoir ? J'aime bien prendre ce que dit saint Irénée de la trinité. Je pense qu'il ne l'a pas inventé, mais l'a repris de la mystique juive parce que j'ai retrouvé cela dans le Zohar. Nous sommes là à la fin du ir siècle. C'est l'histoire des deux mains de Dieu. Qui prie un peu les psaumes sait que l'image de la main droite de Dieu revient sans cesse — au moins vingt fois. C'est une main qui protège, garde, prend, nourrit, con-ver-lit, elle traîne, elle avance, elle pousse, elle fait plein de trucs cette main-là. Donc l'action de Dieu, la main efficace, active, puissante, c'est la main droite.

Pour Irénée, la main droite, c'est Jésus, parce qu'il y a eu une action de Dieu : dire en force la faiblesse de la croix. Faiblesse que nous vivons tous et que nous aurons tous à vivre, ne serait-ce que le jour de notre mort. Une faiblesse radicale, totale, liée à un silence, le silence de la mort.

Évidemment si on dit que Dieu a une main droite, il a aussi une main gauche. Il n'est pas manchot, ajouta Claude Lagarde dans un éclat de rire. La main gauche de Dieu, elle est conjointe, c'est celle qui travaille en moi,

c'est *Ruah hékodesh*, l'Esprit Saint qui est en moi, qui travaille en moi. Comme dit Irénée, « le potier divin me recrée sans cesse à la fois à l'intérieur et à l'extérieur ». Le corps et l'âme sont associés.

Je ne peux pas comprendre la main droite de l'extérieur, mais aidé de cette main gauche, je saisis une petite lumière, je saisis ce que peut être cette main droite, qui est une main d'amour qui ne peut être comprise que du dedans. Cette main droite, c'est aussi la croix. Mais je fuis devant la croix, je ne suis pas masochiste.

La trinité est donc en fait une trinité active. Lorsque je vois la croix, ou certains événements de ma vie, lorsque je regarde l'actualité, j'essaie de comprendre les événements de l'intérieur, dans la loi, en les partageant, en discutant avec d'autres, il y a une lumière spirituelle qui permet que mon jugement affectif condamne violemment un certain nombre de choses. C'est pourquoi je pense que Dieu agit à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. Et c'est par cela qu'il est trinité : il a deux mains.

— *Mais cela pose aussi le problème de l'être, de l'ego. L'affirmation « je suis » est-elle compatible avec la connaissance de Dieu ?*

— C'est une question difficile. Si je dis que le « je » divin est au même niveau que le « je » humain, je mets Dieu à égalité avec moi. On serait là dans le Dieu personne, personne absolue mais personne.

« La religion est une relation à un Dieu personne, ponctuelle, hors de moi. Il y a de ça, puisque c'est une relation «je-tu». Mais il me semble que, lorsque les traditions mystiques parlent de substance, elles

complètent ce Dieu qu'on ne peut pas saisir, par l'expérience d'être saisi par Dieu. C'est tout ce que je peux dire. Je ne les mets pas au même niveau. Le « je » divin n'est pas simplement un « je » humain, c'est aussi une substance qui m'englobe.

— *Les mystiques justement dénoncent le « je » humain comme l'artifice qui nous sépare du « je » divin.*

— Oui, qui me sépare, mais qui me permet de revenir. Il y a deux voies : la voie de la vie et la voie de la mort, la voie qui monte ou la voie qui descend...

— *Autrement dit, il faut passer par l'être pour aller dans le non-être avec conscience.*

— Oui, tout à fait.

— *Vous avez parlé de deux mains. Qui possède ces deux mains ?*

— Cela nous ramène au Père, à Elohim.

— *Qui est ?*

— Ah ! Ayn-Sof !

(*Ayn-Sof* est le point le plus haut de l'arbre des séphirot. On peut traduire cette expression de la tradition cabaliste par « Sans-Fin » ou « Sans-Rien ». Cet arbre décline la chaîne de causalité faite de forces et de qualités qui permettent à l'infini de se limiter en manifestant la Création. Elles donnent à l'homme la faculté d'exister séparément de sa cause. Plus tard, Ayn-Sof sera précédé par le *Ayn*,

le « Sans », le « Rien », sommet absolu de la métaphysique.)

— *Elohim ou Ayn Sof ?*

— Là, je ne suis pas assez compétent.

— *Vous avez dit Elohim, pourquoi pas le tétragramme (YHVH) ?*

— Parce que, pour moi, Elohim est le Dieu de rigueur, le Dieu qui m'échappe. Alors que le tétragramme est le Dieu d'amour, de miséricorde, le Dieu qui est au cœur de l'humanité, et pour moi — c'est là que je fais une correspondance avec la mystique juive — Jésus est Adonaï, Adonaï dans cet homme précis, mais aussi Adonaï dans tous les autres hommes.

— *Jésus est-il le fils de Dieu ? S'il l'est, qui sommes-nous ?*

— Fils de Dieu est une expression idolâtre et scandaleuse que je n'emploie pas parce que je ne sais pas ce qu'est Dieu. Quand je prononce un mot, je sais ce que c'est. Dieu, je ne sais pas ce que c'est, parce que Dieu ce n'est pas. Ayn-sof, je ne sais pas ce que c'est. C'est au-delà de toutes les limites possibles, les limites de la raison et de mon intelligence. Je pense d'ailleurs que la tradition chrétienne est assez d'accord là-dessus. Mais dans les catéchismes, on a figé les mots, et on en a fait des idoles. La Bible peut être une idole. Les rites religieux, les catéchismes, les mots religieux, les idéaux, peuvent être des idoles. Je pense d'ailleurs que les idoles des anciens fonctionnaient comme cela. Nos anciens

n'étaient pas des imbéciles. C'est nous qui sommes des imbéciles de croire qu'ils étaient des imbéciles !

— *Je reviens à la question : qui est Jésus pour vous ?*

— Il y a là une question de fond, et les images du Messie sont derrière.

D'abord Jésus de Nazareth est un juif, un juif comme il y en avait beaucoup, qui s'est fait Torah, complètement Torah, et qui a été perçu par ses contemporains, par le peuple en sa grande majorité, comme un type extraordinaire. Certes, il a été mis à mort par les grands prêtres sadducéens, les Hanane, les Caïphe, les pourris de la politique qui ont condamné à mort un tas d'autres juifs.

Pour moi, ce Jésus de Nazareth, c'est le juif parfait. Je vais un peu plus loin, c'est le juif parfait qui a incarné en lui une image qui a complètement disparu du Talmud, sauf dans Souca 52 qui en parlait : il est le messie-fils-de-Joseph. Ce fils de Joseph est un messie souffrant qui va mourir aux portes de Jérusalem en se battant contre l'apostasie, et qui va être ressuscité. Comme Jésus s'appelait « fils de Joseph », je pense que, pour les apôtres, il était le messie-fils-de-Joseph. Jusque-là il n'y a aucun problème avec le judaïsme.

Cependant, on attend un autre messie, un messie que le messie-fils-de-Joseph annonce, le messie-fils-de-David, c'est-à-dire le messie glorieux. Et je pense qu'il a fallu une expérience fantastique des apôtres juifs, celle de la résurrection, pour dire que ce messie-fils-de-Joseph est aussi le messie-fils-de-David, qu'il incarne les deux images juives du messie. Et il nous oblige à incarner cette tension entre le messie-fils-de-Joseph et la

divinisation : orienter sa mort, orienter sa vie corporelle, l'amour concret, charnel et ce qui en est comme un envers, qu'on imagine, mais dont on ne sait rien. Qu'on imagine dans la foi.

Et alors là on se rejoint très fort entre juifs et chrétiens. Le messie... il vient. C'est peut-être un personnage important, mais c'est aussi et d'abord le peuple ! Israël est un peuple messianique, mais je pense que nous devons tous nous faire messie, nous devons être un peuple messianique, un monde messianique. Le Messie doit monter en nous, et il ne viendra, Jésus-Christ ne reviendra que lorsque le monde sera totalement dans l'amour de Dieu.

— *Il n'aura pas besoin de revenir, alors !*

— Absolument. Ce sera là parce que nous serons transformés par cette montée d'Adonai, par cette montée de l'amour vers Elohim.

— *Tout dépend du niveau auquel on prend les choses. Certains juifs attendent le Messie. Certains croient sa venue imminente. A un autre niveau, on pense que le Messie ne viendra jamais, il n'est pas fait pour venir, ce n'est pas une personne, mais un projet : le Messie m'appelle à ne pas attendre, à devenir messie moi-même.*

— Il semble qu'il y ait les deux. C'est une logique d'attente, mais à la limite, que Jésus revienne...

(Il s'interrompt.)

— Nous disons à la messe : « Nous attendons son retour dans la gloire. » Mais personne n’y croit. On lit les mots ! Si vraiment on attendait son retour dans la gloire, cela voudrait dire que la fin du monde est arrivée, avec peut-être une guerre thermonucléaire, et on en serait vachement heureux ’? Non, il y a un truc qui ne colle pas.

— *En effet, et cela est frappant. A la messe, mais aussi dans les cultes religieux en général, on chante le bonheur de mourir et de rejoindre Dieu, mais quand on prie intimement, on demande à Dieu de guérir mon cancer, de ne pas me laisser mourir...*

— Oui, on a bien là les deux christianismes : un christianisme où on voudrait assumer sa mort parce qu’on croit véritablement — on croit mais on ne sait pas — en la résurrection ; et un christianisme où on sait et que peut-être on ne vit pas. C’est là mon expérience personnelle. Ce christianisme, je ne l’ai jamais vécu. Je n’ai jamais vécu celui qui m’est venu par mes parents ; à seize ans j’avais tout lâché.

— *Comment traduisez-vous la réponse de YHVH à Moïse : Ehyéh acher éhyéh ?*

— « Je suis celui qui est » ou « qui sera ». Pour moi, effectivement, c’est sur la question du temps que les deux christianismes se séparent.

Je pense que tant que la culture juive est restée vivante dans le christianisme, on percevait le temps intérieur. Dieu s’exprimait là, et c’est là qu’il s’exprimait contre toutes les idolâtries religieuses. A l’opposé, il y a le temps extérieur, le chronomètre, les plannings, ou la messe du dimanche qui revient toutes les semaines... un

espace religieux situé dans le temps que l'on crée pour se protéger de la mort.

C'est le temps intérieur qui me semble l'essentiel de l'apport culturel de la Bible : Dieu existe dans le temps, c'est-à-dire dans la mort ! Et là s'enracine la question du sens. J'accepte de vivre ce temps, j'accepte de marcher comme Abraham, sans savoir où je vais. Tout en priant, tout en gardant le « walkman biblique » sur les oreilles. Et puis je n'avance pas seul, j'avance avec d'autres.

Qu'est-ce qui sera ? Je pense que Dieu est dans mon passé, dans mon intériorité, et qu'il sera dans mon intériorité future, dans ce jardin intérieur qui sera celui de tout le monde. Pour l'instant tout est à l'envers. Il faut que j'arrive à me retourner, c'est-à-dire que l'amour, qui est enfermé dedans, arrive à l'extérieur. Cela sera. Mais j'en sais rien, je le crois.

— *Eh bien, parlons de la mort...*

— Pour moi l'âme n'est pas un organe supplémentaire, métaphysique, qui partira au ciel après ma mort. Je pense que lorsque mon corps mourra, mon âme aussi mourra. Mais Dieu est capable de la recréer. Où ? Comment ? Je ne sais pas.

— *La recréer en tant que vous, avec une identité, une mémoire, un passé...*

— Oui, je le crois. Il y a un beau récit du Moyen Age : un roi et une reine vont bientôt mourir, ils vont au cimetière pour voir où seront leurs tombes. Et ils décident de mettre leurs tombes pied à pied, pour qu'à la résurrection d'entre les morts, lorsque les tombes s'ouvriront, le premier sourire du roi aille à la reine et le premier sourire de la reine aille au roi. Moi je dis que ça

c'est chrétien, et je m'y retrouve.

— *Cela fait un peu conte de fée !*

— Oui, c'est merveilleux. C'est Éden, ajoute-t-il avec un sourire un peu naïf.

— *Il y a une polémique centenaire sur la résurrection. Viendra-t-elle pour tous en même temps ou au fur et à mesure ?*

— C'est une fausse question. Le problème du temps qui se situe entre le jugement particulier et le jugement général a été réglé au XIIIe siècle. Quand on meurt, on sort de l'espace-temps. On entre dans l'éternité. Dans l'éternité, nous sommes contemporains dans la mort. Donc le jugement général et le jugement particulier coïncident parfaitement dès qu'on est en dehors des repères de l'espace-temps.

— *Vous avez une religion... intelligente, qui se pense, qui se raisonne. Quelle est la place de la foi, de la grâce ?*

— Là aussi, c'est un cadeau qui nous vient du judaïsme. Dans la tradition latine, nos pères appelaient cela *intellectus fidei*. Je pense que le chrétien devrait être un intellectuel, c'est-à-dire un spirituel. Mais dans notre monde technique moderne, intelligence signifie que j'accroche mon esprit aux choses, et que je détache mon esprit du cœur. C'est ce qu'on fait dans l'éducation moderne : on décroche l'esprit des enfants du cœur pour l'attacher à l'extérieur. Et du coup on les met complètement en extériorité, dans une problématique idolâtre.

Toutes les grandes sagesse antiques et en gros toute la sagesse biblique sont, du coup, court-circuitées par l'éducation. On décide *a priori* qu'il n'y a pas d'intelligence de la foi. L'esprit ne canalise donc plus le cœur. Et si l'esprit ne vient pas canaliser le cœur, les passions et les pulsions, cette violence animale qui nous habite de temps en temps, on descend dans l'animalité et la violence.

Dans notre société technique, puisque nous sommes en extériorité, je pense que nous sommes profondément et plus que jamais polythéistes. Et précisément cette extériorité est l'inverse du monothéisme. Au lieu d'avoir une unification, une pacification de l'être humain, âme, corps, esprit et cœur unis, nous sommes éclatés à l'extérieur. Si nous étions vraiment monothéistes, nous serions unifiés en Dieu, principe logique et intellectuel avant tout.

Dieu, je ne peux pas l'aimer. Spontanément, je n'aime pas Dieu ! Dieu l'unique est un pôle intellectuel, avant toute création. Ce principe intellectuel, c'est le Aleph, qui est séparé de tout et qui va me permettre de m'unifier.

Je pense que la grâce passe par l'esprit, et l'esprit transforme le cœur qui transforme le corps. Et cela marche aussi en sens inverse. Mon corps se modifie, les comportements se modifient, les relations se modifient, et mon esprit se modifie. Il y a sans arrêt une circulation du cœur à l'esprit, et j'appelle l'âme ce travail d'alliance.

— *Aimer son prochain, c'est bien beau. Comment fait-on ?*

— Aimer son prochain... C'est impossible. L'amour est d'abord spirituel, intellectuel, et c'est le premier

commandement de la Bible.

Le prochain, c'est celui qui n'est pas moi. C'est pour cela que rabbi Hillel et Jésus disent d'aimer son prochain comme soi-même, parce qu'il y a une tension entre mon être et son être. Et il y a cette voie médiane, ce zigzag permanent entre mon être et l'être de l'autre, mais cette voie n'est pas définie. On ne sait pas qui est le prochain, lit je ne sais pas qui je suis non plus. Je suis en marche de moi. »

— *Comme Dieu, vous pouvez dire « je serai ».*

— Oui, parfaitement, je serai, parce que je crois qu'il y a en moi des potentialités qui émergent petit à petit et qui ont à voir avec Dieu, avec cette substance, avec cet Adonai.

— *La famille a-t-elle une valeur par rapport à cette rencontre du prochain ? Si je commence à trier entre les prochains, entre les différentes proximités, prochain n'a plus de sens.*

— « Qui ne m'aime pas plus que son père et sa mère, son frère et sa sœur, n'est pas digne de moi » (Luc 12). C'est le genre de phrase qu'on trouve dans les traditions de type juive. On lance une énormité pour qu'on puisse discuter.

Je réponds en disant que « il sera ». Fondamentalement nous sommes enracinés dans une famille et avec des prochains qui sont assez faciles à aimer, même si on a parfois des petits problèmes avec les brosses à dents et la vaisselle. Petit à petit l'amour de Dieu va élargir ce berceau. Par cet amour de Dieu, je suis appelé à aimer tous ceux que je rencontre comme j'aime

ceux de ma famille. Mais je mesure, en le disant, l'impossibilité de mon propos. C'est une direction

— *La famille permet que se vive une expérience de l'amour qui devra s'étendre ?*

— Une expérience corporelle, physique de l'amour. Et je crois que le nom biblique de Dieu, *Père*, dit bien cela. Et encore dans Adam et sa femme : « L'homme quittera son père et sa mère, s'unira à sa femme, et ils ne feront qu'une seule chair. » Mais ils n'ont pas eu de parents, eux ! Nous avons sans doute à découvrir une autre généalogie.

— *Et à la quitter !*

— Oui, c'est cela, à la quitter. J'ai eu une première image de Dieu et de la mère l'Eglise. Et après une coupure, j'ai découvert une autre image de Dieu et de l'humanité. Cela n'a pas été définitif, cela a été une première coupure que je refais de temps en temps dans d'autres expériences.

— *C'est bien ce que Dieu dit à Abraham : « Va vers toi-même », quitte le père-patrie et la mère-matrie... Dieu commande de quitter, peu importe qui et pour où.*

— Oui. On quitte ses racines.

— *Vous avez dit que vous priez. Vous priez qui, quoi, pourquoi, comment ?*

— Je ne sais pas qui je prie. Je prie celui qui parle. Je prie Adonai Elohim, je prie le Dieu de Jésus que j'appelle Père, mais je prie aussi Jésus, que j'appelle Fils

dans l'esprit qui m'habite. Je prie à partir des psaumes. Je prie en vue de me nourrir de la Bible, afin que, petit à petit, cette culture, ces images, cette logique deviennent mon ciel intérieur et pour que, peu à peu, mon ciel intérieur guide ma terre intérieure. Sans arrêt. Donc je ne sais pas. Dieu merci, qui je prie, parce que si je savais, je ne pourrais pas prier. Je me tourne vers celui qui me dit « tu », mais les images qui me viennent de la Bible, au lieu de se préciser, deviennent de plus en plus... Je ne pose plus cette question de savoir qui c'est. Cela ne m'intéresse plus.

C'est sûr que dans mon travail catéchétique je rencontre des gens qui disent : « C'est important pour moi qu'il soit fils de Dieu. » On en discute. Je ne peux plus du tout embarquer par ces images-la L'expérience de la parole de Dieu me semble beaucoup plus importante que de savoir qui je prie.

(Le chercheur de vérité obéit à une pulsion immémoriale. Il traque le sens et s'en approche sans le saisir jamais. Mais son exploration lui fournit de l'existence ; elle anime sa vie de dimensions toujours nouvelles. Sa quête devient alors le sens lui-même. C'est ainsi que le sens ne peut jamais se dire : il se cherche dans l'investigation et se vit sans fin, comme le « Sans-Fin ». Ainsi, la question de l'existence de Dieu importe alors très peu. Ce qui prédomine est la relation que l'on entretient avec Dieu dans cette quête. Le chercheur de Dieu fait exister Dieu en le cherchant en lui, et ainsi le fait vivre en lui, en fait un « Dieu-vivant », avant de le répandre. A l'inverse, une vérité révélée, réprime, escamote

cette pulsion. Le sens étant donné, elle ne laisse au fidèle que sa dimension humaine horizontale : l'obéissance à travers des actions extérieures ; l'observance des lois et des rituels, ses relations aux autres...

L'homme désire la vérité, mais s'il la saisissait, la vérité ne lui permettrait pas de vivre. Le manque, le vide, le Sans-Fin sont à la racine de la conscience. Sans eux, il n'y aurait pas d'espace de réflexion et de liberté. Sans eux, il n'y aurait pas d'homme. Dans sa sagesse, Dieu, en occultant le sens, nous permet de l'explorer et d'exister aussi dans une dimension verticale.

La sagesse ne consiste pas à proposer des réponses, mais à montrer comment chercher. Car une vérité enseignée est une pensée qui paraît juste, une vérité enseignée par un homme qui lui est fidèle est un exemple qui paraît juste, une vérité découverte par soi-même contient la puissance d'une révélation personnelle et peut devenir notre guide. Claude Lagarde, qui n'avait pas de certitudes tranchées, ne me semblait pas malheureux pour autant. Son Dieu était une parole qui éclaire, un engagement, une expérience, un silence, une force, une intériorité, l'amour à extérioriser. Il lui procurait un « voir intérieur » lié à une certaine joie. Sa religion était un lien, une liaison et une relecture permanente selon les deux étymologies du mot : *re-ligare* (relier) et *re-legere* (relire.)

## L'interviewer à la question

*« Toutes nos explorations mentales et physiques s'effectuent en vase clos. Ce vase étant notre individu matériel et spirituel. Nous ne sortons jamais de nous-mêmes. Il ne peut y avoir d'évasion hors de soi-même, ni hors du monde où l'on vit, car ce monde n'est pas hors de nous, il est en nous. »*

*(Alexandra David-Neel, *Le sortilège du mystère.*)*

*Dalil Boubakeur m'avait lancé cette réponse en forme d'interrogation : « Que savez-vous de Dieu ? » Au sortir de ma rencontre avec lui, j'avais songé dire ici ce que j'en pensais. Puis le temps a passé et ce projet s'est perdu dans ma mémoire. Mais un an plus tard, j'ai confié des chapitres de ce livre à un ami, pour qu'il les lise. Il me les a rendus avec quelques suggestions et une remarque : « Et toi, de quoi parles-tu lorsque tu parles de Dieu ? » Alors, ce soir-là, devant un magnétophone, nous avons joué à l'interviewer interviewé.*

*J'ai longtemps hésité à inclure ce chapitre. Il m'a semblé opportun cependant que le point de vue et les a priori de celui qui a choisi et posé les questions soient exposés ici afin qu'il ne soit pas abrité derrière un micro et que le lecteur en soit avisé.*

— *Comment as-tu été amené à t'intéresser à la religion, aux religions ?*

— Je me posais les questions que tous les hommes se posent : le sens de la vie, de la mort, de la souffrance... Avec un ami, nous passions des nuits à lire la Bible, la Genèse surtout, pour y voir ce que nos lointains ancêtres avaient tenté de nous transmettre. Nous y cherchions une autre réponse que le péché. Par la suite, j'ai lu des livres sur différentes religions. Je n'avais pas d'attache religieuse particulière.

Un jour, à l'âge de trente et un ans, j'ai quitté travail et patrie pour faire le tour du monde. Ce n'étaient pas l'architecture, la musique ou les paysages qui m'intéressaient, mais les religions des peuples que je fréquentais, les réponses qu'elles proposaient aux questions que tous les hommes se posent depuis toujours. J'ai cherché des hommes vivants qui pourraient, non me convertir, mais me parler du Dieu qu'ils connaissaient, qu'ils fréquentaient. J'ai assez vite abandonné la question directe sur l'existence ou la non-existence de Dieu, la remplaçant par celle plus étroitement liée à mon interlocuteur : « De quoi parlez-vous lorsque vous parlez de Dieu ? » Parce que, sous ce mot, il y a des centaines de sens !

— *Tu es donc aussi parti d'un a priori. Tu voulais comprendre, il fallait comprendre. Tu avais un rejet a priori des mystères qui fondent la foi.*

— Oui. J'avais un *a priori* personnel, une limite en quelque sorte. Je ne pouvais pas croire en Dieu. Mais cela ne m'empêchait pas de m'interroger sur la vie que je ne prenais d'ailleurs pas pour une si bonne nouvelle ! Les réponses religieuses ne me semblaient pas crédibles. Elles étaient toujours fondées sur des événements extraordinaires qui s'étaient passés il y a des centaines ou des milliers d'années, sur des témoignages qui pour moi n'avaient rien de convaincant, de rationnel et qui ne me satisfaisaient pas du tout.

J'ai très vite remarqué qu'il y avait toujours deux religions en chaque religion : la religion dogmatique qui assène des vérités incroyables, du « prêt-à-croire », et la religion du chercheur, beaucoup plus modeste dans ses affirmations. Le chercheur ne parle que de ce qu'il a découvert et expérimenté. Ceux qui réfléchissent n'osent pas répéter des dogmes. Ils innovent, ils cherchent du seul fait qu'on les interroge, du seul fait qu'ils ont devant eux quelqu'un qui n'adhère pas à leur foi.

Je ne suis d'aucun appareil religieux, et je ne m'identifie à aucune religion. Sur ce thème, je parle la langue de mon interlocuteur. Avec les chrétiens, je suis chrétien, je suis juif avec les juifs... J'entre dans le système de pensée de l'autre.

— *Et toi, de quoi parles-tu aujourd'hui, lorsque tu parles de Dieu ? As-tu une pensée personnelle sur Dieu ?*

— Les hommes ont attribué à Dieu tout ce qui leur a semblé incompréhensible ou indéfinissable : le malheur et la mort d'abord, mais aussi l'amour, le désir, la cause, le sens, l'infini, le vide, la puissance... C'est pourquoi je pense qu'à ce niveau, Dieu n'a pas de nature. Il est le joker du mental. Il est la réponse à toute

question sans autre réponse. Il est la soupape ultime du mental, l'espace vide qui permet à la pensée de fonctionner malgré son inaptitude à comprendre.

A un deuxième niveau, Dieu est libérateur. Lorsqu'Abraham a voulu quitter la tribu de son père, quel argument imparable a-t-il invoqué ? Dieu. Il a dit en quelque sorte : « Dieu m'a dit de partir. » Personne, là-dessus, ne pouvait le contester. C'est ainsi que Dieu libère Abraham. On trouve énormément d'exemples de libération par Dieu dans la Bible. C'est un Dieu de dimension tribale, nationale, politique. Le trait d'union des membres du clan.

En disant à Moïse « Je serai qui je serai<sup>75</sup> », je pense que Dieu nous dit : « Je serai qui je serai et toi, tu seras qui tu seras. » A ce troisième niveau, Dieu fonde l'être mais en même temps appelle chacun à se porter au-delà de l'inquiétude, et donc au-delà de sa crispation sur lui-même. En parlant de lui-même au futur (à l'inaccompli de l'hébreu biblique) il nous convoque à vivre au présent, à nous établir dans le maintenant et le ici en acceptant l'incertitude de l'avenir.

Dès les premiers versets de la Bible, on voit Dieu créer en séparant, en divisant, en imposant des ruptures entre le ciel et la terre, le haut et bas, le mouillé et le sec... ces espaces de rupture fondent des espaces d'existence, et de liberté. Cette notion de séparation est essentielle. Dieu est la cause de toute chose, mais une chose doit être séparée de sa cause pour acquérir son existence propre. Dieu doit être manquant, absent de la création pour que la création et l'homme puissent devenir indépendants. Mais, si une chose doit être séparée de sa cause pour acquérir son existence, à

---

75

l'inverse, toute chose qui rejoindrait sa cause n'aurait plus d'existence. Elle sombrerait dans l'indifférencié de la cause première, dans une fusion au sein de laquelle rien n'a de forme, où rien n'est différent et donc où rien n'a d'existence.

Cet espace creusé entre Dieu et l'individu établit un manque fondamental, irréductible, inséparable de la vie : manque de pain, manque d'amour, manque d'argent, mais aussi manque d'être, manque de plénitude, manque du TOUT et manque de Dieu. Le manque issu de la séparation s'incarne en l'homme où il se transforme en désirs grâce auxquels chacun prend conscience de lui-même. Cette conscience de soi, c'est le lieu sacré par excellence : là où l'infini a créé une dynamique qui lui répond. Car l'individu en manque du TOUT aspire au TOUT qu'il attribue à Dieu. Un Dieu qu'on ne peut pas voir : « Nul ne peut me voir et vivre », dira YHVH à Moïse. Dieu est ce qui ne supprime jamais le manque car ce qui tente de remplir l'espace ou le vide nécessaire à la vie est mortifère. A ce niveau-là, Dieu, le créateur du manque, permet à l'homme de vivre en acceptant le manque comme une donnée absolument nécessaire et non comme une pauvreté. L'homme, parce qu'il est séparé du tout, ou de l'Un de la fusion primordiale, peut devenir un individu. Ainsi aussi, Dieu se donne existence grâce à l'homme qui le cherche.

Les mystiques font de Dieu une ambition personnelle. Il ne s'agit plus de croire ou d'adhérer à un système d'explication de la réalité, mais de l'intégrer totalement. Dans cette recherche d'intégration, Dieu devient l'aspiration d'une attention, une attitude à générer en soi constamment. Suivant les enseignements de mes maîtres, Kalou rinpoché ou rabbi Isaac Goldman, cheikh Assam, Swami Vichârava, de Lama Amtrim

Shérab... j'ai pratiqué plusieurs méthodes qui permettent de découvrir et de rester dans cette attention.

— *Si on ne peut voir Dieu, cette connaissance n'est qu'une prétention subjective. Quelle connaissance de Dieu est possible ?*

— « Voir » Dieu, apprendre à « voir » Dieu, bien que Dieu ne soit pas visible, est le message principal de chacune des religions. Le système philosophique et la cosmogonie sont différents d'une religion à l'autre, les réponses au « comment » et au « pourquoi » diffèrent, l'aspect intellectuel diffère, mais le regard du mystique sur le monde est toujours le même, quelle que soit sa tradition.

On insiste beaucoup sur les fondements dogmatiques : Jésus est-il ou non fils de Dieu, Marie était-elle ou non vierge ? Moïse a-t-il vu Dieu ? Mahomet est-il le dernier prophète ? A-t-on le droit de représenter Dieu ? Dieu est une « personne » pour certains, il est impersonnel pour d'autres... Tout ceci n'a vraiment aucune importance ! Seul importe d'apprendre à « voir » Dieu, ou à voir comme Dieu, ou à le rejoindre dans son silence. L'important est de rendre proche de soi le Dieu que l'on vénère, intime de notre relation au monde. Le reste n'est que séduction pour la pensée ou pour l'affect, ou pire, une camisole mentale.

Quelle que soit la religion, on peut réduire cette question à ce problème : soit Dieu est un autre — et il faut y croire —, soit Dieu n'est pas un autre — et là se pose une question spirituelle : où est Dieu en moi ? On peut le chercher. Lorsque nous débarrassons Dieu de ses caractéristiques anthropomorphiques, telles la noblesse, la puissance, la grandeur... il reste dans l'enseignement

spirituel la recherche d'une attention à développer en soi. Et là, toutes les traditions ont dit la même chose, différemment.

Pour nous ramener sans cesse au cœur de notre quête, cheikh Assam avait coutume de répéter souvent la question : « Que cherchons-nous ? » Nous cherchons la conversion, la « proximité » ou l'éveil, chaque tradition emploie un mot différent. Certains l'appellent le Père, l'Éternel, l'immuable, d'autres l'Esprit, ou encore le non-né, la Présence, d'autres encore le trouve dans les effets de sa « présence », dans la paix, la joie, la béatitude.

J'ai découvert ce que j'appelle Dieu plusieurs fois dans ma vie. Il a été pour moi la paix rencontrée à Bénarès ; la joie révélée à Bombay ; l'amour découvert au mouvoir de mère Térésa, *Rama*, une divinité personnelle du panthéon hindou, compagnon d'un de mes voyages en Inde. Il a été Allah, le « tout-incluant » dont parlait sans fin mon maître soufi cheikh Assam ; *Ayn-sof*, le « Sans-Fin » du sommet de l'arbre des séphirot, l'ultime réfèrent de l'infini ; le *Mahamoudra*, le Grand Signe, la nature essentielle de l'esprit dans le bouddhisme Mahayana ; *Brahman*, l'absolu impersonnel, sommet de la métaphysique hindoue... On le dit de centaines de façons différentes, mais c'est toujours presque la même chose, appelons cela « l'expérience mystique ». Elle peut se produire spontanément ou être le fruit d'une pratique, le but d'une méthode de recherche.

— *Que signifie cette présence ou cette expérience ? Comment apparaît-elle ?*

— Nous pouvons rencontrer cette attention en pratiquant le chabbat. Dieu créa le monde en six jours, le septième jour il fit chabbat, il cessa. Lorsqu'il créait, il

créait avec des « dire » , des paroles. Lorsque Dieu cessa, il se tut. On connaît Dieu dans chaque moment de silence intérieur, lorsque nous aussi, nous cessons de créer le monde avec des paroles ou des pensées, ou encore, lorsque nous étudions la Torah.

Nous pouvons connaître Dieu en considérant que toute chose contient la présence de Dieu. Ou à l'inverse, lorsque nous concevons que rien, absolument rien n'est Dieu. Ou encore en considérant que « Dieu n'est ni dans le monde, ni hors du monde<sup>76</sup> ». Nous pouvons le trouver dans l'espace suspendu entre l'inspiration et l'expiration, ou dans le vide sur lequel s'inscrit une pensée, ou encore dans le vide qui existe entre deux pensées.

Maître Eckhart écrit : « Les gens simples s'imaginent qu'ils doivent voir Dieu, comme s'il était là et eux ici. Il n'en est point ainsi. Dieu et moi sommes Un dans la connaissance. Celui qui connaît, et ce qu'il connaît sont Un. » Selon maître Eckhart, lorsque celui qui connaît et ce qu'il connaît sont Un, Dieu et l'homme sont unis dans la connaissance. Toute chose, chaque événement contient donc la possibilité de la connaissance de Dieu pourvu qu'on la connaisse sans séparation, sans poser un sujet et un objet séparés. On cesse de dissocier sujet et objet lorsque l'on cesse de qualifier l'objet ou la réaction du sujet.

Et Moïse Maïmonide dit à peu près la même chose lorsqu'il tente de définir Dieu : « Il est celui qui connaît, il est le connu et il est la connaissance elle-même : tout est un<sup>77</sup> . » Toute observation est faite de trois facteurs : l'observateur, l'observation et l'objet observé.

---

<sup>76</sup> Bayesid Bestami, saint soufi du IXe siècle, dans le Mémorial des saints de l'arid-ud-Dun'Attur, éd. du Seuil, 1976, coll. «Points Sagesse».

<sup>77</sup> Moïse Maïmonide, Mienne Torah, chap. 11 ; voir aussi, Le guide des égarés, éd. Verdier.

Maïmonide dit que pour Dieu ils sont unis. Pour trouver notre ressemblance avec Dieu, nous pouvons imiter cela. Observer sans séparer, c'est observer sans interpréter, sans juger, sans séparer l'observateur de l'objet observé.

Lorsque nous croyons qu'une chose observée est différente de l'observateur, nous nous créons comme sujet. Mais lorsque nous unissons cette perception en prenant conscience que l'objet et le sujet sont un même phénomène, nous retrouvons la connaissance de l'esprit dans son état naturel, pure, sans limite, selon la terminologie du bouddhisme tibétain.

« Pour trouver la présence de Dieu, dépouille-toi de toi », enseigne Bayesid Bestami, le saint soufi. Se dépouiller de soi, c'est éliminer l'un des facteurs de la relation moi-cela. Sans moi il ne reste que cela. Et cela est un.

Nous connaissons Brahman, l'absolu impersonnel, lorsque nous observons nos pensées, nos sensations, nos émotions... du point de vue non approprié du Témoin de la conscience. Ce point de vue reculé, inaltérable, *atman*, est de même nature que Brahman.

— *C'est un catalogue !*

— Oui. On pourrait écrire un catalogue des méthodes spirituelles...

Je ne vois pas beaucoup de différence entre ce qu'a dit maître Eckhart, Maïmonide, Bestami, la sagesse hindoue et le Bouddha. Voilà ce qu'enseignent les religions lorsque nous cessons de désirer croire pour pratiquer la connaissance qu'elles ont toutes transmise, lorsque nous les prenons comme des méthodes. On voit ici comme il est vain d'opposer les religions. Les mystiques, ceux qui connaissent Dieu, l'ont cherché

différemment mais ont trouvé la même chose, et la vivent, selon leur tempérament, dans la joie, la paix ou la souffrance, le délire amoureux, le renoncement...

Mais je pense aussi à ce qu'en disait l'abbé Pierre. Au temps où il passait ses journées à transporter des meubles, le soir, il revenait au foyer brisé de fatigue, vidé, mais, pensant au travail qu'il avait accompli, il ressentait une joie. Cette joie, dit-il, c'est Dieu.

Nous éprouvons tous, de temps en temps, avec plus ou moins de force, une intuition de l'harmonie ou la sensation d'un moment plein de sens, une impression de communion avec tout et tous, qui nous propulsent dans le sentiment aigu d'une réalité unie, cohérente et bienfaisante. C'est un puissant moment de paix, ou de sérénité ou de joie, chacun le décrit à sa façon. C'est cela l'« expérience mystique ». Nous connaissons tous ces moments, mais nous ne les identifions pas toujours pour ce qu'ils sont. Nous n'en reconnaissons pas la valeur parce que nous ne savons pas ce que nous cherchons dans l'aventure spirituelle. Ainsi, nous les laissons s'effacer de notre attention et de notre mémoire. Nous avons une idée de Dieu trop précise. Alors dans cette idée, il devient inconnaissable.

— *Ce que tu décris comme une expérience mystique, n'est-ce pas une foi aussi ?*

— Nous avons tous une foi quelque part, et pas nécessairement religieuse. La foi est une grille de lecture et d'interprétation de la réalité. Rien de plus. Nos foies sont faites de nos expériences, de nos tendances, de nos rencontres, de nos idéologies, de nos influences, des circonstances de notre vie... Nous lisons tous le monde à travers une grille d'interprétation, mais cette grille, nous

la prenons parfois pour la vérité. La folie, c'est croire sérieusement, croire exclusivement, croire que ce que je crois est la seule vérité, c'est-à-dire en excluant la possibilité de croire autrement.

Lorsqu'on retire au verbe croire son sens relatif (croire signifie qu'on ne sait ni ne connaît, on tient pour véritable ce qui est une adhésion de principe, on estime, on présume, on suppose) pour en faire un absolu, lorsqu'on tient pour certain ce qui est par essence incertain, on pervertit le sens de croire. Croire, c'est vivre avec une incertitude.

— *Mais certains croient en une révélation !*

— Que les transmissions spirituelles soient révélées, dictées ou inspirées par Dieu, ne me paraît pas essentiel. Je pense que le miracle de la révélation s'adresse à celui qui le vit. Ce n'est pas parce que Jésus a guéri un aveugle que tous les aveugles sont devenus voyants ! Et puis, heureusement, toutes les « révélations » sont ambiguës, ainsi nous pouvons les interpréter, et donc nous les approprier. Dans les textes sacrés, on trouve ce que l'on cherche.

Les traditions issues de ces révélations sont-elles utiles et efficaces ? Cela dépend de l'utilisation que l'on en fait.

Tous les peuples ont des coutumes ou des textes sacrés, inspirés ou dictés par Dieu « en personne ». Si nous considérons le monde comme un tout, et non comme des cultures et des civilisations concurrentes, nous constatons qu'il y a de nombreuses révélations dans l'histoire humaine. Tous les peuples continuent à alimenter, à construire leur réflexion spirituelle, que leur religion ait été « révélée » ou non. Et dans chacun de ces

peuples, on trouve des individus dont le projet est de vivre l'idéal religieux, et d'autres qui font de leur religion des étendards plus politiques que spirituels, qui souhaitent changer le monde plutôt que d'incarner leur foi.

— *Donc la foi est efficace !*

— Sûrement. Si elle ne conduit pas à la complaisance.

— *Tu n'en sais rien ?*

— Non. Je n'en sais rien. J'ai rencontré des hommes qui se prosternaient devant des statues et qui avaient des qualités humaines remarquables.

— *Mais pourquoi cette recherche tous azimuts ?*

— Ma langue maternelle est le français, mais rien ne m'empêche d'étudier le latin et le grec, d'apprendre d'autres langues et de les parler. Pourquoi ce qui est vrai pour les langues ne le serait-il pas pour les religions ?

Lors d'une interview à la radio, et souvent depuis, on m'a posé la question : « Pourquoi les jeunes sont-ils fascinés par l'Inde ? Que vont-ils donc y chercher ? »

La plupart d'entre nous n'avons rencontré en France que des religieux qui nous ont plus donné l'impression de vouloir nous conditionner que nous instruire. La différence est de l'ordre de la distance qu'il y a entre la propagande et l'information, entre le dressage et la pédagogie, entre la foi, l'affirmation, et l'expérience.

Certes le niveau « prêt-à-croire » du religieux existe aussi en Inde, mais le plus souvent, les jeunes

Occidentaux ne le fréquentent pas. Ils reçoivent l'enseignement des meilleurs maîtres qui les instruisent sur des méthodes et des pratiques de connaissance. On ne leur dit pas qu'ils doivent croire ceci ou cela, on leur indique comment chercher. Ils apprennent ainsi à se servir de la religion plutôt qu'à la servir. Et à se libérer vraiment de l'idolâtrie.

Ils rencontrent la religion d'un homme plutôt qu'une institution religieuse. Ils trouvent un maître, un sage, un saint, quelqu'un qui est un exemple vivant de ce qu'il prêche. Quelqu'un qui est libre de la peur, de l'égoïsme et des carcans du dogmatisme. Celui-ci leur dit le contraire de « croyez et vous serez sauvés ». Il leur rend leur responsabilité : « Changez et vous serez sauvés », et ainsi leur offre de se reposséder de leur ambition spirituelle, de devenir leur propre religion et leur propre maître. Et s'ils n'ont jamais entendu de discours religieux aussi libres, ils sont séduits. Ils travaillent sur soi, directement, non par crainte de Dieu, non pour plaire à Dieu, non pour donner de la puissance à une religion, mais simplement pour se hausser au niveau de la connaissance de Dieu, au degré de la liberté.

Sur ce plan, la religion n'a plus rien à voir avec une quête d'identité, une appartenance à une culture, une possession familiale, tribale ou nationale. Ils entrent dans le bouddhisme ou l'hindouisme par consentement, non par filiation. Ces religions se concentrent sur le côté universel de l'humain, et pas du tout sur l'aspect identitaire. Ainsi, ils échappent à la religion captatrice, « tu es né juif » ou « tu as été baptisé », à l'aspect culpabilisant ou dévalorisant de leur tradition, « nous sommes pécheurs », ou aux idées archaïques de « vérité unique », « peuple choisi » et autre affirmation égocentrique.

De tels hommes existent aussi en France bien sûr, et comme en Asie il faut beaucoup chercher pour les découvrir. Et il faut pouvoir susciter en soi le désir et la disponibilité de « travailler » avec eux. Disponibilité qu'ouvre le voyage.

— *Que cherchons-nous dans la religion ?*

— Trois axes organisent l'activité religieuse de toutes les religions : la dévotion, relation d'amour et d'humilité avec Dieu ; l'action, relation d'amour et de respect avec le prochain ; l'étude, relation de recherche et de réflexion sur Dieu. Chacune de ces voies conduit à la connaissance de Dieu si on s'y consacre honnêtement, c'est-à-dire si elles deviennent une forme de connaissance de soi-même, de dépassement de soi-même, ou d'attention vigilante.

— *Quel est le sens de la création ?*

— Il est essentiel que le sens soit insaisissable. Si la vie avait un sens, nous serions prisonniers de ce sens, et, enfermés en lui, nous n'aurions aucune liberté. Attribuer à Dieu une quelconque qualité, une quelconque définition, c'est déjà le trahir. Définir, c'est limiter. Lorsqu'on limite l'infini, l'infini n'a plus de sens. « Le sens et le but de la vie ne sont pas en dehors de nous, mais en nous-mêmes », affirmait Krishnamurti. En effet, si le sens de notre vie était en dehors de nous-mêmes, il serait en dehors de la vie. S'il en était ainsi, nous ne le rencontrerions jamais. Et la vie n'aurait donc pas de sens. Si le sens que nous cherchons appartenait au connu, il appartiendrait au passé, et donc à ce qui n'existe plus. Si le sens appartenait à l'avenir, il me serait

éternellement insaisissable, étant toujours devant moi. Il ne nous servirait à rien. Nous ne pouvons chercher et trouver que ce qui se présente dans l'instant de notre interrogation. C'est dans l'instant qu'apparaît une réponse à la fois vraie et éphémère. Le reste n'est que fiction.

Nous cherchons donc un moment plutôt qu'un sens, une attention plutôt qu'une foi, une expérience plutôt qu'un système dogmatique, un espace de liberté plutôt que l'assurance d'une certitude.

— *Es-tu heureux ?*

— Le bonheur a des causes : on est heureux parce que ce qu'on désirait est arrivé... Je préfère la joie ou la paix qui n'ont pas de cause, qui sont en soi, et que nous pouvons retrouver à chaque instant. Si la religion veut faire quelque chose d'efficace, elle doit enseigner comment trouver la joie sans cause, comment découvrir et rester dans la paix. Le monde s'en trouverait rapidement transformé pour le mieux parce que les individus seraient transformés.

— *Y a-t-il une âme ?*

— Tout ce qui vit porte un souffle d'infini qu'on pourrait appeler un souffle de liberté. L'homme tente de penser et d'attraper l'infini. Je vois ce désir comme l'expression de son âme. Mais je n'aime pas parler de l'âme. Je préfère penser à l'esprit. Je vois l'âme comme une qualité de l'esprit. Quant à croire que l'âme est immortelle...

L'explication qui m'a le plus séduit sur l'âme est celle des hindous. Patanjali la décrit ainsi : « Les

modifications de l'état mental sont toujours connues parce que l'Esprit qui y préside n'est pas modifié<sup>4</sup>. » Les hindous appellent Témoin, *l'atman*, l'âme, ce qui prend conscience des modifications de l'état mental, donc notre capacité de prendre conscience des changements. Ce Témoin, pour être capable de prendre conscience des changements, doit être lui-même à l'abri des changements. Ainsi, on le dit immuable, éternel, ineffable, etc. *L'atman* est de même nature que Brahman, l'absolu impersonnel. Pour le connaître, ou plutôt le reconnaître, il faut comprendre ce qu'est le « moi » ou « je ».

Si je m'identifie à la pensée qui naît en moi, qui suis-je lorsque je pense à autre chose ? Qui est vraiment « je » ? Lorsque nous rêvons, différents personnages, tous créés par nous, interagissent dans un monde que nous prenons pour une réalité, mais qui, lui aussi, est créé par nous. Lorsque nous nous souvenons de nos rêves, nous nous identifions à l'un des personnages, pourtant, nous avons créé les autres aussi. Qui est alors le « je » ? Pendant notre sommeil profond, lorsqu'il n'y a plus aucune pensée, qui est le « je » ? Si je m'identifiais à ma conscience je disparaîtrais dans mon sommeil. Et en effet, pendant que je dors sans rêver je disparaîtrais dans l'éternel immuable. Le sommeil sans rêve nous permet de faire quotidiennement une expérience de l'infini.

Le Témoin est le même dans le sommeil profond, le rêve et l'état de veille, donc dans tous les états mentaux. Il est constant et immuable et préside à tous les changements que nous traversons. Il est connaissable à ce niveau de conscience dans lequel nous n'approprions plus, ni positivement ni négativement, les événements que nous traversons.

Ce Témoin n'est pas l'observateur, mais au-delà de

l'observateur, de l'observation et de l'objet observé. Du point de vue du Témoin, l'ego, celui qui approprie les événements, n'existe plus. Il n'y a pas de « moi ». De ce point de vue, le monde est le même, il n'a pas changé, nous vivons dans le même monde. C'est notre rapport avec lui qui est différent. Il devient impersonnel.

On peut dire cela autrement. Lorsque j'ajoute un attribut à « je suis », j'entre dans la manifestation, dans le désir, dans la limite et dans l'idolâtrie. Toutes les traditions enseignent à se libérer de la pulsion de se définir, de croire en soi, ou de croire que le monde existe comme nous croyons qu'il existe. Lorsque je pénètre profondément « je suis » sans attribut, je caresse l'absolu ; lorsque je médite sur la question « qui suis-je », je découvre l'être qui s'était couvert de définitions.

— *Dieu est une qualité d'attention. Supposons. Quelle est la motivation de Dieu ? Pourquoi y a-t-il une création, la vie ?*

— « Dieu veut se connaître », disent certains soufis. C'est une belle idée ! C'est une belle idée parce qu'elle me permet de reconnaître en moi la motivation de Dieu, car, bien que je n'aie pas consciemment désiré naître, maintenant que je suis, je peux reconnaître que je veux être et connaître.

— *Tu ne réponds pas à la question.*

— Je ne pose pas Dieu dans les mêmes termes que toi. Je ne crois pas en un Dieu extérieur. Je ne pense pas Dieu comme un créateur.

— *Disons autrement. Quelle est la place de l'homme dans la création, ou dans l'univers ?*

— L'homme porte en lui une capacité de conscience qui lui permet de penser l'infini. Il ne s'agit pas de mépriser l'homme pour rehausser Dieu. Ce serait mépris de Dieu que de désirer croire qu'il a créé du moins bien que lui. L'humilité n'est pas le mépris. L'humble prend garde de ne pas trop croire en lui-même. L'humble intègre l'humour à son regard sur lui-même.

La question qui se pose est plutôt : qu'a donc l'homme que Dieu n'a pas ? L'homme a un corps. Ce corps lui donne la possibilité de goûter et de sentir la vie et le monde. Selon la Genèse Dieu donne à l'homme quelque chose de lui-même, le souffle. Mais c'est l'homme, l'alliance de la matière et du souffle de Dieu qui vit dans le monde. « Si l'homme n'avait pas été créé, la Présence aurait été sans habit, comme un pauvre, dit le Zohar. Le corps est un vêtement pour l'âme<sup>78</sup>. »

— *Qu'en déduis-tu ?*

— Soit l'homme s'accepte dans le monde et alors son séjour dans le monde et dans son corps sensible lui sert à goûter au monde, à le conquérir par la connaissance et l'expérience pour en partager la jouissance avec Dieu à travers ce souffle qu'ils ont en commun. Soit l'homme soupire vers Dieu, aspire à quitter le monde, et alors à travers son aspiration à la transcendance, il enseigne à Dieu, en quelque sorte, comment cesser de créer le monde.

On trouve cette question dans le Talmud : « Est-il préférable de ne pas naître ? Ou la vie, pour le vivant, est-elle une bénédiction ? » La réponse : « Il aurait mieux valu que l'homme ne naisse pas ; mais puisqu'il

---

<sup>78</sup> Tiqoune ha-Zohar 23a ; Tiqoune ha-Zohar 22h. Job 11i. II.

est né, qu'il procède donc à un examen de conscience, qu'il s'interroge sur le sens de ses actions, qu'il cherche en lui-même le chemin à suivre<sup>79</sup>. » Pour répondre à une forme de la question existentielle par excellence : « Pourquoi la vie ? » (Est-il préférable de ne pas naître ?) Les rabbins renvoient chacun à soi-même. S'interroger sur le sens de ses actes, c'est essayer d'observer leurs motivations, ou même *leur motivation* au singulier. Chercher en soi, à la racine de tout acte, le désir, puis, au-delà, la pulsion qui en déclenche l'idée, le besoin, la nécessité. Je pense qu'une réponse personnelle et universelle se révèle dans cette introspection : *je veux vivre*. La racine du moindre de mes actes, quel que soit l'acte, quelles que soient les formes dans lesquelles il s'exprime, dévoile toujours le désir d'être et le désir de vivre.

Donc, la motivation de Dieu, je ne la connais pas, je ne peux que spéculer là-dessus, mais je peux aussi la chercher en moi : l'homme dans la création est la manifestation du désir d'être.

— *Mais on pourrait dire le contraire. On pourrait dire : je ne veux pas vivre.*

— Oui. C'est aussi ce que pensent les soufis lorsqu'ils se donnent le projet de mourir avant la mort, ce qui signifie connaître Dieu sans séparation de son vivant. C'est l'annihilation, le *fana*.

— *Où se place la morale dans tout cela ?*

— Est-ce parce que Dieu a dit à Moïse sur le mont Sinaï « tu ne tueras pas » que je ne tue pas ? Non. Je ne

---

<sup>79</sup> Cité par E. Wiesel, *Célébration talmudique*, éd. du Seuil. 1991. p.16.

tue pas parce que je ne veux priver personne de sa vie. Je ne tue pas parce que je ne voudrais pas qu'on me tue. Je ne tue pas parce que je sais que rien n'a suffisamment d'importance pour tuer. On peut donner d'autres justifications à l'idée de ne pas tuer, mais je pense que le commandement divin de ne pas tuer n'en est pas la première. Ma conscience me commande plus sûrement que les lois, d'où qu'elles viennent. Et à l'inverse, ce commandement n'a jamais empêché, même les plus pieux, de tuer !

L'amour du prochain, la charité, la compassion, le comportement éthique, le respect, sont de grandes idées de la pensée humaine, mais il ne sert à rien d'en faire des commandements. Commandés, ils deviennent des conditionnements, ou font de nous des sujets obéissants ou désobéissants, c'est-à-dire relativement irresponsables, plutôt que des sages, des saints, des gens qui font le bien pour l'amour du bien.

L'insistance sur la morale est une trahison du message spirituel premier : connaître Dieu, parler de Dieu, transmettre Dieu. Et c'est aussi un péché contre la confiance (la foi) en Dieu, en l'homme et en l'esprit. Si c'est la transcendance qui dicte la loi, à partir de la connaissance et de l'expérience intime de l'Absolu découlera naturellement un comportement harmonieux avec le monde et les êtres vivants. Qui sont ceux qui ont transmis les lois « divines » ? Des hommes qui avaient un contact direct avec le transcendant — Moïse, Jésus, Mahomet. La loi et la morale découlent de la connaissance. Inutile alors de légiférer sur ce qu'il faut faire et ne pas faire. Il suffit d'enseigner comment connaître ce Dieu, c'est-à-dire ce que nous cherchons. Sa conscience, inspirée par sa propre dimension divine, dictera à chaque individu le juste comportement.

— *N'est-ce pas totalement utopique ?*

— Celui qui me dira que c'est de l'utopie est sans doute un politicien réaliste, mais pas un homme religieux.

Les religions ne devraient pas s'occuper de loi et de morale. Elles devraient se concentrer sur leur message spirituel et laisser les valeurs et les lois à la République laïque.

— *Tu as interrogé tes interlocuteurs sur le monde. Comment vois-tu le monde ?*

— Depuis le commencement des temps, « chacun voit midi à sa porte », comme dit l'adage. J'ai beaucoup voyagé. Où que je sois allé, j'ai rencontré des gens qui croient vivre au centre du monde ! Chacun pense que ce qu'il croit est la vérité ! Chacun pense que Dieu fréquente son clan ! Les juifs ont leurs goïm, les chrétiens ont leurs païens, les musulmans leurs infidèles, les hindous leurs parias, etc. Et depuis toujours aussi chacun confond « j'aime ceci » ou « ceci est bon pour moi » avec « ceci est bien » et « je n'aime pas ceci » avec « ceci est mal ». Nous n'osons pas trop souvent constater que nous façonnons le monde avec notre explication du monde. Nous ne relativisons pas nos croyances, et nous ne nous relativisons pas non plus. L'égoïsme est une caractéristique dominante chez l'homme, sans doute depuis toujours.

Nous voulons des certitudes mais nous n'en trouvons nulle part. L'incertain est constant, mais on refuse de constater que ce qui est constant, c'est l'incertain, alors on bétonne Dieu dans des certitudes

totallement fabriquées en refusant de voir qu'elles sont totallement fabriquées.

Nous passons de la bravade enfantine : « Mon frère est plus fort que le tien », à la provocation « mon Dieu est plus fort que le tien » ou « ma Vérité est plus vraie que la tienne ». Le pivot du changement est la prise de conscience de la relativité de tout, c'est-à-dire que rien n'a d'importance.

— *Que rêver pour le xxi siècle ?*

— La foi est en train de rentrer dans le domaine privé où elle s'est jadis épanouie. Je pense que, si les peuples ne sombrent pas dans l'aveuglement de ce que j'appelle « l'idolâtrie de l'identitaire et des racines », c'est-à-dire l'intégrisme, dans un siècle ou dans un millénaire, le monde sera spirituel plutôt que religieux.

Je rêve d'une religion minimum, c'est-à-dire strictement limitée à la transmission des textes et des idées, parce que je pense qu'il faut rendre au fidèle le rituel, la morale, la spéculation métaphysique et la réflexion.

Je pense aussi que le monopole spirituel des religions sera cassé. Contre cette perspective, on brandit trop vite l'épouvantail des sectes. L'enjeu n'est pas la religion institutionnelle ou les sectes, mais les religions ou la liberté de penser la spiritualité et de la vivre, chacun selon son désir ou son intérêt. Les sectes ne m'inquiètent pas du tout. C'est le sectarisme qui m'interpelle ! Et on le trouve partout dans les religions.

J'irais même plus loin. Je pense que, bien que la religion soit du domaine de l'intime, nous n'avons pas à la considérer comme pouvant être irrationnelle et inquestionnable. Le respect ne signifie pas l'autisme ou

l'indifférence. J'ai lu un jour qu'un rabbin d'Europe centrale avait dit : « Dieu n'a pas évolué aussi vite que l'homme. » J'aime ce courage. Cela m'a montré qu'« aucune question n'était interdite en ce qui concerne Dieu », comme l'enseigne le Talmud. Notre parole sur Dieu fait évoluer Dieu. Il ne faut pas croire que les saints et les sages ou même les théologiens ont une relation obséquieuse avec Dieu. Lorsqu'ils parlent de Dieu, lorsqu'ils parlent à Dieu, ils ont de l'audace.

Ce qui est nouveau en cette fin de millénaire, c'est la rencontre spirituelle de l'Orient et de l'Occident, et l'apparition du bouddhisme en Occident. L'Occidental peut adopter la relativité, la déprise, la patience de l'Orient. L'Oriental peut prendre de l'Occident la passion, la créativité, l'ego, la maîtrise de la matière. Et peut-être que de ces influences mutuelles va naître un équilibre intéressant.

— *Que dire à un athée ? Y a-t-il une spiritualité athée ?*

— Ce qu'un athée ne croit pas, je ne le crois pas non plus. Je ne peux donc que dire qu'il a raison. J'étais un jour dans un lycée catholique invité à parler de Pâques. A une étudiante incroyante le professeur répondit : « Nous croyons en des valeurs, et ces valeurs, nous les fondons sur notre foi en Jésus... » Ce professeur ne se rendait pas compte que ses paroles ne pouvaient pas toucher quelqu'un qui n'a pas les mêmes *a priori* que les siens. Je lui ai dit : « Occupez-vous des croyants, je m'occupe des autres. » Avec cette jeune fille, j'évacuai le passif en posant une première question : « En quel Dieu ne croyez-vous pas ? » J'examinai ensuite la question : « De quoi parlent les sages lorsqu'ils parlent du Dieu qu'ils

connaissent ? » et je lui ai parlé de cette attention que nous avons évoquée plus tôt.

Avec un non-croyant, il ne faut pas parler de croire, il faut réfléchir, il faut parler de métaphysique et de spiritualité, c'est-à-dire poser une grille de lecture du monde et établir des méthodes de vérification de cette lecture, mais surtout ne pas lui détailler des dogmes. Il faut lui montrer que la foi n'est pas l'unique porte de la vie spirituelle. Mais il doit y avoir une question, une demande. Je ne suis pas convertisseur, je ne vais pas vers les gens pour leur dire qu'un autre Dieu existe que celui dont ils ont entendu la rumeur et qu'ils ont rejeté. Je comprends qu'on puisse ne pas y croire. Je n'y crois pas non plus.

— *Dans la religion, tu es un nomade, pour ne pas dire un papillon...*

— On n'aborde la religion qu'avec l'adhésion : croire et s'identifier d'abord, étudier et vérifier ensuite. Ce devrait être l'inverse. Parfois, on fait un voyage organisé qui nous conduit à visiter plusieurs pays en quelques jours. Rien ne nous empêche ensuite de retourner vers une région qui nous a intéressés.

Pour certains d'entre nous, c'est encore un tabou d'étudier une religion différente de la « nôtre », et plus encore de la pratiquer pour en éprouver les méthodes. Nous croyons que « notre » Dieu en serait offensé, affecté ! Nous avons avec notre religion des liens non religieux dominants : identification nationale, fidélité ancestrale, attaches culturelles. Et nous considérons que ce serait en quelque sorte une trahison ne serait-ce que de regarder une autre tradition avec la moindre bienveillance. Si nous cessons de puiser une forte partie

de notre identité dans la religion, nous pouvons briser le tabou absurde de la fidélité en ce qu'elle peut avoir d'exclusif et de restrictif. C'est à Dieu et à soi-même qu'il faut être fidèle. Qu'importe la religion. Et si c'est la sagesse que nous cherchons, celle-ci ne connaît pas les frontières religieuses, identitaires, politiques, nationales et autres.

De quelle sorte de religion héritons-nous pour y tenir tant ? Nos parents étaient-ils plus proches de Dieu que les ancêtres des hindous, des yanomamis, des aborigènes ? Leurs prières étaient-elles mieux exaucées ? N'ont-ils connu ni le malheur ni la guerre, ni la maladie, ni la mort ?

Nous pouvons décider de la religion que nous désirons pratiquer. Le monothéisme d'Abraham, qui se présente d'ailleurs comme une innovation, de même que les révélations de Jésus et de Mahomet, confirment que nous croyons en la faculté de conversion. Pour moi, les religions font partie du patrimoine culturel de l'humanité. Je ne me considère ni français, ni chinois, ni juif, ni chrétien ou autre. Je suis un homme, et tout ce qui appartient à l'humanité m'appartient.

— *Mais à trop chercher partout on n'arrive jamais nulle part.*

— A chercher partout, on relativise beaucoup. La relativité est une expérience spirituelle.

— *Cette question m'a surpris : comment aimer son prochain ?*

— Croire qu'une valeur est bonne ne nous permet pas automatiquement de la vivre. L'exhortation est

inefficace. Voilà plus de vingt-cinq siècles que les Hébreux d'abord, puis les chrétiens exhortent d'aimer son prochain. L'islam et les religions orientales ne sont pas en reste. Nous constatons que très peu de personnes, même parmi les croyants-pratiquants aiment leurs prochains, tous leurs prochains. Il faut peut-être enseigner autrement l'amour du prochain parce que, l'amour ne se commande pas. Il serait plus efficace de montrer par quels chemins intellectuels et affectifs on apprend à aimer que de répéter qu'il faut aimer.

Une expérience personnelle : je suis allé travailler au mouvoir de mère Térésa à Calcutta. Dès mon arrivée, j'ai reçu un homme, mourant, qui avait été ramassé dans les rues. Il fallait le laver. Cet homme avait ses intestins qui pendaient hors de lui. Il n'avait plus d'anus. Lorsque je me suis approché de lui, mon corps s'est cabré de l'intérieur. Il refusait de m'obéir. Je voulais aider, participer, agir, mais, en moi, malgré moi, s'exprimait une révolte, un refus, le refus du corps. Comment l'aider alors que je me voyais privé de mes moyens ? Une affichette, postée au mur, m'indiquait un chemin à suivre : « Dieu aime le monde à travers nous. » Aimer. Il fallait que j'aime cet homme pour gagner la capacité d'agir. J'ai alors compris que le contraire de l'amour ce n'est pas la haine mais le dégoût. Le goût crée et maintient une différenciation radicale entre moi et l'autre. On surmonte le dégoût grâce à l'amour, car l'amour est le comblement de la différenciation. Une mère n'éprouve pas de dégoût devant son enfant sale. Elle l'aime comme une partie d'elle-même. Il me fallait aimer l'autre comme mon propre enfant. « Aimer les autres comme notre propre mère », disent les bouddhistes, pour expliquer la compassion.

Comment aimer, comment dissoudre la

différenciation ? En regardant le principe de vie, commun à tous les êtres, qui anime chacun, plutôt que ce qui fait que l'autre est différent de moi. Pourquoi aimer son prochain ? Il n'est de réponse qu'intime : jusqu'où, autour de moi, est-ce encore moi ?

Si je reconnais que le principe de vie qui anime l'autre est le même que celui qui m'anime moi, si je perçois en l'autre ce principe que je reconnais en moi, je ne peux pas ne pas aimer l'autre comme je m'aime moi-même. Il est mon père, ma mère, mon frère, mon ami...

Il est une manifestation de la vie comme moi. Comme moi, il puise sa force de vivre dans le principe de vie qui me fait affirmer que « je veux vivre ». De même que je veux vivre, lui aussi veut vivre. Il est moi-même en ce que nous partageons les mêmes craintes, les mêmes peurs, potentiellement les mêmes souffrances et véritablement le même désir de vivre. L'aimer c'est reconnaître et respecter, donner de la valeur, à ce désir commun. Sa vie exprime une « danse » que j'apprécie plus ou moins dans son expression ; j'aime plus ou moins ses caractères, sa façon de parler, sa façon d'être, mais au niveau du principe, nous sommes unis dans le même amour de la vie. Aimer l'autre, c'est aimer la vie au sens large. Et aimer la vie et le reconnaître me permet d'aimer l'autre.

C'est sur un rapport de non-différenciation, de continuité avec la réalité que peut se fonder l'idée d'aimer son prochain. Si je sens que l'autre est une forme de moi-même, je peux l'aider. En l'aidant je confirme qu'il est moi-même. Le missionnaire, comme lui-même, aime son prochain. Ce prochain, comme lui-même, il veut qu'il vive, et qu'il vive bien.

Commander ou exhorter d'aimer son prochain est non seulement absurde mais inefficace. Car dans le

devoir d'aimer, devoir se pose en opposition avec aimer qui ne se commande pas. L'exhortation est un enseignement amputé par le refus de voir les obstacles et de proposer des actions ou des remèdes. Elle indique un but mais pas les moyens d'y parvenir. Je pense qu'aimer son prochain ne se décrète pas. Cela s'enseigne. Mère Térésa, avec beaucoup d'autres, nous offre l'occasion de nous y essayer.

Lorsque la religion est un catalogue de valeurs, elle dit peut-être des vérités, mais elle fait l'impasse sur l'essentiel : comment vivre ces vérités.

— *Le pardon...*

— Il doit être immédiat quelles que soient les circonstances.

Nous ne commençons à vivre notre vie que lorsque nous en acceptons toutes les données. Avant, nous ne vivons que des projections imaginaires, des refus. Donc, si nous voulons vivre notre vie, nous devons en accepter la donne comme elle est à chaque instant, et pour cela nous devons cesser de nous crisper sur ce que nous pensons qu'elle aurait dû être.

Nous luttons vainement contre ce qui est, et, en plus, nous investissons ces luttes d'émotions, de rancunes. Nous gardons une aversion envers les circonstances ou les personnes qui ne nous ont pas été favorables. Et nous laissons ces émotions diriger notre vie. Nous laissons nos émotions nous coloniser. L'idée de pardon s'inscrit dans cette perspective. Pardonner, c'est relativiser, dissoudre, effacer une émotion qui nous empêche de vivre avec la donne de notre vie comme elle est. Nous aurions pu le faire immédiatement.

La dette possède tout autant celui qui la tient que

celui qui la doit. Le pardon est une manière de se libérer d'un passif qu'on a avec un autre autant qu'avec soi-même. On a cru que tout devait être parfait, c'est-à-dire que tout devait être conforme à nos désirs. On se pardonne d'avoir cru cela.

Ce n'est pas parce que cela ferait plaisir à Dieu, ou parce qu'il faut aimer son prochain que l'on pardonne, mais pour retrouver un regard neuf, vierge sur l'instant.

— *La mort ?*

— Nous avons deux points de vue possibles sur la mort. Celui de la poursuite de l'expérience d'être (la résurrection et, dans une certaine interprétation de la tradition orientale, la réincarnation), et celui de la permanence de l'impermanence.

La question irréductible que pose la mort est : « Est-ce avec moi ou sans moi que je mourrai ? » L'âme ou l'esprit transportent-ils une capacité de mémoire et de saisie de cette mémoire, en quelque sorte une cohésion qu'on appellerait « moi » au-delà de la vie ?

Le moi se définit en se limitant, en excluant, en s'identifiant. Le moi est la somme des rapports d'un individu avec lui-même et avec l'extérieur. Un individu est une partie séparée du tout. Si je suis un homme, je ne suis pas une femme, si je suis un humain, je ne suis pas un animal, si je suis un être vivant, je ne suis pas un minéral, etc. Alors, un moi infini, illimité ou éternel a-t-il un sens ? Un moi en fusion avec le tout a-t-il un sens ?

La vie s'inscrit dans un mouvement et le mouvement dans le temps. L'éternité est au-delà des temps (passé, présent et futur n'ont pas de sens dans l'éternité). Dans l'éternité, il n'y a pas de déroulement du temps, donc pas de mouvement, et donc encore pas de

conscience, pas de vie. Alors, la proposition « vie éternelle » a-t-elle un sens ? La mort est présence de l'absolu dans le monde relatif, la soupape ultime du temps. Tout meurt, depuis toujours, même les Dieux !

Pour certains croyants, la perspective de la mort sans l'éternité est insupportable. Un certain matérialisme nous fait vouloir capitaliser l'expérience de vivre et ne trouver du sens que dans la perspective d'une suite. Nous voulons n'avoir pas vécu pour rien. Et pour répondre à cette émotion de l'utilitaire le moi veut se croire éternel. Mais les religieux qui défendent cette thèse l'affirment sans la démontrer. C'est un article de foi qui empêche d'observer la mort et d'écouter ce qu'elle dit : le moi est éphémère, changeant, provisoire.

Celui qui croit en lui-même va mourir. En fait, c'est cette croyance qui meurt, qui est condamnée à mourir comme elle est née, avec l'appropriation du corps. Celui qui sait que l'impermanence est permanente meurt et vit à chaque instant. Peut-il y avoir une autre réalité pour la conscience que le maintenant de cet instant ? Je ne le pense pas. La question de la mort n'existe pas dans ma présence à l'instant. Elle n'existe que dans ma pulsion de projeter dans le temps, dans ma propension à vouloir saisir l'insaisissable.

Quant à moi, j'envisage la mort comme de grandes vacances, comme la grande vacance.

Imam Larbi Kechat  
recteur de la mosquée Adda'wa

*« Qui abandonne son foyer pour se mettre en quête du savoir suit la voie de Dieu. L'encre de l'élève est plus sacrée que le sang du martyr. »  
(Hadîth.)*

*Sur la façade du Centre socio-culturel de la rue de Tanger, trois gros chiffres formaient un nombre. Ce jour là, 524. Je n'en compris le sens qu'à l'intérieur du bâtiment. Sur des tableaux d'affichage, des photocopies agrandies d'articles de journaux évoquaient l'arrestation arbitraire de vingt-six personnes consignées au fort de Folembroy en août 1994, sans charge retenue, sans instruction, sans procès. Figuraient aussi différentes déclarations de protestation et de soutien d'éminents personnages du monde religieux, Monseigneur De Courtray, Dalil Boubakeur, Monseigneur Gaillot... L'imam Larbi Kechat, recteur de la mosquée Adda 'wa était du nombre des « kidnappés ». Il a été libéré après vingt-cinq jours de captivité. Il était assigné à résidence, sans motif depuis cinq cent vingt-quatre jours.*

*J'ai suivi un homme dans les couloirs et les*

*escaliers. Il m'introduisit dans un salon où je n'attendis que quelques secondes. Larbi Kechat apparaît. Il porte un costume de laine, gris clair, et au-dessus, une cape de laine verte liserée de noir qui lui donne une allure princière. Il est beau. Pas très grand, le visage rond entouré d'un collier de barbe noir, soigné, il se tient très droit. Il y a pourtant aussi de la lassitude dans son expression, une sorte de tristesse. Mais ses traits se transforment aussitôt qu'il s'exprime. La parole l'anime. Il devient lyrique. Sa voix prend du volume. Ses yeux étincèlent. Son visage rajeunit de dix ans et s'illumine.*

*Le centre culturel et la mosquée se trouvent dans une ancienne usine du quartier de Stalingrad, dans le dix-neuvième arrondissement de Paris. Ce jour d'hiver était froid et pluvieux. On ne chauffait pas. Il faisait froid. Trois canapés forment un carré. Nous sommes face à face, séparés par une table basse.*

— *Faut-il vous appeler imam ?*

L.K. — Je suis très gêné quand on m'attribue ce nom. Je suis trop petit. C'est une qualité surchargée émotionnellement. Étymologiquement, l'imam est celui qui se met devant, pour guider.

Tous les êtres créés utilisent leur langage pour se dévoiler, à l'exception de l'homme. Plus il parle, plus il se voile. De même qu'il est impossible de saisir la lumière, de même il est impossible de savoir Dieu en tant qu'essence. D'où la sagesse de l'enseignement islamique qui consiste à s'abstenir de penser à Dieu, de le concevoir. Mais pour donner satisfaction à l'intelligence, l'islam nous conseille de porter un regard attentif sur la création. De ce point de vue la création est l'odeur de la fleur enfouie dans l'invisible. Quand je regarde du linge onduler sur la corde, mon œil physique se limite à cette apparence mais cette apparence m'indique la cause invisible du mouvement qui est le vent, autrement dit le souffle. Sans la présence du souffle, vous, moi, et toutes ces apparences s'écrouleraient.

L'islam m'a enseigné de ne pas croire aveuglément. Avant de me demander de croire, l'islam m'impose de réfléchir, de sentir, de lire. De lire, c'est-à-dire d'aller de la façade vers l'intérieur.

— *Vous avez dit réfléchir, c'est-à-dire chercher. Mais on entre dans l'islam avec le kalma (on dit aussi kalima) : La ilâha illah-lâh, il n'y a aucun Dieu que Dieu*

*et Mohammed est son prophète. Il y a une affirmation a priori de l'existence de Dieu et d'une révélation particulière.*

— Oui.

— *N'est-ce pas seulement au bout du chemin plutôt qu'à son commencement que je puis affirmer de telles choses ?*

— L'islam ne nie pas l'apport de l'hérédité au sens propre et figuré. J'hérite la couleur de ma peau de mes parents. Mes parents me transmettent également quelques caractéristiques spirituelles. Psychologiquement ou sociologiquement parlant, il m'est impossible d'ignorer ou d'être indifférent à l'égard de ce que je reçois de mon entourage. Cependant, pour que mon islam soit un témoignage délibéré, à l'âge de la puberté, je dois le confirmer, en énonçant cette vérité qui m'habite depuis mon enfance. L'islam considère que tout homme naît avec cette prime nature qui l'attache à Dieu. Et nous pouvons illustrer cette prime nature, cette nature non entachée, par l'image du miroir : pour que le miroir puisse refléter la lumière qui le caresse, nous devons le polir et le nettoyer continuellement. Si vous voulez, le milieu laisse des traces de poussière sur la nature humaine, ce qui l'empêche de rester en contact avec sa source.

(Mon interlocuteur insiste :)

— Affirmer que Dieu est un, que Mohammed est son dernier messenger revient à s'affirmer soi-même, parce que ce témoignage implique la présence de celui

qui le porte. Je suis présent, je suis témoin, je me rends compte de moi-même et de tout ce qui m'entoure, je crois à Dieu, «je pense donc je suis ». Et croire à Dieu ne signifie pas s'engager dans une bataille. Je pense que la pensée occidentale reste prisonnière de la philosophie grecque, qui était plutôt penchée vers l'essence au détriment de l'existence. Je considère les différents courants de la pensée occidentale comme des tentatives de chercher un terrain solide qui permette à l'homme de poser ses pieds sans glisser.

— *Parlez-vous du matérialisme ?*

— Je pense que ceux qui se permettent de représenter la religion doivent reconnaître leur responsabilité. Ceux qui, pour une raison ou pour une autre s'imposent entre Dieu et les hommes, utilisent un langage qui brouille le message. Et cette pensée est parfois encombrante.

Prenez un enfant au bord de la mer ou dans une prairie, vous n'avez pas besoin de philosopher pour lui montrer la beauté d'une fleur ou l'immensité de la mer, il se réjouit. Pourquoi ? Parce qu'il est plus proche de la nature que l'adulte. Par nos idées et nos idéologies, nous avons créé un obstacle. C'est pour cela qu'aujourd'hui nous assistons à l'émergence d'une autre approche de la réalité. Après le positivisme, le scientisme, le politique au sens défiguré du mot, et dans ce monde secoué par la crise, l'homme est à la recherche de lui-même. Et c'est dans ce contexte qu'il faut situer tout discours sur la religion.

(Je n'étais pas certain de comprendre. Pour Larbi

Kechat, le milieu et l'hérédité transmettent l'islam, mais aussi « la poussière » qui séparait l'être de sa source, une source non entachée, pure. Le milieu donnait donc à la fois le mal et le remède... Si l'hérédité était un vecteur de la foi, il n'y aurait jamais de nouvelle religion ou de conversion. Mahomet n'a-t-il pas renié la religion de son milieu d'appartenance ?

Larbi Kechat affirmait qu'il fallait réfléchir. Cependant, il postulait que le départ et la conclusion de cette réflexion sont nécessairement la foi. Il refermait cette porte tout juste ouverte de l'exigence de l'intelligence avec l'obstacle de la foi, d'une foi héritée qui dès lors limitait la réflexion et la liberté de penser avec le déterminisme culturel et la fidélité. Au tribunal, pour qu'un témoignage soit recevable, il faut que le témoin ait vu ou entendu lui-même ce qu'il allègue. Un témoignage n'a aucune valeur s'il rapporte un oui-dire, une parole lue dans un livre, ou la conviction de ses parents. On ne peut témoigner que de sa vie, de sa réalité vécue, de ses propres expériences. On ne peut pas témoigner d'un principe dogmatique, de la foi d'une famille ou d'une tradition parce qu'on est né dedans ou alors il s'agit d'une adhésion, d'une affirmation identitaire qui n'a plus rien à voir avec un témoignage.

Je reviens à la question du *kalma*.)

— *Sarmad, un saint soufi, eut la tête tranchée pour avoir refusé de prononcer le kalma en entier. Il disait La ilâha, non aucun Dieu. Il s'expliquait ainsi : « Ce que je sais c'est que rien n'est Dieu. Mais Dieu, je ne le connais*

*pas encore. » Il pensait qu'il eût été parjure ou qu'il eût porté un faux témoignage en affirmant illah-lâh, que Dieu.*

— Je pense que la *chahâda*<sup>80</sup> représente les deux pôles complémentaires de la négation et de l'affirmation. C'est facile de tout nier. Nous l'avons vu avec l'expérience existentialiste. Rejeter tout, mais pour faire quoi ? Ce qui est plus difficile, c'est de construire. La première partie de la *chahâda* constitue ce qui est faux, sans principe créateur. ce qui ne me permet d'envisager aucune perspective. D'où la nécessité de compléter cette première partie en disant *Ma Allah*, excepté Dieu. C'est comme si vous disiez : « Je rejette le mensonge pour ne conformer ma vie qu'au principe de la vérité. »

Et cela me permet aussi d'envisager les choses, non à partir de ce qui est relatif, mais à partir de l'absolu. Vous avez votre relativité, j'ai la mienne, il a la sienne et cette multiplicité de positions est, entre autres, la cause de beaucoup de conflits et de beaucoup de guerres. Chacun reste aveuglément attaché à sa petite vérité et conçoit qu'en dehors de sa vérité, « point de salut ».

— *Chacun prend sa réalité subjective pour absolue...*

— Voilà notre malheur ! Je pense que les grands prophètes, envoyés par Dieu, ont insisté sur cette nécessité de vie selon laquelle l'absolu seul peut nous aider à nous situer.

*Chahâda* c'est voir, être présent. On peut aussi dire *Kalima*, la parole de Dieu. *Kalima* évoque la blessure. La parole vraie blesse. Elle a le pouvoir de déchirer le voile

---

<sup>80</sup> Témoignage, profession de foi.

qui m'empêche de recevoir la vérité. Celui qui entend la parole sans sentir cette blessure est considéré comme mort. Beaucoup d'entre nous, malgré nos agitations, sommes morts.

— *Lorsque vous parlez de Dieu, de quoi parlez-vous ?*

— D'abord, pour nous, aucun être n'est capable de définir Dieu. Par conséquent, l'islam m'interdit de réfléchir sur la nature de Dieu. Il est indescriptible. Mais j'ai soif de Dieu, et en l'absence de cet attachement il n'y aurait plus de vie. C'est pourquoi l'islam satisfait ma demande et selon ma capacité me donne la possibilité de méditer sur les qualités et les attributs de Dieu. Pour fermer la porte à toute forme de charlatanisme, ils sont définis par le Coran et par le Prophète. Dans notre tradition musulmane toute la réflexion et la méditation islamique tourne autour de ces attributs.

Le second volet, c'est être présent à la vie et à la création qui constituent un ensemble de signes me montrant Dieu. C'est l'exemple du vent dont nous avons parlé, ce va et vient entre ce que mes yeux physiques voient et ce que mon entendement saisit.

L'islam ne m'empêche pas non plus d'avoir une idée abstraite de Dieu, parce que je le vois, je le sens. Beaucoup d'entre nous sommes ignorants du phénomène électrique, mais cela ne nous empêche pas de nous servir de l'électricité.

L'erreur de l'Occident, c'est qu'il prétend avoir l'exclusivité de la capacité de penser. En dehors de cette perspective occidentale, pas de réflexion, pas de logique, pas de sentiment... (C'est pourquoi l'Occident se cogne à ses propres murs. D'où l'intérêt de s'ouvrir sur les autres

et de cesser de les considérer comme objet. Il est grand temps que les *ethnologues* d'hier deviennent les ethnologues d'aujourd'hui. Non pour faire leurs erreurs, mais pour que s'amorce la réflexion sur ce que signifie la pensée sauvage.

Personnellement je ne crois pas en l'athéisme. Ceux qui se disent athées ne se révoltent pas contre Dieu. Ils ont tout à fait le droit de ne pas se sentir à l'aise face à des gens qui veulent emprisonner Dieu dans certaines formulations, et de ce point de vue, je pense que les athées sont assoiffés et sentent dans leur profondeur un feu qui consume leur intériorité, ce qui se traduit parfois par leur rébellion ou le rejet de tout ce qui est formalisme.

L'islam dit aux musulmans « tu ne dois pas t'attacher à la personne », c'est-à-dire se libérer et du monde de l'objet et de la personne, pour ne s'attacher qu'à un idéal, à une idée. D'où l'importance de l'intégrité du texte. Le Coran est resté intègre malgré les siècles. Les hommes changent, les époques changent, mais le texte reste toujours comme l'étoile qui guide les pèlerins dans le désert qu'est la vie.

(Le déjeuner est servi. Nous nous dirigeons vers une vaste salle vide au centre de laquelle le couvert a été dressé. Des rideaux blancs, tirés, laissent entrer une clarté translucide. Au milieu d'un mur, une estrade et une table de conférence sont couvertes de tapis brillants, multicolores.)

— Certaines traditions, reprend l'imam lorsque nous sommes installés, au lieu de rester en contact direct

avec Dieu, ont fait de certains représentants de leur tradition des idoles. Alors, dès que la personne en question disparaît, son enseignement s'expose à beaucoup d'altérations.

— *Vous parlez de Jésus-Christ ?*

— De façon générale. Je pense que si beaucoup d'entre les prophètes avaient la possibilité de nous revisiter, ils seraient les premiers à rejeter nos façons d'exprimer leur tradition.

— *En quelque sorte, il arrive donc souvent que la religion soit le pire ennemi de Dieu...*

— Oui. La religion devient le pire ennemi de Dieu quand elle se laisse déformer par nos pensées limitées. La religion est synonyme de vérité, et personne n'a le droit de monopoliser la vérité. C'est nous qui appartenons à la vérité. Malheureusement ce que nous avons fait est tout à fait le contraire de cette vérité simple, essentielle. Quand l'homme se permet de modeler la religion suivant ses passions, la religion n'est plus religion. Dans la perspective islamique toute l'existence est gérée par des lois immuables. Notre ignorance nous cache beaucoup des aspects de cette vérité, mais le monde ne tient pas compte de notre ignorance. C'est à nous de nous rebeller contre l'état actuel d'ignorance, d'anarchie, au sens de l'absence de normes et de règles. C'est pour cela que je considère l'islam comme la dernière étape de ce cheminement spirituel balisé par les différents messagers.

(Larbi Kechat est homme charmant, très attachant.)

Je n'étais pas insensible à ses manières extrêmement courtoises, à sa disponibilité, à son hospitalité, à son « vous êtes chez vous ». Mais cette impression disparaissait rapidement. Sa parole était passionnée, affirmative, définitive. Et je sentais déjà chez lui une certaine propension au dérapage verbal, comme s'il se laissait déborder par les mots, par des idées toutes faites. Ses démonstrations, qui se donnaient comme des raisonnements, n'étaient qu'une suite d'opinions sans lien entre elles. Il se charmait lui-même et se perdait plus que moi dans la profusion confuse de ses idées.

Que dit-il ? Ou plutôt que veut-il dire ? Où se trouve la liaison entre « nous rebeller contre l'absence de normes et de règles », et « l'islam comme la dernière étape de ce cheminement spirituel balisé par les différents messagers » ? Auparavant, nous parlions du *kalma*. Il avait ensuite viré au procès contre l'Occident. « L'islam m'a enseigné de ne pas croire aveuglément », « avant de me demander de croire, l'islam m'impose de réfléchir », affirme Larbi Kechat. Mais il déclare aussi « l'islam m'interdit de réfléchir sur la nature de Dieu ». Il faut donc croire en Dieu aveuglément, réfléchir, mais dans les étroites limites de la religion. « Des gens veulent emprisonner Dieu dans certaines formulations. » Mais le *kalma* n'est-il pas une formulation ? L'affirmation : « Mohammed est son dernier prophète » n'est-elle pas un rapt définitif de la vérité ? Le postulat « la religion est synonyme de vérité » n'est-il pas la négation de tout ce qui n'est pas religieux et de la multiplicité des religions, de la

multiplicité, au sein même de l'islam, des sectes, des tendances, des écoles ? Et il lance aussi : « Celui qui aime Dieu véritablement ne peut pas se permettre de se l'approprier. Dieu n'est pas nationalisable. » L'idée que l'univers soit géré par des lois immuables transmises par l'islam, n'est-ce pas encore kidnapper la vérité ? Pourquoi l'islam serait-il la dernière révélation puisque, selon Larbi Kechat, le monde d'aujourd'hui est dans un état pire que jadis : treize siècles après la révélation de Mohammed, il ne s'est donc guère réformé.

Il y avait dans sa pensée des courts-circuits intellectuels qu'il ne semblait pas constater. « Vous avez votre relativité, j'ai la mienne, il a la sienne », mais sa relativité ne laissait que peu de place à une vue différente. J'avais le sentiment qu'il égrainait les grands arguments qu'il avait l'habitude d'utiliser. Il semblait les lâcher un peu en vrac, espérant que l'un d'eux susciterait chez son interlocuteur une première adhésion à partir de laquelle il bâtirait son discours.

J'étais venu recueillir une parole spirituelle. J'aurais aimé qu'il eût situé l'islam positivement. Il le plaçait dans une perspective d'opposition à quelque chose. Ses réponses glissaient sans cesse du religieux au politique ou à l'Histoire, de l'autre Occidental ou idolâtre, à l'autre en général, ignorant, faux musulman, ou « ceux qui représentent certaines traditions ». Il aurait aimé diriger notre entretien sur le monde, et c'est sur ce sujet qu'il l'orientait sans cesse.

Une blessure s'exprimait ici à travers ses allusions critiques incessantes. Une blessure à la fois personnelle et historique, intime et culturelle. Celle

que l'Occident inflige au reste de la planète... Celle que produit un sentiment d'insécurité à la fois intime et ontologique, de l'ordre de l'identité. « L'erreur de l'Occident, c'est qu'il prétend avoir l'exclusivité de la capacité de penser. En dehors de cette perspective occidentale, pas de réflexion, pas de logique, pas de sentiment... » Ce rejet en filigrane du rationnel lui permettait de ne pas lier ses réflexions pour former un tout cohérent ; de ne pas confronter ses opinions à la complexité de la réalité.)

— *Puisque vous abordez naturellement le thème du monde, comment voyez-vous le monde, politique, social, économique, historique, spirituel...*

— Je le vois comme un cercle qui a perdu son axe. Le monde d'aujourd'hui bouge. Il est à la recherche de son axe. D'où l'agitation, d'où l'insatisfaction. Il a besoin d'un axe stabilisant. Le monde d'aujourd'hui se caractérise par l'abolition presque totale des frontières. Il est géographiquement un, mais du point de vue humain il est pire que ce que peut dire le qualificatif sauvage. Mais le monde d'aujourd'hui a un atout : après avoir expérimenté toutes les formes de tyrannie, de colonisation, d'exclusion, il peut tirer des leçons de ces expériences.

Le monde d'aujourd'hui se caractérise aussi par son amour de l'illusion. On a pensé modifier les structures, les institutions, l'extérieur. Mais on a négligé l'ambition d'un changement vrai, un changement de nos mentalités. Nous sommes encore enracinés dans la fermeture, la frilosité, la peur de l'autre, malgré les grands slogans.

Quel est le vrai sens de ces trois mots : liberté-égalité-fraternité ? Si nous les effaçons des frontispices, rien ne changera. Ce n'est pas du pessimisme excessif. Si vous me demandez de décrire le ciel, je le décrirai comme il est.

Le monde d'aujourd'hui est maître en hypocrisie. Il manipule le langage. Il manipule la justice. On ne fait plus de différence entre le bourreau et la victime. Pour établir la justice il faut que l'erreur soit reconnue. Et si j'ai été lésé, je dois alors pardonner. C'est ainsi qu'on avance. Quand j'ai faim, ce n'est pas un livre de recette qui va me rassasier.

(Mais cette confusion du bourreau et de la victime, il va la faire aussi.)

— *Les bourreaux prospèrent et survivent très longtemps à leurs victimes...*

— La plupart du temps les bourreaux sont la création de leur victime. D'où la sacralité de la rébellion.

— *Si le bourreau est la création de sa victime, qui doit se rebeller ? La victime ou le bourreau créé par la victime ?*

— La victime ! La victime ne doit pas permettre au bourreau de prolonger son règne. « Il faut recoudre un vêtement avant que la déchirure ne soit grande », dit un proverbe arabe. Et un autre proverbe nous dit : « Le feu qui consume une ville n'était, à son début, qu'une étincelle. »

— *La victime créerait le bourreau ? Quand même, cela n'est pas vrai !*

— Le bourreau vit dans un climat où l'homme perd sa dignité C'est l'échelle des valeurs qui est en cause. Malheureusement, on ne définit plus les gens à partir de ce qu'ils sont, mais à partir de ce qu'ils possèdent. Voilà le malheur ! Là où les masses acceptent cet abrutissement, c'est le terreau fertile pour toutes sortes de gurus. Qui a créé Hitler ? Le peuple qui entourait Hitler ou la pensée hitlérienne ? C'est un courant de pensée.

Et je reviens à Dieu. Comment connaître Dieu ? Je le connais en tant que juste. Ce qui ne signifie pas se cantonner dans son petit coin un chapelet à la main. Connaître Dieu en tant que juste, c'est comprendre, assimiler et diffuser ce message. Croire en Dieu, c'est se sentir responsable. Responsable de tout. De tout ce qui est beau, bien et vrai...

(L'imam entame une réponse puis sa pensée glisse vers une rancune, un passif qu'il prend soin cependant de ne pas révéler complètement. Ensuite, il tente de cacher son ressentiment sous des discours sur la beauté. Sa religion est un élan et une plainte, un appel. On peut deviner sous les allusions « au courant de pensée qui avait porté Hitler » que Larbi Kechat évoque aussi la situation française : l'extrême droite contamine la pensée politique et permet que s'installe une sorte de consensus sur la tolérance de l'intolérance et de l'exclusion.)

— *Responsable de tout, donc aussi du mal, et du faux... Suis-je responsable d'Hitler ?*

— En quelque sorte nous sommes responsables. Et pas seulement d'Hitler, mais de tous les Hitler d'aujourd'hui. Nombreux adhèrent à telle ou telle tendance. Il faut d'abord essayer de comprendre ces récits. Ils sont manipulables. C'est une parole qui a préparé ces masses en semant quelques illusions. La parole, qui était au début une parole blessante qui ouvre, est aujourd'hui une arme de propagande, d'hypnotisation. Par exemple : « Si les immigrés quittent la France, vous aurez beaucoup de travail ! » Nous sommes tous responsables, ceux qui énoncent ce discours et ceux qui détournent la tête.

— *Que faut-il faire ?*

— Je crois beaucoup à l'impact d'une parole vraie, juste. Mais nous subissons aujourd'hui la passivité issue de siècles de tromperie. Même ceux qui ont la possibilité de répondre commencent à avoir des doutes sur l'efficacité de leur discours. Il faut recréer cette alliance en une parole non démagogique.

— *Il faut donc changer beaucoup de choses...*

— L'homme !

Pourquoi toutes les révolutions culturelles et idéologiques ont-elles échoué ? — nous avons suffisamment de recul pour avancer un tel jugement. Parce que ces révolutions ne se sont intéressées qu'à la structure. Relativement, elles ont essayé de changer un peu les mentalités, mais avec l'arrivée de Gorbatchev, tout est fini. L'effet est conditionné par la force du

remède. Dès qu'elles en ont eu la possibilité, ces masses se sont mises à briser les statues qui évoquaient ce passé. Au lendemain de l'effondrement du mur de Berlin certains faux prophètes de l'Occident capitaliste ont affirmé que la disparition du socialisme est la preuve de la validité du capitalisme, comme si le capitalisme n'était pas la cause qui a engendré le socialisme en tant que recherche de libération. Voilà un raisonnement démagogique.

Voilà pourquoi il faut utiliser tous les moyens pour qu'il y ait liberté d'expression. Je ne veux pas empêcher une personne de dire ce qu'elle pense, mais j'exige comme mon droit la possibilité de confronter une idée à une autre. Nous avons peur de cette liberté. »

— *Dieu peut-il quelque chose pour le monde ?*

— Dieu peut quelque chose pour le monde dans le respect des lois qu'il a établies.

— *Vous parlez de l'homme. Dieu peut-il, sans l'homme ?*

— Rien ne se fait sans le vouloir de Dieu. Cependant il y a des choses que Dieu aime et des choses que Dieu n'aime pas. D'où la responsabilité de l'homme. Personne ne peut faire ni le mal ni le bien sans le vouloir de Dieu, sinon il ne serait plus Dieu. Mais Dieu nous a mis en garde contre les conséquences du mal. Dieu a montré à l'homme les deux chemins. Dieu peut, mais il ne se permet pas d'imposer à l'homme, ou de se substituer à l'homme. Dieu a installé l'homme sur la terre en tant que vicaire. L'homme a une charge. Il se distingue d'une pierre qui obéit aveuglément à la loi de

l'attraction. Il faut faire la différence entre le vouloir et le contentement de Dieu. Un bon enseignant souhaite voir ses élèves passer, mais il doit être juste en corrigeant les copies. Si vous voulez, le scénario est dans la main de Dieu, la réalisation appartient à l'homme. L'homme a le choix entre l'élévation et l'abaissement. D'où sa grandeur et sa petitesse. Ce que Dieu demande de l'homme, c'est d'assumer et de subir les conséquences de son attitude, de son éventuelle négligence.

Que signifient les dernières paroles à la fois affirmatives et contradictoires de l'imam ? Si « rien ne se fait sans le vouloir de Dieu », ce que « Dieu aime ou n'aime pas » est son propre vouloir. Larbi Kechat le dit en effet : « Personne ne peut faire ni le mal ni le bien sans le vouloir de Dieu, sinon il ne serait plus Dieu. » Ceci implique que la responsabilité de l'homme n'a aucun sens. Si « Dieu n'impose pas » la première proposition, « rien ne se fait sans le vouloir de Dieu » est fausse. Cette suite de principes théologiques énonçant la toute-puissance de Dieu et la responsabilité de l'homme place l'homme dans une situation incompréhensible.

— *Comment voyez-vous l'avenir ?*

— Je pense que le processus actuel doit dégringoler jusqu'aux profondeurs de l'abîme. Il n'est pas possible de construire avec des briques cassées, mais on peut inverser le courant. Il n'est pas trop tard. Nous assistons à l'écroulement de nos illusions. Ce ne sont pas des vraies valeurs qui s'écroulent, ce sont nos illusions.

On nous promet que l'année prochaine nous aurons ceci et cela. L'année s'écoule et ce sont mes illusions et les mensonges qui s'écoulent. La vie ne se construit pas à partir du mensonge. Les solutions qui nous sont

proposées sont semblables à des calmants, rien d'autre. Nous sommes attachés aux symptômes et non à la cause de la maladie.

— *Pourtant, tout n'est pas que tromperie. Depuis 1945 le niveau de vie s'est grandement amélioré.*

— Cela était fondée sur les valeurs du matérialisme, des valeurs qui ne contentent pas même une génération. Une partie du monde vit luxueusement et l'autre dans la misère. Je parle du Sud. Le Nord commence maintenant à subir les conséquences de la misère. Voilà pourquoi il est nécessaire d'organiser sa vie à la lumière de l'absolu ; si je me limite à mes propres intérêts, je peux me sentir à l'aise pendant un certain temps, mais en tant que croyant, je ne dois pas vous oublier. Ma personne ne devra pas être le pivot autour duquel tourne le monde.

Il y a une injustice. D'abord le Nord a spolié les ressources dans les flots d'immigration ne vont pas laisser le Nord dormir tranquillement. Si un mal touche une partie de l'humanité, l'autre partie aussi est secouée. Ce qui nous oblige, pour notre propre intérêt, à voir les choses à partir de l'intérêt général et selon la règle de l'amour et de la fraternité. Qu'avons-nous récolté de nos guerres ? Rien, si ce n'est la haine !

— *Ce n'est peut-être pas si simple. Le Nord a spolié le Sud, mais que faisait le Sud de ses ressources ? A quoi servirait le pétrole sans l'automobile et l'électricité ? Le Nord a aussi permis au Sud de mettre ses ressources en valeur, d'en tirer profit.*

— C'est vrai. Cela nous conduit à parler de la période de l'indépendance. Le Sud a commis une faute, il

avait une notion erronée de l'indépendance. L'indépendance devait libérer le colonisé d'hier, non des infrastructures, mais des structures mentales. Je suis algérien. Les guerres de libération ont pensé à tout sauf à la préparation d'une nouvelle génération capable d'assumer les responsabilités. Bien sûr il ne faut pas mettre tout sur le dos de la colonisation. Je considère ce qui est étranger comme un élément secondaire. Si l'organisme est favorable à une invasion, ce n'est pas à l'agresseur qu'il faut faire des reproches. Je dois m'occuper de consolider mon organisme. Ce qui ne s'est pas passé. On a gaspillé beaucoup de ressources.

Le bilan du tiers-monde est catastrophique parce que les initiatives qui ont été prises n'ont pas tenu compte de la subjectivité des peuples, de la spécificité des problèmes et des solutions. Nous n'avons pas le droit de tout niveler. La beauté de la vie n'émane que de la multiplicité du vivant. »

— *Avant la colonisation, les contrées islamiques connaissaient-elles la justice, la fraternité ? L'islam n'avait pas produit le monde idéal islamique. Je connais un peu le Pakistan qui est un pays tout neuf né de la partition des Indes devenues indépendantes. C'est un état islamique. Qu'a-t-il produit ? Un pays pauvre duquel les habitants rêvent de partir à l'étranger, en Occident. Un pays qui survit pour partie des devises qu'envoient les travailleurs immigrés. Un pays où l'islam fait régner sa loi mais dont la justice est injuste, sans l'équilibre de l'accusation et de la défense. Un pays sans institutions, gouverné par son armée pendant des décennies. Le Pakistan est un pays où il y a finalement peu d'espoir et beaucoup de corruption et où la haine de l'autre anime la vie politique, comme ailleurs. C'est un*

*pays divisé en clans, en ethnies, en sectes religieuses, en courants politiques tribaux. L'islam comme guide politique a montré son échec autant que le capitalisme, le socialisme... Les hommes ne marchent pas comme cela. Tout investir sur l'islam n'est une garantie de rien.*

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, avec certaines réserves. Ce n'est pas l'islam qui a montré son échec, ce sont les musulmans, je fais une distinction entre deux niveaux. Le niveau de l'islam en tant qu'enseignement et qu'idéal, et le niveau sociologique. Du point de vue sociologique, les musulmans ne diffèrent nullement des autres groupes sociaux.

C'est le processus engagé qui s'est révélé faux. Si la sincérité nous habite, nous musulmans, la sincérité nous oblige à être objectifs, à voir nos démarches, pourquoi y a-t-il échec, où se trouve la panne. L'islam ne m'empêche pas d'analyser les textes, l'islam ne craint pas la critique. « Concernant les affaires de ce monde, vous êtes plus savant que moi », a dit le prophète. Vous avez dans l'islam le côté immuable des fondements et des grandes orientations, et ce qui relève de ce qui change. La vie change. Ou bien on la gère selon les principes de l'islam, ou bien elle nous impose d'autres règles.

Les facteurs de la stagnation du monde musulman sont nombreux. Les expériences qui portent l'étiquette de l'islam ont échoué et cet échec est une preuve de plus de la validité de l'islam parce que nous sommes loin de l'islam, et par conséquent, s'éloigner de cette ligne, c'est s'exposer à l'échec.

(Cette étrange façon de raisonner évite de tirer la leçon d'une expérience. Larbi Kechat peut ainsi

démontrer tout et son contraire. Si la tentative islamique a réussi, elle prouve que l'islam est efficace. Si elle échoue, les hommes seuls en portent la responsabilité. L'islam n'est jamais en cause. Pourtant c'est avec lui que Larbi Kechat entend changer l'homme. C'est lui qui se laisse dévorer par l'homme sans le changer. Il est possible de produire des états islamiques jusqu'à la fin des temps et de blâmer l'homme en cas d'insuccès. Dans l'exemple pakistanais, l'islam et ses guides, les imams, ont pourtant une grande influence sur les choix politiques. L'islam, en tant qu'idéologie, est aussi suspecte que n'importe quelle autre. Elle montre ses limites dans de nombreux pays. Mon interlocuteur poursuit :)

— Cela me conduit à parler de la *charia*, l'Etat islamique. Malheureusement, le monde musulman a été influencé par des idées occidentales, le nationalisme et autres. Et on a réduit la politique au qcd, l du mot, à un drapeau, à un chef d'Etat. La politique, c'est polir les moeurs. Le mot *charia* signifie « tracer le chemin qui nous permet de rester dans la possibilité continuelle d'être attaché à la source ». Le ressourcement se réalise au contact permanent de la loi de Dieu.

La *charia* est souvent associée aux amputations. Ces peines ne représentent en fait que un pour cent de l'enseignement islamique, et tout le reste est le climat psychologique et social dans lequel grandit le musulman en tant que personne, en tant que gouverné et que gouvernement. Le prophète ne fait pas de distinction entre la foi et la cité. Il est resté plus de douze ans à La Mecque, non pour colorer les infrastructures, mais pour

créer le nouvel homme.

— *Le nouvel homme est-il advenu ?*

— Nous avons ce nouvel homme sous deux formes : celle que le Coran présente et celle de la cité édiflée par le prophète à Médine. Ce qui nous habite aujourd'hui, c'est cet idéal qui se reflète à travers le Coran et qui a vu le jour pendant un laps de temps à Médine. Ces deux formes sont comme le phare qui lance une lumière pour que les vivants, dans l'atmosphère islamique, ne se perdent pas dans l'océan de la vie.

Je n'ai pas à reproduire la forme de Médine. Mon rôle de musulman c'est de m'inspirer de ses principes. Il faut que chacun se sente responsable. Ce qui est exigé aujourd'hui de nous tous, musulman et non-musulman, c'est une lecture objective de ce qui se passe dans le monde, à la lumière, dans le contexte de nos principes.

(En excluant la réflexion métaphysique, en refusant de parler de Dieu, l'islam se confine dans une spiritualité plate, non transcendante, c'est-à-dire politique et sociale. Ceci explique qu'il se donne pour ambition de changer le monde, et les dérapages qu'un tel projet engendre ici et là. Ce constat peut nous éclairer sur un problème religieux universel.

Lorsque la réflexion métaphysique est occultée soit par un interdit, soit par le dogmatisme tout-puissant, il ne reste dans le champ du sacré qu'un espace horizontal qui balaie large, de la fraternité constructive d'un abbé Pierre à la violence nivelante et destructrice des intégrismes de tout

poil. Celle-ci, sous de jolis propos sur le respect de la multiplicité de l'homme et des opinions, écrase l'homme sous le poids de lois immuables et de mœurs polies. Derrière de beaux projets, se manifestent des violences bien réelles.

Des questions spirituelles se posent ici. Faut-il essayer de changer le monde et l'homme ou, plus modestement, tenter de se changer soi-même ? Changer l'homme, n'est-ce pas une façon de remettre à plus tard l'ambition de sa propre transformation ? La religion doit-elle convertir quelqu'un contre son gré, quitte à le broyer ? Un monde parfait est-il un idéal religieux ? Le Coran précise : « Tu n'es en rien responsable de ceux qui morcellent leur créance [...] leur sort appartient à Allah seul » (Coran 6, 159). Pourtant Larbi Kechat me semble avoir tranché. Il veut changer le monde. Cette résolution lui permettait de vivre une aube sans fin. C'était aussi une façon de sauver Dieu. Car bien sûr Dieu n'a pas voulu notre société comme elle est et donc n'est en rien responsable du dévoiement et du malheur.

Vouloir changer le monde est une façon de le nier, et de nier l'homme ; et par conséquent de nier la réalité pour exalter un idéal, un autre monde à construire. Cette perspective, le paradis perdu, la venue ou le retour du messie, de même que la victoire de l'islam ou l'Église universelle sont des rêves. Larbi Kechat rêvait. Il aspirait au bonheur universel, mais il ne pouvait y croire que dans l'islam, que par l'islam. Pour édifier un monde musulman, il fallait modifier celui qui existe. Et pour cela, il était nécessaire de changer l'homme, même contre lui-même. L'homme nouveau serait

musulman. On a déjà constaté les errances de telles entreprises, avec l'Inquisition et les croisades lorsque, à une autre époque, on brûlait fidèles et infidèles parce que « Dieu reconnaîtrait les siens »...

Médine marque l'âge d'or de l'islam ; période qui ne dura qu'une poignée d'années et qui alimente depuis les espérances musulmanes. Cependant, était-ce vraiment un âge d'or ?... Peu après la mort du Prophète, en 632, des guerres intestines éclatèrent pour la prise du pouvoir. La tradition chiite affirme qu'Ali, le gendre du prophète, l'un des tout premiers musulmans, devait lui succéder. Il revendiqua le califat. Mais trois califes furent élus avant lui. Ayant enfin obtenu la charge de gouverner, en 656, il mourut empoisonné en 661. Trois des quatre premiers califes furent assassinés. L'homme avait-il changé à Médine ? La nostalgie est un poison qui mine les peuples qu'elle charme. La plupart du temps elle est fondée sur une relecture faussée de l'histoire. On croit le passé plus brillant que le présent, et sur le nom qu'on lui donne on bâtit les futurs enfers.

Avec Larbi Kechat toute question religieuse débouchait sur une réflexion historique, sociale, géopolitique, en contrepoint avec son aspiration islamique. Mais derrière ses critiques du monde, on peut remplacer l'islam par le communisme, le maoïsme, l'écologie, le libéralisme, le nouvel ordre moral, etc. Car toutes les idéologies se fondent sur une même lecture négative du monde.

Pour ne prendre qu'un détail de son propos... Y a-t-il une lecture objective de l'actualité et de l'Histoire ? La pensée de Larbi Kechat se déroulait

en slogans de militant fondés sur un idéal désincarné, théorique, abstrait, merveilleux. Il voulait changer l'homme dans la société. Mais peut-on le faire sans créer des institutions ? Est-il possible de construire une société juste sans élaborer des structures politiques et sociales nouvelles ? Il n'en parlait pas. L'islam répondrait à tout, plus tard, lorsque tout serait détruit.

Il percevait le déclin des religions occidentales, la désaffection du politique, la mort des idéologies comme une aube pour les temps islamiques, mais il balayait la réalité historique et actuelle de l'islam. Il était poussé vers l'avant par ce trésor à la fois possédé et à découvrir qu'était l'islam, l'idée qu'il s'en faisait. Il croyait en l'idéal islamique, mais pour que cet idéal puisse s'actualiser, il fallait que d'autres y croient aussi. Sa religion ne pouvait être que collective, et collective, il fallait l'imposer. Un idéal imposé n'est pas un idéal pour celui auquel on l'impose. « La beauté de la vie n'émane que de la multiplicité du vivant », à condition que le vivant soit musulman, et que « le politique ait poli les mœurs »... Dieu soit loué, le nouveau monde et le nouvel homme n'adviennent jamais.

A qui s'adressaient les discours de Larbi Kechat ? Sans doute à ceux qui, comme lui, sont blessés, déracinés, en quête d'identité, de fraternité. A des hommes humiliés par les discours de l'exclusion et le mutisme de « ceux qui détournent la tête ». Des hommes presque comme les autres, un peu plus meurtris sans doute, par l'injustice, l'égoïsme, la précarité, le mépris, la solitude. Le message qui se tissait dans ses paroles s'adressait aussi à tous, retentissant comme un appel et comme une

menace, comme le dernier recours de l'âme au fond de l'abîme

Je partage l'idéal d'un monde fraternel, juste, sans corruption, mais je ne le vois dans aucune religion d'État, ni dans un État religieux. Je ne peux l'imaginer que porté par des individus libres, le choisissant librement. La spiritualité se construit sur une prise de conscience intime qu'un autre rapport au monde peut naître en soi. Dès lors que la religion se transforme en contrat social, en système économique, en police des mœurs, elle perd sa dimension spirituelle. Lorsqu'on dicte une conception du beau, du bien et du vrai, lorsque l'amour de Dieu est obligatoire, que la prière est imposée, la religion devient un esclavage, soit une hypnose, soit la crainte du fouet.

Il y avait chez Larbi Kechat quelque chose que je n'avais pas : une confusion du spirituel et du politique, une idée précise du bien et du mal, un désir de justice allant jusqu'à la colère, la révolte. Mais, à la différence de cet imam, je n'étais pas assigné à résidence sans motif officiel, je ne vivais pas comme musulman dans un pays à demi hostile, j'avais le droit d'être ce que je suis et je n'avais pas à réclamer qu'on le tolère. Personne ne me demandait de m'intégrer à quoi que ce soit. J'avais une nationalité et non un permis de séjour.

Larbi Kechat préférait peut-être se soumettre à l'islam pour ne pas avoir à se soumettre à l'Etat qui n'était pas toujours juste envers lui et sa communauté, cet Etat moins neutre envers l'islam qu'envers les autres religions, cet État dont il pouvait prendre l'impartialité en défaut. Il construisait son identité là où il la sentait attaquée.

La recherche d'un amour de soi-même, la vie vertueuse, l'intransigeance de la justice, la valorisation exclusive de l'islam, tout cela allait de pair avec le militantisme, la volonté de convaincre ou de vaincre. La cause de Larbi Kechat était mue par un chagrin inguérissable. Il me semblait pourtant qu'elle ne pouvait conduire qu'à un chagrin plus grand encore, le rejet radical de cette cause : ceux qui n'y adhéraient pas ne pouvaient que s'y opposer. Je tentai de renouer le fil d'un dialogue moins politique et plus spirituel.)

— *Je m'intéresse plus aux individus qu'à l'Histoire, et en ce qui concerne la religion, au message spirituel qui s'adresse directement à moi. Le monde est grand et complexe. Je peux sans doute agir plus efficacement sur moi-même que sur les autres. Que puis-je faire moi, aujourd'hui, immédiatement ? L'islam et toutes les religions disent qu'il est bien d'aimer son prochain. Cela fait plus de vingt-cinq siècles qu'on le dit, mais cela ne marche pas. Les gens, croyants ou non, n'aiment pas leurs prochains. Comment aimer son prochain ?*

— Avant tout, quel est le contenu du mot aimer ? D'après l'enseignement islamique, le mot aimer exige de chacun de nous de nettoyer son regard, c'est-à-dire regarder celui qui est en face de moi, non avec le regard de la créature que je suis, mais avec le regard de Dieu. Un maître soufi dit : « Moi je regarde mon âme avec le regard d'une créature, et je regarde les autres avec le regard de Dieu. » Cela signifie que je suis sévère devant mes propres défauts pour m'en débarrasser et que je regarde les autres par le regard de Dieu qui est partout.

Et l'islam, qui m'enseigne de connaître Dieu par ses attributs, dit : « Il ne suffit pas de répéter que Dieu est amour, le plus important c'est de faire de ta vie un canal qui permette à l'attribut de Dieu amour de te traverser. » Si je répète que Dieu est amour, que Dieu est pardonneur mais que je ne vous pardonne pas, je suis un menteur.

Ce que je suis est l'extériorisation de la pensée qui m'habite. Mon intériorité est un champ cultivable, et ma responsabilité c'est de choisir les grains que je vais implanter dans cette intériorité.

— *Cependant, là encore, ce n'est malheureusement pas si simple. Je pense à saint Paul qui disait : « Je fais le mal que je ne veux pas, et je ne fais pas le bien que je veux. » Nous voulons tous planter de belles fleurs en nous, mais il y a quand même des difficultés qui nous en empêchent !*

— Pourquoi ne pas poursuivre cette pensée et dire, je fais un effort pour faire le bien que je veux. C'est possible. Si je suis capable de faire ceci, pourquoi ne pas être capable de faire le contraire ? Donc cela dépend de moi en quelque sorte. Et mon devoir est de créer les circonstances qui favorisent une telle attitude.

Le fait de ne pas pouvoir aimer son prochain remet en cause notre amour de Dieu.

Du point de vue humain, si un homme est amoureux d'une femme, il fait tout pour lui plaire. Pourquoi ne pas transcender cette expérience interhumaine et faire ce qui plaît à Dieu ? C'est pour cela que je dis que le lien qui nous unit à Dieu est celui de l'amour. Beaucoup de musulmans disent qu'ils obéissent parce qu'ils ont peur. Moi j'obéis, non parce que j'ai peur

du châtement de Dieu, mais parce que j'ai peur de déplaire à Dieu. Et cela me libère de toutes les idées de Freud. Il n'y a pas de contradiction.

(L'obéissance est-elle un fondement pour l'amour ? Troquer la peur du châtement de Dieu pour celle de lui déplaire rend-il l'amour sincère ? L'amour ne correspond-il pas plutôt à un élan qui ne se commande pas ? Se forcer à aimer n'est pas aimer. Par ailleurs, l'amour du prochain envisagé comme une obéissance à Dieu est un sentiment qui nie l'autre : on n'aime pas l'autre pour ce qu'il est, on imite une affection pour respecter un ordre divin et séduire Dieu. Cette apparence de l'amour exprime un devoir, une culpabilité. Je pense à Claude Lagarde qui m'a déclaré : « Dieu, je ne l'aime pas spontanément » ; et Luther : « Aimer Dieu ? Je le hais. »)

— *Mais il y a un problème. Ce que nous ne voulons pas avouer, ni à soi-même ni aux autres, c'est que nous n'aimons pas Dieu. Ce postulat, « notre amour de Dieu », n'est pas vrai.*

— Voilà. Nous sommes d'accord, vous avez résolu le problème. Justement, ce qu'il y a à cultiver, c'est l'amour que nous devons témoigner à l'égard de Dieu. Nous sommes des menteurs lorsque nous répétons sans cesse dans les synagogues, dans les églises et dans les mosquées : « Aimez-vous les uns les autres. » Et après, qui est en train de mettre la zizanie ?

(Il glisse encore vers l'accusation ! Il refuse de comprendre que devoir et aimer ne vont pas ensemble ! J'y reviens.)

— *On ne peut pas exiger l'amour. Si l'amour est une obligation, ce n'est plus l'amour.*

— C'est vrai. C'est imposé.

L'amour est inscrit dans notre tissu existentiel. Donc l'amour ne s'impose pas. L'amour peut seulement proposer. La vraie amitié, dit un maître, rappelle l'attitude des deux mains l'une envers l'autre.

Cela ne sera le fruit que d'un grand effort. Là est le message des traditions. Nous secouer. Nous sommes depuis longtemps tombés dans un coma. Nous avons besoin de chocs qui secouent notre torpeur. Nous avons des moyens de le faire, mais malheureusement les moyens d'information sont devenus des moyens de désinformation, des poisons.

Ce seul lien qui existe entre Dieu et la créature, c'est la miséricorde. C'est par miséricorde que Dieu nous a donné l'existence. Par conséquent le chemin qui doit conduire l'homme à Dieu est celui de l'obéissance. Pas l'obéissance aveugle, l'obéissance amoureuse. D'ailleurs le mot *'hibâda*, adoration en arabe, signifie soumission parfaite et amour parfait. C'est vrai qu'il nous est impossible d'atteindre la perfection, mais personne ne nous empêche de la chercher. Voilà la vraie *'hibâda*. Aimer Dieu, c'est sortir de soi. Ce n'est pas facile.

(De la miséricorde à l'obéissance, il manque quelque chose... Il ajoute :)

— Dire, c'est la théorie, mais seule la pratique va me dévoiler. Dans l'enseignement islamique, il y a l'épreuve. L'épreuve vient d'une racine arabe qui se dit *imti'hane*, mettre de l'or dans le feu, pour voir s'il s'agit d'or ou de cuivre. C'est mon contact avec vous qui va me montrer de quoi est faite ma foi, de quelle matière est fait mon amour. D'où le rejet catégorique de l'islam d'une spéculation sur Dieu.

— *Vous avez dit « Dieu nous a créés par miséricorde ». Le monde est pourtant imparfait, pétri de souffrance. Dieu, l'Omniscient, ne savait-il pas que le monde allait être fait de souffrance ?*

— Je considère que tout ce que Dieu fait est sagesse.

— *C'est un postulat.*

— Un postulat. Tout ce que Dieu fait est sagesse et justice. Le reste ne relève que de notre façon d'employer ce que Dieu met entre nos mains. Tout ce qui existe est au service de l'homme directement ou indirectement. Et je répète, la grandeur ou la bassesse de l'homme ne relève que de la façon d'user de ces moyens.

Un grand saint soufi a dit : « Avant, le soufisme en tant que vérité existait sans le mot, aujourd'hui le mot existe sans le contenu », et c'était dans les siècles précédents. Aujourd'hui, n'en parlons pas !

— *Et moi, je pense à Djafar Sâdiq, l'un des compagnons du prophète, qui disait déjà : « Les temps sont devenus durs, les mœurs du peuple se sont altérées et il ne reste plus ni sincérité ni pureté au milieu des*

*hommes. » Les prophètes le disaient, et les contemporains d'Abraham sans doute aussi. Nos lectures des textes anciens nous montrent que rien n'est plus banal que le pessimisme qui s'accroche aux mœurs et aux temps.*

— J'aime beaucoup cette notion de responsabilité. Le Coran rapporte ce propos de Moïse. Il dit : « Seigneur, je ne suis maître que de moi-même et de mon frère Aaron. » Si chacun de nous se conformait à ce principe, le monde changerait. Mais le malheur, c'est que je me crois blanc et je crois tout le reste noir. Voilà la faute !

(Il faut être vigilant en écoutant Larbi Kechat, parce qu'il n'entend pas ses propres paroles. Eût-il vu une faute là, et tant de fautes ailleurs, s'il avait regardé les autres, comme le maître soufi dont il a parlé moins d'une demi-heure plus tôt « avec le regard de Dieu », et s'il se voyait lui-même avec le regard de la créature ? Il se rendait coupable de ce qu'il condamnait avec tant de passion.)

— *Vous êtes existentialiste. L'homme tient sa responsabilité.*

— L'homme est responsable et libre, à l'image d'un voyageur dans un bateau qui sillonne les océans. Voilà un exemple concret. Je prends un bateau. Nous sommes un certain nombre de voyageurs. Je suis libre de monter, descendre, de louer une chambre pour me coucher. Mais ma liberté est limitée par le bateau. Le pilote du navire m'a montré les limites de ma liberté. Si je me jette dans

l'océan, pourquoi en imputer la responsabilité à Dieu ?  
Voilà d'où vient le mal de l'homme !

Dieu est absolu. L'homme fait partie du monde relatif. Tout ce qui est attribuable à l'homme est relatif. Je suis libre dans un monde créé par Dieu et géré par les lois de Dieu. Si je ne respecte pas les lois de Dieu, je n'ai de reproche à faire qu'à moi-même. Nous nous avérons menteurs à l'égard de Dieu.

L'idéal que l'islam nous propose est celui de ne pas dépasser les limites. L'homme n'a pas su utiliser cette liberté. La faute n'est pas à Dieu, qui nous a donné la liberté, mais à nous qui ne sommes pas à la hauteur de la confiance qu'il a placée en nous.

(Si nous ne sommes pas à la hauteur de la confiance de Dieu, Dieu se serait donc trompé ? Mais Larbi Kechat ne laissait pas sa pensée aboutir. Elle était obstruée par le postulat : « Tout ce que Dieu fait est sagesse et justice. » Il ne réfléchissait ni sur Dieu, ni sur ce qu'il disait de Dieu. Il chargeait l'homme encore et encore. Avec lui, les mots perdaient une partie de leur sens. Liberté et limites ne s'accordent pas. La liberté qu'il évoquait n'en était pas une. Un homme qui peut faire ce qu'il veut dans la cellule d'une prison est-il libre ?)

— *Le problème, c'est que vous postulez que je veux monter sur ce bateau !*

— Vous avez acheté votre billet...

— ... *Mais justement non ! Nul n'a le sentiment d'avoir désiré naître !*

— Je commence mon raisonnement à partir de mon existence sur terre.

(Ce n'était pas exact. Dans son exemple il disait avoir acheté un billet, ce qui signifierait que le désir de vivre préexiste à la vie. C'est à partir de ce désir que peut se justifier que Dieu, par miséricorde, ait créé l'homme. Affirmation éminemment discutable : peut-on concevoir de la miséricorde pour ce qui n'existe pas ?)

— *Voulez-vous dire quelque chose au sujet de votre arrestation ?*

(Larbi Kechat réfléchit un instant. Il commence :)

— Nous libérer de la peur. Cesser de voir l'enfer en l'autre. Regarder les humains avec le regard de Dieu, et se voir soi-même avec le regard d'une créature. Combattre les murs intérieurs. Il faut que chacun de nous fasse un silence intérieur. Il faut que nous nous regardions, parce que le message qui passe à travers les yeux est plus éloquent que le message des mots. Une fois les regards échangés, on peut embrasser ensemble les perspectives à assumer.

— *Et lorsque les CRS sont à votre porte ?*

— J'ai de l'amertume. Quand on subit une injustice, on est tirillé par deux sentiments : celui de se sentir lésé, piétiné, et le sentiment qui nous porte vers l'autre.

Pourquoi se permet-il de nous faire cela ? Les Arabes disent : « Chaque récipient secrète son contenu. »

Ce n'est pas à l'individu qui m'a kidnappé que je pense, mais au système diabolique qui le permet. J'en ai fait l'expérience lorsqu'on m'a amené à la préfecture puis à Folembay. Le chemin était long, on a discuté. D'individu à individu, vous sentez que derrière cette apparence, il y a un cœur humain. Bien sûr il me disait des choses qui ne me plaisaient pas. Il croyait défendre sa culture, son pays... j'ai découvert l'autre en lui, l'être qui est attaché à sa famille politique, spirituelle, culturelle. Ce n'est pas vers l'individu que ma colère se dirige, mais plutôt sur le climat dans lequel un tel individu grandit. Le pouvoir use de tous les moyens, y compris celui de la religion. Notre devoir à nous tous, c'est de nettoyer ce climat. Quand vous programmez un policier contre tel ou tel groupe, il finit par y croire.

Notre existence ne se limite pas au présent. Le présent est la période de la semence, et l'avenir sera le temps de la récolte. Chacun de nous est responsable, et doit réfléchir à la nature de la récolte. Nous sommes une génération charnière. Nous sommes en train de liquider et de subir les négativités semées par nos ancêtres et nous sommes en train de préparer une nouvelle forme de vie.

C'est vrai que c'est étouffant d'être emprisonné, limité, mais ce qui vous libère c'est votre liberté intérieure. Ces gens ne peuvent emprisonner que mon moi extérieur, mais mon moi intérieur est uniquement entre les mains de Dieu. Nul ne peut s'en saisir. Personne ne m'empêche de sentir la beauté, d'éprouver de la tristesse. L'âme est une lumière<sup>81</sup>.

---

<sup>81</sup> En juin 1996, le docteur Larbi Kechat a été rétabli dans ses droits, après avoir été assigné à résidence à Folembay d'abord, puis à Paris pendant vingt-deux mois.

— *Vous rêvez d'une société idéale. Comment faire une société idéale sans tomber dans la violence et l'intolérance ?*

(Il ne répond pas.)

— A propos de la violence, il faut réfléchir à ses causes. La violence, par exemple dans les banlieues des grandes capitales, est le résultat de l'injustice. On voit très vite la différence entre un quartier riche et un quartier misérable. Donc, la violence n'est pas inhérente à la nature humaine, mais une conséquence d'une mauvaise gestion de la société. Si je vois des gamins qui cassent une vitrine. L'acte est mauvais. Mais pourquoi le font-ils ? Parce que ces gamins frustrés végètent dans un monde qui ne connaît que la loi de la consommation. La télévision, au lieu de calmer les esprits, ne fait que créer de faux besoins, et devant l'incapacité de satisfaire ces faux besoins, il ne reste que la violence.

On parle souvent de la non-violence de Gandhi. La non-violence ne signifie pas la passivité. Le prophète dit : « Secours ton frère, qu'il soit juste ou injuste. » Les compagnons répondent comment ? Juste, on le comprend, mais injuste ? Il répond : « Vous l'empêchez de faire de l'injustice. » Les moyens à utiliser sont discutables. Il faut les approprier aux personnes et aux circonstances. Il faut gronder.

Les dernières grandes grèves nous ont donné un message, une leçon. Le peuple s'est débrouillé sans métro. Le message envoyé aux pouvoirs publics, c'est qu'on peut facilement se passer d'eux. Rares sont ceux qui lisent entre les lignes.

Nous avons besoin de beaucoup de misère. La misère matérielle ne me fait pas peur. Cette misère va polir notre faculté de sentir et de comprendre. J'ai confiance en l'homme. Il n'est pas mauvais. Le manque de confort oblige les gens à se parler. Même ceux qui sont parfois désagréables, dès que vous vous approchez d'eux, si vous leur accordez un sourire, le monde change. Dès que vous enlevez le vernis, vous vous trouvez devant une personne pleine de sensibilité. Il faut qu'on cesse de juger. Juger, c'est bloquer l'autre.

Tout le monde désire entrer en contact avec l'autre, mais personne n'ose faire le premier pas. On a peur de déranger et d'être repoussé. Quand on est habité par cet amour non possessif, on n'a rien à perdre. On peut aller vers l'autre parce qu'on n'attend rien de lui.

(Et il reprit ses diatribes contre l'Occident, les religions, le matérialisme, qu'il ponctuait encore d'un « voilà le malheur », à la fois révolté et las.

Il m'était difficile de concilier l'homme calme, pondéré, lumineux que j'avais devant moi et la violence à peine voilée de ses propos. De tels discours influencent facilement des auditeurs incapables de conserver la lucidité devant les débordements de la passion, d'apercevoir les dérapages de la raison, de douter d'une parole dès lors qu'elle est ponctuée d'une exhortation au nom de Dieu. Et je comprenais qu'ils pouvaient enflammer la rage de ceux en qui ils résonnaient. Le regard que Larbi Kechat portait sur le monde provoquait chez son interlocuteur sa capacité de se scandaliser et, scandalisé, de désirer la solution

qu'il allait lui proposer : l'islam, la soumission à l'islam.

Je l'imaginai prônant, utilisant les mêmes arguments, le même ton incantatoire pour aviver les passions. Il accusait, pêle-mêle, l'hypocrisie, Satan, l'Occident, l'injustice, le colonialisme, le péché et le vice... Ces éléments de rhétorique qui tissaient l'arrière-plan de ses convictions élaboraient sa pensée d'éléments disparates qu'il puisait dans sa lecture du monde. Celle-ci n'était pas portée par une analyse minutieuse ou construite, un regard englobant, mais révélait un tempérament, une humeur, une révolte globale et sans doute une blessure personnelle qu'il n'analysait pas minutieusement, peut-être à cause d'une certaine pudeur. Ainsi, il s'agissait moins de croire en l'idéal islamique que de suivre d'abord Larbi Kechat dans son interprétation du monde. Celle-ci devait conduire à la reconnaissance que la foi islamique allait guérir tous les maux.

Les Témoins de Jéhovah aussi, lorsqu'ils viennent à ma porte, le dimanche matin, brossent un tableau extrêmement sombre du monde et des temps actuels. Ils interprètent toutes les catastrophes naturelles et les accidents massifs comme autant de signes de la colère de Dieu devant notre perdition et la perversité de nos mœurs. Il faut voir le monde perdu pour se donner la mission de le sauver. Il faut dire le monde malade pour proposer le remède religieux qui le transformera, car on ne soigne pas les bien-portants. Cependant, en diabolisant un objet, une idée, on n'explique rien ! Au contraire, on s'empêche de les observer.

Les propos de Larbi Kechat se répartissent en trois

axes. Ses critiques de l'Occident : rejet de la pensée occidentale, et à mots couverts « des religieux qui brouillent le message », l'absence de normes et de règles dans le monde d'aujourd'hui, l'injustice, l'hypocrisie. Changer l'homme : l'appel incessant à l'engagement à travers « la sacralité de la rébellion » par « des moyens appropriés ». L'islam en tant qu'idéal : le côté immuable des fondements et des grandes orientations porté à la fois par une idée abstraite de Dieu (« tout ce que fait Dieu est bien, beau et vrai ») et un projet collectif qui construirait l'homme nouveau dans un monde nouveau ; mais cela supposait que tout ce qu'avait fait Dieu n'était pas « bien, beau et vrai ». Là-dessus se greffait un discours chaleureux mais lui aussi contradictoire : « J'ai confiance en l'homme, il faut qu'on cesse de juger. Juger, c'est bloquer l'autre. » Cependant, toutes les paroles de mon interlocuteur s'achevaient par un jugement.

Ces critiques de l'Occident (sa stérilité spirituelle, ses dérives morales, son hégémonie) sont classiques dans le monde musulman. Je les ai rencontrées souvent. Elles forment la rhétorique standard des nouveaux missionnaires de l'islam, beaucoup plus préoccupés par la destruction de la société et l'imposition de la loi islamique que par leur propre conversion à l'amour dont ils décèlent pourtant le message dans la révélation coranique.

Dieu est Un, mais l'affirmation de l'unicité de Dieu ne conduisait pas le recteur Kechat à transcender son regard sur le monde qui restait dualiste, toujours divisé en bien et mal. Et il ponctuait ses analyses d'un « voilà le malheur ! » répété une douzaine de fois en deux heures. Il voulait changer

le monde mais non changer son regard sur le monde. Il voulait changer l'homme, mais pas changer son propre rapport à Dieu.

La religion servait à Larbi Kechat de fil conducteur et d'alibi à une perspective politique, à un idéal révolutionnaire. Tout idéal est un rêve, et le rêve est tissé d'illusions. Il voulait changer le monde, l'homme, la vie, et il se servait de l'islam pour les détruire et pour les rêver en dehors de toute perspective humaine réelle. Sa foi me semblait désincarnée parce qu'idéalisée et collective, et matérialiste, tournée vers l'extérieur. L'intériorité, le silence, le regard du cœur, l'ambition personnelle de sainteté y tenaient très peu de place. Son islam ne construirait pas le monde nouveau, il reproduirait le même sous un autre nom et finirait par engloutir ceux-là mêmes qui l'auront propagé, car occupé à « éradiquer le vice » chez autrui on ne se transforme pas soi-même et on risque de devenir la victime d'un inquisiteur plus violent que soi.

Larbi Kechat proposait aux hommes la foi inaccessible en un monde parfait, et donc la frustration constante de l'échec, et l'impatience. Son islam pouvait engendrer des croyants et des fidèles, des hommes à la fois soumis à la religion et révoltés contre le monde, des hommes capables de violence lorsqu'ils s'aperçoivent que d'autres s'autorisent la liberté qu'ils se refusent. Il pouvait canaliser une révolte juste dans des formes injustes. Il n'inspirait pas la miséricorde, n'éveillait pas le pardon, ne conduisait pas à la paix, ne suscitait pas l'expérience de Dieu. C'était un étendard, pas une spiritualité, un code de morale, pas un mode de connaissance de Dieu. L'islam de

Walli, le soufi, suggérait une manière d'être, d'aimer ; c'était un rappel et un guide pour l'individu, non un programme politique. L'un rêvait d'une Terre islamique, l'autre s'approchait de Dieu. Toute tasse à moitié vide est aussi à moitié pleine. Larbi Kechat ne percevait pas la relativité de son regard sur le monde et son prochain, alors qu'il théorisait sur la relativité des opinions lorsqu'il s'agissait de l'opinion des autres. L'Occident a sans doute les défauts qu'il énumérait, mais il a aussi inventé l'avion, la lumière électrique, l'antibiotique. Il trouvera des remèdes aux nouvelles maladies. Il a promu la séparation de la religion et de l'État, la laïcité et la liberté de culte, l'école gratuite pour tous, la Sécurité sociale. Il a conçu une charte universelle des droits de l'homme et la démocratie, le principe selon lequel chaque homme détient une voix égale. Il accueille des réfugiés politiques persécutés par des régimes totalitaires qui sont parfois islamiques...

Dans certaines régions du monde, en Afrique, en Indonésie, en Inde jadis, c'est l'islam qui est dénoncé comme impérialiste source de déculturation. La colonisation arabe avait précédé la colonisation européenne en Afrique ; l'islam avait déstabilisé la société traditionnelle en Indonésie ; les invasions mogoles avaient chassé le bouddhisme des Indes. Mais Larbi Kechat était incapable de rapprocher l'impérialisme occidental de l'hégémonie islamique.

Là où elle a été tentée, l'expérience islamique a échoué. Mais pour Larbi Kechat, «ce n'est pas l'islam qui a montré son échec, ce sont les musulmans ». On peut trouver la même excuse au

monde démocratique, au monde communiste, au monde chrétien, à tous les mondes... mais il n'était pas aussi miséricordieux envers eux qu'envers l'islam. Ses critiques se concentraient sur l'Occident seul et il restait muet sur les dérives passées et présentes des états islamiques. L'islam seul portait ses espoirs, bien que les musulmans n'en fussent pas à la hauteur.

*La ilâha...* il n'y a aucun Dieu, aucun absolu : tout est relatif, y compris celui qui le dit, y compris la religion qui l'enseigne, y compris le rêve d'un monde pur. *Illah-lâh*, que Dieu, que l'absolu : tout est divin, y compris l'infidèle, le pécheur, y compris tout ce qui ne paraît pas conforme à Dieu. « Je sais très bien ce que vous ne savez pas » (Coran 2, 30), dit Allah. Je tâchais d'apercevoir les deux aspects de chaque chose pour les relativiser l'un l'autre. Je comprenais la religion comme un rappel de cette attitude. Je croyais en la miséricorde de Dieu autant pour l'imperfection des uns que pour le rigorisme sectaire des autres. C'était ce qui me séparait de l'imam. Je ne doutais pas de sa sincérité, mais sincérité n'est pas synonyme de vérité. L'émotion que suscite l'injustice ne garantit pas la justice. L'esprit critique, lorsqu'il est systématique, engendre aussi le discours hypnotique que mon interlocuteur avait dénoncé.

Les religions, leurs prophètes et leurs dogmes ne changeront pas le monde. Sinon, il aurait déjà changé. Vingt siècles de christianisme, treize siècles d'islam, trente-trois siècles de judaïsme, vingt-cinq siècles de bouddhisme, cinq millénaires d'hindouisme n'ont pas institué la justice, l'harmonie, le bonheur universels. Swami

Vichârava, un maître hindou, disait ironiquement : « Vous voulez changer le monde ! Comme cela est noble. Mais vers quoi allez-vous le transformer ? Comment saurez-vous si, ce que vous tentez d'améliorer ici, ne détruira pas quelque chose ailleurs ? Ne cherchez pas à changer le monde collectif, l'organisation sociale, économique et politique, transformez-vous d'abord vous-même, vivez en accord avec votre vérité, faites-en votre exigence. Seul un homme libre peut aider un autre homme à trouver son chemin vers la liberté. » La religion transforme parfois les hommes, mais un homme à la fois.)

Stan Rougier

prêtre

*« Pour accueillir Dieu comme on le doit, il faut l'accueillir également en toutes choses, dans la peine comme dans la satisfaction. »  
(Maître Eckhart<sup>82</sup>.)*

*Certes, avec Mgr Gaillot, le père Bénéteau, l'abbé Laguérie et Claude Lagarde, ce livre présente sans doute des tendances marginales dans le catholicisme. Cependant, la ligne épiscopale est archi-con nue. Fallait-il répéter ici les principes et les préceptes du catéchisme officiel ? Et il manque aussi la voix des protestants et des orthodoxes...*

*Marc Leboucher, mon éditeur, me conseilla de rencontrer Stan Rougier, qui fut éducateur de jeunes délinquants, prêtre des banlieues sud de Paris, baroudeur et voyageur spirituel, écrivain prolifique<sup>83</sup> qui est à la fois fidèle à l'Eglise et ouvert aux autres horizons. En effet, il fréquente des protestants, des orthodoxes, des soufis, des musulmans, des juifs, est allé*

---

<sup>82</sup> Sermons, In hoc apparuit charitas Dei, éd. du Seuil ; traduction Jeanne Ancelet Hustache.

<sup>83</sup> Il a écrit notamment : L'avenir est à la tendresse, Le Cerf, 1979 ; Aime et tu vivras, Cana, 1985 ; Puisque l'amour vient de Dieu, Desclée de Brouwer, 1988 ; Nomade de l'Éternel, Stock/Emmanuel, 1994 ; Montre-moi Ton visage ! (Variations sur les Psaumes), Desclée de Brouwer, 1995.

*en Orient, connaît le bouddhisme et l'hindouisme, lit les textes de traditions spirituelles différentes de la sienne.*

*La soixantaine, assez grand, solide, chaleureux, la figure ronde au sourire éclatant ombragé d'une barbe grisonnante massive, le père Rougier paraissait fort, énergique, mais il m'a semblé déceler derrière son image virile, plus au fond de lui, une certaine fragilité, une bribe de candeur.*

*Cet entretien ne s'est pas déroulé comme les autres. Nous avons d'abord réalisé une interview que je lui ai envoyée avec des commentaires et de nouvelles questions. Un échange épistolaire a suivi qui a transformé cette rencontre en dialogue. Jusqu'à la dernière minute, il a voulu corriger ses propos, rajouter quelques idées, exiger un dernier mot.*

*Il parlait haut et clair, voulait « en dire plus »...*

— *Pouvez-vous me décrire la pièce où vous êtes ?*

— Je suis dans mon bureau, qui est en même temps ma chambre à coucher, devant des éléments de rangement en bois. Par terre dans un coin, le matelas, une pile de livres à côté, un bonze zen en méditation au-dessus. Aux murs, deux tableaux peints par ma mère dont l'un représente une femme guatémaltèque tenant son enfant dans les bras. Des posters : la Vierge Marie, un lac des montagnes Rocheuses, une grande carte du monde d'Air France et, trouvée à Jérusalem, une affiche où s'unissent les mots « shalom, peace, salam, paix ». Des photos : une mariée indienne, deux indiens du Guatemala à genoux au milieu d'un épais brouillard de fumée d'encens. Une représentation de Krishna jouant de la flûte, un Christ taillé dans le bois...

— *Parlez-moi de vous. Comment vous est né votre intérêt pour Dieu ?*

— Je crois pouvoir faire remonter les choses assez loin, par petits flashes. J'avais huit ans, je me sentais sans valeur, mais au moment de ma première communion, il s'est passé quelque chose, j'ai eu le sentiment que quelqu'un d'important me rendait visite : être aimé de Dieu, cela me touchait. Plus tard, à onze ans, j'ai participé à une colonie de vacances avec les pères maristes, dans les Alpes. Nous étions rassemblés, six cents enfants, pour des temps de prière chaque jour, sous les étoiles. Cela a été pour moi d'assez grands

moments.

Il y a eu aussi le scoutisme : « Le scout voit l'œuvre de Dieu dans la nature, il aime les plantes et les animaux. » Dans ce contact avec la nature que j'aimais beaucoup, je rencontrais une « réalité » que je n'aurais pas su bien définir, mais dans laquelle il y avait un Créateur. Un être justifiait le monde ; le monde échappait donc au néant. Je n'aurais pas pu le formuler ainsi, mais je sens que cette influence a été forte. Mon aumônier scout prononçait des paroles qui me touchaient très vivement au cœur et d'une manière indéracinable, inoubliable. Je l'entends encore dire en fermant les paupières : « Quand on aime, cela pèse lourd. » Je pensais que cet homme avait une passion intérieure, une intensité très forte.

Mon grand-père était une sorte de grand seigneur pour tous ceux qui le connaissaient, il était aussi un grand croyant. Il m'emmenait aux vêpres à Saint-Jean-de-Luz, et là, je le voyais s'incliner devant une réalité plus grande que lui. Son influence a joué un grand rôle. Négativement aussi parce qu'il me faisait faire des versions latines durant les vêpres avec les psaumes !

L'attraction a donc joué sur deux plans : la rencontre sacramentelle de la première communion, et une présence diffuse de Dieu dans tous les aspects de la nature... les petits grillons que j'essayais de faire sortir des trous, les papillons, les vagues de la mer à Saint-Jean-de-Luz... J'étais panthéiste.

Le catéchisme ne me disait rien ; il était assez bizarre, trop cérébral et jouait plutôt un rôle de repoussoir. Je ne le comprenais pas. On disait : « Dieu est un pur esprit, il a fait les humains pour être éprouvés, les anges pour être heureux... »

— *Comment expliquez-vous l'aspect plutôt négatif du catéchisme ?*

— Les mots dans lesquels on a cherché à définir Dieu étaient trop réducteurs. Le catéchisme était une armoire avec des tiroirs, un outil de rangement. C'est à l'enseignant de meubler ces tiroirs. S'il ne donne pas vie à ces mots, par sa propre ferveur, ses propos trop froids deviennent source de blocage. Le catéchisme répondait à des questions qu'on ne se posait pas et du même coup on n'avait plus envie de poser de questions, car la réponse bloque la question éventuelle.

Mais le catéchisme est nécessaire pour avoir des repères. Il ne faut pas lui demander plus que ce qu'il peut donner. Ce n'est pas une vie, une intensité, une passion. Je vis avec des jeunes depuis trente-cinq ans : tout ce qui n'est pas passionné, tout ce qui n'est pas dit sur le ton de la passion ne les intéresse pas. C'est pourquoi j'insiste sur ce qui a valeur de témoignage. La conversion d'un Charles de Foucault ou d'un Jacques Lebreton les rejoint infailliblement.

— *Quelle est la nature de Dieu ?*

— J'aime bien la réponse qu'un moine orthodoxe fit au fils d'Olivier Clément qui avait alors huit ans : « Pense à Dieu comme à la vie de ta vie et à l'amour de ton amour. » Cette phrase a beaucoup trotté dans ma tête. Tout ce qu'il y a de vivant dans ma vie implique la présence de Dieu ; Dieu est là aussi dans l'amour véritable, et même dans toutes formes d'amours balbutiantes. Je ressens cela. « Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu ; celui qui n'aime pas ne sait pas qui est Dieu. Dieu est Amour », dit saint Jean.

La révélation biblique avec sa dimension de Trinité, me parle très tort. Dieu créateur, source de toute vie. En lui divinité et paternité se confondent. Il se donne tout entier à un vis-à-vis éternel. Cette seconde personne est venue sur notre terre. Elle nous a dévoilé un petit peu le visage de Dieu. Par sa tendresse sans limites envers les parias, Jésus révèle qui est Dieu. Enfin, l'Esprit Saint en qui ils ont leur communion et leur joie. Ils sont prêts à partager avec nous leur contemplation mutuelle pour nous introduire à notre tour dans leur intimité éternelle...

Je pourrais aussi évoquer trois approches qui ne sont en rien contradictoires. D'abord, une sorte d'émotion devant tout ce qui est vie : cela peut être un visage humain qui parle et les émotions qui se lisent sur ce visage. Cela peut être un animal, la rivière qui est savante, les nuages que rien ne peut emprisonner... Toute expression de vie dans la nature me parle de la beauté de Dieu. Dieu a laissé sa trace dans la nature. Ensuite, tout ce qui est amour en ce monde me fait accéder à Dieu, source de tout amour. Bien sûr l'amour humain n'est pas parfait ; il est comparable à une petite paillette d'or dans une tonne de gravier. Mais cet or est de l'or, et cet or remonte à Dieu. Enfin, le dernier aspect, je le dois uniquement à la révélation : Dieu se révèle comme une communion de personnes qui s'aiment à n'en faire qu'une. Elles rêvent d'introduire les créatures, qu'elles n'ont fait que pour cela, dans leur intimité. « Au commencement était la Parole », donc la Relation ! Le monde est né d'un débordement de la joie divine.

— *Associer Dieu à la beauté, ne le rend-il pas anthropocentrique, voire culturo-centrique ? Que sont la beauté et la laideur ? La laideur est-elle non-Dieu ?*

*Observée avec rigueur, la nature et la vie sont terriblement cruelles (laides ?). Le volcan qui explose et tue, est-ce beau ou laid ? Le boucher qui coupe la gorge d'un animal, le chat qui dévore la souris, l'araignée qui attend la mouche sur sa toile, est-ce beau ou laid, bien ou mal, vie ou mort ? Ces concepts ne sont pas si faciles à définir. Devant le même spectacle nous ne ressentons pas tous pareillement. Le ressenti est-il une preuve de quoi que ce soit ?*

— Morvan Lebesque, agnostique, chroniqueur au *Canard enchaîné*, a terminé un livre. *Lettre ouverte à Dieu*, en disant :

« Lorsque je vois quelque chose de trop beau, tu me manques J'aurais envie de féliciter quelqu'un ». Des multitudes, parmi lesquelles François d'Assise et Jean de la Croix ont évoqué cette approche. La Bible (Genèse, Job, Ben Sira, Sagesse) déborde aussi de ce thème. Lorsque Dieu fait défiler devant Job les multiples splendeur, de sa Création, Job s'exclame : « Je ne te connaissais que par ouï dire, maintenant mes yeux t'ont vu ! » Haroun Tazieff affirme qu'il n'y a rien de plus beau qu'un volcan. Sans le phénomène volcanique pas de vie sur terre. Tout peut être mortel si l'énergie n'est pas bien dirigée ou endiguée.

Enfin, Dieu n'est certes pas l'émotion. Mais l'approche de Dieu peut parfois s'accompagner d'une émotion. Cette émotion est faite d'un sentiment de joie et de plénitude tout à fait analogue à celles de l'amour humain lorsqu'il est authentique.

— *La beauté est-elle dans le regard de l'homme ou dans la chose jugée belle ? Bien qu'il ait permis la vie sur terre, le volcan n'est pas beau pour les gens qu'il*

*massacre, dont il réduit l'habitat en poussière, dont il tue les enfants et les amis. Job a vu les splendeurs de la création, mais il a vu aussi la terrible souffrance de la vie. Et c'est Dieu dans ce livre de la Bible qui les lui envoie.*

— Non, c'est Satan<sup>84</sup>.

— *Pourquoi Jésus-Christ serait-il l'unique fils de Dieu, révélé il y a seulement deux mille ans alors que l'homme est beaucoup plus ancien ? Pourquoi un seul fils ? Pourquoi ne suis-je pas moi, fils de Dieu, et vous aussi ?*

— En fait, la Bible explique assez bien qu'il fallait un contexte pour recevoir et accueillir cette personne éternelle de la Trinité de tendresse qui est venue sur notre terre. On pourrait même penser qu'elle serait peut-être venue trop tôt : une grande frange de l'humanité ne l'ayant pas reconnue, l'humanité n'était pas prête à la recevoir.

Les textes étaient peut-être trop ambigus à son sujet, certains d'entre eux soulignaient sa victoire sur le mal, et cette victoire n'a pas semblé assez apparente au moins à ceux qui étaient ses contemporains. La croix a tant fait scandale qu'elle a empêché l'adhésion à ce messie-là. Sauf pour ses très proches compagnons qui, l'ayant vu ressuscité, en ont subi un choc total.

Pourquoi lui seul ? Il a une place privilégié en ce sens que c'est lui cette personne divine éternelle qui vient et qui montre le visage humain de Dieu ou qui montre Dieu à travers un visage humain. Mais il y a, bien

---

<sup>84</sup> "L'Éternel dit à Satan: voici, tout ce qui lui appartient, je te le livre ; seulement ne porte pas la main sur lui."  
(Joh I. 12) Suit alors un dialogue non entre Satan et Job mais en Dieu et Job.

sûr, une multitude de messagers qui, ou bien ont précédé sa venue, comme les prophètes — je considère les auteurs des *Upanishad* hindous ou les grands sages du Japon ou de la Chine comme des prophètes aussi — ou bien sont venus après lui. Il y a eu des êtres pénétrés des mêmes intuitions, pas seulement grâce à lui, mais grâce à Dieu, qui rendent Dieu adorable, qui montrent le visage adorable de Dieu et qui mènent le même combat pour nous révéler un Dieu digne de ce nom. Pour moi Jésus-Christ ne fait pas d'ombre à ceux qui mènent le même combat de dévoilement.

Par contre, il y a des messagers de l'ombre qui montrent Dieu sous un visage teigneux ou sollicitant uniquement notre mental... Ce ne sont pas tous de mauvais bougres d'ailleurs ; je pense à Aristote ou à Platon qui nous parlent de Dieu Premier-moteur ou Cause-première. Ils ne sont pas complètement à côté de la plaque, mais cela s'adresse tellement à notre seul cerveau que cela risque de nous rendre indifférent à Dieu. C'est le déisme, ce n'est pas le Dieu qui invite à une relation d'amour. »

— *Délegitimer l'intelligence, n'est-ce pas dévaloriser l'homme, ainsi que toute réflexion sur le monde, toute tentative d'observation lucide sur la nature de la vie, toute la réalité, et Dieu aussi ?*

— Blaise Pascal disait que la suprême démarche de l'intelligence consistait à s'incliner devant un mode de connaissance supérieur : l'amour. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

— *Puisqu'une grande frange de l'humanité n'a pas reconnu Jésus comme Christ, le contexte était-il*

*mûr ? La victoire sur le mal vous semble-t-elle évidente ? Le monde est-il différent depuis Jésus-Christ ? Pourquoi Jésus-Christ ne s'est-il pas montré, à Pilate, au sanhédrin, à Jérusalem après sa résurrection ? Cela eût été la démonstration évidente de sa victoire sur la mort, cela aurait effacé le scandale de la croix. Non, le fils de Dieu se cache et se montre à ses disciples qui se cachent aussi.*

— On peut poser bien des questions de ce genre sans être assuré de trouver de réponses. Bouddha disait : « Il n'est pas nécessaire de connaître ce qui n'aide pas à vivre. » C'est un thème qui lui est cher lorsqu'on l'interroge sur l'origine de la souffrance. Je me hasarde tout de même.

Il fallait que « Un de la Trinité » soit accueilli comme homme et reconnu comme Dieu. Cela n'allait pas de soi. Il fallait une préparation. Même si un ou deux pour cent du peuple de l'Alliance le reconnaissait, c'était suffisant. Il suffit d'une étincelle pour incendier une steppe entière.

Le monde est incroyablement différent après Jésus-Christ qu'avant. Je vois surtout en lui la réalisation de la prophétie d'Isaïe : « La vache et l'ours se lieront d'amitié, etc. » Un germe de désir d'entente entre des êtres différents a été semé. Auparavant c'était banal et normal de donner son serviteur à manger aux murènes. Depuis le judaïsme renforcé par Jésus-Christ, fleuron de cette race, un souci de réconciliation va, pouce par pouce, faire son chemin. Jésus-Christ n'a pas fait de magie. Il n'a aucune envie de susciter des adorateurs subjugués par sa puissance. C'est par sa faiblesse, sa vulnérabilité qu'il veut nous toucher... Posons la question : « Pourquoi un roi amoureux d'une bergère se fait-il berger pour

conquérir son cœur ? » Ce qui s'obtient par la force ne peut pas être de l'amour. C'est pourquoi la coalition de la haine qui se développe contre Jésus ne le désespère pas. Il se sait plus grand, crucifié, que glorieux au Thabor. Mais les témoins du Thabor sont invités à se souvenir de sa « transfiguration » en le voyant crucifié !

— *Il faut se souvenir que Bouddha disqualifie les questions concernant Dieu, l'univers, la création (voir Culamalunkya-sûtra. Tevijja-sûtra). Il pense qu'elles n'aident pas à vivre. Il aborde le seul problème qui se pose aux êtres vivants : comment se délivrer de la souffrance inhérente à la vie ? Sa réponse : la « soif » (le désir ou l'aversion) est à l'origine de la souffrance. La coalition de la haine qui se développe contre Jésus ne l'effraie pas », dites-vous Est-ce bien vrai ? Ne prie-t-il pas : « Que cette coupe passe loin de moi... » ?*

— Le « Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » est le signe de la victoire à venir puisque cette citation ouvre le psaume le plus messianique, l'annonce de l'apothéose du messie.

— *Depuis Jésus-Christ la prophétie d'Isaïe ne s'est pas réalisée. La vache et l'ours ne sont toujours pas amis, non parce que l'ours est méchant mais parce que la nature est ainsi faite. Isaïe nous fait rêver d'un monde de fées dans lequel les principes de la nature seraient différents. Certes, nous voudrions un monde parfait, seulement beau, totalement sécuritaire, mais pour cela, faut-il espérer le changer ou l'accepter comme il est et dire avec Jésus « Que ta volonté soit faite », c'est-à-dire se transformer soi-même, modifier notre rapport au réel ?*

— Les mots nous piègent. Cette expression signifie : « Que s’accomplisse ton projet. » Et cette « volonté de Dieu », c’est que les choses changent et qu’il faut nous laisser mobiliser chaque jour contre le malheur et contre ses causes. Le texte d’Isaïe n’a rien de zoologique : c’est un symbole. Les chemins de réconciliation entre les peuples et entre les individus sont une formidable épopée ! Isaïe annonce contre le mythe grec de « l’éternel retour » que l’Histoire avance.

— *En tant qu’homme, Jésus est exemplaire, sa parole, ses actes sont exemplaires. En tant que Dieu, il l’est beaucoup moins, car ce qui est possible pour Dieu ne l’est peut-être pas pour les hommes. D’où savons-nous que Jésus-Christ est un personnage si particulier ? Comment est-il si différent de Moïse, des prophètes, de Mahome, Lao Tseu, ou même des Avatars, les Dieux incarnés de l’hindouisme ?*

— Ce n’est pas de l’ordre du savoir, c’est de l’ordre de la foi. A un moment donné quelqu’un décide que l’impact que lui fait ce Jésus est hors comparaison avec l’impact des autres sages. C’est du même ordre que de tomber amoureux. J’imagine bien un ami me disant : le ne peux pas trop vous expliquer pourquoi c’est Solange, c’est comme cela ! J’ai connu bien des femmes mais aucune ne m’a touché autant que celle-là. »

— *Ce qui signifie que d’autres hommes peuvent tomber amoureux d’autres Dieux...*

— J’ai employé une analogie. Si quelqu’un me dit qu’il a reçu sa révélation par Lao Tseu ou Confucius, je ne penserai pas qu’il est un imbécile, je lui dirai : « Parle-

moi de ton Dieu, ton chemin me fascine. Je me suis toujours intéressé aux autres religions. J'ai toujours eu sous le coude des ouvrages d'hindous, de bouddhistes, de mystiques juifs ou soufis et je me suis passionné pour ce que d'autres disent de Dieu. Je ne les sens pas si lointains. Le juif et le musulman me parlent de Celui que ma théologie chrétienne appelle la première personne de la Trinité, et les hindous ou les bouddhistes me parlent du Dieu intérieur qui n'est pas sans connivence avec l'Esprit Saint, Dieu présent dans l'homme.

— *Voyez-vous les avatars de l'hindouisme comme des incarnations divines ?*

— Si je vous réponds « oui », on va dire que je suis hindou ! Pour moi Krishna est un mythe. Un mythe très parlant certes, mais je préfère quelqu'un de réel, de concret, de vivant aujourd'hui, d'agissant aujourd'hui, ce qu'est Jésus.

— *Le Dieu personnel étant « autre », on dit même parfois le « radicalement autre », il est inconnaissable. Le concept oriental de Dieu impersonnel (Brahman) a une certaine efficacité, car parce qu'impersonnel, il n'est pas autre. Ainsi, il est possible à l'homme d'en faire l'expérience en modifiant son rapport au monde de la saisie dualiste : moi-cela à la non-différenciation : « cela est moi ».*

— Je n'imagine pas quelqu'un disant : « Je préfère que ma bien aimée ne soit pas *quelqu'un*... Je la préférerais impersonnelle. » En réalité Dieu est à la fois au-dehors, comme un vis-à-vis nous proposant une relation, et au-dedans. Son Esprit habite en nous. Et en

effet, nous expérimentons sa présence dans certaines conditions (silence, paix, amour, joie).

— *Mais cette analogie est impropre : cette « bien-aimée », vous ne l'avez jamais rencontrée. Dans votre formulation (« Il habite en nous, nous expérimentons sa présence ») une distinction demeure entre soi et Dieu : il est en nous comme un locataire. Ainsi vous lui attribuez silence, paix, amour, joie, mais non tout ce qui n'est pas cela, bavardage, indifférence, tristesse, etc. Peut-on dire que Dieu n'est pas le même pour tous et que cela, au fond, n'a pas d'importance ?*

— C'est un enrichissement, une provocation au dialogue. Ta différence m'enrichit, elle m'oblige à approfondir.

(Nous changeâmes de sujet.)

— *Quelle est votre relation personnelle avec Dieu ?*

— J'ai besoin de «temps fort» assez longs. Je prends deux ou trois semaines de retraite chaque année. Parfois, je vais dans un Foyer de Charité. J'assiste aux prédications qui aident à comprendre la parole de Dieu et laissent le temps à la méditation personnelle. C'est la plus totale solitude. Souvent, je me fonde sur une lecture. La Bible ou un ouvrage qui me touche, par exemple actuellement je lis *Appel à l'amour* d'Antony de Mello, un mystique indien. Dans ces moments-là j'ai envie d'écrire noir sur blanc ce qui se passe dans mon cœur, ce que j'éprouve. J'ai noirci ainsi des centaines de cahiers. J'essaie de conserver ce que j'ai ressenti dans les

moments intenses pour m'en souvenir dans les périodes plus froides.

— *Sentez-vous Dieu plus fortement dans la solitude ?*

— « Pourquoi vas-tu dans le désert pour trouver Dieu ? Il est partout », demande-t-on à quelqu'un qui aimait prier dans le silence. « Oui, mais moi je ne suis pas le même partout ! » La solitude peut se vivre à plusieurs si tout le monde est en silence. C'est un moment d'amour totalement gratuit.

— *Comment connaître Dieu ? Quels sont les chemins de connaissance de Dieu ?*

— Je vous parlais de ces « temps forts » : se retirer du stress, du quotidien, repenser notre propre vie à la lumière de la parole de Dieu, éclairer la parole de Dieu de nos expériences les plus marquantes... Nous sortons de là complètement changé. On a été touché dans le plus profond de notre être de façon un peu analogue à une expérience amoureuse ou à une grande amitié. C'est de « vivre avec » qui fait grandir toute relation et donne des expériences intenses de communion.

Pour moi, tout est dans ce moment qui peut durer trois jours, une semaine ou un mois en quête de Dieu, en attendant sa visite. Dans ces moments de retrait, d'expérience spirituelle intense, il se passe quelque chose comme une rencontre.

— *Pour l'avoir pratiquée souvent, je sais que l'expérience du silence et de la solitude donne une énergie extraordinaire. Comme on ne s'exteriorise plus, tout reste en soi, et l'énergie que l'on dispersait dans la*

*représentation, le discours, les relations, s'accumule et devient une sorte de force intérieure. Se pose alors le problème de l'interprétation de cette force. Le croyant l'attribuera à Dieu, l'artiste l'appellera l'inspiration, l'athlète la concentration, les autres le repos... Ce n'est pas Dieu que l'on rencontre, mais plutôt notre propre disponibilité.*

*Lorsqu'on cherche Dieu, lorsqu'on médite au sens occidental du terme, lorsqu'on cogite, le silence n'est qu'apparent, extérieur. Il est, en fait, un intense bavardage et fonctionne comme un autoconditionnement. De même que le jeûne produit la faim, de même le silence habité par Dieu produit le sentiment intense de la présence de ce que l'on cherche. On trouve alors ce qu'on avait prévu de trouver. Est-ce bien Dieu cependant ou la confirmation d'une conception théologique particulière de Dieu ?*

*Il est un autre silence, totalement paisible, qui révèle parfois des choses très inattendues : la relativité de la pensée sur Dieu, des émotions ou même plus largement du sujet lui-même.*

— La solitude est ambiguë. Elle provoque, soit une attente devant le Souffle mystérieux, le divin qui réside en tout homme, soit une fascination de notre ego isolé, le moi qui dit « moi seul ». J'ai éprouvé ces deux états. La différence est incroyable. Adolescent, je passais des semaines ou des mois dans la solitude, en marchant. J'éprouvais « l'attraction » à ces deux niveaux. A cette époque aucun Dieu révélé ne m'avait encore rejoint. Ou ce n'était que très vague.

Ce que vous dites du danger d'une révélation me touche beaucoup. Je ressens toute la Bible comme une succession de lettres d'amour, à décoder certes, mais ce

sont des messages concrets. Le bien-aimé préfère une lettre réelle, quitte à devoir l'interpréter, plutôt que de tout imaginer dans sa tête. « Quand Dieu ne parle pas, on lui fait dire ce qu'on veut », disait Sartre. Votre propos me touche. L'athée m'apparaît comme quelqu'un qui a été traumatisé par une caricature de Dieu. C'est comme une femme qui ne voudrait pas se marier parce qu'elle aurait été violée à huit ans !

(Je ne compris pas le rapprochement avec la femme violée. Mais il me semblait que Stan Rougier était un sentimental. Tous ses rapprochements avec la bien-aimée, Solange plutôt qu'une autre, la Révélation comme lettres d'amour, le proclamaient. L'amour expliquait tout.)

— *Comment commence la recherche spirituelle ?  
Quelles portes peuvent ouvrir à ce chemin ?*

— Le mot religion est un piège pour beaucoup de gens dans la mesure où cela leur évoque une institution trop close. L'étymologie, *religare*, signifie relier. Comment se relier, comment chercher les portes et les chemins, vers soi-même, autrui, l'univers, le transcendant ? Mais il s'agit moins de chercher Dieu que de se laisser trouver par lui. Dieu nous donne un certain nombre de rendez-vous Lorsque nous y répondons, il nous en est proposé davantage.

Un peu comme quelqu'un qui se met à dessiner va avoir du goût pour le dessin, celui qui se met à faire de la musique va avoir envie d'en faire davantage, etc., celui qui a acquiescé à tel ou tel des rendez-vous de Dieu va le retrouver. C'est ainsi que j'interprète le passage de

l'Évangile : « A celui qui a, on donnera, à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. » Ce propos de Jésus-Christ fait dire à beaucoup de gens que le Christ est un teigneux. Je lis cette phrase plutôt comme un constat : « Si tu vas sur une voie, tu auras envie d'y aller davantage, et si tu t'arrêtes en chemin, par paresse, tu finiras par perdre ce que tu avais acquis. »

Je vous parlais des retraites. La lecture de ceux qui nous ont précédés, Charles de Foucauld, Thérèse de Lisieux... qui ont parcouru un bout du chemin est précieuse aussi. Ils nous montrent la voie, nous disent des choses... « Si tu éprouves ceci ou cela c'est bon signe... » Il y a beaucoup de douleurs sur le chemin de la vie spirituelle. De même lorsque nos doigts étaient gelés on ne sentait rien et lorsque la chaleur revient on commence par avoir mal, cette douleur est un signe de vie. Autrement, les signes du passage de l'Esprit sont la paix, la joie, la douceur, la tendresse, la confiance...

Dieu nous attend dans le silence et dans sa parole, le silence étant ce qui permet à sa parole de retentir très fort. Il nous rejoint dans la création et dans sa beauté, dans l'amour sous toutes ses formes, dans les relations humaines qui sont porteuses d'amour, et surtout celles du couple, dans la collaboration à la création : ce que nous faisons pour que le monde soit plus habitable. Il nous rejoint même dans nos fautes, dans notre conscience. (Elle nous alerte lorsqu'on va peut-être faire mal. Elle nous alerte une fois qu'on est tombé en nous disant : « Cela n'est pas digne de toi. ») Dieu nous rejoint dans l'intolérabilité de son absence, quand on vit dans un monde duquel on a chassé Dieu. Je crois que l'athéisme ambiant a joué un très grand rôle dans ma découverte de Dieu : je ne supportais pas de vivre dans un monde où nous viendrions de rien pour retourner

vers rien. Je me souviens de mes lectures de Jean Rostand, le biologiste, à dix-huit ans : « N’y a-t-il donc rien entre l’horreur et le conte de fées ? Un Dieu ? Je n’en demande pas tant ! Mais que l’homme ne soit pas une vaine promesse de la matière ! » (Je cite de mémoire.) Dieu nous attend dans les interrogations fondamentales : Qui suis-je ? Quel est le terme ? Pourquoi est-ce que j’existe ? Nous sommes parfois saisis par ces questions. Dieu nous rejoint dans les sacrements. Dieu est au-delà de tout, au-delà aussi de tout discours à son sujet, mais nous pouvons le connaître en naissant avec lui (co-naître).

— *N’y aurait-il pas une double relation possible : l’immanence, Dieu étant révélé par autrui ou la nature, et la transcendance, non pas dans la fusion mais par l’union des contraires dans laquelle l’observateur ne sépare plus.*

— Tout à fait d’accord.

— *Qu’est-ce que c’est la transcendance ?*

— La transcendance est un mot pour évoquer la présence de Dieu. En présence de Dieu l’humain éprouve une sorte de frémissement, la reconnaissance que « Dieu seul est Dieu ». Il est l’âme de tout le réel, sa profondeur.

Quand je dis « Notre Père qui es aux cieux », j’ai la conviction que « les cieux » évoquent cette transcendance. Elle est difficile à cerner et il faudrait prononcer une multitude de mots pour échapper à tout ce qui pourrait être réducteur. La transcendance est au-delà de tout, au-delà des mots, de la sensibilité, au-delà encore de ce que mon expérience a pu saisir, toujours

au-delà. Il y a une dimension d'intensité, de ferveur. Je pense à l'effroi d'Isaïe : « Je suis un homme aux lèvres souillées ! »

Lorsque la Bible dit : « Tu ne peux pas voir Dieu sans mourir », je crois qu'elle évoque l'émotion fulgurante provoquée par cette transcendance, la peur de mourir sous trop d'émotion. Mais par tendresse Dieu va nous donner dans l'éternité la capacité d'être divinisés et à ce moment-là nous pourrions l'accueillir.

Nous sommes, selon les Pères de l'Eglise, « en capacité de Dieu ». Mais cela est un trajet, un itinéraire. Notre vie nous est donnée pour cela. J'emploie souvent cette image : de même que le petit enfant dans le ventre de sa mère se rend capable d'accéder à la vie terrestre extérieure, de même dans notre stage terrestre, nous nous préparons à cette vie éternelle — qui est déjà commencée, bien sûr —, nous nous préparons une capacité de vivre dans cette dimension-là. Nous nous rendons capables d'aimer comme Dieu aime, de voir comme Dieu voit.

Dans la vie on a parfois de ces « toucher de l'être » qui sont des états de grâce. Ceux-ci peuvent d'ailleurs être aidés par une bonne hygiène de vie. Lorsque je dors trente minutes l'après-midi, je m'aperçois que ma prière est plus profonde et mon amour des autres aussi. J'ai découvert cela très très tard, hélas !

— *L'homme est capable de transcendance, mais, selon vous, au sein de cette capacité il demeure séparé de Dieu.*

— Je crois qu'il le faut. Jean de la Croix disait que l'union entre Dieu et l'homme est un peu comme l'union de la vitre et de la lumière, mais la vitre reste vitre et la

lumière demeure lumière. Cette image ne vaut que ce qu'elle vaut, comme toutes les images. Je crois qu'il y a rencontre, union et différenciation. C'est un paradoxe, mais permettons à Dieu de nous faire vivre dans le paradoxe.

— *Plus tôt vous avez évoqué l'image de l'or dans une tonne de gravier. Cela valorise l'or et dévalorise le gravier. Dieu n'est-il pas autant le gravier que l'or, au-delà de nos conceptions et de nos valeurs ? De même, vous parlez d'amour, d'émotions, mais cela rend Dieu qui est « Un », dualiste : si Dieu est amour, il n'est pas la haine, le dégoût ou l'indifférence. Si Dieu est révélé dans l'émotion, le « ressenti » qu'inspire la beauté, nous refoulerons tout ce qui dans ce que nous ressentons ne concorde pas avec ces a priori. Nous nous culpabiliserons même de ces émotions contraires.*

*Si Dieu est Un, ce Un n'unirait-il pas tout en lui ? Serait-il autre ? Un et autre sont-ils compatibles ? Si l'homme est à l'image de Dieu, il doit y avoir une possibilité de rencontre au sein de cette image commune. Cette rencontre, je la vois comme la possibilité qu'a l'homme d'être Un avec tout. Comment la voyez-vous ?*

(Il n'était pas d'accord. Je le sentis dans un grincement de la pensée qui faisait hésiter la voix.)

— Je vais chercher effectivement tout ce qui sera facteur d'harmonie, dit Stan Rougier. Vos propos me font penser à une citation de Ben Sira (l'Ecclésiastique) : « Toutes choses vont par deux, l'une mettant en valeur l'autre. » Si les choses de ce monde sont diverses, nous

éprouvons fortement une aimantation vers l'harmonie de cette diversité et tout ce qui pourrait s'appeler convergence, mais non pas pour faire fusionner ces différences, pour les faire entrer en résonance, en dialogue. Je suis en quête d'une rencontre « où l'union différencie », comme dit Teilhard.

Le Christ a dit : « Aimez-vous les uns les autres », et non « les uns les uns ». La différence entre les êtres est passionnante. Elle n'est pas gommée par la rencontre de l'amour. Si on poursuit l'analogie de l'amour et du couple, l'un n'a aucune envie d'effacer l'autre, au contraire ils ont le sentiment que plus ils sont unis, plus ils sont eux-mêmes.

L'amoureux peut dire : « C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde » ou : « A mesure que tu parles, j'existe. » Faut-il souhaiter une union où les personnes seraient absorbées ? Tous les psychologues s'accordent pour dire que l'amour fusionnel est le cimetière de l'amour. Que l'un et l'autre soient compatibles, voilà le mystère le plus fondamental : celui de la Trinité qui fonde la foi chrétienne.

« Trois personnes distinctes en un seul Dieu. » Jésus a désigné Dieu ainsi. Cela me rejoint plus profondément que toute autre approche religieuse.

Au sujet du dualisme, la pensée juive s'est détachée de la pensée indienne et a donné naissance (avec la Grèce) à l'Occident. Pour les hindous, même l'assassin est le bras de l'Absolu. Pour les juifs, Dieu a créé du « non-Dieu » divinisable par libre choix. L'homme peut dire à Dieu : « Je te préfère », ce qui implique qu'il peut lui dire « non ». Ce « non » engendre de fait une certaine dualité. Ce serait aberrant de dire : « L'Absolu a voulu le nazisme et l'extermination radicale du peuple juif » ou que « Hitler est une manifestation de Dieu... ».

Le soleil n'est pas l'ombre, et je ne peux pas faire un bijou en or avec du gravier de la rivière. Mais pour cette dernière image, le chercheur d'or aime le gravier pour l'or qu'il contient.

— *La non-dualité n'est pas une idée exclusivement hindoue. On la trouve aussi dans les théologies juive et chrétienne qui affirment que Dieu est Un, qu'il est l'être absolu, que « rien n'est en dehors de lui » (Dt 4, 35). De votre point de vue, si dire « non » à Dieu engendre de fait une certaine dualité que je ne conteste pas, dire « oui » à Dieu engendre aussi une certaine dualité. N'est-ce pas au-delà du oui et du non, du bien et du mal que se trouve Dieu, c'est-à-dire qu'il est possible de penser Dieu de façon non dualiste ?*

— Il y a des dualités qui se repoussent et d'autres qui se complètent. Il y a une autre traduction, pour Deutéronome 4 : « Yahvé est le vrai Dieu, il n'y en a pas d'autre. »

— *Dieu, dites-vous, est amour. Le monde est pourtant pétri d'une souffrance qui n'épargne personne. Comment réconcilier cela ?*

— La souffrance est un double rendez-vous avec Dieu. Elle n'est pas monstrueuse dans la mesure où elle manifeste la situation d'inachèvement de la création. Cet inachèvement me met dans un état de défi et de construction de moi-même et du monde. C'est donc une pro-vocation (en deux mots) : un appel à lutter contre elle et contre ses causes. L'homme s'humanise dans ce combat qui peut prendre toutes les formes : science, médecine, éducation, actions politiques, etc.

Le deuxième rendez-vous : essayer de métamorphoser la part de souffrance inéluctable en lui donnant un sens. Chacun de nous peut découvrir quelque chose dans la souffrance. Dieu ne résout pas les situations à notre place — ce qui le désignerait comme un Dieu paternaliste. Il nous rejoint pour libérer notre liberté, renforcer notre courage et notre détermination et peut-être aussi nous apprendre à transformer notre souffrance. Il ne s'agit pas de passivité mais de réceptivité lorsqu'elle est inéluctable. Sur la croix Jésus-Christ dit : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Je crois que son amour ne serait pas allé si loin s'il n'avait pas rencontré la persécution. La souffrance peut être une sorte de pro-vocation, à la fois parce que je pourrais éliminer ce qui peut l'être et parce que je peux « transformer » ce que je ne peux éliminer.

Je suis donc invité à ces deux regards positifs sur la souffrance. Mais je dirais aussi : Dieu n'est pas le complice de la souffrance et de la mort. Il a créé un monde où il y avait la possibilité d'un choix, la possibilité de dire à Dieu « Je te préfère ». Pour moi le mal est le lieu d'où l'homme a chassé Dieu. Dieu ne peut pas être responsable du lieu où il n'est pas !

— *Y a-t-il un lieu où Dieu n'est pas ?*

— Oui. Le lieu que Dieu a volontairement vidé de sa présence, le lieu d'où l'homme l'a chassé. Afin que l'homme soit libre, il est un lieu marqué par les ténèbres. Le lieu du refus. A nous de faire briller la lumière là où sont les ténèbres. Dieu ne s'impose pas, il se propose. Et là où Dieu n'est pas, règne ce que nous appelons le mal. Cela consiste à tourner le dos à Dieu. On ne peut pas chasser les ténèbres avec un bulldozer, mais on peut,

comme disait Confucius, « allumer une petite bougie plutôt que de maudire l'obscurité ». Dès que nous allons vers Dieu, le mal n'existe plus, du moins en nous.

Cette réalité du mal est pour les humains une espèce de double sollicitation, soit à se détourner de Dieu, parce qu'on l'imagine complice, soit à adhérer à Dieu en se disant : « Le mal est tellement absurde que je veux à tout prix échapper à cet absurde. » Si je fais confiance à Dieu, en luttant contre le mal, j'échappe à l'absurde.

— *Adhérer à Dieu ne rend pas le monde moins absurde. Au contraire, il est plus absurde encore avec Dieu que sans lui.*

*« Dès que nous allons vers Dieu, le mal n'existe plus, du moins en nous », dites-vous. Cela serait vrai si Dieu était un concept monolithique, universellement compris et partagé. De nombreux hommes tuent, torturent et avilissent d'autres hommes au nom de Dieu, pour une idée de Dieu et du bien. Ils sont tournés vers Dieu mais ils prennent ce que je considère comme le mal pour un bien. Cependant, je vous accorde que, précisant que le « choix du bien » est personnel, que « Dieu ne s'impose pas », vous permettez qu'on ne l'impose pas. Ce que je crois de Dieu n'engage que moi.*

— Ceux qui se servent du mot Dieu contre l'homme blasphèment Dieu. Ne nous laissons pas abuser. « Ne jugeons pas le lion sur ses puces. »

— *Vous parlez du bien et du mal comme s'ils étaient des concepts parfaitement définis. Bien et mal, ombre et lumière sont des notions extrêmement relatives, culturelles, voire même subjectives, et donc*

*forcément éloignées de l'Absolu. Celui-ci doit nécessairement être soit « tout incluant », soit transcendant. Certes, comme vous l'avez exposé plus tôt, « ce serait aberrant de dire : l'Absolu a voulu le nazisme et l'extermination radicale du peuple juif... », mais il est tout autant aberrant de croire que « tout bien est de Dieu » et le mal extérieur, étranger à Dieu. Lorsque les pays occidentaux envoient des céréales aux pays les plus pauvres, ils sauvent ainsi un certain nombre de gens de la famine, mais ils ruinent du même coup l'économie agricole locale et provoquent de nouvelles famines. Où est le bien ? Là est la question.*

— Le bien est rarement un bien absolu. Il faut corriger sans cesse les effets pervers d'un bien relatif.

— *Vous dites : « Le mal est le lieu où Dieu n'est pas. » Pourtant la souffrance n'épargne pas plus les fidèles qui ont dit à Dieu « je te préfère » que les non-croyants, les indifférents. Parce que la création, inachevée « pour me mettre dans un état de défi » mais aussi voulue par Dieu, contient la souffrance, et parce que la souffrance n'épargne pas celui qui dit « oui » à Dieu, Dieu est complice, de fait, de la souffrance. Si l'ombre est nécessaire à la lumière, comment Dieu n'en serait-il pas complice ou responsable ?*

— Dieu est complice de la souffrance comme le soleil est complice des ténèbres. La souffrance, conséquence du désordre voulu par l'homme, manifeste sa perversité en frappant aveuglément. Elle vise de préférence le faible. Le croyant, parfois, en reçoit davantage dans la mesure où il se place en volontaire actif sur divers chantiers. Mais ici, je dis croyant au sens

large : celui qui croit à la perfectibilité de l'homme et du monde.

— *Ce que je conteste c'est le postulat « du désordre voulu par l'homme ». Je pense que le désordre est dans la nature elle-même, que l'homme en est une victime.*

— En tant qu'éducateur, j'ai vécu avec des délinquants. La vie toute cassée de ces jeunes provoquait en moi une révolte. Pourquoi eux n'ont-ils pas reçu les chances de s'accomplir alors que j'en ai reçu quelques-unes ? Cela me mettait en état de questionnement. J'ai eu la même sensation lorsque, pendant ma période militaire j'ai été infirmier en Afrique noire : voir des gens souffrir ou mourir chaque jour me mettait dans le même état de questionnement. Pourquoi cette face d'ombre du monde ?

— *J'ai vu aussi des hommes souffrir et mourir au mouvoir de mère Teresa, à Calcutta. Devant la même interrogation que vous, je n'ai pas eu la même réponse. Je n'ai pas vu la mort comme la part d'ombre du monde, mais comme une lumière : elle nous donne la certitude qu'il y a une fin à notre histoire, une immense paix après l'agonie qu'est la vie tout entière. Comment répondez-vous à vos questions sur l'injustice en ce qui concerne les délinquants qui n'ont pas eu leur chance, ou à propos de l'inégalité de la souffrance ?*

— L'injustice est effectivement du mal, de l'anti-Dieu, une sorte de « sacrement de Satan ». Ce qui est assez émouvant c'est qu'elle peut être une pro-vocation à aimer chez les témoins qui en sont bouleversés et qui se disent « je relève les manches et je me mets au boulot ».

(En faisant du mal une essence plutôt qu'un effet, en le personnifiant en Satan, Stan Rougier s'empêchait d'analyser ses causes, et ainsi de faire progresser sa pensée et celle de l'humanité.)

— *Lorsque vous dites : « Je me mets au boulot », vous répondez à votre réaction devant le spectacle affligeant de la souffrance, mais pas au problème de la souffrance du souffrant ou du délinquant qui n'a pas eu sa juste part de chance.*

— Je ne sais pas exactement comment celui qui a souffert a fait quelque chose avec sa souffrance. Il m'arrive parfois de le découvrir, et j'en suis touché. Lorsque je vois des gens comme Élie Wiesel métamorphoser le souvenir qu'ils ont de leurs malheurs, ces malheurs ne m'apparaissent plus totalement absurdes. Dans le livre *Tous les dragons de notre vie*, des centaines d'hommes qui ont souffert atrocement témoignent de ce qu'ils ont fait avec leur souffrance. Mais cela ne doit surtout pas annuler ou réduire le premier « rendez-vous » qui est de lutter de toutes ses forces contre les causes de la souffrance : bêtise, indifférence, racisme, violence, virus, accidents, etc. L'acharnement du Shatan de la Genèse et de Job n'enlève rien à l'étude et à l'action.

Dans la Bible, Joseph a été vendu par ses frères, acheté par Putiphar, ensuite condamné à dix ans de prison parce qu'accusé injustement de tentative de viol. Il trouvera ensuite la force de dire à ses frères qui viennent en Egypte parce qu'ils crèvent de faim : « Ne pleurez pas sur moi et sur ce qui est arrivé, tout cela était

un mal pour un bien<sup>85</sup>. » »

— *Un mal pour un bien » risque de justifier tout jusqu' à l'horreur, surtout a posteriori. Puisque nul ne sait le bien qui jaillira du mal, tout mal est légitimé du bien qu'il produira sans doute. L'installation des frères de Joseph en Egypte à court terme les a sauvés de la famine, à long terme à fait de leurs descendants des esclaves, à plus long terme à fait d'eux des exilés au Sinai, puis les « élus » de Dieu et les porteurs des « Dix Paroles », etc., jusqu'à la shoah, l'État d'Israël, la torture des Palestiniens...*

— Il me semble que vous y allez un peu fort ! Ce n'est pas à un autre de dire la parole de Joseph : « Ce que j'ai vécu était un mal pour un bien », c'est à celui qui a connu la souffrance. Joseph, en exerçant la patience qui va le sauver et sauver des multitudes, ne sait pas les épreuves de l'esclavage en Egypte. Alors, il est de bonne foi en voulant le bien de ceux qui souffrent. S'il s'était dit : « Je me laisse mourir puisque ma victoire d'aujourd'hui peut provoquer des malheurs demain », il aurait inventé le cynisme. J'ai connu des jeunes qui raisonnaient ainsi. Beaucoup se sont suicidés. C'est peut-être cela Satan, l'adversaire. Il pousse l'homme à désespérer de Dieu. Ce raisonnement de « raisonneur » est source de démission. J'imagine bien un soldat en 1944 sur le point de franchir la Manche penser : « On va les libérer du nazisme, mais après la peste brune, il y aura la peste rouge, le chômage, la drogue... Alors rentrons nous coucher. » Celui-là, au récit de l'épopée vécue sans lui, va se cracher à la figure !

---

<sup>85</sup> Genèse, chap. 37 à 50.

— *Ce n'est pas si simple tout de même. Je ne mettais pas en cause la bonne foi de Joseph, mais le raisonnement qui légitime le mal du bien qu'il sera susceptible de produire (et non le contraire : le mal délégitimant le bien). Joseph pardonne à ses frères, mais cela ne justifie pas leur crime. Pour un ou mille ou dix mille Élie Wiesel, combien de souffrances et de morts ? « Métamorphoser le souvenir du malheur », n'efface pas le malheur, surtout pour ceux qui ne sont plus capables d'avoir des souvenirs.*

— *S'il est possible que quelqu'un n'ait connu que la face d'ombre durant sa vie terrestre, ait eu une succession de tuiles, souffrance sur souffrance, je crois que Dieu pourrait lui dire : « Un jour tu comprendras et tu seras éternellement comblé » — c'est quand même quelque chose l'éternité ! —, « lorsque tu auras vécu des milliards d'années de bonheur, tu ne te poseras plus la question de savoir si cela valait la peine de souffrir quatre-vingts ans ». Il n'est pas question de justifier le crime, ni le malheur, mais de les situer dans une Histoire, dont nous n'avons pas encore la clef définitive. Etty Illesum, déportée, juive, morte à Auschwitz n'est pas monstrueuse de faire confiance à Dieu. Le problème du mal a été dramatisé parce qu'on a fait l'impasse complète sur la vie éternelle.*

— *La vie éternelle est une éventualité, une croyance ; on n'en est pas sûr, tandis que la souffrance, on l'endure tout de suite.*

— *Oui, mais je pense que Dieu, qui, lui, est sûr de notre bonheur éternel, se sent justifié d'avoir créé et que pour lui il n'y avait pas le choix. C'était : « Ou bien je crée*

et il y a l'éventualité du mal et du malheur (pour un certain nombre de gens), ou bien je ne crée pas. » S'il l'a fait, je lui donne le bénéfice du doute ! Et je lui demande pardon d'employer une telle expression parce que Dieu est Dieu et je ne suis qu'une pauvre petite créature ! Qui suis-je pour juger des projets de Dieu ? Je lui fais une totale confiance sur l'issue de tout cela.

— *Pour juger des projets de Dieu, je suis un homme, un homme qui vit dans le monde que Dieu a créé. Et je dirais comme Woody Allen : « Si Dieu existe, j'espère qu'il a une bonne excuse ! » Vous faites dire à Dieu : « Ou bien je crée et il y a l'éventualité du mal et du malheur pour un certain nombre de gens » : cela fait des gens une abstraction, un nombre. Dieu ressemble ainsi à un joueur de bridge qui fait « la part du feu », ou à un chef d'entreprise qui passe une mauvaise affaire par « pertes et profits » ou encore à un général prêt à sacrifier un certain nombre de soldats pour la victoire. Est-ce cela Dieu ?*

— Je demande pardon pour l'expression « un certain nombre ». Pour Dieu chacun est absolument unique et un seul qui aurait souffert, cela aurait été aussi Sa souffrance à lui, Dieu... Le général ne peut pas donner la vie éternelle aux soldats qui vont mourir ! Si l'homme veut décider à tout prix que Dieu a eu tort de prendre un tel risque... il se met au-dessus de Dieu pour le juger, alors qu'il ne connaît pas le dénouement.

— *Nous venons d'entrer dans une zone taboue de l'interrogation sur Dieu. L'humilité est un joug. Elle nous permet de refouler nos questions et nous rend esclave de certaines idées sur Dieu. Elle ne fait pas*

*forcément honneur à Dieu. Dans le refus soudain, chez certains croyants, de ne pas poursuivre une interrogation, je ressens parfois comme une peur, voire même une panique de constater que leur raison refuse leur foi, que tout ce sur quoi ils ont fondé leur vie ne soit qu'un château de cartes, que Dieu n'est peut-être pas ce qu'ils en croient. Vous évitez ici de mettre Dieu en question. C'est pourtant vers une interrogation profonde sur Dieu que je voudrais vous conduire. Et si nous changions nos conceptions sur Dieu ? Et si nous réfléchissions sur Dieu sans a priori ?*

— L'enfant qui doute que son père l'aime lui fait-il honneur ? Ne voyez pas une panique chez les croyants qui ne veulent pas poursuivre certaines questions. La vérité (en hébreu *émet*) c'est du solide ! Ce n'est pas du tout tabou de s'interroger sur Dieu. Tout le livre de Job développe ce thème. Ce sont ceux qui ont des certitudes sur Dieu que Dieu renvoie au silence et Job, qui a mis Dieu à la question, est loué. La Bible n'est pas le Coran. Mais les musulmans que j'ai connus pendant un an et demi en Afrique m'ont impressionné : « Touche pas à mon Dieu ! » Le fanatisme est tout autre chose. En tout cas Dieu n'est pas ce que nous croyons, certes ! Il est infiniment au-delà mais en direction de l'amour : « Donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

— *Que vient faire l'honneur là-dedans ? Si l'enfant doute, il a sûrement ses raisons. « Touche pas à mon Dieu », est-ce une réponse intelligente ? Est-ce l'expression de la sérénité de la foi ou de sa fragilité ? « Emet » c'est du solide, mais « émet » ne dit pas ce qu'est la vérité.*

— A la mère d'un petit enfant mort, Bernanos fait dire à Dieu : « Pardonne-moi, un jour tu comprendras. » Je suis certain qu'un jour nous comprendrons que Dieu a eu raison de créer et que « le mal est un esclave qui fait monter l'eau » (Claudel).

— *Ce que Bernanos fait dire à Dieu, c'est un homme qui le dit, pas Dieu, et cet homme nous propose de pardonner à Dieu. Pour éviter de juger Dieu faut-il s'abstenir d'avoir un regard lucide sut-la vie ?*

— Un enfant qui dirait : « Je suis sûr que papa va venir », alors qu'on va l'amputer de la jambe, transforme-t-il sa confiance en vérité absolue ? La confiance (en hébreu *Batah*) c'est : « Je suis sûr de Dieu, il est là, il agira par les hommes aujourd'hui, et directement dans l'Éternité. »

(Comme tous les sentimentaux, Stan Rougier pouvait être irrationnel, illogique. Ses sentiments permettaient à sa raison de dérapier au moment où celle-ci aurait pu constater un hiatus. C'est pourquoi il ne valorisait pas la réflexion ou la lucidité autant que ses émotions. Celles-ci l'apaisaient plus que sa raison.)

— *Ni Dieu ni son père ne lui rendront sa jambe, je le crains. D'ailleurs, pourquoi Dieu agirait-il a posteriori ? Mieux ? N'eût-il pas mieux valu que l'enfant n'ait pas eu la maladie qui oblige à amputer ! « Je suis sûr, il agira », des millions de personnes le pensent, l'espèrent tous les jours... Mais Dieu agit-il ? L'idée que Dieu pourrait agir n'est-elle pas en contradiction avec*

*d'autres idées que vous avez énoncées plus tôt : la souffrance manifestant la situation d'inachèvement de la création, la souffrance permettant de donner du sens ? Quel sens l'enfant malade va-t-il tirer de sa maladie ? Et si Dieu est capable d'agir, pourquoi ne le fait-il pas avant que le malheur ne frappe ?*

— Je ne dis pas que Dieu va agir. Il fait mieux. Il tente de nous mobiliser et de mobiliser nos frères humains. Ainsi ces quatre-vingts ans d'épreuves (en mettant les choses au pire) seront une école d'amour s'ouvrant sur une éternité de bonheur. Dieu a remis sa toute-puissance entre nos mains. Dieu se délègue. Son sort et le nôtre dépendent en partie de nous. Le temps terrestre est un temps de lutte contre ce qui abîme l'homme. Aurions-nous aimé un monde parfait sans amour ou désamour possible ?

(Il est difficile de raisonner avec l'émotion. En plaquant des réponses, pas toujours appropriées, sur mes interrogations, Stan Rougier luttait-il contre moi, contre la réalité ou contre lui-même ? Nous venions de passer de « Je suis sûr de Dieu, il est là, il agira », à « Dieu a remis sa toute-puissance entre nos mains ». Est-il possible de constater cela ? L'homme est-il « tout-puissant » ? S'il est aberrant de dire que « L'Absolu a voulu le nazisme... », n'est-il pas extravagant de penser que Dieu a agi contre lui ? Est-il intervenu au Rwanda récemment, en Yougoslavie, au Timor oriental... ? « L'éventualité du mal et du malheur *pour un certain nombre de gens* » indique que Dieu aurait une relation avec les vivants en tant que groupe,

non avec chacun des individus. Dieu aime-t-il les hommes ou chaque homme en particulier ? L'Alliance est une révolution spirituelle justement parce qu'elle propose une relation singulière de chacun avec Dieu.

Stan Rougier espérait sans doute concilier sa foi avec l'objectivité de la réalité que je lui montrais, et cet espoir n'était-il pas lui-même sa foi ?)

— *Les hommes ne sont pas les seules créatures sur la terre. Les animaux s'entre-dévorent, souffrent, vivent dans la peur, sont dévorés par des prédateurs qui sont dévorés à leur tour. Tout ce qui vit, vit sur le qui-vive et nous ne sommes pas tous capables de tirer du sens de cette nature qu'il est possible de voir dans son horreur aussi bien que dans sa beauté. Pourquoi ne pas accepter que vos conceptions de Dieu ne vous permettent pas de résoudre la question de l'injustice et de la souffrance, du malheur, de la mort des enfants et des adultes, des éruptions volcaniques et des raz de marée destructeurs et meurtriers, du déluge et de la sécheresse, de la maladie ?*

— Mais je suis en quête permanente des réponses des autres perceptions de Dieu chez les croyants de toutes religions. Et je suis avide des réponses des incroyants.

Les bouddhistes me disent : « Coupe le courant, il n'y aura plus de risque d'incendie : éteins tout désir quel qu'il soit, tu ne souffres plus. » Le musulman me dit : « Ne discute pas avec Dieu. Fais-lui confiance. Tout est bien. » L'hindou me dit : « Le mal est au bien ce que le battement de paupière est à la vie. » Je préfère la

réponse des prophètes et de Jésus-Christ... Mais Jésus-Christ ne me dit pas que le sujet est clos. Il me dit : « C'est comme la femme qui accouche. Elle est écrasée par sa douleur. Ensuite, lorsqu'elle voit son petit, elle n'y pense plus. » A moi de chercher ce qui peut bien naître dans ce monde en proie aux douleurs. A moi de chercher sans relâche ce qui pourrait empêcher ou soulager les douleurs humaines. C'est à cela que je consacre toute ma vie. Devant le cadavre d'un homme mort de faim, quelqu'un crie : « Et Toi, Dieu, Tu ne fais donc rien ? » Il s'entend répondre : « Je t'ai fait, toi ! »

— *Dieu conçut l'homme à son image et à sa ressemblance et le créa à son image, affirme la Genèse. Si l'homme et Dieu se ressemblent, je dois pouvoir découvrir en moi, en cherchant en moi-même, les solutions aux problèmes de sens que la vie me pose, que la vie se pose à elle-même. Ces solutions se trouvent dans ce que nous pouvons connaître et reconnaître dans notre propre vie. Je pose ce postulat comme point de départ de la recherche spirituelle.*

*Le principe d'un Dieu créateur, bon, puissant, amour, ne permet pas, ou permet mal, d'intégrer la réalité de la souffrance et du mal. En revanche, le principe d'un Dieu intérieur à l'homme ou à l'être vivant qui souffre nous conduit, d'une part à penser que Dieu souffre aussi (et donc qu'il n'est pas extérieur à la souffrance de la création qu'il suscite, qu'il n'impose pas la souffrance à la vie sans y prendre part, mais y participe dans la même force et la même faiblesse que l'homme — telle ne serait-elle pas la justification de Jésus-Christ ?), et d'autre part permet à l'être vivant montant vers Dieu, se faisant Dieu, assumant à lui seul la responsabilité de la vie et du sens, de dépasser la*

*souffrance dans la transcendance qui réduit à presque rien les opposés distants que sont plaisir-douleur, beauté-laideur, bien-mal, etc.*

*Si Dieu est un seul être, si « rien n'est en dehors de lui », s'il est « tout-incluant » comme disent les musulmans, de même que je ne ressens pas l'agonie et la mort de chacune des cellules qui composent mon corps, la souffrance de chaque individu n'a pas de réalité pour Dieu. Elle n'existe que dans le point de vue limité de l'identification à un moi plus petit que Dieu. C'est l'individualité, la croyance en soi-même, qui crée la notion de séparation et donc de bien et de mal pour soi, dans un point de vue particulier. La tentative d'abolir cette notion de séparation n'est-elle pas la justification de la charité, de l'amour du prochain « comme soi-même » (Lévitique) et même de la quête de Dieu ?*

*L'autre jour, je marchais dans une grande forêt habitée par toutes sortes d'animaux. Si nous considérons la forêt et ses habitants comme un seul être, il n'y a pas de mal, ou de prédateurs, mais une vie en mouvement. Si nous considérons la forêt comme un habitat et chacun des animaux comme un individu, nous devons voir l'horreur de la compétition pour la vie, le meurtre des uns pour la survie des autres...*

— Je signe des deux mains certains de vos propos. Surtout ce fait que Dieu souffre en l'homme. Il pourrait dire : « Lorsque tu ne respirez pas, j'étouffe. » Par l'Esprit (*Ruah*) Dieu intérieur à chacun de nous souffre lorsque nous souffrons. De même Jésus a connu la torture. « Celui qui m'a vu a vu le Père », dit Jésus. Toute l'œuvre du théologien que j'ai bien connu, François Varillon (« Humilité de Dieu », « Souffrance de Dieu ») montre que l'Absolu en Jésus-Christ n'est pas un Absolu

de puissance mais de vulnérabilité. L'amour seul est l'Absolu et en ce monde-ci, la non-force, l'effacement et la vulnérabilité font partie intégrante de l'amour.

— *Alors, dans cette perspective, « Dieu-Un » signifie que Dieu n'est pas un autre.*

— La conception de Dieu que vous proposez semble disculper Dieu, mais au prix d'une absorption, d'une fusion. Nous serions les cellules d'un grand Être qui seul existe, les vagues d'un océan qui seul existe. Il faut examiner ces choses attentivement. Peut-être plusieurs siècles seront nécessaires pour voir plus clair et mieux formuler notre approche balbutiante... En tout cas aucune approche sincère n'est à négliger. »

— *Au fond, on pourrait sans doute se passer de Dieu et se concentrer sur la simplicité d'un dessein tel que aimer, aimer corps et âme, aimer le monde, la beauté et la laideur aussi, se libérer de l'amour ayant un sujet et un objet pour aller vers l'amour de l'amour, l'amour du dépassement, tenter de devenir l'amant de l'amour. Ou encore se concentrer sur la miséricorde, le cœur sensible à la misère, à la souffrance.*

— Aimer l'amour ne signifie peut-être pas grand-chose. Il n'est d'amour que de quelqu'un. Si Dieu est source de l'amour, pourquoi vais-je désirer faire l'économie de sa tendresse '?... Qui est entré en relation vraie avec lui n'a vraiment aucune envie de se passer de lui.

(A quatre reprises Stan Rougier avait évoqué l'absurdité du monde et son refus du non-sens. A

propos de la réalité du mal, « sollicitation soit à se détourner de Dieu, soit à adhérer à Dieu », il déclarait « faire confiance à Dieu pour à tout prix échapper à l'absurde ». Il avait aussi confié : « Je me sentais sans valeur », « Un être justifiait le monde ; le monde échappait donc au néant », « Je ne supportais pas de vivre dans un monde où nous venons de rien pour retourner vers rien. » Il exprimait ainsi, me semblait-il, le motif profond de son envie ou de son besoin de Dieu : la réalité en fait lui était insupportable et ce qui lui permettait de s'y soustraire, Dieu, lui permettait d'y vivre.

La réponse du moine orthodoxe au fils d'Olivier Clément (« Pense à Dieu comme à la vie de ta vie et à l'amour de ton amour ») donnait à Stan Rougier la faculté de considérer la vie comme un stage, un temps intermédiaire dont il balayait les inconvénients en évoquant ses futurs avantages. Il y avait une vie de la vie, un amour de l'amour, un Père, un autre lieu dans un autre temps : « Je suis certain qu'un jour nous comprendrons que Dieu a eu raison de créer. » Mais ce jour serait celui de la mort. Ainsi les questions essentielles ne se trouvaient pas résolues, elles étaient reculées. Ni lui ni Dieu n'avaient de solutions aux problèmes que la vie pose au vivant : lui se référait à Dieu, et Dieu justifierait tout, mais après la vie.

Stan Rougier avait une vision sentimentale du monde. Il exaltait sa beauté pour ne pas constater l'ambivalence de cette beauté, l'intransigeance de la nature, l'âpreté de la vie, la complexité de toute réflexion sur le bien et le mal. Il simplifiait tout dans l'amour (dont il prononça le mot plus d'une trentaine de fois) et dans cette simplification, il

pouvait aimer Dieu, le disculper du mal et de la souffrance dont il chargeait Satan, le sac-poubelle de la création. Avait-il foi en Dieu ou foi en sa foi ? Avait-il confiance en Dieu ou en une construction théologique ?

Stan Rougier aimait ; il aimait aimer. Il avait découvert la religion comme un moyen de donner du sens et de cultiver l'amour, de l'incarner, de le répandre, de le faire vivre. L'amour lui faisait entrevoir la paix, la joie, Dieu ainsi défini, mais ne lui permettait pas de raisonner la théologie avec une lucidité détachée d'émotions et d'*a priori*. Dans *Nomade de l'Éternel*, l'un de ses livres, je notais : « L'amour est une réalité trop sérieuse pour être laissée aux amoureux. »

Niché dans un écrin de végétation, aux seuils de nos villages de France, un Christ crucifié observe la création du point de vue de la souffrance et du sacrifice. Le signe permanent de l'épreuve de l'homme-Dieu regarde de haut les hommes aller et venir dans l'impermanence du bonheur, les épreuves de la vie, la douleur du travail pénible, le chagrin des deuils, la résignation de la mort. Il rappelle l'éternel sacrifice de l'homme que fut Jésus pour le Dieu qu'il est. La nature, qui environne le calvaire, manifeste l'indifférence des forces vitales devant l'agonie d'un homme, et par lui, devant la souffrance de tous les hommes. On peut aussi y voir la permanence de l'impuissance de Dieu.)

S.R. Patrick Levy a ajouté quelques commentaires à propos de certaines de mes interventions. Qu'il me soit

permis d'équilibrer les choses ! Tout au long de notre entretien j'avais l'image de deux montagnards escaladant la même montagne sur deux versants opposés. L'un d'eux est assez curieux de ce que voit l'autre. Il lui pose trente-six questions. L'interrogé raconte ce qu'il a vu. Lorsque le premier veut transcrire les récits du second, le second ne retrouve pas ses paysages. Une polémique semble prendre corps. C'est qu'il ne s'agit pas de théorèmes mais du sens même de l'existence. Durant ma jeunesse j'ai lutté de toutes mes forces contre l'irruption de la face cachée du réel. Plutôt des vérités atroces que des mensonges radieux. Aucun « lendemain qui chante » qui ne soit pas fondé ! Tout plutôt que la désillusion possible. Bardé d'instruments de mesure je testais tout, même ce qui, par nature, échappe aux instruments. Saint-Ex m'a sorti de cet enclos en me montrant que « l'essentiel ne se voit qu'avec le cœur ». Il faisait partie sans doute du club des « sentimentaux » dont les chercheurs de vérité doivent se méfier. Aujourd'hui où, depuis vingt ans, j'habite chez les chercheurs scientifiques, je vois que pour leurs raisons de vivre et leurs raisons d'aimer ils se fient plutôt à l'intuition qu'à la science. Le Dieu de la Révélation m'a touché, sans que je L'appelle, au-delà de mes complications. « Je Me tiens à la porte et Je frappe... Si tu m'ouvres J'entrerai. » Si la vision du monde qu'il m'a donnée me rendait moins ouvert aux misères de mes semblables ce n'est pas Lui qui aurait eu tort d'exister mais moi qui L'aurait mal compris. Il n'a tout de même pas appelé Abraham ou Moïse ou François d'Assise pour sucrer des fraises. Les chrétiens des quarante dernières années, accusés sans cesse de ne pas en faire assez sur le front de la misère se sont souvent convertis en acharnés de l'action. Au diable les apartés avec Dieu lorsque notre frère souffre ! Tel cet

ami médecin au Rwanda sur le pont dix-huit heures sur vingt-quatre et qui sait qu'en un quart d'heure il sauve une vie et qui rogne le quart d'heure sur son sommeil ! Et pendant ce temps le chômage fait rage faute de mobilisation...

Les bouddhistes tibétains, chassés par le marxisme sont arrivés. Tout doucement, très humblement, ils ont installé leur chapiteau pour dénoncer la névrose de l'Occident. Ils ont montré la folie de l'inquiétude devenue sagesse, du stress devenu art de vivre. Ils ont ri de notre pessimisme chronique qui ajoute à nos maux le pire des malheurs. Ils ont atténué la douleur en montrant ses causes dans la démesure des désirs, en montrant son impermanence. Mon double-inquiet continue, à travers mes contemporains d'Occident, à me reprocher de n'avoir pas choisi le bon combat contre les causes du malheur. Il ravive le vieux soupçon d'Albert Camus répétant que les chrétiens n'étaient pas des compagnons de lutte très sûrs, trop enclins à se réfugier dans le Royaume éternel qui équilibrerait toute injustice. La passion de soulager l'immense, l'insondable douleur humaine, lorsque j'étais éducateur de délinquants puis infirmier en Afrique, qu'est-elle devenue ?

Même si je vois plus de « gueules cassées » que de gens heureux, même si je ressens en moi des signes d'essoufflement, je ne regrette pas ces quarante-deux années à découvrir la Bible et à la faire découvrir. Le Dieu du Sinaï que je ne sépare pas de Celui du Golgotha a encore beaucoup à dire pour renflouer l'Espérance des désespérés. Il ne supporte pas que l'on abîme un homme. Il ne nous laissera jamais quitte si nous n'apprenons pas le respect de « l'autre ».

Lama Denys Teundroup  
Institut d'études bouddhiques Karma-Ling

*« Du point de vue de la réalisation spirituelle, ce qui est cherché  
par l'esprit est l'esprit lui-même. »  
(Kalou rinpoché.)*

*Dans le petit matin d'automne, un brouillard montait de la montagne couverte d'une forêt de conifères. Il formait un nuage au-dessus des cimes. Là repose l'ancienne chartreuse de Hugon, construite par saint Bruno au XI<sup>e</sup> siècle. Depuis sa fondation, cet édifice a abrité tour à tour des ermites, une hostellerie pour les ouvriers des forges de Saint-Hugon, une halte touristique et un établissement thérapeutique. En 1979, elle recouvre sa fonction première : accueillir une communauté dont la vocation est la méditation, l'étude et le travail : Karma-Ling.*

*Derrière le dernier bâtiment ancien, le seul rescapé, le centre se niche dans un vallon profond et étroit, entre deux coteaux couverts de forêts. Il consiste en une hôtellerie, Dewatchen, des chalets de méditation sur pilotis accrochés au flan de la montagne, un centre*

*de retraite, un temple, un chôrten<sup>86</sup> dans lequel tourne un énorme moulin à prière. Bien que trente ou quarante personnes y vivent, on s'y croit toujours à peu près seul.*

*Ce monastère est aussi un institut. On y étudie et on y pratique les enseignements de Bouddha suivant la tradition tibétaine. Lorsque le visiteur arrive, il dispose d'un plan du domaine au dos duquel figurent des informations concernant le courrier, les repas, les horaires, et quelques détails pratiques. Mais il n'y a pas de règle. Lors de mon passage, Karma-Ling observait un jour de silence. Mais ceux qui ne désiraient pas y participer avaient une « zone franche » à l'hostellerie.*

*Celui qui a la foi en une révélation possède une conviction. Celle-ci lui est venue sans qu'il puisse ou veuille vraiment l'expliquer : ce sont ses aventures et ses mésaventures, le bonheur et la chance, les accidents de la vie, ses aléas et l'angoisse qu'il a enracinés en lui qui en sont responsables. S'il souhaite transmettre sa religion, il doit communiquer ses peurs autant que son bien-être. Ceux-ci engendrent un enseignement religieux construit sur la fragilité et la dépendance de l'homme soumis à un Dieu à la fois protecteur et imprévisible, primesautier, qu'il faut séduire et craindre, auquel il faut obéir, un Dieu autre... Un homme qui étudie une doctrine religieuse et obtient un diplôme devient un spécialiste, un érudit. Ce statut lui permet de s'ériger en guide pour ceux qui sont plus ignorants que lui de la théologie. Mais que connaît-il de Dieu ? Il sait une pensée sur Dieu ainsi que la grille de lecture de la réalité qui en découle et dont il accepte la validité.*

*L'introduction du bouddhisme en France pourrait*

---

<sup>86</sup> Edifice architectural dont chaque partie évoque les symboles de la philosophie bouddhique.

*contribuer à modifier cet état de fait. Car ce n'est pas un brevet qui fait d'un homme ou d'une femme un lama ou une anila, ni sa foi, mais sa méditation, son rapport personnel avec ce qu'il enseigne. Entre le professeur de théologie et l'inspiré, le prêcheur et le sage, le prêtre et le mystique, il y a une expérience de dépassement de la peur, une pratique de la liberté.*

*Le bouddhisme mahayana, c'est-à-dire principalement tibétain et bhoutanais, est le plus souvent enseigné par des lamas originaires de ces contrées lointaines. Ils le transmettent comme ils l'ont reçu chez eux. Pourtant, le contexte français est différent. Nous n'avons pas suivi, comme la plupart des lamas orientaux, une formation spirituelle dès notre plus jeune âge, ni effectué de séjours en monastère durant plusieurs mois, voire plusieurs années. Notre rencontre du bouddhisme s'effectue par segments ou à l'occasion de la venue de grands maîtres : un week-end sur la méditation, une initiation à telle ou telle pratique tantrique, une retraite sur les qualités fondamentales de l'esprit, un colloque traitant de la convergence du christianisme et du bouddhisme... si bien qu'il nous est difficile de nous faire une vue globale de la doctrine.*

*Cette difficulté en provoque une seconde : une préconnaissance des concepts est considérée acquise. De nombreux malentendus en résultent. Ils font de cette philosophie extrêmement logique un organigramme de notions mal articulées. La traduction, souvent approximative, des termes sanskrits ou tibétains appartenant à un système de pensée très différent du nôtre, renforce ces méprises.*

*Par exemple, le mot tibétain rambad, converti habituellement par « lâcher-prise » signifie en réalité le « moi-tombé ». Il ne concerne donc pas un acte, un*

*refus. Il s'agit de laisser le moi, de sorte qu'il n'y a plus à déprendre parce qu'il n'y a personne pour prendre, pour saisir. Rambad renvoie donc à une relativisation générale de l'ego plutôt qu'à une action ponctuelle. De même, tukgé, que l'on transpose en compassion (l'équivalent du grec sympathie), ne revient pas à partager la souffrance, ni souffrir avec. Il correspond à « l'esprit juste » dans la vue juste, sans saisie, sans attachement, libre de toute implication égocentrique et de conditionnement. Il permet, par « contamination » d'esprit à esprit, d'éclairer la souffrance et ses causes, et, de ce fait, de la soulager.*

*J'aurais pu interviewer un lama ou un rinpoché tibétain vivant en France. Il en est de très intéressants. J'ai préféré Lama Denys Teundroup que je ne connaissais que par quelques articles publiés dans la revue Dharma et un texte paru dans la collection « Question de ». Dans ses écrits, il expliquait tel ou tel aspect du bouddhisme en utilisant peu le jargon sanskrit ou tibétain. Et lorsqu'il en introduisait un mot, il prenait soin d'en expliquer la racine. Et je découvrais, chez lui, un enseignement clair, méthodique.*

*— Je suis avant tout traducteur, déclare-il.*

*Il est aussi « l'abbé » du Centre du Dharma Karma-Ling fondé par son maître, Kalou rinpoché. Il est d'origine et de culture françaises. Né à Paris, dans une famille catholique, il a eu une éducation religieuse, « comme tout le monde » et « j'ai bien dû faire ma communion solennelle », dit-il. Quarante-six ans, grand, carré, le visage rond, le crâne dégarni. Il a l'air lymphatique, mais derrière ses lunettes, son regard pétille.*

*Lama Denys me reçut dans une sorte de long salon situé dans la soupente du dernier vestige de l'ancienne*

*chartreuse. J'étais assis en face de lui, un peu sur sa droite près du mur. Il était installé dans un grand fauteuil aux bras rectangulaires, placé au milieu de la pièce. Derrière lui, un paravent de style japonais, constitué de petits cadres noirs recouverts de feuilles blanches vaguement translucides, câchait une porte que je ne vis pas. Quelques lucarnes ouvraient le toit vers le ciel. Autour de nous, des représentations des divinités tantriques étaient exposées dans des niches ou sur des tablettes. Au mur, une photo de Kalou rinpoché.*

D.T. — Je vous disais que j'étais traducteur, ayant eu une double ascendance française, par ma naissance et mon éducation, et tibétaine bouddhiste par mon père spirituel Kabjé Kalou rinpoché dont je fus le disciple, peut-être le plus proche disciple occidental pendant à peu près vingt-cinq ans. J'ai hérité de lui son cœur-esprit et son enseignement, sa tradition, sa transmission, que je traduis et transmets maintenant, dans l'environnement français contemporain. Je suis donc traducteur d'éveil, traducteur du Bouddha, son porte-parole.

Dans la notion de traducteur et de transmission, ce n'est pas moi qui parle, c'est lui. La tradition parle en soi. Et il s'agit d'en être le porte-parole le plus fidèle ou le filtre le moins imparfait, ajoute-t-il dans un rire léger.

— *Aviez-vous un intérêt religieux ou spirituel avant de rencontrer le bouddhisme ?*

— Oui.

— *Les questions étaient là ?*

— Tout le monde les porte en soi. Ma mère aime à me rappeler que je lui posais des questions sur la trinité, sur les mystères. Et puis je me suis écarté de tout cela. C'est par le biais d'un intérêt philosophique et psychologique, en terminale, que j'ai réabordé les questions fondamentales. Cela m'a amené aussi à la pensée de l'Orient. J'ai lu, j'ai rencontré l'œuvre de René

Guenon, de Philippe Lavastine... j'ai dû voir l'un des premiers films d'Arnaud Desjardins. C'était en 1968. Avec un ami, nous sommes partis en Inde — je passe sur ce qui pourrait être de longues aventures — et j'ai rencontré Kalou rinpoché. Pendant deux ans, j'ai fait des études de médecine, un peu de philo, de psycho, de socio, ce qu'on étudiait à l'université de Vincennes. Bien que j'aie réussi en médecine, j'ai abandonné, et j'ai utilisé les sursis pour commencer à m'installer en Inde, officiellement comme étudiant et pratiquement pour étudier auprès de Kalou rinpoché. Cela a duré un certain nombre d'années. J'avais commencé le tibétain aux langues O à Paris et je suis vite devenu traducteur et son traducteur.

(Je lui demande s'il est heureux. Il répond « oui » avant d'ajouter :)

— Qu'est-ce que le bonheur ? Lorsqu'on dit quelque chose, c'est toujours lourd d'implication...

— *Je voudrais avant tout évacuer une question : le bouddhisme est-il une religion ?*

— Qu'est-ce qu'une religion ? Suivant ce que vous me direz, je vous répondrai ! Sa Sainteté le Dalaï Lama dit souvent que l'enseignement du Bouddha est une science, une philosophie et une religion. On peut ajouter un art de vivre.

Distinguons d'abord la religion et l'essence de la religion que certains appelleraient même la spiritualité pour la différencier du phénomène des croyances religieuses. Le bouddhisme est religieux dans l'essence

de la religion. Mais il a un caractère iconoclaste pour la religion, « anti-idole ». Si on entend par religion la voie qui nous relie à l'éveil, l'enseignement du Bouddha est une religion. Cette définition est aussi celle de *yoga*, qui signifie union, communion, communication... Le bouddhisme est ce qui « communit » à l'éveil. Par contre, si on entend par religion une croyance, un dogme, une adhésion à un formalisme, alors ce n'est pas une religion.

(Son élocution est articulée, très lente, presque dictée, précise et précautionneuse, calme, sans austérité, et heureusement ponctuée d'éclats de rire. Il n'hésite pas à laisser de longs silences au milieu d'une phrase. Il semble réfléchir ou peser ses mots. Ses manières enjouées et désinvoltes allègent les moments de grande concentration.)

— La dimension scientifique de l'enseignement du bouddha est importante.

Sa vision recoupe les sciences cognitives, la psychologie, la biologie, la médecine... et finalement toutes les sciences du réel et d'ailleurs aussi de l'imaginaire. Il est donc très pertinent de présenter l'enseignement du Bouddha comme une science de l'esprit ou une science de l'expérience, du cœur-esprit, une science de l'expérience que nous sommes et qui se vit en notre cœur-esprit. Et là, il y a plein de connexions et de plages de recouvrement avec toutes les sciences contemporaines, ce qui facilite communications et relations. Finalement on parle de la même chose, le réel, et on évite de toutes les façons les *a priori* conceptuels.

Il y a aussi l'aspect philosophique. La philosophie, selon l'étymologie, est « l'amour de la sagesse » : amour et sagesse sont les deux pôles généralement utilisés pour présenter l'enseignement du Bouddha. Et c'est un fait que sa perspective se décline dans tous les domaines des branches de la philosophie.

Un art de vivre, avons-nous dit aussi : un art de la vie, et l'on pourrait même dire l'Art de la vie.

(Et Lama Denys ajouta après un silence, dans un effet recherché d'allitération que de toute évidence il affectionnait :)

— C'est-à-dire l'harmonie — l'art-monie — l'art de la vie en harmonie avec la vie.

L'enseignement du Bouddha n'est pas un enseignement dogmatique. Il n'est pas fondé sur une parole ou un écrit posés comme vérité *a priori*, attitude qui a naturellement tendance à enfermer la vérité dans une formulation. Ces formulations sont nécessaires et le Bouddha les a généreusement utilisées pendant les quarante riches années de sa vie enseignante, mais la vérité n'est jamais une formulation : c'est là l'enseignement de la vacuité, c'est-à-dire de l'au-delà des formulations.

La vérité, si tant est qu'on utilise ce mot, est la réalité de l'expérience immédiate d'avant les représentations, fabrications et formulations du mental. C'est la Vie première — avec majuscule — la Vie comme elle se vit en soi. Cette Vie qui se vit en soi est à elle-même sa propre intelligence : c'est l'intelligence en soi — qui est certaines fois une définition de Dieu, très

théologiquement parlant. « Absolu » est aussi utilisé dans l'enseignement du Bouddha. Il signifie « ce qui ne dépend de rien d'autre », « ce qui est sans autre », « ce qui est non-autre ». L'absence d'altérité, de dualité est la définition de l'absolu et cette absence d'altérité est vacuité. Cet « absolu sans autre », « absolu sans dualité » est ce que nous nommons la « plénitude de la vacuité », c'est la « présence de Vie » qui habite la vacuité de moi. L'absence du moi est la Présence tout court — avec une majuscule si l'on veut. C'est en ce sens que l'on parle souvent de « Présence d'Absence ».

— *Le bouddhisme, plutôt que d'affirmer que l'homme serait pécheur, explique le fonctionnement de l'homme. Que pouvez-vous dire là-dessus ?*

— Oui, c'est vrai, réplique-t-il comme si sa réponse allait s'arrêter là. Mais il ajoute : Je n'ai pas employé le mot bouddhisme, mais l'enseignement du Bouddha. De nombreux problèmes viennent des « ismes », le théisme, l'athéisme, le monothéisme, le polythéisme, le panthéisme. On souffre d'« ismique » aiguë, articule-t-il en s'esclaffant.

L'enseignement du Bouddha est l'enseignement de la Vie. On enseigne que le Bouddha Sakyamouni fut le quatrième Bouddha de notre cycle cosmique. En tout cas il n'était pas le premier. Et lui-même déclara n'avoir que rouvert une voie ancienne : la voie que suivirent les *tathâgata*<sup>2</sup> des trois temps.

Le Bouddha a rouvert cette voie de vie qui s'est révélée depuis que la vie se vit et que son intelligence devient capable de l'« intelliger », de se représenter. C'est la conception de la conception, dit-il en riant encore. En tout cas, c'est dans l'immédiat. C'est ainsi que

se fonde l'universalité de l'enseignement, comme certains l'auraient dit : l'unité transcendante et immanente des traditions, la non-dualité immanente des transmissions.

L'enseignement de la vie se nomme *dharma*. *Dharma* est Vie, c'est l'harmonie de cette vie, son ordonnance. *Dharma* dans ses différents sens aurait comme plus exacte traduction : vie. *Dharma* l'enseignement du Bouddha, a trois principaux sens.

Le premier est le *dharma* essentiel, la nature du *dharma*, la « dharmaité », *dharmata* en sanskrit. C'est l'intelligence en soi, l'intelligence de la vie qui se vit en soi. C'est la vie première, l'intelligence première non dualiste.

Le deuxième sens est *dharma* en tant que ce qui est vécu, ce que je vis. Je me vis et je vis le monde, je vis mon monde : « je » et le monde sont *dharma*. La philosophie bouddhiste parle aussi des *dharma* de la personne ou du sujet-individu, et du « *dharma* du monde ». *Dharma* est alors la vie de la conscience duelle, dualiste moi et ma vie dans mon monde.

Et puis il y a *dharma* au sens d'enseignement ou de voie, de cheminement : la voie, le cheminement établissant une continuité entre le premier sens de *dharma* « vie en soi » et le deuxième sens, « moi et mon monde ». En fait, l'enseignement expose l'émergence de l'un dans l'autre. Cette exposition est une intelligence, une compréhension qui propose une thérapie, un apprentissage du cœur et de l'esprit qui consiste en la réalisation de l'Esprit par la réintégration du mental dans le cœur. On pourrait parler d'apprentissage de la vie, de l'intelligence de la continuité et de l'interdépendance.

Cette intelligence, lorsqu'elle est perçue, résonne en

harmonie avec notre cœur. Cette résonance harmonique est l'inspiration, la confiance de l'inspiration. Il n'y a pas d'inspiration sans aspiration. Ce souffle qu'est l'intelligence du *dharma* se spire en nous, nous inspirant et nous fait devenir aspirant, apprenti, apprenti du cœur de la vie. Le fait que le même mot *dharma* soit utilisé aux trois niveaux déjoue, dans l'énoncé même, la tendance séparatrice des conceptions de la pensée habituelle.

Dans cette exposition se trouve une intelligence, une compréhension et dans celle-ci un apprentissage, un apprentissage du cœur et de l'esprit, apprentissage qui est la réintégration de l'esprit dans le cœur.

— *En quelque sorte vous avez répondu à la question : comment est-ce que cela commence ?*

— C'est là le cœur du grand mystère, et d'ailleurs aussi de son initiation.

(Je n'avais jamais entendu parler de mystère dans les enseignements du bouddhisme.)

— *Y a-t-il quand même un mystère ?*

— Celui de l'inconnaissance.

— *L'esprit s'égare, se voile parfois dans ce moi qui croit en lui-même et perd ainsi, égare, voile le dharma au sens de la Vie. Est-ce cela le mystère de l'inconnaissance ?*

— Le grand mystère est « sans chose ».

En fait il y a entre l'éveil et le moi une continuité,

une continuité établie dans une inversion. Considérons d'abord l'éveil, la claire lumière incréée, la vie qui se vit en soi, elle est « trois en un non-deux », résuma-t-il en riant.

Ce ternaire est le *trikaya*, la trinité bouddhiste. Ce sont les trois corps de l'éveil d'un Bouddha ou encore les trois corps de la vie qui se vit en soi. Remarquons d'abord que l'on parle de corps de l'éveil et pas d'esprit. Qu'entend-on par corps ? Ce sont des aspects concomitants de l'expérience d'éveil. On peut rendre compte du premier comme d'une ouverture. Ouverture qui est aussi vacuité, non-appui. On la nomme « corps de vacuité ». Et dans cette ouverture est la clarté de la claire lumière : l'intelligence lucide et lumineuse de la vie qui se vit en soi. On la nomme « corps d'expérience parfaite ». Cette expérience est celle de la plus parfaite réceptivité-disponibilité, la plus parfaite sensibilité — l'essence des sens —, le plus parfait amour-compassion. On le nomme « corps de manifestation ». Ouverture, clarté, sensibilité sont ainsi les trois corps qui ne font qu'un en la non-dualité : trois en un non-deux.

Nous disions qu'il est une continuité entre cet éveil des trois corps et l'expérience habituelle du moi et de son monde. La conception du moi commence par un moment de confusion de l'intelligence d'où émerge une peur de l'ouvert. Cette peur fige l'ouvert, et il y a une sorte de coagulation d'un point de référence central : « je ». Ce passage de l'ouvert sans centre ni périphérie à l'expérience d'un centre « je » est l'inversion de l'ouverture. Quand la clarté, c'est-à-dire l'énergie, le dynamisme de l'expérience, toute sa structure cognitive, donne et devient le monde, ce qui est autre que « je », « le monde » est l'inverse de la clarté-énergie. Ainsi naissent l'observateur et l'observé, le sujet et ses objets.

Entre les deux, il y a toutes sortes de relations, le relationnel, le relatif, toute la communication, les liaisons, les re-liaisons, et l'interdépendance. Si l'interdépendance ouverte est la sensibilité, l'interdépendance fermée devient attachement, relations duelles et conflictuelles. C'est l'inversion de la sensibilité. Cette inversion de l'ouverture, clarté, sensibilité est la coagulation de la dualité, la conception de la dualité sujet-objet-relation.

(D'un doigt, il remonte ses lunettes.)

— *Comment s'effectue cette coagulation ? Devant l'ouverture, quelle alchimie produit cette peur qui coagule l'ouverture ?*

— La peur et l'autre se conçoivent ensemble, ils connaissent et sont innés à notre expérience habituelle.

Demander comment la peur apparaît, c'est demander pourquoi ou comment l'autre apparaît, car la peur est la peur de l'autre. Par raison tautologique, si j'ose dire, de qui ou de quoi aurait-on peur en l'absence d'autre ?

— *De souffrir, de se faire mal, de tomber dans un ravin...*

— Ce sont des autres. Et l'absence d'autre est l'absence de moi. Il n'est d'autre sans moi ni de moi sans autre. Le méconnaître est l'origine de la souffrance...

L'émergence de la peur et l'émergence de la dualité sont aussi celles du temps et de la représentation, c'est-à-dire le passage du présent immédiat de la présentation

à la re-présentation, de la présentation immédiate à la re-présentation médiatisée.

La dualité est une propriété émergente. On peut parler de « propriété émergente de systèmes complexes ». Un système complexe, ici le vivant, arrivé à un certain niveau d'élaboration fait émerger en lui-même dans son auto-organisation une connaissance de lui-même.

Arrivée à un certain niveau de complexité, l'intelligence d'un système développe la capacité à garder une empreinte d'un état antérieur, c'est l'émergence de la mémoire.

L'émergence de la mémoire est l'émergence de la représentation, l'expérience de la représentation d'un état antérieur ; à partir de cette capacité de représentation naît la comparaison. Et là on est parti dans un système cognitif représentationniste. Ce système représentationniste, qui est une modalité cognitive, fait émerger la conscience, devient conscience.

C'est d'abord l'expérience d'un moi différent d'un autre, c'est la naissance de la section, de la séparation, de la sexuaction : la polarisation. Il y a bien des grands mythes pour le dire... Et cette section est conscience, c'est-à-dire la connaissance que l'on a de quelque chose d'autre, la « conscience de ». Il n'y a, à strictement parler, de conscience que de « conscience de » ; une connaissance avec une représentation amène la « conscience de ».

Il y a d'abord la conscience de moi, la peur et la peur de la perte — la plus grande perte étant la perte de soi, la peur de la mort — ; et puis dans le mode représentationniste du moi, c'était votre question, l'intelligence qui devient capable de prendre une représentation antérieure comme base d'une

représentation secondaire : une représentation de représentation, et alors là c'est parti : une représentation de représentation, de représentation... n fois. De l'intelligence fondamentale procède le moi qui élabore ensuite toutes sortes de dérivations conceptuelles.

Cela dérive dès le début. La représentation procède de la présentation, il y a une dérivation directe. Et de dérivation en dérivation, les représentations devenant autoréférentes constituent un système qui a tendance à se clore : c'est la bulle de la conscience individuelle de l'ego. Et c'est ainsi que s'opère cette continuité de l'ouverture-clarté-sensitivité à la bulle sujet-objet-relation duelle : un modèle avec « moi » au centre et mon monde autour... On peut prendre aussi l'image de la cellule avec le noyau au centre et le cytoplasme et la membrane à la périphérie.

Et avant que vous ne me parliez de renaissance...

— *Vous y arrivez naturellement...*

— ... Je veux vous dire que j'ai vu un film remarquable, la semaine dernière sur Arte. Cette émission réunissait des sommités européennes de la biologie qui montraient certaines de leurs expériences et des images prises de celles-ci, des images de mouvements : mouvements cellulaires, croissance de colonies de bactéries sur des pots de pétri, de vers, de troupeau. On y voyait une sorte de mouvement de vie qui bat et qui circule, qui prend sens dans ses mouvements internes. D'une façon qui était aussi poétique, ils montraient la continuité depuis les petites cellules jusqu'aux plus grands animaux et jusqu'à l'homme, avec finalement, bien que ce n'était pas explicité, la démonstration qu'une cellule de notre corps est à notre

corps, ce que nous, en tant que « cellule-homme », sommes au corps de l'humanité.

Le cœur de cette émission montrait comment la mort cellulaire était un paramètre gouvernant toutes transformations, et ainsi l'évolution. Ce qui était très profond, à mon sens, est que l'on voyait comment la continuité de la vie est faite de naissance et de mort. La naissance et la mort battant le rythme de la vie, la systole et la diastole, l'inspiration et l'expiration, et finalement se révélait aussi le sens de la vie sacrée avec le sens de la naissance et de la mort sacrées. La vie n'est pas le contraire de la mort. La vie est la pulsation des naissances et des morts.

(La métaphore me plut. Elle permettait d'envisager la vie dans une unité. Et dans cette unité pouvait naître une sérénité. Lama Denys poursuit :)

— Cette image est très utile pour comprendre ce que l'on appelle « renaissance » dans l'enseignement de Bouddha, et qui n'a pas grand-chose à voir avec beaucoup d'élucubrations souvent entendues au sujet de la réincarnation. Voilà.

— *On ne peut donc pas parler de la renaissance d'un moi ou d'un individu ?*

— Ce serait comme parler du fils d'une femme stérile. Ce serait vraiment exagéré. On en parle comme de la perpétuation d'une illusion. Il n'y a pas réincarnation d'une âme, ce serait une perspective animiste qui n'a rien à voir avec l'enseignement du Bouddha. Par contre il y a renaissance de la vie. Ananda

Coomaraswami a écrit un livre qui s'intitule *The only one transmigrant*<sup>87</sup>. C'est dans une perspective hindoue, mais à la hauteur où il a pris le sujet, c'est tout à fait bouddhiste. Et ce seul migrateur, c'est la vie qui migre en elle-même, le suprême Soi.

(On remarquera que cette conception la renaissance n'est pas celle d'Anila Rinchen qui évoquait la re-naissance d'un moi attaché à lui-même par son conditionnement. Ce point de vue, largement enseigné, entre en conflit avec certains sûtras fondamentaux de Bouddha : « Tous les phénomènes composés sont impermanents », « Aucun phénomène n'est pourvu d'un moi indépendant ». On ne peut donc pas parler de la vie du moi, de mort du moi, ni de renaissance de ce moi. Un moi qui n'a pas d'existence indépendante propre ne peut pas poursuivre une vie dont la réalité est liée à un ensemble de phénomènes précis, impermanents, perdus avec la mort et fondamentalement illusoires. Lama Denys avait naturellement amené cette conclusion logique de l'enseignement.

J'avais essayé d'y attirer Anila Rinchen, mais elle l'avait refusé. Et j'avais éprouvé quelques difficultés à le faire préciser par Swami Veetamohananda. Dans *Le livre tibétain de la Vie et de la Mort*<sup>88</sup>, Sogyal rinpoché explique la théorie de la causalité (*karma*) et la renaissance dans la perspective personnelle, mais dans ses interventions orales, je l'ai entendu l'enseigner comme Lama Denys.

---

<sup>87</sup> Le seul qui transmigre ou ce seul migrateur.

<sup>88</sup> 1992, éd. de La Table Ronde.

Les monothéismes nous ont enseigné à espérer en un salut personnel. La théorie de la réincarnation (ou de la renaissance) se propage dans un Occident judéo-chrétien qui nie la mort depuis des millénaires. L'idée d'une âme personnelle, les expressions « la vie après la mort », la résurrection et les notions de paradis, d'enfer et de purgatoire se rapprochent bien d'une négation de la mort. L'Occidental, individualiste qui veut croire en sa survie, accueille la théorie de la réincarnation comme une nouvelle forme de salut. Il la prend comme un moyen nouveau de nier encore la mort. Pour le bouddhisme et l'hindouisme, la réincarnation, même si elle existait, ne serait pas une victoire spirituelle. Le but de la voie spirituelle est de se libérer de l'existence, de s'affranchir de la mort, de la vie, de la souffrance, du désir d'être, de l'illusion d'être. L'enjeu d'une vie humaine n'est pas de se réincarner, mais de se libérer de ce moi qui s'attache à lui-même parce qu'il croit en lui-même, en cette « coagulation » dont parlait Lama Denys. La réincarnation n'est donc pas un nouvel épouvantail destiné à conjurer la mort, car elle indique qu'il y a bien pire : ne pas parvenir à mourir. L'Occident cherche une mort qui ne soit pas mortelle. L'Orient se pose le problème de vraiment mourir.

Au niveau de la religion populaire, la théorie de la réincarnation sert à donner à chacun le sens de la responsabilité de ses actes. On dit que les effets des actes d'une personne retombent d'une façon ou d'une autre sur elle, dans cette existence ou dans une autre. La réincarnation devient alors un argument de la morale comme le jugement dernier,

porte de l'enfer et du paradis chez nous.

Mais il existe un autre niveau de compréhension. Pour les Orientaux, est réel ce qui est permanent, c'est-à-dire ce qui ne se transforme pas. De ce point de vue la vie de l'individu, l'incarnation, le moi, n'ont pas de réalité, car ils sont impermanents. Comme toutes les autres manifestations, ils sont *maya*, méprises, illusions, ignorance. Le bouddhisme enseigne qu'on ne peut trouver ni une âme individuelle ni un moi réel. La réincarnation pose donc le problème suivant : ce qui n'existe pas peut-il se poursuivre ? Lorsque j'ai interrogé mon maître tibétain, Lama Amtrim Shérab, à ce sujet, il m'a répondu par une interrogation : « Qui cela concerne-t-il ? Qui pose cette question ? » Sa réponse montre que le problème de la réincarnation n'est pas lié à la mort, mais à l'ego qui seul s'intéresse à sa survie parce qu'il croit en sa propre existence. La libération se trouve dans l'indifférence de la Grande Égalité, dans ce qu'on appelle l'équanimité. Là, vie et mort sont indifférentes parce qu'il n'y a plus un « QUI » qui pose cette question. Pour la conscience absorbée dans l'instant présent, dans la Vie au sens large, il n'y a pas de mort, il n'y a que des événements. Nous nous incarnons d'un instant à l'autre, à chaque instant.)

— Cette vision a des conséquences pratiques dans la discipline, l'éthique, poursuit Lama Denys. Elle propose une discipline de vie pour vivre en harmonie avec la Vie.

— *Et engendre une responsabilité...*

— La racine de cette discipline de vie est l'harmonie dans la compassion et l'amour, aux sens les plus fondamentaux de sensibilité, de réceptivité-disponibilité. Complètement réceptif, totalement disponible est le cœur de l'amour-compassion.

La discipline est la discipline de la compassion, de la vie — avec ou sans virgule, punctua-t-il en souriant. C'est être disciple de la vie. La vie est une discipline tout comme peuvent l'être les beaux arts ou les sciences. C'est ainsi que l'on parlerait de l'art de la vie, de la discipline de la vie. Et celui qui suit une discipline est un disciple - c'est son nom dans notre langue. Le disciple est celui qui suit la discipline de sa discipline. Celui qui suit l'enseignement du Bouddha est apprenti, apprenti de la vie. L'apprenti de la vie que nous sommes suit une discipline de vie qui s'inscrit de façon concrète et précise dans le quotidien, dans l'intelligence-amour que j'ai essayé de suggérer. Lorsque l'on en vient à une règle, c'est une règle médicale, de santé, d'harmonie de la vie. Qu'est-ce que la santé ? C'est la vie dans son fonctionnement harmonieux que l'on dit normal, en l'absence de dysfonctionnements pathogènes et maladifs qui sont souffrance.

La responsabilité, être responsable, c'est être réceptif et disponible, c'est être dans l'harmonie de la vie. C'est la responsabilité de la vie, et nous l'avons tant et si bien que nous pouvons bousiller la planète ou que nous pouvons suicider notre société. La responsabilité est fondée sur la liberté, l'important étant que dans le présent, nous sommes libres, et d'autant plus libres que nous sommes dans le présent. Et même si nous ne sommes pas complètement dans le présent et pas

complètement libres, même si nous avons une part de facteurs conditionnants, ce qui est évident, nous avons tous une part de liberté.

La part de liberté que nous avons est la participation à notre nature profonde, notre participation plus ou moins pleine à l'harmonie de la vie fondamentale, nos conditionnements étant ce qui nous en éloignent, nous en séparent. Ce sont des enveloppes, des déguisements, des emballages, des bulles, mais quels qu'ils soient, nous avons toujours une part de liberté. Le conditionnement n'est jamais complet. L'emballage n'est jamais complètement opaque. Nous participons toujours de cette nature fondamentale ; elle est toujours pleinement là, tout le temps, même si nous réussissons certaines fois à nous la masquer quasi totalement.

Il y a aussi ce que l'on peut appeler un libre arbitre, un libre choix. Cette responsabilité fera faire le choix dans le sens de l'amour-compassion, la réceptivité-disponibilité, c'est-à-dire aussi dans le sens de la vie.

(J'étais charmé par l'élégance des démonstrations de Lama Denys, par leur caractère logique et limpide, tout autant que par la sérénité de l'homme. Nous nous séparâmes pour le déjeuner. Le brouillard s'était levé, mais le temps demeurerait couvert. Au réfectoire, les invisibles résidents de ce domaine apparaissaient un à un. Journée de silence, réfectoire silencieux...

Après ma première rencontre avec Kagyu Ling en Bourgogne, j'y étais retourné souvent. J'étais alors mieux informé de la tradition bouddhiste, et toujours aussi peu apte à adopter une foi. Le bouddhisme m'avait séduit par sa perspective ni

individuelle ni collective : impersonnel. La libération promise ne concerne qu'un instant, un instant qu'à force de vigilance, on peut multiplier jusqu'à en faire une attitude, un fondement de l'attention et donc du rapport à la vie.

Autour de moi, à Kagyu Ling on n'appréhendait pas toujours ainsi l'enseignement du Bouddha. Donnée comme un moyen, il était transformé en l'équivalent monothéiste de vérité révélée, sacrée. On y greffait du miraculeux. Le maître spirituel devenait un sauveur dont la puissance libérait.

Plus tard, je m'aperçus qu'à la notion de libération dans l'instant, un instant à la fois, s'était aussi substituée, même dans les enseignements de certains lamas, celle de se purifier pour renaître dans des conditions faciles, voire de se libérer du cycle des renaissances. Idée en contradiction avec la *dédicace* qui ponctue chaque pratique, répétée nombre de fois quotidiennement : « Par la vertu que j'ai créée en accomplissant cette action, puissé-je établir tous les êtres sans exception dans l'au-delà de la souffrance ; je dédis tout mérite pour atteindre l'éveil. » Dédier le mérite est une façon de se délivrer de la saisie de l'acte, de l'idée de se libérer, et donc de renoncer même à l'éveil pour atteindre l'éveil.

Je retrouve Lama Denys au début de l'après-midi.)

— *Ce matin vous avez parlé de la mort et de la renaissance, en fonction de la vie et non de l'individu. On entend souvent par ailleurs, de la part d'enseignants du bouddhisme, une doctrine différente. On parle de purification d'un karma personnel, de la réincarnation*

*de l'individu dans une vie à venir. N'y a-t-il pas différents niveaux d'enseignements dont l'un serait assez proche d'une catéchèse bouddhique ?*

(Son visage conservait la même expression calme et enjouée.)

— Oui. C'est un enseignement spirituel qui manque de vie. C'est comme cela qu'il peut devenir catéchèse. C'est aussi un problème de traduction. Réincarnation, que vous mentionnez, n'est pas à proprement parler la traduction d'un mot sanskrit ou tibétain. On parle traditionnellement de la renaissance. La notion de réincarnation est une déviation occidentale qui fut historiquement largement induite par la théosophie et le spiritisme. Les enseignements du *Dharma* authentique font bien la différence entre réincarnation et renaissance comme nous en avons parlé précédemment.

Pour ce qui est du karma, c'est la responsabilité au sens où nous en avons parlé ce matin. Nous sommes relativement libres et relativement conditionnés, mais avec une part de liberté qui fonde notre liberté. La purification est la dissolution des conditionnements qui nous séparent de notre nature véritable, qui nous exilent du présent immédiat. C'est l'enseignement profond du Bouddha.

(Tout en parlant de déconditionnement, il est extraordinaire de préserver des arrière-pensées. Je ne peux pas douter que Lama Denys n'ignore pas que les enseignements auxquels je me référais ne sont pas ceux des théosophes ni des spirites. Ils

proviennent bien des maîtres de la tradition tibétaine que j'ai écoutés dans divers monastères de France et d'Inde, et qu'il est possible de lire dans des ouvrages écrits par d'éminents rinpochés. Il y avait dans cette réponse quelque chose de la langue de bois.)

— *Parlons de la méditation qui est une pratique essentielle de la tradition bouddhique*

— Encore une fois le mot est une mauvaise traduction. Pour un Français d'aujourd'hui, « méditation » est un synonyme de réflexion, de considération — on connaît les méditations de Descartes —, ou alors fait référence à des techniques spirituelles. La méditation au sens bouddhique n'est pas du tout une réflexion. Ce serait plutôt une contemplation si on voulait prendre des catégories occidentales. C'est la vision nue, l'ouverture, une expérience d'essence dans les sens.

La méditation est l'ouverture de l'esprit et la sensibilité du corps, c'est la relation juste, ouverte, la relation du cœur-esprit sensitif, c'est l'intelligence du cœur. Entrer dans cette expérience de présence, d'intelligence du cœur, de relation juste, est pratiquer la méditation.

Pratiquement, les approches traditionnelles utilisent beaucoup la respiration qui est un aspect du souffle, du souffle de la Vie. Qu'est-ce que le souffle de vie ?

(Avant de répondre à sa question, il garda le silence, longuement.)

— Le souffle de vie, c'est le dynamisme de la vie qui se vit en elle-même, ses pulsations. Ce souffle qui inspire-aspire, naît-meurt, se vit particulièrement en nous comme notre respiration, mais c'est aussi le rythme cardiaque. Pour entrer dans le souffle de vie, c'est-à-dire pour être vraiment en vie, il suffit de rentrer dans le souffle de vie en soi, d'entrer en sa respiration, et d'être respiré. C'est ce qui est dit « méditer ».

Dans la respiration, le souffle de vie devient sens, mouvement, rencontre du temps dans l'espace d'où émerge un vecteur, un sens. C'est ainsi que le sens de la vie est de vivre le souffle de vie. Et ce souffle de vie qui se vit tout naturellement en nous est le même souffle de vie qui vit en chacun, où qu'il soit, qui qu'il soit, humain et non humain. Et on peut aller loin dans le non-humain.

Entrer dans son souffle, respirer simplement, tout simplement, c'est entrer et vivre avec l'univers, mettre en phase son biorythme avec le biorythme de l'environnement, de la vie. Des enseignements extrêmement élaborés, comme le *Kalachakra tantra*, ont développé cela de façon très sophistiquée.

La respiration est utilisée, dit-on, comme support de méditation, ou plus précisément comme support de présence. Nous venons de l'expliquer. C'est une façon d'entrer dans la Présence de cette vie. C'est une pratique, dit-on aussi, de vigilance, d'être vigile, lucide, clair, attentif.

Méditation est synonyme de vigilance ou de présence, d'une présence qui est aussi une absence. L'absence des projections, préconceptions, structures et représentations qui constituent l'habitant de l'expérience, c'est-à-dire moi. C'est la présence

d'absence.

La méditation est, à ce moment-là, le retour du moi chez lui, *back home*, à la source, dans la vie dont il s'est séparé dans sa section. C'est en ce sens qu'elle est, au sens large, la méditation de la voie, le cheminement, dans sa dimension pratique de vie, de vie pratique.

(La femme de Lama Denys nous apporte le café. Il le boit très chaud et bruyamment, à la manière des Asiatiques. Le micro du magnétophone capte fidèlement le chant produit par le mélange du liquide brûlant et de l'air pénétrant entre les lèvres.)

— *La vie contient aussi une dimension de souffrance. Qu'est-ce que la souffrance ?*

— Qu'est-ce que la souffrance ? C'est le non et le nom qui brûlent en enfer, qui constituent le feu des enfers, et plus haut, des autres états d'existence de l'existence conditionnée, *samsara*, la roue des vies conditionnées. Son origine est du mental et de la séparation qu'il opère.

La souffrance est un souffle qui souffre. Le souffle peut devenir sulfureux, il souffre alors : ça souffre et ça sent le soufre. La souffrance est la manifestation ressentie d'un dysfonctionnement, d'une dysharmonie. Un souffle dans lequel est venue une vibration « r ».

— *Il n'y a de problème que de moi. Si le moi cesse de saisir ou de refuser les événements, il n'y a plus de souffrance.*

— La souffrance est associée au moi. C'est moi qui souffre. Que serait ma souffrance sans moi ? Le Bouddha appelle cela la délivrance de la souffrance. Mais cela n'enlève pas ce que la vie peut avoir de catastrophique.

Le moi est relation, et la souffrance relation conflictuelle. D'où la méditation comme relation juste, c'est-à-dire comme moi juste et comme autre juste. « Juste » ici n'est pas à comprendre en rapport à la justice qui serait une formulation théiste fondée sur la loi et qui pourrait aller jusqu'à la culpabilité. « Juste » est à entendre comme justesse, cette justesse étant de nouveau l'harmonie, comme dans la note juste, en accord, l'accord juste. Il s'agit de l'accord de notre vie à la symphonie de la Vie. La souffrance commence avec la section, la coupure, la dualité.

Un point que je voudrais aborder brièvement est la relation entre santé-maladie d'un côté, et bonheur-malheur ou souffrance de l'autre. La souffrance est un symptôme du dysfonctionnement, la dysharmonie qu'est la maladie, un manque de santé, un écart de santé. C'est toute la perspective du Bouddha, qui a été appelé le grand médecin ou le grand thérapeute, le grand thérapeute de la vie proposant un remède à cette maladie que sont l'illusion et les passions qui nous intoxiquent et qui nous amènent dans les souffrances, les déviations et les dysfonctionnements douloureux. C'est pourquoi son premier enseignement était fondé sur la constatation de la crise : « il y a des problèmes, il y a de la souffrance ». La maladie n'est pas rédhibitoire. La santé est la réalité, et il y a un traitement, une voie de guérison, une voie de retour à la vie. Ce sont les quatre nobles vérités ou réalités : la réalité du mal-être, de son origine, d'une libération et du cheminement vers celle-ci, le remède au mal-être.

Ceci n'a rien à voir avec les caricatures que parfois certaines désinformations opèrent, essayant de montrer le bouddhisme comme ayant une vision pessimiste, ou encore manquant de joie, ou peut-être même un peu doloriste. Ce sont pourtant des erreurs qui circulent. Il en est d'éminents qui le disent...

— *Et de très saints...*

— ... Comme pour cette notion de vacuité dont nous parlions ce matin. Ou encore à propos de la méditation comme une pratique centrée sur soi, alors que c'est précisément le contraire.

(L'allusion concerne diverses interventions récentes de Jean-Paul II au sujet du bouddhisme, notamment dans son ouvrage, *Entrez dans l'Espérance*.)

— *La Quatrième Noble Vérité propose le remède...*

— La Quatrième Noble Réalité, la voie de la vie avec la discipline de vie, la vigilance et l'intelligence.

Ce sont les trois apprentissages qui sont les trois facettes de cette voie : la discipline de vie, la vigilance et l'intelligence que l'on nomme en sanskrit : *shila*, *samadhi*, et *prajana*.

La discipline est aussi celle de la compassion, de l'amour ; l'intelligence est la compréhension, la sagesse ; et la vigilance est la méditation dont nous venons de parler, elle participe des deux, du cœur et de l'esprit, de l'amour et de la sagesse.

Ces trois aspects sont toujours interactifs et

pratiqués simultanément : ils s'entraident et se complètent.

La discipline est plus en rapport avec la sensibilité, la responsabilité, la réceptivité-disponibilité, qui est aussi une qualité de non-attachement, de non-fixation, de non-saisie, de non-possession, de non-possessivité, et aussi de non-agression, de non-violence.

La vigilance-méditation, la relation juste, est une relation de cœur à cœur, plus que de concept à concept. En ce sens c'est une relation de compassion, c'est-à-dire de partage : compatir c'est « vivre avec ». Il y a une empathie de cœur à cœur, une empathie cordiale qui est partage... Il est aussi possible d'en parler comme d'une communication, d'une communion. Cette vigilance qui rejoint la discipline a aussi une qualité de lucidité, de clarté, qui est aussi une capacité de discernement. C'est l'intelligence, la compréhension, le troisième aspect. Au-delà des blocages et des fixations du moi, elle comprend la vie dans sa pulsation harmonieuse naturelle. Cette intelligence-compréhension, nous en avons parlé au début comme de la plénitude de la vacuité de plénitude, ou la plénitude vide.

Toute la voie se résume là.

— *Un seul enseignement du Bouddha suffit.*

— Oui. Dans sa vie, le Bouddha a redit la même chose de nombreuses fois, dans différents contextes pour différentes personnes, ce qui a donné différents textes... Chaque sūtra relate un événement de sa vie. Il y a cent huit volumes des paroles du Bouddha, mais fondamentalement, le Bouddha n'a rien dit. Ce serait faire insulte au *Tathâgata* que de lui attribuer ses paroles, ajouta Lama Denys en riant. Le Bouddha

nommé aussi *muni*, le grand silencieux, a parlé une parole de silence. Le Bouddha n'a jamais rien dit.

— *Qui a parlé ?*

— Ce qu'on appelle un corps se fait le porte-parole de la vie. Mais ce n'est pas quelqu'un qui parle. Parfois aussi sa présence a fait émerger l'enseignement de la situation. Par exemple, dans le *prajanaparamita Hridayasutra*, le sūtra du cœur de l'intelligence, le Bouddha est là et sa présence fait que de la situation émerge l'enseignement sous la forme d'un discours entre Sharipoutra et Avalokiteshvara (Chenrézi). Les seules paroles du Bouddha sont « c'est excellent, c'est excellent ». La parole du Bouddha est parole du silence, parole d'éveil, parole de vie.

— *Ce qui m'a séduit dans l'enseignement de Bouddha, c'est son point de départ. Il ne me demande pas de croire en lui ou en ce qu'il dit. Il me semble qu'un enseignement qui demande la foi a priori me demande de me tromper moi-même.*

— Exactement, c'est de l'idolâtrie.

— *Ce serait donc, non la religion à laquelle on croit, mais croire, qui pose problème.*

— Croire, c'est l'idolâtrie de croire, c'est l'idolâtrie d'un concept, d'un Dieu, d'une théologie, d'une métaphysique. Croyance et foi au sens commun sont très proches. Cette foi est la justification pour ce qui n'en a pas d'autre. Elle peut justifier n'importe quoi. Mais attention à ne pas confondre la foi idolâtre et la confiance authentique qui est confiance en la Vie

absolue, confiance en Soi.

— *Ce matin vous avez fait une allusion à l'écologie, en disant que « nous pouvons bousiller la planète ou que nous pouvons suicider notre société ». Comment justifier que l'homme ou la vie dussent durer ?*

— Dans la santé de la cellule comme de l'homme, dans sa structure, il y a un principe d'autoconservation qui fait partie de son intelligence propre.

— *Les traditions mystiques évoquent l'idée de mourir avant la mort, de mourir à soi-même...*

— La mort de la cellule, nous en parlions ce matin, est au cœur de la vie. C'est vrai à un niveau biologique, social, et c'est vrai aussi à un niveau spirituel ou à un niveau d'éveil. Dans le sacrifice — le mot a des connotations chargées, mais signifie dans l'intelligence même de la langue, *sacra facere*, rendre sacré — il y a consécration. Sacrifier c'est consacrer. On retrouve là le double mouvement du vide et du plein. Le sacrifice, dans certains de ses aspects, évacue mais il rend sacré, il consacre, il remplit. Le sacrifice est mort et naissance : mourir pour renaître, mourir au moi pour renaître à la présence sacrée — certains iraient jusqu'à dire à Dieu — (il rit à cette évocation), autrement dit pour renaître à la Présence, à la vie, à la vie intemporelle, éternelle, la vie sans temps, à la vie sans sens, la vie absolue. Ce sacrifice est le cœur de tout cheminement dans toute tradition authentique.

— *Parlons de la pratique dans l'enseignement de la tradition tibétaine, l'utilisation des Ydam. Expliquons la*

puja<sup>89</sup>...

— Saint Paul disait : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi. » C'est aussi le cœur des pratiques avec ce que l'on appelle un *ydam*<sup>90</sup> : le Bouddha vit en nous et nous vivons en sa présence. Par exemple, ce n'est plus moi qui vis, c'est Chenrézi, le Bouddha de l'amour, qui vit en moi...

— *Avec ses qualités...*

— ... Exactement. La méditation de Chenrézi amène sa présence en nous et nous la fait percevoir en tout, en tous et en chaque relation.

Ce qu'on appelle divinité ou déité, c'est-à-dire un aspect du Bouddha<sup>91</sup>, est une représentation symbolique de l'absolu. Si l'absolu en sa nature même échappe à toute représentation — il est inconnaissable comme la lumière de l'inconnaissance — il peut être connu dans ses aspects de lumière diffractée en un arc-en-ciel avec toutes les couleurs du spectre visible, chacune en procédant. De même que dans l'économie de la vie d'une personne habituelle, une autre personne est ce qui a pour elle le plus de similitude et de résonance, d'où cette relation interpersonnelle, de personne à personne, l'absolu peut être envisagé sous différentes colorations, il peut être envisagé au sens littéral, jusqu'à prendre visage dans une personnification qui n'a rien d'anthropomorphique aussi longtemps qu'il y a l'intelligence du symbolisme et de ses rapports

---

<sup>89</sup> Cérémonie contenant des récitations de textes et de mantra (suite de syllabes servant de pratiques méditatives), l'exécution de mudra (gestes symboliques de la main), l'invocation et la visualisation de divinités, ainsi que des offrandes rituelles

<sup>90</sup> Déité. Un aspect du Bouddha qui a pour nature propre les trois corps de Bouddha. Voir Kalou rinpoché. *La voie du Bouddha*. éd. du Seuil. 11)1)3, coll « Points Sagesse » .

<sup>91</sup> Il s'agit ici de la nature véritable, immuable et éternelle de tous les êtres.

d'analogie. D'autant plus que dans sa dynamique le propos de la pratique est que l'une de ces personnes, la « Personne » authentique, éveillée, soit mise à la place de l'autre personne, la personne individuelle, moi. La grande personne à la place de la petite personne en quelque sorte. Cette présence vit en nous, jusqu'à ce que la personne aimée et la personne aimante ne soient pas deux. Il ne reste alors plus rien de notre personne individuelle, ni même ce qui était au départ la forme ou la représentation symbolique de la Personne authentique. Le symbole s'est incorporé. La forme signifiante a rejoint le sans-forme signifié. La relation de personne à Personne est devenue l'a-relation de Personne à Personne en laquelle « personne » n'est plus quelqu'un. C'est tout le processus de vie, de pratique qu'enseignent les tantras.

— *J'ai souvent rencontré des pratiquants du bouddhisme attribuer de la « puissance » aux maîtres, aux rinpochés, évoquer l'énergie qui émane d'eux...*

— La fascination, l'énergie ! C'est l'ambition de puissance, devenir Superman ! Il y a la fascination du nigaud, de l'ego. C'est un créneau.

C'est souvent des personnes un peu branchées New Age qui parlent d'énergie, la grande tarte à la crème. Au départ il y a quelque chose de juste, mais galvaudé. Utilisée à toutes les sauces, n'importe comment, l'énergie justifie et explique parfois n'importe quoi. Dire que quelqu'un dégage une grande énergie peut être juste, si sa présence, c'est-à-dire la situation, nous inspire d'une certaine façon, et nous amène dans l'énergie de vie qui est en nous et qui nous dépasse, qui est la seule source d'énergie — toutes les autres ne sont que des filtres. Une

présence inspirante peut mettre en état de grâce, d'ouverture, de réceptivité. Oui, tel rinpoché dégageait une énergie. Ce n'est pas qu'il était un émetteur comme une pile chargée, mais simplement qu'une présence peut inspirer et aussi libérer une énergie qui n'est pas une énergie centrée et qui n'en est que plus authentique.

Dans toutes les méthodes où il est question d'énergie on rencontre des déviations qui consistent à capter l'énergie, à se charger d'énergie, de bonnes vibrations... C'est un petit peu la grenouille qui voudrait se faire aussi grosse que le bœuf. Plutôt que se charger, il s'agit d'être transparent pour que l'énergie de la vie transparaisse et passe spontanément.

— *Dans le dialogue interreligieux, je constate qu'on reste souvent dans les marges de l'essentiel. Comme l'essentiel, revendiqué comme vérité unique par chacun, ferait achopper tout dialogue, on se contente de parler de morale, d'éthique, des célébrations, etc. Là-dessus on réussit à se mettre d'accord ou à se tolérer... Vous êtes très impliqué dans l'interreligieux. Qu'y faites-vous ? Dans quel but ?*

— Dans ce qu'on appelle le dialogue inter-religieux, il y a deux approches : de la périphérie vers le centre et du centre vers la périphérie. La périphérie trouve sa cohésion dans le plus petit dénominateur commun : c'est la fraternité de personnes de bonne volonté travaillant dans un idéal d'amour et de vertu, de bonté et de patience... C'est déjà énorme. Cependant, le deuxième aspect qui est du centre vers la périphérie est l'essentiel : il consiste à se rendre compte du plus grand dénominateur commun : la vie, éternelle, intemporelle, l'éveil du cœur de toutes les traditions authentiques.

L'interaction de ce double mouvement est très salubre, très saine. Et il n'y a là ni concordisme, ni inclusivisme et encore moins mis-sionnarisme.

Il y a la possibilité de concilier harmonieusement l'unité et la pluralité. Un pluralisme qui correspond à différents environnements — sauf à vouloir que le monde soit une péninsule plane revêtue d'humanoïdes en tenue Mao. La multiplicité des environnements et la pluralité sont une richesse. Il y a une diversité d'expressions adaptées à chaque situation, à chaque environnement, à chaque réceptivité, à différentes sensibilités. Il y a différents menus et il y a la carte. Nous sommes civilisés ! affirma-t-il en riant. Il y a l'unité, qu'on appelle immanente ou transcendante, des traditions. La réunion des deux est la vision d'un polycentrisme dans lequel les centres se rejoignent dans un trou sans bord, omniprésent.

Dire unique est juste si on est dans l'intelligence de l'unicité au-delà des différences de formulation, et donc aussi, à condition d'accepter que l'énoncé, le texte qui dit cela, est dans un contexte, c'est-à-dire dans un contexte socio-culturel. Le monopole est toujours celui de l'ego, une illusion.

Unité et pluralité se complètent et si cette intelligence peut se développer dans différentes traditions et dans leur inter-relation, c'est assurément pour le plus grand bien, la santé et le bonheur de tous.

Dans cette perspective, nous avons ici, depuis maintenant plusieurs années, un groupe de recherche sur « trinité et trikaya », « la vision de l'Unité non-deux et trine au cœur du christianisme et du bouddhisme ». Dans de tels groupes plus petits, se réunissent des pratiquants et non des polémistes ; ils discutent et se réalise une rencontre très profonde. L'intelligence en soi

peut être, d'un point de vue chrétien, une définition de Dieu et d'un point de vue bouddhiste, c'est la claire lumière absolue !

— *D'un point de vue chrétien, on dit que Dieu est l'Être, l'existence même, l'intelligence même par son verbe et l'amour par la relation de l'intelligence et du verbe qu'on appelle l'Esprit Saint. Ce point de vue est assez proche de l'hindouisme dans la notion de Brahman qui est satchitananda (sat : être-vérité, chit : existence-intelligence, ananda : félicité-amour).*

— Si l'on prend Dieu comme pur esprit, pur amour ou comme intelligence en soi, nous avons tous le même Dieu. C'est vrai aussi des traditions primordiales pour lesquelles l'ultime est la présence immanente au-delà des fabrications du mental.

(Lama Denys m'avait paru serein. Il évoluait dans un monde cohérent et stable parce que sa pensée le rendait cohérent et sa sérénité le rendait stable. Il ne vivait pourtant pas retiré dans la solitude. Il revenait d'un voyage en Russie, le soir même il participera à une conférence, à Grenoble. Le mois suivant il ira en Amérique latine...

Quant à moi, je repris la route vers le sud. Je quittai les montagnes de Savoie et le climat devint plus doux. Je traversai les vallons fertiles de l'Isère et de la Drôme, les coteaux arides du Vaucluse, les collines stériles de l'Hérault...)

Ananda Giri Mai

ermite

« *Tat-Tvam-Asi : tu es Cela.* »

(Formule indiquant l'identité du Soi et de la divinité.)

*Mataji se pencha vers moi et dit très lentement en détachant les mots :*

— Tu n'as rien d'autre à faire qu'à compléter toujours le mouvement d'un moment à l'autre. Comme c'est toujours vérité, toujours sans cesse vérité, le compléter c'est y mettre ce que tu peux donner, quoi que ce soit, tu le sauras. Ce n'est pas un affairement. Plus il y aura de calme en toi, mieux tu sauras ce que tu dois faire. Laisse le calme venir en toi sans remplir les ouvertures avec quelque chose, laisse entrer le calme parce que tu sais que sinon tu ne vas pas « voir ». C'est ce que signifient ces phrases du genre : « Ils ont des yeux mais ne voient rien, des oreilles mais ils n'entendent pas, etc. »

Tu résistes à ce qui est là, devant toi, tu refuses de *Le voir* toujours là, de donner ce qui manque pour qu'il y ait harmonie, pour qu'il y ait la révélation de l'expression de ce qui est là. Tu ne peux pas le demander à un autre,

tu dois le faire toi-même. Tu dois savoir où viser, comment appeler. Il faut l'appeler. Si tu n'appelles pas, tu fais la tactique subtile d'un être séparé.

*Pour achever ce parcours au pays des religieux, c'est peut-être un voyage au paradis que je vous propose. Mais qu'est-ce que le paradis ? Certainement pas un lieu. Bien que le coin de pays qu'habite Mataji soit fort beau, il y a de plus beaux paysages entre Paris et Perpignan. Le paradis de Mataji est un regard. Elle le vit et le montre. C'est une immersion dans l'être-là qu'elle nous offre. Un baptême permanent dans le constant rappel de la Présence.*

*Nous rencontrons parfois quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un... Voici plusieurs années, Véronique me présenta Odile. Le maître d'Odile, qui vit à Haridwar, au pied de l'Himalaya indien, a épousé une femme d'origine allemande. Mataji est la sœur de cette femme. Je l'ai rencontrée alors qu'elle vivait en Moselle. Lorsque j'ai établi la liste des témoins de cet ouvrage, j'ai pensé à elle. Je lui ai écrit pour lui faire part de mon projet. Je n'ai reçu aucune réponse. J'ai récidivé, joignant à ma lettre une enveloppe timbrée. Elle me l'a renvoyée avec quelques pétales de giroflée. Les mois ont passé et je remettais toujours à plus tard le moment de faire le voyage. C'est pourquoi cet entretien figure en dernier.*

*A huit cents kilomètres de Paris vers le sud, en traversant un lieu-dit Les gorges de l'enfer, dans une région sereine et peu peuplée, un joli vallon, une ruine isolée... Quelques bâtiments sans toit dont le sol tombe dans la cave. Des amas de pierres qui encombrent le pied d'un mur à moitié effondré. Des capucines grimpent sur des cailloux moussus... Derrière, un jardin, donnant sur un petit bois pentu près duquel une*

*maigre source s'écoule lentement. Des fleurs sauvages, un cerisier. Au centre du jardin, deux nattes de rotin délimitent un périmètre, celui de la rencontre. De là, Mataji contemple la colline. Elle habite un appentis couvert de tôle, exposée aux trois vents, devant son feu sacré qui transforme tout en cendre et dont le darshan<sup>92</sup> purifie l'âme.*

*De quoi avons-nous vraiment besoin ? De très peu en fait. Je me suis arrêté dans divers endroits de la planète parfois pendant plusieurs mois avec pour tout bien le contenu d'un sac à dos. On peut se passer de radio, d'électricité, de confort, du désir de changer le monde. La vanité des rapports sociaux devient évidente lorsqu'on passe quelques heures en compagnie d'un être qui vit harmonieusement en dehors du monde. Il est possible de vivre d'air pur, de paysages et d'une poignée de riz avec quelques légumes, de quelques fruits, d'un peu de bois glané ça et là pour se chauffer, pour peu qu'on ait un « regard », un regard porté sur la beauté de chaque chose, sur la vérité de chaque instant. Alors une prière sans parole, douce comme la mélodie fredonnée du vent et de la lumière, s'élève et nous comble. Le dénuement est une richesse suprême lorsqu'il est choisi. La connaissance de soi est la sagesse la plus utile. La contemplation est l'activité à la fois la plus douce et la plus exigeante ; la solitude est le meilleur des compagnons. La paix, le plus solide bonheur...*

*Mataji vit ainsi, avec un couple, dont Laurent, et leur enfant de deux ans. Ils échangent très peu de paroles au long du jour. Au coucher du soleil, ils prennent leur repas sans bruit, puis chacun se retire dans son coin.*

---

<sup>92</sup> La vision d'un saint ou d'un lieu sacré procure purification et bénédiction

*Sur ce mode de vie ou celui des moines, j'ai souvent entendu des objections : « Ils ne servent à rien ! Si nous vivions ainsi, nous retournerions au Moyen Age ! » Mais nous ne vivons pas tous de la même façon. Une fois obtenus, pour certains, la maison, la voiture, le confort, la carrière... le bonheur est-il au rendez-vous de la satisfaction ? Le choix de Mataji est aussi estimable que celui des cadres et des ouvriers de l'industrie. Pour elle, rien ne mérite qu'on sacrifie les qualités suprêmes de l'existence : la paix, la joie, la quiétude.*

*Les mystiques et les contemplatifs se placent souvent au-delà de la religion. Cependant, ils ont un langage : ils se servent de symboles tirés de telle ou telle tradition pour exprimer un message très simple en fait : se convertir, c'est regarder autrement, se tourner autrement vers la même chose. Leur univers est le même que le nôtre, c'est ce regard qui est différent. Ananda Giri Mai s'inscrit dans la tradition hindoue. On l'appelle Mataji (la petite mère), nom qui évoque la mère divine et que l'on attribue à des femmes que l'on veut honorer. Sa pratique religieuse est comparable à celle des babas, ces ascètes qui vivent la plupart du temps le long du Gange, depuis l'Himalaya jusqu'aux plaines du Bihâr. Ils sont généralement shivaïstes, s'adonnent parfois à l'un ou l'autre des yogas, entretiennent un feu sacré, fument le shillum<sup>93</sup> et vivent de prières, de dons, de ce que la Mère divine leur apporte chaque jour. Ils se consacrent à l'attention au divin.*

*Mataji évoquera souvent l'effort incessant, sans répit, sans distraction, que réclame sa pratique et ses tapas (la ferveur et l'austérité, symbolisées par la*

---

<sup>93</sup> Pipe de forme longue et conique dans laquelle on fume le bhang ou chanvre indien.

*chaleur intérieure, développant la force de l'âme). Car rien n'est jamais acquis définitivement, l'attention reste à générer en soi à chaque instant.*

*Petite, la peau très blanche, elle a une cinquantaine d'années. Quelques rides peu profondes n'altèrent pas son visage d'enfant. Ses cheveux très longs et châains n'ont pas été peignés depuis longtemps et forment des mottes. Elle portait un fichu et la robe ocre du samnyâsin, le renonçant.*

*Pour elle, le français est une langue étrangère. On ressent son origine allemande dans la construction parfois étonnante de ses phrases. Je ne comprenais pas tout ce qu'elle disait. Lorsque j'ai abordé le sujet du magnétophone et du micro, elle a tiqué.*

*« Installe-toi, et puis on verra si cela se fait. »*

*Je suis finalement parvenu à lui faire admettre le principe d'un enregistrement :*

*« Laissons tourner, on verra bien. »*

*De sa voix frêle, elle a d'abord chanté deux ou trois hymnes, pour soi-même, comme une berceuse soufflée au divin. Shivé sangé sara ; Shivé sambo ; Om nama Shiva. Ensuite un long silence m'a permis de m'installer dans son rythme, dans son univers. Le vent soufflait et faisait gronder les frondaisons. Le soleil me chauffait le visage. Le fils de Laurent m'apporta la fleur qu'il venait de cueillir, comme un cadeau de bienvenue. Puis une seconde, une troisième. Il effeuilla les pétales de la quatrième et les lança vers moi, la mine réjouie.*

(J'essayai de la faire parler d'elle-même.)

A.G.M. — Quand j'étais petite, je pensais que je voudrais bien être dans le ciel — quand cela se présenterait. Je ne voulais pas une grande place, juste être dedans, simplement dedans. Et, plus âgée, pendant mes études, je pensais que je ne voudrais jamais avoir une profession, un métier ; je désirais seulement sentir pourquoi on est là, savoir cela. Je ne connaissais que les philosophies plutôt occidentales à l'époque. Là j'ai cru, là j'ai frappé. Finalement ce n'était pas ça. Alors, je n'ai plus pris quiconque en importance. Puis j'ai compris que c'était me croire, moi, trop importante. C'était bien avant l'Inde, avant que je ne connaisse même le nom de la *Bhagavad-Gîtâ*<sup>94</sup>. Je ne savais pas qu'il y avait une chose telle que l'« appel ». Un jour, c'était en Provence, j'ai eu cette certitude : ne pas me prendre en importance. Au moment même, quand c'est arrivé, il y a eu comme une détonation en moi. Cela m'a accrochée. Tout de suite après, j'étais très heureuse, je n'avais plus peur.

J'ai essayé de creuser cela, me demandant « pourquoi ? ». Pendant dix ans il n'y eut pas de réponse. Alors, j'ai pensé que c'était l'amnistie. Et je n'ai plus posé de questions. Je l'ai laissé être. J'étais comme complètement... changée.

Je ne me souviens pas avoir ressenti la peur avant, mais après je savais ce qu'était la peur : elle est comme un filet, on est dedans sans même s'en rendre compte. Ce

---

<sup>94</sup> Texte poétique du Mahâbhârata qui contient l'essence de la philosophie du védanta.

n'était plus et ce n'est plus jamais revenu. Je n'avais plus peur. C'était une autre qualité de vivre. Depuis, c'est ainsi.

J'étais sous un émerveillement qui me faisait à la rigueur balbutier. Et, lorsque un an plus tard je suis finalement allée en Inde, la première chose dont je me souviens, c'est ce que j'ai ressenti sur une île de la Ganga<sup>95</sup>, devant un feu... j'ai pleuré de joie que ça existe. Je le sentais comme si j'allais à l'instant être éclipsée : tout ce qui existe est bien. C'est. C'est amour dont la grâce est dans le corps. Partout il y a grâce.

— *Pourquoi cet amour total est-il si difficile à vivre ?*

— Parce que tu veux pas accepter de donner ce que tu dois donner. A travers le corps tu dois accepter TOUT. Sinon tu vas souffrir. Tu veux avoir tout, mais tu vas savoir que ce n'est pas encore tout. Est-ce que tu veux tout ou un peu moins, c'est-à-dire veux-tu réserver un peu pour un désir ? Si tu veux tout, tu donnes toujours tout. Alors, cela devient une décision. Il n'y a pas de problème. Ce que tu es n'est pas lésable.

Tu ne dois pas courir après *Cela*<sup>96</sup>, *Cela* sera toujours là, là où tu es. *Cela* te prend pour cible. Il n'y a pas à le chercher, mais à obéir à cent pour cent sans faire d'exception. Il n'y a pas de vacances, ni de repos, ni de « je suis trop fatigué », ça n'existe pas. Pas de complaisance.

---

<sup>95</sup> Le Gange, fleuve du nord de l'Inde. sacré, considéré par les Hindous connue « la mère de l'Inde »,

<sup>96</sup> Mataji dit *Cela* pour signifier l'innommable, le divin, la conscience non duelle, la Présence, etc. Elle en parle aussi comme d'une attitude, d'un regard et comme d'un lieu, d'un espace : là, là-dedans. Une majuscule et l'italique distinguerons ici *Cela*, le divin, de *cela*, le pronom démonstratif.

(Elle émit un petit rire.)

— Et lorsque tu pleures parce que tu sens une plaie, sache que là tu te trompes. Précise ces larmes. Qui pleure ? Pourquoi ? Passe par là si tu crois devoir passer par là. Le divin ne pousse pas. Prends ton temps. Si tu ne peux pas encore te décider à recevoir le TOUT, c'est que tu ne peux pas faire autrement. Tu es encore loin. Tu ne veux pas discerner entre des réalités qui sont inférieures à la réalité-Une. Si tu veux la réalité-Une, si c'est *Cela* que tu vises, alors obéis comme la plante se penche vers le soleil.

(Mataji prend les capucines à témoin. Elles s'élèvent sur le tas de pierres moussues et grimpent le long des piliers soutenant le toit de tôle de son appentis.)

— Regarde cette capucine. Elle a poussé à travers tous les obstacles. Elle est venue de l'intérieur pour trouver la lumière. Ainsi tu vois cette ardeur, cette nécessité de pencher vers *Cela* et pas autre chose. La lumière, pour l'être humain, c'est *Cela*. Rien à voir avec les bains de soleil. »

— *Tu dis : « On veut tout mais on garde un peu pour un désir... »*

— Un peu ou beaucoup, cela dépend de toi. Si tu vises le divin, il n'y a pas de limite, mais si tu désires quelque chose, tu essaies de l'avoir avec tout le pouvoir dont tu disposes. Tu vas là où tu veux aller. Mais tu

n'agis pas à l'exemple du divin qui a tout le pouvoir mais qui reste inaperçu, invisible... C'est la Présence, l'être, la vie en confiance en soi-même, l'état de confiance.

(Sa voix a tremblé quand elle a prononcé les mots « inaperçu », « invisible », « Présence », « confiance ».)

— Si tu observes toutes les autres formes de vie, les insectes, les animaux, tu vois qu'ils sont dans l'harmonie en soi-même. Ils sont dans leur être. Ils reçoivent ce qu'il leur faut. Le danger n'est pas contre leur être. Ils ne sont pas fous. Il n'est pas dans leur forme d'être d'être avisé. Il y a harmonie, *bass*<sup>97</sup>.

Celui qui se soucie, c'est l'être humain. Parce que l'homme, il lui faut plus. Et comme il croit avoir du temps (pour s'occuper de l'essentiel), il se promène. Jusqu'à ce qu'il se rende compte que ce qu'il place devant l'essentiel n'est rien.

En Inde, ils ont toujours compris *Cela*. D'abord *Cela* ! L'important est de comprendre que ce n'est pas autre chose, jamais, *néti néti*, non c'est pas ça, ce n'est pas ça. Par exemple, les couleurs n'existent pas autrement qu'à travers toi. En fait, la lumière est incolore. Mais nous sommes dans ce corps, nous recevons la lumière selon notre maturité, notre don, notre « *service*<sup>98</sup> ». Ce corps traduit la lumière en couleur... jusqu'à ce que cela n'ait plus aucune importance.

---

<sup>97</sup> Mot d'origine arabe utilisé en Inde pour signifier « c'est tout, c'est assez, cela suffit ».

<sup>98</sup> Mataji emploie le mot « service » à la manière indienne (*seva*) qui signifie emploi, mais aussi fonction, destin, rôle, vocation.

(Le vol des corbeaux croassant me rappelle effectivement l'Inde où ils forment une grande partie du fond sonore.)

— *Qu'est-ce que c'est que le divin ? Lorsque tu parles du divin, de quoi s'agit-il ?*

— Tu veux tout savoir là... Est-ce toi qui pose cette question ? Toi, que dis-tu ? Tu dis quelque chose ? Tu soupire ? Tu chantes ? Qu'est-ce que tu fais ?

(Dans l'être-là que montrait Mataji, dans la Présence dont elle témoignait et dont elle contaminait son interlocuteur, en fait, il n'y avait plus de question, plus de rôle, plus d'interviewer, plus de livre à écrire... Elle refusait de me laisser me cacher derrière le personnage de celui qui est venu enregistrer des réponses. Elle ne pouvait révéler son regard qu'à un être vrai qui tente d'aller avec elle dans l'attention dont elle parlait, dans « l'Un sans second » au sein duquel tout se dissout dans la non-différence. Avec elle, il me fallait laisser tomber le questionnaire préparé, les questions abstraites, désincarnées, oublier la troisième personne présente et absente de toute interview : le lecteur, et me mettre en question. J'ai renoncé à diriger la conversation, je me suis laissé faire, laissé être, je suis entré dans sa paix, j'ai essayé de la suivre dans la Présence.)

— Le divin, c'est un nous, c'est le nous, reprend Mataji.

En sanskrit, *Aham*, c'est le « Je » suprême, le « Je » transcendantal formé par l'énergie et la matière, un « Je » qui inclut toute chose dans une unité indivisible, comme un « nous » cosmique. L'ego, *ahamkara*, c'est un « je » qui agit, produit des causes et des effets et fait un « je » plus petit, un non-nous. L'ego fait un « un » séparé. Il fait cette séparation.

*Ma*, en sanskrit, signifie la mère, l'origine de toute chose. L'univers est *Ma*. Et *Ma* signifie aussi la mesure. La mesure, c'est l'univers. *Maya*, l'illusion, la méprise, c'est perdre la mesure, c'est être ignorant de la mesure, de la source éternelle : l'individu réel est l'univers lui-même. Tout ce qui se prend pour un individu plus petit que l'univers est dans l'illusion, dans la séparation. Il a perdu la mesure, son origine. L'ouverture, c'est comprendre qu'il n'y a pas cette séparation. A partir de cette perspective, tout est possible.

Ce divin, tu ne peux le rencontrer que par amour, en toi, dans ta propre ouverture à *Cela*, pas moins et pas plus. Si telle est ton approche, c'est irrésistible, ça l'attire. Et alors tout l'univers porte le message de ce que tu aimes en chaque chose, en chaque « ce qui est ». Il n'y pas d'exception, pas de place pour la haine, tu ne peux jamais en vouloir à quelque chose parce que tout est porteur de message, si tu veux bien le voir. Tu ne peux pas faire autrement quand tu aimes. Tout devient message... du Bien-Aimé.

(Elle chuchotait, comme si elle montrait quelque chose d'extrêmement fragile. Elle rompait le lent mouvement des mots dans une emphase tremblante qui faisait de sa parole un hymne à *Cela*.)

— On le sent, partout, poursuit-elle, par toutes les approches, comme on comprend l'amour. Il y un moment où c'est ça ! C'est là. Tout devient message. Rien n'est impossible. Et puis vient le moment où cela pourrait ne plus changer. C'est un goût qui te donne le courage de le maintenir afin que *Cela* ne vacille plus, que, quelle que soit la face que *Cela* te montre, *Cela* reste.

— *D'une expérience viennent la certitude et le courage ?*

— C'est cela le « rappel » : c'était certain, il n'y avait plus rien d'impossible. C'est là ! C'est là ! Et lorsque l'impossible revient, tu seras victorieux à nouveau.

L'harmonie, l'équilibre sont la loi principale dans ce cosmos. C'est donné comme ça ! L'harmonie est, malgré les tourbillons et les hauts et les bas.

Tu prends les choses selon le pouvoir de pesanteur que tu as. Tu prends, mais tu n'auras jamais le Pouvoir. N'en sois pas désabusé, ce n'est pas nécessaire.

(La liberté, la grâce, la confiance... sont parfois transformées en théories. Mataji les observait, les incarnait. Elle considérait le monde comme une source unique d'inspiration. « On verra demain ce que « Ma » (la mère divine) nous envoie. » Elle ne parlait pas de Dieu, un être extérieur dont nous serions les créatures, mais du divin, une qualité d'attention dont l'homme est l'aspirant, l'acteur.)

— *Il m'arrive de savoir qu'il n'y a rien à faire, que tout est complet. Je contemple la perfection, l'harmonie. Ce n'est pas une pensée, c'est une certitude. Mais elle m'échappe. Il y a un moment où je me lève pour faire quelque chose...*

(Mataji m'interrompt.)

— Tu te projettes dans le temps. Que peux-tu savoir si tu t'offres, si tu t'ouvres ? Qu'est-ce que tu peux savoir des données qu'il y aura un moment plus tard. Tu tisses déjà un jeu différent, contre « ce que c'est ». Tu sais déjà quelque chose. Tu entres dans le cercle vicieux de la pensée. Si tu sais, tu as déjà pris, tu es déjà pris dans les imaginations. Ce n'est pas ça, l'ACTE. On ne peut s'en sortir qu'avec le don de soi-même. C'est tellement simple ! Mais ce n'est pas une « douceâtrie » non plus. C'est TOUT. Je ne peux pas m'exprimer différemment, c'est toujours dans une exigence absolue.

Si tu te ligotes à la balance turbulente de la vie sans que cela rejoigne vraiment l'équilibre, si tu exerces ton pouvoir sur tout, sans respect devant la vie, devant l'existant — vivant ou non —, il y aura souffrance jusqu'à la misère et le malheur. Les moments de non-respect se paient de cette pesanteur-défense dans laquelle toute aide est inaccessible... tu n'as plus même le souvenir du «rappel ». Tu ne peux plus crier pour du pain qui te sauverait. Tu ne sais plus.

Quand on sent encore quelque chose de *Cela*, prendre ce peu, ne pas encore différer en pensant « cela reviendra peut-être ». Rester avec ce peu. Cela augmentera quand tu seras prêt. Sinon, ce sera plus tard.

C'est pour cela que *Cela* reste immaculé. Pas manipulable *Cela*.

Selon ce que tu réclames, tu seras mis à l'épreuve. Tu passes par où tu passes. Tu peux pendant des années faire « les cuisines »... tout est bien. Ce sera ce qui est pour toi : un trône ou un escabeau. Entre parenthèses, beaucoup sont appelés et peu sont élus.

Il y a l'approche, le temps où *Cela* se présente, comme un test... Ensuite, il faudra regarder chaque jour comme étant le dernier, chaque moment même ! Alors qu'est-ce que tu vas faire, où aller, que dire encore ? Si tu vis un peu comme cela, tu resteras dans le rappel de ce qu'est l'essentiel, là où il n'y a rien à ajouter, rien à diminuer, où c'est complet, où c'est la paix. Et tu laisses tout ce qui n'est pas important. Fais le nécessaire et chante, appelle, sois *Cela*. Tu es *Cela*<sup>99</sup>.

L'ACTE. Tu sens ce qui manque à l'harmonie, et tu remplis le mouvement avec ce que tu as à donner dans le moment même. *Bass !* Rien d'autre. Et ainsi tout le temps, sans répit, sans week-end, sans vacances, sans retraite, tant que ce n'est pas fini, jusqu'à la dernière haleine. Tant qu'on est dans ce corps, ce n'est pas fini. Et puis, tu ne vas pas me faire croire que c'est fini... juste une forme !

— *La forme est finie ?*

— Oui. Elle se transforme.

— *En quoi ?*

— Je ne dirai jamais quoi que ce soit là-dessus. Ce

---

<sup>99</sup> Tu es *Cela* : un des mantras essentiels de l'hindouisme : il n'y a pas de différence entre l'observateur et l'observé, l'observateur est l'observé.

qui vient n'est pas un sujet de plaisanterie. La seule chose dont on puisse faire part, c'est que ce sera ce que tu as vécu en certitude de toi-même.

La vie n'a pas de vis-à-vis. Il n'y a pas de mort vis-à-vis de cette vie. Cette vie, ce que tu es, c'est un « sans vis-à-vis ». C'est « ce que c'est », dit Mataji avec une sorte de frisson dans la voix. On comprend vie-mort comme un relatif. Vie-mort est au-delà du relatif. Tu es comme le ciel, infini, éternel.

— *Dans cette idée de « nous », que pense la souris qui se fait manger par le chat ?*

— Chacun fait son *dharm* là-dedans. Toi, tu t'occupes du tien. La souris est pour le chat. Il ne fait pas de mal. Tout est bien. Pour les humains, il y a autre chose à discerner : la nécessité de comprendre en quoi *Cela* consiste. L'homme a ce pouvoir d'aller derrière toutes les possibilités.

Nous avons ici une petite vipère, dans ce champ. Nous pouvons vivre avec elle. Tout est possible, si on ne fait pas séparation, un non-nous.

— *Tu dis que l'amour l'attire. Dans attirer il y a quelque chose qui vient de l'extérieur et se déplace vers soi.*

— Oh ! ne sois pas si compliqué. Je veux dire simplement : *Cela* est partout, omniscient, éternel, non destructible, joie à ne pas pouvoir en ajouter, beau à ne pas pouvoir l'imaginer, *Cela* concerne tout ce qui est. Un brin d'herbe peut te faire voir si tu es disponible, si tu te caches, si tu ne veux pas, si tu as à faire... Tu n'as rien d'autre à faire qu'à compléter toujours le mouvement

d'un moment à l'autre.

On a la possibilité de désirer toutes les possibilités. Trois millions de vies ! Tu peux continuer indéfiniment. Mais il n'y a pas d'approche par le désir. Ce n'est pas cela le juste. Cela va vers le tiède finalement. Alors qu'un très grand coquin à cause de ses heurts avec le terrible a plus de chance que le tiède. C'est connu...

On voit des vies qui se transforment tout à coup. En Inde, on raconte l'histoire du plus grand brigand de tous les temps. Tout le monde le redoutait comme un démon. A un moment il a dit : « J'arrête, je ne suis pas un démon, mais un être humain, je ne ferai jamais plus ce que j'ai fait. » Alors le divin lui est apparu sous la forme de Shiva et lui a dit : « Toi, le plus grand brigand, pourquoi n'as-tu jamais pensé à me voler, moi ? » Et alors il devint le plus grand ardent pour le divin.

— *Cette chance, c'est la possibilité de s'éveiller, de renoncer ?*

— Oui, de savoir *bass*, ça suffit, de rencontrer *Cela*. Sinon, on s'enroule peut-être vers le tiède et alors on reste séparé, ou encore on devient pierre : la pesanteur nous enfonce complètement. Mais ce n'est pas important au fond.

L'être humain recule et avance dans le temps. Pour certains, cela prendra encore beaucoup de temps. Ce n'est pourtant pas nécessaire. Tant qu'il y a intelligence, conscience, attention dans un être humain, tout est possible. Nous allons vers cette source d'où nous sommes venus.

Rien n'est jamais définitif. On peut toujours être pris vers le haut, mais pas les grands peureux, pas ceux qui rampent. Pour que *Cela* nous prenne vers le haut, il

n'y a pas à aller très loin, il faut d'abord aller au plus profond de soi-même, tout en bas, là où tu n'as pas encore regardé. C'est tout près, tout près, tu es complet. Tu descends, et tu descends, et il y a un moment où tu sais que tout en bas il y a le divin. Tu le verras, c'est certain, pourvu que tu y ailles. Et là, *Cela* te prend vers le haut. Il n'y a pas un diable là. Si on reste dans les clichés ou si on a des idées sur *Cela*, on reste loin de la lumière, dans les eaux troubles.

(Une idée lui vient :)

— Pour décrire l'être humain en Inde, on prend toujours l'exemple du lotus, qui naît de la boue, comme nous de la chair, puis, à travers des eaux toujours plus limpides, vient à la surface, à la lumière et devient fleur. Nous ne sommes pas la boue, nous sommes la semence mise dans la boue.

(Mataji m'indiqua l'endroit consacré aux toilettes. C'est un sentier qui sépare deux champs. Là, une source s'écoule lentement. Un figuier, dont les branches forment une voûte, pousse au-dessus d'un bassin naturel où passe l'eau. Tout baigne dans une ambiance de grotte miraculeuse. De la menthe sauvage tapisse le passage.)

— La source est partie, dit Mataji lorsque je reviens m'asseoir. Elle a dû être obstruée par une racine ou une pierre qui s'est enfoncée. Cela a été net. « Ai-je bien compris ? » demande-t-elle en se tournant vers Laurent.

Je ne fais pas très attention, mais parfois, je veux aussi connaître le savoir de cette sorte. Pour en parler il faut savoir exactement, autrement, il faut vérifier.

(Ceci me fit penser qu'elle ne faisait pas abstraction de ce qui l'entourait. Au contraire, elle observait son environnement en détail.

La voie suivie par Mataji n'est pas celle de la connaissance par l'étude, qui pourtant existe aussi dans la tradition hindoue : on l'appelle le *jnanayoga*.)

— *N'y a-t-il pas différentes voies d'accès au divin, celle de l'étude et de la compréhension par exemple ?*

— Il n'y a pas d'appel, là. La pensée fait de la mystique matérialiste. Elle nous entraîne dans une fausse modestie. Ce qui est modeste est humble, et l'humilité vient du cœur.

En Occident le relatif a été absolutisé. On ne peut pas poser une telle prémisse. Il vaut mieux arriver au plus vite et au plus sûr. Tu peux suivre cette voie si tu ne t'y égares pas, ou simultanément avec une voie directe, selon tes capacités, mais il faut que ça ne rate pas. C'est précieux d'avoir cette vie dans cette forme humaine. Arrivons au plus sûr, au plus vite possible, le plus directement, alors on saura ce qu'on a à faire dans le monde. Après, fais ce que tu veux.

(Mais plus tard, elle dit à peu près le contraire :)

— Peu importe comment on conduit sa vie il y a du

temps pour tout dans chaque vie et tu l'auras d'autant plus que tu seras humble.

(Ce mot attire son attention. Elle s'arrête et change de ton pour évoquer l'humilité et la grâce.)

— La vraie grâce est un mouvement qui contient la pudeur... Quelle beauté une femme hindoue qui se fait voir et pas voir ! Se protégeant contre des regards en laissant juste tomber le pan de son sari, elle reste plus dans l'harmonie, dans le vrai respect. Pas la coquetterie, le respect. C'est joli la pudeur. Dans la grâce, il y a aussi la politesse : faire que se sente bien tout ce qui peut être devant soi, chaque être, chaque brin d'herbe, chaque pierre.

Le langage a été tellement dénaturé ! Nous ne voulons pas entendre certains mots comme si nous étions trop sensibles pour les écouter. Je ne parle pas de la pudeur hypocrite ! Un respect et une dignité envers soi-même sont reflétés par un geste de sincère pudeur. Mais on n'enseigne plus ce que cela implique. On jette le bébé avec la baignoire ! Il n'y a plus de formation. Il n'y a que du gavage d'informations et encore un peu de ce qu'on appelle l'esprit. Mais ce n'est pas cela une formation d'être humain. Il faudrait enseigner la vigilance, une vigilance de moment à moment, avec beaucoup de silence et dans laquelle chaque chose prend son espace.

— *Es-tu toujours dans cette vigilance ?*

— C'est partout ou c'est nulle part. Et pour moi c'est partout ! Je ne suis jamais désespérée. Mais ce n'est pas

de la rigolade, c'est toujours sérieux.

(Elle réfléchit un peu...)

— Ce n'est pas encore cette joie à laquelle on ne peut rien ajouter. Il reste à rester dans le rappel, parce que durant notre incarnation, nous sommes sous l'emprise de cette miséreuse (*maya*<sup>100</sup>) qui nous voile le Réel.

(Mataji n'évoquait le plus souvent que de son regard. J'aurais aimé qu'elle se livrât plus. Mais insensiblement, elle glissait encore vers le « nous » et le « on » impersonnel, puis vers le « tu » de la conseillère.)

— Si tu n'es pas tout à fait forgé par ta propre vigilance envers toi-même, alors implore, appelle, c'est là ton penchant, comme la capucine — tu n'es pas si loin d'elle ! —, penche-toi simplement vers *Cela*. Un enfant ne sait rien mais il a confiance, une confiance illimitée. Si nous l'avons perdue, on se rafistole quelque chose, on idolâtre, on croit qu'il manque toujours quelque chose. Tu n'auras jamais le silence ou la paix sans cette confiance.

Au temple ou dans une église tu seras plus à l'abri des voix extérieures ou intérieures. Plus le lieu est saint, plus il est chargé de pensées pures ou d'émanations de cœur pur. Mais tout ceci est le temple, ajoute Mataji avec

---

<sup>100</sup> Maya : selon la philosophie du védanta, le pouvoir de l'illusion créé par le jeu divin. Maya est le produit de la perception dualiste ou de l'ignorance de la réalité Une.

un modeste geste devant le paysage. Fais comme tu peux, mais fais-le, trouve-le, penche là, obéis là, ne trahis pas, n'oublie pas. Pas une seconde ! Cela ne se pose plus en terme de temps, non, mais il faut d'abord se pousser encore. Ça passe, ça passe. Il faut que chaque journée soit cette bataille victorieuse en toi-même. Seul ou avec d'autres êtres, avec ce qu'il y a, donne ce que tu as à donner.

(Silence.  
Mataji évoque sa mère.)

— J'étais allée la voir chez elle. Je croyais que c'était pour trois jours mais ce fut pour quatre ans. J'ai vu les volets clos en plein jour. Elle me disait : « Je suis bien », mais je savais qu'elle n'était pas bien. Nous avons passé deux ans chez elle, puis deux ans à l'ermitage (en Alsace). Ensuite nous sommes allées ensemble en Inde. C'était son deuxième ou troisième voyage. A Hardwâr, elle allait tous les jours devant le Gange. Et un jour, elle est morte, comme cela, en douceur, devant le Gange. Les [saddhus](#)<sup>101</sup> l'ont glissée dans le fleuve, comme l'une des leurs.

En 1988, Mataji était revenue en France pour trois mois. Passé ce laps de temps, elle perdait son visa spécial qui lui permettait de vivre en Inde en permanence. Mais elle est restée.

— C'était un moment de suspens en moi. J'étais

---

<sup>101</sup> Nom donné à des ascètes hindous.

contente de partir, j'avais le billet d'avion, une tente pour vivre au bord de la Ganga — je ne vivais plus à l'ashram. J'étais devant mon feu et j'ai su : « Tu restes ici. » — Ici c'est l'Occident. »

— *Était-ce une voix ?*

— Non, non, non. C'est une certitude qui se présente. Si tu l'as entendue, tu ne vas pas te faire croire que tu ne l'as pas entendue. Ce n'est pas dans la forme d'une voix. Le divin s'exprime par de telles certitudes. Quand c'est le moment, quand tu es devenu le réceptacle du divin, tu agis avec de telles certitudes.

(Nous abordons le doute.)

— Comment s'engager dans un chemin où il n'y a pas de certitude ? Où cela conduit-il ? C'est un obstacle vers quoi ? Tant qu'il n'y a pas de certitude, il faut implorer. Si tu la veux, tu l'auras. Autrement tu suis une impulsion qui va se lasser au bout d'un moment. Tu te compliques inutilement la vie, tu te lèses ou tu te blesses, ou tu blesses les autres.

Le doute se réfère à la question : qu'est-ce qui est réel ? Je vois ceci et cela. C'est contradictoire. Quand cesse-t-il ce doute ? Et elle répondit à sa propre question : Lorsque tu as juste fait ce qu'il y a à faire sans demander pourquoi. Pourquoi moi ? Pourquoi ça ? Le doute t'égaré par rapport à l'essentiel. On veut des certitudes, mais on ne peut pas offrir des certitudes et assurer qu'elles sont faibles, ou affirmer qu'il ne faut pas avoir peur. Il faut *voir*.

Là, quand il n'y a plus de volonté, tu accomplis ton

« *service* » dans une posture qui respecte bien ton individualité mais tu ne te prends plus exclusivement en considération. Cela ne signifie pas que tu ne comptes plus. Tu comptes dans le degré auquel tu es encore attaché. Autrement, le divin prend tout pour en faire un nouveau personnage, une personne qui aide. C'est cela le jeu. Tout est divin et tout est au service de tout, sans exclusion. Hiérarchie oui, égalité oui. Tous deux ont leur sens. L'égalité est le rappel que nous sommes tous Un et le même. Comme le dit le maître, Babaji, « il n'y a pas de pécheur sans avenir, ni de saint sans passé ». Avec ça il balaie toute classification. Nous sommes tous le même, bien que le degré de joie qui annonce la réalisation soit différent.

(Nous en venons aux dieux de l'hindouisme.)

— Ram<sup>102</sup> était Dieu sur terre. Toutes les incarnations divines (les avatars) ont été reçues comme pures, en Inde. Elles ont été vécues, en certitude, en adoration. Un *darshan*<sup>103</sup> pareil vaut pour l'éternité !

— *Certaines incarnations sont-elles plus divines que d'autres ?*

— L'effet de cet exemple était plus fort. Le courage y était, ainsi que le feu, l'ardeur opposée à tout ce qui est tiède. Ram n'était pas un roi, il était la simplicité qui ne veut rien, mais à quoi on donne tout. Ce ne sont pas tes mains qui donnent, tu peux seulement être prêt à donner tes mains et tes pieds pour *Cela*. C'est toujours le divin

---

<sup>102</sup> Un des dix avatars de Vishnou.

<sup>103</sup> Darshan : la vision d'un saint ou d'un lieu sacré procure purification et bénédiction.

qui donne. Mais l'ego, le « non-nous » dit le contraire.  
*Bass.* On ne s'en occupe plus.

(Mataji propose de nous déplacer. « Là-bas, nous avons le Tarn, s'exclame-t-elle, réjouie. Pour moi, tu sais, c'est Ganga ! » Nous traversons le jardin potager. En cette fin d'automne, il reste quelques épinards, des tomates, des choux, et d'autres légumes. Il y a aussi un cognassier, un autre cerisier, des pommiers. Nous allons nous asseoir sur un petit muret au fond, à l'ombre d'un figuier. De là, nous pouvons voir le Tarn, et entendre le chuintement des eaux.

J'ai vécu quelque temps auprès d'Anandababa, un *saddhu* installé au bord du Gange, à Rishikesh. Sur la berge pentue, il avait construit son *ashram*, deux petites pièces faites de pierres et de planches adossées aux rochers. Le matin, il faisait un peu d'*hatha-yoga*, puis il passait sa journée devant son feu, en méditation. C'était tout. De temps à autre, soudainement, il se levait et criait au Gange : « Om Ganga Ma » (expression intraduisible qui juxtapose sacré, Gange et mère). Toute rivière est sacrée en ce qu'elle manifeste l'illusion de la forme, le sans-forme de la forme, et permet de s'y plonger. Chez Mataji aussi chaque jour est presque identique au précédent autant par les gestes quotidiens que par sa pratique. Elle ne recherche pas les distractions ou les changements extérieurs. Sa vie est un don total de son attention au sacré.)

— Nous avons une île de sable longue et étroite,

avec des peupliers énormes, et des végétations, des herbes hautes, des prêles, des fleurs, des mûres... On y passe à gué, sur des pierres. Cet été on y allait pour se baigner. Et il y a de nombreux endroits pour s'asseoir, sous des grands arbres près du rivage, avec des sièges tout faits, confortables, pleins de mousse, tout jolis. On se demande où sont tous ceux qui ne vont pas s'y asseoir. Comme ils seraient heureux ! C'est vide.

(Elle rapporte un souvenir qui n'a aucun rapport mais au sein duquel le « nous » et le « un » se trouvent mêlés.)

— En Inde il y a énormément de gens, mais ils ne s'oppressent pas, ils s'éclipsent en tant que corps. Un jour, nous étions douze à l'arrière d'un minibus Volkswagen pendant un long trajet, de Hard-wâr jusqu'à Allâhâbâd, et, bien que nous fussions nombreux, nous ne faisons qu'un être. Tout le monde avait de la place, tout le monde pouvait se reposer sans qu'il y ait les limites de l'espace vital posées par des corps séparés. C'est l'ardeur avec laquelle ils sont bien ! Cela fait un fleuve de beaucoup d'affluents, cela fait un *sangam*<sup>104</sup>. Ils sont tous ensemble Un ; et alors, où est le corps ? Lorsque tu es heureux, y a-t-il encore une notion du corps ? Il n'y en a pas.

Ce que tu reçois en tant que certitude est plus vrai que ton corps en tant que réalité. Il te faut le corps, mais cela ne signifie pas qu'il faille s'y attacher, non plus qu'à aucun phénomène, ni mental ni physique. Le mental est un moyen. Il devient le plus fidèle serviteur imaginable

---

<sup>104</sup> Confluent de deux ou plusieurs rivières. Ce nom est connu et sacré par les Hindous.

dès qu'on ne dépend plus de lui. Sinon, on n'est pas le maître dans la maison.

(L'engagement envers soi-même, la sacralité de la vigilance, « l'appel » et le « rappel », la confiance, le « *service* », l'harmonie... Mataji en revenait à ces thèmes. Tout donner pour être, « si tu es sincère là-dedans, c'est irrésistible ».)

— Lorsque tu n'es pas maître d'une situation, tu as refusé de voir la vérité telle qu'elle était, tu as triché. Il y a eu un manque de travail. Il s'agit, pour conserver notre statut d'être humain, de garder la maîtrise. Autrement, on ne fait que des conneries. Chacun doit être net, dur avec soi-même. Lorsque tu sais que tu n'as pas triché, tu peux être à l'aise. Là, ton cœur a l'espace de se sentir simplement bien. C'est tout simple : c'est vrai ou ce n'est pas vrai. Tu connais ce que tu es vraiment, cet « absolu », « *Cela* », si tu ne triches pas.

Aucun avantage venu de la non-sincérité ne sera un vrai avantage, ce sera une marchandise. Tu as marchandé là où on ne peut pas marchander. S'il y a une manipulation possible, ce n'est pas absolu. S'il y avait la possibilité d'une manipulation, tu ne pourrais jamais arriver à t'élever. Ou tu es parfaitement sincère, simple — et ce n'est pas le jugement de quelqu'un qui te le fera savoir, toi seul peux le savoir —, ou tu triches, et alors tu subis cette tricherie et tu recommence dans le même état, comme un pull-over que l'on tricote et que l'on reprend, là où on l'a laissé, à cette maille. C'est cela ta vie-mort, ta vie plaisir-souffrance. *Bass*.

(Mataji se lève, regarde le figuier, cueille quelques fruits qu'elle ouvre. Certains sont véreux. Elle jette la partie gâtée et m'offre le reste. Nous parlons d'Illich, son fils, qui a une trentaine d'années. Il travaille à Francfort comme aide-soignant dans un asile de vieillards...)

— Illich s'est beaucoup calmé depuis qu'il a trouvé ce « *service*<sup>105</sup> » auprès des vieux. Il passe ses journées à les écouter. Ça l'intéresse beaucoup. L'autre jour il s'est exclamé : « Et je suis payé pour le faire ! »

(J'avais, également, fait l'aide-soignant à Calcutta, chez mère Teresa. Je voulais alors dépasser ma peur paralysante de la souffrance d'autrui. J'évoquai ce souvenir...)

— *Ces limites sont en fait une absence d'expérience. Pour surmonter la peur et le dégoût, il faut agir par amour. L'amour brisait la différenciation que pose l'individu...*

— Tu es entré dans l'amour et puis tu es ressorti ? C'est comme quelqu'un qui fait une grande fête... Lorsque la fête est finie, tout le monde est rentré chez soi, il n'y a plus de fête. Quand tu es amour, tu as trouvé ce que tu es, tu as trouvé ce qu'est le divin, tu as trouvé ton être. L'amour c'est la fête, une fête sans fin, non la misère, mais tu donnes tout pour être avec ce qui est en misère... Là où tu es, tu es là avec, en saluant, comme la plante se penche vers la lumière, en obéissant. Pour

---

<sup>105</sup> Voir note 7.

nous, c'est intransigeant. Et c'est limpide. Ils disent qu'il n'y pas d'autre chemin que celui du «*service*» sans condition qui est celui de l'amour qui ne demande pas. Il ne demande jamais un possible, il demande l'impossible. Il demande TOUT sans le demander de cette façon. Il ne demande que le bonheur que cet amour produit. Il n'est pas possible de faire une exception de quoi que ce soit dans cet amour. La vie offre les instruments qui servent à réaliser *Cela*, puis à vivre ce que tu réalises là, à travers le corps. Il faut le vivre, à Calcutta et partout où tu es.

(Mataji me fait visiter son domaine. Trois ou quatre « salons » en plein air sont aménagés, sous un arbre ou à l'abri d'un muret, sur un monticule. Dans l'un des bâtiments, il y avait une grande cuisine traversée de courants d'air. Des pièces d'étoffe suspendues à des cordes forment un plus petit espace, devant l'âtre, à l'abri relatif du vent. Au bord du chemin et dans le petit bois, les châtaignes sauvages jonchent le sol. Ils en ramassent de temps en temps. Un fermier du voisinage en prenait aussi pour son cochon. Cela conduit Mataji à parler de la nourriture.)

— L'animal est trop près de l'homme pour être mangé. Il est sensible comme nous. Il ne faut pas lui faire de mal. Ce n'est pas un problème à argumenter. Cela se sent. Dans cette unité, on ne le fait pas, d'ailleurs ce n'est pas nécessaire.

(Elle paraît s'élever contre la consommation de la viande. Mais, au fond, elle est plus que tolérante,

elle est détachée.)

— Comme l’aveugle ne sait pas ce que sont les couleurs, ceux pour qui cela serait un gros sacrifice ne sentent pas ce que cela représente. On ne peut pas les contraindre. Il ne faut pas les mépriser. C’est comme les degrés de joie : ils vont du grossier au subtil, et puis il y a l’inimaginable. Il y a une hiérarchie infinie, inconcevable, mais ceux qui sont au-dessus de nous ne nous méprisent pas. Le mépris est exclu de l’ordre cosmique. Il n’y a pas d’exclus en l’Un. Tant qu’on reste sur ses propres prises on ne s’ouvre pas. Chacun reste sur sa croyance du non-nous, loin de la joie d’une vraie victoire.

(Il n’y avait pas chez elle de désir de convaincre. Elle ne condamnait personne. Elle proposait un changement d’attitude que l’on peut ou non accepter. Nous nous installons au bout du premier jardin, autour d’un foyer éteint. Le soleil décline. Laurent apporte du thé préparé à l’indienne : les feuilles, le sucre, le lait et des épices mélangés, infusés ensemble. Mataji se sert d’une coupe comme d’une louche pour le verser dans des verres en métal. Les ustensiles en acier inoxydable sont indiens. Nous buvons en silence. Je relance la conversation :)

— *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*

— Qu’est-ce que cela veut dire ? s’exclame Mataji avant de prendre en compte cette question.

C'est pour qu'on réalise *Cela*. Pour qu'on réalise l'amour, dans tous les états — veille, rêve et sommeil profond. Il y a une nourriture là-dedans. *Cela* s'exprime à travers toutes les formes. Tu es incarné dans une forme. Tu peux lire ce livre de vie ou non. Regarde avec tes pensées vraies, sincères et reste là, balbutiant, ou n'importe comment, reste auprès de ce qui est lumière vraie. Il y a des moments où l'on est plus près, mais si on n'en est pas encore à savoir ce si peu...

(Elle s'interrompt. Une longue pause suit.)

— C'est l'Un qui fait le pont. C'est donné comme cela, comme une faveur. Mais jusqu'à ce que tu le voies, tu ne peux qu'implorer, appeler sans cesse : de l'eau, de l'eau ! pour que *Cela* se montre, pour que *Cela* se fasse voir, que tu puisses le voir. Lorsque tu as vu, là est la paix. Si tu as assez de désir pour *Cela* et pas autre chose, ce qui disperse tes énergies et mélange tout, ce qui t'amène dans toutes les ruelles du désir et de la haine, dans l'impulsion de non-amour, disparaît. Tu « vois ».

Lorsqu'il n'y a qu'Un sans second, c'est là. Lorsque tu vois deux, c'est déjà fini. Tu vois trois, cinq, dix mille. La *maya*, c'est la miséreuse là-dedans. Que ton état de veille ne soit pas rêve, parce que là, c'est risqué, même si ton rêve est un beau rêve.

C'est Un, c'est *une* réalité. Ce n'est pas rien. Toutes les réalités moindres sont néant une fois qu'elles sont toutes dans ce foyer-là, lorsque c'est le moment. Et là, mystère ! Il reste le Un, limpide comme le ciel qui est la plus belle métaphore de ce que c'est, infini, illisible. Et joie.

(Sa voix devient à nouveau intime, comme intérieure, à la fois amoureuse et sévère. Mataji observait l'intransigeance de la vigilance et la beauté qui s'y révélait. Elle cherchait les mots, sans pour autant réfléchir. Elle me semblait aller dans l'Un et revenir pour le dire.

Pourquoi si peu de mes interlocuteurs ont-ils parlé de l'Un, du regard Un sur le réel, du Dieu-Un en tant qu'expérience intérieure, qu'exigence intime ? Peut-être ne le connaissent-ils pas ? Peut-être attendent-ils de Dieu cette révélation, cette inspiration ? Peut-être ne l'attendent-ils même pas ?)

— Toutes ces impulsions qui font le tourbillon des vies sont des degrés de joie, seulement des degrés, poursuit Mataji, jusqu'à ce que ce soit pour tout. *Cela* prend tout en aide pour que cela ne stagne pas, que cela ne pue pas, pour que cela « fragrance ». C'est dans ce but que le jeu divin vient vers toi. Cela se fera par maintes figures. Alors, tu sais à tout jamais que celui que tu crois être n'est pas celui qui joue. Tout est en chemin vers *Cela*.

(Silence.

Le soleil se couche devant moi et illumine mon visage. Les corbeaux se rassemblent. Les pinçons, les moineaux et les hirondelles voltigent dans la vallée. Un faible vent s'élève.)

— Qu'avais-tu demandé ?

— *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*

— Mais il n’y a rien ! dit-elle dans un éclat de rire.

La réalité est le rêve d’une forme. Dès qu’on l’a réalisée, elle n’a plus de consistance, plus l’importance qui ferait qu’on pourrait s’y attacher. Tu ne t’y attaches plus. Tout cet univers déployé est un rêve. Pour celui qui voit et vit *Cela* tout est message de cette certitude. Tout est Un, uni.

— *Mais il y a quand même un rêve, une illusion, même s’ils ne sont pas la Réalité.*

— Ce monde est un rêve de la vérité même, du divin. Le divin fait des apparences pour que nous les voyions comme telles.

En Inde, on dit que quelqu’un qui, pendant douze ans, en pensée, en parole et en acte, a été véridique, tout désir qui passe à travers lui se réalise. Celui-là est dans l’imitation du divin qui a tout le pouvoir mais qui reste à l’arrière-plan. Pour lui tout devient identique : les frères, les fils, les enfants font partie de cet absolu-là.

— *Mais s’il rêve, ce divin fait quand même quelque chose.*

— Oui. Le divin exprime *Cela*. Il fait ce déploiement qui t’invite toi, l’être humain, à exprimer *Cela*, l’Un, cette conscience. Si tu n’en as pas la certitude ou même la notion implore, penche-toi, obéis aux lois qui sont éternelles. Les lois éternelles viennent de cette source absolue, pure.

— *Le divin se divise pour se connaître.*

— Il se sacrifie ! C'est cela qu'il fait. Il a déjà tout donné pour que se produise le mouvement unitaire de la vie. Il l'invite là parce qu'il ne manque RIEN là. Il y a tout. Il y a *Cela* : tout en Un. Le divin ne dit pas « il y a moi et toi », il dit « nous ». Alors, il fait sans faire. Il invite tout ton silence dans l'intime de ton cœur.

Tu ne peux prendre cette vie que par le don de toi-même, par l'amour qui te fait être disponible, où que cela te conduise, sans poser de conditions. Cela ne se pose plus ! Cela se décide d'un moment à l'autre. Il n'y a pas à projeter de conditions, à se soucier de ce que *Cela* sera, à poser un peut-être. Il n'y a pas de peut-être. Il faut le faire ! » affirme-t-elle enfin dans un nouvel éclat de rire. Et elle conclut : « Le divin, c'est l'être et c'est le sacrifice. C'est le sacré. C'est pour cela que cette vie n'a pas de mort vis-à-vis. Et là, c'est le mystère. Et là, si tu poses encore une question, ta tête explose. Lorsqu'on y est, on le vit.

Il ne faut pas imaginer ce que ce sera. Rien. Tu n'as plus besoin d'imaginer. C'est le même rêve avec cela de plus qu'on en assume le poids de plus en plus — on dit *karma*, c'est-à-dire toutes les attaches. Nos attaches ne sont pas gratuites. Il faut les payer. Jusqu'à ce que nous soyons convaincus qu'il n'y a aucune attache. Et plus tu donnes plus tu sais que tu ne peux pas vider ça. Alors, quand tu as tout donné, il ne manque rien. Pourvu qu'il n'y ait rien, c'est là.

(Elle reprend autrement :)

— Dans une hymne, on dit qu'au tout début le divin se fait couple, il se divise pour avoir cette vision de

l'univers. Puis, il se fait Un en unité. Dans l'hymne, on chante cette victoire et on invite le divin à se faire victorieux en soi. Il n'y a pas d'autre victoire que l'esprit dans sa source.

Avec ses limites, avec tous les éléments, la nature incarnée touche à l'infini. *Cela* s'engendre avec *Cela*, le vrai, ce qui est. Là est la vie. Tout le monde peut le prendre avec la respiration. Gratuitement. Personne ne jalouse ce trésor ! C'est le silence. Il est gratuit. Il est comme le soleil qui éclaire le coquin et les autres. On dit que le divin déclare : « Fais ce que tu veux, mais ne m'oublie pas un instant. »

(Un nouveau moment de silence nous envahit.)

— Si on fait un feu on peut rester plus longtemps dehors.

(Mais il commence à faire froid. Nous allons à la cuisine où Laurent prépare le feu dans la cheminée.)

Je repris ma voiture, démarrai, m'éloignai le long de l'étroit chemin de terre qui menait à la petite route départementale. Je savais que j'avais été baigné dans une mer de vérité, non pas dans un discours de la vérité, mais dans l'acte et l'état d'être vrai que Mataji montre et transmet dans sa simplicité. Jusqu'à quand remettrai-je à demain la décision d'y séjourner, ici ou ailleurs, d'entrer dans ce paradis qui est en soi ?

Durant l'été, France Culture avait diffusé une série d'émissions sur les monastères en France. J'avais

pris en notes des passages d'une interview de sœur Marie-Claire, ermite. Elle disait : « Dieu est ce moment où tout est rassemblé et ne fait qu'Un. Pour le connaître, il faut nous perdre. Je recherche d'être toujours dans cet état-là. Je voudrais être plus dans la solitude, dans l'absolu, vivre une vie de recluse où il n'y a vraiment *que* Dieu. Dieu est dans cette conversion. Il faut se réaliser, consacrer sa vie à l'adoration, être vers le Père, avoir le Christ en nous... »

A écouter les enseignements des mystiques ou des contemplatifs, quelle que soit leur tradition, on sait très vite tout ce qu'il faut savoir : transformer son regard, se tourner autrement, se convertir à la réalité de l'instant, se concentrer en Un. L'essentiel de la sagesse se résume en un groupe de mots, au plus, en quelques lignes qui forment une perle. Doit suivre un jour une décision. Comme le dit Lanza del Vasto : « Vivre en acte la vérité que l'intelligence a vue. »)

## Epilogue

*« Savoir que je ne suis rien, c'est la sagesse ; savoir que je suis tout, c'est l'amour. Entre la sagesse et l'amour, il y a la vie. »*  
(Shri Nisar-gadatta Maharaj.)

« Que t'ont apporté ces gens ? Que t'ont-ils offert ? », m'interrogea l'amie à qui j'ai donné le manuscrit de ce livre à relire. Je ne saurais répondre en généralisant, mais ses questions m'en ont inspiré d'autres. En arrière-plan de ces quinze interviews apparaît le problème de la transmission spirituelle : Comment enseigner la religion ? Que faut-il transmettre ? Que peut-on communiquer ? Doit-on prêcher, inculquer, expliquer, démontrer, témoigner ou inspirer ? Et derrière ce problème il y a aussi celui de la crédibilité de l'enseignant.

Je pratique le monde religieux assidûment depuis plus de quinze ans. Cela m'a conduit à rencontrer plusieurs dizaines de rabbins, de prêtres, d'imams, de lamas et de swamis, théologiens, moines ou mystiques, à travers le monde. Parmi eux, il en est que j'ai plus longuement fréquentés. Ils incarnaient l'harmonie de la simplicité, la liberté et la rigueur, l'amour sans condition. Ils avaient une telle présence que celle-ci était déjà plus qu'un enseignement, une inspiration. Leur regard, leur

sourire, leur paix, leur charme suffisaient à laisser entrevoir le but de la recherche spirituelle, au-delà de tout discours. Ils en étaient la preuve vivante. Mais leur lucidité était implacable.

Généralement, j'évite ceux qui ne me donnent pas ces impressions, ou qui posent leur foi comme condition préalable. Mais j'ai voulu ici brosser une sorte de portrait de la religion en France. Je n'ai donc pas appliqué cette règle.

Je n'ai pas la foi. «Jésus est fils de Dieu». «Mahomet est le dernier prophète», «Krichna est l'incarnation de Vishnou»: quelle valeur ont ces affirmations? Que sollicitent-elles sinon l'adhésion, et donc le rejet de tout ce qui s'y oppose? Je ne saurais accorder à une parole le statut de vérité parce qu'elle aurait été prononcée par Moïse, Jésus, Mahomet, Bouddha et répétée par un rabbin, un prêtre, etc. Lorsque je me suis intéressé aux religions, je n'ai pas renoncé à la capacité inaliénable et *sacrée* de douter. J'écoute volontiers, et avec déférence, la vérité subjective d'un homme, même lorsqu'elle est illogique ou déraisonnable. Mais lorsque cette vérité subjective s'énonce comme une vérité universelle, lorsqu'elle prétend guider les hommes et les instruire, je peux, je dois l'analyser, la critiquer, la pondérer, la réfléchir pour considérer si elle révèle ou non quelque chose de l'essentiel, de l'universel.

Quelle que soit la tradition que représente chacune des personnes interrogées ici, ce sont des types de discours que nous avons aperçus. On pourrait les classer selon deux ordres: celui qui dit la foi et celui qui témoigne d'une recherche ou d'une façon de vivre. Entre ces deux modèles, il y a la distance qui sépare le théologien du mystique, le prêtre du saint, Mgr

Ratzinger de mère Teresa.

Plusieurs de mes « témoins » étaient tellement imprégnés de leur rhétorique qu'ils n'étaient plus capables d'apercevoir la différence entre la démonstration et l'affirmation. Ce dérapage, qui leur permettait de croire avoir justifié quelque chose alors qu'ils n'avaient fait que répéter encore et encore les mêmes *a priori* ou en convoquer de nouveaux, révèle une certaine inaptitude à apercevoir l'objection qu'il est aisé de leur rétorquer, et au fond à tenir compte de l'interlocuteur. Habités à ne pas être remis en question, à ce qu'on prenne pour acquis ou respectable ce qu'ils prennent pour acquis, ils vivent dans une autarcie intellectuelle, dans une bulle de croyances hors d'atteinte à l'interrogation, à la mise en doute, à la réflexion. Ils ne sortent pas de l'homélie qui n'a pas de contradicteur. C'est la religion monologue. Elle ne parle qu'avec elle-même, ne s'adresse qu'à elle-même et aux siens. Un lecteur m'écrivit un jour : « Ce n'est pas de la spiritualité, c'est de la propagande. »

D'autres pouvaient se contredire presque dans le même souffle sans paraître s'en apercevoir. Ils semblaient avoir une inaptitude à raisonner logiquement. Le temps et la place nécessaires au démontage critique d'une affirmation trompeuse ou d'une inconséquence est plus long et plus fastidieux que la simple affirmation. Je n'en ai pas toujours entrepris l'exercice. Mais lorsque j'avais suffisamment de persévérance pour poser trois ou quatre fois, un peu différemment, la même question, ils finissaient par admettre que quelque chose leur échappait, qu'il y avait un « mystère ». J'étais toujours stupéfait de ce qu'ils puissent enseigner une doctrine tellement incomplète. Celle-ci ne pouvait être reçue que par des hommes si

désireux de croire quelque chose qu'ils pouvaient abdiquer l'esprit critique. Mais elle ne pouvait pas être acceptée par une intelligence exigeante.

J'ai senti que d'autres savaient que leurs réponses étaient inadéquates, ou ne tenaient pas debout. Mais ils préféreraient faire comme si ce qu'ils disaient pouvait malgré tout être vrai, parce que cela rassure, est ainsi depuis longtemps, ou parce qu'un Dieu ou un prophète l'a affirmé. Ils proposaient une religion pour enfant sage : il fallait obéir, même sans comprendre, pour se laisser envahir par l'espoir d'un Dieu qui simplifie tout. Ils essayaient de m'attirer dans une sorte de charme qui devait m'aveugler, devenir complicité, connivence de l'illusion. Mais la réalité nous étreint à nouveau dès que leurs lèvres se ferment et que le charme se dissout. La langue de bois ne saurait transmettre la sagesse de Dieu, et après tout la sagesse tout court, que les religions sont supposées enseigner, inspirer.

S'ils avaient dit : « Ma foi est absurde mais je préfère vivre dans cette incohérence », cela aurait été acceptable, comme une revendication de la liberté, fût-ce celle de ne pas penser. Mais affirmer que la foi est raisonnable, rationnelle et refuser de constater qu'elle ne répond pas à de légitimes questions, c'est de la mauvaise foi. Au commencement était le verbe... mais ils ont peur des mots.

Ces trois sortes de religieux faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour éviter de mettre leur besoin de croire et de faire croire en question. Pour préserver leur croyance, ils accordaient à Dieu, c'est-à-dire leur conception Dieu, le bénéfice du doute, le bénéfice d'un doute qu'ils refusaient à l'homme. Il fallait sauver Dieu, sauver leur représentation de Dieu, et pour cela diaboliser l'intelligence, rendre tabou, voir insultant, tout examen

de la théologie, nier le monde et la vie tels qu'ils sont.

Les croyances religieuses bénéficient d'un réflexe de respect, un archaïsme qui nous vient d'un temps où certaines questions pouvaient être considérées blasphématoires et porter une menace de réprobation voire même de violence (le sabre, le bûcher ou l'excommunication). Cette terreur s'est muée en habitude, voire en une complaisance qui émousse toute velléité de questionnement approfondi. La croyance des individus est évidemment respectable, mais celle de l'enseignant, du pasteur, n'a pas à être acceptée sans hésitation par son auditeur. Celui-ci n'est-il pas en droit de revendiquer que la religion, le corpus de principes et de projets que l'homme a élaboré pour s'approcher d'une idée plus grande de lui-même, soit mieux qu'une collection d'affirmations parfois contradictoires, voire d'absurdités, énoncées avec l'orgueil de l'autorité ?

Tout homme se pose des questions existentielles et s'intéresse un jour aux réponses que proposent les religions. S'il ne parvient pas à harmoniser l'enseignement religieux qu'il reçoit avec ce qu'il vit, ce qu'il comprend du monde, lorsque la théorie religieuse s'avère invérifiable, incompréhensible, ou en conflit avec la réalité qu'il constate, il peut, soit se détourner de la religion, soit renier son intelligence. Mais notre intelligence nous permet de vivre efficacement dans notre monde complexe, alors que nous pouvons nous passer de la religion...

Certes, l'intelligence analytique n'est pas le tout de la quête spirituelle. Celle-ci procède aussi de la dimension du cœur, de la mise en actes des règles d'amour et de fraternité, de la pratique assidue d'exercices de contemplation ou de méditation, de l'observance de la prière, etc. Mais lorsque la raison est

contentée, plutôt que de détourner de la « voie », elle peut y participer.

On a souvent lu ou entendu les mystiques condamner le « mental ». La « voie directe », que les mystiques empruntent, dépasse assurément l'examen critique de la théologie, mais ne l'évite pas toujours. Par exemple, Maître Eckhart, Moïse Maïmonide, Nur Ali-Shah, Bouddha, Vivekananda, étaient de grands penseurs en même temps que de grands mystiques. Ce n'est pas la capacité de raisonner qui est évacuée avec le « mental », mais la propension de l'ego à se placer au centre de la réalité, la tentation qu'il a de tout juger d'un point de vue subjectif et dualiste (bien-mal, j'aime-je n'aime pas) et de s'identifier avec ses jugements. Le Dieu que les mystiques évoquent est intelligible et proche de l'homme en ce qu'il est pensable et connaissable en tant que l'axe transcendant la dualité, là où bien et mal, désir et rejet, se perdent dans l'Un.

Aux États-Unis, le Dalaï Lama avait été invité à s'adresser à une assemblée de juifs américains. « Comment empêcher nos enfants de se convertir au bouddhisme ? » lui fut-il demandé. Il répondit : « Si vous avez la connaissance, vous devez la leur donner. Si vous ne l'avez pas, vous ne pouvez pas les retenir d'aller la chercher. »

Le Dalaï Lama est tibétain. Lorsqu'il parle de connaissance, il n'évoque pas un savoir, un acquis intellectuel ou la foi, mais une « réalisation » personnelle issue d'une pratique qui, dans sa tradition est enseignée de maître à disciple depuis deux millénaires et demi. Pour lui, « donner la connaissance » ce n'est pas lire un livre et l'interpréter, c'est transmettre une doctrine de transformation vérifiable, après en avoir soi-même parcouru toutes les étapes.

Quelles personnalités religieuses inspirent le monde ? Les sondages placent le Dalai Lama, mère Teresa, sœur Emmanuelle en tête. On songe moins à nommer le Pape, l'Ayatollah Khomeiny ou quelque autre haut dignitaire. Quelle est la grande figure religieuse en France ? Un vaste consensus s'établit autour de l'abbé Pierre même parmi ceux qui ne partagent pas sa foi. Pourquoi eux ? Parce qu'ils témoignent plus qu'ils n'affirment, parce que leurs paroles ressemblent à leurs actes, parce que, bien qu'ils appartiennent à des traditions particulières, ils conservent une grande liberté de penser et de parler.

Nous avons aussi rencontré ici cette catégorie de religieux. « C'est à ses fruits qu'on reconnaît un arbre » : ils inspirent la conversion parce qu'ils l'incarnent. Leurs paroles et leurs personnalités illuminent, fût-ce un instant, au point que j'avais l'impression que Dieu ou la sagesse, étaient là, sur eux, en eux, devant moi, me touchant. Pour eux Dieu est une dimension humaine à découvrir et à cultiver. Ils cherchent. Ils vivent Dieu sans le définir. Pratiquant une tradition mais ne liant pas religion et identité, ils ne se sentent pas menacés par les questions. Au-delà de leur confession, ils témoignent d'un rapport au monde. Leur parole n'est pas une exhortation, c'est la description de la réalité qu'ils vivent.

Invités à en parler, ils décrivent leur chemin, n'en proposent l'exemple que comme un mode de vie, parmi d'autres possibles, celui d'un pèlerinage vers l'Absolu à travers une formation intérieure, une transformation qui, comme toute expérience, est vérifiable dans certaines conditions. Ils enseignent les conditions, c'est-à-dire les moyens et les pratiques qui conduisent à découvrir ce qu'ils ont découvert, qui permettent de les suivre dans la sanctification (catholicisme), la déification

(orthodoxie), le tsadiquisme (judaïsme), l'annihilation (*fana*, islam), la réalisation (hindouisme), l'éveil (bouddhisme). Et s'ils parlent de Dieu, ils évoquent une présence, un absolu irréductible contenu en toute chose.

Le mysticisme et la recherche spirituelle ne sont pas des catégories religieuses à part. Ils sont même à la fois le fondement et le but de toute religion. Nos enseignants religieux ne désespèrent-ils pas de l'homme lorsqu'ils font l'impasse sur l'essentiel pour privilégier la morale, le catalogue du permis et de l'interdit, en somme l'aspiration d'une relation à Dieu qui est plus de l'ordre de la séduction ou de la soumission que de la connaissance ? Entre la foi et l'athéisme, il n'y a pas rien : il y a la spiritualité. Celle-ci est faite de recherche, et de la pratique des méthodes que les traditions ont transmises pour rejoindre Dieu ou faire l'expérience de l'absolu.

Dans la sphère du religieux, nous assistons aujourd'hui à un double mouvement contradictoire : la désaffection et le retour.

En Occident, les religions subissent une sévère désaffection. Le nombre de pratiquants réguliers diminue régulièrement depuis une trentaine d'années, — et cinquante mille jeunes dans un stade à l'occasion d'une visite pastorale du pape ne font pas plus le printemps du retour au bercail que la fréquentation marginale des yéshivas et des mosquées. On l'impute au matérialisme, aux sectes, à l'amalgame fait entre religion et intégrisme. Ce sont là des effets et non des causes.

L'indifférence aux religions s'explique sans doute de plusieurs manières. Je serais tenté d'y voir d'une part le refus du discours normatif tant au niveau des valeurs et des comportements qu'elles induisent qu'au niveau de

la théologie, et d'autre part le rejet du responsable religieux qui n'inspire trop souvent que peu de crédibilité.

Les religions transmettent des croyances ; elles posent la foi, et donc l'irrationnel, comme unique porte d'entrée de la quête spirituelle. Ainsi, elles ne s'adressent pas à l'intelligence, mais à la confiance et réclament l'adhésion et l'obéissance. Pour se soumettre, l'individu doit abdiquer tout ou partie de sa liberté. Or, les déclarations autoritaires et caricaturales sur le bien et le mal, les tabous et les interdits, qui voudraient régir et standardiser les comportements sociaux et intimes révoltent certains. La distance entre l'idéal religieux et les aspirations individuelles dans une société qui valorise l'ambition et le succès fait apparaître la religion comme hors du temps et hors de la réalité. Les exhortations prononcées par des hommes qui semblent étrangers aux problèmes du commun, accentuent ce fossé. Au lieu de libérer les hommes de leurs peurs, les religions les enferment dans l'angoisse et la culpabilité. Elles ne sont ressenties par beaucoup que comme un code de lois et de règles ajouté à celui de la société laïque.

Sur le terrain de l'espace public, elles sont débordées de toutes parts. De vigilantes associations relativisent immédiatement certaines de leurs prises de position. Des fondations caritatives concurrencent leurs missions de charité. Les valeurs humanistes et républicaines remplacent celles fondées sur les révélations.

Quant au responsable religieux, il est souvent plus un gestionnaire, un administrateur, le dirigeant d'une communauté, qu'un érudit ou un mystique. Il enseigne sa foi. Mais la foi est violence : elle clôt toute discussion en posant l'intime comme vérité universelle. Le subjectif

est donné pour vrai. L'examen de ce contenu subjectif tient plus de la psychanalyse que de l'exégèse, car l'homme qui transmet sa foi doit transmettre d'abord ses raisons de croire. Celles-ci révèlent ses fascinations, ses peurs, ses angoisses et son ignorance ; en somme un entrelacs complexe d'attirances et de répulsions qui tirent leurs racines dans la profondeur de son histoire personnelle et qui sont soudées par une extraordinaire capacité de déni et de refoulement.

On peut brièvement en énumérer quelques aspects : fascination pour la figure divine paternelle et protectrice, pour l'amour de Dieu, séduction de *l'iglesia*, l'assemblée fraternelle des fidèles, et des valeurs humaines sous-tendues par les révélations, attirait pour la fonction de pasteur et pour l'esthétique des cultes. Ces attirances ont pour vis-à-vis des peurs : peur que la vie n'ait pas de sens, angoisse de la mort, de la souffrance et du malheur, terreur de la solitude ontologique de l'être, crainte d'être du mauvais côté de Dieu, déni de la fragilité des constructions théologiques...

Le responsable religieux propage des espérances, des valeurs, une morale. Est-il lui-même à la hauteur de ce qu'il prêche ? Il parle d'amour, de fraternité, de justice, mais ce ne sont que des mots ; on ne ressent pas toujours l'amour en lui ; on ne le voit pas toujours agir pour la justice. Il n'est pas crédible, comme dit Mgr Gaillot. Dieu lui parle-t-il ? se demande-t-on parfois, ou ne répète-t-il que ce qu'il a appris ? Ses paroles ne sont pas les siennes : il représente une hiérarchie ou une tradition. Quelle expérience a-t-il de ce qu'il enseigne ? Cette distance entre le prêtre et son discours fait de l'enseignement religieux « un savoir définitif », comme dit Claude Lagarde, une théologie, voire une idéologie.

« Peu m'importe ce que tu crois, dis-moi comment

tu le sais», disait Rachi. Ce qui fait l'homme et lui permet de se dépasser, de dépasser la condition humaine, ce sont ses questions. Celles-ci le relient à l'infini. Les réponses que nous risquons, et qui donnent naissance aux religions, sont insignifiantes en regard de l'indicible. Les religions naissent et meurent, comme les civilisations, mais les questions des hommes perdurent par-delà le temps d'une vie humaine, par-delà les religions, à travers toutes les générations depuis le commencement de la conscience. Le « comment tu le sais ? » de Rachi renvoie une question à toute réponse. C'est avec elle que je suis allé à la rencontre de ceux qui ont accepté de témoigner ici. C'est elle, je pense, qui liera à nouveau les religions et les hommes.

Ainsi, la responsabilité de la qualité de l'enseignement religieux incombe à celui qui le reçoit. C'est à lui d'interroger inlassablement « comment le sais-tu ? », c'est à lui d'exiger, de critiquer, de lutter pour que le discours religieux s'adresse à tous les aspects de la nature humaine à la fois : qu'il nourrisse sa conscience, inspire son cœur, motive ses actes, et explicite des méthodes qui conduisent à l'idéal proposé. La tradition n'a pas à être immuable. Elle peut s'enrichir sans cesse de nouvelles questions et de nouvelles possibilités de réponses.

Le retour du religieux se caractérise par plusieurs aspirations, elles aussi contradictoires. Nous pouvons les partager sommairement en deux grandes tendances : la religion « collective » et la religion « individuelle », la foi et la recherche, l'adhésion et l'ouverture.

Certains croyants désirent que la foi soit monolithique, centralisée, voire que *leur* foi devienne universelle, en somme qu'il n'y ait qu'une seule vérité.

Dans cette perspective, on observe une remontée des fondamentalismes (retour à la lettre de la révélation), des intégrismes (intégration du religieux dans la sphère politique) et des sectes ; flambée marginale mais bruyante.

Sectes, fondamentalismes et intégrismes ont toujours existé. Ils traduisent, soit une confusion du politique et de l'eschatologique : le désir de faire advenir le royaume idéal en allant jusqu'à l'imposer à ceux qui n'en partagent pas le projet, soit un rejet de la société caractérisé par la constitution d'une société réduite, close sur elle-même, mais paradoxalement ouverte à de nouveaux adeptes.

Arrêtons-nous là quelques instants.

Les intégristes utilisent la religion pour unir un peuple autour d'un projet plus nationaliste que spirituel en vue d'une prise du pouvoir. Il s'agit de régir le monde, non de se préoccuper de se transformer soi-même ; il s'agit de faire advenir la société idéale, non de permettre à chaque individu de trouver sa voie propre d'épanouissement ; il s'agit de refouler la frustration constitutive de la condition humaine, de s'opposer à toute distance critique, de réprimer les questions, de verrouiller tout espace de liberté, et parfois d'imposer aux autres une foi et ses lois que l'on ne vit pas encore vraiment soi-même, que l'on vivra plus tard, après la victoire !

Quant au fondamentalisme, il n'est qu'à interroger ses fondements pour le relativiser. Car il y a eu de nombreuses révélations ; pourquoi adhérer à l'une plutôt qu'à l'autre ? Il y a eu de nombreuses réformes. Pourquoi accepter les unes et non les autres ? Il y a de nombreuses façons de lire les textes sacrés. Qu'est-ce qui différencie Rome et Mgr Lefebvre ? Pas grand-chose ! une messe. Et

le fait que Mgr Lefebvre poussait dans une certaine logique et sans concession la doctrine de l'Église.

Le phénomène sectaire est mineur en terme de population. En France, il ne rassemble que 350 000 adhérents selon les spécialistes. On en décèle déjà des modèles dans différentes formes de monachisme ou de protestation.

On se pose souvent la question de savoir ce qui distingue les sectes des traditions religieuses ancestrales. Posons une autre question : qu'ont-elles en commun ? Une secte est à la racine de chacune des grandes traditions. Secte et religion se constituent d'une revendication de la vérité ultime. Cette prétention porte en elle les germes de la haine de l'autre, de l'intolérance, du repli sur soi en même temps que du missionnarisme. Comme les religions, les sectes entretiennent la croyance, l'irrationnel et les peurs qui permettent toutes sortes de manipulations intellectuelles et affectives.

Sectes, intégrismes et fondamentalismes offrent à leur adeptes une mission divine, une élection. Ainsi, ils captivent des individus en déficit d'identité et de statut social, en quête urgente de sens ou en souffrance par manque de soins. L'individu, devant ses peurs, sa solitude existentielle, trouve dans la communauté religieuse une identité élargie, englobante : famille, congrégation, nation, tradition. L'identification au groupe remplace alors l'identité et dans cette confusion, le « je » se perd dans le « nous ». Et le « nous » de la communauté s'oppose aux « autres ».

Dans ces trois extrêmes, la fidélité, la religion et l'identité étant intimement liées, toute remise en question de la foi ou toute approche différente de celle-ci agresse directement l'identité. Une peur profonde, dont la racine est souvent inconsciente, aiguillonne alors

l'intolérance et les dérapages émotionnels sur lesquels s'enflamment facilement le fanatisme et, parfois, la violence. Car celui qui ne croit pas ou qui pratique différemment, par son existence même, s'oppose à « la Vérité », relativise l'absolu de la foi. La religion, qui est un moyen, un intermédiaire, une courroie de transmission, devient la fin ; et Dieu n'y est qu'un accessoire. Dans cet enfermement mental et affectif, il n'y a pas d'en-dehors de la foi et des valeurs qu'elle promeut, pas de séparation entre la conduite quotidienne et la vie spirituelle, pas de liberté hors celle d'obéir au chef.

En même temps qu'au retour à la religion « collective », nous assistons à la naissance de nouvelles pratiques religieuses, à la religion choisie, à la spiritualité « individuelle ».

Certains fidèles réclament la souveraineté sur leur Église, la liberté d'interpréter et de pratiquer, un certain libre arbitre en ce qui concerne les mœurs et la morale. Ils souhaiteraient que la religion s'appliquât plus à se mettre en question et à animer la réflexion qu'à commander. Qu'elle se mêlât moins de la vie de la cité. Qu'elle fût moins un ensemble d'institutions quasi politiques que d'organisations d'individus libres souhaitant confronter leurs intuitions et la réflexion. Car nombreux sont ceux, aujourd'hui, qui revendiquent une expérience spirituelle qui ne s'accorde pas toujours avec les credo et les dogmes.

Le retour du religieux ne se limite donc pas au « retour au bercail » de la foi des ancêtres. Il se manifeste aussi dans la conversion à une foi différente, l'adhésion à des groupes de prière, de recherche, ou d'influence (Renouveau charismatique, Nous Sommes

Aussi l'Église, Opus Dei, confréries soufis, ou simplement des associations anonymes...). La nébuleuse New Age, indéfinissable, rassemble des préoccupations variées : stages de développement personnel, psychologie, « channeling », médecine douce, écologie... On y rencontre une traduction occidentale de pratiques religieuses orientales. Ce grand mélange révèle au moins une fécondité spirituelle et une nouvelle liberté religieuse.

Le grand mouvement religieux, invisible, est celui de la recherche intime de Dieu. Il se caractérise par des pratiques individuelles, hors des chapelles et des organisations. Le succès des livres de spiritualité en témoignent, ainsi que le nombre croissant de croyants et de non-croyants qui se mettent à l'étude des textes fondateurs, pratiquent la méditation, s'intéressent aux yogas, ignorent les religions mais puisent dans leurs patrimoines. La prospérité d'une association telle que « l'École laïque des Religions », le succès des colloques interreligieux, des cercles d'études bibliques, illustre aussi cette tendance.

Nous assistons donc à la fois à un retour marginal à la « tradition » (et même à une tradition missionnaire à visée politique) et à une réappropriation de la religion à travers la recherche spirituelle individuelle.

Un mot sur le dialogue interreligieux. Bien qu'il soit en vogue, il n'en est qu'à ses balbutiements, au niveau de la simple reconnaissance de l'autre, au niveau de la tolérance et de l'intercommunautarisme pacifique. Cependant, il ne suffit pas qu'un rabbin, un prêtre et un imam se parlent pour qu'on puisse déclarer qu'ils dialoguent. L'affirmation des convictions de chacun juxtapose une succession de monologues mais ne constitue pas une confrontation d'idées.

Lors de ces colloques, pour éviter toute question centrale, on stratifie le champ de la discussion : on aborde les fêtes et la convivialité, les valeurs, l'éthique, le rapport du religieux avec la laïcité... Mais le problème fondamental de la nature du Dieu auquel chacun se réfère est soigneusement évité. Chacun reste dans une autarcie intellectuelle respectée, en marge de l'essentiel.

Au-delà des monologues, un vrai dialogue entre les différentes religions fera apparaître les forces et les faiblesses de chaque tradition, ainsi que les contradictions internes inhérentes à chacune d'elles. Encore faut-il accepter d'en prendre le risque à la lumière de la raison qui seule nous permet de nous comprendre mutuellement.

Comment se fait-il qu'aucune grande religion ne soit apparue depuis des siècles ? s'interroge Malraux dans les *Antimémoires*. Celui qui concevait « la civilisation mondiale », pensait pourtant encore à l'ancienne. Il attendait une révélation ou un prophète. Il voyait l'Histoire à travers celle des nations et des peuples. A l'aube du xxi siècle, la « mondialisation » modifie notre rapport à l'Histoire. Celle-ci sera dorénavant sans doute moins celle des civilisations fermées que celle des idées.

L'ouverture des cultures, l'accès à l'information et au voyage, font que, pour un grand nombre d'hommes, la religion n'est plus tout à fait limitée au domaine clos des croyances familiales ou ethniques. C'est aussi un patrimoine mondial qui constitue un terreau d'hypothèses et de méthodes dans lesquelles chacun peut puiser pour alimenter sa propre quête spirituelle. Ce grand mouvement centrifuge manifeste une émancipation, une liberté religieuse. Et le goût de la

recherche. Recherche, émancipation, liberté qui présidèrent toujours à la naissance de celles qui devinrent des traditions. Au sein de cette liberté recouvrée de grandes figures apparaîtront sans doute, et des organisations religieuses se constitueront autour d'elles, reproduisant les mêmes erreurs et les mêmes exactions que jadis. Mais on peut espérer que les valeurs démocratiques : respect, tolérance, laïcité, séparation du religieux et du politique, permettront d'endiguer la propension à la domination de ces sectes nouvelles en évitant toutefois la chasse aux sorcières.

Il me semble que l'aspect religieux du monde ressemble aujourd'hui à ce qu'il devait être aux premiers temps du monde, lorsque les croyances et les expériences spirituelles n'étaient pas encore figées dans des dogmes rigides, où la recherche spirituelle, faite de questions, était en constante mutation, où les croyances s'influençaient les unes les autres à travers des rencontres et des échanges.

De cette réouverture apparaîtra, non pas une nouvelle grande religion, mais de nouveaux rapports de l'homme avec l'idée qu'il se fait de l'Homme, de nouvelles filiations avec la transcendance. La religion sera un cheminement personnel créatif, une Alliance, non de Dieu avec un peuple, mais de Dieu avec l'humanité à travers chaque homme, avec l'homme singulier.

## *Quatrième de couverture*

Pour ces hommes qui aujourd'hui se réclament publiquement d'une foi religieuse, d'une sagesse, voire d'une mystique, qu'en est-il du dialogue avec Dieu ? Qu'en est-il vraiment de cette expérience mystérieuse qui traverse depuis des siècles l'histoire humaine et les différentes traditions religieuses ? Comment mieux comprendre ce mouvement qui pousse l'homme en quête d'un absolu, d'une réalité qui le dépasse ?

Homme de sincérité et de curiosité spirituelle, [Patrick Levy](#) est allé rencontrer longuement les témoins les plus divers de cette expérience du divin. Juifs, chrétiens, musulmans, hindous, bouddhistes, ils l'ont donc reçu, écoutant ses questions et ses interrogations, mettant à jour davantage le sens qui les habite. Dieu leur parle-t-il ? de qui parlent-ils, eux, lorsqu'ils parlent de Dieu ? Souvent spontanés, toujours inattendus, ces entretiens, à une époque où l'on pratique le dialogue interreligieux, ont d'autant plus d'intérêt et de force qu'ils ne cèdent jamais à la tentation syncrétiste.

## *Table*

<i>Préface à l'édition électronique.</i>	p. 4
<i>Prologue</i>	p. 6
Joseph Sitruck	p. 10
Dalil Boubakeur	p. 41
Isaac Goldman	p. 73
Jacques Gaillot	p. 113
Walli	p. 148
Anila Rinchen	p. 177
Gérard Bénéteau	p. 214
Daniel Farhi	p. 251
Swami Veetamohananda	p. 285
Philippe Laguérie	p. 315
Claude Lagarde	p. 380
L'interviewer à la question	p. 411
Larbi Kechat	p. 441
Stan Rougier	p. 485
Denys Teundroup	p. 527
Ananda Giri Mai	p. 564
<i>Épilogue</i>	p. 598
<i>Quatrième de couverture</i>	p. 616